LETTRES
DE
CHOPIN

LETTRES
DE
CHOPIN

DAR
KAROLA SMÓLSKIEGO
Z PARYŻA



Frédéric CHOPIN
Camée en agate de Luigi Isler.

(Collection de Mlle Ciechomska, Varsovie).

COLLECTION POLONAISE

FRÉDÉRIC CHOPIN

LETTRES

L. 9

Recueillies par Henri OPIENSKI
et traduites par Stéphane DANYSZ

Édition complète comportant des lettres
et des documents inédits
ainsi qu'un index des œuvres de Chopin
citées et commentées
par l'auteur dans ses lettres

Avant-Propos d'I. J. PADEREWSKI

DAR
KAROLA SMÓLSKIEGO
Z PARYŻA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, Rue Hautefeuille, PARIS (6e)
Edgar MALFÈRE, directeur

249
Narodowy
Instytut
Fryderyka
Chopina

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET
OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER PUR FIL
NUMÉROTÉS DE 1 A 100

B/5a
NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA * BIBLIOTEKA
INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA 249
sygn. 249
akc. br./1948

AVANT-PROPOS

Quand Chopin vint au monde, le triple assassinat de la Pologne était consommé. Au ciel de l'Europe, luisait encore dans tout son éclat l'étoile de Napoléon, cette étoile qui devait laisser longtemps encore, chez nous, de clairs rayons d'espérance. L'enfance de Chopin s'écoula dans ce Royaume, à demi-libre, qu'on avait taillé à vif dans le corps de la Pologne, comme dans un cœur encore chaud. Déjà la tourmente s'annonçait quand il dit adieu au pays, pour toujours. Il partit, mais non seul. Il emporta avec lui ce que Mickiewicz appelle quelque part le genius loci *et ce que nous appellerons volontiers le* genius patriae. *Il emporta l'esprit de la terre paternelle qui demeura en lui jusqu'à la fin...*

Cet esprit se dévoile dans les lettres de Chopin chaque fois qu'il parle aux siens et chaque fois qu'il pense à la Pologne.

I. J. Paderewski.

AVERTISSEMENT

Des recherches de la dernière heure, exécutées alors que le recueil des lettres de Chopin était déjà sous presse, ont permis, grâce au concours du distingué conservateur de la Bibliothèque Polonaise, M. Chowaniec, de compléter par quelques lettres inédites cet ouvrage, dont la publication est due à l'origine, à l'initiative de la Société d'Échanges Littéraires et Artistiques entre la France et la Pologne, présidée par M. François Pulaski, directeur de la Bibliothèque Polonaise à Paris.

C'est pour moi un agréable devoir, que de remercier tout particulièrement, pour le concours désintéressé qu'ils ont prêté à la mise au point de ces textes :

M. René Edouard André, petit-fils d'Auguste Franchomme, qui a bien voulu nous communiquer dix-neuf lettres de Chopin à A. Franchomme, dont sept sont inédites et qu'il a pourvues de notes explicatives du plus grand intérêt ;

M. Alfred Cortot, qui a bien voulu nous communiquer quatre lettres adressées par Chopin à Camille Pleyel, et des documents inédits, parmi lesquels un passeport de Chopin ;

M. Léopold Binental, dont l'aide compétente a permis de rectifier quelques passages douteux parmi les lettres

de Chopin conservées à la Bibliothèque Nationale de Varsovie ;

Mlle Louise Ciechomska, petite-fille de la sœur de Chopin, qui nous a communiqué une lettre inédite de Chopin à sa famille, et dont le texte fut analysé et transcrit par M. Léopold Binental ;

Mlle Denise Adler, qui a bien voulu mettre à notre disposition l'original d'une lettre inédite de Chopin, écrite en français et envoyée de Londres à un destinataire inconnu.

Les originaux des autres lettres inédites (sept lettres) se trouvent à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique a Paris

J. A. Teslar.

PRÉFACE

Les lettres de Chopin comprises dans cet ouvrage ont été rassemblées avec le souci d'en donner un recueil aussi complet que l'ont permis les recherches effectuées dans les collections publiques et privées et les publications qui en ont été faites depuis la mort de Chopin. Parmi ces dernières la première en date est celle de Maurice Karasowski : *Chopin, lettres et œuvres* (1877, éditions polonaise et allemande). Elle comporte cinquante lettres envoyées par Chopin à sa famille, lors de son premier voyage à l'étranger. La plus grande partie de ces lettres fut brûlée au cours du pillage de l'appartement d'Isabelle Barcinska, sœur de Chopin, le 19 septembre 1863, dans les circonstances suivantes : ùne bombe ayant été jetée du quatrième étage du palais Zamoyski (dont Isabelle Barcinska occupait le deuxième étage), sur le général comte Berg, gouverneur de Varsovie qui passait en voiture, un détachement de soldats envoyé pour perquisitionner, pilla et détruisit entre autres la plupart des documents qu'Isabelle Barcinska tenait de son frère. Le piano sur lequel avait joué Chopin, son portrait peint par Ary Schaefer et le meuble où se trouvait cette correspondance, furent jetés dans la rue par la fenêtre avec

d'autres objets auxquels les soldats mirent le feu. Cette perte est malheureusement irréparable. Les textes publiés par Karasowski ne sont, en effet, pas irréprochables. Il suffit de les comparer avec les lettres de Chopin adressées à T. Woyciechowski, dont on a pu conserver les originaux, pour constater que Karasowski en copiant les lettres qu'il publia par la suite, dut « arrondir » certaines phrases de Chopin et y introduire des abréviations indésirables. En dépit de ces mutilations qui n'ont toutefois pas complètement altéré le texte de Chopin, et vu leur intérêt, elles font partie de ce recueil, après rectification, d'après les originaux, des vingt lettres à T. Woyciechowski, qui me furent communiqués par M. J. T. Wydzga (petit-fils de T. Woyciechowski). Elles furent publiées séparément en 1910 dans la revue polonaise *Lamus*.

En 1904, M. Karlowicz publiait dans *Les souvenirs inédits de Chopin* toute la correspondance échangée entre *Chopin* et sa famille depuis 1832 jusqu'à sa mort.

L'édition la plus complète, aujourd'hui épuisée, des lettres polonaises de Chopin est celle qui fut publiée en 1912 à Varsovie par Ferdinand Hœsick, sous le titre de *Chopiniana*. Le texte comporte cependant un certain nombre d'erreurs matérielles qu'on peut attribuer à une interprétation inexacte des documents autographes.

En France, tout ce qu'on a pu retrouver jusqu'à présent des lettres écrites par Chopin à George Sand (seize lettres) a été publié par Wladimir Karénin dans l'ouvrage qu'il a consacré à *George Sand, sa vie et ses œuvres*. On trouve d'autre part dans l'ouvrage d'E. Ganche : *Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres* quelques lettres adressées à Franchomme et à M^lle^ de Rozières.

D'autres lettres ont été découvertes en Pologne ces dernières années dans des circonstances assez inattendues. Confisquées en 1833 par la police russe au cours d'une révision opérée par des gendarmes dans le domaine de Sokolowo, où elles se trouvaient en la possession de la

famille polonaise des Wybraniecki, treize lettres écrites par Chopin de 1824 à 1827 à son camarade d'école Jean Bialoblocki, furent retrouvées dans les archives du gouvernement de Varsovie, restituées par les Soviets à la Pologne en vertu du traité de Ryga. Elles furent publiées en 1926 à Varsovie par M. Pereswiet Soltan avec un soin, une précision et une méthode qui lui font le plus grand honneur.

Tout dernièrement enfin, le D^r^ L. Bronarski, publia dans la revue musicale (*Kwartalnik muzyczny* n^o^ 1-IV-1930) deux lettres dont l'une était adressée à M^me^ Rubio en 1846, et l'autre à Schindler, en 1841 ; la revue *Muzyka* de Varsovie, publiait d'autre part, en 1930, une lettre écrite par Chopin en allemand (collection Heyer à Co logne), une autre écrite en polonais, le 18 novembre 1831, et une troisième adressée au poète Witwicki en 1845 (transmise par le comte Mycielski). En dehors des lettres qui se trouvent en la possession des descendants de la famille de Chopin, le plus grand nombre d'autographes de Chopin, en Pologne, est conservé à Cracovie au musée Czartoryski, notamment vingt lettres adressées à W. Grzymala, les autres au siège de la Société musicale polonaise, à la Direction des Collections d'Art de l'Etat à Varsovie, dans les archives de la société d'éditions musicales Breitkopf et Haertel, et chez monsieur Edouard André, petit-fils d'Auguste Franchomme.

En France, M. Samuel Rocheblave publiait, le 10 mars 1910, dans la *Grande Revue*, une série de lettres adressées à Solange Clésinger, fille de George Sand. On trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, l'autographe d'une lettre de Chopin adressée à M^lle^ de Rozières et pourvue d'un post-scriptum de George Sand ; à la Bibliothèque Polonaise, une lettre adressée par Chopin à la Société Littéraire Polonaise à Paris.

Citons enfin le bel ouvrage publié à Varsovie par Léopold Binental en 1930 sous le titre : *Le 120^e^ anniversaire de la*

naissance de F. Chopin. L'éditeur y reproduit entre autres, en fac similé, une lettre inédite de Chopin à sa famille, écrite le 8 juin 1847, une lettre à Solange Clésinger du 30 juin 1848, ainsi que de nombreuses lettres, des portraits de famille, des dessins et des caricatures de la main de Chopin.

Henryk Opieński.

NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA
BIBLIOTEKA

NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA

NOTE DU TRADUCTEUR

Il ne faut sans doute pas prendre au mot Chopin lorsqu'il déclare qu'écrire une lettre est pour lui une hantise que n'arrivent à surmonter que son amour pour les siens, son sentiment exalté de l'amitié... et aussi l'impérieuse nécessité de veiller sur ses affaires lorsqu'il s'absente.

Il n'en est pas moins vrai qu'il n'écrit volontiers que des lettres familières, écrites au courant de la plume, où il se livre tout entier, sans égards pour la postérité.

La possibilité d'une publication posthume ne l'a, en effet, de toute évidence jamais effleuré, lorsqu'il notait pour ses intimes ses appréciations sur sa propre musique et sur celle de ses collègues, ou ses jugements sur ses amis et sur les pays où il séjourne — témoignages aussi crus que pleins d'esprit, et qui révèlent un Chopin plus artiste que poète, — assez peu conforme à la légende.

J'ai considéré les textes qui m'ont été confiés par l'éminent musicologue et compositeur polonais, M. Opienski, comme un document excluant toute possibilité d'une interprétation littéraire, — avec la préoccupation d'en donner une version littérale ou plutôt comme un calque, qui comportât dans la mesure du possible la même ponctua-

tion, les abréviations, les tournures familières et l'orthographe souvent fantaisiste des noms propres.

Les lettres, les passages, les mots, écrits par Chopin en français, en italien ou en allemand, ainsi que les noms propres abrégés ou déformés, les mots et les passages soulignés, ont été reproduits dans cet ouvrage, en italique, d'après l'original.

Stéphane Danysz.

TABLE CHRONOLOGIQUE
DES
LETTRES DE CHOPIN

ABRÉVIATIONS

Binent. — Binental, Léopold : « Chopin et le 120e anniversaire de la naissance de Chopin », Varsovie, 1930 (Documents).
Bron. Kw. Muz. — Bronarski, Dr Louis : « Kwartalnik Muzyczny », Varsovie.
Hoes. — Hœsick, Ferdinand : « Chopiniana. Tome I, Correspondance de Chopin, Ed. F. Hoesick, 1912 (épuisé). Gebethner et Wolf. Cracovie.
Karas. — Karasowski, Maurice : « Frédéric Chopin », Dresde, 1877.
Karl. — Karlowicz, Mieczyslaw : « Documents inédits sur Chopin », Varsovie, 1904.
Karen. — Karénin, Vladimir : « George Sand », Paris.
Op. — Opienski, Henri : Revue « Lamus », printemps 1910, Varsovie.
Per. Soltan. — Pereswiet-Soltan, Stanislas : « Lettres de Chopin à Jean Bialoblocki, » Varsovie, 1926.
Rochebl. — Rocheblave, Samuel : « 19 lettres à Solange Clésinger et 17 lettres à Mlle de Rozières », publiées par F. Hoesick dans « Chopiniana » et partiellement par M. S. Rocheblave dans la « Grande Revue », no 5, 1910.
Tarnow. — Tarnowski, Stanislas : Conférence sur Chopin, Cracovie, 1871.

1818-1820

CHAPITRE PREMIER

Décembre 1818-Décembre 1826

Enfance de Chopin. Premier voyage à l'étranger

No	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
1	6 déc. 1818	Son père	Varsovie	Hoes.	Famille de Chopin (Mlle L. Ciechomska)
2	sept. 1823	E. Marylski	»	»	M. M. Marylski (Pęcice, Pologne)
3	10 août 1824	Famille	Sokolowo	inéd.	Coll. de Mlle L. Ciechomska Varsovie
4	19 août »	G. Kolberg	Szafarnia	Hoes.	?
5	été »	J. Białobłocki	Sokołowo	Per. Soltan	Archives de l'État, Varsovie
6	8 avril 1825	»	Varsovie	»	»
7	27 » »	»	»	»	»
8	vendr. »	Famille	Kowalewo	Hoes.	Coll. de Mlle L. Ciechomska Varsovie
9	» »	J. Matuszyński	(Toruń) Szafarnia	»	Prince W. Czetwertynski Varsovie
10	8 sept. »	J. Białobłocki	Varsovie	Per. Soltan	Archives de l'État, Varsovie
11	30 oct. »	»	»	»	»
12	nov. »	»	»	»	»
13	24 déc. »	»	Żelazowa Wola	»	»

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
14	12 fév. 1826	J. Białobłocki	Varsovie	Per. Soltan	Archives de l'État. Varsovie
15	15 mai »	»	»	»	»
16	juin »	»	»	»	»
17	18 août »	G. Kolberg	Reinertz	Hoes.	Société de Musique, Varsovie
18	août »	J. Elsner	»	»	?
19	2 nov. »	J. Białobłocki	Varsovie	Per. Soltan	Archives de l'État, Varsovie
20	8 janv. 1827	»	»	»	»
21	14 mars »	»	»	»	»
22	s. d. »	J. Matuszyński	»	Hoes.	?
23	9 sept. 1828	T. Woyciechowski	»	Karas. H. Op. (Lamus)	Coll. J. T. Wydzga (p.-fils de T. Woyciechowski)
24	16 » »	Famille	Berlin	Karas.	Original détruit ; publié par Karasowski
25	20 » »	Famille	»	»	Original détruit ; publié par Karasowski
26	27 » »	»	»	»	»
27	27 déc. »	T. Woyciechowski	»	»	Coll. J. T. Wydzga

CHAPITRE II

Août 1829

Débuts à Vienne

28	1 août 1829	Famille	Vienne	Karas.	Original détruit ; publié par Karasowski
29	8 » »	»	»	»	»
30	12 août 1829	Famille	Vienne	Karas.	Orig. détruit ; publié par Karasowski
31	13 » »	»	»	»	»
32	19 » »	»	»	»	»
33	22 » »	»	Prague	»	»
34	26 » »	»	Dresde	»	»

CHAPITRE III

Septembre 1829 - Octobre 1830

Premières compositions. Vie mondaine à Varsovie

35	12 sept. 1829	T. Woyciechowski	Varsovie	Karas, H. Op. (Lamus)	Coll. J. T. Wydzga
36	3 oct. »	»	»	»	»
37	20 » »	»	»	»	»
38	14 nov. »	»	»	»	»
39	27 mars 1830	»	»	»	»
40	10 avril »	»	»	»	»
41	17 » »	»	»	»	»
42	15 mai »	»	»	»	»
43	5 juin »	»	»	»	»
44	21 août »	»	»	»	»
45	31 » »	»	»	»	»
46	4 sept. »	»	»	»	»
47	18 » »	»	»	»	»
48	22 » »	»	»	»	»
49	5 oct. »	»	»	»	»
50	12 » »	»	»	»	»

LIVRE II

Octobre 1830-Octobre 1849

CHAPITRE PREMIER

Novembre 1830-Septembre 1831

Chopin quitte la Pologne pour n'y jamais revenir. — Séjour à Vienne.

L'Insurrection Polonaise de 1830.

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
51	9 nov. 1830	Famille	Breslau	Karas.	Original détruit ; publié par Karasowski
52	14 » »	»	Dresde	»	»
53	21 » »	»	Prague	»	»
54	22 » »	J. Matuszyński	Vienne	Hoes.	Prince W. Czetwertynski, Varsovie
55	1 déc. »	Famille	»	Karas.	Original détruit ; publié par Karasowski
56	Noel »	»	»	»	»
57	26 déc. »	J. Matuszyński	»	» Hoes.	Coll. d'Art de l'État, Varsovie
58	1 janv. 1831	»		» »	Famille de Matuszynski
59	26 » »	J. Elsner	»	» »	?
60	print. »	J. Matuszynski	»	Hoes.	Famille de Matuszynski
61	14 mai »	Famille	»	Karas.	Original détruit ; publié par Karasowski
62	28 mai 1831	Famille	Vienne	Karas	Original détruit ; publié par Karasowski
63	25 juin »	»	»	»	»
64	juil. 1831	»	»	»	»
65	20 » »	»	»	»	»
66	print. »	Carnet des notes	»	St. Tarnowski 1871.	Bibliothèque Nationale, Varsovie
67	8 sept. »	»	Stuttgart	»	»

CHAPITRE II

Septembre 1831-Août 1838

Chopin à Paris. — Il y fait la connaissance de George Sand.

68	18 sept. 1831	K. Kumelski	Paris	Rev. Mus. Muzyka 1930 avril,	Coll. Ferd. Hoesick, Varsovie
69	12 déc. »	T. Woyciechowski	»	Karas, H. Op. Lamus	Coll. J. T. Wydzga
70	14 » »	J. Elsner	»	Karas, Hoes	Coll. L. Binental, Varsovie
71	25 » »	T. Woyciechowski	»	Karas, H. Op.	Coll. J. T. Wydzga
72	2 août 1832	F. Hiller	»	Hoes.	?
73	s. d. »	D. Dziewanowski	»	»	Ci-dev. Coll. T. Lenartowicz Paris
74	été »	A. Franchomme	Tours	inédit	Coll. R. E. André. Paris
75	10 sept. »	K. Jędrzejewicz	Paris	Hoes.	Coll. Mlle L. Ciechomska, Varsovie
76	16 janv. 1833	Société Lit. de Paris	»	Ganche, Binent.	Bibl. Polonaise, Paris
77	20 juin »	F. Hiller (écr. avec Liszt et Franchomme	»	Hoes.	?
78	18 sept. »	A. Franchomme	»	»	Coll. R. E. André. Paris
79	30 mai 1834	Mme Hiller (en bâteau sur le Rhin)	Aix-la-Chapelle	L. Bronarski (Muzyka)	Coll. Heyer Cologne
80	18 juil. 1834	F. Wodziński	Paris	Karl.	Coll. d'Art de l'État, Varsovie
81	16 août 1835	Famille	Carlsbad	Hoes.	Coll. de Mlle Ciechomska, Varsovie

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
82	14 mars 1836	Barcinski	Paris	Hoes.	Famille de Chopin, Varsovie
83	1 nov. »	T. Wodzińska	»	»	»
84	s. d. »	J. Fontana (c. de v.)	»	»	Société de Mus. Varsovie
85	» »	»	»	»	Coll. M. Binental, Varsovie
86	13 déc. »	J. Brzowski	»	»	»
87	» »	»	»	»	»
88	2 avril 1837	T. Wodzińska	»	Karl.	Famille de Chopin, Varsovie
89	14 mai »	»	»	»	»
90	mai-juin »	A. Wodziński	»	»	»
91	18 juin »	T. Wodzińska	»	»	»
92	14 août »	T. Wodzińska	Paris.	Karas	Famille de Chopin Varsovie
93	s. d. »	J. Fontana	»	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
94	» »	»	»	»	»
95	» »	»	»	»	Coll. P. Stachiewicz, Cracovie
96	» »	»	»	»	Coll. B. Kraszewski Stary Kuplin, Pologne
97	» »	A. Franchomme	»	inédit.	Coll. R. E. André, Paris
98	» »	W. Grzymala	»	Hoes.	Anc. coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
99	» »	»	»	»	»
100	» »	»	»	»	»
101	» »	»	»	»	
102	» »		»	»	
103	» »	J. Fontana	»	»	»
104	s. d. »	inconnu (peut être Brzowski)	»	inédit	Coll. Pleyel, Paris
105	10 août 1838	M. Schlesinger	»	»	Bibl. du Cons. Nat. de Musique, Paris

CHAPITRE III

Novembre 1838-Décembre 1847

Sa liaison avec George Sand. — Séjour à Palma de Majorque. — Nohant. — Paris

106	15 nov. 1838	J. Fontana	Palma	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
107	21 » »	C. Pleyel	»	inédit	Coll. A. Cortot, Paris
108	3 déc. »	J. Fontana	»	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lipopp, Varsovie
109	3 » »	W. Grzymała	» (P. S. de G. Sand)	»	?
110	14 » »	J. Fontana	»	»	?
111	28 » »	»	»	»	?
112	12 janv. 1839	»	Valdemosa	»	Soc. de Mus., Varsovie
113	22 janv. »	C. Pleyel	Valdemosa	inédit	Coll. A. Cortot, Paris
114	2 mars »	J. Fontana	Marseille	Hoes.	Soc. de Mus., Varsovie
115	mars (mardi)	»	»	»	Coll. J. Tuwim, Varsovie
116	13 » »	»	»	»	?
117	17 » »	»	»	»	?
118	» » »	W. Grzymała	»	»	?
119	28 mars »	E. Canut	»	»	?
120	avril »	J. Fontana	»	»	anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
121	25 » »	W. Grzymała	» (P. S. de G. Sand)	»	»
122	» » »	J. Fontana	»	»	»
123	2 juin »	W. Grzymała	Nohant	»	»
124	s. d. »	»	»	»	»
125	» »	»	»	»	»
126	8 juil. »	»	» (P. S. de G. Sand)	»	»
127	août »	J. Fontana	»	»	»
128	20 sept. »	W. Grzymala	» (P. S. de G. Sand)	»	»
129	26 » »	J. Fontana	»	»	»
130	25 » »	»	»	»	Coll. L. Binental, Varsovie

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
131	29 sept. 1839	W. Grzymala	Nohant (P. S. de G. Sand)	Hoes.	Coll. L. Binental, Varsovie.
132	1 oct. »	J. Fontana	»	»	»
133	3 » »	»	»	»	»
134	4 » »	»	»	»	»
135	s. d. »	»	»	»	»
136	8 oct. »	W. Grzymala	»	»	»
137	9 » »	J. Fontana	»	»	»
138	10 » »	»	»	»	»
139	19 nov. »	M. Schlesinger	Paris	inédit	Bibl. du Cons. Nat. de Musique, Paris.
140	1 déc. »	»	»	»	»
141	s. d. »	J. Fontana	Nohant	Hoes.	?
142	14 déc. »	Breitkopf et Härtel	»	»	Archives de la Maison Br. et Härt., Leipzig.
143	s. d. »	Mme Oury	Nohant	Hoes. sans texte original	Coll. Henri Fatio. Genève
144	23 avril 1840	J, Fontana	Paris	Hoes.	?
145	18 juin »	Breitkopf et Härtel	»	inédit	Archives de la Mais. B. et H., Leipzig
146	s. d. »	L. Plater	»	Hoes.	Bibliothèque Polon. Paris
147	4 mai 1841	Breitkopf et Härtel	»	Hoes.	Archives de la Mais. B. et H., Leipzig
148	22 » »	Schindler	»	Bronarski Kar.	Coll. H. Fatio, Genève
149	2 juil. »	J. Fontana	Nohant	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lilpopp Varsovie
150	23 » »	»	»	»	»
151	24 » »	J. Elsner	Paris	»	?
152	s. d. »	A. Franchomme	»	inédit	Bibl. du Cons. Nat. de Musique, Paris
		[illegible]	Paris	inédit	Bibl. du Cons. Nat. de Musique de Paris
154	» »	Alcan	»	»	»
155	» »	J. Fontana	Nohant	Hoes.	Anc.Coll. Ch.Lilpopp.,Vars.
156	» »	»	»	»	»
157	» »	»	»	»	»
158	11 août »	»	»	»	»
159	s. d. »	C. Pleyel	»	»	Coll. Pleyel, Paris
160	» »	J. Fontana	»	»	Anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
161	16 août »	»	»	»	»
162	s. d. »	»	»	»	»
163	25 août »	»	»	»	»
164	s. d. »	»	»	»	»
165	13 sept. »	»	»	»	»
166	15 sept. »	»	»	»	»
167	s. d. »	»	»	»	»
168	» »	»	»	»	»
169	» »	»	»	»	»
170	25 sept. »	George Sand	Paris	Karen.	Coll. Mme Lauth-Sand
171	1 oct. »	J. Fontana	Nohant	Hoes.	?
172	» »	J. Fontana	»	»	?
173	5 » »	Schlesinger	»	inéd.	Bibl. du Cons. Nat. de Mus., Paris
174	7 » »	J. Fontana	»	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
175	10 » »	»	»	»	»
176	28 » »	»	»	»	»
177	nov. »	»	»	»	Coll. Soc. de Mus., Varsovie
178	s. d. »	C. Pleyel	Paris	»	Coll. Pleyel, Paris
179	» »	»	»	»	»
180	3 déc. »	Breitkopf et Härtel	»	inéd.	Arch. de la Maison B. et H., Leipzig
181	s. d. »	Mlle Turowska	»	Hoes.	?
182	» »	W. Grzymała	»	»	Coll. du Musée des Pces. Czartoryski, Cracovie

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
183	s. d. 1842	W. Grzymala.	Paris	Hoes.	Coll. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie.
184	28 juil. »	»	Nohant	»	?
185	s. d. »	»	Paris	»	?
186	8 nov. »	J. Elsner	»	»	Coll. d'Art de l'État, Vars.
187	30 » »	T. Nidecki	»	»	»
188	15 déc. »	Breitkopf et Härtel	Nohant (P. S. de G. Sand)	inéd.	Arch. de la Maison B. et H., Leipzig
189	s. d. »	W. Grzymała	»	Hoes.	Anc. Coll. Ch. Lilpopp, Varsovie
190	s. d. 1843	»	»	Hoes.	?
191	25 janv. »	T. Nidecki	Paris	»	Soc. de Mus., Varsovie
192	22 juil. »	M. Schlesinger	Nohant	Hoes.	Bibl. du Cons., Paris
193	s. d. »	W. Grzymała	»	»	?
194	s. d. »	Breitkopf et Härtel	Paris	inéd.	Arch. de la maison B. et H., Leipzig
195	14 août »	George Sand	»	Karen.	Coll. de Mme Lauth Sand
196	sept. »	»	»	»	»
197	26 nov. »	»	»	»	»
198	16 déc. »	Breitkopf et Härtel	»	inéd.	Arch. de la maison B. et H., Leipzig
199	16 juil. 1844	»	»	»	»
200	27 juil. »	W. Grzymała	Nohant (P. S. de G. Sand)	Hoes.	?
201	1 août »	A. Franchomme	»	»	Coll. R. E. André, Paris
202	2 » »	»	»	»	»
203	4 » »	»	»	»	»
204	s. d. »	W. Grzymała	»	Hoes.	Bibl. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie
205	s.d. » »	Mlle de Rozières	»	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
206	3 sept. »	»	Orléans	»	»
207	s. d. 1844	Mlle de Rozières	Nohant	inéd.	Biblioth. Nation., Paris
208	» »	»	»	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
209	11 sept. »	»	»	»	»
210	18 » »	L. Jedrzejewicz	»	Karl.	Coll. Mlle L. Ciechomska, Varsovie
211	20 » »	A. Franchomme	»	Hoes.	Coll. R. E. André, Paris
212	23 » »	George Sand	Paris	Karen.	Coll. Mme Lauth-Sand
213	22 oct. »	Mlle de Rozières	Nohant	Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
214	31 » »	»	»	»	»
215	31 » »	L. Jedrzejewicz	»	Karl.	Coll. de Mlle L. Ciechomska, Varsovie
216	14 nov. »	Mlle de Rozières	»	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
217	20 » »	»	»	»	»
218	2 déc. »	George Sand	Paris	Karen.	Coll. Lauth-Sand, Paris
219	5 déc. »	»	»	»	»
220	s. d. automne	Mlle de Rozières	»	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
221	déc. »	»	»	»	»
222	25 mai 1845	W. Grzymała	Nohant (P. S. de G. Sand)	Hoes.	?
223	s. d. »	»	Paris	Hoes.	Bibl. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie
224	» »	»	»	»	»
225	» »	A. Franchomme	»	inédit	Coll. R. E. André, Paris
226	Pâques »	E. Witwicki	»	Rev. Muzyka Mycielski.	Coll. du comte Mycielski, Pologne
227	8 juil. »	W. Grzymała	Nohant (P. S. de G. Sand)	Hoes.	Bibl. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie
228	18 » »	Famille	Nohant	Karl.	Coll. de Mlle M. Ciechomska, Varsovie
229	s. d. lundi »	Mlle de Rozières	»	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
230	30 août »	A. Franchomme	»	Hoes.	Coll. R. E. André, Paris
231	22 sept. »	»	»	»	»
232	1 oct. »	Famille	Nohant	Karl.	Coll. de Mlle L. Ciechomska, Varsovie
233	12 déc. »	»	Paris	»	»
234	Pentec. 1846	Mlle de Rozières	Nohant	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris

No	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
235	8 juil. 1846	A. Franchomme	Nohant	inédit	Coll. R. E. André, Paris
236	2 sept. »	Mlle de Rozières	»	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
237	13 » »	A. Franchomme	»	inédit	Coll. R. E. André, Paris
238	22 » »	Mme Rubio	»	Kwart. muz., Bronarski	Coll. M. Fatio, Genève
239	11 oct. »	Famille	»	Karl.	Coll. de Mlle L. Ciechomska, Varsovie
240	19 nov. »	Breitkopf et Härtel	Paris	inéd.	Arch. de la Maison B. et H., Leipzig
241	25 » »	George Sand	Paris	Karen.	Mme Lauth-Sand
242	22 sept. »	A. Franchomme	Nohant	inédit	Coll. R. E. André, Paris
243	9 nov. »	»	»	»	»
244	12 déc. »	George Sand	Paris	Karen.	Mme Lauth-Sand
245	15 » »	»	»	»	»
246	Fin déc. »	W. Grzymala	»	Hoes.	Bibl. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie
247	s. d. »	»	»	»	»
248	» »	»	»	»	»
249	» »	Chr. Ostrowski	»	»	Arch. de l'État, Varsovie (auparav. Coll. de Rapperswyll)
250	» »	W. Grzymała	»	»	Bibl. du Musée des Pces Czartoryski, Cracovie
251	» »	»	»	»	»
252	» »	»	»	»	»
253	30 » »	George Sand	»	Karen.	Coll. de Mme Lauth-Sand, Paris
254	12 janv. 1847	George Sand	»	»	»
255	17 » »	»	»	»	»
256	17 fév. »	W. Grzymała	»	Hoes.	?
257	s. d. »	J. Nowakowski	»	Hoes.	[illegible] de Musique, Varsovie
258	10 avril »	George Sand	»	Karen	[illegible] de Mme Lauth-Sand, Paris
259	19 avril 1847	Famille	Paris	Karl.	Coll. de Mlle Ciechomska, Varsovie.
260	s. d. »	George Sand	»	Karen.	Coll. de Mme Lauth-Sand
261	29 avril »	»	»	»	»
262	15 mai »	»	»	»	»
263	» »	Solange Clésinger	»	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
264	8 juin »	Famille	»	Binental	Coll. Mlle M. Ciechomska, Varsovie
265	30 » »	Breitkopf et Härtel	»	inéd.	Arch. de la Maison B et H. Leipzig
266	s. d. »	Solange Clésinger	Nohant	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
267	17 sept. »	W. Grzymała	Paris	Hoes.	Bibl. du Musée Czartoryski, Cracovie
268	18 » »	Solange Clésinger	»	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
269	1 oct. »	A. Franchomme	»	Hoes.	Coll. R. E. André, Paris
270	2 » »	Solange Clésinger	»	Rochebl.	Coll. S. Rocheblave, Paris
271	s. d. »	»	»	»	»
272	24 nov. »	»	»	»	»
273	17 déc. »	H. Błotnicki	»	Hoes.	Coll. du Prof. T. Axentowicz, Cracovie
274	s. d. »	A. Franchomme	»	inédit	Coll. R. E. André, Paris
275	» »	»	»	»	»

CHAPITRE IV

Noël 1847–17 octobre 1849

Chopin rompt avec George Sand. — Séjour à Londres et en Ecosse. — Ses derniers moments.

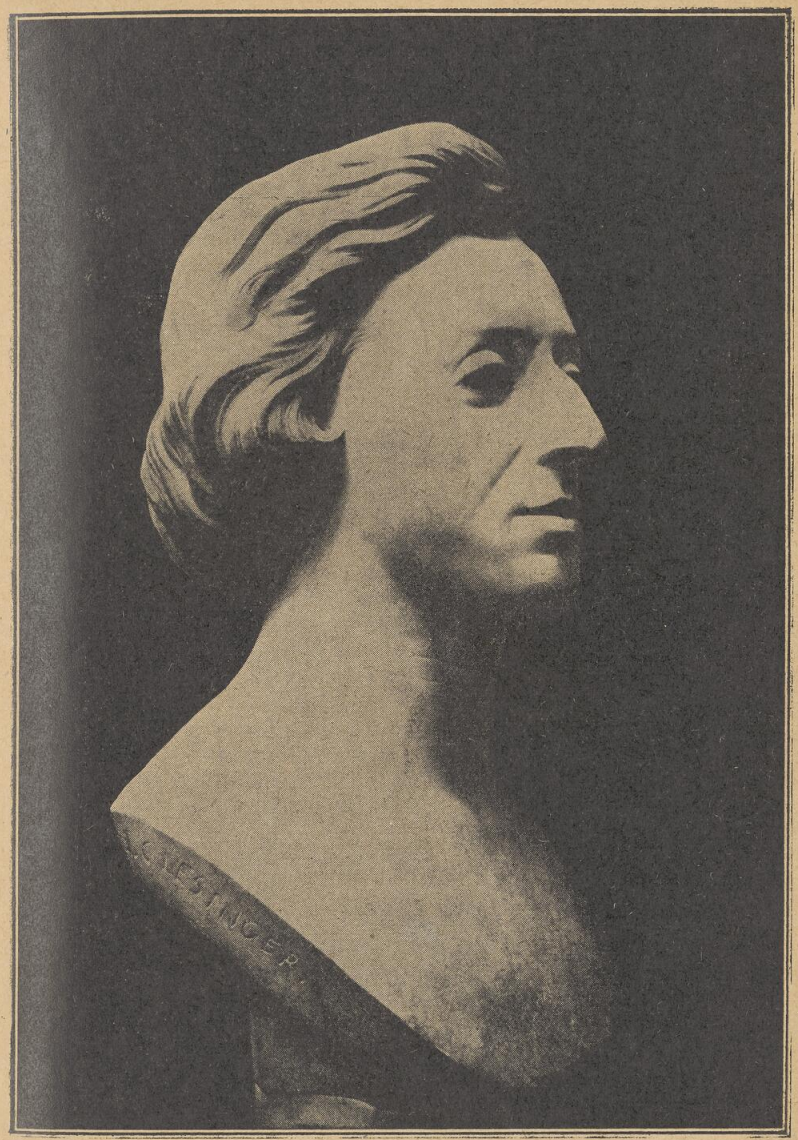
276	Noël 1847	L. Jędrzejewicz	Paris	Karl.	Coll. de Mlle M. Ciechomska, Varsovie
277	31 déc. »	Solange Clésinger	»	Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
278	janv. 1848	P. Norblin	Paris	»	Soc. de Musique, Varsovie
279	10 fév. »	L. Jędrzejewicz	»	Kart.	Coll. de Mlle L. Ciechomska, Varsovie
280	11 » »	Famille	»	Karl.	»

N°	Date	Destinataire	Lieu d'envoi	Publié par	Appartient à
281	17 fév. 1848	Solange Clésinger	Paris	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
282	3 mars »	»	»	»	»
283	5 » »	»	»	»	»
284	11 » »	»	»	»	»
285	22 » »	»	»	»	»
286	4 avril »	J. Fontana	»	Hoes.	?
287	s. d. »	W. Grzymała	»	»	?
288	21 avril »	»	Londres	»	?
289	1 mai »	A. Franchomme	»	»	Coll. R. E. André, Paris
290	6 » »	A. Gutman	»	»	?
291	11 » »	W. Grzymała	»	Karas. Hoes.	Bibl. du Mus. Czartoryski Cracovie
292	13 »	»	»	»	»
293	1 juin	inconnu	»	inédit	Collection D. Adler, Paris
294	2 » »	W. Grzymala	»	Karas. Hoes.	?
295	30 » »	Solange Clésinger	»	Binent.	Coll. du bar. L. Kronenberg Varsovie
296	6 juil. »	J, Krzyzanowski	»	Hoes.	?
297	8-17 » »	W. Grzymała	»	»	»
298	s. d. » »	»	»	»	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
299	1 août »	Camille Pleyel	»	inédit	Coll. A. Cortot, Paris
300	6 » »	A. Franchomme	Edimbourg	Hoes.:	Coll. R. E. André, Paris
301	15 » »	Camille Pleyel	Écosse	inédit.	Coll. A. Cortot, Paris
302	18 » »	J. Fontana	»	Ganche, Hoes.	Coll. Henri Fatio, Genève
303	19 » »	Famille	»	Karl.	Coll. L. Binental, Varsovie
304	19 » »	W. Grzymała	»	Hoes.	?
305	4 sept. »	»	»	»	?
306	1 oct. »	»	»	Karas, Hoes.	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
307	2 » »	»	»	Hoes.	»
308	16 oct. 1848	A. Gutman	Edimbourg-Calder house	»	publ. en 1880 par Szulc, Echo Muz., à Varsovie
309	17-18 oct »	W. Grzymała	Londres	Karas, Hoes.	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
310	20 » »	Mlle de Rozières	Perthshire	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
311	21 » »	W. Grzymała	Londres	Hoes.	?
312	30 » »	»	Edimbourg	»	?
313	3 nov. »	Dr. Łyszczyński	Londres	»	?
314	s. d. »	W. Grzymała	»	Karas. Hoes.	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
315	s. d. »	»	»	»	»
316	19 nov. »	Mlle de Rozières	»	Rochebl. Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
317	22 » »	Solange Clésinger	»	»	»
318	14 déc. »	»	Paris	»	»
319	30 janv. 1849	»	»	»	»
320	5 avril »	»	»	»	»
321	13 » »	»	»	»	»
322	mai »	»	»	»	»
323	18 juin »	A. Grzymała	»	»	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
324	22 » »	»	»	»	?
325	26 » »	L. Jędrzejewicz	»	Karl. Hoes.	Coll. de Mlle L. Ciechomska, Varsovie
326	2 juil. »	W. Grzymała	»	»	Bibl. du Mus. Czartoryski, Cracovie
327	4 » »	Solange Clésinger	»	Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
328	10 » »	W. Grzymała	»	»	?
329	28 » »	»	»	»	?
330	3 août	»	»	»	?
331	14 » »	Mlle de Rozières	»	Hoes.	Coll. S. Rocheblave, Paris
332	» »	A. Franchomme	»	»	Coll. R. E. André, Paris
333	20 » »	T. Woyciechowski	»	Karas. Hoes.	?
334	s. d. »	N. Orda	»	Hoes.	?
335	12 sept. »	T. Woyciechowski	»	Karas. Hoes.	?
336	17 » »	A. Franchomme	»	Hoes.	Coll. R. E. André, Paris
337	17 oct. »	Derniers mots de Chopin	»	Karl. Hoes.	Coll. Mlle L. Ciechomska, Varsovie

Numeracja, dopisana ostatecznie, odnosi się do Wydania Warszawskiego 1870-go (Sydow-Miscetta).
Kraków 26. XI 52 r. Janusz Sikitta

LIVRE PREMIER

1818 - 1830



Frédéric Chopin.

Buste en marbre de A. Clésinger.

(Collection du Musée Czartoryski, Cracovie).

CHAPITRE PREMIER

DÉCEMBRE 1818 - DÉCEMBRE 1828

Enfance de Chopin — Son premier voyage à l'étranger

1.

MON CHER PAPA,

Qu'il me serait plus aisé de te faire part de mes sentiments s'il était possible de les exprimer au moyen de la musique, mais le meilleur concert ne suffirait pas à rendre, mon cher Papa, toute l'étendue de l'affection que j'éprouve pour toi, aussi suis-je contraint de n'employer que les mots que me dicte mon cœur, pour déposer à tes pieds l'hommage de ma tendre reconnaissance et de mon attachement filial.

F. CHOPIN.

Le 6 décembre 1818.

◆

2.

A EUSTACHE MARYLSKI, à Pecice.
[Varsovie, septembre 1823).]

MON CHER MARYLSKI,

Je suis allé moi-même chez monsieur Zabelewicz pour savoir quand commenceront les cours pour les débutants et non les examens ; il m'a répondu que les cours seront inaugurés le seize ou le dix-sept de ce mois, car la commis-

sion n'a pas décidé, si la séance publique de l'Académie aura lieu le 15 ou le 16. Il m'a dit en outre que les conférences auront lieu le matin, les examens le soir, et qu'à partir du 15 il n'inscrira plus personne. Je m'excuse d'écrire si mal, mais je suis très pressé. Fais donc part à Welz de ce que je t'écris et présente-lui mes compliments ainsi qu'à Titus. Bialoblocki est arrivé à Varsovie samedi, il doit s'inscrire mardi, partir mercredi, et revenir ensuite pour assister aux cours. Compliments de Maman et Papa à monsieur et madame Marylski et, ceux de Louise à ta sœur. Mes salutations cordiales à toi et à tes frères.

F. CHOPIN.

MM. Kulikowski, Karwoski, Wilczyński et Krzynicki ont reçu leur démission, et c'est ce professeur de Kalisz qui remplacera M. Kulikowski. M. Dobronoki t'envoie ses salutations. Au revoir. Ne montre cette lettre à personne, car chacun dirait que je ne sais pas écrire et que je ne connais rien à la politique.

◆

3.

A SES PARENTS.

Sokolowo, le 10 août 1824.

MES PARENTS BIEN-AIMÉS,

Je me porte bien, grâce à Dieu, et le temps me passe fort agréablement. Je ne lis pas, je n'écris pas, mais je joue, je dessine, je jouis du bon air, tantôt en me promenant en voiture, tantôt, comme hier, en parcourant les champs sur le *participe* à robe blanche *du verbe connoître* (1). Je mange avec un appétit extraordinaire, mais pour satisfaire mon maigre ventre qui commence à engraisser, il suffit qu'on me donne la permission de manger à satiété du pain de campagne. Gérardot ne m'a pas permis, à vrai dire, de manger du pain de seigle, mais cela ne concerne que le pain de Varsovie et non le pain de campagne. Il m'a interdit d'en manger, parce qu'il est aigre, alors que celui de Szafarnia ne contient pas le moindre acide. Celui-là est noir, celui-ci est blanc. — L'autre est fait de farine grossière, celui-ci de belle farine ; en fin de compte, Gérardot le trouverait meilleur que l'autre, et s'il pouvait y goûter, il m'autoriserait certainement à en manger, — en vertu de la coutume des Docteurs qui est de permettre à leurs patients ce qui leur convient à eux-mêmes.

(1) Connu. En polonais, à *cheval* se dit « na *koniu* », d'où le jeu de mots.

Mais ce n'est pas tout ; Varsovie est une ville, Szafarnia, un village. Là-bas il y a du pain blanc pour tout le monde et ici, pour moi seulement. Comment, dans ces conditions, Maman pourrait-elle ne pas me donner sa permission ? N'aurais-je pas assez clairement expliqué que je veux manger du pain de campagne ? Si seulement Gérardot était à Varsovie, je demanderais immédiatement à Madame Dziewanowska de me donner une miche de pain, et je la lui enverrais dans une boîte ; dès la première bouchée, Gérardot me donnerait sa permission. Ainsi donc, dans l'espoir que j'obtiendrai ce que je vous demande avec tant d'insistance (avec la permission de mademoiselle Louise et de mademoiselle Joséphine, qui me l'ont déjà permis une fois, dans l'espoir de la permission qui doit venir) ; je termine ma dissertation en cette matière. — Il y eut samedi beaucoup de monde à Szafarnia, Monsieur Podowski, Monsieur Suminski, MM. Piwnicki, Monsieur le Chambellan Piwnicki, Madame Borzewska, le mari de Madame Dziewanowska, Monsieur Wybraniecki, avec Bialoblocki. — Dimanche nous sommes allés à Gulbiny chez MM. Piwnicki, aujourd'hui nous sommes à Sokolowo, chez les Wybraniecki. — Je prends régulièrement les pilules, je bois tous les jours au moins une demi-carafe de tisane, sans interruption, je ne bois rien à table sinon un peu de

vin doux, je mange des fruits exquis, avec la permission de mademoiselle Louise. — Nous attendons Papa avec la plus grande impatience ; quant à moi je prie Papa d'avoir la bonté d'acheter chez Brzezina, *Air Moor variée pour le piano forte à quatre mains par Ries* et de me l'apporter, car je voudrais le jouer avec madame Dziewanowska ; en dehors de cela, que Papa m'apporte soit l'ordonnance, soit un bocal de pilules, car celles que j'ai ne me suffiront, d'après mon calcul, que pour *27* jours. En dehors de cela, il ne me reste rien à vous dire d'autre, sinon de demander à Louise de me donner des nouvelles de la santé de Maman et de Papa qui, je n'en doute pas, est entièrement guéri de son mal aux reins. J'embrasse cordialement Louise. Isabelle, Emilie, Suzon, Madame Dekert, Madame Leszczynska. Pour la Sauterelle et pour Chomentowski je joins mes salutations. Votre fils très fidèle tombe aux pieds et baise les mains de ses Parents bien aimés.

F. F. Chopin.

Madame Dziewanowska, Mesdemoiselles Dziewanowskie, Monsieur Jules et Domus, présentent leurs compliments à Maman, à Papa et aux enfants. — Mes respects à Monsieur Zywny, à Monsieur Siebert et à Monsieur Woycicki.

N. B. — Monsieur le Chambellan Piwnicki présente ses compliments à Papa et se réjouit de le voir bientôt.

◆

(9) 4.

A Guillaume Kolberg.
Szafarnia, le 19 août 1824.

Mon cher Guillaume,

Je te remercie d'avoir pensé à moi, pourtant je suis fâché contre toi ; es-tu assez vilain, méchant, *et cœtera* pour ne m'avoir écrit que d'une dent de ta plume. Cherchais-tu à épargner l'encre, la plume ou le papier ? Peut-être n'avais-tu que le temps d'ajouter quelques mots ? Ah, ah, — on monte à cheval — on s'amuse bien, on ne pense pas à moi... Enfin qu'importe — embrassons-nous et faisons la paix.

Je suis heureux de te savoir gai et bien portant, ainsi qu'il convient à la campagne. Il m'est agréable aussi de pouvoir t'écrire. Je m'amuse de même assez bien ; il n'y a pas que toi pour aller à cheval, je sais aussi monter. Ne me demande pas, si je tiens bien, mais je sais monter, du moins de telle façon, que le cheval marche lentement où il veut, tandis que moi, tel un singe sur un ours, je reste en place, plein d'effroi. Je ne suis pas encore tombé, parce que le cheval ne m'a pas rejeté... mais je tomberai quand il lui plaira.

Je ne t'accablerai pas de mes affaires, car je sais que cela ne servira de rien. Les mouches se posent souvent sur mon nez proéminent, c'est presque devenu une coutume chez ces insupportables insectes. Les moustiques me piquent, mais qu'importe, cela ne s'adresse pas au nez. Je m'amuse à courir dans le jardin, parfois je m'y promène. Je vais au bois, tantôt à pied, tantôt en voiture, *notabene* pas à cheval, mais en britchka, en cabriolet, ou en coupé. Et honoré, s'il te plaît, au point d'occuper l'arrière et jamais l'avant. Je t'ennuie peut-être déjà, mais que faire ? S'il n'en est rien, écris-moi par retour du courrier, et je continuerai sur le champ à te prodiguer mes lettres.

Je termine ma lettre sans compliments, à la façon d'un ami : porte-toi bien mon cher Guillaume et, je t'en prie, écris-moi sans te contenter de quelques mots ajoutés à une autre lettre. Nous nous verrons dans quatre semaines.

Je t'embrasse cordialement, ton ami sincère.

F. Chopin.

Mes compliments à ton père et ta mère, et bien des choses cordiales à tes frères.

◆

(14) 5.

A Jean Bialoblocki.
[Sokolovo, été 1824 ou 1825].

Mon bien cher Jean,

Nous partons demain de grand matin. Je t'avais promis hier d'aller chez toi, mais je n'ai pu arriver qu'aujourd'hui à Sokolowo. Je regrette beaucoup de ne plus pouvoir te rencontrer pendant les vacances;aussi me faut-il te faire mes adieux sur cette feuille de papier et t'envoyer pour mademoiselle Constance cette lettre que Louise me prie de lui remettre. Je te souhaite une bonne santé. Je te souhaite une complète guérison de ta jambe. Embrasse ton Papa de ma part, et remercie-le pour l'infusion, dont je lui suis infiniment obligé. Dis-lui que je ne l'oublierai jamais. Mon cher Jean, il nous faut nous quitter sans nous faire vraiment nos adieux. Je t'embrasse cordialement. Pense à moi comme je pense à toi.

F F. Chopin.

Mes compliments à mademoiselle Florence.

Je voudrais bien aller à Radomin avec vous, mais c'est impossible. Je voudrais attendre — impossible, car mademoiselle Louise, oh cette mademoiselle Louise, m'attend ; je reviendrai bientôt, car elle veut faire les malles tout de suite.

Je t'embrasse !

Tu ne saurais croire comme je suis triste, comme je suis triste !...

C'est au point que je n'ai plus envie de partir. Pourquoi avoir été ainsi secoué en britchka, si c'est pour ne trouver personne ; tu sauras au moins que je suis venu pour vous faire mes adieux à ton Papa et à toi, en toute cordialité.

Je ne sais ce que j'ai écrit, je me trouve dans une situation que je n'ai encore jamais rencontrée.

◆

(15) 6.

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie], vendredi, 8 juillet 1825.

Mon cher Jean,

Je suis heureux d'avoir trouvé cette bonne occasion de t'écrire. Primo, je t'apprends que nous sommes tous bien portants ; secundo. que l'examen approche, qu'il se trouve juste à portée de mon nez (les Polonais disaient naguère, à la portée de ma ceinture, or comme je ne porte pas de ceinture mais que j'ai un gros nez, voici donc la raison pour laquelle je t'écris que l'examen est à portée de mon nez). N'espère pas de moi une longue lettre ; je suis très occupé, et la personne chargée de me remettre le petit billet de mademoiselle Constance n'est venue que ce soir et repart demain matin. Kresner et Madame Bianchi donnent un concert ensemble lundi, pas au théâtre, mais chez Elert, dans une salle de l'Hôtel Allemand. C'est un concert à la Krogulski, sur invitations ; Kresner m'en a donné *12*, mais je n'en ai vendu que *3* jusqu'à présent, car il en coûte *6* zl.

Je regrette vivement ton absence ; il était bien agréable parfois de causer avec vous, Monseigneur, de s'amuser, de chanter, de pleurer, de rire, de se battre, etc.

Je t'écrirai plus longuement dans ma prochaine lettre pour te dire quand il nous sera possible de nous revoir ; pour le moment on annonce l'examen pour le 26 de ce mois. Il fait déjà noir. Demain je dois me lever de bon matin et aujourd'hui passer toute la nuit sans doute.

Amice ! Vale ! rien d'autre à t'annoncer si ce n'est que je n'ai pas encore reçu de lettre de toi, de Sochaczew. Si tu ne m'as écrit, attends-toi à une fameuse tempête dans ma prochaine lettre.

Il me faut encore te dire ceci sur cette page : écris-moi si ta jambe est guérie et aussi si tu es bien arrivé.

Cette lettre est comme un champ où croissent entremêlés les petits pois et les choux. Elle manque de bon sens. *Je sais qu'elle manque de logique, mais que faire, on se hâte, car on n'a pas de temps, pour écrire honnêtement. — Si c'est comme ça* (1), pardonne-moi, je t'écrirai plus et mieux par la poste ; en attendant je t'embrasse cordialement.

F. Chopin.

Zywny et madame Dekert se portent bien, ils ne savent pas que je t'écris, car ils joindraient leurs compliments aux miens. Mes respects à ton Papa.

◆

(16) **7.**

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie, mercredi le 27 juillet 1825].

Mon cher,

La lettre que vous m'avez écrite (2) me fait grand plaisir. bien que, *comme je vois*, j'y eusse appris de tristes *nouvelles. Votre jambe vous fait mal*, ce qui m'a affligé, et *non que vous êtes assez gai*, ainsi qu'il résulte de votre lettre, *ça m'a donné d'la sauce* et m'a rendu de meilleure humeur. — *Demain nous finissons* notre examen ; *je ne prendrai pas de prix, car les lavements les prennent.* Lorsque je serai chez toi je t'expliquerai cette devinette ;... *est-ce possible qu'on donne un prix à un lavement* ?... Il faudrait de trop longues explications pour te donner la solution par lettre, en revanche, un seul mot de vive voix te fera apprécier la *finesse* de cette expression.

Nous partons lundi ainsi qu'il en a été décidé par Mademoiselle Louise ; nous serons donc mercredi à

(1) Chopin écrit tout ce passage en un français phonétisé à la polonaise (że se kil mank de lożyk... etc.).

(2) Voir la note précédente pour tous les passages en italique dans cette lettre.

zafarnia, *si vous voulez me voir, venez le premier, car utrement* mon excellente tutrice ne me permettra pas 'aller te voir le premier.

Demain à cette même heure, *quel bonheur, quel plaisir,* e me coucherai pour ne plus me lever que vendredi. J'ai e nouvelles culottes en velours royal... et bien faites quoiqu'à vrai dire ce ne soit pas vrai), et un nouveau oulard sur le cou, autrement dit, car tu ne comprendrais as de quoi il s'agit, une cravate qui a coûté moult zlotys, *e ne me souviens pas combien, je l'ai payée avec l'argent et a main de ma chère sœur Louise.*

Ecoutez, écoutez, mamzelle Dorothée
Adolphe Szydlowski
dans le rôle de valet.

Ecoutez, ainsi terminé-je, ma lettre ; nous nous verrons ientôt ; tu sais que je n'aime pas écrire, sinon à *4* mains ; ussi bien, excuse-moi d'en venir à ma conclusion. Nous ommes tous en bonne santé ; j'ai déjà reçu *3* lettres de oi ; demain l'examen ; mademoiselle Leszczynska t'enoie ses compliments ; monsieur Domowicz est passé Varsovie ; Zywny porte toujours sa vieille perruque ; Iadame Dekert t'embrasse, Barcinski aussi ; je t'apporerai un livre pour Okun ; tout le monde à la maison te alue, ainsi que ton Papa. Je t'embrasse et je t'aime.

F. F. Chopin

◆

.

Adressée à Varsovie à ses parents.
Kowalewo, vendredi, [1825].

Mes parents bien-aimés,
et vous sœurs chéries !

Que ma santé soit bonne, comme de quelque chien ressé, que certains yeux jaunes aient perdu de vue monieur Zboinski et que nous quittions Plock, ce serait folie

Cette lettre est comme un champ où croissent entremêlés les petits pois et les choux. Elle manque de bon sens *Je sais qu'elle manque de logique, mais que faire, on se hâte car on n'a pas de temps, pour écrire honnêtement. — Si c'est comme ça* (1), pardonne-moi, je t'écrirai plus et mieux par la poste ; en attendant je t'embrasse cordialement.

F. Chopin.

Zywny et madame Dekert se portent bien, ils ne savent pas que je t'écris, car ils joindraient leurs compliments aux miens. Mes respects à ton Papa.

◆

(16) **7.**

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie, mercredi le 27 juillet 1825].

Mon cher,

La lettre que vous m'avez écrite (2) me fait grand plaisir. bien que, *comme je vois*, j'y eusse appris de tristes *nouvelles. Votre jambe vous fait mal*, ce qui m'a affligé, et *non que vous êtes assez gai*, ainsi qu'il résulte de votre lettre, *ça m'a donné d'la sauce* et m'a rendu de meilleure humeur. — *Demain nous finissons* notre examen ; *je ne prendrai pas de prix, car les lavements les prennent.* Lorsque je serai chez toi je t'expliquerai cette devinette ;... *est-ce possible qu'on donne un prix à un lavement* ?... Il faudrait de trop longues explications pour te donner la solution par lettre, en revanche, un seul mot de vive voix te fera apprécier la *finesse* de cette expression.

Nous partons lundi ainsi qu'il en a été décidé par Mademoiselle Louise ; nous serons donc mercredi à

(1) Chopin écrit tout ce passage en un français phonétisé à la polonaise (że se kil mank de lożyk... etc.).

(2) Voir la note précédente pour tous les passages en italique dans cette lettre.

Szafarnia, *si vous voulez me voir, venez le premier, car autrement* mon excellente tutrice ne me permettra pas d'aller te voir le premier.

Demain à cette même heure, *quel bonheur, quel plaisir*, je me coucherai pour ne plus me lever que vendredi. J'ai de nouvelles culottes en velours royal... et bien faites (quoiqu'à vrai dire ce ne soit pas vrai), et un nouveau foulard sur le cou, autrement dit, car tu ne comprendrais pas de quoi il s'agit, une cravate qui a coûté moult zlotys, *je ne me souviens pas combien, je l'ai payée avec l'argent et la main de ma chère sœur Louise.*

Ecoutez, écoutez, mamzelle Dorothée
Adolphe Szydlowski
dans le rôle de valet.

Ecoutez, ainsi terminé-je, ma lettre ; nous nous verrons bientôt ; tu sais que je n'aime pas écrire, sinon à *4* mains ; aussi bien, excuse-moi d'en venir à ma conclusion. Nous sommes tous en bonne santé ; j'ai déjà reçu *3* lettres de toi ; demain l'examen ; mademoiselle Leszczynska t'envoie ses compliments ; monsieur Domowicz est passé à Varsovie ; Zywny porte toujours sa vieille perruque ; Madame Dekert t'embrasse, Barcinski aussi ; je t'apporterai un livre pour Okun ; tout le monde à la maison te salue, ainsi que ton Papa. Je t'embrasse et je t'aime.

F. F. Chopin

◆

(17) **8.**

Adressée à Varsovie à ses parents.
Kowalewo, vendredi, [1825].

Mes parents bien-aimés,
et vous sœurs chéries !

Que ma santé soit bonne, comme de quelque chien dressé, que certains yeux jaunes aient perdu de vue monsieur Zboinski et que nous quittions Plock, ce serait folie

de ma part que de ne point vous en informer. Ainsi donc aujourd'hui à Plock, demain à Kościszewo, après demain à Kikola, quelques jours à Turzno, quelques autres à Kozlowo, un moment à Dantzig, puis retour. Quelqu'un me dira peut-être : « On voit qu'il lui tarde de rentrer à la maison, puisqu'il en parle ». Eh bien non, pas du tout, vous vous trompez Messeigneurs ou vous mademoiselle, car je n'ai écrit que pour provoquer l'agréable sentiment que l'on éprouve lorsqu'on se revoit. Qui se sentirait-il atteint de nostalgie ? Moi, pas le moins du monde. Un autre peut-être, mais pas moi !... Avec tout cela je n'ai pas reçu de lettre de Varsovie ; je mettrai aujourd'hui toute la poste de Plock sens dessus-dessous, pourvu qu'il s'y trouve quelque chose. Que se passe-t-il dans cette nouvelle pension ? Comment y chauffe-t-on les examens ? Titus aspire-t-il toujours à revenir à la campagne ?... Et Pruszak, aussi ?... Et monsieur Skarbek, comment a-t-il mangé ce dîner du *3*, que j'avais dans l'idée, afin d'aller à la campagne avec lui ? Ne donnez pas de viande à un chien — il jeûne, et que peut-il faire d'autre que d'aller çà et là à la recherche de quelque nourriture ? Moi de même je vais quérir ma viande à Plock, car je devine que vous ne saviez pas, Monsieur et Madame, que le dernier courrier en été... De nouveau, maintenant, de longs jours se passeront sans lettres ! aussi bien ne m'en inquiéterai-je point, car il doit être bien difficile de savoir où me trouver ; quant à moi j'écrirai régulièrement à chaque pas que je ferai et je vous dirai où adresser les lettres pour que j'en reçoive. Monsieur Zboinski assure qu'on peut écrire par Torun, Schwetz à Kozlowo, pour, qu'à notre arrivée, nous trouvions quelque lettre. Bonne idée : j'espère qu'elle sera adoptée (pour Isabelle). Je voulais vous envoyer, chères sœurs, ma petite valse, mais je n'ai plus le temps d'écrire, car nous partons ; il est maintenant 8 heures du matin, et je ne me lève jamais avant 7 heures ; l'air est frais, le soleil brille délicieusement

les oiseaux pépient, il n'y a pas de ruisseau car il grognerait, il y a en revanche une pièce d'eau et les grenouilles chantent merveilleusement. Le plus drôle est un merle qui me dégoise devant la fenêtre ses aventures, puis en dehors du merle, la jeune Kamilka de monsieur Zboinski qui n'a pas encore deux ans, qui s'est prise d'amitié pour moi et qui babille : « Kagila vous aime ». Comme elle envers moi, je brûle pour vous un billion de fois. Aimer père et mère, les respecter, baiser leurs mains.

Votre fils très attaché.

F. Chopin

Baisers, baisers, baisers à mes petites sœurs.
Et tout à tous : à Titus, Prus, Bartoch, Ig.

◆

9.

A Jean Matuszynski. Varsovie.
[Szafarnia, 1825].

Mon bien cher Jean,

Madame de Sévigné, elle-même, n'aurait pas été en état de te décrire ma joie à la réception si inespérée de ta lettre, et j'aurais plutôt attendu la mort que pareille aubaine ; il ne me serait jamais venu à l'idée que ce paperassier endurci,ce philologue enfoncé jusqu'au cou dans Schiller, eût pris la plume à la main avec l'intention d'écrire à ce cymballier à peine aussi délié que le fouet d'un vieillard ; à celui, qui n'a même pas jusqu'à présent lu une page de latin ; à ce pourceau qui s'engraisse de résidus et qui projette de s'arrondir du dixième au moins de ta graisse.

A dire vrai, c'est une grâce insigne, ou plutôt une grâce insigne de mon Jean ; et s'il est quelqu'un qui puisse l'apprécier en ce moment plus qu'à sa valeur, c'est moi, je ne m'en imputerai pas autant, si, insultant à la graisse de Votre Excellence, je ne m'étais décidé à prendre la

plume en main. Tout ce que je viens d'écrire n'est qu'un exorde, je viens maintenant au fait, et si tu voulais m'en imposer avec ton Pulawy et ton lièvre, je veux à mon tour humilier ce chasseur inexpérimenté avec mon Torun et mon lièvre, sûrement plus gros que le tien et quatre perdreaux, que je ramenai hier des champs. Qu'a-tu vu à Pulawy ? Quoi ? Tu n'as vu qu'une petite partie de ce que mes yeux ont contemplé dans leur totalité. Tu as bien vu pourtant dans le temple de la Sybille la brique enlevée de la maison de Kopernik, à l'endroit même où il est né ? J'ai vu, moi, cette maison, et l'endroit, bien qu'il soit actuellement quelque peu profané... Représente-toi, mon cher Jean, que dans ce coin, dans cette chambre, où l'illustre astronome fut mis au monde, se trouve le lit d'une sorte d'Allemand, auquel, sans doute, pour avoir mangé trop de pommes de terre, il doit arriver de lâcher de fréquents zéphirs. Quant aux briques, dont l'une fut envoyée en grande pompe à Pulawy, on y voit se traîner maintes punaises. Il en est ainsi, frère ! Il n'importe à l'Allemand de savoir qui habita cette maison ; et il se laisse aller à faire sur tout ce mur, ce que la princesse Czartoryska n'oserait se permettre sur une seule de ces briques.

Mais laissons de côté Kopernik et parlons du pain d'épices de Torun, ce qui ne veut pas dire que tu ne le connaisses bien et sans doute mieux que Kopernik. Mais que je te dise une importante nouvelle qui te pourra servir peut-être à faire un papier : or, voici cette nouvelle. Selon la coutume des épiciers de la région, les magasins à pain d'épices sont constitués par des vestibules, garnis de coffres, soigneusement fermés à clef, où reposent, par douzaines, les pains d'épices rangés selon le genre et la qualité. En toute certitude tu ne trouveras pas cela dans « l'*Adagiorum Hiliades* » ; je t'en informe cependant, connaissant ta curiosité en d'aussi graves matières afin qu'en traduisant Horace, tu sois capable de te débrouiller

dans les passages douteux. C'est tout ce que je suis en état de t'écrire sur Torun ; je t'en raconterai peut-être plus, mais il faut bien que je te dise que la plus forte impression que j'éprouvai, fut causée par les pains d'épices. J'ai bien vu toutes les fortifications autour de la ville, dans tous leurs détails, j'ai vu la fameuse machine à transporter le sable d'un endroit à l'autre, machine d'une construction aussi simple que possible, intéressante au plus haut degré et que les Allemands appellent « *Sandmaschiene* » ; et aussi des églises de construction gothique, fondées par les chevaliers Teutoniques et dont l'une fut élevée en 1231. J'ai vu la tour penchée, le célèbre hôtel de ville, du dedans et du dehors ; sa particularité la plus remarquable est qu'il possède autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année, autant de salles qu'il y a de mois, autant de chambres qu'il y a de semaines ; il est d'une structure grandiose dans le goût gothique. Rien de cela ne surpasse toutefois les pains d'épices, oh ! ces pains d'épices, dont j'expédiai un spécimen à la maison. Mais que vois-je ? A peine ai-je commencé, que me voici à ma dernière page. Il me semble que je me suis mis seulement à écrire, que je ne faisais que commencer à m'entretenir avec toi, et voilà qu'il me faut terminer ! Mon cher, mon bien cher Jean, je ne me ressens plus que de t'embrasser cordialement. Il est dix heures, tout le monde va se coucher, et c'est mon tour d'y aller. Je finirai de te raconter tout cela de vive voix à Varsovie le 22 (car je n'y serai pas plus tôt) et je te serrerai dans mes bras, mon cher Jean. Maintenant, d'une distance de vingt milles, je te serre sur mes lèvres et te dis un au revoir cordial.

Ton ami le plus sincère et le plus fidèlement attaché.

F. Chopin.

Comme je voudrais te voir... je ferais le sacrifice de ne pas jouer de 2 semaines pour te voir en chair et en os,

car, idéalement, je te vois tous les jours. Ne montre pas cette lettre. J'ai honte. Je ne sais même pas si elle a un sens, car je ne l'ai pas relue.

◆

10.

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie], jeudi [8] septembre [1825].

Mon bien cher Jean,

Ta lettre m'a réjoui *extro*, *extra*, *extrissime* ; je me suis rappelé, à la lire, Sokolowo, ce dimanche, les pantaléons (1), les pommes et tous les autres moments agréables que nous avons passés ensemble. Mais il m'a été *extro*, *extra*, *extrissime* pénible de penser que mon long silence eût pu t'étonner à ce point et que tu n'eusses point reçu ma lettre par la voiture qui revenait à Szafarnia. — Ne t'étonne pas et souviens-toi de quelle manière il m'arrive de commencer mes lettres et aussi combien d'étagères, de tiroirs, de centaines de notes se trouvent en désordre sur mon piano, mêlés comme les petits pois aux choux (2) (au grand dam des Hummel, des Ries, des Kalkbrenner dont le sort est de prendre place dans cette grande république auprès des Pleyel, Hemerleyn, Hoffmeister) qui attendent mon arrivée. Que diraient alors Maciejowski, Matuszewski, Koncewicz, Dziekonski, et le baccalauréat ! Je suppose que je t'ai déjà rendu compte de ces deux dernières semaines, je te rappellerai seulement quelques événements ; j'espère que je ne m'expose pas à recevoir une lettre de reproches de Sokolowo ! M'étant ainsi allégé d'un grand poids, d'un double poids, car j'en ai maintenant terminé avec mes excuses et aussi avec le début de ma lettre qui me met toujours dans l'embarras (pardonne-moi d'y avoir

(1) Du nom son inventeur, Pantaléon Herbestreit : on disait « un pantaléon », comme on dit un Pleyel, un Erard, etc...
(2) Dicton polonais.

mis tant de macaroni), j'aborde le côté réel, littéral, *alias* le côté lettre de ma correspondance, en t'apprenant, *I-mo* que nous sommes tous bien portants. — Deuxièmement, nous avons un nouveau commensal à la maison, le fils du frère de Tekla Czachowska, notre neveu, Jules Czachowski qui en appelant mes sœurs, tante Iza, tante Louise, tante Isabelle, tante Emilie et moi, oncle Fryc, fait rire tout le monde. *Tercio* les expositions à Varsovie ont commencé à l'hôtel de ville et dans les salles de l'Université. Je ne te dis pas ce qu'on y trouve et où, parce qu'il n'y a encore rien à voir et que je n'ai rien vu. Si mes yeux toutefois découvrent *un joli tableau*, *un joli portrait*, *une jolie machine*, *un bon piano*, *un bon drap*, en un mot *quequ'chose d'excellent* (1), ma main te l'écrira et le postillon de Dobrzyn te le portera. En ce qui concerne les nouvelles musicales, on a entendu dire seulement qu'un certain monsieur Gordon, fils de cette marchande qui a un magasin d'eau minérale à Varsovie, doit arriver incessamment ; il est élève du conservatoire de Prague. Je suis aussi curieux d'entendre son jeu qu'Eve de goûter la pomme ; je te tiendrai au courant ; ce sont toutes les nouvelles et aussi la fin de cette lettre, car autrement ce serait la fin de ma correspondance de Jeudi — il est 4 heures. Par ailleurs, je me recommande à la bonté de votre Grâce mon Bienfaiteur, en restant ce que j'étais et même meilleur que ce que j'étais, parce que plus longuement.

F. F. Chopin.

Nos compliments à ton Papa auquel tu diras que madame Wilucka devait elle-même lui répondre depuis longtemps ! Mes sœurs envoient leurs baisers à mademoiselle Constance et à mademoiselle Florence ; je leur baise la main.

Mes compliments à Szafarnia, ainsi qu'à Plonne, à Gulbin, à Ugoszcz, etc.

(1) V. note 1, p. 46.

Maman, Papa, les enfants te saluent, écris.

Madame Dekert, Bardzinski, Zywny t'envoient leurs compliments.

Je ne fais même pas d'enveloppe, je m'approprie celle que je viens d'enlever à la lettre d'Opitz, tellement je suis pressé.

Je voulais utiliser cette enveloppe, mais par malheur elle n'est pas assez grande ; j'ai même rogné la lettre, rien n'y a fait.

◆

(20) **11.**

A Jean Bialoblocki.

Varsovie, [dimanche], le 30 octobre 1825.

Mon cher Jean,

Mon cher Jean !... encore une fois, mon bien cher Jean ! Sans doute as-tu trouvé bizarre que je ne t'eusse pas écrit depuis si longtemps ; ne t'étonne pas ; lis d'abord la lettre précédente et ensuite ceci :

Avant hier, j'étais assis auprès de ma table la plume en main, j'avais déjà écrit « Mon cher Jean » et le début de ma lettre qui sonnait musicalement et que pour cette raison je me mis à lire en grande pompe à Zywny qui se trouvait près de Gorski endormi sur le piano. Zywny aussitôt, de claquer des mains, de se moucher, de rouler son mouchoir, de l'enfoncer dans la poche de sa grosse redingote verte et ouatée, puis de remettre en place sa perruque et de me demander : « A qui écrivez-vous donc cette lettre ? » Je lui réponds « A Bialoblocki ». « Hum, hum, à monsieur Bialoblocki ? Mais oui, « A Bialoblocki ». « Et où adressez-vous la lettre ? » Où ? A Sokolowo, comme d'habitude. « Et comment va monsieur Bialoblocki, ne le savez-vous pas ? » Assez bien, sa jambe va mieux. « Ah, hum, hum, alors tant mieux ; et vous a-t-il écrit, monsieur Frédéric ? » Il m'a écrit mais il y a déjà assez longtemps. « Ah ! et il y a combien de temps ? » Pourquoi me le demandez-vous ? « He, he, he, he, he, he »

(se mit à rire Zywny). Étonné je lui demande : « Savez-vous quelque chose à son sujet ? « « Hehehehehehe » (il rit de plus belle en hochant la tête). Vous a-t-il donc écrit, lui demandé-je. « Il m'a écrit », répond Zywny en nous apprenant la triste nouvelle de ton départ pour la Prusse orientale en vue de guérir ta jambe qui ne va pas mieux. « Mais où ? » A Bischofswerder ; j'entendais ce nom de ville pour la première fois. En d'autres circonstances, ce nom m'aurait fait éternuer, mais cela me fit beaucoup de peine, d'autant plus que tu ne m'en avais rien dit alors que c'était ton tour de m'écrire. Je terminai donc ma correspondance et ne sachant qu'écrire, où et comment, je remis cette lettre de jour en jour et finalement elle ne fut pas mise à la poste (1).

Tu vois de quelle façon, mot par mot, j'appris cette nouvelle si importante pour moi. J'espère que tu me pardonneras de ne pas t'avoir écrit par le précédent courrier. J'aimerais avoir quelque chose de nouveau à t'apprendre, sachant que cela pourrait t'amuser, mais en dehors des nouvelles qui suivent je ne sais rien. Le Barbier de Séville a été joué samedi au théâtre qui reste sous la direction de Dmuszewski, de Rudlicz et de Zdanowicz ; il m'a beaucoup plu ; Zdanowicz, Szczurowski et Polkowski ont bien joué ainsi que madame Aszperger et deux autres personnes : l'une d'elles fortement enrhumée ne cessait d'éternuer ; l'autre en pleurs, maigre, en pantoufles et en robe de chambre, bâillait en mesure. En dehors de cela vient d'arriver de Varsovie un certain Monsieur Rembielinski, neveu du président, et qui resta

(1) N.-B. — Lorsque nous demandâmes à Zywny, pourquoi il ne nous avait rien dit, il nous déclara que c'était parce que tu ne lui avais pas écrit de nous saluer de ta part, Maman l'a fameusement attrapé.

Mme Dekert et Mme Cerzynska te saluent. [Note ajoutée en marge de la lettre par Chopin].

6 ans à Paris ; je n'ai encore jamais entendu personne jouer du piano comme lui. Tu peux imaginer notre joie, nous qui n'avons jamais entendu rien d'aussi parfait. Il ne se présente pas comme *Artiste*, mais comme *Amateur*. Je ne m'étendrai pas sur sa façon de jouer, rapide, élégante, aisée ; je te dirai seulement que sa main gauche est aussi déliée que sa main droite, ce qui est extraordinaire chez une seule personne. Il ne me suffirait pas d'une feuille entière de papier si je voulais te décrire ce joli talent. Madame Dekert est souffrante ; mais nous sommes tous bien portants. *Adieu*, mon âme, il me faut terminer cette lettre, car je vais être occupé avec Maciek. Écris-moi, mon âme ; mon désir le plus cher serait que nos lettres se suivissent, en syncope,

Je t'embrasse cordialement.

F. F. Chopin.

Ton ami dévoué.

Benjamin m'a demandé de tes nouvelles et a manifesté son étonnement de n'avoir rien reçu de toi. Nos compliments à ton Papa.

Toute la maison t'embrasse ; et les enfants te souhaitent une prompte guérison. Maman et Papa attendent de toi une lettre, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur ton état de santé, ils t'embrassent cordialement.

◆

(21) **12.**

A Jean Bialoblocki.

Varsovie, [novembre 1825].

Mon cher Jean,

Constance est à Varsovie, il est donc impossible que je me retienne de t'écrire quelques mots. En dépit du très petit nombre de nouvelles amassées pour toi pendant ces quelques jours je me sens obligé de te les réciter l'une après l'autre en commençant par celle-ci : j'ai été trés peiné

d'apprendre que tu fusses plus mal, mais je suis très content, maintenant, de te revoir bientôt en bonne santé. Je ne t'envie pas beaucoup ta cure de chaleur, mais si je savais que cela te fît guérir plus vite, à ton exemple, je ne me raserais pas moi-même de deux mois. Tu n'as assurément pas reçu mon autre lettre, n'importe ; tu la recevras ; je ne t'ai pas écrit à ton *Bischoffswerter*, car je ne savais comment adresser. Mais Constance est si bonne, qu'elle te fera parvenir cette lettre avec l'autre, si toutefois elle n'est déjà partie.

Dans cet état de choses, comme tu l'as appris dans la lettre précédente, le Barbier a été partout couvert d'éloges ; il paraît que l'on donnera bientôt Freyschutz que l'on se prépare à jouer depuis si longtemps. J'ai fait aussi une nouvelle polonaise sur un motif du Barbier et qui plaît assez ; je pense la donner demain à la lithographie. Louise a composé une excellente mazourka, comme on n'en a pas dansé depuis longtemps à Varsovie. C'est son *non plus ultra*, et aussi le *non plus ultra* dans le genre. Elle est jolie, elle se prête à la danse, en un mot et sans compliment, elle est excellente. Lorsque tu viendras je te le jouerai. J'ai été nommé organiste du Lycée. Aussi, ma femme et tous mes enfants sont obligés maintenant de me respecter pour deux raisons. Ha, Monseigneur, quel personnage suis-je devenu ! La première personne au Lycée après monsieur le Curé !

Je joue de l'orgue une fois par semaine, le dimanche, chez les Visitandines, les autres chantent. Il m'est difficile cette fois, mon âme, de t'en écrire plus, il me faut courir chez les Czetwertynski ; et c'est aussi le jour du départ de Constance. Je t'écrirai plus longuement par le courrier suivant ; en attendant, nous nous portons bien et t'embrassons tous, surtout moi, ton ami le plus sincère.

F. F. Chopin.

Madame Dekert, Zywny, Bardz., Leszczynski, tout le monde t'embrasse.

◆

(22) **13.**

A Jean Bialoblocki.
[Zelazowa Wola, samedi, le 24 décembre 1825].

Mon cher Jean,

Tu ne devineras jamais d'où je t'envoie cette lettre !... Tu croiras sans doute que c'est de la deuxième porte du pavillon du palais Kazimirowski ?... Eh bien, non. Alors est-ce peut-être de, de... Ne cherche pas, ce serait en vain, je t'écris de Zelazowa Wola. Voici une chose résolue, mais devine maintenant quel jour je t'écris ?.. Tu ne devineras pas non plus ; il me faut donc te dire que je t'écris, après être descendu de britchka, au moment de me mettre à table, la veille de Noël. Le destin l'a voulu ; Maman n'était pas très décidée de me permettre de partir, rien n'y a fait, moi et Louise nous sommes à Zelazowa Wola. Le nouvel an approche, je dois te faire mes vœux, mais lesquels ? il ne te manque rien, aussi bien ne te souhaité-je rien autre que la santé qu'il te faut maintenant recouvrer. J'espère que nous nous verrons cette année, c'est-à-dire en 1826 ; je t'écris peu, car la matière manque ; je vais bien, tout le monde va bien. J'ai reçu ta lettre, elle m'a fait grand plaisir, écris-moi encore. Tu sais à quel moment je t'écris, ne t'étonne donc pas que je sois aussi laconique et si sec, j'ai trop faim pour t'écrire grassement : *non est plenus venter itaque non scribit libenter, nisi ad te, cujus litteras quotidie expecto.* Tu as ainsi la preuve que je n'ai pas encore oublié mon latin. Mais, mais, si ce n'avait été ce dîner chez Jawurek, j'aurais déjà achevé ma lettre : j'étais invité chez lui avant hier pour manger un *lax* (et *non pour absorber un laxans*). A première vue je m'imaginais que Jawurek était affligé d'une courante et qu'il m'invitait pour partager avec lui son mauvais sort, mais je constatais par la suite lorsqu'on me montra le *lax* en

question que c'était un saumon, en allemand Lachs, qu'on lui avait envoyé de Dantzig. Il y avait de nombreux invités, entre autres un certain monsieur Czapek, Tchèque et pianiste, arrivé de Vienne avec Madame Rzewuska (je ne peux te dire grand chose de sa façon de jouer) et un certain monsieur Zak, Tchèque aussi, du Conservatoire de Prague, et qui joue de la clarinette comme je n'en ai encore jamais entendu jouer. Qu'il te suffise de savoir qu'il émet deux tons d'un seul souffle.

Je t'embrasse, mon âme, et ne te souhaite rien autre que la santé. J'espère que chaque jour t'apporte une amélioration de ton état, ce pourquoi toute notre maison fait des vœux et surtout

Moi.

Ton ami le plus sincère.

Tout le monde t'enverrait ses salutations, si l'on savait que je t'écris. J'attends une lettre de toi.

N.-B. — Je serai jeudi déjà à Varsovie.

◆

(23) **14.**

A Jean Bialoblocki.
Varsovie, dimanche, le 12 février 1826.

Mon cher Jean,

Je suis très peiné de n'avoir rien reçu de toi depuis si longtemps. Je t'ai écrit en 1825, nous sommes en 1826 et pas la moindre lettre de toi ! C'est tout juste si mademoiselle Constance, alias Kostusia, par ses lettres à Louise, plus fréquentes que les nôtres, nous apprend quelque chose sur ton état de santé, auquel, comme tu le sais, toute notre famille prend le plus grand intérêt. Le facteur (*nota bene*, pas madame Wyszynska) est salué avec joie lorsqu'il fait son apparition dans la cour, mais comme il devient irri-

tant lorsqu'on n'entend pas résonner ses brodequins dans l'escalier, ou lorsque les lettres qu'il nous remet accusent en lettres rouges un tout autre lieu de provenance que Dobrzyn : quelque Lublin ou Radom par exemple. Au vrai ce n'est pas la faute du facteur mais de l'expéditeur qui, sans doute, n'écrit pas pour ne pas exposer ce pauvre gros garçon à grimper si haut. On pourrait faire à cela, toutefois, la remarque suivante : il fait plutôt froid en ce moment et personne ne se plaint d'avoir trop chaud ; on entend à chaque pas des gens se plaindre du froid ; et le facteur ne t'en voudrait certainement pas, mon cher Jean, de le déranger encore deux fois avant Pâques. Cette constatation me vaudra je l'espère au moins une réponse à cette lettre. J'aurais désiré t'amener à répondre aussi à la précédente, mais je n'ai plus d'autre recours que de le solliciter de ta bienveillance ; connaissant la magnanimité de Sa Majesté (d'autrefois), je ne doute pas que ma demande ne comporte une suite.

Je ne te dis rien de Staszyc, car je sais que tu as dû trouver dans les journaux tous les détails sur son enterrement à la fois modeste et magnifique. Je mentionnerai simplement que les étudiants ont porté son cercueil de l'église de la Ste Croix jusqu'à Bielany où il désirait être enterré, que Skarbek fit un discours sur sa tombe, que les draperies qui recouvraient le cercueil furent déchirées par amour et enthousiasme, que j'en ai même aussi un petit morceau en souvenir, qu'enfin *20* mille personnes formaient le cortège. Il y eut en cours de route quelques escarmouches, tantôt avec les commerçants qui voulaient porter les restes du Grand Homme, tantôt avec d'autres personnes qui disputaient cet honneur aux étudiants, qui, eux se défendirent d'ailleurs avec courage. Je ne veux pas aussi omettre de t'annoncer la mort de Dybek ; on dit que Niemcewicz s'affaiblit. Tout le monde tombe malade, moi aussi. Tu crois peut-être que je te griffonne cette lettre, assis à ma table ; eh bien, pas du tout, je t'écris étendu,

emmitouflé dans des couvertures, la tête serrée dans un bonnet, car, je ne sais pourquoi, elle me fait mal depuis déjà *4* jours. On m'a mis des sangsues sur la gorge ; mes ganglions ayant enflé notre Roemer édicta que c'était une affection catarrhale. Il est vrai que ces jours derniers, de samedi à jeudi, je ne revenais guère à la maison que vers *2* heures du matin, mais ce n'est pas cela qui me rendit malade ; je me rattrapais en dormant le lendemain. Mais je t'ennuierais sans doute à te décrire à toi, qui es malade et plus malade que moi, cette indisposition ; aussi bien préférè-je t'écrire autre chose sur ce qui reste de cette feuille. Ainsi donc, ton Papa était à Varsovie ; il est venu chez nous et chez Bruner, chez qui il a commandé un « Choraleon » pour l'église. Je voulais t'envoyer ma lettre par lui, mais il est parti et nos lettres sont restées à Varsovie. *Adieu*, mon cher Jean, écris donc à ton ami sincère.

F. F. Chopin.

Maman, Papa, les enfants et Zuzia font des vœux pour ta guérison.

L'abbé Benjamin est venu chez moi ; il me prie de t'envoyer ses compliments ; il commencera mercredi à donner ses leçons.

Monsieur Zywny, madame Dekert, Bardzinski, monsieur Leszczynski, tout le monde.

N. B. Bardzinski n'est plus chez nous ; son doctorat approche et il n'aurait pas le calme nécessaire pour écrire sa thèse. Il y a un autre étudiant de Lublin, qui remplace dignement le brave Antoine.

Papa te fait mille souhaits de bonne santé pour hâter ta guérison.

Marylski a depuis longtemps apporté sa lettre, mais elle ne partira qu'aujourd'hui.

◆

(24) **15.**

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie, lundi 15 mai 1826].

Mon bien cher Jean.

J'ai vraiment honte de répondre si tard à ta lettre ; toutes sortes de circonstances qui m'affectent particulièrement cette année (tu peux te les représenter, puisque tu les as déjà subies toi-même) m'ont empêché jusqu'à présent de réaliser ce que je désirais depuis longtemps. J'ai pourtant fait en partie tes commissions : je t'ai acheté de la musique qui, à mon goût, doit te procurer quelque satisfaction. En ce qui concerne Glucksberg, Papa est allé lui-même chez lui. Ce dernier lui a déclaré qu'il ne prend pas d'abonnements pour moins d'un mois ; il n'a pas encore de catalogue et ne peut livrer à la fois plus de deux ouvrages Cela irait peut-être encore, mais il demande un thaler par mois et, ce qui va plus mal, on ne sait que choisir puisqu'il n'y a pas de catalogue. Bien que j'eusse acheté déjà cette musique, je ne l'ai pas encore remise à Wysocki. Il n'y a là que des morceaux consacrés à Euterpe, c'est-à-dire un choix d'airs et de morceaux de Rossini, pour piano seul, et parfaitement transcrites à Vienne par Diabelli (cet ouvrage comporte un choix de morceaux pour le chant, consacrés à Philomèle) et une Polonaise de Kaczkowski, excellente, très belle, en un mot écrite pour être entendue et se délecter (et aussi pour dérouiller les doigts, s'il est permis de s'exprimer ainsi), enfin, sur ton désir, quelques-unes de mes inepties. Tout cela, sera sans rémission possible, cette semaine, chez Wysocki.

Tu ne saurais croire combien je suis heureux de te savoir parti de ce Bischofswerder. — Je dis heureux... sans doute pour une part, mais de l'autre cela m'a aussi peiné. Comme je vois, Votre Excellence s'est pénétrée des vertus allemandes ; alors que tu m'invitais naguère, tu me conseilles maintenant de ne plus partir ! Que ne peut

faire cette maudite avarice ! Ne fusses-tu jamais allé à Bischofswerder pour contracter ce défaut ; tous mes projets, mes meilleures intentions et mes plus beaux plans, tout cela réduit à rien ; et celui en qui j'espérais trouver aide et appui, se met à considérer les choses sous l'angle atrocement économique de l'avarice. Je ne suis pas à vrai dire en état de te gronder comme tu le mérites, mais ce qui est remis n'est que remis et je saurai trouver satisfaction sinon maintenant un peu plus tard, *nota bene* pas aux billes, tu gagnerais et j'ai donné les miennes à Rogozinski, qui fait actuellement de la peinture. Rogozinski me fait penser à Podbielski dont je dois te dire le malheur. Il a de cela *3* mois, alors qu'il était [quelques mots manquent] à la suite d'un courant d'air, il tomba paralytique. Impossible de bouger ni bras ni jambes, en dépit des soins de Zabiello ; on espère toutefois l'en tirer par l'électrothérapie qui lui a déjà fait du bien. Je vois assez fréquemment Rembielinski, celui dont je t'ai parlé ; tu ne saurais croire comme il joue bien ; il est venu chez moi dernièrement, ce qui m'a fait un très grand plaisir. Quant aux nouvelles de Varsovie, tu recois le Courrier. En ce qui concerne les nouvelles privées, tout ce que je peux t'apprendre c'est que Gutkowski, le colonel, chez qui je m'étais abîmé la jambe, est mort ; que Zubelewicz a une petite fille ; que Jarocki s'est marié en Podolie et a immédiatement ramené sa femme chez lui après les noces ; que dimanche dernier je suis allé chez les Zamoyski où tout le monde n'a cessé d'admirer de toute la soirée l'Aeolopantaléon de Dlugosz ; que Dlugosz a vendu un de ses Aeolopantaléon à un certain Mniewski, qui se marie maintenant et qu'on pouvait voir naguère chez madame Pruska, vêtu d'une extraordinaire redingote ; que Kosinski est mort ; que Woelke a une fille ; que Domowicz, récemment de passage à Varsovie, te fait saluer ; que Zakrzewski est à Varsovie ; que j'ai une armoire pour y mettre ma musique ; enfin que mes bottes sont trouées et

que c'est pour cela que je sors en souliers. On pourrait croire que je me suis accoutré pour aller à Bielany, comme la concierge qui vient justement de demander la permission à Maman d'y aller.

.... [Il manque quelques mots]. La Commission a fait magnifiquement arranger mon Jardin Botanique, le vieux, celui qui se trouve derrière le palais. On n'y trouve plus désormais de carottes, que l'on aimait tant grignoter naguère, près de la source, ni fauteuils, ni tonnelles, ni choux, ni mauvaises odeurs, etc., mais des massifs à *la manière anglaise*. Je t'ai écrit tout ce qui m'est passé par la tête pendant ce quart d'heure que je t'ai consacré ; il ne me reste rien d'autre à te dire sinon de t'assurer qu'aussi longtemps que je vivrai, je serai pour toi toujours le même *Moi*.

Maman, Papa et moi joignons nos respects pour ton Papa, pour toi nos compliments, car tu n'as pas encore droit aux respects. Les enfants envoient leurs baisers à mademoiselle Constance, moi je lui baise les mains.

Madame Dekert, Zywny, Bardz. etc., etc., t'envoient tous leurs compliments.

Peut-être ne sauras-tu pas déchiffrer mon écriture, puisqu'il y a si longtemps qu'il ne t'a pas été donné de la lire, mais excuse-moi, je n'ai pas le temps de relire et tout juste celui de courir à la poste.

F. F. Chopin.

◆

(25) **16.**

A Jean Bialoblocki.
[Varsovie, juin 1826].

Mon cher Jean,

N'espère pas trouver dans cette lettre les compliments d'usage que l'on fait à l'occasion des anniversaires, expressions de sentiments variés, expansions, exclamations, apostrophes, adjurations pathétiques et toutes sortes de sottises de ce genre ; c'est bon pour ceux qui à défaut de sentiments vrais se contentent de ces expressions triviales ; mais lorsqu'on est lié par une amitié de onze ans, que l'on a compté ensemble *132* mois, commencé ensemble *468* semaines, *3.960* jours, *94.040* heures, *5.702.400* minutes et respiré ensemble *468* semaines, *3.960* jours, *93.040* heures *5.702.400* minutes, *342.144.000* secondes, alors il est superflu d'écrire des lettres avec des compliments, car on n'écrirait jamais ce que l'on voudrait.

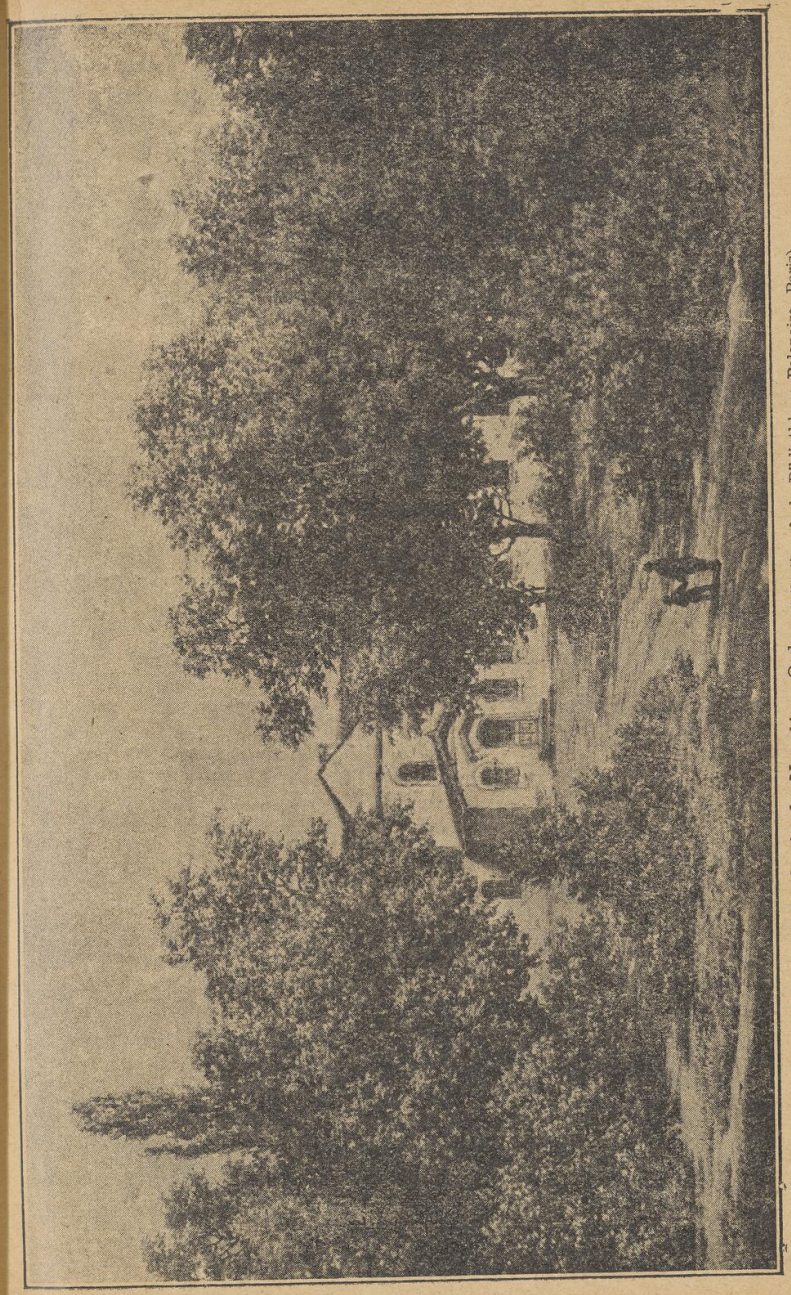
Abordant les questions *ad rem*, je commencerai donc par te reprocher, ce que je ne peux digérer, c'est-à-dire le fait que Votre Excellence ne m'a pas écrit depuis plusieurs mois. Pourquoi ? Comment *? Cur ? Warum ? Pourquoi* ?. Cela m'*irrite* et si vous ne vous corrigez pas, cela ira mal. Qu'il m'est impossible d'écrire souvent, c'est un fait et je n'y peux rien ; tu sais que je m'évertue pour obtenir mon diplôme, mais la saucisse n'est pas faite pour les chiens. *Operam et oleum perdidi*, si tu n'as pas oublié le Tyrocinium. Rien ne sert pourtant de grogner, mieux vaut ne pas gaspiller le papier et te donner plutôt des nouvelles agréables. *Ecce homo* ! voici qu'un homme nouveau est apparu hier au monde. Linde, Linde a un successeur. Cela nous a fait plaisir à tous, j'espère que toi aussi tu partageras notre joie. On reçoit souvent dans notre caserne de pareilles nouvelles, comme tu as pu t'en rendre compte d'après ma lettre précédente.

On annonce Freischutz pour dans deux ou *3* semaines ; il me semble que Freischutz fera beaucoup de bruit à Varsovie. Il y aura sans doute de nombreuses représentations et c'est justice. C'est déjà beaucoup que notre Opéra soit en état de représenter l'œuvre célèbre de Weber. Si l'on considère toutefois le but poursuivi par Weber dans Freischutz, son thème si allemand, ce romantisme bizarre, une harmonie extrêmement recherchée, toutes choses répondant spécialement au goût allemand, on peut prévoir

que le public varsovien, habitué aux chants légers de Rossini, le louera au premier abord non pas tant par conviction que pour suivre l'exemple des connaisseurs et parce qu'on couvre partout Weber d'éloges... [un mot illisible].

Ecce femina, non homo, le recteur a une petite fille. On disait hier que c'était un garçon, aujourd'hui que c'est une fille, la nouvelle la plus récente est la vraie. Nous avons eu hier la visite du respectable monsieur Kozicki, il a posé des sangsues à l'un des enfants et il a beaucoup parlé des voies alimentaires, des glandes digestives, de la pomme d'Adam, car il faisait une opération à la gorge de son patient. Il avait des bas de couleur, des chaussures *et cetera*, sales comme d'habitude et comme toujours son gilet ordinaire, mais un chapeau neuf ou plutôt remis à neuf. Fais-moi la grâce de m'informer, si tu as reçu la musique. Je ne t'ai pas envoyé mes inepties, mais les valses d'Alexandre Rembielinski qui devraient te plaire ; si l'une d'elles te paraît trop difficile mets-toi sérieusement à faire mouvoir tes doigts rouillés (tu n'as sans doute pas pu jouer à Bischofswerder) et tu verras qu'elles sont dignes de toi, c'est-à-dire aussi jolies que toi. Ne crois pas que cette dernière virgule ait été écrite à l'instar de ce que dit Pline, l'habitude joue dans ces choses un grand rôle et il arrive qu'un chien paraisse beau à son maître... hahaha... quelle métamorphose : le maître se fait chien, et le chien devient maître !... mais pour un moment seulement, il n'y a pas en effet de chien plus fidèle que je ne le suis. Podbielski va mieux, quoiqu'après son accident, il en ait eu un autre qui eût pu mal finir. Je me trouvais dans la rue, il y a peut-être un mois, lorsque j'aperçus dans la rue Kozia un fiacre qui se renverse, j'accours, je trouve allongé sur le pavé Podbielski qui faisait sa première sortie pour aspirer un peu d'air frais ; par bonheur il avait avec lui quelqu'un qui l'accompagnait et qui put l'installer dans un autre fiacre.

Si tu voyais les changements qu'on a introduits dans



Zelazowa Wola dessin de Napoléon Orda. (Collection de la Bibliothèque Polonaise, Paris).

notre jardin botanique tu n'en croirais pas tes yeux. Ils ont aménagé des massifs, des routes, des plantations, etc., à tel point qu'il est agréable d'y entrer, d'autant plus, que nous avons la clef. Si ce que je t'écris te paraît étrange, ne t'étonne pas, je suis souffrant. Si tu ne trouves rien dans cette lettre au sujet de mes prochaines vacances, ne t'étonne pas, je te le dirai dans ma prochaine lettre. Si je ne t'envoie pas mes inepties pour clavicymbales, ne t'étonne pas, c'est parce que je suis ainsi. Si tu attends quelques vœux de la part de ma famille, lis ce qui suit. Maman, Papa, ainsi que mes sœurs et toutes tes connaissances me prient de joindre leurs vœux sincères. Louise ne t'envoie pas ses vœux parce qu'elle est depuis deux semaines à la campagne chez madame Skarbek. Nous l'attendons aujourd'hui ou demain. Domowicz se trouvait avant hier à Varsovie. Zywny est bien portant. Madame Dekert est souffrante. Bardzinski te fait tout spécialement ses compliments. Vis donc en paix, mon cher Jean ; j'attends une lettre de toi. Je t'embrasse cordialement.

F. F. CHOPIN.

Pour ton Papa, respects de toute la maison.

Baisers à mademoiselle Constance de la part des enfants, je lui baise la main.

Si tu vois Szafarnia, Plonne, Gulbiny, Radomin, Ornowek, prononce mon nom, jette un regard aux champs de pommes de terre et dis-leur tristement ces paroles : « Ici il pénétra courageusement, ici krapocka [?] lui vint en aide. »

◆

17.

A GUILLAUME KOLBERG, Varsovie.
Reinertz, le 18 août [1826].

MON CHER GUILLAUME,

Après avoir traversé Blonie, Sohaczew, Lowicz, Kutno, Klodawa, Kolo, Turek, Kalisz, Ostrow, Miedzyborz,

Olesnica, Wroclaw, Nimsch, Frankenstein, Warta et Glatz nous nous sommes arrêtés à Reinertz, où nous sommes encore. Cela fait deux semaines que je bois du petit lait et les eaux locales ; j'ai, paraît-il, un peu meilleure mine, j'engraisserais même, ce qui devrait me rendre paresseux ; c'est à cela que tu attribueras sans doute le long repos de ma plume. Mais crois-moi, lorsque tu apprendras de quelle façon je vis, tu reconnaîtras, toi-même, qu'il m'est difficile de trouver un instant pour rester à la maison. Le matin, au plus tard à *6* heures, tous les malades se trouvent réunis près de la source ; et quelle mauvaise musique ampoulée (formée de quelques caricatures en tous genres, à la tête desquelles un joueur de basson, orné d'un nez magistral plein de tabac effraye toutes les dames qui craignent les chevaux) joue aux *Kur-gaeste* qui se promènent lentement. Que voici une fameuse redoute, ou plutôt une mascarade, car ils ne portent pas tous des masques, mais ces derniers sont de ceux qui se laisseraient pendre pour le faire en compagnie. Cette promenade qui se fait sur une charmante allée reliant Anstalt à la ville, dure d'ordinaire jusqu'à huit heures, selon le nombre de verres qu'il faut absorber le matin. Puis chacun se rend chez soi pour déjeuner. Après, le plus souvent, je vais me promener. Je marche jusqu'à midi, heure à laquelle il faut dîner, car aussitôt après l'on se rend à la source. Après dîner, plus grande mascarade encore que le matin, car chacun s'habille et se montre dans un autre costume que le matin. De nouveau la musique sévit, et c'est ainsi que le temps passe jusqu'au soir. Pour moi, comme je ne bois que deux verres de *Lau-brunn* après midi, je rentre aussitôt pour la collation. Après je me couche. Quand donc pourrais-je écrire ? Tel est mon emploi du temps de tous les jours, tels qu'ils passent l'un après l'autre. Le temps va si vite pourtant, que je n'ai pas encore tout vu en dépit d'un assez long séjour.

Je me promène à vrai dire dans les montagnes qui

entourent Reinertz ; j'ai été maintefois saisi par la vue des vallées et je redescends à contre cœur, parfois à quatre pattes ; mais je ne suis pas encore allé où va tout le monde, parce que cela m'a été interdit. Il y a près de Reinertz une montagne avec des rochers appelée Heuscheuer, et d'où l'on a une vue magnifique, mais elle n'est pas accessible à tout le monde à cause de l'air malsain qui règne sur sa cîme, et je suis, pour mon malheur, de ces patients auxquels cela a été interdit.

Mais peu importe. J'ai déjà fait l'ascension de la montagne, nommée Einsiedelei, parce qu'il s'y trouve un ermite. Après avoir escaladé l'une des plus hautes montagnes de Reinertz, il faut monter un escalier de cent et quelques marches en ligne droite, faites en pierre, qui s'élèvent presque verticalement et mènent droit à l'ermitage d'où l'on découvre une vue superbe sur tout Reinertz. Nous nous proposons de monter sur un certain *Hohemenze* qui doit être un mont dans une région splendide ; espérons que ce projet se réalisera un jour.

Mais c'est en vain que je t'ennuie avec ces descriptions, dont tu ne peux te représenter que peu de choses : on ne peut guère décrire tout ce qu'on veut. Quant aux mœurs, je m'y suis si bien habitué, que rien ne me choque plus. Au début, je trouvais bizarre que dans l'ensemble, les femmes travaillent plus en Silésie que les hommes, mais comme je ne fais rien moi-même, il m'est plus facile d'y acquiescer.

Il y avait beaucoup de Polonais à Reinertz, mais ils se raréfient en ce moment ; presque tous ceux qui y étaient, m'étaient connus. On s'amusait assez gaiement entre nationalités différentes ; et même d'importantes familles allemandes participaient à tous les jeux de société au salon. Dans la même maison que nous habite une certaine dame de Breslau ; ses enfants, des garçons vifs et intelligents parlent un peu le français. Ils éprouvèrent le désir de parler polonais, et l'un d'eux, mon ami, me dit « Zien

dobry » [bonjour] je lui répondis de même, et comme le garçon me plaisait je lui enseignais à dire bonsoir. Il se trompa le lendemain en mêlant les deux expressions, et j'eus toutes les peines du monde à lui expliquer comment il fallait dire.

C'est bien inutilement que je griffonne toutes ces inepties ; peut-être aurais-tu préféré faire autre chose que lire ma lettre. Mais je termine pour aller boire mes deux verres à la source et manger un petit pain d'épices avec lequel je reste pour toujours le même

F. Chopin.

Dziewanowski m'a écrit ; je pense lui répondre demain. Il m'annonce aussi qu'il t'a écrit. Brave garçon de ne nous avoir pas oubliés ! Il y avait aussi à Reinertz Alfred Kurnatowski avec ses parents et ses sœurs ; c'est paraît-il un ami de Fontana ; tu diras qu'il est parti avant-hier.

Mes compliments à tes parents.

Je ne sais même pas ce que je t'ai écrit ; je vois qu'il y en a beaucoup, mais je n'ai pas envie de relire.

◆

(28) **18.**

A M. Joseph Elsner à Varsovie.
[Reinertz, août 1826].

Monsieur,

Depuis le moment de notre arrivée à Reinertz, je me promettais le plaisir de vous écrire, mais comme mon temps est entièrement pris par la cure, il m'était impossible de le faire jusqu'à présent, et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis me dérober un moment et consacrer au plaisir de m'entretenir avec vous, et vous rendre en même temps compte de ce que j'a fait avec les commissions que vous avez bien voulu me donner. J'ai tâché de m'en acquitter de mon mieux, j'ai

rendu la lettre adressée à Mr. Latzel, elle l'a bien réjoui ; quand à Mr. Schnabel et Mr. Breuer, ils ne recevront vos lettres qu'à mon retour par Breslau. Votre bonté et le vif intérêt que vous m'avez porté, me font croire qu'il ne vous sera point indifférent si je vous dis quel est l'état de ma santé. L'air frais et le petit lait que je prends bien soigneusement, m'ont tellement remis, que je suis tout à fait autre que je l'étais à Varsovie. Les vues magnifiques qu'offre la belle Silésie, m'enchantent et me charment, cependant il me manque quelque chose, que toutes les beautés de Reinertz ne peuvent pas me récompenser, c'est un bon instrument.

Imaginez-vous, Monsieur, qu'il n'y a pas un seul bon piano, et tout ce que j'y ai vu, ce sont des instruments qui me font plus de peine que de plaisir ; heureusement ce martyr ne durera plus longtemps, l'époque de nos adieux à Reinertz s'approche et le 11 du mois prochain nous comptons nous mettre en route. Cependant, avant que j'aie le plaisir de vous voir, permettez, monsieur, de vous assurer de ma parfaite estime.

F. F. Chopin.

Maman vous présente son respect.

Veuillez aussi me rappeler au souvenir de M^me^ votre épouse.

◆

(29) **19.**

A Jean Bialoblocki.
Varsovie, [samedi] le 2 novembre 1826

Mon cher Jean,

A peine ai-je eu le temps de me retourner que *3* mois ont déjà passé ; c'est tout récemment il me semblait que je t'avais envoyé une petite lettre, — quelle illusion ; je confesse de moi-même mon tort, je confesse même que depuis ce temps-là j'ai vieilli d'un trimestre. Ce serait de votre part, Monsieur, un acte charitable que de me par-

donner ; votre magnanimité n'a pas de limites !... Quant à moi les choses en vont autrement. Je te prédis une colère terrible, une colère que rien ne saurait retenir, sinon un bout de papier que comme un sot j'attendais jusqu'à présent. Dieu merci il y eut une première lettre écrite de Sokolowo le 20, aujourd'hui une deuxième, or justement cette deuxième lettre manque. Ne sais-tu donc pas ce qui m'intéresse plus que tes blés, tes pommes de terre et tes chevaux ? Réfléchis un peu ! Humilie-toi ! Saisis-toi de la planche de salut que je te proposais ci-dessus et : *petenti veniam dabo.*

Quant à Brunner, ce qui suit t'éclaircira : comme il y avait déjà un mois que l'Aeolomelodikon était terminé et que ton Papa ne donnait pas signe de vie, il l'a démonté et ne le remontera que parce que je lui ai dit que je serais heureux de le voir fonctionner. Il dit que ton Papa devrait être heureux que l'Aeolomelodikon fût resté chez lui parce qu'il a découvert de nouveaux perfectionnements (dont il m'a beaucoup parlé), et qu'il a immédiatement appliqués à l'appareil en question. Je ne l'ai pas encore vu, aussi ne puis-je te le décrire en détail, mais aussitôt que je l'aurai vu, je t'écrirai. Quant à ce qui lui est dû, il écrira personnellement à ton Papa (il a reçu la lettre du 20) à ce sujet. Alors, alors ? Eh bien, tu peux constater que la commission dont tu m'as chargé est faite et bien faite. Tu me demanderas d'où m'est venue pareille *activitas* ? La réponse sera brève : de Sokolowo, car en vérité, j'ai tellement engraissé, je suis devenu si paresseux que je n'ai envie de rien faire. Apprends, mon cher ami, à cette occasion, que je ne vais plus au lycée. Ce serait en effet le comble de l'absurde que de rester sur place *6* heures par jour alors que les médecins allemands et polono-allemands m'ont ordonné de marcher le plus possible ; ce serait une absurdité que d'aller entendre deux fois de suite la même chose, alors que je peux apprendre du nouveau. A cet effet je prends chez Elsner, *6* heures par semaine, des

leçons de contrepoint, je suis les cours de Brodzinski, de Bartkowski et des autres, sur toute matière ayant quelque relation avec la musique. Je vais me coucher à *9* heures. Thés, soirées, bals, tout a été supprimé. Je prends des boissons émétiques sur l'ordre de Malcz et l'on m'engraisse tel un cheval avec des flocons d'avoine. L'air de Varsovie me fait tout autant de bien que celui de Reinertz. On me raconte qu'il me faudra renouveler cette cure l'année prochaine ne serait-ce que pour sacrifier à la cérémonie du *Laubrunn*, mais d'ici là l'eau aura le temps de couler sous les ponts ; il me vaudrait mieux aller à Paris que sur la frontière tchèque. Bardzinski s'en va cette année et moi... peut-être seulement dans *50* ans.

Dieu le veuille. Je t'embrasse, mon cher Jean.

F. F. Chopin.

Le papier sur lequel je t'écris vient de Reinertz.

Monsieur Zywny, madame Dekert, en un mot toutes tes connaissances te saluent.

A MM. Dziewanowski, Bialoblocki, Cissow, etc.

J'écrirai à mademoiselle Constance de la part de Louise et de tout le monde par le prochain courrier.

◆

20

A Jean Bialoblocki.

Varsovie, [lundi] 8 [janvier 1827].

Excellence !

Tu ne la mérites pas cette lettre, vaurien ! Excuse-moi d'employer cette expression que tu n'as pourtant pas volée ! Tu ne mérites pas que je mette la main à la plume à ton intention ! Telle est donc ta gratitude pour toutes les peines que je me suis données à la sueur de mon front, pour t'acheter le Mickiewicz et ces billets ? Telle est donc

ta gratitude pour mes souhaits de nouvel an ! Réfléchis un peu et tu avoueras que tu n'es pas digne que je te tende la main. La seule raison que j'ai de t'écrire aujourd'hui est de me justifier des soupçons dont je pourrais être l'objet au sujet des fonds qui restent en ma possession. Tu supposes peut-être que je les ai utilisés à l'occasion du carnaval, ou d'un bal, ou encore pour sacrifier dignement à Bacchus en tant que fils d'Apollon ! Suppositions erronées ! Affreuses pensées ! Voici, je t'ai acheté deux airs de Freischutz qui devraient te satisfaire grandement. Ils sont à vrai dire pour voix de femme, ils sont chantés par Kurpinska et Mme Aszperg, mais comme je sais, ou plutôt comme j'imagine combien ta voix doit être aiguë, ma chère âme, lorsque ta jambe te fait mal (tu ne m'en as rien dit), alors ils doivent te convenir. Transpose-les d'une octave plus bas, et tu obtiendras la voix de ténor, qui autant qu'il me semble, est justement la tienne. Les deux coûtent ensemble *2* zlotys, il doit donc me rester ? Il faut faire une opération d'arithmétique : quelqu'un possède (imagine-toi, par exemple Tarczynski à son examen de Ire classe) *3* zlotys ; il en dépense *2*, combien lui reste-t-il ? — hein ? — Deux de *3* reste *1*, il reste donc *1* zloty, c'est-à-dire *30* grosz ou encore *90* deniers. Je voudrais t'acheter quelque chose d'intéressant, probablement quelque extrait de l'Italienne, afin que ce fût à la mode ; il n'y avait encore rien jusqu'à présent, mais je trouverai peut-être demain chez Brzezina chez qui je n'ai pas mis les pieds depuis *4* jours. Je tâcherai de m'arranger pour remettre le tout à M. Dziewanowski. Excellente intention ! on en verra l'effet lorsque tu déballeras la musique ; tu devrais être aussi curieux de l'avenir que je le suis du passé ! En dehors de cela je t'envoie ma mazurka, celle dont je t'ai parlé ; tu recevras l'autre plus tard, ce serait trop de belles choses pour une fois. Elles sont déjà lancées dans le monde ; alors que mon Rondo, que je voulais donner à lithographier et qui étant plus

ancien a plus de droits à voyager, reste étouffé dans mes papiers. Il en est de lui comme de moi !

La neige supporte bien les traîneaux et depuis *4* jours on entend leurs clochettes à Varsovie ; il y a même eu déjà quelques accidents, en harmonie avec ce qui se passe à notre époque : par exemple un brancard a heurté une dame à la tête, elle en est morte ; les chevaux se sont emballés, le traîneau a été mis en miettes, etc. Il devait y avoir affluence à la mascarade du réveillon de nouvel an. Je n'ai encore jamais assisté à des fêtes de ce genre ; aussi ai-je l'envie et l'espoir d'y aller avec Bardzinski cette année. Madame Szymanowska donne un concert cette semaine. Il aurait lieu vendredi, les prix auraient été augmentés ; le parterre coûte, paraît-il, un demi ducat, les fauteuils un ducat et ainsi de suite. J'y assisterai certainement et je te décrirai l'accueil qu'on lui fera et son jeu.

Écris ! Je t'embrasse, mon âme très chère.

F. F. Chopin.

Maman est souffrante ; elle est couchée depuis quatre jours ; elle a beaucoup souffert du rhumatisme, elle est un peu mieux maintenant ; espérons, Dieu aidant, qu'elle ira bientôt tout à fait bien.

Respects à ton Papa de nous tous.

◆

21.

A Jean Bialoblocki.
Varsovie, lundi le 14 mars [1827].

Mon cher Jean,

Es-tu encore en vie ? Ou non ? Dieu merci, il y plus de *3* mois que je n'ai rien reçu de toi. Ma digne fête est passée, et je n'ai pas reçu de lettre de toi. Tout cela confirme, semble-t-il, ce qu'en pleurant on dit de toi à Varsovie. Et sais-tu ce qu'on raconte, que tu es mort ! Nous avions déjà

tous pleuré notre saoûl (en vain), Jedrzejewicz avait déjà écrit un panégyrique sur toi pour le Courrier, lorsque soudain éclata la nouvelle que tu vis ! Oui-da, que tu vis ! Comme les nouvelles agréables trouvent plus facilement que les autres le chemin de notre cœur avide de consolation, cette dernière nouvelle nous parut plus vraisemblable. Après avoir séché mes larmes, je prends la plume en main pour te demander si tu vis ou si tu es mort ! Si tu es mort, fais-le moi savoir, je le communiquerai à la cuisinière qui depuis qu'elle a appris la chose, récite sans cesse son chapelet. Ce que peut, vraiment, une flèche de Cupidon ; bien que ce soit une vieille baba que notre Josefowa, tu as fait à ce point sa conquête lors de ton séjour à Varsovie qu'elle ne cessait de répéter (après avoir appris ta mort) : « Quel Monsieur c'était ! plus joli que tous ceux qui viennent ici ; ni monsieur Woyciechowski n'est aussi joli, ni monsieur Jedrzejewicz, ni personne, personne. Mon Dieu, comme il m'a mangé toute ma choucroute, un jour, pour me faire un tour ! » ...Ha, ha, ha, ha ! magnifique éloge funèbre ! Dommage que Mickiewicz ne fût point là, il aurait peut-être écrit une Ballade : « la Cuisinière ». Passons à autre chose : la maladie règne chez nous. Il y a bientôt quatre semaines qu'Emilie est couchée, elle s'est mise à tousser et à cracher du sang, maman s'est effrayée. Malcz, a ordonné une saignée. On en a fait une, puis une deuxième, on lui posa d'innombrables sangsues, des vésicatoires, des sinapismes, que d'aventures, que d'aventures !... Pendant tout ce temps elle n'a rien mangé et elle a pris si mauvaise mine qu'elle en était méconnaissable ; elle commence seulement de revenir à elle-même. Tu peux te représenter ce que nous devenions tous. Imagine-le, je ne suis pas en état de te le décrire. Maintenant autre chose.

Le carnaval est terminé et tristement terminé. Le vieux Benik est mort, tu peux te représenter ce qu'il en coûta à Papa ! Sa fille Clémentine, mariée avec Dolbyszew, est morte après *9* mois de mariage. En un mot rien que de tristes événements qui ont endeuillé la maison. Pour m'achever, la dernière nouvelle qui nous parvint, je ne sais d'où, sans doute de l'enfer, fut celle de ta mort, qui ne me coûta point seulement des larmes, mais aussi de l'argent ! Bien entendu, dès que je l'eus apprise (imagine-toi que tu apprends ma mort) — (N.B. je vis) — j'attrapai un terrible mal de tête d'avoir tant pleuré, or comme c'était à *8* heures du matin, que l'Italien vient à *11* heures, la leçon n'eut pas lieu. Ce qui fait déjà quelques zlotys. (Woyciechowski, Weltz étaient très chagrinés) ; le lendemain, pour me distraire, on m'ordonna le théâtre. De nouveau quelques zlotys ! Ne serait-ce que pour cela tu pourrais bien m'écrire si tu es mort ; j'attends ta lettre ; il est *4* heures, et je ne peux plus écrire.

Je t'embrasse, mon cher Jean.

F. F. CHOPIN.

Brunner a l'intention d'envoyer prochainement l'æolomelodikon par la Vistule ; écris-moi s'il doit s'abstenir, ou quoi, parce que l'Allemand ne sait que faire. Le mieux serait que ton Papa lui écrivît.

Tout le monde t'embrasse après ta résurrection.

Mes respects à ton Papa.

◆

22.

A JEAN MATUSZYNSKI, Varsovie.

Varsovie [1827].

MON CHER JEAN,

Que se passe-t-il donc, que nous ne nous soyons vus depuis si longtemps ? Je t'attends chaque jour, mais je constate qu'à mon grand dépit tu ne viens pas, alors que justement j'ai besoin de te voir pour l'affaire suivante : comme le temps est mauvais, je voudrais remettre au net

la partie pour le piano de mes *Variations*. Et j'ai besoin pour cela de ton exemplaire. Aie donc l'obligeance de me l'apporter demain et je te rendrai l'un et l'autre après demain.

Ton
F. F. Chopin.

◆

23.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
Varsovie, le 9 septembre 1828.

Très cher Titus,

Tu ne saurais croire quelle soif j'avais de recevoir de tes nouvelles et de celles de ta mère ; tu peux alors te représenter mon contentement lorsque je reçus ta lettre. J'étais à Sanniki chez les Pruszak. J'y ai passé l'été. Je ne te dis rien de la vie joyeuse qu'on y mène, tu le connais pour y avoir séjourné. Si je ne t'ai pas répondu sur le champ, c'est que je me trouvai chaque jour sur le point de partir. Je t'écris maintenant, mais dans un état qui confine à la folie, car je ne sais vraiment où j'en suis. Je pars aujourd'hui pour Berlin. Pour un opéra de Spontini ; je voyage en diligence afin d'éprouver mes forces. La raison de tout cela se trouve être une bande de singes originaires de tous les cabinets d'études de l'Europe. Sur l'exemple des congrès qui se tinrent dans les cantons suisses, puis à Munich, le roi de Prusse donna pouvoir à son Université d'inviter les plus notables savants d'Europe à assister à un congrès de naturalistes, sous la présidence du célèbre Humboldt. Jarocki à titre d'ancien élève de l'Académie de Berlin, où il passa son doctorat par la suite, a reçu une de ces invitations en tant que zoologiste. *200* appartements retenus à Berlin pour les naturalistes qui s'y rendent, table commune, etc., les mesures prises par les Allemands

ainsi que l'invitation imprimée sur papier velin, annoncent quelque chose de grandiose, ne serait-ce que parce que Spontini se produira avec les Cortez ou l'Olympe. Quoiqu'il en soit, ami et ancien professeur de Jarocki, le secrétaire de cette réunion, Lichtenstein, qui fut lié d'amitié avec Weber, est membre de l'Académie de Chant et se trouve en bonne harmonie (d'après ce que me dit Ernemann) avec Zelter président de cette institution musicale. D'aucuns qui connaissent bien Berlin, m'ont dit, qu'en faisant la connaissance de Lichtenstein, je pourrai faire aussi celle des plus importants musiciens berlinois, sauf Spontini qu'il ne voit pas. Je serais enchanté d'y rencontrer le Radziwill posnanien (personne qui ne mette la chose en doute sous la calotte des cieux), car il est à tu et à toi avec Spontini. Je n'y resterai que deux semaines avec Jarocki, mais il est bon d'entendre au moins une fois un excellent opéra ; on peut se faire une idée d'une exécution de grande classe. Les pianistes y sont Arnold *Mendelson* et Hanka. Ce dernier élève de Hummel. Je t'écrirai à mon retour ce que j'aurai vu, et maintenant sur ta demande, je te donne les nouvelles de Varsovie. 1° monsieur Colli et madame Toussaint ont joué dans le *Barbier de Séville* il y a quelques semaines. J'étais justement de passage pour quelques jours à Varsovie, arrivé de Sanniki avec Kostus. Il était très curieux d'entendre jouer ce premier acte (car on ne jouait que le premier) en italien ; je m'en frottais les mains de toute la journée. Mais le soir venu, n'était M. Tuse, j'assommais Colli. Il chantait faux cet *arlechino italiano*, que c'était à faire peur. Il suffira de te dire, qu'une fois, en sortant, il en tomba par terre. Représente-toi Colli, en pantalons courts, avec son chapeau rond et blanc, et sa guitare, par terre. Malheur ! Ignoble fut l'exécution du *Barbier*. Zdanowicz chanta le mieux dans la « calomnie ». On a joué aussi ou l'on devait jouer *Télémaque* que je n'ai pas vu, dont on a cependant donné des répétitions, mais comme je n'ai

assisté à aucune d'elles, je ne peux rien t'en dire. Je crois que tu n'as pas encore vu *Othello*, mais tu as beaucoup oué Polkowski, qui joue le mieux dans cet opéra. Mme Meyer chante, comme d'habitude, Mme Zimmermann commence à jouer, paraît-il, et à s'éduquer. Mais assez de ces dramaturgies, apprends quelque chose de ce qui se passe à l'Université. Oborski (qui m'effraya avec ton départ, ayant fait irruption dans la salle où nous étions réunis pour chanter les chœurs de la Fête-Dieu, l'air hagard, proféra que tu l'avais prié de me saluer, et qu'il te fallait partir la nuit même). Oborski est, paraît-il, à Baden. C'est ce que m'a dit Gonsie (avec qui j'étais hier sur la tour luthérienne, d'où nous avons assisté à la revue qui se passait près de Wola). Gonsie est allé à Cracovie, il a beaucoup à raconter ; on l'a dévalisé en cours de route ; il raconte la chose avec sentiment. J'ai rencontré aujourd'hui Obniski ; il se porte bien et a beaucoup insisté pour avoir de tes nouvelles, savoir où tu t'es perdu, si et quand tu reviendras ; il me prie de t'envoyer ses salutations. Pruszak après m'avoir reconduit jeudi, est rentré chez lui samedi. Madame Pruszak était partie un jour avant. Je suis allé avec Kostus dans ta pension, mais je n'ai pas pu essayer le piano ; Kostus ne savait où trouver la clef pour l'ouvrir ; à en juger par l'apparence, il ne semble pas qu'il lui soit arrivé malheur, il a bonne mine. Quant à tes affaires, si elles sont ou non transportées et ci et cela, tu apprendras tout par Kostus, qui t'écrira certainement. A Sanniki, j'ai entièrement modifié ce *Rondo C - dur* (1) (le dernier, si tu te rappelles, pour deux pianos) ; aujourd'hui j'en ai fait l'essai avec Ernemann chez *Buchholtz*, il m'a l'air d'aller assez bien. Nous pensons le jouer un jour à la Ressource.

Quant à mes nouvelles compositions, je n'ai rien en dehors du *Trio G-Minor*, pas encore tout à fait fini, et

(1) *Op.* 73, *Œuvres posthumes*, publiées par Fontana.

auquel je me suis mis peu après ton départ. J'ai essayé le premier *allegro* avec accompagnement, avant mon départ pour Sanniki ; après mon retour je pense essayer le reste. Je crois que ce *Trio* partagera le sort de ma *Sonate* et des *Variations*. Elles sont déjà à Leipzig ; la première, comme tu le sais, est dédiée à Elsner ; sur les deuxièmes (peut-être est-ce audacieux de ma part) j'ai inscrit ton nom. (Le cœur l'exigeait, l'amitié le permettait, et toi ne le prends pas en mal). Skarbek n'est pas encore revenu. Jedrzejewicz reste pour un an à Paris. Il a fait connaissance de Sowinski, ce pianiste, qui m'a écrit aussi quelques mots pour me déclarer qu'avant d'arriver à Varsovie, il serait heureux de me connaître d'abord par échange de lettres, et que faisant partie de la rédaction de la gazette parisienne, *Revue musicale publiée par M. Fétis*, il serait heureux de recevoir quelques informations sur l'état de la musique en Pologne, sur les célébrités dans ce genre parmi les Polonais, sur leur vie, etc., ce à quoi je n'ai pas la moindre intention de me mêler. Je lui répondrai de Berlin, que cette sorte d'affaires ne me touche en rien, d'autant plus que Kurpinski s'y est déjà mis chez nous en partie. D'ailleurs je ne suis pas encore en possession d'un jugement digne d'un journal parisien, où seule la vérité doit pouvoir trouver audience ; enfin que je n'ai entendu d'opéra ni bon ni mauvais. C'est alors que je me serais mis à dos des quantités de gens ! Kurpinski est actuellement à Cracovie, Zylinski dirige l'opéra. « Freyschütz » aurait été fatalement joué hier. Dans les chœurs, ils chantaient à un quart de temps d'intervalle les uns des autres. Papa affirme que je perdrai la grande opinion en laquelle je tiens l'étranger. Enfin, c'est vers la fin de ce mois que je quitterai Berlin. Cinq jours en diligence ! Si je tombe malade, je reviens à la maison en poste extra. Je te raconterai aussi cela. J'oubliai de te dire, en ce qui concerne les nouvelles d'importance, qu'Albert est mort. Chez nous tout va

comme par le passé, le brave Zywny est l'âme de tous nos divertissements. Je devais aller avec Papa cette année à Vienne en diligence et cela aurait peut-être eu lieu, mais la mère du petit Niezabytowski, après nous avoir fait attendre, n'est pas venue. Papa a passé toutes ses vacances à la maison. Dans l'ancien temps, c'est-à-dire il y a *2* ou *3* mois, il m'était pénible de passer devant la maison de Rezler, or avant-hier, alors que je me rendais à Brzeziny, je suis entré chez Lafor, au lieu de passer par le couloir public. J'ai fait seulement hier la connaissance de M. et Mme Castel. Je trouve qu'elle lui ressemble. Tout le monde est du même avis à Varsovie. Je suis très peiné, d'apprendre que le temps que tu passes auprès de ta maman ne soit pas aussi libre que l'année dernière. Le mauvais état de santé de ton estimable maman nous touche vivement et nous faisons tous des vœux pour qu'elle s'améliore. Tu as dû avoir souvent le hoquet, car il n'y a pas de jour que l'on n'ait parlé de toi.

Je termine, car mon baluchon (œuvre de Hartmann) a été déjà mis à la poste. Moi je me prépare à aller où se trouvent Geysmer et Lauber ; je les saluerai de ta part si tu veux. Maintenant tend tes lèvres à ton ami très fidèle.

F. Chopin.

Baise les mains et les pieds de ta maman de ma part. Mes parents et toute ma famille me prient de transmettre leurs compliments et leurs vœux sincères de meilleure santé. Pour toi, toutes tes connaissances, tels que P., Zywny, Zoch, Gorski, etc., t'envoient leurs compliments ; ces quelques personnes te rappelleront ma maison. Je t'embrasse encore une fois, je t'embrasse. Toutefois prends-moi en pitié et écris de temps en temps un mot, ou même la moitié d'un mot, une seule lettre, elle aussi me sera chère.

Pardonne, si j'ai écrit quelque bêtise, mais je n'ai pas le temps de relire, encore une fois, *adieu*.

◆

24.

Berlin, mardi [16 septembre 1928].

Mes bien-aimés parents, sœurs chéries,

Dimanche, vers *3* heures de l'après-midi, la diligence nous déposa dans cette ville trop grande. De la poste, on nous mena droit à l'auberge du Kronprinz où nous sommes encore. Nous nous y trouvons bien et confortablement. Le premier jour de notre arrivée M. Jarocki me conduisit chez Lichtenstein, j'y vis Humboldt. Lichtenstein m'a déclaré qu'il me fera connaître les premiers maîtres de mon art, tout en exprimant le regret que nous ne fussions arrivés un jour plus tôt, car ce jour même, le matin, sa fille avait joué avec accompagnement d'orchestre... Peu me chaut de cette dernière perspective, pensais-je en moi-même. Ai-je été bon prophète ? je n'en sais rien encore, car je ne l'ai pas vue jusqu'à présent, ni par conséquent entendue. Dimanche, jour de notre arrivée, on jouait : «*Das unterbrochene Opferfest*» de Winter. Ma visite chez monsieur Lichtenstein ne me permit pas d'assister à cet opéra. Hier eut lieu un dîner commun de ces savants (pour moi des caricatures) que j'ai déjà partagés en trois catégories sous la présidence non pas de Humboldt (car il se tient très bien), mais d'une sorte de maître-tampon, dont je ne me rappelle pas le nom, et que j'ai inscrit par ailleurs sous un portrait que j'en ai fait. Ce dîner qui n'en finissait pas de traîner en longueur m'empêcha d'assister au concert du jeune violoniste de neuf ans, Birnbach, qu'on loue assez. Aujourd'hui je dois aller entendre *Ferdinand Cortez*, le célèbre opéra de Spontini ; aussi, afin que tout ne se terminât de nouveau par des caricatures, ai-je demandé à M. Jarocki, qu'il me permît de dîner seul. Après quoi, je me suis mis à vous

écrire cette lettre, puis j'irai à l'opéra. On annonce l'arrivée de Paganini, ce violoniste célèbre ; peut-être la nouvelle sera-t-elle confirmée. On compte aussi sur Radziwill vers le 20 de ce mois ; il serait bon qu'il arrivât.

Jusqu'à présent, en dehors du cabinet de zoologie, je n'ai encore rien vu, j'ai pourtant fait connaissance avec la plus grande partie de la ville ; pendant ces deux jours, je n'ai fait que baguenauder dans les plus belles rues et sur les ponts. Je ne me mettrai pas en peine de vous énumérer les plus importants monuments, je vous raconterai tout à mon retour ; mon impression d'ensemble sur Berlin : c'est qu'il est démesuré, une population double y tiendrait sans doute à l'aise.

Nous devions au début nous loger dans la *Französische Strasse*, mais il est intervenu un changement, dont je me réjouis, car c'est une rue bien triste ; c'est à peine si l'on y peut entrevoir six personnes à la fois. Sa largeur atteint, à coup sûr, celle de notre Leszno, et c'est là la raison. Aujourd'hui seulement, je verrai ce qu'est Berlin comme je l'entends.

J'aurais préféré passer la matinée chez Schlesinger, que d'errer dans les *13* salles du cabinet de zoologie. Il est charmant sans doute, mais le magasin musical de la personne précitée aurait été pour moi d'une plus grande utilité. Abondance de biens ne nuit pas, et j'irai aussi le voir. J'ai visité aussi ce matin deux fabriques de pianos ; Kisling habite l'extrémité de la *Friedrichstrasse*, mais il n'avait pas un seul instrument fini — et j'en fus pour ma peine. Il est heureux que le maître de maison possède un piano, et que je puisse en jouer. Notre aubergiste m'admire chaque jour lorsque je lui rends visite (ou plutôt à son instrument).

Le voyage ne se passa pas si mal qu'on l'aurait pu croire au début ; et quoique dans ces diligences prussiennes montées sur barres, on se sente broyé comme poivre dans un moulin, je ne m'en suis pas si mal tiré,

comme je vois, puisque je me sens bien et même très bien portant.

Quant à la compagnie qui voyageait avec nous, elle se composait d'un avocat allemand, habitant à Poznan, qui se distinguait par de lourdes plaisanteries, et d'un gros agronome auquel les diligences (il a beaucoup voyagé) dispensèrent une éducation. Telle fut notre compagnie jusqu'à la dernière station avant Franckfort, où arriva une Corinne allemande, prodigue en *ach ! ja et na*, en un mot une vraie poupée romantique. Mais ce fut assez drôle, car, pendant toute la route, elle se disputa avec son voisin l'avocat.

Les environs de Berlin ne sont pas des plus beaux, mais ils provoquent l'admiration par l'ordre, la propreté, la mise en place de toutes choses, en un mot par la prévoyance qu'ils accusent, et qui se manifeste dans le moindre coin. Je ne suis pas encore allé de l'autre côté de la ville ; aujourd'hui je ne peux pas, j'irai sans doute demain. Après demain commencent les conférences, pour lesquelles M. Lichtenstein m'a promis de me donner une carte d'entrée. M. Jarocki, voulait faire des démarches pour qu'on me laissât entrer, mais je le priai de n'en rien faire, car cela ne me servirait pas à grand chose, et aussi parce que ces têtes étrangères pourraient me regarder de travers, en apercevant un profane dans leur milieu. D'ailleurs je ne veux pas qu'il m'arrive jamais de n'être pas à ma place. C'est ainsi qu'à table déjà, il me sembla que mon voisin me regardait de travers. C'était un professeur de botanique de Hambourg, un monsieur Lehmann. Je lui enviai ses gros doigts. Alors qu'il me faut mes deux mains pour rompre le pain, il lui suffit d'une seule pour en faire une galette. Zabka, lui aussi avait des menottes comme un ours. Il se mit à bavarder avec M. Jarocki, à travers moi, et s'enflamma, s'oublia au cours de la conversation au point de pétrir de ses gros doigts mon assiette dont il balayait les miettes. (C'est un

vrai savant, car il avait en outre un gros nez mal fait). Assis comme sur des épingles, tandis qu'il balayait mon assiette, il me fallut après la frotter énergiquement avec ma serviette. Marylski, n'a pas de goût pour un grosz, s'il dit que les Berlinoises sont jolies. Elles s'habillent, il est vrai, mais c'est bien dommage, ces admirables mousselines froissées pour de pareilles poupées en peau de daim.

Votre FREDERIC qui vous aime sincèrement.

◆

(35) **25.**

A SA FAMILLE.

Berlin, le 20 septembre 1828.

Je me porte bien et depuis mardi, on donne, comme pour moi, tous les jours quelque chose de nouveau au théâtre. Bien plus j'ai entendu un *Oratorio* à la *Singakademie*. J'ai revu avec plaisir *les Cortez*, *Il matrimonio segreto* de Cimarosa, et le *Colporteur* d'Onslow. Toutefois l'*Oratorio Cäcilienfest* de Haendel, se rapproche plus de l'idéal que je me suis fait de la grande musique.

Parmi les cantatrices, la plupart de celles qui sont le plus renommées manquent, sauf mademoiselle Tibaldi (alto) et la jeune von Schatzel, âgée de 17 ans, que j'ai d'abord entendue à la *Singakademie*, puis au théâtre dans le *Colporteur*. Je la préférai dans l'*Oratorio* ; peut-être étais-je mieux disposé à l'entendre. Cependant là aussi, tout n'alla pas sans *mais* ; ce ne sera qu'à Paris sans doute qu'il n'y aura plus de mais. Depuis la dernière fois, je ne suis pas retourné chez Lichtenstein, il est tellement occupé à organiser ses sessions que M. Jarocki peut à peine échanger quelques mots avec lui. Il a pu toutefois s'arranger pour m'avoir un billet d'entrée. La place était

excellente, j'entendais et je voyais ce qu'on pouvait voir et entendre, j'ai même pu examiner à loisir le Kronprinz. J'ai vu Spontini, Zelter et Mendelssohn, mais je n'ai parlé à aucun d'eux, car je n'ai pas osé me recommander moi-même. Le prince Radziwill doit arriver aujourd'hui ; j'irai m'en informer après déjeuner. J'ai vu la princesse Lignicka à la *Singakademie*, puis ayant aperçu quelqu'un en livrée, qui causait avec elle, je demandai à mon voisin, si ce n'était pas un valet de chambre du roi ? *Ei, das ist ja Exzellenz von Humboldt* me répondit-il. L'uniforme de ministre me l'avait tellement transformé, si profondément que se fussent gravés dans ma mémoire les traits du visage de ce grand *piéton* (au point de se rendre au Cimborasso), que je ne le reconnus point. Il assistait hier aussi au *Colporteur*, ou comme on l'appelle ici au *Hausirer* ; dans la loge royale, il y avait le prince Carol.

Nous avons visité hier la bibliothèque : énorme, mais très peu d'œuvres musicales. J'y vis une lettre manuscrite de Kosciuszko, que copiait à la suite de la lettre « Falkenstein », le biographe de notre héros. S'étant rendu compte que nous étions Polonais, et que la lecture de cette lettre, qu'il reproduisait non sans peine, ne présentait pour nous aucune difficulté, il pria M. Jarocki de lui en traduire la substance en allemand, qu'il s'empressa d'ailleurs de coucher par écrit dans son carnet, sous la dictée. C'est un homme encore jeune, qui remplit les fonctions de secrétaire à la bibliothèque de Dresde. J'y ai rencontré aussi le rédacteur de la *Gazette musicale* de Berlin, et j'ai échangé quelques mots avec lui.

Demain *Freischutz* !... juste ce qu'il me faut. Je pourrai comparer avec mes chanteurs. J'ai reçu aujourd'hui une invitation pour un dîner commun à l'*Exercirhaus*.

Ma collection de caricatures augmente.

◆

26.

A SES PARENTS.
Berlin, le 27 de ce mois [1828]

Je suis bien portant et j'ai vu ce qu'on pouvait voir. Je reviens . Lundi (c'est-à-dire d'après demain en huit) nous nous embrasserons. Ma ballade me sert. Je ne fais rien d'autres que d'aller au théâtre. On donnait hier : *Das unterbrochene Opferfest*, où plus d'une gamme chromatique lâchée par mademoiselle Schätzel me transporta jusqu'auprès de vous. Ce « vous » (1) me rappelle une caricature berlinoise. On y voit un soldat de l'armée napoléonienne en sentinelle, avec sa carabine et qui demande : « Qui vive » ; une grosse Allemande lui répond *la vache*. Elle veut dire *Die Wäscherin*, mais par souci d'élégance et afin que le soldat français la comprenne mieux elle francise ainsi son état civil.

On peut compter parmi les événements les plus marquants de mon séjour (à Berlin) mon deuxième dîner, avec ces messieurs les naturalistes. Mardi, veille du départ, eut lieu un dîner, avec chants adaptés à la circonstance ; qui vivait, chantait, et tout ce qui se trouvait assis à table, buvait et brinqueballait en mesure avec la musique. Zelter présidait ; auprès de lui, sur un plateau couleur ponceau se trouvait une grande coupe dorée, insigne de la plus haute dignité musicale. Ils mangèrent plus que d'habitude ; la cause en est la suivante :

Messieurs les naturalistes et surtout les zoologistes, se sont surtout occupés de classifier convenablement les viandes, sauces, bouillons, etc., aussi, pendant les quelques jours que durèrent les sessions, firent-ils de réels progrès. Au *Königstädter Theater*, on moquait déjà ces manières de savants ; c'est ainsi que dans une comédie

(1) *Votre* se dit *wasze* en polonais et se prononce vaché, d'où le jeu de mots.

que je n'ai pas vue, mais que l'on m'a racontée), tandis qu'ils boivent de la bière, l'un d'eux demande à l'autre : « Comment la bière est-elle devenue si bonne à Berlin ? C'est grâce à la réunion des naturalistes ».

Mais il est temps d'aller dormir, car il nous faut être demain de bon matin à la poste. Nous nous arrêterons deux jours à Poznan, *in gratiam* du dîner auquel nous a invité l'archevêque Wolicki.

Quand nous nous reverrons, c'est alors que nous aurons de quoi parler.

Au revoir, etc.

◆

27.

A TITUS WOYCIECHOWSKI, Poturzyn.
Varsovie, le 27 décembre 1828.

MON BIEN AIMÉ TITUS,

bien tardé à t'écrire, mais le sentiment de l'amitié a fini par prendre le dessus sur ma paresse.

Et comme je désire que tu reçoives cette lettre pour le premier et le 4 janvier, je prends la plume en main, bien que je me sente encore tout ensommeillé. Je ne t'accablerai pas d'un monceau de compliments, ni de souhaits recherchés ou des vœux habituels, car tu me connais et je te connais ; tu trouveras là les raisons de mon silence. Max m'a donné des nouvelles précises sur toi et la santé de ta Maman, le lendemain de son arrivée à Varsovie. Comme il se rendait à l'Université, il est entré chez moi et me parla avec feu de la région de Hrubieszow. Il me fit quelques descriptions excellentes, notamment de votre voisin qui revient de Paris ; lorsque je lui demandais « s'il se frise », il répondit avec un accent bref et sérieux. Chez les Pruszak on doit de nouveau donner une comédie ; j'ai reçu le rôle de Pedro dans *Les projets de mariage par*

Duval. Après le nouvel an nous aurons deux mariages, l'un de mademoiselle Skarzynska (une Cracovienne) avec Luszczewski, l'autre de mademoiselle Skarzynska de Studzieniec, n. b. la plus âgée, avec je ne sais pas qui. Tu hocheras la tête, je le sais, en lisant ce passage de ma lettre et tu diras « il m'en conte des balivernes ce Fryc », mais c'est écrit, je ne l'effacerai pas, car je n'ai pas le temps de recopier cette lettre. D'un autre village, on annonce que Jedrzejewicz a été nommé membre à Paris d'une société, géographique dit-on. Ce qui t'intéressera le plus cependant, c'est que moi, ce pauvre moi est toujours obligé soi disant de donner des leçons. La cause en est la suivante. *N. lia fatto infelice la signorina governante, della Casa, nella strada Marszalkowska. La signorina governante a un bambino nell' ventre, e la Contessa sive la padrona non vuole vedere di piu il seduttore. Il migliore evento e, che credevano avanti, che tutto e apparito, ch'il seducente son io perche io ch'era piu d'un messo à Saniki, e sempre andava colla governante camminar nell' giardino. Ma andara camminar' e niente di piu. Ella non e incantante. Imbecile io, non lio avuto alcuno apetito,* pour mon bonheur. M^me^ Pruszak a si bien convaincu Papa et Maman, qu'en fin de compte je donne des leçons. *Oleum et operam perdidi.* Mais qu'il arrive ce qui voudra.

La partition du *Rondo à la Krakowiak* est terminée. L'Introduction est originale, plus que je le suis moi-même tout entier en redingote de gala. Mais le Trio n'est pas encore terminé. Il y a déjà en haut une chambre, mise à ma disposition avec un escalier qui débouche dans la garde-robe. On doit m'y mettre un vieux piano, un vieux bureau, c'est là que je dois avoir un refuge. Mon orphelin de Rondo pour deux pantaléons a trouvé un parrain en la personne de Fontana (tu l'as peut-être vu chez moi, il fréquente l'Université), il l'a étudié plus d'un mois, mais il l'a finalement appris et tout dernièrement chez Bucholtz nous avons fait l'expérience de l'effet qu'il *serait* susceptible de produire. *Serait*, parce que les pantaléons ne s'accordaient pas tout à fait l'un avec l'autre ; la sensibilité n'y était pas toujours, ni toutes ces bagatelles, qui revêtent, comme tu le sais, toutes choses de leurs nuances. — Depuis une semaine je n'ai rien écrit ni pour les hommes, ni pour Dieu. Je volai d'Anne à Caïphe et ce soir j'assiste à la soirée de M^me^ Wincengerod, d'où j'irai chez mademoiselle Kicka. Tu sais, comme il est commode, lorsqu'on a envie de dormir, que l'on te demande d'improviser. Contente donc tout le monde. — Il arrive bien rarement qu'on ait une idée comme celle qui me venait parfois sous les doigts le matin, chez toi, sur ton pantaléon. Où qu'on aille, on ne voit que les misérables instruments de Leszczynski et je n'en ai pas encore trouvé un seul qui égalât par sa sonorité le pantaléon de ta sœur, ou bien le nôtre. Hier le théâtre polonais a débuté avec *Preciosa* et le théâtre français avec *Rataplan*. Aujourd'hui *Geldhab*, demain le *Serrurier*. Demain, comme c'est dimanche, j'irai dîner chez M. Pruszak. Kostus m'a dit que tu lui avais écrit ; je connais ton âme, je ne tiens pas au papier ; et si je t'ai griffonné tant de choses sans queue ni tête, c'est seulement pour te rappeler que je te tiens dans mon cœur comme toujours, et que je suis le même Fryc qu'avant.

F. CHOPIN.

Tu n'aimes pas que l'on t'embrasse. Aujourd'hui permets-le moi. De la part de toute ma famille, les meilleurs souhaits de bonne santé pour ta mère. Poignée de main à ton frère. Zywny vous fait ses compliments.

CHAPITRE II

AOUT 1829

Débuts à Vienne

28.

A sa Famille.
Vienne, le 1er août 1829.

Mes parents bien-aimés, Sœurs chéries !

Nous sommes arrivés hier à Vienne avec bonheur, gaîté, santé, de façon parfaite et presque avec confort. Depuis Cracovie nous avons voyagé en *Separatwagen*, mieux que nous ne l'aurions pu faire avec notre propre équipage. Le voyage était d'autant plus agréable à travers les belles régions galiciennes jusqu'à Bielsk, puis par la Haute Silésie, et la Moravie, que la pluie, qui tombait parfois la nuit nous a libérés de l'insupportable poussière.

Avant de vous décrire Vienne, je vais vous dire ce qui est arrivé à Ojcow. Dimanche après midi nous louâmes à Cracovie un attelage paysan à quatre chevaux pour 4 thalers, où nous paradâmes admirablement. Après avoir dépassé la ville et les beaux environs de Cracovie, nous enjoignîmes à notre cocher de nous conduire à Ojcow, dans la certitude d'y retrouver un monsieur Indyk (1), paysan, chez qui tout le monde a accoutumé de passer la nuit, et où mademoiselle Tanska avait aussi couché. Le malheur voulut que monsieur Indyk habitât à un mille d'Ojcow et notre conducteur, ne connaissant pas

(1) Indyk, en polonais dindon.

la route, engagea la voiture dans le Pradnik, petite rivière ou plutôt petit ruisselet transparent, sans pouvoir trouver d'autre route, car à gauche et à droite s'élevaient des rochers. Vers neuf heures du soir, tandis que nous allions à l'aventure et sans savoir que faire, nous rencontrâmes deux hommes qui nous prirent en pitié et s'offrirent à nous conduire chez monsieur Indyk. Il nous fallut aller à pied plus d'un demi-mille parmi d'innombrables rochers et sur des cailloux pointus. Contraints plus d'une fois à passer la rivière sur des rondins, dans la nuit noire, nous trouvâmes pourtant ce monsieur Indyk après bien des difficultés mêlées de chutes et de tâtonnements.

Quoiqu'il ne comptât pas sur des hôtes aussi tardifs, il nous donna une chambre sous un rocher, dans une petite maison, bâtie exprès pour les touristes. O Isabelle !... dans l'endroit même où s'arrêta mademoiselle Tanska ! Mes camarades de se déshabiller aussitôt pour se sécher auprès du feu que nous avait allumé la brave madame Indyk. Quant à moi, assis dans un coin, mouillé jusqu'aux genoux, je me demande si je vais me déshabiller et me sécher ou non ; lorsque j'aperçois madame Indyk qui se dirige vers la chambre à côté pour y quérir des draps. Pris d'une idée providentielle, je la suis et j'aperçois une quantité de casquettes en laine de Cracovie. Ces couvre-chefs ont une double épaisseur de drap, comme des bonnets de nuit. Désespéré j'en achète une pour un zloty, je la déchire en deux, j'enlève mes chaussures, j'en enveloppe mes pieds, puis je les attache avec une ficelle et de cette façon j'évite un refroidissement certain. Installé près de la cheminée, je bus du vin, moquai mes braves camarades, tandis que madame Indyk faisait les lits par terre, où nous ne fîmes qu'un somme (1).

(1) La suite manque. Karasowski se contente de la résumer de la façon suivante : « Plus loin, Frédéric décrit Ojcow

◆

29.

A SES PARENTS.
Vienne, le 8 août 1829.

Je suis gai et bien portant. Je ne sais ce que cela veut dire, j'étonne les Allemands et moi ils m'étonnent de s'étonner. Grâce à la lettre de monsieur Elsner, Hasslinger ne savait que faire pour moi. Il fit aussitôt jouer son fils devant moi, et me montra ce qu'il avait de plus intéressant au point de vue musical, tout en s'excusant de ne pouvoir me présenter sa femme, qui n'était pas à la maison. Avec tout cela, il n'a encore rien imprimé de mes choses. Sans que je le lui eusse demandé, il me montra sa plus belle édition et me déclara que mes *Variations* paraîtront de la même façon, dans une semaine, à l'Odéon. Je n'en espérais pas tant.

Il m'encourage à jouer en public. Les gens d'ici affirment que Vienne perdrait beaucoup, si j'en partais sans m'être laissé entendre. Ce sont là pour moi des choses inconcevables. *Schuppanzigh*, pour qui j'avais aussi des lettres, me dit, que bien qu'il ne donnât plus de quatuors en hiver, il essayerait d'en organiser au moins un pendant mon séjour à Vienne.

Je suis allé une fois chez les Hussarzewski ; le vieux s'enthousiasma pour mon jeu et m'invita à dîner. Il y avait beaucoup de Viennois à ce dîner, et tout comme

la roche Pieskowa, les grottes Czarna et Krolewska, qui d'après la légende auraient abrité au XIIIe siècle, le roi Lokietek, pourchassé par l'ennemi. Plein d'enthousiasme, Frédéric s'écrie : « Ne serait-ce que pour la beauté d'Ojcow, il valait la peine de se mouiller ». La lettre se termine sur une longue description d'une galerie de tableaux à Vienne, et comporte d'autres détails, sans grand intérêt pour le lecteur ».

s'ils s'étaient concertés, ils exigèrent tous de moi que je joue en public. Stein voulut faire transporter aussitôt un de ses instruments chez moi, et ensuite à la salle de concert, si je me décidais à en donner un. Graff, qui est meilleur fabricant que lui, me dit la même chose. Wurfel prétend que pour montrer quelque chose de nouveau, et faire du bruit, il faut absolument jouer. Un journaliste viennois, M. Blahetka, dont j'ai fait la connaissance chez Hasslinger, exige aussi que je me produise. Les *Variations* leur plaisent beaucoup.

Le comte Gallenberg fit aussi ma connaissance chez Hasslinger ; il administre le théâtre où j'ai déjà entendu quelques concerts bien médiocres. Hasslinger prétend qu'il est préférable pour mes compositions qu'on les entende à Vienne, qu'aussitôt les journaux en parleront avec éloge, ce dont tout le monde se porte garant. En un mot, personne qui ne m'entende sans m'ordonner de jouer, et Wurfel ajoute que du moment que je suis à Vienne et que mes choses sont sur le point de paraître, il faut absolument que je me produise, car autrement il me faudrait refaire exprès le voyage. Il m'assure que c'est maintenant le moment le plus opportun, car les Viennois sont avides de musique nouvelle. Il ne convient pas à un jeune artiste de négliger pareille occasion. D'ailleurs, si je me produisais, seulement comme exécutant, cela aurait moins de signification, mais comme je débute avec mes propres œuvres, je peux bien me risquer, etc. Il veut que je joue d'abord mes *Variations*, puis le *Rondo à la Krakowiak*, pour frapper par la nouveauté ; pour terminer, j'improviserai. Qu'en sortira-t-il ? Je ne sais pas encore.

Stein est très gentil et cordial pour moi, mais je ne pourrais pas jouer sur son instrument ; plutôt sur un Graff ; c'est aussi l'avis d'Hasslinger, de Blahetka et de Wurfel. La décision est pour aujourd'hui. Où que je me tourne, on me rompt la tête pour me faire jouer. J'ai déjà fait la connaissance de pas mal de musiciens ; il n'y a

que Czerny que je ne connaisse pas encore, mais Hasslinger m'a promis de me le faire connaître.

J'ai vu trois opéras : *La Dame Blanche*, *Cendrillon* et les *Chevaliers Teutoniques de Meyerbeer*. L'orchestre et les chœurs sont excellents. Aujourd'hui, *Joseph en Egypte*. A l'Académie musicale, j'ai entendu deux fois Mayseder solo.

La ville est belle, elle me plaît ; on me conseille d'y passer l'hiver.

Mais voici qu'arrive Wurfel, je vais avec lui chez Hasslinger.

P.-S. — Je me suis décidé, Blahetka prétend que je ferai *fureur*, car je suis un virtuose de premier ordre ; et que l'on doit me ranger à côté de Moscheles, Herz et Kalkbrenner. Wurfel m'a présenté aujourd'hui au comte Gallenberg, au chef d'orchestre Seyfried et à quiconque il rencontrait, en tant que jeune homme qu'il a décidé à donner un concert (*nota-bene* sans honoraires), ce qui plaît beaucoup au comte Gallenberg, car il s'agit de sa propre poche. Tous les journalistes me regardent avec de grands yeux, les membres de l'orchestre me saluent très bas, car Monsieur le directeur de l'opéra italien, lequel opéra a terminé d'ailleurs sa saison, marche avec moi bras dessus, bras dessous. De fait Wurfel m'a tout facilité ; il assistera lui-même à la répétition et s'occupe sincèrement de mon concert. Il a déjà été très bon pour moi à Varsovie ; il parle très gentiment d'Elsner.

On s'étonne ici, comment Kessler, Ernemann et Czapek peuvent bien rester à Varsovie alors que j'y suis moi-même. Mais je leur explique que c'est *bloss aus Musikliebe* que je joue et que je ne donne pas de leçons. J'ai choisi pour le concert un instrument chez Graff ; j'ai peur de faire de la peine à Stein, mais je le remercierai gracieusement pour sa gentillesse.

J'ai l'espoir que Dieu m'aidera. Soyez tranquilles !

◆

(41)

30.

A SES PARENTS.

[Vienne], mercredi 12 août 1829.

Vous avez appris par ma dernière lettre, mes parents bien-aimés, que je me suis laissé persuader de donner un concert ; hier donc, c'est-à-dire mardi soir à 7 heures, je me suis produit au monde dans le théâtre impérial et royal !

Se produire sur la scène au théâtre, on appelle cela ici « *eine Musikalische Akademie* » Comme cela ne me rapporta rien, et que je ne fis rien pour que cela me rapportât, le comte Gallenberg avança la date de la soirée et composa ainsi le programme :

Ouverture de Beethoven.
Mes *Variations.*

Chant de Mademoiselle *Veltheim*
Mon *Rondo*,

De nouveau chant, puis un petit ballet pour compléter la soirée. A la répétition générale l'orchestre accompagnait si mal, que je transformai le *Rondo* en *Freie Phantasie*. Lorsque j'apparus sur la scène, je fus accueilli par des bravos ; après chaque variation, il y eut de tels applaudissements que je n'entendais même pas les *tutti* de l'orchestre. Quand j'eus terminé on applaudit tellement que je dus paraître une deuxième fois et saluer. La *Freie Phantasie*, bien que je ne l'eusse pas tellement réussie, fut encore plus vivement applaudie et je dus paraître une fois de plus sur la scène. Si je m'en suis mieux tiré (que je ne le pensais) c'est que les Allemands savent apprécier. Le projet fut conçu samedi ; Wurfel arrangea tout mardi ; à lui aussi je lui dois beaucoup.

Samedi, j'ai fait connaissance de Gyrowetz, de Lachner,

de Kreutzer et de Seyfried ; j'ai longuement causé avec Mayseder. Tandis que je me tenais devant le théâtre, j'aperçus le comte Gallenberg ; il s'approcha de moi et me proposa de jouer mardi ; j'ai accepté et je n'ai pas été sifflé ! Lorsque je reviendrai, je vous raconterai tout, mieux que je ne saurais l'écrire. Ne vous inquiétez pas de moi ni de ma gloire.

Les journalistes sont pleins d'amitié pour moi ; peut-être m'égratigneront-ils un peu, mais c'est nécessaire pour nuancer les éloges. Mes compositions ont plu à Gallenberg. Le régisseur du théâtre, M. Demar, m'a témoigné de la courtoisie et de la bonté. Avant mon entrée sur la scène, il m'enhardit tellement par ses assurances, il sut me divertir au point, que je n'éprouvai presque plus d'appréhension, d'autant plus que la salle n'était pas pleine. Mes amis et mes camarades s'étaient répartis un peu partout pour recueillir jugements et critiques. Celinski pourra vous dire combien peu il y entendit de reproches ; seul Hube entendit le plus grave. — Une dame proféra notamment : : « *Schade um den Jungen, dass er so wenig Tournüre hat* ». Si ce fut le seul reproche que j'encourus, et ils me jurent tous qu'ils n'entendirent que des éloges et qu'ils ne donnèrent jamais le signal des applaudissement, il n'y a pas de quoi se mettre martel en tête.

J'ai improvisé sur le thème de la *Dame Blanche* ; d'autre part le régisseur, qui avait beaucoup admiré mon Rondo lors de la répétition générale, me dit hier après le concert, après m'avoir fortement serré la main : « *Ja das rondo muss hier gespielt werden* », et me pria de jouer encore une variation sur un thème polonais ; je choisis *Chmiel* [le houblon], ce qui électrisa le public, inaccoutumé à entendre des chants de ce genre ; mes espions du parterre m'assurent qu'on en tressautait sur les sièges.

Wertheim, arrivé par hasard hier avec sa femme de Karlsbad, se rendit aussitôt au théâtre, mais sans avoir pu se rendre compte que c'était moi qui jouais ; il est venu

chez moi aujourd'hui pour me féliciter. A Karlsbad il a vu Hummel ; il dit que Hummel lui a parlé de moi et qu'il lui écrira aujourd'hui pour lui parler de mon concert.

Haslinger imprime ; l'affiche du concert a été mise de côté.

L'opinion générale est que mon jeu est trop faible, ou plutôt trop délicat, pour ceux qui ont accoutumé d'entendre les artistes qui se produisent ici défoncer leur piano. Je prévois ce reproche dans les journaux, d'autant plus que la fille du rédacteur tape terriblement sur son instrument. Cela ne fait rien ; car enfin il ne peut pas ne pas y avoir certain mais, et je le préfère tel, que si l'on disait que je joue trop fort.

Le comte Dietrichstein, familier de l'empereur, est venu me trouver hier sur la scène ; nous causâmes longuement en français ; il me fit des éloges et m'encouragea à rester à Vienne plus longtemps. L'orchestre tempêtait en raison de la mauvaise écriture de mes notes et me bouda jusqu'à l'improvisation, après quoi il mêla ses applaudissements aux bravos et aux cris du public. Je constate que je l'ai pour moi ; quant aux autres artistes je ne suis pas encore fixé ; ils ne devraient pas m'être hostiles, sachant, que je ne jouai pas pour en tirer un profit matériel.

Mon début à Vienne fut aussi inattendu qu'il fut heureux. Hube dit que jamais homme n'arrive à rien selon les voies habituelles et les projets qu'il échafaude ; qu'il faut faire sa part au destin. Si l'on m'éreinte dans les journaux, au point que je ne puisse plus me montrer, j'ai décidé de me faire peintre en chambre, le pinceau glisse à ravir sur le papier de tenture et l'on reste toujours fils d'Apollon.

Curieux de savoir ce que dira de tout cela Monsieur Elsner, peut-être cela lui déplaît-il que je joue ? Mais ils m'ont tellement troublé qu'il me fut impossible de refuser. Nidecki, hier en particulier, m'a témoigné beaucoup d'amitié en parcourant et en corrigeant les partitions de l'or-

chestre : il s'est réjoui sincèrement des applaudissements.

J'ai joué sur un instrument Graff.

Je me sens plus sage et plus expérimenté d'au moins quatre ans. Vous fûtes surpris sans doute, que j'eusse mis sur ma dernière lettre un cachet de *Madère* ; mais j'étais tellement distrait, que je pris le premier cachet venu chez le garçon d'hôtel pour cacheter vivement ma lettre.

◆

31.

A ses Parents.
[Vienne], Jeudi 13 août [1829].

Jamais je n'ai souhaité comme maintenant que nous fussions tous réunis. J'ai fait la connaissance, aujourd'hui, du comte Lichnowski ; il ne tarissait pas d'éloges sur mon compte, c'est Wurfel qui m'a amené chez lui. L'opinion générale est que j'ai beaucoup plu à la noblesse. Les Schwarzenberg, les Wober, etc., ont beaucoup loué la délicatesse et l'élégance de mon jeu ; la démarche du comte Dietrichstein qui vint me rendre visite sur la scène en témoigne. Madame Lichnowska et sa fille, chez qui j'ai pris le thé aujourd'ui, se réjouissent infiniment à l'idée que je donnerai un deuxième concert mardi prochain. Elle m'a dit, de ne pas oublier lorsque je serai de passage à Vienne sur le chemin de Paris, d'aller la voir, et qu'ils me donneraient une lettre pour certaine comtessse, sœur de Lichnowski lui-même. C'est beaucoup de politesse.

Czerny m'a fait bien des compliments, Schuppanzigh et Gyrowetz aussi. Aujourd'hui aux *Antiken*, un Allemand m'aperçoit, à peine eus-je prononcé un mot, qu'il demande à Celinski si c'est Chopin ? puis il bondit vers moi me déclare qu'il est enchanté de voir de près un pareil *Künstler* et me dit « *Sie haben mich vorgestern wahrhaft entzückt und begeistert* ». C'est le même qui, assis près de

Maciejowski, avait manifesté tant de plaisir à entendre le « *Houblon* ».

Je ne donnerai pas de troisième concert, je n'en aurais même pas donné un deuxième s'ils n'avaient tellement insisté, mais j'ai pensé qu'on aurait pu dire à Varsovie : « Qu'est-ce donc, il a donné un concert,et il est parti,peut-être a-t-il fait mauvaise impression ». On me promet de bons comptes-rendus. Je suis allé voir aujourd'hui un journaliste ; je lui ai plu, par bonheur.

Je ne vous dis pas combien Wurfel a été bon pour moi, c'est au delà de toute expression.

Je joue pour la deuxième fois gratuitement, et c'est pour me concilier monsieur le comte dont la bourse est bien plate (confidentiel). Je dois jouer le *Rondo* et improviser.

Je suis d'ailleurs gai et bien portant. Vienne me plaît, on y trouve pas mal de Polonais ; il y en a même un au corps de ballet, qui se fit tant de souci pour moi lors de mon premier concert, qu'il n'eût de cesse, qu'il ne m'apportât de l'eau sucrée, et ne me prodiguât maint encouragement, etc...

Racontez tout cela à Monsieur Elsner, je vous prie, et excusez-moi auprès de lui de ce que je ne lui écrive pas, mais je suis tellement dispersé que je ne sais comment le temps passe.

Tous mes remerciements à monsieur Skarbek, pour avoir tant insisté afin que je donne un concert, car c'est déjà mon entrée dans le monde.

◆

32.

A ses Parents.
[Vienne], le 19 août 1829.

Si je fus bien accueilli la première fois, je le fus hier encore mieux. Les bravos se renouvelèrent trois fois lorsque

je parus sur la scène ; le public était venu en plus grand nombre. Le baron... j'ai oublié son nom, qui finance les théâtres, me rendit grâce pour la *recette* et me dit : « que s'il y avait tant de monde, ce n'était sûrement pas pour le ballet que tous connaissent bien ». Je me suis acquis l'estime de tous les musiciens de profession avec mon *Rondo*. A commencer par le chef d'orchestre, Lachner, jusqu'aux accordeurs de piano, ils se déclaraient frappés par la beauté de la composition. Je sais que j'ai plu aux dames et aux artistes. Gyrowetz qui se tenait debout près de Celinski, criait et applaudissait vigoureusement. Je ne sais seulement si j'ai contenté ces Allemands pétrifiés. L'un d'eux revient hier du théâtre, tandis que je dînais ; on lui demande s'il s'était bien amusé ? « Un beau ballet », répondit-il. « Mais l'Académie ». Il dut me reconnaître quoique je fusse assis de dos, car il se mit à parler d'autre chose. Je me sentis dans l'obligation de ne pas mettre obstacle à la libre expansion de ses sentiments et j'allai me coucher, en disant :

« Il n'est pas encore né
Celui qui contentera tout le monde ».

J'ai joué deux fois, et mieux accueilli encore la deuxième fois ; cela va *crescendo*, et cela me plaît ainsi.

Comme je pars ce soir à *9* heures, il me faudra encore rendre mes visites. *Schuppancich* me dit hier, que puisque je quitte si vite Vienne, il me faudra bientôt revenir. Je lui répondis que je reviendrai mais pour apprendre ; ce à quoi le baron riposta « dans ce cas vous n'avez aucune raison pour revenir », ce qui me fut confirmé par d'autres. Ce sont des compliments, mais ils sont réconfortants. Personne ne veut me considérer ici comme un élève. *Blahetka* me déclara que rien ne l'étonnait tant, comme le fait que j'eusse étudié à Varsovie. Je lui répartis qu'avec M. Zywny et Elsner, un âne bâté apprendrait. Je regrette de ne pouvoir encore me justifier par aucun journal ; je

sais que le compte rendu se trouve déjà écrit, dans la rédaction du journal auquel je me suis abonné et que le rédacteur, M. Bäuerle, fera suivre à Varsovie. Il paraît deux fois par semaine, le mardi et le samedi ; vous lirez ainsi peut-être avant moi, quelque chose d'avantageux ou de moins avantageux pour ma personne.

J'ai conquis les savants et les sensibles. Il y aura de quoi parler.

Je voulais vous écrire tout autre chose, mais la journée d'hier me reste tellement présente, que je me sens incapable de rassembler mes idées.

Jusqu'à présent mes finances vont bien.

Je reviens justement de chez Schuppanzigh et de chez Czerny pour prendre congé. Czerny est plus sensible et tendre que toutes ses compositions.

J'ai déjà préparé mon baluchon, il me faut encore aller chez Hasslinger et de là au café en face du théâtre où je trouverai Gyrowetz, Lachner, Kreutzer, Seyfried, etc.

Dans deux nuits et un jour, nous serons à Prague ; à neuf heures du soir nous monterons dans l'*Eilwagen* ; ce sera un beau voyage, en charmante compagnie.

◆

33.

A sa Famille.

Prague, samedi, le 22 août 1829

Après de tendres adieux à Vienne, effectivement tendres, car mademoiselle Blahetka me fit don de ses compositions ornées d'une dédicace autographe en souvenir, et son père me chargea de saluer Papa et Maman et de leur faire compliment pour leur fils. Le jeune Stein pleurait. Schuppanzigh, Gyrowetz, en un mot tous les artistes me firent les plus tendres adieux.

Donc après toutes ces histoires et la promesse que je

reviendrai, je montai dans mon *Eilwagen*. Nidecki et aussi deux Polonais qui partaient une demi-heure plus tard pour Trieste nous avaient reconduits. L'un d'eux qui s'appelle Niegolewski, originaire de la Grande Pologne, est un jeune garçon qui se rend aux eaux accompagné de son gouverneur, ou plutôt d'un compagnon de voyage, un certain Kopytowski, de l'Université de Varsovie. Madame Hussarzewska, à qui je faisais ma visite d'adieu (de braves et dignes gens tous les deux) voulait me retenir à dîner, mais je n'avais pas le temps, il me fallait courir chez Hasslinger. Celui-ci, après d'aimables souhaits de retour, et la promesse solennelle de ne faire paraître les *Variations* que dans cinq semaines pour en couvrir le monde en automne, me prie de saluer Papa, quoiqu'il n'ait pas le plaisir de le connaître.

Nous montons dans l'*Eilwagen ;* un jeune Allemand avec nous. Comme nous devons rester assis l'un à côté de l'autre pendant deux nuits et un jour, nous faisons connaissance. C'est un marchand de Dantzig, qui connaît les Pruszak, Sierakowski de Waplewo, Jawurek, Ernemann, les Grosser, etc. Il fit un séjour à Varsovie il y a deux ans ; il s'appelle Normann. Ce fut un excellent compagnon de voyage ; il revenait justement de Paris. Nous descendons dans le même hôtel et décidons de visiter d'abord Prague, puis d'aller ensemble à Teplitz et à Dresde. Il serait puéril de ne pas profiter de l'occasion pour voir Dresde, d'autant plus que l'état de mes finances le permet ; d'autre part à quatre le voyage est confortable et bon marché.

Après bien des secousses en *Eilwagen*, nous arrivâmes hier à midi à Prague, puis aussitôt à *table d'hôte*. Après dîner nous allâmes chez Hanka, pour qui monsieur Hube avait donné une lettre de recommandation à Maciejowski. Je regrette qu'il ne me soit pas venu à l'idée d'écrire à M. Skarbek, pour lui demander une lettre de recommandation pour ce savant éminent. Pour être restés trop longtemps dans la cathédrale, nous ne trouvâmes plus Hanka

chez lui. Dans l'ensemble la ville est belle, telle qu'on la voit du mont sur lequel se trouve le château ; elle est grande, ancienne et fut riche. J'ai reçu six lettres de Vienne juste avant mon départ, cinq de Wurfel, une de Blahetka pour Pixis, qui doit me montrer le Conservatoire. Ils auraient voulu que je me produise aussi à Prague, mais je n'y reste que trois jours ; d'ailleurs je ne veux pas gâter ce que j'ai obtenu à Vienne (car ils ont mal accueilli ici même Paganini), je reste donc tranquille. Ces cinq lettres de Wurfel sont destinées au directeur et au chef d'orchestre du théâtre, et aux premiers musiciens. Je les remettrai, car il me l'a expressément demandé, mais je n'ai pas l'intention de jouer. Le brave Wurfel m'a donné aussi une lettre pour Klengel à Dresde.

Je termine ma lettre, car il est temps d'aller chez Hanka; Je me recommanderai auprès de lui, comme filleul de Skarbek, et j'espère qu'il n'y aura pas besoin de lettre.

◆

34.

A sa Famille.

Dresde, le 26 août 1829.

Je suis bien portant et très gai. Il y a aujourd'hui une semaine qu'à Vienne je ne savais pas encore si j'irais à Dresde. Nous avons visité Prague en un éclair, mais non sans y avoir trouvé notre profit. Hanka fut très heureux d'avoir par moi des nouvelles de monsieur Skarbek. Il fallut nous inscrire dans son livre, consacré aux personnes qui visitent le Musée de Prague, et surtout celles pour qui il a de la considération. On y trouve déjà Brodzinski, Morawski, etc. ; chacun d'entre nous y alla de sa plume ; l'un en vers, l'autre en prose. Que faire, à un musicien ? Heureusement Maciejowski eut l'idée d'écrire quatre strophes pour une mazurka ; j'ai ajouté la musique

et je me suis ainsi inscrit avec mon poète d'aussi originale façon qu'il est possible. Hanka se réjouit car c'était une mazurka pour lui, et dédiée à ses mérites dans l'action pour le Slavisme. Il me donna un ensemble de vues de Prague pour monsieur Skarbek.

Je ne vais pas vous écrire tous les beaux endroits qu'il nous montra ; la place me manque pour vous parler de la magnifique église Cathédrale avec un Saint Jean Népomucène en argent, la belle chapelle de Venceslas, incrustée d'améthystes et d'autres pierres précieuses... Lorsque j'arriverai je vous raconterai tout cela.

Les lettres pour Pixis, Blahetka et Wurfel ont eu pour effet des réceptions fort courtoises. Pixis laissa ses leçons, me retint chez lui et me questionna sur toutes sortes de choses. Ayant jeté un coup d'œil sur son bureau, j'y aperçois une carte de visite de Klengel ; je lui demande si ce ne serait point celle d'un homonyme du célèbre Dresdois qui se trouverait à Prague ? Il me répond que c'est Klengel lui-même qui vient d'arriver, et — qui —, ne l'ayant pas trouvé chez lui, a laissé sa carte de visite.

La nouvelle me fut très agréable, car on m'avait donné à Vienne une lettre pour lui ; je le dis à Pixis qui m'invita à venir le voir dans l'après-midi à l'heure où Klengel devait venir. Nous nous rencontrâmes dans l'escalier. Je l'entendis jouer ses fugues deux heures durant. Quant à moi je ne jouai pas, parce qu'on ne me le demanda point. Il joue bien, mais je désirerais que ce fût mieux (silence). Klengel me donna une lettre : « *All Ornatissimo Signor Cavaliere Morlacchi, primo maestre della Capella Reale* » où il le prie, m'a-t-il dit, de me montrer tout le « *Wesen* » musical de Dresde et, de me conduire chez mademoiselle Pechwell, son élève, à son avis la meilleure pianiste de l'endroit. Il fut très prévenant ; avant de partir je restai chez lui au moins deux heures.

Il part pour Vienne et l'Italie, nous avions de quoi parler.

Charmante connaissance, je l'apprécie plus que celle du pauvre Czerny (silence.) !

Nous sommes restés en tout trois jours à Prague. Le temps passait sans qu'on s'en aperçût. Je suis toujours distrait ; c'est ainsi que la veille du départ, je sors de ma chambre tout déboutonné et j'entre dans un autre appartement salué soudain par un « *Guten Morgen* » d'un voyageur bien étonné. *Bitte um Verzeihung*, répondis-je en me sauvant. Les appartements, à vrai dire, se ressemblaient beaucoup. Ayant quitté Dresde en *Separatwagen* à midi, nous arrivâmes vers le soir à Teplitz.

Le lendemain dans la *Badeliste*, je découvris le nom de Louis Lempicki, que j'allai saluer aussitôt ; il fut très content de me voir, et m'annonça qu'il y avait ici beaucoup de Polonais, entre autres le vieux Pruszak, Joseph Kochler et Kretkowski de Kamionna, qu'ils mangent tous ensemble « *im deutschen Saale* », mais qu'il n'assistera pas aujourd'hui au dîner, car il est invité au château par le prince Clary. C'est une famille importante, presque souveraine, qui possède d'immenses biens et toute la ville de Teplitz. La princesse Clary est la sœur de Chotek, gouverneur de la Bohême. Lempicki me demanda de l'accompagner le soir, pour lui faire plaisir, chez le prince, il me dit qu'il y était comme chez lui, et qu'il préviendrait le prince au cours du dîner. Comme nous avions passé la journée à visiter les environs, j'acceptai.

Nous entrons : « *Kleine aber honette compagnie* ». Une espèce de prince autrichien, un général dont j'ai oublié le nom, un capitaine de la marine anglaise, quelques jeunes élégants, princes autrichiens, paraît-il, un général saxon, nommé Leiser, constellé de décorations et une cicatrice sur le visage.

Lorsque le thé fut servi et que j'eus longuement causé avec le prince, sa mère m'invita à « daigner » m'asseoir au piano (un bon piano Graff). Je daignai, et les priai pour ma part de « daigner » eux aussi, me donner un thème pour

improviser. Aussitôt, parmi le sexe faible qui brodait et travaillait au fuseau assis autour d'une grande table, se fit entendre un roucoulement : « *un thème, un thème* ». Trois charmantes petites princesses se concertèrent, enfin l'une d'elles, en référa à Monsieur Frietsch (sans doute le gouverneur du jeune Clary) qui, avec l'assentiment général, choisit un motif du Moïse de Rossini.

J'improvisai et sans doute non sans succès, puisque j'eus ensuite une longue conversation avec le Général Leiser, qui ayant appris par moi que j'allais à Dresde, écrivit aussitôt au baron de Friesen la lettre suivante :

« *Monsieur Frédéric Chopin est recommandé de la part du général Leiser à Monsieur le Baron de Friesen, Maître de Cérémonie de S. M. le Roi de Saxe, pour lui être utile pendant son séjour à Dresde, et de lui procurer la connaissance de plusieurs de nos premiers artistes.* » Au-dessous en allemand : « *Herr Chopin ist selbst einer der vorzuglichster Pianospieler, die ich bis jetzt kenne.* » Tel est mot pour mot le texte du billet du général Leiser, écrit au crayon et non cacheté.

Je jouai le même soir encore quatre fois, et les princesses eussent souhaité que je restasse à Teplitz, pour dîner chez eux le lendemain. Lempicki s'offrait même de me reconduire à Varsovie, si je consentais à rester. Mais je ne voulais pas abandonner mes camarades et je refusais avec un grand merci.

Hier donc, partis à *6* heures du matin de Teplitz, dans une voiture louée pour deux thalers nous parvînmes à Dresde à *4* heures de l'après-midi. J'y rencontrai aussitôt Lewinski et les Labencki.

Le voyage s'arrange fort bien ; aujourd'hui le *Faust* de Goethe, et samedi, d'après Klengel, l'opéra italien.

Je termine ce matin cette lettre commencée hier soir !

Je m'habille et vais de ce pas chez le baron Friesen et chez Morlacchi, car je n'ai pas de temps à perdre. Nous pensons partir dans une semaine, mais auparavant nous

visiterons la Suisse saxonne, si le temps le permet. Nous nous arrêterons quelques jours à Breslau, et c'est alors seulement que je me dirigerai vers la maison. J'ai tellement hâte d'être avec vous, mes parents bien-aimés, que j'aimerais mieux ne pas m'arrêter chez les Wiesiolowski. Et ce que je vous en raconterai alors des histoires, des aventures, mais belles, belles.

P.S. « *Le Maître de Cérémonie* » baron de Friesen m'a courtoisement reçu et m'a demandé où j'étais descendu ; il me déclara, qu'à son grand regret le chambellan préposé à la chapelle était absent, mais qu'il se renseignerait pour savoir qui le remplaçait, et que, si court que soit mon séjour dans cette ville, il fera tout son possible pour me rendre service. Cérémonie et nombre de salutations. Je garde le reste pour la lettre que je vous écrirai au plus tard dans une semaine ou une semaine et demie de Breslau.

J'ai vu la galerie de tableaux, l'exposition des produits régionaux, les parcs dignes d'être vus, j'ai rendu des visites et maintenant je vais au théâtre ; j'espère que c'est assez pour une journée.

Deuxième P. S. — Ma lettre a attendu mon retour, tard dans la nuit ; je reviens de *Faust.* — Il fallait faire la queue depuis cinq heures devant le théâtre ; la pièce a duré de *6* heures à *11* heures. Devrient que j'ai vu à Berlin jouait le rôle de Faust. C'est aujourd'hui justement que l'on fêtait ici le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Gœthe. Affreuse mais grande fantaisie. Pendant l'entr'acte on jouait des morceaux extraits de l'opéra du même nom de Spohr... Je vais me coucher... Demain matin j'attends Morlacchi, qui me conduira chez mademoiselle Pechwell. Ce n'est pas moi qui vais chez lui, mais lui qui vient chez moi ! Ha, ha, ha !... Bonsoir !

Votre FRÉDÉRIC.

CHAPITRE III

SEPTEMBRE 1829–OCTOBRE 1830

Premières compositions ; Sa vie mondaine à Varsovie

---

(47) **35**

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
Varsovie, le 12 septembre 1829.

N'eût été Vinc. Skarzynski, tu n'aurais encore reçu de moi aucune nouvelle ; je l'ai rencontré et il m'annonça que c'est seulement vers la fin du mois que tu viendras à Varsovie alors que Kostus m'avais dit à Dresde que tu devais venir chez ta sœur le 15.

Je pensais t'apprendre mon grand *voyage* de vive voix, ce que j'eusse vraiment préféré, mais puisqu'il en est ainsi, sache, mon très cher, que je suis allé à Cracovie, à Vienne, à Prague, à Dresde et à Breslau. La première semaine se passa toute en promenades, et à visiter les environs de Cracovie. Ojcow est vraiment joli, mais je ne t'en dirai pas grand chose, car, bien que tu n'y sois pas allé, tu sais d'après la description très fidèle de Mlle Tanska où tout se trouve et comment. C'est en joyeuse compagnie, quoiqu'un peu trop étrangère, que j'arrivai à Vienne ; or si Cracovie m'absorba au point que je ne consacrai que de rares moments à penser aux miens et à toi, Vienne m'étourdit, m'enivra, me divertit tellement que je passai deux semaines sans lettres de la maison et sans éprouver

aucune nostalgie. Représente-toi qu'en si peu de temps on me fit jouer publiquement deux fois au théâtre impérial et royal. La chose se passa de la façon suivante. Hasslinger, mon éditeur, me persuada qu'il était préférable pour mes compositions de me produire à Vienne ; que mon nom est inconnu, mes compositions difficiles et sans apparence ; moi qui ne pensais nullement à me produire, et n'ayant d'ailleurs pas joué depuis quelques semaines, je refusai en alléguant que je n'étais pas en état de m'exhiber devant un public aussi choisi ; nous en restâmes là. Pendant ce temps survient le comte Gallenberg, celui qui écrit ces beaux ballets et qui dirige le théâtre ; Hasslinger me présente comme un poltron qui craint de se produire. Le comte fut assez aimable pour m'offrir son théâtre ; et moi j'étais si sûr de moi que je déclinai son offre. Le lendemain quelqu'un frappa à la porte, entre Wurfel qui me conjure de jouer et déclare que ce serait de ma part faire honte à mes parents, à Elsner et à moi-même que de ne pas me faire entendre à Vienne, puisque l'occasion s'en présentait. Ils surent si bien m'étourdir, que j'acceptai de donner un concert : Wurfel accomplit aussitôt toutes les démarches et le lendemain on mettait les affiches. Impossible de se rétracter, et je ne sais ni ce que je vais jouer, ni comment. Trois *Instrumentenmacher* m'offrent un pantaléon à demeure. Je les remerciai, car j'avais une trop petite chambre et ces quelques heures d'exercices ne m'eussent pas aidé à grand chose, étant donné que je devais jouer dans deux jours. En un soir je fis la connaissance de Meyseder, Gyrowetz, Lachner, Kreutzer, *Schupanzig*, Merk, Lewi, en un mot de tous les grands musiciens de Vienne. En dépit de tout cela, l'orchestre à la répétition me fit grise mine. Surtout parce qu'à peine arrivé, je me mets à jouer sans que l'on sache pourquoi, mes propres compositions. Je commençai donc la répétition par les *Variations* qui te sont dédiées, et qui devaient être précédées du *Rondo à la Krakowiak*. Cela

n'allait pas mal, mais il me fallut recommencer au début plusieurs fois le Rondo, tandis que l'orchestre pataugeait en se plaignant de ma mauvaise écriture. La confusion provenait de ce que les pauses étaient indiquées en haut autrement qu'en bas, bien qu'il eût été convenu que seules celles du haut comptaient pour de bon. C'était partiellement de ma faute, mais j'espérais être compris ; pour cette fois ce désordre les mit en colère ; or ce ne sont tous que virtuoses et compositeurs ; finalement, ils me firent tant d'impairs, que j'étais tout près de tomber malade en prévision de la soirée. Mais le baron Demar, régisseur du théâtre, s'étant rendu compte qu'il s'agissait d'une petite bouderie de l'orchestre, causée par Wurfel qui voulait diriger et qu'ils n'aiment pas, je ne sais pourquoi — décida qu'au lieu de jouer le Rondo, j'improviserai. L'orchestre de faire les yeux ronds. Quant à moi j'étais si irrité, que j'acceptai en désespoir de cause et qui sait, si cette humeur malheureuse et le risque à courir ne me tinrent lieu d'aiguillon pour me faire mieux jouer le soir. Cependant la vue du public viennois ne m'effraya pas du tout, et comme il n'est pas d'usage que l'orchestre se tienne sur la scène, et qu'il reste à sa place — tout pâle, accompagné d'un aide tout rouge pour me tourner les pages (il se vantait d'avoir tourné les pages à Moscheles, Hummel, Herz, lorsqu'ils jouèrent à Vienne) je m'installai auprès d'un merveilleux instrument, le meilleur sans doute qui fût sorti de chez Graff. Crois-moi, je jouai en désespéré. Les Variations firent cependant tellement d'effet, qu'applaudi après chaque Variation, je dus me montrer encore sur la scène lorsque j'eus terminé. L'Intermezzo fut chanté par mademoiselle Weltheim, cantatrice à la cour du Roi de Saxe. Enfin arriva le moment des improvisations. — je ne sais comment cela se fit, mais je m'en tirai de telle façon qu'après avoir fini je fus de nouveau rappelé sur la scène. Ainsi se termina le premier concert. Je fus copieusement loué par les journaux de Vienne, car pour moi je

tiens pour néant ce qu'écrit le Courrier (1) ; une semaine plus tard, je jouai de nouveau, sur leur demande, ce dont je fus très content ; ils ne diront pas qu'il joua une fois puis s'enfuit. D'autant plus que je m'entêtai à jouer le Rondo-Krakowiak, que Gyrowetz, Lachner et autres maîtres ainsi que l'orchestre même (pardonne-moi si je m'exprime ainsi) portèrent aux nues plus d'une fois, et je fus rappelé deux fois. Il me fallut aussi rejouer les Variations, car elles plaisaient terriblement aux dames ainsi qu'à Hasslinger. Elles paraîtront dans la collection Odéon ; c'est assez d'honneur comme cela, je suppose. Lichnowski, ce protecteur de Beethoven, voulait me prêter son piano pour le concert — et c'est beaucoup — car il lui semblait que mon piano était trop faible, mais ce n'est imputable qu'à ma façon de jouer, qui de nouveau plut beaucoup aux dames et surtout à Mademoiselle *Blahetka*, première pianiste de Vienne, qui doit être suffisamment bien avec moi (nota bene, elle n'a pas encore *20* ans, vit chez ses parents, qui ont beaucoup d'amitié pour moi et m'ont donné des lettres pour Prague ; spirituelle et même jolie jeune fille) pour m'avoir donné le jour de mon départ ses compositions en souvenir, signées de sa propre main. Un journal viennois parle ainsi de mon deuxième concert : « C'est un jeune homme, qui s'engage dans sa propre voie ; il sait plaire et il s'éloigne notablement de toutes les autres formes de concert », etc., je suppose que c'est assez, d'autant plus qu'il termine : « Monsieur Chopin, plut lui aussi à tout le monde ». Excuse-moi si je suis contraint de te citer ces opinions sur ma propre personne, mais c'est à toi que j'écris, et elles me font plus de plaisir que je ne sais quels Courriers. J'ai fait intime connaissance avec Czerny, j'ai souvent joué chez lui à deux pianos. C'est un brave homme, mais rien de plus ; de toutes mes connaissances pianistiques c'est celle de Klen-

(1) Allusion au « Courrier de Varsovie ».

gel que j'ai rencontré chez Pixis à Prague, qui m'a fait le plus de plaisir. Il m'a joué ses fugues (on peut dire que c'est une suite aux fugues de Bach, il y en a *48*, et autant de canons). Il y a une bonne différence avec Czerny. Klengel me donna une lettre pour Morlacchi à Dresde. Morlacchi, premier chef d'orchestre à la cour du roi de Saxe, m'a très aimablement reçu ; il est venu chez moi et m'a conduit chez Mademoiselle Pechwell, élève de Klengel, et qui passe pour la première pianiste de Dresde. Elle joue bien. Nous sommes allés en Suisse saxonne. Beaucoup de belles choses. La Galerie, admirable. On m'a seulement soulevé de devant le nez l'opéra italien. Je suis parti le jour où l'on donnait *Crocciato in Egitto* ; mais je me suis consolé parce que je l'avais déjà vu à Vienne. Mme Pruska, Olesia et Kostus étaient à Dresde, je les ai vus le jour de mon départ ; quelle joie ce fut, monsieur Frycek, monsieur Frycek ; ce me fut si agréable, que si j'avais été seul, je serais probablement resté. Pruszak, lui, est à Teplitz, où je l'ai vu aussi. Ils sont allés le rejoindre. Teplitz est joli, j'y suis resté un jour, et le même soir j'étais chez la princesse Clary. Dommage que je doive terminer, mais c'est assez de bavardage. J'attends, Monsieur, votre arrivée ; je passe souvent près de la rue Saint Jurska pour aller chez Brandt, et lorsque je la vois, j'ai envie de t'écrire. Je te baise la bouche, tu permets ?

F. Chopin.

J'ai rencontré Max aujourd'hui. Il m'a dit qu'il était entièrement guéri et qu'il habite *à l'hôtel garni*. Vêtu d'une redingote verte, il a poussé l'amabilité jusqu'à me promettre sa visite en personne, — il m'a parlé de toi — et m'a chargé de te saluer, car il ne savait pas que j'allais t'écrire ; je n'en savais rien moi-même ce matin. Si tu y penses, écris-moi un mot. Tu connaissais Mademoiselle Philippine, cousine de Linde et mariée avec Berger ? — elle est morte. Quant à moi, dès mon retour, j'ai assisté au

mariage de Mademoiselle Melasia (1) Bronikowska ; charmante enfant, elle se marie avec Kurnatowski. On a souvent parlé de toi, elle m'a chargé de te saluer. Sa cousine, du même âge, qui s'est mariée il y a quelques jours, est plus charmante encore. Elles étaient bien jolies en mariées. J'ai tellement écrit, que je n'ai même plus envie de me lever. Donne ta bouche. Mes salutations à Monsieur Charles. Fr. Ch... Papa et Maman vous envoient leurs compliments et leurs meilleurs vœux, ainsi que les enfants.

◆

36.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, le 3 octobre 1829.

Mon cher Titus,

J'ai reçu ta lettre au moment même où j'allais me mettre à t'écrire, croyant ou bien que tu n'avais pas reçu ma lettre, ou bien que j'avais écrit quelque énorme bêtise. A en juger par ta lettre, je suis heureux de te savoir en bonne santé, mais j'en apprendrai davantage chez Charles sur ce sujet. Tu me demandes de t'exposer plus clairement ce qui m'arrive à moi et aux personnes que je connais. Kostus m'écrit dans une lettre transmise par son père qui est revenu de Teplitz pour le marché de Lowicz de la Saint-Mathieu, qu'il pense rester à Dresde jusqu'à Noël, que le temps leur passera joyeusement, parce que selon toute probabilité madame Sokolowska avec sa fille y séjourneront tout l'hiver ; d'autre part mademoiselle Wanda fut si gravement malade d'une fièvre rénale, qu'il fut un temps où les médecins ne gardaient que très peu d'espoir de la sauver ; malade à Marienbad, elle est en convalescence à Dresde. Je n'ai pas encore répondu à Kostus... je n'ai pas besoin de te dire pourquoi... tu connais ma paresse ; c'est tout juste si j'ai pris sur moi de griffonner

(1) Melasia, diminutif de Mélanie.

quelques mots pour Wurfel. Tu me dis avoir appris la nouvelle de mon concert dans deux journaux ; si ce sont des journaux polonais, où non seulement il leur fallut traduire, mais encore défigurer à mon désavantage ce qu'écrivirent les Viennois, ce que je t'apprendrai de vive voix, tu ne dus pas être très satisfait. Le *Sammler* viennois et le *Zeitschrift fur Litteratur*, dont Hube m'a rapporté des citations (après avoir visité Trieste et Venise, il est revenu la semaine dernière), analysent d'une façon très détaillée et très élogieuse (excuse-moi de te l'écrire) mon jeu et mes compositions ; ils me nomment pour conclure, un *Selbstkräftiger Virtuoz*, en ajoutant que je suis très doué par la nature ; si de pareils passages t'étaient tombés sous les yeux, ils ne m'auraient certes pas fait honte. Tu veux savoir ce que je fais de ma personne cet hiver, apprends donc que je ne reste pas à Varsovie ; où les circonstances m'amèneront-elles, je ne le sais. Il est vrai que le prince Radziwill, ou plutôt elle, très aimablement, m'ont invité à Berlin, en me proposant même un appartement dans leur palais, mais à quoi bon, puisqu'il me faut maintenant, aller là où j'ai promis d'aller ; or j'ai promis de retourner à Vienne et même un des journaux de là-bas, écrivait qu'un long séjour à Vienne serait avantageux pour mes débuts (*Anschlag*). Tu ressens toi-même à coup sûr la nécessité de mon retour à Vienne, non pour mademoiselleBlahetka au sujet de laquelle je crois t'avoir écrit (c'est une jeune personne jolie et qui joue du piano) car il pourrait se faire pour mon malheur que j'eusse déjà un idéal, que je sers fidèlement depuis six mois sans lui parler, dont je rêve, au souvenir duquel l'adagio de mon concert est dédié, et qui m'a inspiré ce matin cette petite valse que je t'ai envoyée. Remarque le passage marqué d'un X. Personne ne le saura sauf toi. Comme il me serait doux de te le jouer, mon Titus bien aimé. Dans le Trio le chant à la basse doit dominer jusqu'au mi bémol du violon à la 5e mesure, ce que je n'ai d'ailleurs pas besoin de te dire,

puisque tu sens ces choses-la. Rien d'autre en ce qui concerne les nouvelles musicales, si ce n'est qu'il y a tous les vendredis de la musique chez Kessler. Hier, entre autre, ils jouèrent l'*Otteto de Spohr*, merveilleux, admirable. Il y eut une soirée chez Sowan, mais rien de fameux. J'y ai fait l'intime connaissance de Bianchi, qui se déplace toujours avec les Chiavini ; il joue bien du violon, au reste un *fanfaron*, dans la mesure où j'en puis juger. Soliwa aimable, m'a demandé de tes nouvelles. J'ai rencontré hier Oborski. Il m'a demandé si je savais quelque chose sur toi ; il m'annonça au sujet de sa personne, qu'il est fonctionnaire, comme il dit, dans une banque. Qu'il est *dans la correspondance*, et que depuis deux jours il lui faut examiner d'énormes tas de lettres, envoyées par toutes sortes de banquiers étrangers. Il a bonne mine ; c'est Jelski qui lui a procuré cette place ; mais il est toujours aussi vantard et il habite toujours à *l'hôtel garni*, c'est-à-dire chez quiconque veut bien le recevoir. Je n'ai pas encore vu *Cendrillon* (1), aujourd'hui on donne *Le Marché aux femmes* (2). Lundi, ouverture du théâtre français. Baranski t'envoie ses salutations ; il est maintenant en Suisse ; Jedrzejewicz devait filer d'Italie pour Genève ; Woycicki est arrivé de Londres, il se produit au Liceum. Quand tu arriveras le mois prochain, tu verras toute notre famille en peinture ; même Zywny, qui te rappelle souvent, m'a fait une surprise : il s'est fait portraiturer et Miroszesio (3) l'a si bien saisi, qu'il se ressemble d'une façon étonnante. Avant de recevoir ta lettre, je suis allé rue Miodowa ; j'ai l'habitude de regarder en l'air du côté de chez Chodkiewicz, mais les persiennes de la chambre que tu habites étaient toujours dans la même position qu'hier et avant hier. Sache, aussi, que Vincent

(1) *Cendrillon*, opéra de Rossini
(2) *Le Marché aux femmes*, opéra de Herold.
(3) Miroszewki, peintre polonais.

Skarzynski m'a en vain mis l'eau à la bouche, en me rapportant comme une nouvelle sûre, ton arrivée prochaine.

Je vais tous les jours chez Brzezina. Rien d'autre comme nouveauté que le concert de Pixis, auquel je ne tiens pas beaucoup. Tu ne saurais croire combien Varsovie me paraît triste en ce moment ; si ce n'était l'attrait de ma famille, je n'y tiendrais plus. Mais comme il est affligeant de n'avoir personne chez qui aller le matin, partager ses tristesses, ses joies ; comme il est insupportable, alors que quelque chose vous pèse, de ne pouvoir déposer son fardeau. Tu sais de qui il est question. Je raconte à mon piano, ce que je te dirais parfois. Kostus sera heureux, lorsque je lui rapporterai que tu as écrit et que tu arrives, ou du moins que tu l'as annoncé. Tu devrais réaliser ton projet de voyager. Je ne me sentirais pas de joie si je pouvais partir avec toi ; mais il me faut assigner d'autres buts à mes déplacements que toi aux tiens ; j'irai pour m'instruire de Vienne, en Italie, et l'hiver prochain je dois aller avec Hube à Paris, quoique tout cela puisse encore changer ; Papa m'enverrait volontiers à Berlin, ce que je ne souhaite pas. A propos de Berlin, le vieux Pruszak part pour Dantzig. Lonczynski *Paulin* (1), que j'ai rencontré récemment prétend que Pruszak ne résistera pas jusqu'à l'hiver sans sa femme. Quoiqu'il en soit Madame Pruszak avait pris la sainte résolution de rester à Dresde jusqu'à Noël. Si j'allais à Vienne, je m'y rendrais peut-être par Dresde et Prague pour revoir Klengel, le conservatoire de Prague, etc., et j'aurais aussi le plaisir de voir Kostus. Obniski t'envoie ses salutations. J'ai aussi rencontré Geysmer avant-hier. Je serais très heureux de te voir encore à Varsovie, car il me faudra peut-être partir en novembre, mais vers la fin du mois, et nous ne nous sommes point fait nos adieux ; nos dernières paroles ne furent-elles pas : « alors je t'enverrai ton baluchon ». Figure-toi que j'ai oublié le mien en revenant du mariage de Mademoiselle Bronikowska ! Mais c'est assez, je pourrais t'ennuyer avec mes vaines nouvelles, et je ne voudrais rien faire qui te déplût. Si tu le peux, écris-moi deux mots et tu me rendras heureux de nouveau pour quelques semaines. Excuse-moi de t'avoir envoyé la valse, qui peut-être t'irritera contre moi, mais j'en prends Dieu pour témoin, je voulais te faire plaisir avec cet envoi, car je t'aime à la folie.

F. CHOPIN.

(1) Paulin : des Pères de Saint-Paul.

◆

37.

A TITUS WOYCIECHOWSKI, Poturzyn.
Varsovie, le 20 octobre 1829.

MON TRÈS CHER TITUS,

Tu vas te demander d'où me vient cette maladie d'écrire des lettres ; c'est la troisième déjà que je t'écris en si peu de temps. Je pars aujourd'hui à 7 heures du soir, en diligence pour la Posnanie chez les Wiesiolowski, et je t'écris avant de partir parce que je ne sais pas combien de temps il me conviendra d'y passer — je n'ai pris cependant mon passeport que pour un mois. Mon intention est de revenir dans deux semaines. — La raison de mon départ est aussi la présence de Radziwill dans ses domaines près de Kalisz. Il a bien été question que je me rendisse à Berlin pour habiter son palais, il y eut aussi d'autres belles paroles amusantes — je n'y vois cependant pour moi aucun avantage, la chose dût-elle s'accomplir, ce dont je doute, car des promesses princières, je l'ai constaté souvent, autant en emporte le vent ; mais Papa ne veut pas croire que ce n'eussent été là que des *belles paroles* ; telle est la cause de mon départ, qu'il me semble t'avoir déjà mentionnée. A cet égard tu connais ma bonté ; tu sais que je suis toujours disposé à répéter dix fois la même chose en la donnant chaque fois pour du nouveau.

Madame Pruszak est venue hier, elle m'a annoncé que Mademoiselle Wanda est déjà bien portante, et que Kos-

tus s'ennuie à Dresde, ce que je ne veux point croire. Madame Soliwa avec ses enfants est partie pour l'Italie chez sa belle-mère. — J'ai appris la nouvelle d'Ernemann que j'ai vu chez Kessler à l'occasion d'un quatuor.

Tu dois savoir qu'il y a musique chez Kessler tous les vendredis. Tout le monde s'y rassemble et l'on joue, rien n'est concerté à l'avance ; — on ne joue que ce qui se présente à l'occasion de la réunion. C'est ainsi que l'avant dernier vendredi, il y eut en quatuor le concert en do dièze mineur de Ries, le Trio en mi majeur de Hummel, le dernier Trio de Beethoven (il y a longtemps que je n'ai rien entendu de pareillement grand, Beethoven s'y moque du monde entier). — Le quatuor du prince Ferdinand de Prusse, *alias* Dussek, et enfin des chants, ou plutôt des parodies de chants, ce qui fut vraiment étrange. Il te faut savoir que *Cymmermann*, qui joue de la flûte, possède une voix particulièrement drôle, et qu'il émet des sons à l'aide des lèvres et de la main. C'est quelque chose entre le chat et le veau. Nowakowski a aussi une voix originale, pareille au son d'une petite trompette fausse d'enfant, et il l'émet en aplatissant et en serrant la bouche d'une certaine façon. Philippe en profita pour écrire un duo pour Cymmermann et Nowakowski, avec chants : c'est extrêmement bête quoique bien fait, mais si drôle qu'il fut impossible d'arriver jusqu'à la fin. — Quoique ce duo eût eu lieu après le Trio de Beethoven, il ne put effacer l'immense impression qu'il m'avait faite — d'autant plus qu'il fut bien exécuté. Serwaczynski accompagnait et il sait très bien accompagner. Il doit donner un concert cette semaine. D'après moi c'est bien inutile, mais on l'excuse parce qu'il reste ici (ce qui ne serait pas si mal) : il voudrait obtenir des leçons et c'est le meilleur moyen de trouver des heures. Lorsque je reviendrai tu seras déjà à Varsovie ; nous exécuterons plusieurs Trios, ce qu'il m'a déjà promis, car Bielaski se fait beaucoup prier, et la différence est petite. En un mot, il accompagne fort joliment.

Elsner a loué l'Adagio du Concerto ; il le trouve nouveau ; quant au Rondo, je ne veux pas encore qu'on le juge, car je n'en suis pas encore satisfait. On m'a raconté hier qu'une certaine demoiselle vient d'arriver de Saint-Pétersbourg, j'ai oublié son nom ; elle est, paraît-il, très jeune et joue étonnamment du violon. Dimanche prochain on doit reprendre le Palais de Lucifer de Kurpinski, — l'ancien opéra. — Je vois parfois Oborski ; Obniski a été nommé maître es arts avec une excellente note, Maslowski *ditto*. — Barcinski a écrit de Genève, et te fait saluer, il a quitté Jedrzejewicz à Schafhouse. — Barcinski est de retour en France et l'autre à Munich.

Je te remercie beaucoup pour la lettre écrite par ton frère ; elle m'a fait plaisir ; tu peux avoir cette consolation que lorsque tu le veux, tu peux rendre gais et consoler les gens : tu ne saurais croire combien j'étais de méchante humeur ce matin, et comme j'étais bon après dîner lorsque j'eus reçu ta lettre ; c'est assez pour aujourd'hui, je termine, car j'ai encore quelques affaires à régler avant mon départ. Je t'embrasse cordialement, c'est ainsi que l'on termine communément les lettres, mais ils ne savent ce qu'ils écrivent ainsi ; crois-moi, je sais ce que je t'ai écrit, car je t'aime comme FR. CH.

J'ai fait un grand *Exercice en forme*, de ma façon ; lorsque nous nous verrons je te le montrerai.

◆

38.

A TITUS WOYCIECHOWSKI, Poturzyn.
Varsovie, le 14 novembre 1829

MON BIEN CHER TITUS,

J'ai reçu, à Antonin chez Radziwill, ta lettre où tu me dis de m'embrasser. J'y suis resté une semaine, tu ne saurais croire comme je m'y sentis bien. Je suis revenu par la dernière poste, et c'est à peine si je pus m'excuser de ne

pouvoir rester plus longtemps. Pour ce qui est de ma personne et de mon plaisir momentané, j'y serais resté jusqu'à ce que l'on m'en chassât, mais mes affaires et surtout mon concerto, que je n'ai pas encore terminé, et qui attend avec impatience qu'on mette au point son finale, m'a déterminé à quitter ce paradis. Il y avait là deux Ève, jeunes princesses, extrêmement bonnes et prévenantes, musiciennes et sensibles. La vieille princesse, elle, sait bien que la naissance ne fait pas l'homme, elle est tellement attirante par sa manière d'être, qu'on ne peut pas ne pas l'aimer. Quant à lui tu sais combien il aime la musique, — il m'a montré son Faust et j'y ai trouvé beaucoup de choses bien conçues et même géniales dont je n'aurais pas cru capable ce haut fonctionnaire. Il y a entre autres une scène où Mephistofelès tente Gretchen, en chantant et en jouant de la guitare sous sa fenêtre ; on entend en même temps les chœurs de l'église voisine ; ce contraste fait grand effet à l'exécution ; sur le papier on voit le chant composé avec art, et plus encore l'accompagnement du chant diabolique au chœur très austère. Tu peux te représenter comment il conçoit la musique ; avec cela c'est un Gluckiste enragé. La musique au théâtre n'a de signification pour lui que dans la mesure où elle illustre les situations et les sentiments, c'est pourquoi, même l'ouverture ne comporte pas de finale, quant à l'orchestre il se trouve toujours en dehors de la scène, afin qu'on ne voie pas le mouvement des archets, ni les efforts des exécutants. J'ai écrit chez lui un *Alla polacca* avec violoncelle. Rien de plus que des effets brillants pour salon et pour les dames ; je voulais, vois-tu, que la princesse Wanda pût l'apprendre. — Je lui donnais soi-disant des leçons pendant la durée de mon séjour. C'est jeune, *17* ans, joli, et par Dieu, c'est bien agréable de lui apprendre à poser ses doigts sur le piano. Mais, plaisanterie à part, elle a vraiment beaucoup de sens musical, si bien qu'il n'y a pas besoin de lui dire : ici *crescendo*, là *piano*, autre part plus vite, là plus

lentement, etc. Je ne pus refuser de leur envoyer ma polonaise en fa mineur — qui intéressera la princesse Élise, aussi tu serais bien aimable de me l'envoyer par la première poste, car je ne peux point passer pour malpoli —, et je ne veut point la récrire de mémoire, mon chéri, car je l'écrirais autrement qu'elle n'est en réalité. Tu peux aisément te représenter le caractère de cette princesse, à laquelle je dus jouer cette polonaise, et qui n'aimait rien tant que ce trio en la bémol majeur. Oui, c'est ainsi qu'ils sont tous bons là-bas. En revenant, j'ai assisté à Kalisz à une soirée où se trouvaient madame Laczynska et mademoiselle Biernacka; on m'entraîna à la danse, il me fallut danser un mazoure, et même avec une plus jolie jeune fille qu'elle, ou tout au moins aussi belle, mademoiselle Pauline Nieszkowska qui ne veut pas du général Mycielski, alors qu'il s'entête à la presser. Mademoiselle Biernacka m'a beaucoup parlé de toi et de ton frère et l'on voit combien doux fut le sentiment que provoqua son séjour à Varsovie cet hiver ; — j'ai causé avec elle toute la soirée, ou plutôt il me fallut lui répondre et la questionner ; jamais elle ne me fit si bonne impression, que ce soir-là : surtout lorsqu'elle parlait de la douceur du caractère de monsieur Charles. Je ne plaisante pas. — Je lui ai dit que tu saurais tout ce qui s'était passé ce soir-là, et que je me plaindrais à toi qu'elle eût fini par m'entraîner à danser, mais cela ne l'effraya pas du tout. — J'ai fait la connaissance de son père dont le domaine de Sulislawice se trouve près d'Antonin. Entre autres la manière de danser de Jaxa Marcinkowski était digne d'être vue ; il se démenait jusqu'à en tomber, avec des souliers tout crottés ! Je ne suis resté qu'un jour à Kalisz. Kostus m'a écrit, mais je ne lui ai pas encore répondu. La princesse Radziwill m'a exprimé le souhait de me voir en mai à Berlin, mais cela ne m'empêcherait pas d'aller passer l'hiver à Vienne. Je ne crois pas pouvoir partir avant le mois de décembre, — le 6 c'est la fête de Papa, alors ce serait vers la fin du mois ; d'autre part j'espère te voir et je ne

fais aucun autre projet. Si je partais avant ton arrivée, ce qui selon toute probabilité ne pourra se faire, je te l'écrirai, car je ne désire rien tant que de te voir — et même à l'étranger. Tu ne saurais croire comme je me sens mal à Varsovie, je n'ai personne à qui dire deux mots, personne que je puisse regarder avec confiance. — Tu voulais mon portrait, — si je pouvais en voler un à la princesse Élise, je te l'enverrais ; elle m'a fait deux fois dans son album et à ce que disent les gens, c'est très ressemblant. Mieroszewski n'a plus le temps maintenant ; mon âme, tu es trop bon, et d'ailleurs crois-moi je suis presque toujours auprès de toi, je ne te quitte pas et il en sera ainsi jusqu'à la mort de ton très fidèle. F. Ch.

Je te rappelle encore une fois la Polonaise en fa mineur : envoie la moi, mon âme, par la première poste.

J'ai écrit quelques exercices — je les jouerais bien, auprès de toi.

Papa, Maman, les enfants, Zywny te saluent. — Jedrzejewicz écrit de Vienne qu'il rentre. On a donné le « Palais de Lucifer » de Kurpinski mais cela n'a pas eu de succès.

Kessler a joué samedi dernier à la Ressource le concerto en mi majeur de Hummel. Serwaczynski a joué aussi. — Je jouerai peut-être samedi prochain tes Variations (1) ; mademoiselle Wolkow est en deuil de sa mère, et mademoiselle Gladkowska a l'œil bandé. Zylinski a même chanté avec madame Schiroli, mais on dit qu'il avait l'air d'un rat auprès d'elle. — Ce sont là toutes les nouvelles que je connais. Je n'ai pas vu Max depuis longtemps, mais il est sans doute bien portant. — Gaszynski a écrit une petite comédie en vers pour le théâtre des Variétés ; le monde y afflue. Le titre en est l' « Antichambre du docteur ». Gonsie va bien, Rinaldi me demande de tes nouvelles chaque fois qu'il me rencontre. On donne dimanche prochain le « *Bauer als Millionaer* », un petit opéra comique de

(1) Variations dédiées à T. Woyciechowski.

Dechseler. Je ne sais pourquoi on donne cette stupidité allemande chez nous, sans doute pour les décorations et les métamorphoses de toutes sortes qui amusent les enfants. Il me faudra y courir. — Sachetti devait peindre les décors. C'est tout ce qui peut sortir de ma plume. — Je n'ai plus envie de t'écrire des nouvelles, mais j'aimerais être dorloté par toi. — Encore une fois laisse-moi t'embrasser.

F. Ch.

◆

39

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
[Varsovie], samedi, le 27 mars 1830.

Mon Bien-aimé,

Jamais tu ne m'as manqué comme maintenant ; personne pour m'épancher, je ne t'ai plus. Un seul regard de toi après chaque concert m'importe plus que tous les éloges des journalistes, d'Elsner, des Kurpinski, des Soliwa etc. Aussitôt après avoir reçu ta lettre je voulais te décrire mon premier concert, mais j'étais tellement distrait et absorbé par les préparatifs pour le deuxième, que j'ai donné dès lundi, que lorsque je m'installai pour t'écrire je fus incapable de rassembler mes pensées. Il en est de même, à vrai dire, aujourd'hui ; mais je ne vais pas attendre d'avoir l'esprit reposé, c'est si rare que cela m'arrive, — car la poste va partir. Ainsi donc mon premier concert, bien que la salle fût remplie et qu'on ne trouvât plus trois jours auparavant ni loges, ni fauteuils, n'a pas fait sur la masse l'effet que je pensais. — Le premier *Allegro* accessible au petit nombre, obtint des bravos, mais, à ce qu'il me semble parce qu'il s'imposait de s'étonner et d'imiter les connaisseurs. L'Adagio et le Rondo firent le plus d'effet, des exclamations plus sincères se firent entendre, — mais le Pot pourri (1) sur des thèmes polonais,

(1) Grande Fantaisie sur des airs polonais. Op. 13.

n'arriva, pas du tout, d'après *moi*, à ses fins. On applaudit, mais dans la conviction qu'il le fallait pour me donner l'impression, avant de partir, que l'on ne s'était pas ennuyé. Kurpinski remarqua ce soir-là de nouvelles beautés dans mon concerto, et Wiman m'avoua d'autre part qu'il ne savait ce que les gens pouvaient bien trouver dans mon Allegro. Ernemann était tout à fait content, et Elsner déplorait que mon pantaléon fût sourd, et qu'on n'entendît pas les passages joués à la basse. Ce soir-là au paradis comme à l'orchestre, tous furent contents, au parterre on me reprochait un jeu pas assez perceptible ; — j'aurais voulu me trouver à *Cendrillon* (1) pour entendre les *débats* provoqués par mon concert. C'est aussi pourquoi Mochnacki, dans le « Courrier Polonais », après m'avoir porté aux nues pour l'Adagio, me conseille, pour conclure, plus d'*énergie*. J'ai deviné où je devais découvrir cette énergie et pour mon deuxième concert, je ne jouai plus sur le mien, mais sur un instrument viennois. Diakow, général russe, fut assez aimable pour me prêter son instrument, meilleur que celui de Hummel — et seulement alors, le public plus nombreux encore que lors du premier concert se trouva satisfait. Quels applaudissements, que d'éloges ; que chaque note était jouée comme une petite perle, que je jouais mieux à mon deuxième qu'à mon premier concert ; puis après un rappel, on se mit à hurler pour demander un troisième concert. Le Rondo à la Krakowiak a fait grand effet, les applaudissements se renouvelèrent *4* fois. Kurpinski regrettait que je n'eusse point joué la Fantaisie sur le piano viennois — ce que demandait le lendemain Grzymala dans le « Courrier Polonais ». — Elsner me déclara que c'était seulement d'après ce deuxième concert qu'on pouvait me juger — quoique en toute sincérité j'eusse préféré jouer sur mon piano. Pourtant les voix sont unanimes pour prétendre que l'instrument était mieux adapté

(1) Café où se réunissaient les artistes.

à la salle. — Le programme du premier concert t'est connu. Le deuxième débuta par la Symphonie de Nowakowski (*par complaisance*), après quoi vint le premier Allegro du concerto. Bielawski joua les Variations de Bériot, puis l'Adagio et le Rondo. Je commençai la deuxième partie par le Rondo à la Krakowiak ; après quoi madame Mayer réussit mieux qu'à chanter les airs de Soliwa de l'Hélène et Malvina. Enfin j'improvisai, ce qui plut beaucoup aux loges du 1er balcon. — A te parler sincèrement, je n'improvisai pas, comme j'en avais envie, car ce n'était pas pour ce monde-là. Je m'étonne toutefois que l'Adagio ait fait une pareille impression à tout le monde ; où je que me tourne, on m'en parle. Tu as lu sans doute tous les journaux, du moins les principaux ; tu peux te rendre compte qu'ils furent contents. Mademoiselle de Moriolles m'a envoyé une couronne de laurier ; aujourd'hui encore j'ai reçu des vers d'un quelconque personnage. Orlowski a pondu des mazurkas et des valses sur des thèmes tirés de mon Concerto — Sennewald, associé de Brzezina, me demanda mon portrait, mais je ne puis le satisfaire, car ce serait trop à la fois, et je ne tiens pas à me faire oindre de beurre, comme il arriva avec l'histoire du portrait de Lelewel.

A toi je te l'enverrai le plus vite que je pourrai ; tu le veux, tu l'auras, mais personne, d'autre, — une seule personne exceptée — et jamais avant toi : — car tu m'es entre tous le plus cher. Personne que moi n'a lu ta lettre. Comme toujours je porte tes lettres sur moi. Comme cela me sera délectable — lorsqu'en mai, je sortirai en dehors des murs de la ville, et pensant à mon départ prochain, je sortirai ta lettre et je pourrai m'assurer sincèrement que tu m'aimes, — apercevoir au moins l'écriture de celui que je ne puis qu'aimer ! — On voulait me faire donner encore un concert la semaine prochaine ; mais je ne veux pas. Tu ne saurais croire quel martyre c'est pour moi, durant trois jours, avant de jouer en public.

D'ailleurs avant les fêtes j'ai à terminer le *1*er Allegro du *2*e concerto et j'attends pour ce *3*e concert que les fêtes soient passées sachant que j'aurai alors plus d'auditeurs, car de par le monde entier l'on m'a encore peu entendu. — Parmi les voix du parterre à mon dernier concert, qui en demandaient un *3*e, l'une d'elles cria si fort « à l'hôtel de ville », que je l'entendis de la scène ; mais je ne peux pas l'exaucer, car si je me décide, ce sera de le donner au théâtre. Je ne tiens pas au gain, et le théâtre ne m'a pas rapporté grand'chose ; le caissier faisait ce qu'il voulait, car on lui avait laissé les mains libres. Tous frais déduits, les deux concerts n'ont pas rapporté *5* mille, — et Dmuszewski faisait remarquer qu'il n'y avait pas eu jusqu'à présent autant d'auditeurs à un concert de piano, comme à mon premier, et d'autant plus au deuxième. Ce qui m'importe, c'est qu'à l'hôtel de ville, avec non moins d'embarras, et pas plus d'effet, je jouerais de même pas pour tout le monde, mais, soit pour la plus haute classe de la société, soit pour la ville. Je n'ai jamais éprouvé comme maintenant qu'il n'est pas encore né celui qui satisfera tout le monde. Dobrzynski me fait grise mine, parce que je n'ai pas pris sa symphonie ; mademoiselle Wodzinska est en colère parce que je ne lui ai pas retenu de loge, etc. *A propos* de mademoiselle Wodzinska, que j'ai vue avant hier chez les Pruszak pour la fête de Marianne, il me revient que j'y ai vu ton frère, qui a toujours ses bons moments, et qui te fait saluer. Peu de temps avant cette fête, à la Saint-Joseph il me semble, eut lieu l'anniversaire de leur *25*e année de mariage, *alias* leurs noces d'argent. — Le dîner ne se passa point naturellement sans toutes sortes d'entremets grossiers, pas du tout pour moi. Hier j'ai dîné chez Moriolles et plus tard dans la soirée chez Diakow, où j'ai aussi vu Soliwa. Il te salue et m'a promis de me donner une carte pour toi. Nous avons joué *la Rubinelle* de Hummel avec Kaczynski et l'on a fait d'assez bonne musique. J'ai peine à me séparer de ce papier, car il me semble que je n'ai pas encore écrit ce que je voudrais, pour t'intéresser. Je gardais tout pour le dessert, et voici que je n'ai pour toi d'autre dessert, que mon étreinte la plus sincère, puisque je n'ai que toi.

F. Chopin.

Papa, Maman, les enfants te saluent cordialement. Zywny aussi. — Je vois partout Max, je l'ai vu chez Madame Potocka au théâtre, et chez Madame Nakwaska à la soirée musicale. J'ai aussi rencontré dernièrement Laczynski en fiacre.

◆

40.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, le 10 avril 1830. Samedi.

(Anniversaire de la mort d'Émilie !)

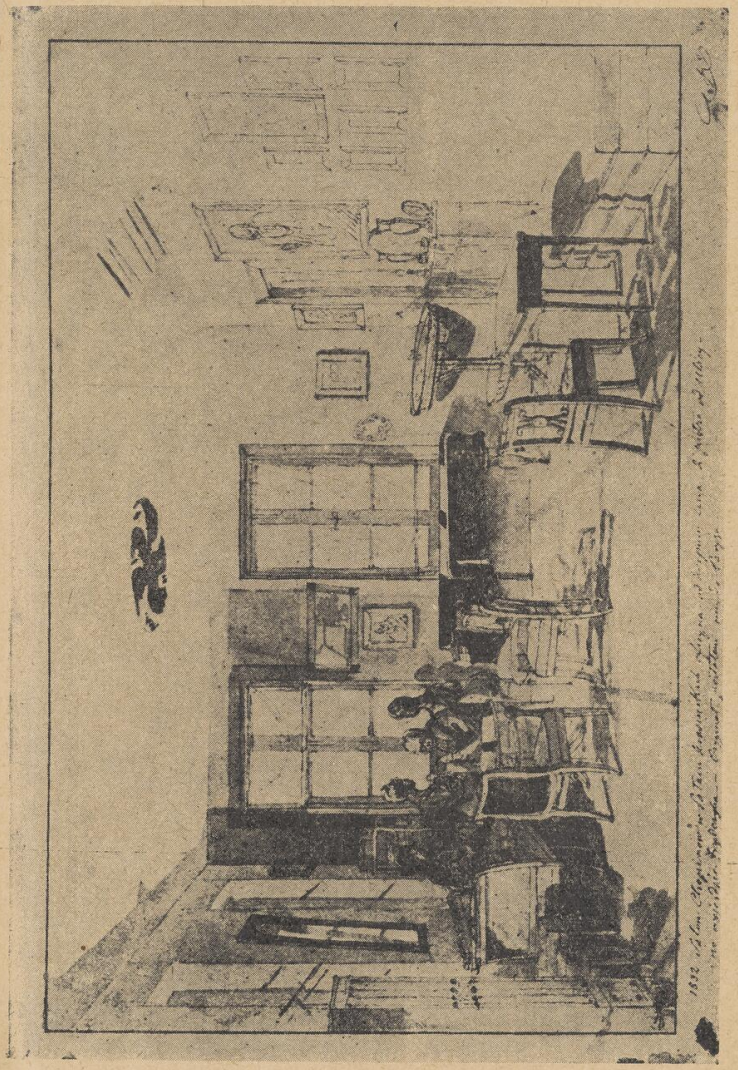
Mon bien-aimé,

La semaine dernière déjà j'avais envie de t'écrire, mais le temps passa si vite que je ne sais où il est disparu. — Sache que notre société s'est terriblement mise à la musique, on n'a même pas épargné la semaine sainte : c'est ainsi que lundi eut lieu une grande soirée chez Filipins, où Madame Sauvan chanta joliment dans le duo de Sémiramis, puis il fallut accompagner le duo bouffe du Turc, chanté par Soliwa et Gresser et deux fois redemandé. Je ne te donnerai pas d'autres détails, sinon que Madame Gladkowska a demandé de tes nouvelles.

Il y a déjà un projet tout prêt pour la soirée des Lewicki ; le prince Galitzin y jouera entre autres, dans le quatuor de Rode ; il y aura *la Sentinella* de Hummel, et pour terminer ma Polonaise avec violoncelle, auquel j'ai ajouté, exprès pour Kaczynski, un Adagio-Introduction. Nous l'avons essayée et cela va. — Telles sont les nouvelles mondaines et musicales ; et maintenant j'aborde les nouvelles journalistiques musicales qui m'intéressent moins que les mon-

daines, d'autant plus que les jugements qui me concernent sont assez aimables ; je voudrais te les envoyer. Il doit y avoir dans un article d'une demi-page de la Gazette de Varsovie, quelque raillerie piquante pour Elsner, si j'en crois Soliwa qui au cours du dîner chez Moriolles me déclara, que s'il n'avait eu des élèves à produire, et s'il n'avait pas craint une mauvaise querelle, il eût répondu lui-même. Il m'a dit d'ailleurs que tu lui avais écrit ; j'espère que s'il te répond, il ne manquera pas de t'en parler. — Il m'est difficile de t'en donner une idée en raccourci ; si je le pouvais, je t'enverrais les journaux en question, afin qu'il te soit possible de t'édifier là-dessus. Mais comme il suffit d'un mot au sage, je t'esquisserai légèrement cette affaire. Il y eut de nombreux comptes-rendus de mon concert, particulièrement dans le Courrier Polonais ; bien que remplis d'éloges exagérés, ils étaient supportables. Le Journal officiel avait aussi consacré quelques pages à mon panégyrique, mais dans l'un de ses articles, il mit tant de bêtises, que je tombai dans le désespoir à partir du moment où je lus la réponse dans la Gazette Polonaise, qui, le plus justement du monde m'enlevait ce que l'autre m'avait inconsidérément ajouté. Sache que dans cet article, le Journal officiel prétend que les Polonais s'honoreront de m'avoir, comme les Allemands s'honorent d'avoir Mozart : non sens évident. — Mais plus haut dans le même article il est dit que si j'étais tombé dans les mains d'un quelconque pédant ou d'un rossiniste (ce qui est une façon stupide de s'exprimer) je ne serais pas ce que je suis (soi-disant). Quoique je ne sois rien, il a raison, car si je n'avais pas étudié chez Elsner qui sut répondre à mes convictions, j'en saurais encore moins qu'aujourd'hui. Cette allusion railleuse aux rossinistes et à côté de cela les éloges décernés à Elsner, qui soi-disant sortit ainsi un élève, irrita tu *sais* qui, (1) à tel point, que dans la Gazette de Varsovie,

(1) Kurpinski, directeur de l'Opéra.



Salon de l'appartement de Chopin à Varsovie. Esquisse de A. Kolberg.
(Collection de la Société de Musique de Varsovie).

après avoir parlé pour commencer des « Amis » de Fredro et terminé par le « Comte Ory » la personne en question éclate, au milieu, en mettant en cause le mérite d'Elsner, qui, dit-il, ne sort pas les élèves de sa manche, puis il me compare à d'autres (on joua à mon deuxième concert la Symphonie de Nowakowski) et montre que « le diable lui-même ne fait pas de fouets avec du sable ». Elsner, d'autre part a écrit, il y a *35* ans, un quatuor, qui porte en sous-titre « *dans le meilleur goût polonais* », additif dû à l'éditeur à cause du menuet polonais ; les comptes-rendus moquent aujourd'hui ce quatuor, sans toutefois mentionner son auteur. Soliwa dit qu'il moquerait Cécile (1) dans les mêmes termes, d'autant plus que tout en parlant de moi dans cet article, avec amour et le plus délicatement possible, il m'y fait quelques pieds de nez et me conseille, d'étudier Rossini, mais non de *le copier*. Il me donne ce conseil à cause de l'autre article, où il était dit que j'étais original, ce que ne me dénie pas la Gazette de Varsovie. Je suis invité au « bénit » de Pâques chez Minasowicz ; Kurpinski y sera aussi ; je suis curieux de savoir ce qu'il me dira, tu ne saurais croire en effet avec quelle amabilité il me salue chaque fois. Le petit Leszkiewicz joue très bien, mais, la plupart du temps encore, du coude. Autant que j'en puisse juger, il jouera mieux que Krogulski. Et c'est une opinion que je n'osais encore exprimer, mais que j'eus plusieurs fois déjà sur le bout de la langue. Mais assez de cette musique, ce n'est plus à Monsieur l'Amateur de musique que j'écris, mais au citoyen Titus Woyciechowski. Hier, Vendredi-Saint, tout Varsovie était sur les tombes ; quant à moi, avec Kostus, revenu avant-hier de Sanniki, je parcourus Varsovie en voiture d'un bout à l'autre. Kot te salue et *à propos* de cela je t'annonce ce qui suit : le matin, après la leçon, au déjeuner, attablé avec mademoiselle Alexandra, la conversation s'engagea sur ce fait divers ;

(1) Cécile Piaszczynska, opéra de Ch. Kurpinski.

madame Sowinska aurait appris le mariage de mademoiselle Alexandra avec monsieur Mleczko ; je déclare que je n'en ai pas entendu parler ; à quoi il me fut répondu, que puisque j'étais un ami de la maison, je devais apprendre que monsieur Mleczko après toutes sortes d'aventures, s'était déclaré. Madame Pruszak raconte qu'elle n'a jamais rien vécu d'aussi affreux que le moment où il tomba à genoux devant elle en pleurant, etc. Curieux des conséquences de cette déclaration, j'attends qu'ils m'en disent quelque chose ; et justement ils me racontèrent que s'il était grand temps pour monsieur M., mademoiselle A. pouvait attendre ; alors on attendra un an, c'est-à-dire jusqu'au prochain anniversaire de la naissance de mademoiselle A., qui pourra alors rejeter ou accepter la demande. Monsieur M., pourtant, fit avec eux la visite des tombes. Obniski te salue. Geysmer te salue. J'ai rencontré Laczynski avant-hier, il a bien mauvaise mine... j'ai vu aussi ton frère Charles, il se porte comme une fleur. Aha, voici le facteur ! et une lettre... de toi ! O mon bien aimé, comme tu es gentil ! Car enfin que moi je pense à toi, cela n'a rien d'étonnant ! — A en juger par ta lettre, tu n'as lu que le Courrier de Varsovie ; si tu le peux, lis donc le Courrier Polonais et le nº 91 de la Gazette de Varsovie. Tes conseils pour les soirées sont justes, et c'est pourquoi j'en ai refusé quelques-unes, comme si je les avais pressentis, car tu ne saurais croire comme tu es toujours présent à ma pensée, à presque chacune de mes démarches. Je ne sais, si c'est parce que j'ai appris à sentir les choses auprès de toi, mais lorsque j'écris je souhaiterais de savoir, si cela te plaît, et il me semble que mon deuxième concert en mi mineur n'aura de valeur pour moi que lorsque tu l'auras entendu. Aujourd'hui, Bromirski est venu m'inviter pour jeudi ; je t'assure que tu aurais pu le voir sortir avec une fin de non-recevoir. En ce qui concerne Gonsie, je l'ai rencontré avant-hier, nous avons parlé de toi ; il était triste et déplorait les circonstances hostiles aux arts, — lorsque je le

verrai, ce qui arrivera aujourd'hui encore je l'espère, je lui dirai tout de suite que tu m'as écrit. Je n'ai sous la main aucune de ces sottises à t'envoyer, et cela n'en vaut vraiment pas la peine. En ce qui concerne le *3e* concert, qu'ils attendent tous maintenant, d'autant plus, que je ne le donnerai que juste avant ton départ et encore, j'aimerais en jouer un nouveau ; il n'est d'ailleurs pas encore prêt ; j'y jouerais volontiers la Fantaisie Polonaise qui est demandée, et les Variations pour toi que j'attends. Par ailleurs la foire de Leipzig est commencée, et on donnera une place à Brzezina pour faire le voyage. Ce Français de Saint-Pétersbourg qui voulait m'offrir du champagne après mon *2e* concert, et qu'on prenait pour Field, est un élève du conservatoire de Paris et s'appelle *Dunst*. Il est allé chez Soliwa, devait venir chez moi, comme me le disait cet autre, mais je ne l'ai pas encore vu. Il a donné des concerts à Saint-Pétersbourg où il a eu du succès ; il doit donc bien jouer. Cela t'étonne sans doute que ce Français de Saint-Pétersbourg porte un nom allemand. Kocio vient justement de passer en voiture avec Valère Skarzynski et derrière eux s'avance Gendre ; les équipages roulent dans la rue, les chapeaux des dames apparaissent tout bigarrés de loin, beau temps. Et voici Celinski qui prend à cœur de me promener, il prend soin de ma santé. Je vais sortir avec lui dans la rue, peut-être y verrai-je quelqu'un qui me fera songer à toi ; et moi je n'aime que toi. F. Chopin

Mes parents et mes sœurs t'envoient leurs cordiales salutations. Et aussi monsieur Zywny — autrement il me gronderait.

A propos, parmi les nouvelles drôles, Orlowski a fait, d'après des thèmes de moi, toutes sortes de mazurkas et de galopades, que je lui ai demandé toutefois de ne pas imprimer.

Le « Comte Ory » est joli, surtout quant à l'instrumentation et dans les chœurs. Le finale du premier acte est beau.

◆

41.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, le 17 avril 1830 samedi.

Anniversaire de Papa.

Mon bien-aimé !

Quel soulagement dans mon insupportable nostalgie que de recevoir une lettre de toi ; il me le fallait justement aujourd'hui, car je languissais plus que jamais. Je chasserais volontiers les pensées qui m'empoisonnent l'existence, mais j'éprouve un vrai délice à les cultiver ; je ne sais moi-même ce qui me manque, mais cela me tranquillisera peut-être de t'écrire, car tu sais combien j'aime le faire. Tu me dis que tu es devenu tuteur, ce qui m'a bien amusé. Tu me parles aussi d'un cotillon, je devine que c'est là du travail de Valère ; tu m'annonces enfin ton arrivée, ce dont je me réjouis, car je reste aussi pour l'ouverture de la Diète. Tu as certainement appris par les journaux, que tu reçois pour mon bonheur, que l'ouverture aura lieu le 28 mai ; nous avons donc encore tout un mois d'espoir, d'autant plus que le Courrier annonce mademoiselle Sonntag. Dmuszewski est toujours le même, aussi menteur, et il s'arrange toujours pour provoquer toutes sortes d'aventures ; je le rencontrai hier, il en profita pour m'annoncer la plaisante nouvelle qu'il publie à propos de moi un sonnet dans le Courrier. Je l'ai conjuré de ne point faire cette bêtise ; « déjà imprimé », me répondit-il, avec un sourire serviable, croyant qu'il ne me restait plus qu'à me réjouir d'être ainsi honoré. O serviabilité intempestive ! Nouvelle occasion de me tourner en dérision pour ceux à qui j'ai donné des raisons de m'en vouloir. Quant aux mazurkas sur des thèmes à moi, l'appât du gain l'a emporté. Je ne veux plus rien lire de ce qu'on écrit sur moi, ni écouter ce qu'on me raconte.

Dimanche seulement, j'aurais souhaité entendre Kurpinski, discourir sur l'article de la Gazette de Varsovie ; mais comme s'il n'avait pas voulu être reconnu, je n'ai pu le découvrir parmi la savante assemblée chez Minasowicz au bénit de Pâques. Il n'y était pas ; de musiciens il n'y avait qu'Ernemann et moi. Mais comme je voulais absolument voir la mine qu'il me ferait, je suis allé chez lui deux fois pour lui présenter mes vœux, sans le rencontrer. J'ai vu Soliwa aujourd'hui. Il se peut que ce soit un malin, cet Italien, mais il m'a montré ce qu'il a écrit en réponse à cet article (*nota bene* en français et pour lui-même, sans avoir l'intention de le publier) et c'est excellent ; dans l'ensemble, il les réprimande à cause d'Elsner, sans donner aucun nom. — Très aimable quand on est avec lui, mais qu'importe ; je suis poli et n'accepte ses invitations que lorsqu'il le faut absolument. — Ernemann, qui est venu chez moi juste au moment où Kostus partait, estime que le *1*er *Allo* est meilleur dans le nouveau concerto. Je suis allé aujourd'hui chez lui ; comme l'ouverture de la Diète et par suite mon départ pour Dresde sont retardés, il y a de nouveaux projets ; le dernier d'entre eux est que Kostus fasse avec Hube, professeur à l'Université, mon compagnon de l'année dernière, un petit voyage en France et en Italie. Hube, d'après ce qu'il me dit il y a *3* jours, avait l'intention d'aller d'abord directement à Paris et de là pour l'hiver en Italie, à Naples, en janvier, où je devais le rencontrer. Kostus est allé voir Hube ce matin, afin de prendre contact et se mettre au courant du plan projeté. S'ils partent, ce sera seulement en juin, vers la fin du mois. Mes Variations ne sont pas encore arrivées ; Magnus est parti pour Vienne ; il doit revenir vers la fin du mois — mais j'espère, pas les mains vides. Demain la *Flûte enchantée* et après demain le concert d'un flûtiste aveugle, monsieur Grunberg dont je t'ai parlé. Il aurait voulu que je joue à son concert. Par bonheur j'avais une bonne excuse, notamment que j'avais déjà refusé à un

autre, — et qu'il ne conviendrait pas par suite que j'eusse l'air de choisir. Malsdorf y jouera du violoncelle. C'est beaucoup pour le baron ; Szabkiewicz jouera de la clarinette et j'étais moi-même chez Zylinski, qui a promis de chanter. Il aurait voulu aller en ma compagnie chez Madame Mayer ; je sais qu'elle l'aurait fait pour moi et qu'elle aurait chanté tout en faisant intérieurement la grimace. J'ai donc préféré m'abstenir et je me suis seulement occupé de vendre quelques billets. Madame Pruszak en a pris dix. *A propos*, aujourd'hui au cours de la leçon, nous avions justement sous les doigts une *Etude* de Kramer, lorsque madame Pruszak m'apprit que tu avais envoyé ton blé à Dantzig, et que peut-être tu viendras ; il ne m'a rien écrit au sujet du blé (nouvelle économique de monsieur Charles), ai-je répondu, car ce ne sont pas là des nouvelles pour moi. Quoiqu'il en soit, c'est quelque chose de tout-à-fait étrange pour moi, que tu aies quelque chose à faire avec le blé ; je l'ai cru cependant, car je sais, combien tu te donnes à ce que tu entreprends. Les enfants sont très curieux de tes lettres, mais il ne leur arrivera jamais de les voir, car je me les réserve pour moi seul, pour les lire chaque jour dans le silence de mon âme, — Louise me boude d'autant plus que je lui ai dit qu'il n'y avait pour elle aucun salut. Demain c'est Pâques russes, je n'irai à aucun bénit de Pâques. Jamais à aucune fête, je n'ai mangé aussi peu qu'à celle-ci, même chez les Pruszak, au bénit de lundi ou de dimanche, — je ne sais plus, — alors que c'était plein de monde, de jambons, de babas, etc., je ne suis pas resté à dîner. C'était pourtant un grand dîner qui s'annonçait ; le châtelain Lewinski, Alphonse, les Mleczko, et Dziewanowski qui me paraissait insupportable, tout cela y était. N. m'a demandé de tenir son fils au baptême ; je n'ai pu le lui refuser, d'autant plus que c'est le désir de cette malheureuse qui part pour Dantzig. Madame Pruszak doit être ma commère. C'est soi-disant un secret envers mes parents qui sont sensés ne rien savoir. Tu sais que

j'avais fait la semaine dernière le projet d'aller passer chez toi une semaine, mais il n'en reste que l'intention, car j'ai du travail qui presse ; je dois me mettre à écrire en toute hâte. Sans aucun doute, si tu te trouves à Varsovie pendant que siègera la Diète, tu tomberas juste sur mon concert — j'en ai une sorte de pressentiment — auquel je croirai lorsqu'il se précisera, car je rêve souvent de toi. Que de fois n'ai-je pris la nuit pour le jour et le jour pour la nuit ; que de fois m'arrive-t-il de vivre en rêve et de dormir en plein jour, ce qui est d'ailleurs moins bon que de dormir vraiment, car je me trouve encore en état d'éprouver des sensations ; et au lieu de prendre des forces dans cet énivrement, tout comme dans un rêve, je m'exténue et je m'affaiblis, — aime-moi je te prie.

F. F. Chopin

Mes parents te saluent cordialement, ainsi que rakolin (?), les enfants et Zywny.

◆

42.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
Varsovie, le 15 mai 1830, samedi.

Mon bien-aimé,

Il a dû te paraître bien étrange, que Fryc n'eût point daigné répondre de suite à tes lettres ; mais je n'avais pas encore appris ce que tu m'avais demandé dans ton autre lettre, et j'ai dû attendre. Apprends donc, ma petite âme, que Mademoiselle Sonntag arrive certainement en juin et même peut-être vers la fin mai. Sache, que pendant que la Diète siègera, mesdemoiselles G. et W., en vertu du décret émis par Son Exc. le ministre Mostowski, se produiront l'une dans l'Agnès de Paer, et l'autre, c'est-à-dire W., dans le Turc. Comment trouves-tu le choix de ces

opéras. J'étais hier soir chez Soliwa, où en dehors des Sauvan et des Gresser, il n'y avait presque personne, G. y chanta un air, rajouté exprès par Soliwa pour elle à cet opéra, et qui doit être son morceau à effets ; à vrai dire il y a de jolis passages et il sut parfois adapter le morceau à sa voix. — W. doit chanter aussi dans le Turc un air à effets, adapté à sa voix. C'est un air de Rossini, écrit pour une cantatrice célèbre qui débuta dans cet opéra. Elle le chante bien. Quand tu arriveras, tu t'en convaincras. Je suppose que tu ne négligeras pas l'occasion d'entendre Mlle Sonntag. Comme je lui suis reconnaissant à cette mademoiselle Sonntag ! Elle doit être déjà à Dantzig, de là elle vient chez nous. Que de musique il se prépare chez nous. Et même monsieur Woerlitzer, pianiste de Sa Majesté prussienne, est déjà chez nous depuis deux semaines. Il joue très bien ce petit. C'est un petit Juif, à l'esprit ouvert par ailleurs et qui a bien appris les quelques morceaux qu'il nous a fait entendre. Il est venu chez moi. Ce n'est même encore qu'un enfant, il a *16* ans. Son *Fort*, ce sont les Variations de Moscheles sur la marche d'Alexandre. Il les joue parfaitement et je crois que cela ne laisse rien à désirer. Il s'est fait entendre deux fois publiquement et joua les deux fois ces Variations. Lorsque tu l'entendras, tu seras content de son jeu, quoique, entre nous soit dit, il lui manque encore beaucoup pour le titre qu'il porte. Il y a encore aussi un autre Français, monsieur Standt : il pensait donner un concert ; il est venu chez moi et, après réflexion, il a changé de projet. Mais parmi les nouvelles musicales amusantes il y a que monsieur Blahetka, père de la pianiste, m'a écrit de Vienne qu'il viendrait si je le lui conseillais. Matière délicate. L'Allemand voudrait faire de l'argent, mais si par hasard son espoir était déçu, il m'en voudrait ; je lui ai donc répondu aussitôt : « que depuis longtemps déjà on m'avait demandé s'il n'entreprendrait point ce voyage, que de nombreuses personnes, surtout le

monde musical, le souhaite vivement ; — à côté de cela, je lui expose avec délicatesse qu'il y aura Mademoiselle Sonntag, que Lipinski arrive, qu'il y a bien un théâtre, dont la location coûte *100* thalers, qu'il y aura des bals, que la Pentecôte approche, qu'il y a beaucoup de promenades à faire, etc., etc... afin de n'avoir rien à me reprocher. — Il peut se faire qu'il arrive ; — je m'en réjouirais, et pour elle je ferais tout, même s'il fallait jouer avec elle sur deux pantaléons, car tu ne saurais croire combien cet Allemand fut bon pour moi à Vienne. Kostus est actuellement à Czenstochowa avec sa mère ils arrivent la semaine prochaine, et dès le premier juin il partira avec Hube par Berlin pour Paris ; après y avoir séjourné *2* ou *3* mois et demi ils fileront par la Suisse en Italie. Quant à mon voyage je ne sais maintenant ce qu'il en sera. Moi, je crois, qu'au lieu d'aller à l'étranger cette année, je finirais par attraper la fièvre et que c'en sera fait. Je resterai le mois de juin, je resterai le mois de juillet, et je n'aurai même pas envie de partir ; tu sais sans doute que ce sera uniquement parce qu'il fera chaud ; l'opéra italien ne commencera à Vienne qu'en septembre, ainsi que l'assurait hier *Henneberg* ; je n'ai donc aucune raison de me presser, d'autant plus que le Rondo destiné au nouveau concerto, n'est pas encore terminé, et pour cela il faut être *en veine* ; mais je ne me presse pas ; puisque j'ai déjà le premier allegro, le reste ne me préoccupe pas. Je peux de nouveau donner un concert, puisque je n'ai pas encore joué mes Variations, et ces dernières, Blahetka me l'annonce dans sa lettre, ont paru dernièrement ; Hasslinger les a emportées à Leipzig pour la foire de Pâques. J'espère que lorsque Magnus reviendra de Vienne (il est allé en Galicie pour ses propres affaires et devait de là se rendre à Vienne) il me les apportera. *L'Adagio* du nouveau concert est en mi majeur. Je n'y ai pas cherché la force, c'est plutôt une romance, calme, mélancolique ; il doit donner l'impression d'un doux

regard vers des lieux qui évoquent mille souvenirs charmants. C'est comme une rêverie par un beau temps de printemps, mais au clair de lune. C'est pourquoi l'accompagnement y est en *sourdine*. C'est-à-dire avec des violons assourdis par une manière de peigne, qui entourant les cordes, leur fait rendre une sorte de son nasillard, argentin. C'est peut-être mauvais, mais pourquoi avoir honte d'écrire mal en dépit de la science qu'on a acquise, le résultat seul fera apparaître la faute. Tu en déduiras à coup sûr mon inclination à faire le mal contre ma volonté. Oui, c'est comme en dépit de ma volonté que quelque chose m'entre dans la tête par les yeux, et j'aime de m'y dorloter, en commettant peut-être une faute. Tu me comprendras sûrement. J'ai tenu aussi le fils de N. avec madame Pruszak, sur les fonts baptismaux, il a été adopté ; tu ne saurais croire quel joli garçon cela fait. Mademoiselle Dupont s'est mariée aujourd'hui à 7 heures avec monsieur Cechowski, frère de madame Skrodzka. Le docteur Bixel, ce vieux médecin de *63* ans, s'est marié avec la nièce de sa défunte femme, une jeune fille de *17* ans. L'église était remplie de curieux, et la jeune mariée trouvait étrange qu'on la plaignît à ce point ; je l'ai appris de la fille d'honneur, M^lle^ Moriolles, à qui je vais rendre visite aussitôt que j'aurai mis cette lettre à la poste, car elle m'a envoyé chercher ; tu sais que ce sont là mes amours, que je confesse bien volontiers, il faut donc être obéissant et respecter l'enveloppe des sentiments cachés. Tu sais, je n'aurais point cru de moi-même, que je pusse être aussi dissimulé que je le suis, lorsque mon cœur n'est point disposé à te confier ce qui le chagrine. Je vais aujourd'hui au théâtre. Monsieur Smochowski, nouvel acteur tragique de Lwow, débute dans *Thérèse, orpheline de Genève*, dans le rôle de Werowski. Je n'ai pas grand espoir, quant à sa manière de jouer, mais enfin je verrai ce qui en est. On dit que Pasta arrive, mais j'en doute. Plus

dignes de foi sont les nouvelles en ce qui concerne la célèbre (quoiqu'un peu passée) cantatrice, Madame Milder Hauptmann. Romberg, aussi serait attendu. Qu'ils viennent donc, moi je m'en tiens à toi et j'espère que cette fois tu assisteras à mon concert. Je pense que vers la fin mai, c'est-à-dire dans deux semaines, j'essayerai à la maison le premier *Allegro*. C'est au commencement de juin que je jouerai, afin de m'en débarrasser avant que ne commencent les fêtes annoncées par le Courrier. Donne-moi donc la date exacte de ton séjour à Varsovie, car j'aurais encore plus de peine que la première fois, s'il me fallait me produire sans que tu fusses là. Non, tu ne sais combien je t'aime, je ne peux te le prouver d'aucune manière, et je veux depuis si longtemps que tu le saches. Ah, que ne donnerais-je point pour te serrer la main, tu ne le devineras pas... la moitié de ma misérable vie.

F. Chopin.

Je ne t'annonce pas le programme de mon concert, je ne le sais pas encore moi-même. Je tâcherai d'avoir Teichmann. Il devait déjà chanter à mon deuxième concert dans le duo d'*Armide* avec M^me^ Mayer, car il appréhende de se produire solo, mais, par malheur, M^me^ Cymmermann et Polkowski ont chanté ce duo il y a une semaine, alors Kurpinski n'aimerait pas qu'il fût chanté à nouveau, comme pour montrer qu'ils savent mieux chanter. Je t'ai tant écrit et je voudrais t'écrire encore. Je voulais t'envoyer une nouvelle valse pour t'amuser, mais tu ne la recevras que la semaine prochaine.

Mes parents et les enfants t'envoient leurs meilleurs compliments. M. Zywny, y compris.

◆

(56)

43.
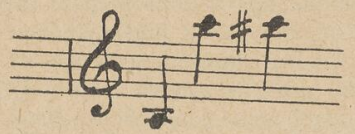
A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, le 5 juin 1830.

Mon bien-aimé,

Tu as perdu cinq concerts de mademoiselle Sonntag! Mais ne le regrette pas trop, car tu l'entendras encore, s'il est vrai que tu arrives le 13. Ce sera paraît-il un dimanche et tu seras en route, juste au moment où j'essayerai à la maison le premier Allegro du 2e concerto, pour profiter de l'absence de Mademoiselle Sonntag, qui m'a dit elle-même hier de sa charmante petite bouche, qu'elle part pour Fischbach, appelée par Sa Majesté le roi de *Prusse*. Tu ne saurais croire combien j'eus de plaisir à la connaître de plus près, c'est-à-dire dans une chambre sur un canapé, car tu sais que nous ne nous permettons rien de plus avec ce messager des dieux, comme l'appellent ici justement ceux qui en sont fous. Le prince Radziwill m'a présenté très gentiment, ce dont je lui suis très joliment obligé. Je n'ai pu toutefois profiter beaucoup de son séjour chez nous, qui a duré pourtant une semaine, car je savais combien elle pouvait être accablée par les visites aussi bizarres qu'ennuyeuses des castellans, généraux, woïwodes, sénateurs et aides de camp, qui s'incrustaient chez elle, afin de regarder ses mirettes et parler du beau temps. Elle les reçoit tous très poliment, car elle a l'âme si bonne, qu'elle ne pourrait être discourtoise ; hier pourtant, afin de pouvoir aller au théâtre pour la répétition, elle dut s'enfermer dans sa chambre pour mettre son chapeau, le valet de chambre n'arrivant pas à se tirer d'affaire pour annoncer les gens. Je ne serais pas allé chez elle une seule fois, si elle n'avait exigé de me voir pour un chant que Radziwill lui avait arrangé et qu'il m'avait demandé de mettre au point. Ce sont des Variations sur une dumka ukrainienne ; le thème et la fin sont jolis, mais le milieu ne me plaît pas,

ainsi qu'à mademoiselle Sonntag ; je l'ai un peu transformé, mais ce n'est toujours pas bien fameux. Je suis content qu'elle s'en aille aujourd'hui après le concert, j'aurai ce souci en moins ; peut-être Radziwill arrivera-t-il pour la fin de l'assemblée de la Diète, et renoncera-t-il à ses Variations. Mademoiselle Sonntag n'est pas belle, mais charmante au plus haut point. Elle ensorcèle tout le monde avec sa voix, qui n'est pas très étendue, elle ne nous la laisse entendre en effet que de :



mais elle est extrêmement étudiée ; ses diminuendo sont *non plus ultra*, ses *portamenta* jolis, et ses gammes, surtout les gammes chromatiques, montantes sont excellentes. Elle nous a chanté l'air de Merkadante très, très joliment et les Variations de Rode, surtout les dernières roulades, admirablement ; les variations sur des thèmes russes plurent tellement, que rappelée, au lieu de grandes révérences pour remercier, elle les chanta à nouveau. La même chose hier avec les variations de Rode. Elle nous a chanté la Cavatine du *Barbier*, cette fameuse cavatine et celle de la Pie, tu peux te figurer la différence avec tout ce que tu viens d'entendre maintenant. Elle a chanté l'air de Freischutz, celui que tu connais, mieux qu'admirablement. Je suis allé une autre fois chez elle, et j'y ai rencontré Soliwa avec des demoiselles ; elles chantèrent en ma présence ce duo, avec ce majeur à la fin, *barbara sorte*, tu sais de quoi il s'agit ; mademoiselle Sonntag leur dit alors que leurs voix étaient criardes, que leur méthode était bonne, mais qu'elles devaient user d'autres moyens pour donner leur voix, si elles ne veulent pas la perdre avant deux ans. Elle dit en ma présence à Mlle Wol-

kow qu'elle avait beaucoup de facilité, de jolies manières, mais *une voie* (*sic*) *trop aiguë* ; elle les pria de venir la voir plus souvent et qu'alors elle leur montrerait les moyens dont elle se sert elle-même. C'est d'une gentillesse surnaturelle, c'est de la coquetterie poussée à un tel point, qu'elle participe du naturel, car on ne peut supposer qu'une femme puisse rester aussi naturelle, sans connaître toutes les ressources de la coquetterie. Elle est un million de fois plus jolie et plus agréable dans son costume du matin que dans sa robe de gala, le soir, bien que ceux qui ne l'ont pas vue le matin, fussent fous d'elle... Quand elle reviendra, elle donnera ses concerts jusqu'au 22, après quoi, elle pense se rendre à Saint-Pétersbourg, je l'ai appris de sa bouche, dépêche-toi donc, arrive, afin de ne rien perdre de plus que ces *5* concerts. Il est fortement question de l'arrivée de Pasta. Elles doivent chanter ensemble. Il y a aussi une certaine demoiselle Belleville, Française, qui joue très bien du piano, avec beaucoup de légèreté et d'élégance, dix fois mieux que Vœrlitzer ; elle donne un concert mercredi. Elle se trouvait à la cour, à la fameuse soirée musicale, où étaitaussi mademoiselle Sonntag. Ces deux jeunes filles s'y produisirent avec succès. Il y avait aussi Vœrlitzer, mais il n'y plut pas autant, ce que je sais de la bouche de Kurpinski qui accompagnait au piano mademoiselle Sonntag. Les gens s'étonnaient de ne point m'y trouver, mais moi je ne m'étonnais pas. Kocio Pruszak part aujourd'hui à *4* heures de l'après-midi avec Hube. Madame Pruszak avec Olesia et le reste, les reconduit jusqu'à Lowicz, de là ils vont avec leurs propres chevaux jusqu'à Kalisz, puis de là en extra poste. — Mais parlons encore un peu de Sonntag. — Elle brode parfois d'une façon toute nouvelle qui fait un effet énorme, mais pourtant pas avec le même effet que Paganini. C'est peut-être parce que le genre est plus petit. Il semble, du parterre, que son souffle est parfumé par les fleurs les plus fraîches et c'est comme une caresse délicieuse,mais qui émeut rarement jusqu'aux larmes. Radziwill raconte qu'elle joue le rôle de Desdémone dans la dernière scène d'*Otello* de telle façon que personne ne peut retenir ses larmes. Justement je lui en parlai et lui demandai, si elle ne consentirait pas à nous jouer cette scène en costume (car elle est aussi, paraît-il, actrice excellente) ; elle me répondit qu'elle avait vu souvent des larmes dans les yeux des spectateurs, mais que cela la fatigue de jouer sur la scène et qu'elle s'est jurée de ne prendre des rôles qu'aussi rarement que possible. Viens te reposer seulement de tes peines champêtres au sein de l'amitié, mademoiselle Sonntag chantera pour toi et tu prendras de cette façon de nouvelles forces pour accomplir ta tâche. Quel dommage qu'en place de lettre, je ne puisse m'envoyer moi-même. Tu ne me voudrais peut-être pas, mais moi je te veux et je t'attends avec la moustache rasée.

F. Chopin.

Mademoiselle Sonntag chante aujourd'hui quelque chose de Sémiramis. Les concerts sont courts, elle chante d'habitude quatre fois et personne ne joue entre temps hormis l'orchestre, et de fait il faut du repos après l'avoir écoutée tellement elle vous ravit.

Les demoiselles du Conservatoire ne se produiront pas ce mois-ci.

Mademoiselle Belleville a joué mes *Variations* imprimées à Vienne et en sait même une par cœur. Dommage qu'il n'y ait plus où écrire, car je ne voudrais pas me séparer de cette lettre, ni te quitter toi, — est-ce que tu m'aimes aussi ?

Le papier est si transparent, que je me vois obligé de confectionner une enveloppe.

Papa, Maman, les enfants, Zywny et tout le monde.

Gonsie dit qu'il te racontera ce qu'il devait t'écrire, lorsque tu arriveras.

◆

44.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, samedi le 21 août 1830.

Vilain hypocrite !

C'est la deuxième lettre que je t'écris, — tu ne le croiras pas, tu diras que Fryc ment, mais cette fois je suis sincère. — Bien arrivé avec le Baron à Varsovie, je t'ai écrit de suite, or mes parents se trouvaient à Zelazowa Wola ; c'est pourquoi tout naturellement, comme je ne restais que peu de temps à Varsovie, j'y ai laissé ta lettre qui devait être mise à la poste ; à mon retour avec mes parents mardi dernier, j'ai retrouvé cette lettre au même endroit près des tasses à thé, où je l'avais laissée en partant. Charles qui est venu chez nous pendant mon absence m'a dit avoir vu cette lettre posée sur les tasses. Mais c'est un mal pour un bien. Je ne t'invectiverai pas dans cette lettre, comme dans l'autre, alors que j'avais gardé fraîchement dans l'esprit tes aventures à Poturzyn. Je dois te dire franchement, que j'ai bien du plaisir à me rappeler tout cela — j'ai la nostalgie de tes champs, — et ce bouleau sous la fenêtre ne peut me sortir de la mémoire. Et cette arbalète ! Comme c'est romanesque ! Je m'en souviens de cette arbalète, pour laquelle tu m'as martyrisé, pour tous mes péchés. Mais je dois te rendre compte du temps qui s'est passé, t'apprendre la date certaine de mon départ, et te dire tant de choses plus utiles. C'est d'abord Angèle (1) qui m'a occupé à Varsovie. J'assistais à la représentation. Il manque peu de choses à Gladkowska. Elle est mieux sur la scène que dans la salle. Je ne parle pas de son jeu dans la tragédie, excellent, il n'y a rien à dire. Quant au chant, ne seraient-ce ces fa dièze et ces sol dans les hautes notes, il n'y aurait rien de mieux dans le genre ; à l'entendre filer ses phrases

(1) « Angèle », opéra de Paër.

tu te réjouirais ; elle nuance à la perfection et quoique au début sa voix tremblait, elle finit par l'affermir. L'opéra a été raccourci. C'est pourquoi, sans doute, je n'y ai pas relevé de longueurs ennuyeuses. L'air de Soliwa, fait le plus grand effet au second acte ; je savais qu'il pouvait faire de l'effet, mais je n'en escomptais point un pareil. Les romances qu'elle chante au deuxième acte, avec accompagnement de harpe (c'est Ernemann qui derrière les coulisses joue pour la harpe sur son piano, sans nuire à l'illusion) ont été très bien rendues. J'étais satisfait. A la fin, Angèle fut rappelée et couverte d'applaudissements. D'aujourd'hui en huit auront lieu les débuts de Fiovilla dans le *Turc*. Wolkow plaît mieux. Il te faut savoir qu'Angèle a beaucoup d'*antagonistes* qui ne savent eux-mêmes ce qu'ils doivent lui reprocher. Sans doute, l'Italien eût pu choisir quelque chose de mieux pour Gladkowska. Il est possible que la Vestale lui eût donné plus de chances, mais cela aussi n'est pas mal ; l'on y trouve de rares beautés et des difficultés extraordinairement rendues pour une débutante. Szczurowski est terrible ; une sorte de Talma, de Kemble, de Devrient et de Zolkowski s'affirment dans sa seule personne ; c'est à ne pas savoir ce qu'il est vraiment, en tous cas un fou parfait. Zdanowicz est d'après Soliwa *non plus ultra*. Salomonowicz est malheureuse, Nawrocka toujours aussi affectée, et Zylinski digère sur la scène. Hier encore, à la répétition du *Turc*, il m'irrita par son sang-froid alors qu'il alignait des coups de bâton au Turc. Wolkow chantait bien, elle joue aussi très bien, — c'est un rôle qu'à coup sûr elle saurait jouer. Elle fera peut-être plus d'effet sur le public par ses yeux que par sa voix. Elle a monté plusieurs fois jusqu'au ré avec pureté et assurance. Je ne doute pas qu'elle plaise plus que Gladkowska. Le quintette a très bien marché. Le général était content. Kostus est à Francfort avec Kincel et ils doivent revenir par Milan, Trieste

et Vienne. Hube est encore là et ne sera que le 15 à Rome. Ce que je fais ? Le mois prochain je pars le jour *X* mais je dois d'abord essayer mon Concerto, car j'ai terminé mon Rondo. Demain Kaczynski et Bielawski viendront chez moi. Le matin à *10* heures, incognito, en présence d'Elsner, d'Ernemann, de Zywny et de Linowski j'essaye ma Polonaise avec violoncelle et Trio. Nous jouerons à mort. C'est pourquoi je n'ai invité personne en dehors des personnes mentionnées et de Matuszynski, qui m'est seul toujours resté dévoué, non pas comme cet Hypocrite, ce Bandit, cette Canaille de... devine qui ! Kostus me fait saluer par les demoiselles Palczewski. Mme Pruszak est à Marienbad, ils sont allés y boire les eaux, Mleczko aussi. Mon préféré, Pietrus Dziew. est resté en route à Reinertz où il boit du petit lait. J'ai vu Oborski aux Variétés, il fut aimable. Valère avec des boutons en brillants, parade dans les rues avec une mine de banquier. Vincent, toujours aussi bon, excellent fonctionnaire que par le passé. J'ai rencontré Laczynski, qui reste encore chez toi, ce que je ferais si j'étais à sa place, le surlendemain de son arrivée à Varsovie, il te l'a sans doute raconté. Le Baron est en session, habite chez Conti, et je ne l'ai vu qu'une fois depuis mon retour ; sa mère est toujours au plus mal, il me l'a dit. J'ai vu hier le Châtelain ; nous avons parlé de toi. Charles est sûrement parti, car il devait se rendre dans ses biens. Aujourd'hui Hamlet, j'y vais. Hier *Mademoiselle Rivoli*, nouvelle *Vache*, a débuté dans le rôle (d'Olésia Pruszak) traduit par Gaszynski, *Les premiers amours*. Ton rôle est bien joué par Niwinski, celui de Kocio est mieux joué par Jasinski qu'il ne le serait par Kocio, mon rôle par Szymanowski, presque comme moi, qui suis loin d'atteindre Heroch, enfin Kratzer, de toute sa vie ne trouvera de meilleur moyen pour faire fuir les rats. Kucharski, en comparaison, *c'est du Cherubini*. Je me dépêche, car je veux mettre moi-même cette lettre à la poste, afin que ce pauvre diable ne reste pas

comme son frère à la maison. La semaine prochaine je ne pourrai de nouveau m'empêcher de te gronder pour ce que j'aurais dû t'écrire aujourd'hui, en voilà assez. Je ne veux plus rien de toi, même te serrer la main, tu m'as dégoûté de toi pour des siècles, Monstre Infernal. Donne ta bouche.

F. Chopin.

S'il y a des lettres pour moi, renvoie-les-moi *retro*. Excuse-moi, pour ce que je t'écris, car aujourd'hui je suis plus bête que jamais. Papa, Maman, mes petites sœurs t'envoient leurs compliments les plus choisis.

◆

45.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, 31 août 1830.

Mon très cher Titus,

Ta lettre vient bien à point. Il a suffi que je la reçoive pour guérir de mon rhume. Puissent mes lettres avoir sur toi des effets aussi salutaires ! et tels que les ayant lues, on puisse perdre toute fausseté et toute hypocrisie ; comme je m'en réjouirais. Quant à cette lettre, je suis sûr qu'elle n'obtiendra pas ces résultats ; tout au contraire à ce qu'il me semble, elle provoquera de nouvelles incartades et la colère dans ton cœur de lion, et c'est tant mieux que nous soyons séparés par *40* milles, car peut-être ta vengeance s'exercerait-elle immédiatement sur moi dans toute sa cruauté. La faute est grande, mais douce à celui qui l'a commise ; je suis à Varsovie, mais aussi vrai que je t'aime, rien ne m'attire en dehors du pays. Tu peux me croire, si je pars la semaine prochaine, c'est-à-dire en septembre (demain c'est le 1er) je partirai pour satisfaire à ma vocation et au bon sens (qui doit être bien petit, puisqu'il n'a pas la force de détruire tout le reste dans ma tête). Le jour de mon départ approche, déjà, cette

semaine il me faudra essayer mon concerto en quatuor, afin que ce quatuor puisse s'entendre d'abord avec moi, s'apprivoiser un peu, sans quoi d'après Elsner, il y aurait du désordre à la répétition avec l'orchestre. Linowski recopie d'urgence et s'est déjà mis au Rondo. J'ai essayé le Trio dimanche dernier ; je ne sais si c'est parce que je ne l'ai pas entendu depuis longtemps, mais j'étais *assez content de moi* (heureux homme !) ; il m'est seulement venu à l'idée de remplacer les violons par l'alto ; c'est la quinte qui résonne le plus dans le violon, et dans mon concerto on n'en use presque pas ; l'alto sera plus fort contre le violoncelle dont la partie est adaptée à l'instrument, en vue de l'impression. C'est tout, en ce qui me concerne. Parlons maintenant des autres musiciens, tu diras qu'ici encore je m'en suis tenu aux lois de l'égoïsme que tu m'as proposées. Soliwa avait préparé Mademoiselle Wolkow samedi dernier, si bien qu'elle ensorcela l'orchestre et le parterre par sa coquetterie, un bon jeu, des dents et des yeux charmants. Elle était plus jolie qu'aucune de nos actrices, mais je ne pus reconnaître sa voix au premier acte. Elle entra très habillée, comme pour se promener au bord de la mer, une lorgnette à la main, fit des œillades et se déplaçait avec tant de goût, que personne ne l'eût prise pour une débutante. En dépit des applaudissements très nourris et des cris, elle eut tellement le trac, que je ne la reconnus qu'au second acte dans l'aria, qu'elle ne chanta pas si bien qu'avant-hier à la deuxième représentation, où le premier acte alla aussi tout autrement. Quant au chant, Gladkowska lui est de beaucoup supérieure ; à voir Wolkow sur la scène, je ne supposais même pas qu'il pût y avoir une telle différence. Nous avons décidé avec Ernemann, qu'il n'y aurait pas une deuxième Gladkowska pour la pureté, l'intonation et la haute qualité du sentiment dont elle fait preuve sur la scène. Il arrive à Wolkow de chanter faux, tandis que l'autre que j'ai deux fois entendue dans *Angèle*, n'a jamais

eu une note douteuse. Lorsque je les vis hier, je leur récitai tes compliments pour lesquels elles me prient de t'adresser leurs meilleurs remerciements. D'après ce que me raconta Celinski, Wolkow fut mieux reçue que l'autre, ce qui doit toucher vivement l'Italien, car il me déclara hier qu'il ne désirait pas que l'une plût mieux que l'autre, mais qu'il était bien obligé de constater qu'il en sera ainsi. Il faut pourtant attribuer la chose au Turc, ou plutôt à Rossini qui fait plus d'impression sur notre public, — ensorcelé par-dessus le marché par le costume et ce qui se trouve sous le costume de la jeune fille, — que les plaintes d'une fille malheureuse ou les plus beaux élans de Paer. Gladkowska doit débuter sous peu dans la *Pie* ; « sous peu », c'est-à-dire sans doute, lorsque je serai bien loin derrière les remparts. Mais tu seras peut-être alors à Varsovie et tu me donneras ton opinion. Son troisième rôle sera dans la Vestale. Je ne sais ce que jouera Wolkow.

Je suis allé aussi pour la deuxième fois avant-hier dans le camp du général Szembek. Il te faut savoir qu'il a établi son quartier à Sohaczew, et qu'il s'était entendu avec Michel, pour m'y amener. Mais comme cela ne put se faire il m'envoya son adjudant, Czaykowski, frère de cette demoiselle Czaykowska qui joue du piano et défaille, pour m'amener le voir. Szembek est très musicien, il joue bien du violon, a pris naguère des leçons avec Rode et est un Paganiniste enragé ; en dehors de cela, il appartient à la caste des bons musiciens. Il donna ordre de jouer à sa musique, elle s'était exercée toute la matinée, et j'ai entendu des choses singulières. Tout cela joue sur des trompettes appelées bugles ; imagine-toi qu'ils arrivent à faire des gammes chromatiques aussi rapidement qu'il est possible et diminuendo vers les notes basses. Si bien qu'il me fallut louer le soliste, qui le pauvre n'en a plus pour longtemps à servir, car il a l'air d'être phtisique quoique encore jeune. Cela m'a donné beaucoup à penser

que d'entendre la Cavatine de la Muette jouée sur ces instruments avec toute la précision et les nuances voulues. Il possède un piano dans son camp et je ne sais comment cela s'est fait, mais il m'a compris et n'a pas fait semblant. *L'Adagio* a fait sur lui le plus grand effet ; il ne voulait pas me laisser partir, si bien, que je suis arrivé en retard au Turc. *A propos*, il y a dans un journal de Berlin un article stupide sur la musique à Varsovie. Il y est d'abord question d'Angèle, qu'il loue fort justement, aussi bien pour le chant, le sentiment que pour le jeu ; plus loin il est écrit : « Cette jeune artiste est sortie d'un institut dirigé par MM. Elsner et Soliwa. Le premier des deux, professeur de composition, a formé quelques élèves parmi lesquels MM. Orlowski, Chopin et quelques autres qui avec le temps pourraient contribuer à, etc., etc. » Que le diable emporte ce compagnon. « *On vous a joliment collé* », m'a dit Bouguet tout en fredonnant et les yeux plus rouges que jamais. Ernemann ajouta que je devais m'estimer heureux d'avoir été cité en deuxième. L'article ne dit rien d'autre de ces élèves et termine aussitôt : « Quant à juger les œuvres de MM. Elsner, Soliwa et Kurpinski nous en reparlerons plus tard. » Parfaite idiotie d'un Varsovien bien intelligent. J'allais oublier de te parler de Rinaldi : pour l'amour de Dieu envoie-moi ce livre par Laczynski ou autrement, car l'Italien ne me laissera pas en paix. Le diable m'emporte d'avoir oublié ce livre lors de mon départ de ton État de Poturzyn. Kostus doit se trouver le mois prochain à Vienne avec Kimmel, m'a déclaré le vieux Pruszak ; il rejoindra ensuite sa mère à Dresde et reviendra à Varsovie ; pendant ce temps-là Hube se balladera en Italie. Le crâne me fait mal, lorsque j'évoque l'Italie, il me semble que...

Assez de bêtises ; excuse-moi, mon chéri, de t'avoir, comme d'habitude, écrit je ne sais quoi, mais ton sarrazin te rapporte assez, afin de payer pour cette lettre, ne contiendrait-elle rien d'autre qu'une feuille de papier

écrite de ma main et ma signature que je suis toujours prêt à inscrire à ta place sur le plus diabolique des marchés infernaux. J'ai longuement vu hier Vincent Skarzynski qui t'aime et m'a demandé de tes nouvelles. Tout le monde me parle d'Olésia et personne d'un certain quelqu'un d'autre. Mais je me réjouis que le secret se soit noyé dans mon cœur, et qu'il y ait en moi la fin de ce dont tu es le commencement. Réjouis-toi d'avoir en moi-même un abîme où tu peux tout jeter sans crainte, comme en un autre toi-même, car il y a longtemps que ton âme y est déposée au fond. Je cache tes lettres comme si c'était le ruban d'une amante. J'ai le ruban ; écris-moi et nous nous dorloterons de nouveau dans une semaine.

A toi pour toujours.

F. Chopin.

Salutations les plus sincères de mes parents et de mes sœurs. Louise te remercie pour tes vœux que je lui ai lus. Zywny te serre la main, salutations de tes connaissances Max, Soliwa, etc.

Je ne peux me résigner à quitter ce papier ; aussi figure-toi que mademoiselle F. veut absolument que je m'occupe d'elle, que je lui apprenne à jouer du piano, et... le papa le voudrait bien ; il m'a plusieurs fois poussé chez elle, elle vient chez moi, mais je ne me sens aucun appétit pour elle. Pauvre fille, il faut qu'elle joue des concertos, et elle ne sait rien. Je lui ai conseillé Ernemann, mais Ernemann n'en veut pas et conseille Dobrzynski ; il dit qu'elle est Lithuanienne, qu'il est Lithuanien lui aussi, et qu'ils se complèteront. Ce ne sont là que facéties.

◆

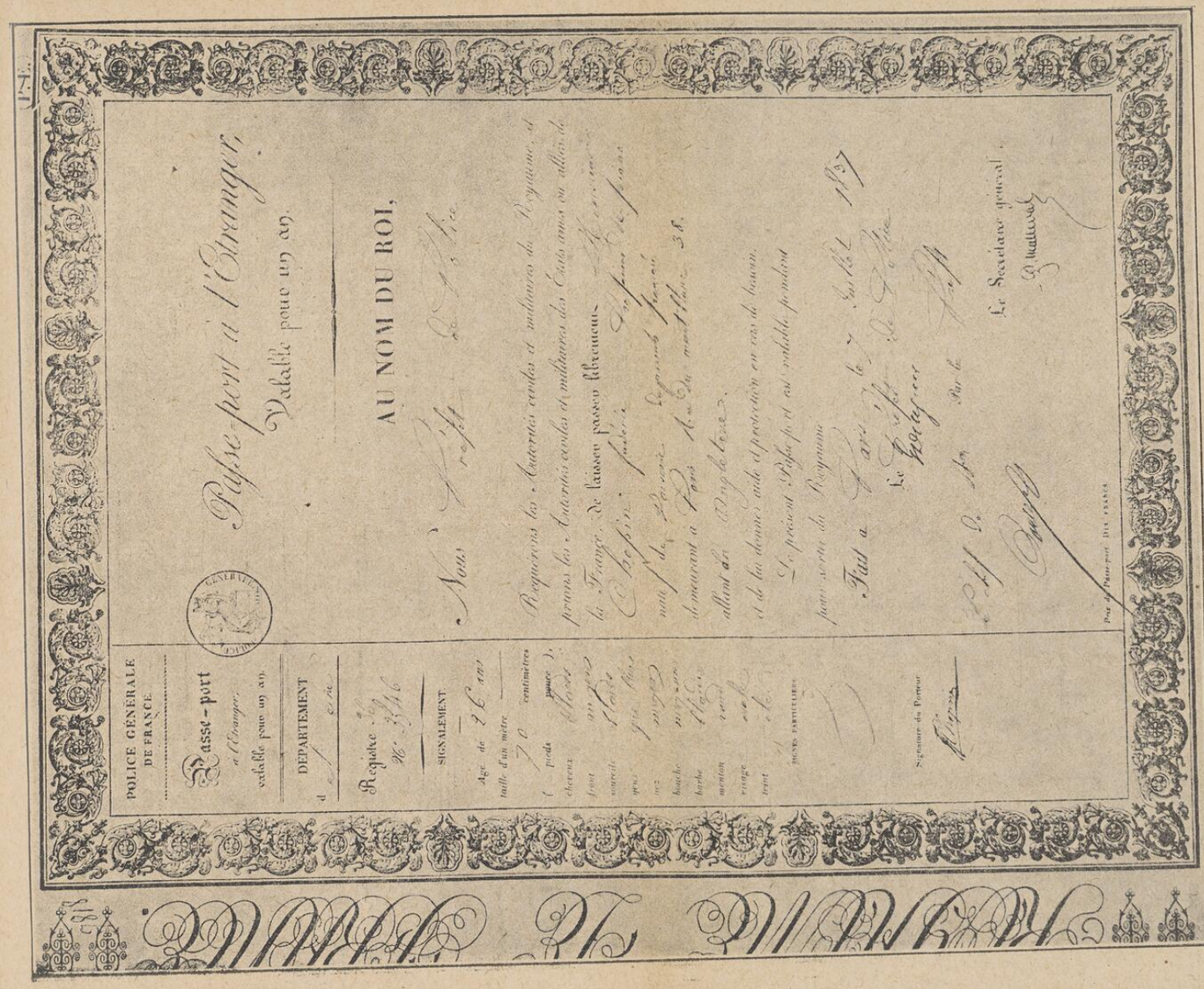
46.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
[Varsovie], samedi le 4 septembre 1830.

Mon bien cher Titus,

Je te le dis, Hypocrite, je suis encore plus fou que d'habitude. Je suis toujours là, — je ne me sens pas la force de fixer un jour ; je crois que je pars pour oublier à jamais la maison ; je crois que je pars pour mourir, — et comme cela doit être triste de mourir autre part que là où l'on a vécu. Comme ce sera affreux de voir auprès de mon lit de mort, au lieu de ma famille, un médecin compassé ou quelque domestique. Crois-moi, je souhaiterais d'aller plus d'une fois chez Chodkiewicz pour retrouver le calme auprès de toi, au lieu de cela, je sors de la maison, je suis pris d'une indéfinissable nostalgie et je reviens à la maison, pourquoi ? — pour languir à nouveau. Je n'ai pas encore essayé mon concerto, — quoiqu'il en soit, j'aurai abandonné tous mes trésors avant la Saint-Michel et je me trouverai à Vienne, condamné à soupirer éternellement. Qu'est-ce donc que cette folie ? Toi qui en connais si bien la nature, explique-moi, pourquoi me semble-t-il qu'aujourd'hui ce sera seulement demain ? Ne sois pas si sot, telle est la réponse que je puis me donner à moi-même ; si tu en connais une autre, envoie-la moi.

Orlowski est à Paris, Norblin a promis de lui trouver une place au théâtre des *Variétés*. Le Sueur l'a bien reçu et lui a promis de tenir compte de son savoir musical. Le camarade peut s'en sortir, s'il veut s'en donner la peine. Mes intentions pour l'hiver sont de passer deux mois à Vienne, puis l'Italie et au moins l'hiver à Milan. J'aurai des lettres. Mlle de Moriolles est revenue hier des eaux. Louis Rembielinski est à Varsovie, je l'ai vu chez Lours où je suis entré en discussion avec Ernemann au sujet du Turc, d'Agnès, de l'Italien et du Polonais. Soliwa accapare la direction des opéras où débutent ses demoiselles ;


POLICE GÉNÉRALE DE FRANCE

Passe-port à l'Etranger, valable pour un an.

DÉPARTEMENT

Signalement

AU NOM DU ROI,

Nous

Requérons les Autorités civiles et militaires du Royaume, et prions les Autorités civiles et militaires des Cantons ou Alliés de la France, de laisser passer librement

Fait à

Le Secrétaire général

Passeport de Frédéric Chopin délivré par le Gouvernement français en 1837
(Collection de M. Alfred Cortot, Paris).

tu verras qu'il finira par se rendre maître de Kurpinski ; il a déjà un pied à l'étrier et il est soutenu par un cavalier moustachu (1). Il a aussi pour lui Osinski. Palstet a vu Rastawiecka quelques jours avant sa mort ; il dit qu'elle était consciente de son état. Mme Palstet me charge de te dire qu'elle est fâchée contre toi, parce que tu ne m'as pas emmené de force à Telatyn. Ce ne sont que taquineries de bonnes femmes, qui de la part de vieilles femmes sont d'autant plus insupportables pour ceux qui n'aiment à se taquiner qu'avec un certain quelqu'un.

Aujourd'hui au théâtre, les chanteurs alpins ; c'est quelque chose dans le genre des tyroliens qui sont venus il y a deux ans, tu t'en souviens sans doute. Gresser dit qu'ils sont plus mauvais et le *Courrier de Varsovie* qu'ils sont meilleurs. Je n'irai pas aujourd'hui, j'aime mieux aller les entendre mercredi à la Ressource dans le palais Mniszek. Ce doit être une grande soirée et ils chanteront dans le jardin. Vincent Skarzynski m'a dit que le procès qui a opposé les deux piliers de la Ressource, c'est-à-dire d'une part Zejdler, Zakrzewski, etc., et de l'autre Steinkeler, Zelazowski, etc., a été perdu de son côté, mais ils font appel. Eux, ce sont les mielleux (parce qu'ils habitent la rue Miodowa) (2) et les partisans de Steinkeler les Mniszkowski. Ces éclaircissements sont utiles pour que tu puisses te rendre compte que les mielleux ont perdu, mais contre toute justice. Bucholtz terminera prochainement son instrument *à la Streicher* ; on joue bien dessus, il est meilleur que ses instruments viennois, mais il est loin d'égaler les instruments viennois de Vienne. Je termine aujourd'hui cette lettre sur ces riens, puisque je la finis sur ce que j'ai déjà écrit, et pour la raison qu'il est *11 h. 1/2*, que j'écris sans être habillé, alors que la petite Moriolles m'attend, que je dois ensuite aller dîner

(1) Probablement le général Roznіecki.
(2) Miodowa : Mielleuse.

chez Celinski ; j'ai promis d'aller après chez Magnuszewski et je n'aurai pas le temps de revenir avant quatre heures pour terminer ce quart de feuille dont je déplore l'insanité, sans pouvoir y remédier. Mais enfin, quoi que je t'écrive, il me semble que j'agis bien de le faire. Je ne peux donner libre cours à mon exaltation dans cette lettre, car si je me laissais aller, la petite Moriolles ne me verrait pas aujourd'hui et j'aime à faire plaisir aux braves gens, lorsque je suis sûr qu'ils sont bien disposés pour moi. Je ne l'ai pas encore vue depuis mon retour, et je dois t'avouer qu'il m'arrive assez souvent de me décharger de mes peines auprès d'elle ; il me semble alors que les gens me croient et je me calme, du moins en surface. Mon père éclate de rire, alors qu'il a peut-être envie de pleurer, — et moi aussi je ris, mais du bout des lèvres.

Nous irons, mon chéri, en Italie ; tu n'auras plus de moi aucune lettre de Varsovie pendant un mois, et peut-être n'en auras-tu pas non plus d'un autre lieu ; aussi longtemps que nous ne nous serons revus, tu ne sauras rien de moi. — Raconter des bêtises ; c'est tout ce que je sais faire, — mais bouger de la ville — cela t'arrivera à toi aussi. Je ne t'attendrai pas en vain et je finirai bien par t'avoir avec moi. Je recevrai des lettres de ce genre : « J'ai fini la construction de mon moulin, je projette celle d'une distillerie, puis ce sera la laine, puis les agneaux, enfin arriveront les deuxièmes semailles » mais ce ne seront ni le moulin, ni la distillerie, ni la laine qui te retiendront, mais... ce sera autre chose. On n'est pas toujours satisfait ; alors qu'on n'a peut-être que quelques instants pour être heureux, pourquoi s'arracher à des illusions qui peuvent encore durer quelque temps. — Quoique je tienne pour sacrés les rapports de société d'une part, j'affirme de l'autre qu'ils sont une invention infernale et qu'il vaudrait mieux que les hommes ne connussent ni l'argent, ni les macaronis, ni les souliers, ni les bifteks, ni les crêpes, etc., mais ils connaissent tout cela. C'est là le plus triste de mes déductions, mais je sais

que tu es aussi de cet avis et que tu aimerais mieux ne point connaître cela. Je vais me débarbouiller, ne m'embrasse pas, car je ne suis pas encore lavé. — Toi ? même si je m'enduisais de pommade bysantine tu ne m'embrasserais pas, si je ne t'y contraignais par le magnétisme. Il y a bien quelque force dans la nature. Aujourd'hui tu rêveras que tu m'embrasses ! Il faut que je me venge pour le rêve affreux que tu as provoqué cette nuit.

F. Chopin.

pour toujours amateur de l'Hypocrisie personnifiée.

A propos : écris-moi et n'oublie pas Rinaldi, rien de plus.

Maman et Papa te saluent cordialement. Les enfants sont descendus pour me rappeler de ne point les oublier, mais écris-moi, je te prie, que j'ai oublié de t'envoyer leurs saluts. L'Italien Soliwa m'a demandé quand tu serais à Varsovie, à Dantzig. Je n'ai pas vu tes sœurs à Varsovie. Madame Plater est revenue.

◆

47.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, le 18 septembre 1830

Mon ami bien-aimé ! Affreux hypocrite ! Comte Ory dégoutant, Abélard, etc.

Je ne sais pourquoi, mais je me sens bien, mon Père et ma Mère en sont très satisfaits. J'ai reçu par Pawlowski ta lettre et le livre ; tu ne pouvais mieux faire que de me renvoyer ce livre. L'Italien me cassait la tête à ce sujet chaque fois qu'il me rencontrait dans la rue. J'ai essayé mercredi dernier mon concerto en quatuor. J'étais assez content, mais pas trop, — les gens disent que le dernier finale est le plus joli (parce que le plus compréhensible).

Comment il ira avec l'orchestre, je te l'écrirai la semaine prochaine, car je l'essayerai mercredi. Demain je le joue encore une fois en quatuor. — Lorsque j'aurai fait cet essai je m'en irai, mais où ? puisque rien ne m'attire nulle part. Je n'ai pourtant pas l'intention de rester à Varsovie, et si tu as des soupçons qu'il s'agit d'une affaire amoureuse, comme pour bien des gens à Varsovie, rejette-les, et sois convaincu, que je saurais rester maître de la situation, chaque fois qu'il pourrait être question de mon moi ; — si j'étais amoureux je serais capable de dissimuler une *flamme* impuissante quelques années encore. Penses-en ce que tu voudras, mais la lettre que te remettra le comte — je l'ai rencontré avant hier rue Podwale et il m'a promis d'honorer notre maison de sa présence corpulente avant son départ — te donnera tous les éclaircissements nécessaires. Je ne voudrais pas partir avec toi. Je n'invente rien, mais aussi vrai que je t'aime, cet instant plus cher que les milliers de jours passés dans la monotonie, cet instant où nous nous embrasserions pour la première fois à l'étranger, serait immédiatement perdu. Je ne pourrais plus t'attendre, te recevoir, te parler, comme on parle lorsque la joie exclut l'échange de mots compassés et froids et que les cœurs se parlent une langue divine. Langue divine ! Quelle expression malheureuse, c'est comme un nombril ou un foie divins ; quelle affreuse matérialité. — Mais revenons au moment où je te verrai là-bas. Peut-être alors ne saurai-je garder pour moi et te dirai-je ce à quoi je rêve toujours, ce qui m'est toujours présent devant les yeux, ce que j'entends constamment, ce qui me donne le plus de joie dans ce monde et ce qui m'afflige aussi le plus. Ne crois pas cependant que je sois amoureux — moi, je renvoie la chose à plus tard.

J'ai commencé une Polonaise avec orchestre, mais elle n'en est encore qu'à l'état de vague ébauche, pas même de commencement. J'ai pris une toute autre idée de Kamienski que celle que je m'étais faite de lui à la campagne. Tu en

apprendras plus long là-dessus par Pawlowski. Aujourd'hui pour te tranquilliser, je t'écris *anticipando* que je ne pars pas avant la Saint-Michel. C'est là le point le plus clair. Je te vois jeter ma lettre et rougir de colère. Mais on ne fait pas ce qu'on veut, frère, on fait ce qu'on peut. Ne pense pas par ailleurs que ce soient des raisons relatives à mon gousset qui m'arrêteraient. Ce ne seraient pas des raisons décisives, mais dans la mesure où elles le sont, pour servir à quelque chose de par la grâce de Dieu, j'ai ce qu'il me faut et cela ne me tracasse pas. S'il m'est difficile de me défendre de la place méritée que me fait le journal berlinois, — le journal viennois, par bonheur, parle autrement de moi dans son compte rendu sur mes Variations. C'est court, mais si substantiel, si haut, si profond, et aussi philosophique, que c'est impossible à traduire. Il termine en disant qu'en dehors des parures extérieures, elles ont une qualité intérieure qui restera. L'Allemand m'a fait un compliment ; lorsque je le verrai je le remercierai. Il n'a cependant rien d'exagéré, et il est tel que je le désire, car il m'accorde la personnalité. — Si ce n'était pour toi, je ne m'étendrais pas si longtemps sur moi-même, mais comme je tiens à toi et que j'en voudrais autant de ta part, alors je me vante, comme les marchands leur marchandise. La deuxième place après Orlowski, ce n'est pour moi ni trop, ni trop peu. On donne aujourd'hui son premier ballet avec d'énormes machines de Monsieur Lesbenier. On prédit qu'il y aura des aventures. Je suis allé hier chez Cichocki, ce gros garçon, pour sa fête. J'ai joué le quintette de Spohr pour piano, clarinette, basson, cor de chasse et flûte. Très joli. Mais il n'entre pas dans les doigts. Tout ce qu'il voulut écrire exprès pour le piano et pour le mettre en valeur est insupportablement difficile et souvent l'on ne peut arriver à trouver le doigté. Ce quintette devait être joué à 7 heures et nous l'avons commencé à *11*. Tu admires que je ne me sois pas endormi ! Mais il y avait une jolie jeune fille qui me rappelait mon idéal. Figure-toi que je

suis resté jusqu'à *3* heures. Le quintette eut lieu si tard, parce que la répétition pour le ballet dura jusqu'à *11* heures. Tu peux en déduire quel grand ballet cela fait. Quels bonds l'on y fera aujourd'hui. J'ai écrit hier à Bartek à Londres. Antoine Wodzinski est revenu de Vienne. Je vais y aller sûrement mais je ne peux t'indiquer le jour de mon départ. Je devais déjà prendre d'aujourd'hui en huit la diligence de Cracovie, mais j'y ai renoncé. Je sais que tu me considères comme entièrement décidé à cet égard. Je te prie de croire, toutefois, que je pense aussi à mon bien, mais, je t'assure, comme je t'aime, que je sacrifierai tout ce qu'il faut sacrifier pour le monde. Pour le monde ! C'est-à-dire pour les yeux du monde, afin que l'opinion, qui a tant d'importance chez nous ne puisse contribuer à faire mon malheur intérieur, ou alors seulement extérieurement. Les gens appellent souvent un malheur, une veste trouée, un vieux chapeau, etc. Lorsque je n'aurai pas de quoi manger, tu seras forcé de me prendre comme scribe à Poturzyn ; j'y habiterai près de l'écurie , il fera si bon auprès de toi, comme cette année dans le château. Pourvu que je me porte bien, — je pense travailler toute ma vie. Je me suis demandé parfois si je suis vraiment paresseux ou si je devrais travailler davantage que ne me le permettent mes forces physiques. Sans rire, je suis convaincu que je ne suis pas encore le dernier des cancres et que je suis capable de travailler, lorsque la nécessité me tient, — encore deux fois plus qu'aujourd'hui. Avoue que je ne peux mieux m'accuser devant toi, qu'en m'innocentant. C'est en vain que je sais que je t'aime, — je voudrais que toi aussi tu m'aimes toujours davantage, et c'est pourquoi je barbouille tant de papier. Souvent il arrive que qui veut le mieux veut le pire. Mais je crois que je serais capable de ne rien gagner ni de ne rien perdre avec toi. La sympathie que j'éprouve pour toi force ton cœur par des moyens surnaturels à éprouver pour moi une sympathie pareille. Tu n'es pas maître de ce que tu penses, c'est moi qui en suis le maître, et je ne me laisserai pas abandonner comme les arbres se laissent dépouiller de leurs feuilles qui leur donnent ce caractère de joie et de vie. En hiver tout sera vert en moi, dans ma tête, mais par Dieu, c'est dans mon cœur qu'il y aura le plus de chaleur, aussi n'y aura-t-il pas lieu de s'étonner d'une pareille végétation. Donne ta bouche pour terminer, à toi à jamais.

F. Chopin.

Je m'aperçois seulement maintenant que je t'ai écrit bien des sottises, — il faut croire que c'est encore mon imagination d'hier qui agit, et que je n'ai pas dormi mon content ? — excuse cette fatigue, j'ai dansé le mazoure. Maman, Papa, te serrent fortement la main, les enfants aussi. Louise est encore fatiguée, mais on espère que cela ira mieux.

J'ai rencontré le président, qui se réjouit de l'arrivée du comte ; il doit t'envoyer par lui des lettres ou quelque paquet, ou encore quelque chose de Dantzig. Valère est toujours Valère. Sa voisine, mademoiselle Kolubakin, est morte. Vincent est bien portant, et joli. Kostus est paraît-il à Dresde avec tout le monde.

Madame Sokolowska est arrivée, toujours bien faible. Tes lettres sont toujours sur mon cœur, près du ruban, — mais, quoiqu'elles ne se connaissent pas, elles sentent bien (ces choses mortes) qu'elles ne sont point de provenance étrangère.

◆

48.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
Varsovie, mercredi matin, le 22 septembre 1830

Mon bien-aimé,

Je peux t'expliquer facilement pourquoi je suis encore ici. En réalité mon père ne désirait pas mon départ il y a quelques semaines, à la suite des troubles qui ont lieu un

peu partout en Allemagne. Sans compter les provinces rhénanes, les Saxons qui ont aussi déjà un autre roi, le Brunswick, Cassel, Darmstadt, etc., quelques milliers de gens se sont mis aussi à bouder à Vienne, à cause d'une certaine farine. Ce qu'on voulait à cette farine, je n'en sais rien, mais qu'il y a eu quelque chose, je le sais. Les Italiens sont en ébullition et n'attendent, m'a dit *Moriollo*, que quelques informations de ce genre. Je n'ai pas encore fait de démarches pour mon passseport, mais les gens prétendent qu'on ne me le donnerait que pour l'Autriche et la Prusse ; rien à faire pour l'Italie et la France. Je sais par ailleurs que l'on a formellement refusé de donner des passeports à plusieurs personnes, ce qui ne m'arriverait sans doute pas. Mon départ s'effectuera donc dans le courant de ces quelques semaines prochaines par Cracovie pour Vienne ; ils se sont rafraîchi la mémoire à mon sujet là-bas et il faut en profiter. Ne le trouve donc pas étonnant ni de ma part, ni de celle de mes parents. Pawlowski est venu hier chez moi, il part demain de bon matin, et comme j'essaye aujourd'hui mon deuxième concerto avec l'orchestre au complet, mais sans les trompettes et les timbales, alors je l'ai invité pour te faire plaisir ; qu'il te raconte donc. Je sais que les moindres détails t'intéressent sur ce sujet. Comme je regrette que tu ne sois pas là, car d'après Ernemann il me faudra juger du concerto, par moi-même. Il y aura Kurpinski, Soliwa et le monde musical le plus choisi, mais à l'exception d'Elsner je n'ai pas beaucoup de confiance en eux. Je suis curieux de savoir ce que pensera l'Italien du chef d'orchestre, Czapek de Kessler, Philippe de Dobrzynski, Le Doux de Soltyk et Pawlowski de nous tous. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais vu ces messieurs réunis. Pour moi, cela s'est laissé faire, et je l'ai fait pour la rareté de la chose.

Parmi les nouvelles diplomatiques, la plus récente est que monsieur Durand, l'ancien Consul de France, qui pour protester contre Philippe voulait se faire sujet russe,

a été rappelé en France ; à sa place est arrivé hier un nouveau consul tricolore dont les diplomates même ne connaissent pas encore le nom. Il y a aussi une nouvelle basse, monsieur Bondasiewicz, qui malheureusement pour lui, en remplaçant Szczurowski, s'est par deux fois montré un sot, dans le Turc et le Barbier. En dehors d'un soupçon de voix pas des plus mauvaises, il n'a pas la moindre qualité. Il chante assez juste, et c'est la seule chose qui ait pu décider le chef d'orchestre de lui permettre de se montrer sur la première scène de Pologne. Il te faut savoir que ce monsieur Bondasiewicz, dont notre public a déjà fait Brinda, Banda et Bombasiewicz, faisait en province l'admiration de ses auditeurs. Chez nous cela va si mal, qu'il faut constamment ralentir, car il n'y arriverait pas. Peut-être se formera-t-il encore car il n'est pas vieux. Szczurowski était malade, et c'est pourquoi il le remplace. Heureusement qu'il est guéri et qu'il pourra jouer dimanche dans la Pie où mademoiselle Gladkowska chantera le rôle d'Annette (ou quelque autre rôle) sous la direction de Kurpinski. Ce qui n'empêchera pas l'Italien de prendre dans quelques années la place de chef d'orchestre, car Kurpinsio cherche une place à St-Pétersbourg (confidence qui m'a été faite dans le plus grand secret). Après mademoiselle Gladkowska dans la Pie, mademoiselle Wolkow se produira dans le Barbier, ce que je ne verrai sans doute plus. Connaissais-tu Woycicki — tu ne le connaissais pas, alors je ne te dis rien de lui.

J'ai déjà terminé mon deuxième concerto, et je suis dans le même état qu'au moment où j'ignorais tout du clavier.

C'est par trop original et je finirai par ne pas pouvoir l'apprendre.

C'est dommage que je doive t'écrire en un pareil jour, alors qu'il m'est impossible de rassembler mes idées. Lorsque je m'interroge moi-même, je suis peiné de constater que je perds souvent la notion des choses. Si j'ai quelque chose devant les yeux qui m'intéresse, des che-

vaux pourraient me passer dessus que je n'en saurais rien ; c'est tout juste si cela ne m'est pas arrivé dans la rue avant-hier ; frappé dimanche par un regard inespéré à l'église, juste au moment où j'étais la proie d'un adorable engourdissement, et aussitôt sorti je ne sus d'un quart d'heure ce qui m'arrivait ; je rencontre là-dessus le docteur Parys et ne sachant comment lui expliquer ma distraction, il me fallut inventer un chien qui me serait tombé dans les jambes et qui m'aurait fait faire un faux pas. C'est affreux de penser quel fou il m'arrive d'être. — Je voudrais t'envoyer quelques-unes de mes sottes choses, mais je ne sais si j'aurai le temps de les recopier aujourd'hui. L'Italien Rinaldi est content et te remercie pour l'envoi du livre. Il m'a dit que Bezobrazow prend des leçons avec lui, mais qu'il ne fait rien, sinon de le payer ; je m'assure que c'est là un premier pas vers mademoiselle Wolkow. Le nouveau ballet d'Orlowski est, en ce qui concerne la musique, vraiment bon et il s'y trouve bien des choses jolies. La machinerie est formidable et c'est pourquoi tout ne réussit pas toujours ; la première fois c'était mauvais, la deuxième mieux, quant à la troisième, je l'ignore, mais il y avait le Prince, alors cela devait bien marcher. Les derniers décors sont les meilleurs. Mais il y a trop de sauteries. C'est terriblement long. Cela finit à *10* heures *1/2*. Je m'excuse sincèrement pour cette lettre, mais tu ne peux en avoir d'autre, c'est fête pour moi aujourd'hui. C'est aussi le jour d'ouverture de l'Université, il faut que je coure m'assurer d'Elsner, de Bielaski, des pupitres et des sourdines, que j'avais oubliés hier à mort ; sans eux l'Adagio tomberait, de toute façon il ne peut avoir grand succès autant que j'en puisse juger. Le Rondo fait de l'*effet*, l'Allegro est *fort*. O affreux amour-propre ! Mais s'il est quelqu'un à qui je dois ma vanité de moi-même, c'est toi, Egoïste ; et l'on devient pareil à ceux que l'on fréquente. Il n'est qu'une chose encore en quoi je ne t'imite pas, c'est dans la promptitude de ta décision, mais j'ai sincèrement

l'intention, sans rien dire, de me décider de partir de samedi en huit, sans remise possible, en dépit des lamentations, des pleurs, des reproches et des supplications à genoux. Mes notes dans mon baluchon, mon ruban dans mon âme, mon âme en bandoulière et je monte en diligence. Des larmes grosses comme des petits pois ruisselleront de toutes parts de long en large dans la ville, de Kopernik à Zdrojow, de Bransk (?) jusqu'au roi Sigismond, et moi, sec et froid, comme une pierre, je rirai des pauvres enfants qui me feront des adieux si touchants. J'use trop souvent de l'adjectif, mais par Dieu, aujourd'hui, si... ce n'était que tu fusses aussi loin, quelque part derrière Hrubieszow, je t'ordonnerais de venir, et je sais que tu aimerais (ne serait-ce qu'à titre de pénitence pour tes autres fautes) consoler ton prochain, mais, crois-moi, pour cela il n'y a de remède qu'à Vienne. Tu vis, tu sens, tu es ému, tu es compris par les autres, alors tu es un heureux-malheureux. Moi je te comprends, jusqu'à l'âme, et... embrassons-nous, car il est impossible de rien dire de plus.

F. Chopin.

Mes parents t'embrassent. — Mes sœurs et frères t'embrassent. Donne encore ta bouche. Mon cachet a mal marqué. — C'est pourquoi je dois mettre la lettre dans une enveloppe. Excuse-moi d'être un pareil cochon *entre nous soit dit*, — mais, pour Dieu, je te demande pardon. — Seulement ne sois pas furieux contre moi. J'apprends aujourd'hui qu'il y a de nouveaux troubles à Berlin.

◆

49.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.
[Varsovie], le 5 octobre 1830

Mon bien-aimé,

Il me faudrait une lettre de toi, pour pouvoir déambuler tranquillement, — tu ne saurais croire comme

cette affreuse mais naturelle incertitude m'agace. Après avoir essayé le 2e Concerto avec l'orchestre, il a été décidé de le jouer en public lundi prochain, ce qui veut dire que je me produirai le 11 avec ce concert. Autant je m'en réjouis peu d'une part, autant de l'autre je suis curieux de l'effet qu'il fera. Je pense que le Rondo fera impression sur tout le monde. Soliwa m'a dit notamment à propos de ce Rondo : *il vous fait beaucoup d'honneur*, Kurpinski me parla de son originalité et Elsner de son rythme. S'il pouvait, cependant (puisque je peux avoir ce qui s'appelle une belle soirée) ne pas y avoir ces malheureuses clarinettes ni ces bassons entre les parties de piano ; j'aurai en outre Gladkowska dans la première partie, dans la deuxième Wolkow chantera. Comme ouverture, je ne donnerai ni Leszek, ni Lodoïska qu'on joue d'habitude, mais Guillaume Tell. Ce que j'ai eu d'histoires, avant que ces demoiselles ne fussent autorisées à chanter, tu ne le croirais pas. L'Italien me donna très volontiers l'autorisation, mais il me fallut m'adresser plus haut, et aller jusque chez Mostowski, qui m'en donna très volontiers la permission (car cela lui est complètement égal). — Je ne sais encore ce qu'elles chanteront ; l'Italien m'a seulement prévenu qu'il fallait un accompagnement de chœurs pour l'un des deux airs. Il n'y a encore eu que deux représentations de la Pie. Gladkowska avait un peu le trac la première fois, et ne le chanta pas comme la deuxième fois. Elle est admirable quand elle chante :



elle ne le chante pas court comme madame Mayer, mais long:



si bien que cela ne fait plus un rapide *gruppetto*, mais huit notes bien chantées. On a ajouté ou plutôt inséré dans le dernier acte après la marche funèbre, la prière de « Mahomet » de Rossini, qui répond bien à sa voix, celle qu'il y a dans la Pie était trop dans les hautes notes. Wolkow apprend maintenant le « Barbier », puis « l'Opéra Italien en Voyage » (1) où elles doivent chanter un duo, c'est pourquoi Soliwa ne voulait pas leur permettre de chanter un duo à mon concert. Je jouerai sur un instrument que Belleville ne voulait pas me donner la dernière fois. J'ai déjà acheté une malle, mon trousseau est prêt, les partitions corrigées, les mouchoirs ourlés, les pantalons terminés. Il ne me reste plus qu'à faire mes adieux et c'est le plus pénible. Quelqu'un qui t'est très proche éprouvera cette misère. Mes parents et les enfants aussi ; gentils enfants, rien ne leur fit tant plaisir que ton salut fraternel que je leur ai transmis de ta part. — Aujourd'hui je t'écris brièvement, car je dois aller encore chez Ernemann et chercher les partitions pour les chœurs, pour Kratzer, s'il veut bien les apprendre, car je sais qu'il me déteste. Une nouvelle : le vieux Gorski, qui parle à la russe, s'est marié avec mademoiselle Pagowska, mais de telle façon, que personne de sa famille n'en sut rien ; — figure-toi que son fils était chez lui, au moment où il se disposait à partir pour Bielany pour se marier ; son fils lui demande alors de le prendre avec lui croyant que son père allait faire une promenade (sans savoir bien entendu que ce dernier se disposait à monter en voiture *en qualité* de jeune marié), — le père se débarrassa de lui, en lui donnant un billet pour « Preciosa » ; pendant ce temps il se préparait à revêtir les attributs du cerf. Le lendemain Vladimir va chez son père avec Skarzynski pour lui souhaiter sa fête, — il leur paraissait étrange de le voir tout embarrassé et tournant la tête à tout moment vers la fenêtre ; mais comme le vieux

(1) Opéra de Fioravanti.

Pagowski habite le même hôtel, et que Gorski devait monter de suite en voiture, le fils pensa que Pagowski venait prendre la succession de la chambre de son père et il ne s'étonna pas de rencontrer en sortant mademoiselle Pagowska (déjà sa belle-mère) qui entrait dans la chambre avec sa mère. Après avoir pris congé de son père, toujours embarrassé et qui s'était rapidement débarrassé de lui, il alla voir Dziekonski, arrivé dans la nuit. Il entre, salue son parrain qui commence par lui déclarer qu'il n'avait pas dormi de la nuit ; et pourquoi ? « car ton père, qu'il aille au diable, s'est emparé de tous les matelas pour son mariage ». comment ? — « Mais, voyons, tu viens de chez lui ». Justement il est impossible qu'il ne m'en ait rien dit. « Demande plutôt au valet de chambre, qui est resté près de la voiture ». Le fils s'en revint, tout attristé par la vilaine conduite du vieux. Dziekonska n'en sait encore rien. Tu connais mademoiselle Pagowska, tu l'as rencontrée chez Madame Pruszak, — petite, assez jolie, — on la taquinait au sujet du jeune Gorski, et c'est à la place de son fils qu'assurément le vieux s'est marié. L'abbé Dekert (que tu connais) a célébré le mariage. Hube est en route pour l'Italie. Nowakowski est à Bialystok pour y prendre vent de ce qui s'y passe ; il y avait une place là-bas pour lui, j'espère qu'il ne reviendra pas. L'acteur Nowakowski a reçu un engagement pour Cracovie. C'est dommage. Mais Dmuszewski m'a dit qu'ils ne le retiendront pas, parce qu'il a posé des conditions terribles. Comme première condition : que l'on fasse jouer sa femme, or elle ne sait rien. Je vais maintenant chez le vieux Pruszak, avant d'aller chez Ern. — j'ai une importante affaire à traiter avec lui, mais qui ne concerne qu'eux — je ne peux t'en parler, c'est une affaire spéciale, et non point du petit lait, plutôt une affaire de sac. Je sais que je serai bien reçu. Donne ta bouche, mon bien-aimé, — je suis convaincu que tu m'aimes encore et j'ai toujours peur de toi, comme d'une sorte de tyran, — je ne sais pourquoi, mais j'ai peur de toi. Par Dieu, toi seul peux

quelque chose sur moi, toi et... personne d'autre, — c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris,

jusqu'à la mort ton F. Chopin.

Les enfants, mes parents, Zywny.

Skarzynski me demande toujours de tes nouvelles. *A propos, les demoiselles du Conservatoire* m'ont depuis longtemps chargé de te saluer. Glad. et Wolkow doivent rester encore un an sous la coupe de Soliwa, — et elles m'ont avoué qu'il les ennuie déjà.

◆

(64) **50.**

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Varsovie, mardi, le 12 octobre 1830.

Mon bien-aimé,

Mon concerto hier a bien réussi — je me dépêche de te donner cette nouvelle. Et je vous annonce, Monsieur, que je n'ai pas du tout eu le trac, que j'ai joué comme lorsque je suis seul, et que c'était bien. La salle était pleine. On commença par la symphonie de Gœrner. Puis ma majesté joua l'Allegro en mi mineur, qui marcha tout seul, à ce qu'il paraît, sur un piano Streycher. Bravos assourdissants. Soliwa était content ; il dirigeait à cause de son Air avec chœurs, que chanta joliment Mademoiselle Wolkow, habillée en bleu comme un ange ; après vinrent l'Adagio et le Rondo ; puis eut lieu une pause entre la *1re* et la *2e* partie. Lorsque tout le monde fut revenu du buffet et redescendu de la scène, où l'on était monté pour me faire un compte-rendu favorable de l'effet produit, on commença la deuxième partie avec l'ouverture de Guillaume Tell. Soliwa la dirigea bien ; elle fit une forte impression. De fait l'Italien m'a manifesté tant d'amabilité, qu'il me sera difficile de m'acquitter envers lui ; il dirigea

Monsieur
Camille Pleyel
Paris

Majorque 19 Janv 1839.

Cher Ami. Je vous envoye enfin mes preludes - que j'ai fini sur votre piano à mon arrivée dans le meilleur état possible malgré la mer le mauvais temps et la douane à Palma. J'ai déjà fontana de vous remettre cet argent - j'en veux mille cinq cents francs pour la France et l'Angleterre - Probst connaît vous le savez en a pour mille fr la propriété pour Haertel en Allemagne - Je veux libre à Londres, il peut payer plus cher - Quand vous y penserez vous remettrez l'argent à fontana - Je ne veux pas tirer sur Wey

[illegible] parceque je ne connais pas de banquiers à Palma. — Puisque vous me voulez, chère [illegible] prendre la corvée d'être mon éditeur — il faut que je vous dise qu'il y a encore des manuscrits à vos ordres — [illegible] la ballade [illegible] que étoient encore dans les engagements Probst pour l'Allemagne — Cette ballade - j'en veux mille fr pour la France et l'Angleterre — 2do Deux polonaises (dont vous avez déjà une en la) - j'en veux mille cinq cents fr pour tous les pays du globe — 3e Un 3me Scherzo - même prix que les Polonaises pour toute l'Europe Cela vous reviendra sur le dos

[illegible] si vous le voulez de mon mariage jusqu'à l'arrivée de l'auteur je vous dirai plus qu'il ne faut écrire - Je n'ai eu de vos nouvelles que indirectement par fontana par un ami à vous que vous allier mieux — Les postes sont sous d'une organisation merveilleuse J'attends 3 mois une lettre de Varsovie — Et les vôtres ! - M.r Pleyel ? - M.r M.me Denoyer Dites leur toutes les meilleurs souhaits pour l'année 39 - J'attends une lettre de Vous - toute petite toute petite - et vous aimer comme toujours

Votre tout devoué
Frédéric Chopin

Pardonnez ces mon orthographe Valdemosa près Palma. 22. Janv. 1839

Lettre inédite à Camille PLEYEL [(22-1-1839).

ensuite l'orchestre pour l'air de mademoiselle Gladkowska, habillée tout en blanc avec des roses sur la tête, ce qui lui allait admirablement ; elle chanta la Cavatine de *la donna del Lago*, avec un récitatif, et de telle façon qu'en dehors de l'air d'Agnès, elle n'avait encore jamais ainsi chanté. Tu connais : *oh quante lagrime per te versai* », elle a dit le « *tutto detesto* » jusqu'au bas, et de telle manière, que Zielinski affirmait qu'il valait à lui seul mille ducats. Il faut que tu saches que cet air avait été transposé pour sa voix, qui y gagna beaucoup. Après avoir ramené mademoiselle Gladkowska de la scène, nous nous mîmes aux Potpourris sur le thème de « la lune se lève » (1), etc. Cette fois, je me compris, l'orchestre de même, et le parterre s'y reconnut. En revanche, c'est seulement après le dernier mazoure qu'éclatèrent les applaudissements nourris, après quoi je fus rappelé (facétie accoutumée), — il n'y eut pas un sifflet et j'eus le temps de m'incliner *4* fois, mais de façon humaine, car Brandt m'a appris. Si Soliwa n'avait pas pris mes partitions chez lui pour les parcourir et s'il n'avait pas dirigé de façon que je ne puisse m'emballer, je ne sais ce qui se serait passé hier ; mais il sut si bien nous tenir tous en mains, qu'il ne m'est encore jamais arrivé de jouer si facilement avec un orchestre. La partie de piano aurait beaucoup plu, — et mademoiselle Wolkow encore plus ; elle paraît charmante sur la scène. Elle va jouer maintenant dans le Barbier ; ce sera samedi sinon jeudi. — Quant à moi je ne pense plus à rien autre qu'à faire mes bagages, et samedi, peut-être mardi je pars via Cracovie. — J'ai appris hier que Vincent allait aussi à Cracovie, — il faut que je m'en informe de façon plus précise, nous pourrions partir ensemble s'il ne tarde pas trop. J'ai vu Charles à Varsovie, ces jours derniers, il est gai et bien portant, — et s'est enquis avec sincérité de la

(1) Chanson populaire, dont Chopin s'inspira dans sa *Fantaisie* sur des thèmes polonais. *Op.*, 13.

date de votre rencontre à Lublin. Il espérait trouver chez lui, à son retour, des lettres de toi. Quant à Kostus, son père m'a dit qu'il avait assisté à Buda, avec Séverin et Kinel, au couronnement ; il n'est donc pas à Paris, mais il a l'intention d'y retourner et il est sans doute déjà en route. Je termine, mon âme, car monsieur Lasocki m'attend pour l'accompagner chez Ernemann auquel il veut demander des leçons pour sa fille. Remets ta « Kasza » (1) à plus tard, maintenant donne ta bouche à ton très fidèle.

F. Chopin

Les enfants, Maman, Papa, tout le monde, Zywny, t'embrassent et se portent bien.

(1) Semoule.

LIVRE II

OCTOBRE 1830-OCTOBRE 1849

CHAPITRE PREMIER

NOVEMBRE 1830-SEPTEMBRE 1831

Chopin quitte la Pologne pour n'y jamais revenir. Séjour à Vienne. — L'Insurrection Polonaise de 1830

---

(65) **51.**

A sa Famille.

Breslau, mardi 9 novembre 1830

Mes Parents bien-aimés, Sœurs chéries !

Nous sommes arrivés samedi soir à six heures, par un temps magnifique et aussi confortablement que possible. Nous sommes descendus *zur goldenen Gans*. Nous nous sommes rendus aussitôt au théâtre où l'on donnait le Roi des Alpes, que l'on se prépare seulement à monter chez nous. On trouvait, au parterre, les décors étonnants mais nous n'avions aucun sujet d'être émerveillés. Les artistes ne jouaient pas mal. Avant-hier on donnait comme opéra, le Maçon et le Serrurier d'Auber — mal. Aujourd'hui l'Offrande Interrompue de Winter; je suis curieux de savoir comment cela ira. Leurs chanteurs ne sont pas bien fameux ; le théâtre est d'ailleurs très bon marché, il en coûte *2 zl.* la place, au parterre. Cette fois Breslau m'a mieux plu.

J'ai remis la lettre à Sowinski ; je n'ai pu le voir qu'une fois ; il est venu hier, mais il ne nous a pas trouvés. Nous étions justement à la « Ressource », et Schnabel, le chef d'orchestre, m'avait prié d'assister à la répétition

du concert de ce soir. On donne trois concerts de ce genre par semaine. J'y ai trouvé réunis en petit nombre comme d'habitude pour les répétitions, l'orchestre, le pianiste et une sorte de stagiaire amateur du nom de Hellwig, qui se préparait à jouer le premier concerto en mi bémol majeur de Moscheles. Avant qu'il ne se fût installé au piano, Schnabel qui ne m'avait pas entendu depuis quatre ans, me demanda d'essayer l'instrument. Il m'était difficile de refuser, je m'assis et jouai quelques variations. Schnabel ne se tenait pas de joie ; monsieur Hellwig prit peur, et les autres se mirent à me prier de jouer le soir. Schnabel surtout, insistait si cordialement, que je n'osais refuser au vieux. C'est un grand ami de monsieur Elsner ; mais je lui déclarai que ne le faisais que pour lui, car je n'avais pas joué de quelques semaines et que je n'avais pas l'intention de me produire à Breslau. Le vieux me répondit qu'il savait tout cela, et qu'hier en me voyant à l'église il avait déjà voulu me demander de jouer mais qu'il n'avait pas osé. Je partis alors avec son fils pour chercher ma musique, et je leur jouai la Romance et le Rondo du 2e concert. A la répétition, mon jeu fit l'étonnement des Allemands : « *Was fur ein leichtes Spiel hat er* », disaient-ils, mais rien sur la composition. Titus a même entendu l'un d'eux déclarer : « que je pouvais jouer mais non composer ». *Nota bene*, avant-hier à *table d'hôte*, se trouvait assise en face de nous une personne très sympathique d'aspect. Après avoir engagé la conversation, j'appris que c'était une connaissance de Scholtz de Varsovie et un ami des personnes pour lesquelles Scholtz m'a donné des lettres. C'était un commerçant, nommé Scharff, extrêmement aimable ; il nous conduisit dans tout Breslau ; ayant retenu lui-même un fiacre, il nous fit faire les plus belles promenades. Le lendemain il nous inscrivit à l'Université, puis nous procura pour le concert d'hier des *Fremdenkarten* qu'il nous envoya avant la répétition. Quelle dut être sa stupéfaction et celle des

personnes qui nous avaient procuré ces cartes lorsqu'ils s'aperçurent que ce *Fremder* était le principal personnage de cette soirée musicale. En dehors du *Rondo*, j'improvisai pour les connaisseurs sur un thème de la Muette de Portici. Pour terminer on joua une Ouverture, après quoi l'on dansa. Schnabel voulut m'offrir à souper, mais je n'acceptai rien que du bouillon.

J'ai, bien entendu, fait la connaisance de l'*Oberorganist*, monsieur Köhler ; il m'a promis de me montrer aujourd'hui les orgues ; j'ai fait aussi la connaissance d'un certain baron, le diable sait qui, nommé Nesse ou Neisse, élève de Spohr et qui s'est, paraît-il, rendu illustre en jouant du violon. L'autre connaisseur et musicien local nommé Hesse, qui a voyagé dans toute l'Allemagne, m'a aussi sorti des compliments, mais en dehors de Schnabel dont le plaisir était manifeste, qui me caressait et me prenait à tout moment sous le menton, aucun des Allemands ne savait comment se comporter. Titus s'amusa bien à les regarder. Comme je n'ai pas de réputation bien établie, l'on s'étonna tout en craignant de trop s'étonner ; ils ne savaient si mes compositions étaient bonnes, ou si c'était seulement une illusion. L'un des connaisseurs locaux s'approcha de moi et loua la nouveauté de la forme en disant qu'il n'avait encore jamais rien entendu de pareil. Je ne sais qui c'était, mais c'est peut-être celui qui m'a le mieux compris.

Schnabel, plus aimable que jamais, m'offrit même de me reconduire en voiture, mais dès 9 heures, aussitôt qu'ils se mirent à danser, nous nous en allâmes.

Je suis content d'avoir fait plaisir au vieux. — Une dame à qui le directeur me présenta comme à la meilleure pianiste d'ici, me remercia beaucoup pour l'agréable surprise, et exprima le regret de ce que je n'eusse point l'intention de paraître en public. Le stagiaire pour se consoler, chanta un air de Figaro du Barbier — mais fort médiocrement.

On a beaucoup parlé d'Elsner hier, et on a beaucoup loué certaines variations qu'il aurait écrites pour orchestre, avec un Écho ; je leur ai dit que s'ils avaient entendu sa messe du couronnement, ils pourraient alors se faire une idée de ce qu'il vaut comme compositeur. Ils sont épouvantables ces Allemands, du moins la société d'hier ; notre Monsieur Scharff est une exception.

Aujourd'hui à *2* heures nous partons pour Dresde.

Baisers ! Baisers ! Baisers !

A Messieurs : Zywny, Elsner, Matuszynski, Kolberg, Marylski, Witwicki nos meilleurs compliments.

◆

52.

A sa Famille.

Dresde, le 14 novembre 1830

C'est à peine si j'ai pu trouver un moment pour vous donner de mes nouvelles. Je reviens d'un dîner polonais, c'est-à-dire auquel ne participaient que des Polonais. Je les ai quittés et je suis revenu seul pour vous écrire, car la poste part à 7 heures, et j'aimerais encore entendre aujourd'hui pour la deuxième fois la Muette de Portici.

Nous avons quitté Breslau à regret ; la connaissance plus intime des personnes pour lesquelles Scholtz m'avait donné des lettres nous y rendait le séjour très agréable. Ma première visite fut ici pour Mademoiselle Pechwell. Elle jouait vendredi à la Ressource de Dresde et me procura une entrée. Le même soir on donnait la Muette au théâtre ; il était difficile de choisir, mais il fallait absolument se montrer à la demoiselle ne fût-ce qu'un moment, aussi, décidai-je, de me rendre aussitôt après au théâtre. L'autre grave raison qui m'y amena, fut la nouvelle que la meilleure cantatrice locale, une Italienne d'origine, nommée Plazzessi, y chanterait. Ainsi donc, tiré à quatre épingles, j'envoyai chercher une chaise à porteur ; je

m'assis dans cette drôle de boîte, et me fis porter à la maison Kreissig, où devait avoir lieu cette soirée musicale. Pendant le trajet je trouvai bien drôle d'être véhiculé par des porteurs en livrée ; j'avais grande envie de défoncer le fond de la boîte, mais je me retins. Le véhicule m'amena jusqu'à l'escalier. Je descendis et me fis annoncer à mademoiselle Pechwell ; vint alors le maître de la maison qui m'accueillit avec moult salutations, mille gentillesses et quantité de compliments ; puis il me fit entrer dans la salle où j'aperçus une quantité de dames assises des deux côtés de huit énormes tables. Alors scintillèrent à mes yeux non pas tant les brillants dont elles étaient parées, qu'une myriade d'aiguilles à tricoter. Sans plaisanter, la quantité de ces aiguilles était si grande, que l'on pouvait craindre un soulèvement général des femmes contre les hommes, soulèvement contre lequel les lunettes et les crânes chauves apparaissaient comme les seuls moyens de défense ; il y avait en effet nombre de lunettes et une tête chauve sur deux.

Le bruit de ces aiguilles et des tasses à thé fut soudain interrompu par la musique qui se faisait entendre du deuxième salon. On joua d'abord l'Ouverture de Fra Diavolo, après quoi l'Italienne chanta — pas mal. Je causai avec elle ; je fis aussi la connaissance de son accompagnateur, M. Rastrelli, deuxième directeur de l'opéra, et de M. Rubini, frère du fameux chanteur que j'ai l'espoir de rencontrer à Milan. L'Italien très aimable me promit une lettre pour son frère ; il ne me fallait rien de plus. Il poussa la prévenance au point de me conduire hier à la répétition des « Vêpres » de Morlacchi, chef d'orchestre à la cour. Je me rappelai à lui à cette occasion ; il me fit aussitôt asseoir à côté de lui et nous parlâmes longuement.

Ces Vêpres furent chantées aujourd'hui par les célèbres sopranistes napolitains, Sassaroli et Tarquinio ; Rolla y jouait *obligato* du violon ; c'est un virtuose célèbre ici, pour qui j'ai une carte de Soliwa. J'ai fait sa connais-

sance ; il m'a promis une lettre pour son frère, directeur de l'opéra de Milan. Mais revenons à notre soirée.

Mademoiselle Pechwell joua du piano ; quant à moi, après avoir causé avec l'un et l'autre, je me rendis au théâtre pour entendre la *Muette*. Je ne peux me faire un jugement parce que je ne l'ai pas entendue tout entière. C'est seulement ce soir qu'il me sera possible d'en parler sérieusement.

Tandis que j'allais ce matin chez Klengel, je rencontrai celui-ci près de sa maison ; il me reconnut tout de suite, et fut si aimable que j'en fus touché jusqu'au cœur. Je l'estime beaucoup. Il me pria (après m'avoir toutefois demandé où j'habitais) d'aller le voir demain matin. Il me pressa de paraître en public, mais je restai muet. Je n'ai pas de temps à perdre et Dresde ne me donnera ni gloire, ni argent.

Le général Kniaziewicz, que je rencontrai chez madame Pruszak, me parla aussi de donner un concert tout en me prévenant que cela ne rapporterait pas beaucoup.

J'ai assisté hier à l'opéra italien, mauvaise exécution ; n'eussent été *Rolla* solo et le chant de mademoiselle Hahnel du théâtre viennois, qui débutait hier dans le rôle de Tancrède, il n'y aurait rien eu à entendre. Le roi entouré de toute sa cour se trouvait au théâtre, de même qu'aujourd'hui à la Messe. On y donnait la messe du baron Miltitz, l'un des grands seigneurs de l'endroit, sous la direction de Morlacchi. Les voix de Sassarolli, Muschetti, Babnigga et Zezi, m'ont le mieux plu. Quant à l'œuvre elle-même — pas fameuse. Des violoncellistes célèbres de Dresde, Dotzauer et Kummer, ont joué quelques solos qu'ils ont bien exécutés ; à part cela rien de spécial. En dehors de mon cher Klengel, à qui il me faudra jouer demain, il n'y a rien qui soit digne d'attention. J'aime causer avec lui, parce qu'on peut apprendre quelque chose avec lui. A part la galerie de tableaux, je n'ai rien revu à Dresde ; la *Grune Gewolbe*, il suffit de la voir une fois.

◆

53.

A sa Famille.

Prague, le 21 novembre 1830

Le temps a passé si vite, la semaine dernière à Dresde, que je ne m'en suis pas aperçu. Parti de la maison le matin, je n'y revenais que pour y passer la nuit. Lorsque je me fus rapproché plus intimement de Klengel, c'est-à-dire lorsque je lui eus joué mes concertos, il me déclara que mon jeu lui rappelait celui de Field, que j'avais un toucher rare, qu'à vrai dire il avait beaucoup entendu parler de moi, mais qu'il n'aurait jamais cru que je fusse un tel virtuose. Ce n'étaient pas là des compliments gratuits, il m'avoua qu'il n'aime flatter personne, ni donner des louanges de politesse. Dès que je l'eus quitté (et j'étais resté chez Klengel jusqu'à midi) il se rendit chez Morlacchi, puis chez Lüttichau, *Generaldirektor* du théâtre, pour savoir s'il ne serait pas possible que je me fasse entendre dans les quatre jours que j'avais encore à rester dans cette ville. Il me dit après, qu'il l'avait fait pour la ville de Dresde, et non pour moi et qu'il serait heureux de me décider à donner un concert, si cela ne demandait pas trop de temps. Le lendemain il vint chez moi le matin pour m'apprendre qu'il était allé personnellement partout mais qu'il n'y avait pas de soirée libre avant dimanche (c'était mercredi), que vendredi on devait donner pour la première fois *Fra Diavolo*, et samedi, c'est-à-dire hier, la *Dona del Lago* de Rossini, en italien. J'ai reçu Klengel comme j'aurai reçu peu de gens dans ma vie ; j'ai vraiment autant d'amitié pour lui que si je le connaissais depuis trente ans. Il me manifeste aussi beaucoup d'affection. Il m'a demandé la partition de mes concertos et m'a conduit chez madame Niesiolowska, qui donnait une soirée. Le même jour il y avait une réception chez madame Szczerbinin,

mais j'étais resté si longtemps chez madame Niesiolowska, que lorsque Klengel me reconduisit chez madame Szczerbinin, tous les invités étaient déjà partis. En revanche il me fallut y dîner le lendemain. On me poursuivait partout comme un chien. Le même jour j'étais aussi chez madame Dobrzycka, qui, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, m'invita pour le lendemain. J'y rencontrai les princesses de Saxe, filles du feu roi, c'est-à-dire la sœur du roi et la femme du frère du monarque qui règne actuellement. J'ai joué en leur présence ; elles m'ont promis des lettres pour l'Italie, mais je ne les ai pas encore toutes ; l'une d'elles m'en a fait envoyer deux, juste au moment du départ ; j'espère recevoir les autres à Vienne, par l'entremise de madame Dobrzycka qui sait où me trouver. Ces lettres sont adressées à la reine des Deux Siciles à Naples et à une princesse Ulasino, née princesse de Saxe, à Rome. On m'en a promis aussi pour la princesse régnante de Lucca et pour la vice-reine de Milan. Kraszewski, auquel j'écris exprès aujourd'hui à ce sujet, s'occupera de me les faire parvenir. A Dresde, j'ai aussi déjeuné chez les Komar. Klengel m'a donné une lettre pour Vienne, où il va aussi lui-même ; il a bu du champagne à mon succès chez madame Niesiolowska ; elle-même m'a dorloté sans savoir où me mettre et voulait absolument m'appeler Szopski.

Rolla est un violoniste de premier ordre ; je vous écrirai le reste de Vienne où nous arriverons mardi à *9* heures du matin.

J'ai beaucoup plu au général Kniaziewicz ; il m'a dit qu'aucun pianiste n'avait encore fait sur lui une aussi agréable impression.

54.

A Jean Matuszynski, Varsovie.

Vienne, le 22 novembre [1830].

Mon cher Jean,

Donne-moi le numéro de ta maison. Tu sais ce qui m'arrive, je suis si content d'être à Vienne, je vais y faire quantité de connaissances intéressantes et qui m'importent au plus haut degré, peut-être vais-je y tomber amoureux. Je ne pense pas à vous. De temps en temps seulement je jette un regard sur l'anneau fait avec des cheveux par Louise et qui m'est d'autant plus cher, que je m'éloigne d'eux davantage. Toi aussi je t'aime plus d'ici, aujourd'hui, qu'à Varsovie. Mais m'aime-t-on ? Écoute, Esculape, si tu ne m'as pas écrit, que le diable t'emporte, que la foudre tombe sur Radom, qu'elle t'enlève le bouton de ton chapeau ! J'ai donné ordre à Prague de me faire suivre toutes mes lettres à Vienne et je n'en ai encore reçu aucune. La pluie t'aurait-elle fait du mal ? Je pressens que tu as été malade. Pour l'amour de Dieu, ne brave pas les intempéries, car nous sommes faits du même argile, et tu sais combien de fois je me suis déjà décomposé. Mais l'argile dont je suis fait maintenant ne se dissoudra plus dans cette pluie, sa température monte à l'intérieur à 90 degrés Réaumur. Pourrait-on, oh non, faire de mon argile quelque maison pour une chatte ! Ah, coquin ! tu es allé au théâtre ! As-tu assez lorgné, as-tu assez lancé d'œillades à ton entourage ! T'es-tu assez aiguisé les yeux... S'il en est ainsi, que la foudre t'écrase, tu n'es pas digne de mon affection. Titus sait tout et se réjouit, car il s'est toujours conduit de façon digne et pressentait quelque chose ; si je t'écris, je le fais pour moi, car tu ne le mérites pas. Mademoiselle Heinefetter a été très jolie hier dans Otello, et chantait de charmante façon. Je t'écrirai tout plus tard, mais envoie-moi ce

numéro. Je t'embrasse ainsi que l'abbé Alphonse, j'ai écrit à Marcel. J'embrasse tous les camarades.

F. CHOPIN.

Ma plume écrit comme une cuiller et me tombe des mains. Ne t'étonne pas de mon barbouillage. Je t'écrirais bien plus longuement, mais je ne peux réunir mes pensées et j'ai peur.

[Au verso de la lettre]. On est prié de ne pas toucher au blason. On est mis en demeure de ne pas agir comme de curieuses babas. J'envoie avec cela un paquet de baisers de la meilleure douzaine à mes braves camarades,

et au médecin de ma cour,
à Jean Matuszynski
médecin de 1re classe de Saint-Hyacinthe-aux-Croquettes
en son palais, lorsqu'il arrivera.
Par le courrier
Louise, Isabelle ou Suzon.

◆

55.

A SA FAMILLE.

Vienne, le 1er décembre 1830.

Mon cœur s'est doucement épanoui lorsque j'ai reçu la première lettre de vous qui me soit parvenue après quatre semaines, c'est-à-dire à partir du jour où je vous ai fait mes adieux. J'eus plus d'appétit au dîner. L'Homme Sauvage (ainsi s'appelle l'excellente auberge où je mange) me prit tout un florin et quelques kreutzers pour avoir consommé tant de strudel. La joie était générale, car Titus avait aussi reçu des lettres des siens. Tous mes remerciements à Celinski pour le billet joint ; il m'a transporté auprès de vous. Je me figurais être auprès de

mon piano ; Celinski, en face de moi, regarde M. Zywny qui tend à Linowski son tabac. Matuszynski seul manquait pour faire l'ensemble ; je crois qu'il a encore la fièvre... Mais assez de romans ; cette folie m'atteindra elle aussi, car il y a ici beaucoup de jolies Allemandes, mais quand viendra-t-elle, quand !

Imaginez-vous que mademoiselle Blahetka est avec ses parents à Stuttgart ; peut-être reviendront-ils pour l'hiver. Cette information me vient de Hasslinger qui m'a reçu très aimablement, mais qui n'a pas pour cela imprimé ni la *Sonate* ni les *Deuxièmes Variations*. Il recevra son petit savon, aussitôt que nous aurons trouvé à nous loger, Titus et moi. Nous avons loué dans la rue principale, au Kohlmarkt, trois chambres, au troisième étage à vrai dire, mais joliment, somptueusement, élégamment meublées pour un petit loyer mensuel. Il m'en coûtera à moi *25* florins. Un Anglais, un amiral-général y loge encore, mais il doit déménager aujourd'hui ou demain. Un amiral, moi je serai admiré, alors la maison n'y perdra rien (1), d'autant plus que la maîtresse de maison ou plutôt la propriétaire est une baronne, veuve et jolie, assez jeune, qui, d'après ce qu'elle nous a dit, a séjourné longuement en Pologne et a déjà entendu parler de moi à Varsovie. Elle connait les Skarzynski et a fréquenté la haute société ; elle a demandé à Titus s'il ne connaît pas la jeune et jolie madame Rembielinska, etc. Eh bien, une aussi brave personne vaut elle-même au moins les *25* florins, si ce n'est plus, d'autant plus qu'elle aime les Polonais et pas trop les Autrichiens ; c'est une Prussienne et une femme pleine de bon sens.

Lorsque nous nous y installerons, Graff, le fabricant de

(1) Ne pas lire cette lettre à tout le monde, car on pourrait croire que je suis devenu bien vaniteux. [Inscrit en marge de la lettre par Chopin].

pianos, m'enverra un instrument à la maison. Aussitôt qu'il me vit, Wurfel, me pressa de donner un concert. Il est lui-même très faible et ne sort pas, il donne des leçons chez lui ; il a, paraît-il, craché du sang, ce qui l'a beaucoup affaibli. Mais il me parle toujours du concert, et me dit que les journaux avaient beaucoup écrit sur mon concerto en fa mineur, ce que j'ignorais, et je ne suis pas assez curieux pour m'en informer autrement.

Je donnerai un concert, mais quand, où, comment, quoi, je n'en sais rien.

Mon nez enflé ne m'a pas permis jusqu'à présent de me présenter à l'ambassade ni d'aller chez madame Rzewuska, chez qui tout le monde fréquente ; or elle habite à côté de chez Hussarzewski, que j'ai vu avec mon nez, sans me gêner, plusieurs fois déjà. Il ne me conseille pas, de même que Wurfel, de jouer pour rien. Malfatti m'a reçu comme si j'étais son cousin, très poliment et cordialement. Aussitôt après avoir lu mon nom il m'embrassa et me dit qu'il avait déjà reçu une lettre de monsieur Ladislas Ostrowski et qu'il fera tout ce qui serait en son pouvoir pour m'être utile. Il ajouta encore qu'il m'annoncerait chez madame Tatyszczew, qu'il me ferait faire toutes les connaissances utiles, même à la cour, ce qu'il doute toutefois pouvoir faire pour le moment car la cour porte le deuil du roi de Naples. Il m'a promis aussi de me faire connaître au baron *Dunoi*, directeur du *Verein* musical ; c'est paraît-il une connaissance des plus utiles.

Une autre connaissance qui pourrait aussi me rendre service est celle que m'a procurée la lettre de Klengel, celle de M. Mittag. Cet homme voit les choses, comme il me convient, et me sera, je crois, le plus utile de tous ces messieurs les musiciens. Czerny, chez qui je suis allé déjà (humble comme toujours et pour tout le monde) me demanda si *hat fleissig studiert*. Il a de nouveau transposé une ouverture pour *8* pianos et *16* personnes et il est content. A part de lui, je n'ai encore vu aucun pianiste.

Je suis déjà allé deux fois chez madame Weyberheim, sœur de madame Wolf ; je suis invité pour demain à une soirée ; *un petit cercle des amateurs*, après quoi j'irai faire une visite à Rosalie Rzewuska, qui reçoit entre *9* et *10* heures et qui a été informée de mon arrivée par Hussarzewski. Je dois y faire la connaissance de la célèbre M^me^ Cibini, pour qui Moscheles a écrit sa sonate à quatre mains.

Avant-hier je suis allé au *Comptoir* chez Stametz ; j'y fus reçu avec mes lettres, comme quiconque qui y vient chercher de l'argent ; ils me remirent un certificat pour recevoir de la police une carte de séjour et c'est tout. Peut-être plus tard en sera-t-il autrement. Je suis allé aussi avant-hier chez M. Geymuller, chez qui Titus avait ses six mille. M. Geymuller, après avoir lu mon nom et mon prénom, sans lire le reste, me déclara : « qu'il lui était très agréable de faire la connaissance d'un *Kunstler* comme moi, mais qu'il ne me souhaitait pas de me faire entendre, car il y a tant de bons pianistes à Vienne, qu'il faut avoir une grande réputation pour y gagner quelque chose ». Il ajouta pour terminer : « qu'il ne pouvait m'aider en rien, car les temps sont durs, etc. » Il me fallut avaler tout cela les yeux écarquillés. Lorsqu'il eut fini sa tirade, je lui dis alors seulement, que je ne savais, en vérité, si cela valait la peine de se faire entendre, puisque je n'avais encore vu aucun des seigneurs de la ville, ni l'ambassadeur pour qui j'avais de Varsovie une recommandation du Grand Duc, etc. Alors seulement il me fit de tout autres yeux, et je lui dis en prenant congé que je m'excusais de l'avoir dérangé de ses affaires. Attendez un peu, coquins de juifs !

Je ne suis pas encore allé chez Lachner, chef d'orchestre, car je ne peux recevoir de visites. Nous avons déménagé de *Stadt London*, où c'était trop sale, au Lamm, à Leopoldstadt, et nous y campons en attendant que cet Anglais moustachu, maigre et hâve, que ce marin verdâtre, jaune et violet décampe de chez la baronne. Comme on

jouera alors, et comme on pensera à ce concert, mais pas à un concert gratuit, dans cet appartement de haut luxe (expression de Titus, qui veut à toute force faire de moi un vaniteux). D'ailleurs nous verrons.

Je ne suis allé ni chez madame Szaszek, ni chez madame Elkan, ni chez Rotschild, ni chez M. et Mme Vogt, ni chez bien d'autres personnes. Je vais aujourd'hui à l'ambassade où je dois retrouver le baron Meindorf, qui, d'après Hussarzewski, saura me dire le mieux quand l'on peut trouver M. Tatyszczew. Je n'ai pas encore touché à l'argent que j'ai pris avant-hier à la banque. Vous voyez avec quelle considération je m'en sers. Avec tout cela je vous demanderais qu'il me fût possible d'en avoir à ma disposition pour aller en Italie, si mes concerts n'y suffisaient pas.

C'est le théâtre qui me coûte le plus cher, mais je ne le regrette pas, car c'est mademoiselle Heinefetter et M. Wild qui chantent presque toujours. J'ai déjà entendu cette semaine trois nouveaux opéras. Hier on donnait *Fra Diavolo*, *La Muette* est mieux ; avant cela on donna le *Titus* de Mozart, aujourd'hui *Guillaume Tell*. Je n'envie pas Orlowski d'avoir à accompagner Lafont ; il arrivera peut-être un jour que c'est Lafont qui m'accompagnera. Est-ce de l'audace ? mais par Dieu, cela pourrait être. Nidecki a l'intention de rester tout l'hiver. J'ai passé toute la semaine à m'occuper de mon nez, au théâtre et chez Graff, où je joue tous les jours après dîner, afin de délier mes doigts engourdis par le voyage. J'ai présenté hier Nidecki à Graff.

De fait, je ne sais comment a passé cette semaine ; je n'ai pas eu le temps de me retourner, et il n'y a encore rien de décisif pour mon concert. Or la *question* se pose : vais-je donner le Concerto en fa ou en mi ? Wurfel prétend que le concerto en fa est plus beau que celui en la bémol majeur de Hummel, qui vient de paraître chez Hasslinger. Hasslinger est malin, il me traite avec politesse, mais

aussi avec quelque nonchalance, croyant ainsi obtenir pour rien mes compositions. Klengel s'étonnait qu'il ne m'eût rien payé pour les *Variations*. Il croit peut-être que s'il affecte de traiter à la légère mes productions, je le prendrais au sérieux et les lui donnerais pour rien ? Mais c'en est fini désormais avec le travail gratuit, maintenant *bezahl*, animal !

Graff me conseille de me faire entendre dans la *Landständischen Saal*, où ont lieu les concerts spirituels, c'est-à-dire dans le meilleur et plus bel endroit. Mais il faut pour cela l'autorisation de Dietrichstein, qu'il ne me sera pas difficile d'obtenir par Malfatti.

Les gens trouvent que j'ai engraissé...

Tout va bien. J'espère en Dieu et en Malfatti (excellent Malfatti), et que tout ira mieux encore.

◆

56.

A sa Famille

Mes chers Parents, Sœurs chéries,

(Vienne, ce mercredi d'avant la Noël ; je n'ai pas de calendrier, et ne puis indiquer la date exacte).

Il y eut sept semaines hier que je vous ai quittés. Pourquoi ?... C'en est fait ! Hier justement, à cette heure, après que l'on m'eût reconduit à Wola, je me trouvais chez M. et Mme *Weiberrheim* à une soirée dansante. Il y avait beaucoup de belle jeunesse sans rien d'antique. On voulait me faire danser et m'entraîner de force au cotillon ; j'ai fait quelques tours et je suis rentré chez moi. La maîtresse de maison en personne et ses aimables filles avaient invité beaucoup de personnes s'intéressant à la musique ; mais je n'ai pas joué, car je n'étais pas disposé. Elle m'a présenté monsieur Likt que connaît Louise ; un brave Allemand bon et aimable ; il me prenait pour un grand homme et je ne voulais pas dissiper ses illusions en jouant. J'y ai aussi fait la connaissance du neveu de Lampi

que connaît Papa ; c'est un joli et charmant garçon, il peint à ravir. *A propos* de peinture, j'ai eu ce matin chez moi Hummel avec son fils : il termine mon portrait si ressemblant, qu'on ne peut mieux. Je suis assis en robe de chambre sur un tabouret, la mine inspirée, je ne sais pourquoi. Il le fait au crayon ou plutôt à la craie, en *in-quarto* pour en faire, paraît-il, une gravure. Il est vraiment très gentil ce vieux Hummel. Comme il connaît bien Duport, naguère célèbre danseur et maintenant directeur du théâtre Karthner, il m'a présenté hier. Monsieur Duport serait avare ; il m'a reçu très gentiment, car il espère sans doute que je lui jouerai gratuitement, mais il se trompe. Il y eut entre nous un léger *avant-propos*, quant à un concert éventuel, mais quoi, pour quand, comment, rien de cela. S'il m'offre peu, je donnerai un concert dans la grande salle de la Redoute.

Wurfel est mieux portant ; la semaine dernière, j'ai fait chez lui la connaissance de Slawik, violoniste célèbre, bien qu'il soit un jeune garçon âgé au plus de *26* ans. Il m'a beaucoup plu. Comme nous revenions ensemble, il me demande : « vous rentrez chez vous ? — Chez moi, lui répondis-je. Eh bien venez plutôt avec moi chez votre compatriote Madame Bayer. » Kraszewski venait justement de m'envoyer de Dresde une lettre pour elle avec une autre lettre pour la vice-reine de Milan ; je n'avais pu jusqu'à présent remettre cette lettre, parce que j'ignorais où elle habitait et il y a des milliers de Bayer à Vienne. « Bien, répondis-je à Slawik, mais je vais chercher ma lettre. » C'était effectivement la même dame. Son mari est un Polonais d'Odessa, qui voisine avec les Chomentowski. Sa femme qui avait soi-disant beaucoup entendu parler de moi, m'invita pour le lendemain, c'est-à-dire pour dimanche, à dîner ; Slawik y joua et me plut comme personne, après Paganini. Ma Majesté lui plut aussi et nous décidâmes d'écrire ensemble un duo pour violon et piano, dont j'avais eu l'idée à Varsovie. C'est un grand violoniste et vraiment génial. Lorsque j'aurai fait la connaissance de Merk, quel trio nous allons faire ; or je le verrai d'un jour à l'autre chez Mechetti. Czerny est venu avec moi hier chez Diabelli, qui m'a invité pour lundi prochain, à une soirée composée uniquement de musiciens. Dimanche soir j'irai chez Likt, où, en présence des plus hautes personnalités musicales, on jouera une ouverture à huit mains ; samedi on jouera de l'ancienne musique d'église chez le hofrat Kiesewetter, auteur d'un ouvrage sur la musique.

Sachez que je loge maintenant au quatrième étage. Certains Anglais, ayant appris de mon prédécesseur quel joli appartement il avait habité, voulurent y louer une chambre ; mais sous le prétexte de venir la visiter, ils firent une révision des trois qui leur plurent tellement qu'ils m'en offrirent *80* florins par mois, pourvu que je les leur cède, ce que je fis avec le plus grand plaisir. Madame la baronne Lachmanowicz, belle-sœur de Madame Uszak, actuellement ma jeune et charmante propriétaire, possédait au quatrième étage un appartement semblable au mien ; on me le montra, je le louai, si bien que pour *10* florins par mois je suis logé comme si j'en payais *70*. Vous vous figurez peut-être que ce pauvre hère loge sous les toits ! Eh bien, pas du tout, car il y a au-dessus de moi, encore un cinquième étage et alors seulement vient le toit ; quant aux *60* florins, pour ce qui est de ma poche, ils sont dans ma poche. Les gens me rendent visite et monsieur le comte Hussarzewski est obligé de monter jusqu'en haut. Mais la situation est inestimable, au milieu de la ville et près de tout. En bas la plus jolie promenade, l'Artaria à gauche, Mechetti et Hasslinger à droite, derrière le théâtre, que me faut-il de plus ?

Je n'ai pas encore écrit à monsieur Elsner, mais je suis allé chez Czerny ; le quatuor n'a pas encore paru.

Malfatti m'a grondé d'avoir promis de venir dîner chez madame Schaschek à *2* heures et de n'être arrivé qu'à

4 heures. Je dois dîner avec lui samedi, mais si j'arrive en retard, Malfatti m'a promis de me faire une opération très douloureuse ; je ne vous dis pas laquelle car elle est très vilaine. Je vois d'ici comme Papa est fâché de ma distraction et de ma malpolitesse envers les gens ; mais tout cela s'arrangera, parce que Malfatti m'aime bien, ce dont je suis très heureux.

Nidecki vient chez moi tous les matins. Lorsque j'aurai écrit mon concerto pour deux pianos, nous le jouerons ensemble publiquement ; mais il faut que je me produise d'abord *solo*. Haslinger est toujours poli, mais il ne m'a encore rien proposé.

Je ne sais ce que je dois faire, partir de suite pour l'Italie ou quoi ? Ecrivez-moi, je vous prie, à ce sujet. Maman est contente de ce que je ne sois pas là, mais moi je ne le suis pas. C'en est fait... Embrassez Titus de ma part et dites-lui pour l'amour de Dieu, qu'il m'écrive... Non, vous ne pouvez vous figurer ma joie, lorsque je reçois une lettre de vous. Pourquoi la poste va-t-elle si lentement ! Vous ne m'en voulez pourtant pas, de ce que je m'inquiète de vous...

J'ai fait la connaissance d'un charmant garçon, Leidenfrost, ami de Kessler ; il vient souvent chez moi, quoique je ne sois allé qu'une fois chez lui. Lorsque je ne suis pas invité, je dîne avec lui en ville. Il connaît tout Vienne, et lorsqu'il y a quelque chose de curieux à voir, il m'y conduit aussitôt. Hier, par exemple, eut lieu une charmante promenade sur les *Bastions*, les archiducs en redingote, la noblesse, en un mot, le tout Vienne. J'y ai rencontré Slawik, avec qui j'ai pris rendez-vous pour aujourd'hui, afin de choisir un motif beethovenien pour les *Variations*. D'un côté je suis content d'être là, mais de l'autre !...

Comme je me sens bien dans cette chambre. En face un toit, en bas des pygmées. Je me trouve au-dessus d'eux ! Je me sens le mieux, lorsqu'après avoir joué sur l'ennuyeux

piano de Graff, je vais me coucher avec vos lettres dans la main. Aussi bien je ne vois que vous dans mes rêves.

Hier, chez les Bayer, on a dansé le mazoure. Slawik, s'était accroupi par terre comme un mouton, une vieille *Contessa* allemande pourvue d'un grand nez et la figure toute trouée, tenant élégamment sa robe avec deux doigts (comme dans l'ancien temps), le visage figé et tourné vers son danseur de telle façon que tous les os de son cou saillaient comme des arêtes, tricotait de ses jambes longues et maigres une sorte de pas bizarre, qui devait être un pas de valse. Cette digne personne, sérieuse pourtant et instruite, parle beaucoup et possède *l'usage du monde*.

Parmi les nombreux amusements de Vienne, les soirées que l'on passe dans les auberges sont célèbres ; Strauss ou Lanner (ce sont les Swieszewski de Vienne) jouent des valses au souper. Après chaque valse, on les applaudit à tout rompre ; et s'ils jouent un *Quodlibet*, c'est-à-dire un mélange composé d'airs d'opéras, de chants et de danses, les auditeurs ne se tiennent plus de joie. Cela montre le goût corrompu du public viennois. —

Je voulais vous envoyer une valse de ma composition, mais il est tard ; vous la recevrez un jour. Je ne vous envoie pas non plus mes Mazurkas, car je ne les ai pas encore recopiées ; elles ne sont pas écrites pour être dansées.

Je voudrais ne pas vous quitter, et j'écrirais encore très volontiers. Lorsque vous verrez Fontana, dites-lui que je vais lui écrire. Quant à Matuszynski, s'il ne reçoit pas de lettre aujourd'hui, il en aura une énorme par le prochain courrier.

◆

57.

A Jean Matuszynski, Varsovie.

Vienne. Le jour de la Noël. Dimanche matin. L'année dernière à la même époque j'étais chez les Bernardins. Aujourd'hui, en robe de chambre, je suis assis, seul, je mordille mon anneau et j'écris.
[26 décembre 1830].

Mon bien-aimé Jean,

Je reviens justement de chez Slawik (le célèbre violoniste, avec qui je me suis lié d'amitié ; après Paganini, je n'ai rien entendu de pareil, il prend *96* notes staccato, d'un seul coup d'archet, etc., c'est à ne pas le croire) ; pris de nostalgie pour mon piano, j'ai conçu l'idée chez lui, de pleurer, aussitôt rentré chez moi, un Adagio pour mes *Variations* sur un thème de Beethoven que nous écrivons ensemble ; mais d'être passé à la poste, que je n'omets jamais sur mon chemin, a détourné mon sentiment. Les larmes qui devaient tomber sur le clavier ont arrosé ta lettre ; j'avais soif de voir ton écriture. Tu sais pourquoi ? Tu le sais déjà. Mais ce n'est pas seulement à cause de mon ange de sérénité (1), car, aussi vrai que je l'aime et si je le pouvais, j'en appellerais à tous les sons que m'inspire un sentiment aveugle, furieux, déchaîné afin de deviner ne fût-ce qu'en partie les chants, dont les échos dispersés errent encore sur les rives du Danube, — et que chantait l'armée du roi Jean (2). Tu veux me faire choisir un poète ? — tu sais que je suis l'être le plus indécis au monde et que je n'ai su choisir qu'une fois dans ma vie. Mon Dieu, elle et mes sœurs

(1) Constance Gladkowska.
(2) Le roi Jean Sobieski.

peuvent au moins servir avec de la charpie, et moi... Si ce n'est que je serais maintenant un fardeau pour mon père, je reviendrais. Je maudis l'instant de mon départ,—avoue, connaissant mes relations, que trop de choses me sont tombées sur la tête après le départ de Titus. Tous les dîners, les soirées, les concerts, les danses, dont j'ai par-dessus la tête, m'ennuient : tout est pour moi si affreusement triste et morne ici — j'aime assez cela, mais pas de façon si cruelle. Je ne peux rien faire comme je le souhaiterais ; il faut m'habiller, me friser, me chausser ; avoir l'air d'être calme dans les salons, et me déchaîner sur le piano, lorsque je reviens chez moi. Sans intimité avec personne, je dois être aimable pour tout le monde. Il y a des gens qui soi-disant m'aiment, font mon portrait, me flattent, se rendent aimables, mais que m'importe, puisque je ne me sens point en paix, ou alors seulement lorsque je sors toutes vos lettres, que je regarde la vue que j'ai du monument du roi Sigismond, que mes regards se reposent sur mon anneau. Pardonne-moi, Jeannot, ces plaintes, mais il me semble que je me suis à moitié allégé, que je suis plus calme : j'ai toujours partagé mes sentiments avec toi. Tu as reçu ma carte ? Sans doute, ce que je t'écris ne t'est de rien, car tu es chez toi à la maison : mais moi je lis et je relis sans fin ta lettre. Freyer est venu chez moi plusieurs fois (quoiqu'il m'eût été impossible d'aller chez lui une seule fois jusqu'à présent) : i a appris de Schuch que j'étais à Vienne. Il loge avec Rostkowski (je crois que se nomme ainsi ce jeune homme envoyé par le gouvernement, et qui avait un procès avec Rolinski). Il me rapporta maint détail intéressant sur ces derniers temps et prit beaucoup de plaisir à lire ta lettre, que je lui laissais lire jusqu'à certain passage. Ce passage de ta lettre m'a beaucoup attristé. Y a-t-il vraiment le moindre changement ? N'a-t-on pas été malade ? Je croirais facilement quelque chose de ce genre de la part d'un être si sensible. Mais ne te le semble-t-il pas ?

Peut-être est-ce la secousse du 29 (1) ? Car Dieu me garde que ce soit de ma faute ! Tranquillise-la, dis-lui qu'aussi longtemps qu'il me restera des forces... jusqu'à la mort... et même après ma mort mes cendres se presseront à ses pieds. Mais c'est encore peu de choses de ce que tu pourrais dire... je lui écrirai. J'aurais écrit depuis longtemps, et je ne me serais pas tourmenté si longtemps : mais les hommes ! — si par hasard ma lettre tombait en des mains étrangères, cela pourrait nuire à sa réputation, — il vaut donc mieux que tu sois mon interprète, parle pour moi, et *j'en conviendrai.* Les mots que tu as écrits en français m'ont achevé, l'Allemand qui m'accompagnait dans la rue, lorsque je lisais ta lettre, put à peine me soutenir en me tenant sous le bras, sans se rendre compte de ce qui m'arrivait. J'avais envie d'attraper tous les passants et de les embrasser, j'avais l'âme en fête comme jamais, car c'était la première lettre de toi ! Je t'ennuie Jeannot avec ma frénésie, mais il m'est difficile de revenir à moi, et de t'écrire quoi que ce soit d'indifférent... Avant-hier, j'étais à dîner chez une certaine dame, une Polonaise, nommée Bayer, de son petit nom Constance. J'aime à y retrouver son souvenir ; toutes les notes de musique, mouchoirs, serviettes sont marqués à son prénom ; d'ailleurs j'y vais avec Slawik pour lequel elle éprouve quelque chose. Nous avons joué avant-hier tout l'avant et l'après-dîner, et, comme c'était la veille de Noël, et qu'il faisait beau (un vrai temps de printemps), nous sommes sortis de chez les Bayer à la nuit. Après avoir quitté Slawik qui devait se rendre à la chapelle impériale, seul, à minuit je suis allé lentement jusqu'à l'église Saint-Etienne. Lorsque j'arrivai il n'y avait encore personne. Mu, non point par la piété, mais pour contempler à cette heure-là l'immense édifice, je me tins debout dans le coin le plus sombre, au

(1) 29 novembre, premier jour de la révolution polonaise de 1830.

pied d'un pilier gothique. Impossible de décrire la magnificence et la grandeur de ces voûtes immenses — le silence régnait — parfois seulement les pas du sacristain qui allumait les cierges au fond de l'église, interrompaient ma léthargie. Derrière moi un tombeau, sous mes pieds un tombeau... il n'en manquait plus qu'un au-dessus de moi. Une harmonie lugubre s'élevait en moi... Je ressentais plus que jamais ma solitude ; je m'abreuvais avec délice à cette grandeur, jusqu'au moment où les hommes et les lumières se mirent à arriver. Alors remontant le col de mon pardessus, comme parfois, tu te rappelles sur le Krakowskie Przedmiescie (1), je me rendis à la chapelle impériale pour la musique. Tout en marchant, mais n'étant déjà plus seul, entouré d'une multitude de gens gais, je traversai les plus belles rues de Vienne jusqu'au château, où après avoir entendu trois passages, qui n'étaient pas des plus fameux, d'une messe médiocre jouée par des musiciens à moitié endormis je rentrai vers 1 heure pour me coucher. Je rêvai de toi, de vous, d'eux, de mes chers enfants. Le lendemain je me réveillai avec une invitation à dîner chez madame Elkan, Polonaise et banquière. Je me levai, jouai tristement, puis vinrent chez moi Nidecki, Leidenfrost et Steinkeller ; nous nous quittâmes et j'allai dîner chez Malfatti. Szaniawski, Polonais maintenant jusqu'à la moelle des os, mangeait des croquettes et de la choucroute et pas comme chez les Carmélites. Je ne le lui cédais en rien d'ailleurs ; tu dois savoir que cet homme rare (un homme dans toute l'acception du mot), le Dr. Malfatti, est si prévenant que lorsque nous dînons chez lui il ne nous sert que des plats polonais. — Après dîner arriva Wild, célèbre ténor, et même aujourd'hui le meilleur ténor allemand. J'accompagnai pour lui de mémoire un air d'Othello qu'il chanta magistralement. Lui et Heinefetter sont les seuls soutiens de l'opéra, qui par ailleurs est si misérable, qu'il n'est pas du tout à sa place à Vienne.

(1) Rue du Faubourg de Cracovie.

Quant à mademoiselle Heinefetter elle est quasi totalement dépourvue de sentiment. Sa voix, — comme il ne m'arrivera pas d'en entendre une pareille de sitôt, — tout est bien chanté, chaque note tenue aussi longtemps qu'il le faut, pureté, souplesse, *portamenta*, — mais tout cela est si froid que c'est tout juste si je n'ai pas eu le nez gelé, assis au premier rang près de la scène. Jolie à voir sur la scène, — surtout en homme. Elle est mieux dans Othello que dans le Barbier où, au lieu d'une jeune fille innocente, vive et amoureuse, elle a tout l'air d'une femme avertie, — dans le Titus de Mozart, elle fait un joli Sextus ; dans le Chevalier Teutonique, la même chose. Elle va débuter bientôt dans la Pie ; j'en suis très curieux. Wolkow comprenait mieux le Barbier, mais il lui faudrait la voix de mademoiselle Heinefetter. Elle est indubitablement l'une des premières cantatrices, mais pas la première. Je devais aller entendre Pasta. Tu sais que j'ai des lettres de la cour de Saxe pour la vice-reine de Milan. — Mais comment faire pour partir ? Mes parents me disent de faire ce que je veux, — mais je n'aime pas cela. Aller à Paris ? ici l'on me conseille d'attendre encore. Revenir ?— Rester ici ? — Me tuer ? — Ne pas t'écrire ? — Donne-moi un conseil sur ce que je dois faire. Demande à ceux qui me gouvernent, écris-moi leur avis ; il en sera ce qu'ils voudront. Je reste encore le mois prochain. Écris-moi donc avant de partir vers l'orient pour le nord (mais j'espère que tu n'auras pas besoin de partir). Écris avant ton départ (*poste restante* Vienne), va chez mes Parents, chez Const... Remplace-moi aussi longtemps que tu seras là. Va les voir souvent, que mes sœurs en t'apercevant se figurent que tu viens me voir, — et que je suis dans l'autre chambre, assieds-toi à côté d'elles, qu'elles croient que je me tiens assis derrière elles. Va au théâtre, j'y serai aussi. Je lis attentivement les journaux ; on m'a promis des journaux polonais. — Je ne pense plus à mon concert. — J'ai fait connaissance d'Alois Smidt, pianiste de Francfort connu

par ses Études excellentes, il est âgé de plus de *40* ans, — il m'a promis de me rendre visite. Il pense donner un concert, — il faut lui donner la préférence ; — il me semble que c'est un homme bien à son affaire et que nous nous comprendrons au point de vue musical. On peut concéder à Thalberg qu'il joue fameusement, mais ce n'est pas mon homme, — plus jeune que moi, il plaît aux dames, fait des pots pourris de la Muette (1), joue les piano avec la pédale et non avec la main, prend les décimes comme moi les octaves, — il porte des boutons de chemise en brillants, Moscheles ne l'étonne pas, enfin il va de soi que seuls les tutti de mon concerto lui plaisent. Il écrit aussi des concerts.

Je termine cette lettre après l'avoir laissée pendant *3* jours. J'ai relu les sottises que j'ai écrites ; pardonne-moi, Jeannot, de te les infliger. Aujourd'hui, à dîner, dans une *Trattoria* italienne j'ai entendu : « *Der liebe Gott hat einen Fehler gemacht, dass er die Polen geschafen hat* », ne t'étonne donc plus que je ne sache plus bien écrire ce que je ressens. Ne compte plus sur rien de nouveau de la part d'un Polonais, car l'autre répondit : « *In Polen ist nichts zu holen* ». — Ah, les bougres ! En attendant ils se réjouissent, quoiqu'ils n'en veulent rien montrer. Un charcutier français vient d'arriver ici, et il y a toujours plein de monde devant son élégant magasin ; ils trouvent toujours quelque chose à redire ; les uns pensent que c'est une des conséquences de la révolution française et considèrent avec pitié les saucissons à l'étalage ; les autres sont furieux qu'il soit permis à un Français rebelle de s'établir dans un magasin avec des jambons, alors qu'ils possèdent assez de cochons dans leur propre pays. Où que l'on aille, — on parle du Français, — il est à craindre que s'il devait se passer quelque chose, on ne commence par s'en prendre au Français... Je termine, Jeannot, car il me faut bien finir. Embrassons-nous ; je ne cesserai jamais de t'aimer

(1) La Muette de Portici.

sinon le jour où je cesserai d'aimer mes parents, et elle ; Mon cher ami, écris-moi. Et même montre cette lettre, si tu le juges bon, car je n'ai plus le temps de la relire. Aujourd'hui encore je passe la soirée chez Malfatti, — mais je dois aller auparavant à la poste. — Aussitôt que je trouverai un moment, je t'écrirai de nouveau. Mes parents savent peut-être que je t'écris ; tu peux le leur dire, mais ne montre pas ma lettre.

Il m'est impossible de quitter ce Jeannot chéri ! Va, méchant, si Watson t'aime autant que moi je t'aime, c'est qu'elle se réjouit de la Révolution. N'ont-ils point pendu sa mère ? Quant au moustachu (tu sais), ce moustachu, ce pleurnicheur, — que cet affreux papa musical, ne se trouve pendu comme une cloche, c'est bien dommage. Comme elle sonnerait bien par exemple au finale de La Muette, cette cloche tutélaire... Const... (je ne peux même écrire son nom, ma main en est indigne). Ah ! je m'arrache les cheveux, à la pensée qu'ils pourraient m'oublier. Les Gresser, Bezobrazow, Pisarzewski. C'en est assez ! Quel Othello je fais aujourd'hui.

Je voulais plier cette feuille et la cacheter sans la mettre dans une enveloppe ; j'ai oublié que l'on sait lire le polonais chez vous. Mais puisqu'il me reste du papier, permets, que je te décrive la vie que je mène ici. Je loge au *4*e étage, dans la plus belle rue en vérité, mais je devrais me pencher fortement par la fenêtre, si je voulais voir ce qui se passe en bas. Ma chambre (tu la verras, lorsque je reviendrai parmi vous), que dessine pour moi le jeune Hummel, est grande, bien proportionnée, avec *3* fenêtres, — le lit se trouve en face des fenêtres, un (admirable) pantaléon à droite, un canapé à gauche, — entre les fenêtres, des glaces et au milieu une grande et belle table ronde en acajou ; le parquet est ciré. Silence, Monsieur ne reçoit pas après dîner, ainsi je peux me transporter en entier par la pensée auprès de vous. Le matin, un domestique incroyablement stupide me réveille, je me lève, — on m'apporte du café, je joue et j'absorbe souvent mon petit déjeuner froid ; après le plus souvent je joue, puis Hummel, du moins jusqu'à présent, vient dessiner mon portrait, tandis que Nidecki étudie mon concerto. Tout cela en robe de chambre jusqu'à midi ; alors seulement vient un très digne petit Allemand, Leidenfrost, qui travaille à la prison ; s'il fait beau nous nous promenons sur *les glacis* tout autour de la ville ; après quoi je vais dîner, soit que je sois invité, soit que nous nous rendions ensemble dans un local, où se réunit toute la jeunesse universitaire, *zur Boemische Koechin*. Après dîner on va prendre du café dans le plus beau *Kaffehaus* de Vienne (c'est la mode et même Szanasio y va) ; ensuite les visites, et je reviens à la maison au crépuscule, je me frise, je me chausse et en soirée, — vers *10* heures, *11* heures, parfois minuit (je ne reviens jamais plus tard) — je lis, je regarde, — je ris, je me couche, j'éteins la bougie et toujours je rêve de vous.

Ta lettre devait partir mercredi, mais il était trop tard, alors elle part samedi. Embrasse Elsner.

J'ai commencé à écrire ma lettre lisiblement et je la termine de telle façon que tu ne pourras peut-être pas la lire. Embrasse Magnus, Alphonse et Reinschmidt. Si cela se peut, demande-leur d'ajouter quelques mots à ta lettre quand tu m'écriras.

Mon portrait, dont toi et moi devons seulement connaître l'existence, est tout petit ; si tu crois qu'il pourrait faire le moindre plaisir, je te l'enverrai par Schuch qui partira peut-être avec *Frejer* vers le 15 du mois prochain si les circonstances l'exigent.

On parle beaucoup à Vienne de Klopiki (1), — on plaint Potoki et certains Waliki (2) en parlaient avec le Prince. Il ne me reste plus qu'à rire ; ce qu'ils font des noms polonais dépasse l'imagination.

(1) Général Chlopicki.
(2) Potocki, Walicki.

Ne communique pas ce billet, si ce n'est pas absolument nécessaire. Je ne sais ce que j'ai écrit. Tu peux le lire le *1er* et aussi le dernier. CH.

◆

(74)

58.

A JEAN MATUSZYNSKI, Varsovie.
[Vienne, le 1er janvier 1831].

J'ai reçu ta lettre du 22 (décembre). Mon Meilleur Am au monde, tu as obtenu ce que tu désirais. Je ne sais ce que je deviens. Je vous aime plus que ma vie. Écris-moi. Tu es à l'armée ! Elle, est-elle à Radom ? Avez-vous fait des remparts et creusé la terre ? Nos pauvres parents. Que font mes amis ? Je vis avec vous. Je mourrais pour toi, pour vous. Pourquoi suis-je aujourd'hui si abandonné ? Vous est-il donné seulement, à vous, d'être réunis dans un moment aussi affreux. Ta flûte aura de quoi gémir, mais qu'auparavant gémisse mon pantaléon. Tu écris que vous faites des sorties. Comment remettras-tu ma lettre. Ne l'envoie pas. Sois prudent. Mes parents ! Peut-être en penserait-on du mal. Et par Dieu c'est pourtant de la sincérité. Embrassons-nous. Peut-être partirai-je dans un mois pour Paris, il y fait calme. Aime-moi toujours comme aujourd'hui. Freyer t'aime ; il déplore aussi de n'être pas avec vous. Je vais dîner chez Malfatti. Demain je vais chez Steinkeller. Ce n'est pas tant les divertissements qui manquent que l'envie de me divertir et je ne me suis pas amusé à Vienne jusqu'à présent. Aujourd'hui c'est le nouvel an ; comme je le commence tristement. Peut-être n'arriverais-je pas seulement jusqu'au bout. Embrasse-moi. Tu vas faire la Guerre. Reviens colonel. Que tout aille bien pour vous. Pourquoi ne puis-je servir au moins comme tambour. CH.

◆

(75)

59.

A JOSEPH ELSNER.
Vienne, le 26 janvier 1831.

Je suis honteux, Monsieur, à la pensée que votre bonté dont j'ai eu tant de preuves lors de mon départ, eût encore prévenu les obligations que j'ai envers vous : il m'appartenait de vous écrire dès mon arrivée à Vienne. Mais j'ai traîné en longueur, tantôt parce que j'étais convaincu que mes parents ne manqueraient pas de vous faire part des nouvelles à vrai dire sans intérêt, qui me concernent, tantôt parce que j'attendais de vous apprendre quelque chose de décisif sur mon compte. Du jour, cependant, où j'ai appris les événements du 29 novembre jusqu'à présent, il ne m'est arrivé rien d'autre que d'éprouver une inquiétude et une nostalgie croissantes ; c'est en vain que Malfatti s'efforce de me convaincre que tout artiste est cosmopolite. En serait-il même ainsi, qu'en tant qu'artiste je suis encore au berceau, et comme Polonais j'ai plus de vingt ans ; aussi, ai-je l'espoir que, me connaissant, vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, si des sentiments plus anciens, prennent en moi le dessus et que je n'eusse pas encore pensé à m'occuper de mon concert. Des difficultés incomparablement plus grandes aujourd'hui, y font obstacle. — Non seulement la suite ininterrompue des concerts de pianos, tout en corrompant ce genre de musique, éloigne le public, mais surtout les événements de Varsovie ont transformé ma situation, aussi défavorablement à Vienne, qu'ils auraient pu agir en ma faveur à Paris. J'ai pourtant l'espoir que tout s'arrangera de quelque façon et qu'à l'époque du carnaval, je ferai entendre mon premier concerto, qui est le favori de Wurfel. Le brave Wurfel est toujours souffrant, je le vois souvent ; il vous mentionne toujours très cordialement. — Ne fussent les connaissances intéressantes que j'ai faites avec les plus grands talents de Vienne, c'est-à-dire : Slawik, Merk, Boklet, etc., je ne tirerais pas

grand profit de mon séjour ; Wild et Heinefetter attirent spécialement l'attention du public ; il est regrettable que Duport donne si peu d'œuvres nouvelles et s'inquiète plus de sa poche que de l'opéra. L'*abbé* Stadler le déplore, et me dit que ce n'est plus le même Vienne que naguère. Il fait imprimer ses Psaumes chez Mechetti, œuvre que j'ai vue et admirée en manuscrit. En ce qui concerne votre Quatuor, Joseph Czerny m'a solennellement promis qu'il sera prêt pour la Saint-Joseph. — Il m'a dit qu'il n'avait pu s'en occuper jusqu'à présent parce qu'il éditait les œuvres de Schubert, dont une grande quantité n'a pas encore été publiée ; cela retardera certainement l'impression de votre deuxième manuscrit. Autant que je puis m'en rendre compte, Czerny n'appartient pas à la catégorie des éditeurs riches de Vienne, et ne peut par suite engager des capitaux dans des œuvres qu'on ne peut jouer ni chez Sperl ni *zum Romischen Kaiser*. Ici les valses s'appellent des œuvres ! et Strauss ou Lachner qui jouent pour faire danser, des chefs d'orchestre ! Tout le monde cependant n'en juge pas ainsi ; au contraire tout le monde en rit, mais c'est aussi pourquoi on n'imprime que des valses. Mechetti me paraît plus *entreprenant* et il sera facile de traiter avec lui pour vos messes ; il a en effet l'intention de publier des partitions d'œuvres d'églises, importantes. Son comptable est un Saxon aimable et cultivé ; je lui ai parlé de vos admirables messes et il semblait très intéressé, or c'est lui qui gouverne au point de vue commercial. Je dîne aujourd'hui avec Mechetti ; je l'entreprendrai sérieusement à ce sujet et vous écrirai aussitôt. *Hasslinger* publie actuellement la dernière messe de Hummel. Il ne vit que de Hummel ; ses dernières œuvres, pourtant, qu'il dut lui payer très cher, ne se sont pas beaucoup vendues. C'est pourquoi il retarde l'impression de tous les manuscrits et n'imprime que du Strauss. De même qu'aujourd'hui tout orgue de Barbarie sait jouer du Strauss, dans quelques mois elles joueront peut-être du Nidecki ; mais dans un

autre sens. Je suis allé hier avec lui chez Steinkeller, qui lui a commandé un opéra. Il compte beaucoup là-dessus. Schuster le célèbre comique y jouera et Nidecki peut se faire un nom. J'espère que cela vous fera plaisir. Il a bien reçu la décision de la commission, mais pas d'argent. Ce que vous m'écrivez, Monsieur, au sujet de mon 2e concerto, qu'apprendrait Nidecki, c'était de sa propre initiative. Sachant qu'il lui faudrait avant son départ de Vienne se faire entendre publiquement, il devait donner un concert, et comme il n'avait rien d'autre à lui que de jolies Variations, il me demanda mon manuscrit ; à quoi d'ailleurs il fut obvié, et il paraîtra non comme virtuose, mais comme compositeur. Il vous écrira sans doute lui-même à ce sujet. Je ferai jouer son ouverture à mon concert. Nous vous ferons honneur je l'espère (à moins que nous ne vous fassions honte : Aloys Smidt, pianiste francfortois a été bien maltraité, quoiqu'il fût âgé de plus de *40* ans et que sa musique datât d'au moins *80* ans).

Avec mes sentiments respectueux pour toute votre famille, je vous prie de recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments d'admiration avec lesquels je reste pour toujours

Le plus reconnaissant et le plus fidèle de vos élèves,

F.F. Chopin.

Mes salutations à mes camarades.

◆

60.

A Jean Matuszynski, à Varsovie.
[Vienne, printemps 1831].

Mon ami le plus cher,

Tu as ce que tu voulais. As-tu reçu la lettre ? L'as-tu communiquée ? Je regrette aujourd'hui ce que j'ai fait. J'ai projeté un faible rayon d'espoir là où je ne vois que

ténèbres et désespoir. Peut-être se moquera-t-elle, peut-être va-t-elle le prendre en plaisantant ! Peut-être !... Telles sont les pensées qui me viennent à l'esprit, alors que tes anciens camarades Rostkowski, Schuch, Freyer, Kijewski, Hube, etc., devisent gaiement dans ma chambre, et moi aussi je ris ; je ris, et dans mon âme, tandis que je t'écris, un affreux pressentiment me tourmente. Il me semble que c'est un rêve, une illusion, que je suis avec vous, que je les rêve, ces voix que j'entends, auxquelles mon âme n'est pas habituée ; elles ne font sur moi d'ailleurs pas plus d'impression que le roulement des voitures dans la rue ou n'importe quel autre bruit ; ta voix ou celle de Titus me feraient revenir à la vie en me sortant de cet état de mortel engourdissement. Vivre, mourir, tout me semble aujourd'hui indifférent ; je n'ai pas de lettre de toi ! Dis à mes parents que je suis gai, qu'il ne me manque rien, que je m'amuse admirablement, que je ne suis jamais seul. Dis-lui la même chose à elle si elle se moque. — Sinon, tranquillise-la et dis-lui que je m'ennuie partout. Je me sens faible ; je ne l'écris pas à mes parents. Tout le monde me demande ce que j'ai. Je n'ai d'humeur à rien. Hube me soigne. Je suis enrhumé. Tu sais ce que j'ai d'ailleurs.

Wild le chanteur est excellent, mais pas Polkowski. Je le connais bien ; Slawik est splendide, nous jouons souvent ensemble ; nous dînons demain ensemble. Lewy, le meilleur joueur de cor de Vienne, avec lequel je joue, vient souvent chez moi. Merk m'a promis sa visite avec son violoncelle. Je ne peux t'envoyer aucun chant. Embrasse les camarades, Magnus, Alphonse (Brandt), Reinschmidt, Dominique et Guillaume. J'écris à Marcel. Écris-moi, Jeannot ! Quand pourrons-nous nous parler ! Je t'aime et toi aussi aime-moi. J'écris comme si j'étais ivre.

Adresser : à Jeannot

je crois et sans même avoir besoin de cacheter. Les enfants!

A tous les amis, à ta sœur et à ton père.

◆

61.

A sa Famille.

Vienne, le 14 mai 1831.

Mes chers Parents, Sœurs chéries.

Il m'a fallu observer cette semaine une stricte *diète* en ce qui concerne les lettres. Mais je me suis dit que j'en recevrai au prochain courrier et j'attends tranquillement, car j'espère que vous êtes bien portants, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Quant à moi je me porte bien et j'éprouve que c'est une grande douceur, lorsqu'on est malheureux. Ne fût-ce cet état de santé exceptionnellement brillant, je ne sais vraiment ce que j'aurais à faire ici. Seraient-ces ces soupes de Malfatti qui, agissant comme un baume, m'auraient enlevé toute propension à la maladie ? S'il en est ainsi, je le regrette, car nos festins périodiques ont pris fin samedi dernier : Malfatti est allé à la campagne avec ses enfants.

Vous ne sauriez croire dans quel joli endroit il habite ; j'y suis allé, il y a une semaine aujourd'hui, avec Hummel. En nous le faisant visiter, il nous en dévoilait progressivement les beautés, et lorsque nous fûmes arrivés au sommet de la montagne, nous n'en voulûmes plus redescendre. La cour l'honore chaque année d'une visite ; il voisine avec la princesse d'Anhalt qui lui envie à coup sûr son jardin. D'un côté l'on voit Vienne s'étendre à ses pieds, si bien que la ville semble directement reliée à Schonbrunn ; de l'autre de hautes montagnes parsemées de villages et de monastères, font oublier le fracas et les pompes de cette ville bruyante.

Je suis allé hier, avec Kandler, à la bibliothèque impériale. Il faut que vous sachiez que depuis longtemps j'avais l'intention d'y visiter le plus riche ensemble d'anciens manuscrits musicaux qui s'y trouvent, sans en trouver jamais l'occasion. Je ne sais si la bibliothèque de

Bologne est mieux et plus systématiquement entretenue ; mais vous vous représenterez ma stupéfaction, lorsque parmi les plus nouveaux manuscrits, j'aperçus une couverture avec l'inscription : Chopin. C'était assez volumineux et joliment relié. Jamais je n'ai encore entendu parler d'un autre Chopin, pensais-je en moi-même. — Il y eut bien un Champin — et je supposais que c'était peut-être son nom qu'on avait mal écrit ou quelque chose dans ce genre. Je sors le volume, je regarde, c'est ma propre écriture : c'est Haslinger qui avait remis le manuscrit de mes Variations à la bibliothèque. Je me dis alors : « Ils ont bien là, les sots, quelque chose à conserver ».

Il devait y avoir dimanche dernier un grand feu d'artifice, mais il n'a pas réussi à cause de la pluie. Chose curieuse, c'est toujours le jour où doit avoir lieu un feu d'artifice qu'il fait mauvais temps. A ce propos je vous raconterai l'anecdote suivante : certaine personne possédait un magnifique frac marron, mais chaque fois qu'il le mettait, il pleuvait. Si rarement il le mît, il ne lui arrivait jamais de revenir à sec chez lui. Il se rend alors chez son tailleur, lui raconte la chose et lui demande quelle pourrait bien en être, à son avis, la cause ? Le tailleur surpris, hoche la tête et demande à son client de lui laisser le frac pour quelques jours, car il ne pouvait s'assurer autrement, que cette fatalité ne fut liée plutôt au chapeau qu'aux souliers ou au gilet de son client. Nullement ; le tailleur endosse le frac, sort dans la rue, survient une pluie torrentielle, — le malheureux dut prendre un fiacre pour entrer chez lui, ayant oublié de prendre un parapluie, ou plutôt (comme d'autres l'affirment) la femme du tailleur ayant emporté le parapluie pour aller prendre le café chez sa cousine ou une amie quelconque. Quoiqu'il en soit, le tailleur fut mouillé, le frac fut trempé ; il fallut attendre qu'il séchât, seul moyen de le mettre sec. Sur ce vint subitement au tailleur l'idée de découdre le frac pour voir si d'aventure il ne s'y trouvait point quelque sortilège pour



Frédéric CHOPIN (Auteur inconnu).

(Collection de M. Alfred Cortot, Paris).

amener la pluie. Riche idée ! Il découd les manches — rien. Il découd les basques — rien. Il découd le devant et qu'y trouve-t-il ? Il y découvre dans la doublure un morceau d'affiche annonçant un feu d'artifice ! il comprit, enleva le morceau d'affiche et jamais plus depuis le frac n'attira la pluie !

Pardonnez-moi, si je ne peux vous donner sur moi aucune bonne nouvelle ; ce sera peut-être pour plus tard ; je ne désire rien autre que de combler vos désirs ; je ne l'ai pu jusqu'à présent.

◆

(79) **62.**

A sa Famille.
Vienne, le 28 mai 1831.

Je reviens de la poste, mais il n'y avait rien pour moi. J'ai reçu mercredi une lettre de madame Jarocka, avec quelques mots du cher Papa qui fut pourtant bien avare des quelques signes qu'il y inscrivit. J'en déduis pourtant, que tout va bien à la maison. En ce qui concerne Marcel et Jeannot je les conjure de m'écrire, puisqu'ils sont si méchants que je ne puis arriver à leur faire mettre ne serait-ce que quelques mots pour moi ! Je suis si furieux que je leur renverrais même leurs lettres sans les décacheter. Ils s'excuseront sans doute par le manque de temps et moi, j'ai bien assez de loisirs sans doute pour vous écrire toutes les semaines d'aussi longues lettres ? Ah, ce temps, comme il passe ! C'est déjà la fin du mois de mai et je suis encore à Vienne ; juin va commencer et je serai encore là ; Kumelski a eu une rechute et le malheureux a dû se recoucher.

Je m'aperçois que ma lettre prend le chemin d'une lettre ennuyeuse, mais ne croyez pas que ce soit la conséquence d'un état maladif, tout au contraire je me porte bien et je m'amuse parfaitement. Levé de bonne heure aujourd'hui, j'ai joué jusqu'à 2 heures, puis je suis

allé dîner au restaurant où j'ai rencontré le brave Kandler qui m'a, comme vous savez, promis des lettres pour Cherubini et Paer. — Après avoir fait visite au malade, j'ai l'intention d'aller au théâtre, on y donnera un concert auquel se feront entendre : Herz, ce petit juif, violoniste, qui fut à un cheveu d'être sifflé chez nous à Varsovie au concert de mademoiselle Sonntag, et Dohler, un pianiste qui joue des compositions de Czerny. A la fin du concert Herz doit jouer ses propres Variations sur des motifs polonais. Pauvres motifs polonais ! vous ne vous doutez pas avec quels ingrédients juifs on vous assaisonnera, en appelant ça, pour attirer le public, de la musique polonaise. Allez défendre, après cela, la musique polonaise, parlez d'elle en connaissance de cause et l'on vous prendra pour un fou, d'autant plus que Czerny, cet oracle viennois en l'art de fabriquer les friandises musicales n'a pas encore manipulé de motifs polonais.

Hier, après dîner, je suis allé avec Thalberg au temple évangélique, où Hesse, ce jeune organiste de Breslau, s'exhibait devant un public viennois choisi ; il y avait, tout le dessus du panier à commencer par Stadler, Kiesewetter, Mosel, Seyfried, Gyrowetz, etc., pour finir par le portier du temple. Il a du talent ce garçon et il sait se servir d'un orgue. Hesse m'a laissé une carte à remplir dans son recueil, mais je ne sais qu'y inscrire — je n'ai pas la moindre inspiration.

Je suis resté mercredi chez les Bayer avec Slawik jusqu'à 2 heures du matin. C'est un de ces artistes de Vienne, qui me console des autres et avec lequel je me sens en intimité. Il a joué comme un deuxième Paganini, mais un Paganini rajeuni, qui surpassera avec le temps le premier. Je n'y croirais pas moi-même, si je ne l'entendais jouer souvent ; combien je regrette que Titus ne l'ait pas connu. Il joue à rendre muet ses auditeurs, il leur tire les larmes des yeux ; bien plus il ferait pleurer un tigre ! car le prince J. et Iskr. eux-mêmes s'en allèrent attendris !

Que devenez-vous ?... Je ne fais que rêver de vous ! Y aura-t-il une fin à ce sang qui coule ? Je sais ce que vous allez me dire : « De la patience ! » Alors je me console comme je peux.

Jeudi il y eut une soirée chez Fuchs au cours de laquelle Limmer, l'un des meilleurs artistes d'ici, se produisit avec ses compositions pour 4 violoncelles. Merk les rendit, comme à son habitude plus aimables qu'elles ne le sont en réalité. Nous sommes restés jusqu'à minuit ; Merk, en effet, eut envie de jouer avec moi ses Variations. Il m'a déclaré qu'il aime jouer avec moi, j'aime aussi jouer avec lui, alors ensemble nous devons faire bonne impression (1). C'est le premier violoncelliste que j'admire de près ; je ne sais comment me plaira Norblin ; surtout n'oubliez pas de m'envoyer une lettre pour lui.

◆

63.

A sa Famille.

Vienne, le 25 juin 1831.

Je suis bien portant et c'est ma seule consolation car mon départ ne s'arrange pas et cela d'étrange façon. Je n'ai encore rien expérimenté de pareil. Vous savez comme je suis indécis, or je rencontre des obstacles à chaque pas. On me promet chaque fois mon passeport pour le lendemain et l'on me renvoie d'Anne à Caïphe, pour reprendre ce que j'ai déposé à la police. J'ai même appris aujourd'hui une chose nouvelle : — mon passeport aurait été égaré, et non seulement ils n'ont pas l'intention de faire les recherches nécessaires, mais il me faut encore faire une demande pour en obtenir un nouveau. Nous subissons tous de bien étranges vicissitudes ; et bien que je sois prêt, je ne

(1) Chopin lui dédia son op. 3 : Introduction et Polonaise brillante pour piano et violoncelle.

peux pas partir. J'ai suivi le conseil de Bayer ; je me ferai donner un passeport pour l'Angleterre et j'irai à Paris. Malfatti me donne une lettre pour un excellent ami qu'il a à Paris, Paer. Kandler a fait un article sur moi dans un journal de Leipzig.

Je suis revenu hier chez moi à minuit, c'était la St-Jean, donc la fête de Malfatti. Mechetti lui avait préparé une surprise : Wild, Cicimara, mesdemoiselles Emmering, Lutzer et moi-même en personne, lui avons donné une séance de musique fameusement corsée. Je n'ai pas encore entendu Moïse en quatuor, si bien exécuté ; mais mademoiselle Gladkowska a chanté le *Oh quante lacrime* de Moïse incomparablement mieux lors de mon concert d'adieu à Varsovie. Wild était bien en voix ; moi, je remplissais en quelque façon les fonctions de chef d'orchestre (1).

Une grande quantité d'auditeurs étrangers nous écoutaient de la terrasse.

Il y avait un clair de lune admirable, les fontaines bruissaient, l'admirable parfum qui venait des serres emplissait l'air, en un mot : une nuit admirable, un endroit délicieux. Vous ne sauriez vous représenter les belles proportions du salon où l'on chantait ; d'immenses baies ouvertes de haut en bas donnaient sur une terrasse d'où l'on voyait Vienne tout entier ; beaucoup de miroirs et peu de lumières. Un cabinet situé à gauche de l'entrée augmentait à ne pas le croire l'étendue de l'appartement qui semblait immense. La cordialité et la prévenance du maître de la maison, l'élégance, l'aisance et la gaieté de toute la société, l'esprit qui y régnait et un souper exquis nous retinrent longuement et c'est seulement vers minuit que nous montâmes en voiture pour rentrer chacun chez soi. Je règle

(1) Cicimara raconte qu'il n'y a personne à Vienne pour accompagner comme moi. J'ai pensé : je le sais bien (chut !). [Note de l'auteur.]

aussi strictement mes dépenses que je le peux et j'entoure chaque kreutzer des mêmes soins que cette bague à Varsovie (1). Vous pouvez la vendre si vous voulez ; je vous coûte déjà assez pour mon malheur. Nous sommes montés avant-hier sur le Leopoldsberg et le Kahlenberg avec Kumelski et Czapski, qui est mon hôte quotidien et me manifeste de tels sentiments d'amitié qu'il m'a même offert de me donner, en cas de besoin, l'argent nécessaire au voyage. La journée fut splendide. Je n'ai encore jamais fait de promenade aussi belle. Du Leopoldsberg on voit Vienne tout entier, Wagram, Aspern, Presbourg, le monastère de Neubourg, le château où Richard Cœur de Lion fut emprisonné — et toute la haute vallée du Danube. Nous montâmes après déjeuner sur le Kahlenberg, où le roi Sobieski avait établi son camp (j'y ai cueilli une petite feuille pour Isabelle). Il y a là une église, anciennement des camaldules, où il arma son fils chevalier, en servant la messe lui-même, avant d'attaquer les Turcs. Vers le soir nous allâmes au Krapfenwald, petit vallon charmant, où nous avons observé une étrange coutume des gamins. De jeunes garçons, s'y habillent de feuilles des pieds à la tête et dans ce costume, tels des buissons qui dansent, ils accostent les passants. Un bambin pareillement recouvert de feuilles s'appelle un *Pfingstkönig*. C'est une façon de fêter la Pentecôte. Stupide originalité ! Il y a quelques jours j'ai passé ma soirée chez Fuchs ; il m'a montré son recueil de *400* manuscrits autographes parmi lesquels se trouve déjà relié mon Rondo pour deux pianos. Fuchs m'a fait cadeau d'une feuille de l'écriture de Beethoven. Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir, car tous ceux qui me sont chers y étaient réunis sur une seule feuille de papier. Alors je baise ces petites mains et ces petits pieds comme il n'y en pas à Vienne.

(1) Bague donnée en récompense à Chopin par Alexandre Ier en 1825, pour avoir joué en sa présence sur l'Eolimelodikon.

◆

64.

A sa Famille.

Vienne, juillet 1831, samedi.

Je déduis de votre dernière lettre que vous avez fini par prendre le dessus sur tous vos malheurs ; croyez-moi, les petites choses ne sont plus en état de m'atteindre. Espoir, cher espoir !

Enfin j'ai mon passeport. Il n'y a rien de fait cependant en ce qui concerne mon départ pour lundi et c'est seulement mercredi que nous partirons pour Salzbourg et de là pour Munich. Sachez que j'ai fait viser mon passeport pour Londres. La police l'a visé, mais on me l'a gardé deux jours à l'ambassade de Russie et on me l'a rendu avec la permission de me déplacer jusqu'à Munich, mais non jusqu'à Londres. Qu'importe, pensais-je, pourvu que monsieur Maison, ambassadeur de France, donne sa signature.

Outre ces ennuis, il nous en est arrivé encore un autre : pour aller en Bavière, il est nécessaire de posséder un *Gesundheitspass* pour le choléra, sans quoi il est impossible de franchir la frontière bavaroise. Nous avons déjà couru plus d'une demi-journée avec Kumelski, mais tout doit être terminé après dîner. Ce qui me console c'est qu'à grimper tous ces escaliers, nous nous sommes, du moins, trouvés en bonne compagnie, car, à en juger par la prestance polonaise, l'excellente façon de parler et son passeport, Alexandre Fredro se trouvait avec nous pour chercher des permis de ce genre pour ses domestiques.

On a affreusement peur ici, du choléra, c'est à mourir de rire. On vend des prières imprimées pour conjurer le choléra, on ne mange pas de fruits et ce sont surtout les citadins qui fuient. Je laisse à Mechetti ma Polonaise pour violoncelle. Louise m'écrit que Monsieur Elsner était content du compte-rendu ; je ne sais ce qu'il dira de

l'autre, car enfin c'est bien lui qui m'a enseigné la composition. Il ne me manque rien, mais je souhaiterais plus d'âme et plus de vie ; je me sens fatigué, mais je suis parfois aussi gai qu'à la maison. Lorsque j'ai des moments de tristesse, je vais chez madame Szaszek ; j'y trouve d'habitude quelques braves Polonaises qui me réjouissent toujours tellement par leurs vœux sincères d'un meilleur avenir que je me mets aussitôt à imiter les généraux de l'endroit. C'est un nouveau polichinelle, de ma toute dernière façon ; vous ne l'avez pas encore vu, mais ceux qui l'ont vu éclatent de rire. Il y a d'autres jours où l'on ne peut tirer deux mots de moi, alors pour *30* kreutzers je vais à Hietzing ou quelque part dans les environs de Vienne, pour me distraire.

Zacharkiewicz de Varsovie est venu chez moi ; quant à elle, lorsquelle me vit chez Szaszek, elle ne put assez s'étonner de ce que je fusse devenu à tel point un homme. J'ai fait pousser du côté droit un favori — et il est fort imposant. Du côté gauche, il n'y en a pas besoin, car c'est seulement le côté droit qui est exposé au public.

J'ai reçu avant-hier la visite du brave Wurfel ; arrivèrent ensuite Czapski, Kumelski et beaucoup d'autres ; nous nous rendîmes ensemble à St-Veit. C'est un bel endroit, mais je n'en dirai pas autant d'un autre lieu appelé Tivoli, où se trouve une sorte de carrousel, autrement dit une patinoire avec des chariots — qu'ils nomment « *Rutsch* ». C'est d'une prodigieuse bêtise. Il y a cependant des quantités de gens pour se lancer dans ces chariots, de haut en bas, sans autre but ; je ne voulus même pas m'y arrêter. Un peu plus tard, pourtant, comme nous étions huit (et rien que de bons amis). nous nous mîmes à nous lancer à la course, à qui arrivera le plus vite en s'aidant des pieds ; cela prit l'allure d'un amusement collectif, et, de détracteur acharné de cet absurde jeu viennois, j'en devins un prosélyte ardent, jusqu'à ce qu'enfin le bon sens me fût revenu et la pensée, qu'ils prêtent ainsi au jeu des corps

sains et forts, qu'ils étourdissent ainsi des esprits doués, juste au moment où l'humanité entière fait appel à de pareils gens pour la défendre.

Que le diable les emporte !...

On a aussi donné ici au théâtre le Siège de Corinthe de Rossini — très bien. Je suis heureux d'être resté assez longtemps pour entendre cet opéra. Wild, Heinefetter, Binder, Forti, en un mot tout ce que Vienne possède de bon y jouait et ce fut très joli. J'y suis allé une fois avec Czapski, puis nous avons soupé dans un restaurant où allait toujours Beethoven. — Pour que je n'oublie pas : il m'arrivera certainement de prendre plus d'argent à la banque Peter que ce que Papa y avait déposé pour moi ; je m'arrange comme je peux, mais, par Dieu, je ne peux faire autrement, car il me faudrait alors me mettre en route avec une bourse légère. Après, que Dieu m'en garde, vous pourriez me reprocher d'y avoir gagné une maladie ou quelqu'autre chose et de ne pas avoir pris plus d'argent avec moi. Excusez-moi, mais je vis de cet argent depuis les mois de mai, juin et juillet et il me faut payer plus de dîners qu'en hiver. Je ne le fais pas de ma propre inspiration, mais sur le conseil des autres. Il m'est pénible d'avoir à vous faire cette demande aujourd'hui. C'est plus de trois sous que Papa a dû dépenser pour moi jusqu'à présent ; et je sais ce qu'il faut se démener pour en gagner de ces sous ; rien ne sert aujourd'hui de se faire du tourment, mais il faut garder l'espoir ! Il m'est plus pénible de vous en demander que de vous en donner, mais il m'est plus facile de les prendre que de vous les rendre. Dieu aura peut-être pitié de moi — un point c'est tout.

Il y aura bientôt une année que j'ai reçu mon passeport; il faudra sûrement le faire prolonger : comment faire ? Écrivez-moi si vous pouvez et de quelle façon m'en envoyer un autre. Peut-être est-ce impossible !...

Il m'arrive souvent dans la rue de courir après un quelconque Jeannot ou Titus. J'aurais juré hier de voir

Titus par derrière, et c'était un bougre de Prussien. Que ces épithètes ne vous donnent pas une mauvaise idée de mon éducation viennoise ; à vrai dire ils n'ont pas ici tant de politesse ni de mots choisis dans la conversation, à l'exception du « *Gehorsamer Diener* » terminal ; mais je n'apprends rien de ce qui est viennois par essence. Je ne sais danser convenablement aucune valse, cela suffit ! Mon piano n'a pas entendu que des mazoures...

Que Dieu vous garde en bonne santé ! Qu'aucun de mes amis ne meure. Quelle perte que ce Gustave !... Vos lettres me transpercent et me sont une grosse garantie de bonne santé ; j'ai si peur : une peur panique !

Très fidèlement votre

FRÉDÉRIC.

◆

65.

A SA FAMILLE.

[Vienne, 20 juillet, 1831]

[Karasowski résume ainsi la dernière lettre écrite de Vienne à ses parents par Chopin, le 20 juillet 1831] :

« Frédéric se prépare à partir avec Kumelski pour Munich par Linz et Salzbourg. Il écrit qu'il se porte bien et que Steinkeller lui a donné de l'argent ; mais il craint de ne pas en avoir assez et demande qu'on lui en envoie à Munich. »

◆

66

DU CARNET DE NOTES DE CHOPIN.

[Vienne, printemps 1831].

« Comme le Prater était joli aujourd'hui. Des quantités de gens qui ne m'intéressent en rien. J'admirais la verdure, les odeurs du printemps et cette innocence

de la nature qui me rappelaient les sentiments de mon enfance. Un orage semblait prêt à éclater. Je revins chez moi. Il n'y eut pas d'orage, et la tristesse s'empara de moi. Pourquoi ? Même la musique ne me console pas aujourd'hui ; il est tard et je n'ai pas envie de dormir ; je ne sais ce qui me manque. Et j'ai commencé déjà ma troisième décade !... Les affiches et les journaux ont déjà annoncé mon concert qui doit avoir lieu dans deux jours et cela m'est aussi indifférent que s'il devait n'avoir jamais lieu. Je n'écoute pas les compliments qui me semblent de plus en plus bêtes. J'ai envie de mourir, et de nouveau je voudrai voir mes parents. J'ai son image devant les yeux : il me semble que je ne l'aime plus et pourtant elle ne peut me sortir de la tête. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent à l'étranger me semble vieux, insupportable et me donne la nostalgie de la maison, de ces moments délicieux que je ne sus estimer à leur valeur. Ce qui naguère me semblait grand me paraît ordinaire aujourd'hui, ce qui me semblait ordinaire me paraît aujourd'hui incroyable, trop grand, trop haut. Les gens ici ne sont pas miens ; ils sont bons, mais bons par habitude ; ils font tout avec trop d'ordre, de platitude et de médiocrité, ce qui m'achève. Je ne voudrais même pas être en état de sentir la médiocrité.

Comme tout est étrange, triste pour moi, je ne peux arriver à me tirer d'affaire ; pourquoi suis-je seul !...

◆

67.

DU CARNET DE NOTES DE CHOPIN.
écrit à Stuttgart après le 8 septembre 1831.

Les faubourgs sont détruits, incendiés. — Jeannot ; Guillaume, il est mort sans doute sur les remparts ; je vois Marcel en captivité ! Sowinski, ce brave garçon,

aux mains de ces coquins ! Paszkiewicz ! Qu'un chien venu de Mohilew s'empare de la capitale des premiers monarques de l'Europe ! Moscou règne sur le monde ! Mon Dieu, existes-tu ? Tu existes et tu laisses tout cela sans vengeance... N'as-tu pas assez de ces crimes moscovites... ou bien... serais-tu toi même un Moscovite ! ! ?... Mon pauvre père ! Mon cher père a peut-être faim ? Ma mère n'a peut-être pas de quoi acheter du pain ? Mes sœurs ont été peut-être victimes de la rage de la soldatesque moscovite déchaînée ! O mon père, telle est donc la consolation de ta vieillesse ! Mère, pauvre mère douloureuse, n'as-tu survécu à ta fille que pour voir le Moscovite fouler aux pieds ses ossements !... Powazki (1) ! ah, ont-ils seulement respecté sa tombe ? elle a été piétinée et mille autres cadavres la recouvrent. Ils ont brûlé la ville. Ah, pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de tuer ne serait-ce qu'un seul de ces Moscovites...

... Qu'est-elle devenue ?... où est-elle ?... la pauvre petite, peut-être aux mains des Russes, un Moscovite l'étrangle, la torture, la tue ! Oh ! ma bien-aimée, je suis seul, viens que j'essuie tes larmes, je panserai les blessures du présent en te rappelant le passé... alors qu'il n'y avait pas encore ces Moscovites, qu'il n'y en avait que quelques-uns qui voulaient à toute force te plaire, et que tu te raillais d'eux, parce que j'étais là... Tu as une mère ?... si méchante... et moi j'en ai une si bonne... et peut-être n'ai-je plus du tout de mère ? Un Moscovite l'aura tuée, torturée... mes sœurs quoique affolées ne se laissent pas faire et mon père plein de désespoir ne sait où se tourner... et je suis ici dans l'inaction ! et les mains vides ! Il m'arrive parfois de soupirer et, pénétré de douleur, j'épanche mon désespoir sur mon piano ! Mon Dieu, ébranle cette terre, qu'elle dévore les hommes de ce siècle, que les plus cruelles tortures tourmentent les

(1) Cimetière de Varsovie, lire Powonzki.

Français pour ne nous avoir pas secourus..... Ce lit où je vais me coucher... plus d'un cadavre peut-être y resta étendu, longuement, et cela ne me donne aucun dégoût... En quoi un cadavre vaudrait-il mieux que moi ? Un cadavre ne sait rien, lui non plus, de son père, de sa mère, de ses sœurs, de Titus ; un cadavre n'a pas de maîtresse, et ne peut parler son langage, à ceux qui l'entourent... un cadavre, pâle comme moi, aussi froid que ce que je me sens moi-même pour tout...

...Des tours de Stuttgart les horloges sonnent quelque heure de la nuit. Combien y en a-t-il qui sont morts en cet instant de par le monde ? Des enfants ont perdu leur mère, des mères leurs enfants... Que de tristesses viennent de ces morts, et quelle consolation ! O morts bons et méchants... la vertu et le crime finissent de même, morts fraternels. La mort est donc l'acte le plus méritoire de l'homme... Qu'arrivera-t-il aux plus méchants ? de renaître, comme ce qu'il y a de contraire à une bonne action. J'ai donc raison de déplorer d'être venu au monde... A qui sert mon existence ? je ne suis pas utile aux hommes, puisque je n'ai ni gueule, ni mollets ?... un cadavre a-t-il des mollets ? il n'en a pas non plus, il ne me manque donc rien pour fraterniser mathématiquement avec la mort. M'aimait-elle ou faisait-elle semblant ? telle est l'énigme qu'il me faut deviner... oui, non oui, oui, non oui, non oui, oui... un doigt sur l'autre, « m'aime-t-elle ? »... elle m'aime peut-être, qu'elle fasse ce qu'elle voudra...

Père ! Mère ! où êtes-vous ? morts peut-être ?... Le Moscovite ne m'a peut-être fait qu'un mauvais tour... attends... attends... Seraient-ce des larmes ? il y a si longtemps qu'elles n'ont pas coulé ?... ah, je n'ai pas pu pleurer de si longtemps ?.... comme cela me fait du bien... quelle mélancolie !... C'est bon et plein de mélancolie à la fois ? D'être mélancolique, ne serait-ce pas bon ? c'est pourtant agréable. C'est un état bizarre... comme pour un mort, il se trouve bien et mal à la fois. Il passe

dans une vie meilleure, il s'y trouve bien, mais il regrette de quitter le passé, et il devient mélancolique. Il doit se sentir comme moi lorsque j'eus fini de pleurer. Ce fut sans doute une sorte de mort momentanée de mes sentiments, je mourus pour mon cœur un instant, ou plutôt mon cœur mourut pour moi un moment. Ah, pourquoi pas pour toujours !... peut-être serait-ce plus supportable... Seul ! seul !... on ne peut décrire ma misère, c'est à peine si mes facultés de sentir peuvent la supporter...

CHAPITRE II

SEPTEMBRE 1831 - SEPTEMBRE 1837

Chopin à Paris.
Il y fait la connaissance de Georges Sand

68.

A K. KUMELSKI.
[Paris, le 18 septembre 1831].

Mon âme bien-aimée. Tu m'écris que tu as été malade, — et je n'étais pas là-bas ! je ne l'aurais pas permis ; je suis surpris que la danse ne t'en ait pas préservé. — Cela ne vaut vraiment pas la peine de penser en ce monde ; si tu étais ici tu te pénétrerais de cette maxime — tout Français saute et crie, même nu... Je suis assez bien arrivé ici (mais cela m'a coûté cher) — je suis content de ce que j'y ai trouvé ; — j'ai les premiers musiciens et le premier opéra du monde. — Je connais Rossini, Cherubini, Paer, etc., etc., et j'y resterai peut-être plus longtemps que je ne le pensais. — Non que j'y sois tellement bien — mais parce que peu à peu il est possible que je m'y trouve bien. Toi, tu es cependant plus heureux. — Tu te rapproches des tiens [un mot illisible] — peut-être ne les reverrai-je jamais. — Tu ne saurais croire combien il y a de Polonais ici. Parmi eux il y en a qui ne se voient pas et qui ne se recherchent pas — mais tu en trouveras aussi pas mal à

Berlin. Freymanek que j'ai rencontré par miracle à l'opéra italien, est revenu d'Angleterre dont il raconte des merveilles. — Son père avec sa famille est à Berlin — il m'a prié de t'en informer — sans doute tu auras beaucoup de plaisir à le voir si tu souffres de cette maladie si universellement répandue chez nous, la phtisie du porte-monnaie. En dehors de cela, tu peux aussi y rencontrer Romuald — en t'informant de lui auprès d'Alphonse Brandt, fils de ce médecin établi dans ma ville natale. Alphonse fait sa médecine — il te sera facile de t'enquérir de lui ; lorsque tu le trouveras, embrasse-le — Romuald a passé toute sa vie chez eux. — Il pourra te renseigner sur tous les autres amis qui s'y trouvent. — A en croire Benedict — il m'a assuré que Charles est à la maison, ce qui te tranquillisera au sujet de ta famille. Je n'en sais pas plus sur Séverin que sur Antoine et Vladimir. — J'espère pourtant apprendre quelque chose sur les Bayer, car je dîne aujourd'hui avec Radziwill (que j'ai rencontré ici) et Valentin, le frère aîné de celui qui a épousé Stecka — chez les Komar, avec lesquels Bayer se trouvait, je le sais, en correspondance. J'ai dîné hier chez madame Potocka, la jolie femme de Mecislas — je me lance peu à peu dans le monde, mais je n'ai qu'un ducat en poche ! — C'est toutefois mieux que toi ! — mais je ne t'ai rien dit de l'impression que m'a faite cette grande ville après Stuttgart et Strasbourg. On y trouve à la fois le plus grand luxe, les plus grandes cochonneries, la plus grande vertu, les plus grands vices, et à tous les pas des affiches pour les maladies ven. — du bruit, des cris, du fracas et de la boue, plus qu'il n'est possible de se l'imaginer — on disparaît dans ce paradis, et c'est commode parce que personne ne s'intéresse à la vie que vous menez. On peut sortir dans la rue en hiver, vêtu comme un vagabond, et fréquenter la plus haute société — un jour tu manges le repas le plus copieux pour *32 sous* dans un restaurant couvert de glaces, d'or et éclairé au gaz, le lendemain tu déjeunes dans un en-

droit où l'on ne te donnera pas plus que pour un oiseau, et l'on te fera payer *3* fois plus — cela m'arriva constamment au début jusqu'à ce que j'eusse ainsi payé mon apprentissage. — Que de demoiselles miséricordieuses ! — ce qu'elles relancent les passants — malgré cela il ne manque pas d'asdrubals bien en chair — je regrette que le souvenir de Thérèse, en dépit des efforts de Bénédict qui mésestime pourtant ma peine — m'empêche de goûter au fruit défendu. Je connais déjà quelques cantatrices et les cantatrices paraissent ici encore plus désireuses de faire des duos, que ces chanteuses tyroliennes. — Parfois, à mon *5*e étage (j'habite *boulevard Poissonnière n*o *27*, tu ne saurais croire quel joli logement, j'ai une chambre meublée en acajou avec un balcon sur les boulevards, d'où j'ai une vue qui s'étend de Montmartre au Panthéon et tout au long du plus beau des mondes ; on me l'envie beaucoup mais pas mes escaliers), eh bien, parfois lorsque je feuillette mes lettres — ou que j'écris dans mon album et que je jette un coup d'œil sur mes lettres — il me semble que tous ces souvenirs sont un rêve et je ne peux croire à tout ce qui a réellement eu lieu — surtout cette expédition au Schwarzbach me paraît invraisemblable — ces Américains ! — Ah, rien de pareil. — Quand reparlerons-nous de cela les yeux dans les yeux ! — Je pense rester ici trois ans — je vis très intimement avec Kalkbrenner, premier pianiste d'Europe, que tu aimerais certainement. — (Il est le seul auquel je ne sois pas digne de dénouer les lacets de ses souliers. Les Herz, etc. — ne sont, tous te dis-je, que des fanfarons, ils ne sauront jamais mieux jouer que lui). — Eh bien, en restant trois ans à Paris, peut-être finirai-je par revoir mon Bezendzio, peut-être l'embrasserai-je de nouveau et jouerai-je la Stumm (1). Sois de bonne pensée — que tout s'accomplisse selon ton désir. — J'espère qu'il en sera ainsi ; prends exemple sur

(1) La Muette de Portici.

Newazendzio qui a perdu beaucoup d'amis sur les champs de bataille — qui a de vieux parents et qui au lieu de les aider vit à leurs dépens — et qui aime sans espoir — Qui se trouve être aujourd'hui privé de tous ses amis et qui soupire en un quelconque Berlin !

A toi pour toujours,

Fryc.

Filing avec Karwoski, ancien prosecteur à notre Université, se sont lancés pour un mois à Londres — Stancio m'a emprunté de l'argent aussi longtemps que j'en eus — il se tient toute la journée au Palais Royal — et c'est tout l'intérêt de son séjour à Paris — il espère obtenir une pension du gouvernement — à titre d'Autrichien promu voyageur — il y en a des tas dans ce genre-là ! [mots barrés]. Excuse ma hâte si ce bout de papier est par trop stupidement écrit. — Mais tu sais que j'aime mieux jouer qu'écrire — Pos... est malade — et voici ta « Sainte croix par dessus tout ».

Dis à Alphonse que Kondratowicz, le sous-lieutenant, est venu hier chez moi, dis-lui aussi de m'écrire — [un morceau de la lettre est arraché].

Tu me fais part bien à propos de la mort de Debole — j'ai pu ainsi calmer quelques-uns de ses amis en séjour à Paris qui s'étonnaient de ne pas recevoir de ses nouvelles. — Écris-moi et ne sois pas paresseux [La dernière ligne manque.]

◆

(92) **69.**

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Paris, le 12 décembre 1831.

Mon ami bien-aimé !

Ta lettre m'a rendu la vie. Ta contusion ! Les nouvelles les plus diverses me sont parvenues à ce sujet ; je m'expli-

quais de diverses manières les expressions employées dans les lettres que je reçus de la maison ; Kot m'écrivit de façon si bizarre, que je pris peur des pensées qui me hantèrent. Enfin, nous nous reverrons encore dans cette vie ! Que de changements, que de misères, — qui l'aurait prévu. — Te rappelles-tu ce conseil de nuit à Vienne, la veille de ton départ. C'est porté par le vent que je suis arrivé ici ; on y respire suavement — et l'on soupire plus aussi, parce que c'est peut-être plus facile. Paris c'est tout ce que tu veux — tu peux t'y amuser, t'ennuyer, rire, pleurer, faire tout ce qui te plaît, et personne pour te lancer un regard, car il y en a des milliers qui font ce que tu fais, et chacun selon sa propre voie. Je ne sais s'il y a quelque part plus de pianistes qu'à Paris — je ne sais aussi s'il existe ailleurs autant de sottes gens et de virtuoses. Il te faut savoir que je suis arrivé muni de recommandations bien modestes. *Malfati* m'a donné une lettre pour Paer, je possédais quelques lettres de Vienne pour les éditeurs et c'est tout. C'est à Stuttgart que j'appris la nouvelle de la prise de Varsovie et c'est alors seulement que je résolus de me rendre dans cet autre monde. Par Paer, qui est chef d'orchestre à la Cour, j'ai fait la connaissance de Rossini, de Cherubini, etc., Baillot, etc. C'est aussi par lui que j'ai fait connaissance de Kalkbrenner. Tu ne saurais croire combien j'étais curieux de Herz, Liszt, Hiller, etc. : ce sont tous des zéros auprès de Kalkbrenner ; je t'avoue que j'ai joué comme Herz, mais que je voudrais jouer comme Kalkbrenner. Si Paganini est la perfection même, Kalkbrenner lui est équivalent mais dans un tout autre genre. Il est bien difficile de te décrire son *calme*, son toucher ensorcelant, l'égalité sans pareille de son jeu et cette maîtrise qui se dessine dans chacune de ses notes ; c'est un géant qui foule aux pieds, les Herz, les Czerny, etc., et moi par conséquent. — Qu'arrive-t-il ? — Présenté à Kalkbrenner, il me prie de lui jouer quelque chose. Bon gré, mal gré, ne l'ayant pas entendu au préalable, mais sachant

comment joue Herz, ayant chassé tout orgueil de mon cœur, je m'assieds. Je lui joue mon mi mineur, que les Rhénans, Lindpainter, Berg, Stuntz, Schunk et toute la Bavière n'avaient pas assez de mots pour couvrir de louanges. J'étonnai monsieur Kalkbrenner, qui me demanda aussitôt si je n'étais pas élève de Field, et qui me déclara que je possédais le jeu de Cramer avec le toucher de Field (ce qui remplit mon âme de joie) et plus encore lorsque, s'étant mis au piano, Kalkbrenner, qui se proposait de faire étalage, se trompa et dut s'arrêter. Mais aussi, il aurait fallu entendre comment il fit sa reprise ; je n'ai jamais songé à rien de pareil. Depuis ce temps nous nous voyons tous les jours, chez lui ou chez moi — après m'avoir bien étudié il me propose de prendre pendant trois ans des leçons avec lui, et il fera de moi quelqu'un de très, très. Je lui dis que je sais combien il me manque, mais que je ne veux pas l'imiter, et que *3* ans, c'est trop. En attendant il m'a convaincu que je peux jouer d'une façon délicieuse lorsque je suis inspiré, mais fort mal quand je le suis pas, — chose qui ne lui arrive jamais. En m'examinant de plus près il me déclare que je n'ai pas d'école — que je suis sur une voie charmante, mais que je peux m'égarer. — Qu'il n'y aura pas de représentant de la grande école du piano, après sa mort, ou lorsqu'il cessera définitivement de jouer. Que je ne saurais créer, même si je le voulais, une nouvelle école, sans connaître l'ancienne, — qu'en un mot je ne suis pas une machine parfaite et que par là même je suis entravé dans le développement de mes propres pensées. Que mes compositions ont du caractère et que ce serait bien dommage que je ne fusse pas à la hauteur de ce que je promets, etc., etc. Ainsi donc, si tu étais là tu dirais toi-même : apprends, mon garçon, alors qu'il est encore temps. Nombreux sont ceux qui me l'ont déconseillé — estimant que je suis capable de jouer aussi bien que lui — qu'il est mû par son orgueil, qu'il tient à dire de moi

que je suis son élève, etc., etc. Ce ne sont là que facéties. Il faut savoir, que si tout le monde ici a la plus grande estime pour le talent de Kalkbrenner, personne ne peut le sentir — car il ne se familiarise guère avec le premier imbécile venu et aussi vrai que je t'aime, il est au-dessus de tout ce que j'ai jamais entendu. J'ai écrit à ce sujet à mes parents. — Ils m'ont l'air d'approuver la chose en quelque manière, mais pour Elsner c'est de l'envie. Quoiqu'il en soit (tu dois savoir que je jouis déjà parmi les artistes d'un grand renom) je donne un concert le 25 décembre ; Baillot, le célèbre rival de Paganini et Brodt le fameux hautboïste joueront, moi je donnerai mon fa mineur et les Variations en si bémol majeur au sujet desquelles j'ai reçu de Cassel, de certain Allemand qu'elles enthousiasmèrent, un compte rendu sur dix pages, où après de vastes préliminaires, il en arrive à l'analyse mesure par mesure, en expliquant que ce ne sont pas là des variations comme les autres mais une sorte de *tableau* fantastique. A propos de la deuxième *Variation*, il dit que Don Juan y court avec Leporello, de la troisième qu'il presse dans ses bras Zerlina tandis qu'à la main gauche Mazetto est pris de colère, enfin à l'Adagio, 5e mesure, il raconte comment Don Juan baise Zerlina en ré bémol majeur. Plater me demandait hier, où se trouvait sur elle ce ré bémol majeur, etc. Elle est à faire mourir l'imagination de cet Allemand, qui s'entête à demander à son beau-frère de présenter son étude à Fétis pour la Revue Musicale, ce dont le brave Hiller (ancien élève de Hummel, dont le concert et la Symphonie ont produit le plus grand effet ; c'est un homme dans le genre de Beethoven, mais plein de poésie, de feu et d'âme) put à peine me défendre, en disant à monsieur ce Beau-frère, que loin d'être sage, son projet est tout à fait absurde. Mais revenons à ce concert. En dehors de cela, je joue avec Kalkbrenner, sur deux pianos, avec accompagnement de *4* autres pianos sa *Marche suivie d'une Polonaise.* C'est quelque chose de

fou. L'un d'eux est un immense pantaléon (1) qui revient de droit à Kalkbrenner, l'autre un petit piano monocorde, mais qui porte loin, comme de petites sonnettes sur une girafe ; il me revient à moi ; quant aux quatre autres, ils sont grands et font orchestre. Ils seront tenus par Hiller, Osborn, Stamati et Sowinski. Ce dernier n'approche en rien le défunt Alexandre (2) (dont j'ai connu ici une élève). La tête n'est pas très solide, mais il a bonne figure et bon cœur. Norblin, Vidal et le célèbre Urhan — altiste — comme je n'en ai jamais entendu, m'aident. Les billets se placent. Le plus difficile était d'obtenir des cantatrices. Rossini m'aurait permis d'aller les demander à l'Opéra, s'il avait pu prendre cette décicion sans consulter monsieur Robert, le deuxième directeur, qui ne veut pas s'exposer à *200* ou *300* pareilles demandes. Mais je ne t'ai encore rien dit de l'opéra. Jamais entendu le Barbier comme la semaine dernière avec Lablache, Rubini, la Malibran (Garcia). Jamais entendu Othello comme avec Rubini, Pasta et Lablache ; l'Italienne (3), comme avec Rubini, Lablache et Mme Raimbeaux. J'ai maintenant tout à Paris, comme jamais. Tu ne peux te représenter ce qu'est Lablache ! On dit de Pasta qu'elle a perdu, mais je n'ai encore rien vu qui la surpassât. La Malibran prend par sa voix miraculeuse ; elle chante comme personne ! Merveille des merveilles ! Rubini, excellent ténor, chante à pleine voix, jamais de tête ; il fait parfois des roulades *2* heures durant (mais il lui arrive aussi de broder trop longtemps, et de faire exprès vibrer sa voix, enfin il fait sans fin des trilles, ce qui lui vaut d'ailleurs les plus grands applaudissements). Son *mezza voce* est incomparable. Il y a aussi Schröder Devrient, mais elle ne fait pas fureur comme en Allemagne. Madame Malibran jouait le rôle d'Othello et

(1) Du nom de son inventeur : Pantaléon Hebestreit.
(2) Rembielinski, pianiste.
(3) « L'Italienne à Alger », opéra de Rossini.

elle celui de Desdémone. La Malibran, toute petite, l'Allemande énorme ; il semblait que l'Allemande allait étouffer Othello. Il en coûtait cher d'assister à cette représentation, rien de moins que *24* francs toutes les places pour voir la Malibran toute noire et pas fameuse dans ce rôle. On doit donner le Pirate et la Somnambule, etc. Pasta est déjà partie ; — on dit qu'elle ne chantera plus. L'orchestre, admirable, mais pas à comparer cependant avec le véritable opéra français (l'*Académie Royale*). S'il y eut jamais quelque magnificence au théâtre, je ne sais si elle atteignit le degré auquel parvint *Robert le Diable*, le tout dernier opéra en *5* actes de Meyerbeer, qui a écrit Crociato. — C'est le chef-d'œuvre de l'école nouvelle — où les diables (des chœurs immenses) chantent dans des tubes, où les âmes sortent du tombeau, non point comme dans le Charlatan (1), mais par groupes de *50* et de *60*, où le théâtre est un diorama au bout duquel on voit l'*intérieur* de l'église et toute l'église à Noël ou à Pâques, illuminée, avec des moines et les fidèles sur les bancs, avec des encensoirs, et, ce qui plus est, avec l'orgue dont la voix sur la scène charme, étonne et couvre presque celle de l'orchestre — jamais, nulle part, on ne produira rien de pareil. — *Meyerbeer* s'est immortalisé ! Mais aussi il a passé trois ans à Paris avant de pouvoir donner son opéra. Il a dépensé *20.000* francs, dit-on, pour la troupe. Madame Cinti Damoreau chante comme on ne peut mieux et j'aime mieux son chant que celui de la Malibran. La Malibran étonne, Cinti enchante — et exécute mieux les gammes chromatiques, que *Tulon* le flûtiste célèbre. Il ne peut y avoir de voix plus perfectionnée, et cela lui coûte si peu, qu'elle ne fait, semble-t-il, aucun cas du public. Nourrit, le ténor français, est étonnant par le sentiment. — Cholet à l'*Opéra Comique* où l'on donne Fra Diavolo, La Fiancée et Zampa (un charmant et nouvel

(1) Opéra de Charles Kurpiński.

opéra de Hérold), joue le premier rôle, du *séducteur* — irritant, admirable, avec une voix particulièrement douée pour la romance, un génie. Il s'est fait un genre. A l'*Opéra Comique*, on donne maintenant la *Marquise de Brinvilière* (sic), une bonne femme qui empoisonnait les gens du temps de Louis *14* ou *15*. Ils s'y prirent à huit pour en écrire la musique. Cherubini, Paer, Berton, Herold, Auber, Bâton, Blanquini et Caraffa. — Je trouve qu'il serait difficile d'assembler meilleure compagnie pour un concert ! Écris-moi ce que tu en penses. — Par ailleurs tu dois avouer que je ne m'abrutis pas, que je ne tourne pas au pître. — Pixis a la plus grande estime pour moi — tantôt parce que je joue, tantôt parce qu'il est jaloux de sa jeune fille qui fait plus de frais pour moi que pour lui ! — Écris-moi pour l'amour de Dieu, — ou bien arrive ; à toi jusqu'à la mort, et peut-être à bientôt.

F. Chopin.

Le vieux Potier est admirable ! Le jeune Potier est ici avec Hervet, Evra, Tierry et Files aussi, mais je ne les ai pas vus. J'habite *Boulevard Poissonière N-r* 27, quant à toi tu ne m'as même pas donné ton adresse, que j'ai dû demander à Wodzinski. Les pianos Pleyel sont *non plus ultra*. Parmi les Polonais je vois Kunasik, Morawski, Niemoj, Lelewel, M^me^ Plicht, quant aux autres, une formidable quantité d'abrutis. On fréquente assez mademoiselle Jawurek, mais rien de plus. Jolie. Oleszczyński a l'intention de faire mon portrait en gravure. Je suis allé faire une visite avec Brykczyński chez madame Tyszkiewicz, mais Poniatowski n'était pas encore là ; je vais aujourd'hui chez Montebello. N'était ce Wodziński je n'aurais pas ton adresse, étourdi ! Les Wodzinski comptent t'avoir ici ; moi je te voudrais seulement de temps en temps, car c'est à peine si je ne deviens pas fou de nostalgie, surtout lorsqu'il pleut. Mademoiselle Gladkowska vient d'épouser Grabowski, mais cela n'empêche en rien les affections

platoniques. Baillot vient d'arriver. Je cachette ma lettre. Aime-moi.

Je ne peux prendre sur moi de ne pas te raconter mon aventure avec Pixis. Représente-toi donc qu'il a chez lui une très jolie petite fille de *15* ans, qu'il projette (dit-il) d'épouser et dont j'ai fait la connaissance chez lui à Stuttgart. — Pixis, aussitôt arrivé à Paris, m'invite d'aller le voir chez lui, sans me dire (car peut-être y serais-je allé plus tôt) que sa jeune fille, que j'avais déjà oubliée, était venue avec lui. Il me demande d'y aller ; j'y vais dans la semaine. Or voici que dans l'escalier, sa pupille me rencontre en manifestant la plus grande joie ; elle m'invite chez elle, me dit qu'il n'y a pas de mal à cela, que monsieur Pixis n'est pas là — elle me prie de me reposer — qu'il ne tardera pas, etc. (Une sorte de tremblement nous prend tous les deux). Je m'excuse, sachant que le vieux est jaloux ; je lui dis que je reviendrai une autre fois, etc. ; cependant qu'en toute innocence nous nous parlons avec douceur dans l'escalier, voici que s'amène le Pixis en question, qui braque sur nous son regard (à l'instar de Soliva) à travers de grosses lunettes pour voir qui parle là-haut à sa belle ; il presse le pas, le pauvre vieux, il s'arrête devant moi et me dit *brusquement* « *Bonjour* », puis à elle : « *Qu'est-ce qué vous faites ici* », — en l'accablant d'une interminable jérémiade de jurons allemands pour avoir osé en son absence recevoir des jeunes gens. Moi de même, avec le sourire (et l'air de rien), comme pour approuver Pixis, je lui remontre qu'elle sort si légèrement vêtue de sa chambre et seulement en robe de soie, etc. Le vieux se calme enfin, se ravise, me prend sous le bras, m'emmène au salon ne sachant où m'installer, appréhendant que fâché je ne me laisse aller à lui jouer quelque mauvais tour en son absence, ou plutôt à sa pupille. Il me reconduit ensuite dans l'escalier, mais il s'aperçoit, que j'ai toujours l'âme en joie (je ne pouvais dissimuler mon amusement d'avoir constaté pour la première fois, qu'il y avait

des yeux *capables* de me soupçonner de quelque chose de pareil),— je le vis entrer chez le concierge pour lui demander s'il y avait longtemps que j'étais sur l'escalier, etc. Depuis ce temps Pixis n'a point assez de mots pour prôner mon talent aux éditeurs et surtout à Schlesinger, qui m'engage à écrire quelque chose en m'inspirant des thèmes de Robert le Diable qu'il a acheté à Meyerbeer pour *24.000* francs. Qu'en dis-tu ? Un *Séducteur*, moi !

◆

(93) **70.**

A Joseph Elsner, Varsovie.
Paris, le 14 décembre 1831.

Cher monsieur Elsner !

Votre lettre me fut une preuve nouvelle de l'intérêt paternel et des vœux sincères dont vous avez bien voulu entourer le plus fidèle de vos élèves. En l'année 1830, bien que je me fusse rendu compte combien il me manquait, et quel chemin j'avais encore à parcourir si je me laissais tenter par l'un quelconque des exemples que vous me donnâtes, j'osai penser cependant : « Je m'approcherai de lui, ne serait-ce que de peu, et peut-être quelque « Laskonogi » (1) sortira-t-il de ma cervelle ». Mais aujourd'hui ayant perdu tout espoir de cette sorte, je me trouve contraint de m'ouvrir une voie dans le monde comme pianiste, et de remettre à plus tard les perspectives artistiques plus hautes que vous me présentez à juste titre dans votre lettre. Afin d'être un grand compositeur il faut énormément d'expérience que l'on n'acquiert, ainsi que vous me l'avez enseigné, non seulement en entendant les autres, mais plus encore en entendant ses propres œuvres. Quelques jeunes gens doués, élèves du Conservatoire de Paris, attendent les bras croisés que l'on exécute

(1) Allusion à l'opéra de J. Elsner « Le roi Łokietek » (1818).

qui son opéra, qui sa symphonie, qui sa cantate, que virent seuls, sur le papier, Cherubini et Lessueur (et je ne parle pas des petits théâtres d'un accès également difficile, et qui même lorsqu'on y arrive, ainsi que Thomas à Léopoldstadt, ne donnent aucun renom artistique, même lorsqu'on a du talent). Meyerbeer avantageusement connu depuis *10* ans comme compositeur d'opéras, a dû travailler trois ans et payer son séjour à Paris avant d'arriver (lorsqu'on eut assez d'Auber) à donner Robert le Diable, œuvre qui y fait fureur actuellement. D'après moi, pour s'introduire dans le monde musical, heureux celui qui peut être compositeur et acteur à la fois. On me connaît déjà en tant que pianiste çà et là en Allemagne ; certaines gazettes musicales ont mentionné mes concerts en exprimant l'espoir qu'on me verra bientôt occuper une des premières places parmi les virtuoses qui jouent de cet instrument (ce qui signifie, *disce puer faciam te* grand seigneur). Je trouve aujourd'hui une occasion unique de tenir une promesse qui m'est innée, pourquoi ne pas la saisir ? Je ne vois personne en Allemagne qui ait quelque chose à m'apprendre sur le piano, car si plus d'un sentit qu'il me manquait encore quelque chose, il ne sut au juste quoi ; je n'aperçois pas quant à moi cette poutre dans mon œil qui m'empêcherait aujourd'hui de voir plus haut. Trois ans, c'est trop, beaucoup trop (Kalkbrenner lui-même, après m'avoir étudié de plus près, le reconnaît, ce qui devrait vous prouver, qu'un vrai virtuose qui mérite sa gloire ne connaît pas la jalousie). J'aurais même accepté ces trois ans de travail, si j'avais pu par ce moyen avancer d'un grand pas dans mon entreprise. Je suis tellement convaincu de n'être jamais une copie de Kalkbrenner que rien ne saurait m'enlever l'idée ni le désir, peut-être audacieux mais noble de me créer un monde nouveau, et si je veux travailler c'est pour tenir plus solidement sur mes jambes. Il était plus facile à Ries, connu comme pianiste, de recueillir des lauriers pour sa « *Braut* »,

à Berlin et à Francfort. Combien de temps Spohr n'a-t-il été tenu que pour un violoniste, avant que d'avoir écrit Jessonde, Faust, etc. J'espère, Monsieur, que vous ne me refuserez pas votre bénédiction, lorsque vous apprendrez quels principes m'inspirent et quels sont mes projets. Mes parents vous auront certainement déjà appris que j'ai remis mon concert au 25. J'ai grand peine à arranger mon concert ; sans Paer, Kalkbrenner et surtout Norblin (qui vous envoie ses compliments) je n'aurais pu le donner dans un si court espace de temps (ils estiment que deux mois, c'est peu pour Paris). Baillot, très agréable et courtois, y joue un quintette de Beethoven ; Kalkbrenner et moi un duo, avec accompagnement de *4* pianos ; je ne connais Reich que de vue ; vous savez combien j'étais curieux de faire sa connaissance ; je connais quelques-uns de ses élèves qui m'en ont donné une toute autre idée. Il n'aime pas la musique ; il ne fréquente même pas les concerts du Conservatoire ; il ne veut parler de musique avec personne ; pendant ses leçons il ne fait que consulter sa montre, etc. ; de même Chérubini qui ne fait que radoter sur la révolution et le choléra. Ils sont, ces messieurs, comme des marionnettes desséchées, qu'on ne peut considérer qu'avec respect, et dont les œuvres doivent servir de matière d'enseignement. Quant à Fétis que je connais, et qui peut renseigner sur bien des choses, il habite en banlieue ; il ne vient à Paris que pour donner des leçons, car autrement il y a longtemps qu'il serait interné à Ste-Pélagie pour ses dettes que ses revenus de la Revue Musicale ne sauraient couvrir. Il faut savoir qu'à Paris on arrête les délinquants pour dettes, *à domicile*, c'est pourquoi il n'habite pas à son *domicile* de Paris, mais en banlieue où la loi ne peut rien contre lui, pour un temps. La quantité de gens qui s'intéressent à l'art musical en tous genres est surprenante parmi la masse. Trois orchestres : l'Académie, les Italiens et *Fédau*, ils sont excellents ;

ssini est *régisseur* de son Opéra qui est le mieux noté

en Europe. Lablache, Rubini, Pasta (qui est loin en ce moment), la Malibran, Devrient, Schröder, Santini, etc., provoquent l'admiration et donnent le ton trois fois par semaine. Nourrit, Levasseur, Derivis, Mme Cinti, Damoreau, Mlle Dorus relèvent le niveau du grand Opéra. Cholet, Mlle Casimir, Prévost éblouissent à l'Opéra Comique : en un mot, c'est ici seulement qu'on peut savoir ce qu'est le chant. Aujourd'hui, indiscutablement ce n'est pas Pasta, mais la Malibran (Garcia) qui est la première en Europe — une merveille ! Valentin Radziwill l'idolâtre et plus d'une fois nous nous représentons à cette occasion combien vous l'admireriez ! Lessueur vous remercie beaucoup pour votre souvenir et me charge de vous faire un million de salutations ; il parle de vous de charmante façon et me demande à chaque visite : « *et que fait notre bon monsieur Elsner* », « *racontez-moi de ses nouvelles* », puis il passe aussitôt au Requiem que vous lui avez envoyé. Nous vous aimons et vous adorons tous à commencer par moi, et jusqu'à votre filleul, Antoni Orlowski qui, paraît-il, ne viendra pas encore pour représenter son opérette, car le *sujet* n'est pas des meilleurs et outre cela, le théâtre est fermé jusqu'au nouvel an. Le roi ne jette pas l'argent par les fenêtres, et dans l'ensemble c'est plutôt une période de vaches maigres pour les artistes ; seuls les Anglais payent. Je pourrais vous écrire ainsi jusqu'à demain, mais c'est assez de vous ennuyer ainsi. Daignez agréer, Monsieur, l'assurance de ma reconnaissance et du respect avec lequel je reste à jamais votre élève le plus fidèle.

F. F. Chopin.

Je baise les mains de Madame et de Mademoiselle Elsner avec mes meilleurs vœux pour l'Année Nouvelle.

◆

71.

A Titus Woyciechowski, Poturzyn.

Paris, le 25 décembre 1831.

Mon ame bien-aimée,

Voici la deuxième année que par delà dix frontières je dois te souhaiter ta fête. Te voir, ne serait-ce que l'espace d'un court regard, en chair et en os, aiderait mieux à te conserver dans mon cœur que dix lettres. Aussi bien laissons-là cette matière, je ne veux point t'écrire *ex abrupto* ; je ne me suis pas acheté de livres où l'on apprend à formuler des vœux que filles et garçons vendent dans la rue pour *2 sous*. Drôle de peuple, — quand vient le soir — tu n'entends rien que les titres criés de petites brochures éphémères et tu peux même acheter, pour un sou, *3* ou *4* feuilles de sottises imprimées, telles que « *l'art de faire les amants et de les conserver ensuite* », « *Les amours des prêtres* », « *L'archevêque de Paris avec Mme la Duchesse du Barry* » et mille autres obscénités, parfois très spirituellement troussées. Au vrai, on s'étonne à considérer les moyens qu'ils emploient pour gagner quelques sous. Sache que la misère est grande ici, pas d'argent en circulation ; on rencontre quantité de gens en guenilles avec des physionomies hautement significatives et plus d'une fois l'on entend des conversations menaçantes pour ce sot de Philippe qui ne pend plus que d'un cheveu à son ministère. La basse classe est ulcérée — et serait heureuse à tout moment de sortir de la misère, — mais pour son malheur le gouvernement est rempli de prudence pour les choses de ce genre et les moindres attroupements de la populace dans la rue sont dispersés par la gendarmerie montée. Tu sais, j'habite au 4e étage, mais dans un endroit délicieux, car c'est sur les boulevards ; j'ai pour moi seul un balcon — très gracieux, en fer, et qui donne sur la rue, j'ai une vue très étendue à droite et à gauche sur les boulevards. En

face de moi est descendu Ramorino, dans un endroit nommé *Cité bergère*, où se trouve une grande cour passagère. Tu sais certainement comment l'ont reçu partout les Allemands, comment à Strasbourg les Français s'attelèrent aux brancards de sa voiture, en un mot tu as appris l'enthousiasme du peuple pour notre général. Paris, n'a pas voulu se laisser distancer à cet égard. — L'École de Médecine, la jeunesse qui se dénomme « *Jeune France* », (ils portent de petits bérets et obéissent à certains mots d'ordre qui leur prescrivent de nouer leurs mouchoirs de certaine façon), sache qu'ici chaque parti politique se distingue par un habillement et une apparence extérieure distincte — les Carlistes portent des gilets verts, les Républicains et les Bonapartistes, ce sont justement cette « *jeune France* » — les Saints Simoniens, autrement dit les néo-chrétiens, qui créent une autre religion et font énormément de prosélytes, sont pour l'égalité et s'habillent en bleu, etc., etc. Un millier donc de ces jeunes gens peu gouvernementaux traversèrent, avec le drapeau tricolore, toute la ville pour saluer Ramorino. Quoiqu'il fût chez lui, mais comme il ne voulait pas s'exposer à des désagréments de la part du gouvernement (quel sot), il s'abstint de se montrer, en dépit des cris et des appels « *Vive les Polonais* », etc. Son adjudant (probablement Dzialynski) sortit et leur dit que le général les invitait à venir le voir un autre jour. — Le lendemain il déménageait. Quelques jours après une multitude qui ne comprenait plus seulement la jeunesse mais aussi tout une foule racolée près du Panthéon, se porta de l'autre côté de Paris chez Ramorino. Comme une avalanche, à mesure qu'ils avançaient à travers les rues, la foule affluait, si bien qu'au Pont-Neuf la cavalerie chercha à les disperser — il y eut beaucoup de blessés, mais malgré cela, des quantités de gens s'assemblèrent sur les boulevards, juste sous ma fenêtre, afin de se joindre à ceux qui venaient de l'autre côté de la ville. La police était impuissante à refouler les

gens qui se pressaient en masse — arrive un détachement d'infanterie — des hussards, des adjudants de la place à cheval sur les trottoirs, — la garde pleine de zèle repousse la population de plus en plus curieuse et qui commence à gronder, on arrête — on se saisit du peuple libre — terreur, les magasins ferment, à tous les coins de rue sur les boulevards des attroupements — sifflets — des estafettes vont et viennent au galop, les fenêtres sont garnies de spectateurs (comme chez nous à l'occasion d'une grande fête) — et tout cela dura depuis *11* heures du matin, jusqu'à *11* heures du soir. Déjà je me réjouissais qu'il en sortirait peut-être quelque chose, mais tout se termina vers *11* heures du soir, par un chœur immense qui entonna « *Allons enfants de la patrie* ». Tu ne peux imaginer l'impression que me firent les voix menaçantes du peuple mécontent ! On espérait pour le lendemain que cette émeute, comme on l'appelle ici, tournerait à un commencement de constitution — mais les sots se tiennent tranquilles jusqu'à présent. Seul Grenoble a suivi l'exemple de Lyon — le diable sait ce qui va encore arriver en ce monde. On donne aussi maintenant au Théâtre Francon où l'on ne représente plus que des drames et des *tableaux* avec des chevaux — toute l'histoire de nos derniers temps. Tout le monde s'y presse avec fureur, pour voir tous ces costumes, — mademoiselle Plater y joue un rôle avec des individus affublés de noms tels que Lodoïska Faniska — l'une d'elles s'appelle même Floreska — on y trouve le général Gigult à titre de père de Mademoiselle Plater, etc. Mais rien ne m'amusa autant qu'une affiche qui annonçait dans un petit théâtre que l'on jouerait pendant l'entr'acte la mazurka de *Dobruski* : *Jeszore Polska mirgineta.* (1) Aussi vrai que je t'aime, ce n'est pas là une plaisanterie, j'ai des témoins qui s'ébaubissaient avec moi,

(1) Les premiers mots, mais déformés, de l'hymne polonais : « Jeszcze Polska nie zginela ».

qu'il y eût des Français aussi sots ! *A propos* de mon concert, il a été remis au 15, à cause de la cantatrice qui m'a été refusée par monsieur Véron, directeur de l'opéra. Aujourd'hui à l'opéra italien il y a un grand concert avec la Malibran, Rubini, Lablache, Santini, Mme Raimbeaux, Mme Schröder, Mme Cavadory — Herz joue et (ce dont je suis le plus curieux) Bériot, ce violoniste, dont s'est amourachée la Malibran. Comme je voudrais t'avoir auprès de moi, — tu ne saurais croire comme je suis triste de n'avoir personne auprès de qui je puisse m'épancher. Tu sais avec quelle facilité je me lie, tu sais combien j'aime parler avec quiconque de d'importe quoi, — eh bien j'ai par-dessus les oreilles de pareilles connaissances, et personne à qui je puisse confier un soupir. — En ce qui concerne mes sentiments je me trouve toujours en syncope avec les autres. C'est pourquoi je me tourmente, à l'affût d'une pause, durant laquelle il ne se trouverait personne pour me parler de toute une journée. Alors que j'écris, je ne supporte pas que tinte la sonnette — et que s'introduise un être pourvu de moustaches, grand, fort, puissant — qui s'assied au piano, improvise Dieu sait quoi, tape, broie le clavier d'une façon déréglée, saute sur place, croise les mains et fait claquer sur une seule touche pendant cinq minutes un doigt énorme, prédestiné de toute évidence à tenir les guides et le fouet d'un quelconque régisseur, quelque part en Ukraine. Tel est le portrait de Sowinski, qui ne possède point d'autre vertu que d'avoir bonne figure et bon cœur pour lui tout seul. Jamais il ne me sera possible de me représenter le charlatanisme ou la bêtise en art comme maintenant, en écoutant ce que je dois entendre en me débarbouillant et en me promenant dans ma chambre. Les oreilles m'en rougissent, — je l'expulserais volontiers, or je dois le ménager, et même lui rendre son affection. Tu ne peux te faire l'idée de rien de pareil ; mais puisqu'ils le tiennent (eux qui ne se connaissent qu'en cravates) pour quelqu'un, alors il faut fraterniser. — Mais

ce qui me fait tourner le sang, c'est son recueil de chansons gargotières, dépourvues de sens, munies de mauvais accompagnements, sans la moindre connaissance de l'harmonie et de la prosodie des chants composés, et qui se terminent par des contredanses — il appelle cela un recueil de chants polonais. Tu sais combien je voulais pénétrer et jusqu'à quel point je suis arrivé au sentiment de notre musique nationale — alors rends-toi compte, combien il m'est agréable — lorsque je constate parfois qu'il glane chez moi par çi par là, quelque chose dont toute la valeur se trouve souvent dans l'accompagnement — qu'il se met à le jouer avec le goût d'un organiste de village, de gargotes et de mastroquets, et qu'on ne peut rien lui dire, parce qu'il lui est impossible de concevoir autre chose que ce qui lui est une fois tombé sous la patte.

C'est un Nowakowski du côté gauche. Et quel bavasseur. — Il parle de tout, et surtout de Varsovie, où il n'est jamais allé. Parmi les Polonais, je vis surtout avec les Wodzinski, les Brykczynski, rien que de bons garçons. Ce cher Wodzinski me demande chaque fois qu'il me voit, pourquoi tu n'arrives pas ? Ils espèrent te voir arriver, parce qu'il ne te connaissent pas. — Il me semble que je te connais et je sais où tu te rendras d'abord. En ce moment même, tandis que j'allais me mettre à te décrire un bal, au cours duquel une divinité, avec une rose dans ses cheveux noirs, m'a ravi, — je reçois ta lettre. — Tout le *moderne* me sort de la tête — je me rapproche encore plus de toi, je te prends la main et je pleure... J'ai reçu ta lettre de Lwow ; nous nous verrons d'autant plus tard et peut-être pas du tout, car à parler sérieusement ma santé est bien misérable — je suis gai extérieurement, surtout parmi les miens (j'appelle miens les Polonais) — mais au fond quelque chose me tourmente — comme des pressentiments, des inquiétudes, des rêves ou bien l'insomnie — la nostalgie — l'indifférence, — le désir de vivre et parfois le désir de mourir, — une sérénité délicieuse, une sorte d'engourdisse-

ment, puis je me sens absent, et enfin parfois des souvenirs précis me torturent. L'aigreur, l'amertume, un affreux mélange de sentiments me bouleverse et m'agite. Je suis plus bête que jamais. Pardonne-moi, — mon ami, — c'est fini. Et maintenant je m'habille et je prends une voiture pour me rendre au dîner, que l'on donne aujourd'hui pour Ramorino et Langerman, — Plusieurs centaines de personnes doivent y assister dans l'un des plus grands restaurants, au *Rocher de Cancal* — c'est Kunacik, qui avec ce brave Biernacki, m'a apporté une invitation, il y a quelques jours. Charles n'est *décidément* pas son gendre. Ta lettre m'a été aujourd'hui une vraie nouveauté. Tu m'as fait don de *4* pages et *37* lignes, — depuis que je suis au monde, je n'ai rien vu de pareil, jamais tu ne m'as ainsi comblé — et j'avais besoin de quelque chose de ce genre. Ce que tu m'écris sur ma voie est une de ces vérités qui répond à mes convictions. Quant à cela ne le prends pas en mal, mon cher ami ; je vais de l'avant dans mon propre équipage ; j'ai seulement loué un cocher pour les chevaux (1). Pardonne, mon ami, le contraste que fait ma lettre avec la tienne. — Je termine, car je ne pourrais la remettre à temps à la poste. L'homme est son propre maître et serviteur. Écris, de grâce aie pitié, je t'embrasse, à toi jusqu'à la mort.

FRYC.

Je t'envoie cette lettre, confiant dans ton esprit de charité.

◆

(101) **72.**

A FERDINAND HILLER
[Paris, 2 août 1832].

...Vos trios, mon cher, sont achevés longtemps, et en ma qualité de vorace j'ai englouti dans mon répertoire vos manuscrits — votre Concerto sera exécuté ce mois-ci au con-

(1) Allusion à sa manière d'envisager son art.

cours du Conservatoire par les élèves d'Adam — Mlle Lyon le joue très bien.

La Tentation, *opéra-ballet de* Halévy *et* Gide, *n'a tenté personne de bon goût, car elle est tout aussi peu intéressante que peu à l'unisson avec l'esprit du siècle votre diète germanique.*

Maurice qui est revenu de Londres où il s'était rendu pour la mise en scènes de Robert (qui n'a pas fait fortune) nous a assuré que Moscheles et Field arriveront à Paris pour l'hiver — voici les nouvelles que j'ai à vous donner... Osborne est à Londres depuis 2 mois. Pixis est à Boulogne, Kalkbrenner est à Meudon, Rossini à Bordeaux.

Tous ceux qui vous connaissent vous attendent à bras ouverts. Liszt doit vous dire deux mots en bas

tout à vous de cœur.

F. CHOPIN.

◆

(102) **73.**

A DOMINIQUE DZIEWANOWSKI.
sans date - [Paris 1832].

MON CHER DOMINIQUE,

Si j'avais un ami (pourvu d'un grand nez de travers, car il n'est question d'aucun autre ami), avec qui j'eusse flâné et folâtré il y a quelques années à Szafarnia, qui m'eût convaincu de son amitié, et si après avoir quitté le pays, il ne m'eût écrit le moindre mot — je le jugerais mal, et même s'il m'implorait en versant des larmes de lui pardonner, je ne lui pardonnerais pas. Or moi, Fryc, j'ai le front de défendre ma négligence et de donner signe de vie, après être resté longtemps silencieux, tel un taon qui sort la tête de l'eau, au moment où personne ne le lui demande.

Mais je ne veux pas tenter de m'expliquer — et je préfère avouer ma faute, qui pourtant peut apparaître plus

grave de loin que de près, car je suis diverti et rompu de tous côtés.

Introduit dans le grand monde, je me trouve au milieu d'ambassadeurs, de princes, de ministres, je ne sais par quel miracle, car je n'ai rien fait pour m'y pousser. C'est aujourd'hui pour moi chose indispensable, c'est de là paraît-il que vient le bon goût ; tu es aussitôt pourvu d'un plus grand talent, si l'on t'a entendu à l'ambassade anglaise ou autrichienne, et tu joues mieux si la princesse *Vaudemont* (dernière descendante de la vieille famille des Montmorency) t'a protégé (je ne peux écrire, *protège*, car la vieille baba est morte depuis une semaine). Or ce fut une dame à la mesure de notre défunte Zielonkowa ou de la châtelaine Polaniecka, chez qui fréquentaient des membres de la Cour, qui faisait beaucoup de bien, et qui donna refuge à bien des aristocrates pendant la révolution. Elle fut la première après les journées de juillet à se présenter à la cour de Louis-Philippe. Elle entretenait autour d'elle une multitude de petits chiens blancs et noirs, de canaris, de perroquets, et possédait le plus drôle des singes du monde qui au cours des réceptions mordait... les autres... comtesses (1).

Je jouis à Paris de l'amitié des artistes, quoiqu'il n'y ait qu'un an que je me trouve parmi eux ! La preuve de leur estime est qu'ils me dédient leurs compositions, et même des gens de la plus grande réputation, avant même que je ne leur dédie les miennes : et c'est ainsi que Pixis m'a dédié ses dernières variations avec orchestre militaire; d'autre part on compose des variations sur des thèmes à moi. Kalkbrenner a fait des variations sur ma mazurka ; les élèves du Conservatoire, les élèves de Moscheles, de Herz, de Kalkbrenner en un mot des virtuoses accomplis, prennent

(1) Karasowski, qui a recueilli cette lettre, fut sans doute saisi d'émoi, à la lecture des mots crus écrits par Chopin et les a remplacés par des points.

des leçons chez moi, et mettent mon nom à côté de celui de Field : bref, si j'étais encore plus bête que je ne le suis, je pourrais croire que j'ai atteint le point culminant de ma carrière ; cependant je sais combien il me manque pour être parfait, d'autant plus que je vis intimement avec les premiers artistes et je connais leurs lacunes.

J'ai honte d'avoir écrit tant de bêtises ; je me suis vanté comme un enfant, ou bien comme celui qui se défend avant d'être attaqué. Je supprimerais bien tout cela mais je n'ai pas le temps de recommencer ma lettre ; d'ailleurs tu n'as peut-être pas oublié mon caractère, tu te rappelleras celui qui est le même aujourd'hui qu'hier avec cette différence qu'il ne lui pousse qu'un favori sur le visage, l'autre se refuse à croître.

Je dois donner aujourd'hui cinq leçons ; tu crois sans doute que je vais faire fortune. Un cabriolet et des gants blancs, coûtent plus cher que ce que je gagne ; sans cela je ne serais pas de bon ton.

J'aime les carlistes, je déteste les philippards, je suis moi-même révolutionnaire, l'argent ne m'est de rien, seul m'importe l'amitié que je t'implore et que je te prie de me conserver.

FRÉDÉRIC.

◆

74

A AUGUSTE FRANCHOMME

[été 1832]

Billet adressé par CHOPIN à FRANCHOMME pendant leur séjour en Touraine :

M. Franchomme est prié de venir dire bon jour à son ami Baudiot né Cap (à la Boule d'Or). (1)

(1) Lettre inédite. (Coll. R. E. André, Paris). La Boule d'Or, un hôtel sis rue Royale à Tours et réputé pour sa bonne cuisine. (Toutes les notes relatives aux lettres de Chopin à A. Franchomme sont de M. R. E. André, petit-fils de A. Franchomme).

(104)

75.

A Kalassante Jedrzejewicz

Prière de remettre cette lettre à mademoiselle Louise C.[hopin], qui en devinera certainement le destinataire. En tous cas prendre sur ce dernier tous les renseignements chez madame C.[hopin].

Mon ami bien-aimé,

Pardonne-moi, si tu ne reçois pour ta si aimable lettre que ce bout de feuille, mais tu m'as donné le droit d'agir avec toi avec plus de sincérité que jamais ; et je sais que tu ne considéreras pas ma lettre comme un bout de papier quelconque. Tu m'apprends une chose que je souhaitais de tout cœur ! Je t'ai toujours aimé, tu avais en moi un ami ; sois persuadé que tu trouveras aujourd'hui en moi celui que tu dois trouver. Je donnerais la moitié de ma vie pour vous serrer sur mon cœur le jour de votre mariage et pour vous voir auprès de l'autel, comme garçon d'honneur ; il n'en sera rien, je vous enverrai seulement selon votre désir une polonaise et une mazurka, pour vous faire sauter et vous égayer, car vos âmes peuvent se réjouir. Je ne m'étendrai ni sur tes qualités de cœur, ni sur les siennes, cela ne sied point à un frère, mais vous ne sauriez croire à quel point j'étais tourmenté par ces retards et combien je suis heureux que cela s'accomplisse. Que tout aille pour le mieux pour vous. Votre bonheur sera celui de toute notre famille. C'est le début d'années bienheureuses après toute une suite de malheurs. —

Je te serre la main et je t'embrasse. — Aime-moi.

Très sincèrement à toi.

Fryc.

Paris, le 10 Septembre 1832

Pardonne-moi encore une fois, mon ami bien-aimé, de ne

point t'avoir écrit une longue lettre. C'est peut-être pécher en espérant miséricorde, mais nous nous comprenons ni d'aujourd'hui ni d'hier.

Encore une fois aime-moi comme je t'aime.

◆

(110) **76.**

A la Société Littéraire Polonaise à Paris.

La lettre par laquelle vous m'annoncez mon élection comme membre associé de la Société Littéraire, m'est parvenue le 15 courant.

Je vous serais très obligé, M. le Vice-Président, de vouloir bien exprimer ma reconnaissance à mes compatriotes pour ce haut témoignage d'encouragement et d'indulgence. L'honneur de faire partie de leur association sera pour moi un stimulant à de nouveaux travaux, répondant au but de la société qui peut compter sur moi pour la servir de toutes mes forces.

Le 16 janvier 1833.

Je reste avec un profond respect votre fidèle serviteur.

F. F. Chopin

Né le 1er mars 1810 (1) dans le domaine de Zelazowa Wola, Woïwodie de Mazowie.

◆

(1) L'acte de naissance de Chopin porte la date du 22 février 1810.

(114)

77.

CHOPIN, LISZT et FRANCHOMME à FERDINAND HILLER (1)

Paris, le 20 juin 1833.

[*Voici la vingtième fois, au moins, que nous nous donnons rendez-vous, tantôt chez moi, tantôt ici, dans l'intention de vous écrire, et toujours quelque visite ou quelqu'autre empêchement imprévu nous survient. Je ne sais si Chopin sera de force à vous faire des excuses ; pour moi, il me semble que nous avons outrepassé la grossièreté et l'impertinence de telle façon, que les excuses ne sont plus ni permises ni possibles.*

Nous avons vivement partagé vos chagrins, et plus vivement désiré encore d'être auprès de vous afin de tempérer autant que possible l'amertume de votre cœur].

Il a si bien dit que je n'ai rien à ajouter pour m'excuser particulièrement de ma négligence ou paresse, ou grippe ou distraction ou ou ou... vous savez que je m'explique mieux en personne et quand cette automne je vous reconduirai tard chez votre mère par les boulevards je tâcherai d'obtenir votre pardon. Je vous écris sans savoir ce que ma plume barbouille par ce que Liszt dans ce moment joue mes études et me transporte hors de mes idées honnettes.

Je voudrais lui voler la manière de rendre mes propres études. Quant à vos amis qui restent à Paris, j'ai souvent vu cet hiver et ce printemps la famille Leo et qui s'en suit. Il y a eu des soirées chez de certaines Ambassadrices — et il n'y avait pas une seule où on n'aye parlé de quelqu'un qui reste à Frankfort. Madame Eichtahl vous dit mille belles choses. Plater, toute la famille, a été fort attristé de votre départ et m'a chargé de vous témoigner sa condoléance. [*Madame d'Appony m'en a beaucoup voulu à ne pas vous*

(1) Les passages entre parenthèses sont de Liszt (d'après Hœsick).

avoir conduit chez elle avant votre départ : elle espère que lorsque vous reviendrez vous voudrez bien encore vous rappeler de la promesse que vous m'avez faite. Je vous en dirai autant d'une certaine dame qui n'est pas ambassadrice.

Connaissez-vous les merveilleuses Études de Chopin ?...] Elles sont admirables !... et encore leur durée ne sera que jusqu'au moment ou les vôtres vont paraître [— *petite modestie d'Auteur !!!*]. *Petite grossièreté de la part du régent — car pour mieux vous expliquer la chose, il corrige mes fautes d'orthographe* [*d'après la méthode de Monsieur Marlet.*

Vous nous reviendrez au mois de] *septembre n'est-ce pas ? tâchez* [*de nous prévenir du jour ou nous avons résolu de vous faire une sérénade ou Charivari. La compagnie des artistes les plus distingués de la capitale — M. Franchomme (présent), madame Petzold et l'abbé Bardin, les coriphées de la rue d'Amboise (et mes avoisinantes), Maurice Schlesinger, oncles, tantes, neveux, nièces, beaux-frères, belles-sœurs, etc., etc.*] *en plan du troisième, etc.*

Les éditeurs responsables.

[F. LISZT], F. CHOPIN, [Aug. FRANCHOMME].

A propos j'ai rencontré hier Heine qui m'a chargé de vous grüssen herzlich und herzlich.

A propos encore grâce pour tous les vous, je te prie de me les pardonner. Si tu as un moment à perdre donne-nous de tes nouvelles qui nous sont bien chères : Paris, rue de la Chaussée d'Antin n° 5. J'occupe à présent le logement de Franck — il est parti pour Londres et Berlin. Je me trouve parfaitement dans les chambres qui étaient si souvent notre point de réunion. Berlioz t'embrasse.

Quant au père Baillot il est en Suisse, à Genève, et alors tu devines que je ne peux pas t'envoyer le concerto de Bach.

◆

(145)

78.

A Auguste Franchomme (1)
à Monsieur

Monsieur Aug. Franchomme
1er Violoncelle de la Chambre du Roi
à Tours
chez M. Forest (avocat).

Commencé le Samedi 14 et fini mercredi le 18 d. m. c.
[timbre de la poste : 18 Septembre 1833]

Cher ami,

Il serait inutile de m'excuser sur mon silence — Si mes pensées pouvaient se mettre elles-mêmes sans papier à la poste ! — Après cela tu me connais trop pour ne pas savoir que malheureusement je ne fais jamais ce que je dois faire. — Je suis arrivé très comodemment (excepté une petite episode desagréable causée par un monsieur excessivement odorifère qui allait jusqu'à Chartres — il m'a surpris la nuit) —

J'ai trouvais plus d'occupations à Paris que je n'ai laissé, ce qui me privera sans doute de venir te chercher au Côteau ! (2) *— Côteau ! oh ! Côteau !. — Dis mon enfant à toute la maison de Coteau, que je n'oublierai jamais mon sejour en Touraine — que tant de bonté laisse une reconnaissance eternelle — On me trouve engressé et bonne mine — et je me porte à ravir grace aux voisines du dîné qui m'ont prêté des soins vraiment maternelles.*

Quand j'y pense — tout cela me paraît un songe si agréable que je voudrais dormir encore... Et les paysannes de

(1) Voir note p. 255.

(2) Le Côteau, propriété de la famille Forest et plus tard de la famille de Lauverjat, située près d'Azay-sur-Cher, à 14 kilomètres de Tours ; elle appartient actuellement à M. Paul André.

Pornic *! et la farine ! ou plutôt ton né en forme... gracieuse que tu as été obligé de plongé dans...* (1)

Une visite très intéressante m'a interrompu ma lettre commencée il y a trois jours, qui n'a pu être achevée qu'aujourd'hui.

Hiller (2) *t'embrasse. Maurice et tout le monde. J'ai rendu ton billet à ton frère que je n'ai pas trouvé à la maison.* Paer (3), *que j'ai vu il y a quelques jours m'a parlé de ton retour — Arrive-nous gras et bien portant comme moi.*

(1) La phrase où Chopin parle de la farine ne peut se comprendre sans explication.

Madame Adolphe de Lauverjat (née Adèle Forest) nous a raconté que c'est une allusion au petit jeu de société suivant :

Dans un plat on faisait une pyramide de farine au sommet de laquelle on déposait, aussi délicatement que possible, une mince alliance en or qu'il s'agissait d'enlever avec le bout de son nez.

L'amusant est que Chopin avec son long nez, mince et recourbé, réussissait parfaitement à ce jeu, tandis que Franchomme qui avait le nez rond et court ne pouvait y arriver.

Madame de Lauverjat avait 15 ans à cette époque : elle a pris quelques leçons de Chopin.

(2) Ferdinand Hiller, né à Francfort (1811) mort à Cologne (1885), pianiste et compositeur, grand ami de Chopin, Liszt et Franchomme, habita Paris de 1828 à 1836, puis voyagea beaucoup en Italie et en Allemagne et finit par se fixer à Cologne, où il fonda le Conservatoire de musique. C'était un esprit fin et distingué, aimant beaucoup la France : dans une de ses lettres à Franchomme, il appelle Paris « sa seconde ville natale ». C'est Hiller qui avec Franchomme organisa le premier concert de Chopin à Paris, le 26 février 1832.

(3) Ferdinand Paër, né à Parme (1771), mort à Paris (1839) ; compositeur italien, devint maître de chapelle de la Cour royale à Dresde. Napoléon Ier l'y vit en 1806 et l'emmena à Paris, où il le nomma chef d'orchestre de l'Opéra italien.

En 1832 il devint directeur de la musique de la chambre du Roi, dont Franchomme était premier violoncelle.

— *Encore mille choses à l'estimable famille Forest. Je n'ai ni paroles, ni possibilité d'exprimer tout ce que je sens pour eux — Excuse-moi — Donne-moi une poigné de mains — ie te tape sur l'épaule — je te serre — je t'embrasse.*

mon ami — a revoir

F. Ch.

Hoffmann le gros *Hoffmann et le* svelte *Smitkowski t'embrasse aussi* (1).

◆

(125)

79.

A Reine Hiller. [P-S. à une lettre adressée par Ferdinand Hiller à sa mère]

30 mai 1834.

Gnädige Frau ! Ich bin heute so wie der Dampf in unserem Dampschiffe — ich löse mich in der Luft auf, und ich fühle wie ein Theil meines Ichs ins mein Vaterland zu den Meinigen und der andere zu Sie nach Paris hochachungsvoll spazirt, sie in Ihrem Cabinete trifft und macht schönen compliment — Ferdinand ist gesund, sieht appetitlich aus, und Schade dass es nicht mehr genug Papier bleibt damit ich alles schreibe was ich zu erzählen haben werde.

Ihr Knecht

Ch.

◆

(1) Hofmann et Léon Szmitkowski, deux amis de Chopin : au second, Chopin dédia trois mazurkas (op. 50).

(129)

80.

A Félix Wodzinski.

Paris, le 18 juillet 1834.

Mon cher Félix,

Tu as sûrement pensé : « Fryc doit avoir le noir, puisqu'il ne me répond pas ». Souviens-toi pourtant que j'ai tout fait trop tard. Je suis arrivé en retard chez mademoiselle Fauche. Il me fallut donc attendre le départ de ce bon Wolf. Si ce n'était que je suis à peine revenu des bords du Rhin et que j'ai des occupations que je ne peux laisser en ce moment — je serais parti pour Genève afin de remercier ta digne Maman et d'accepter son invitation. Mais les destins sont durs, et il n'en sera rien. Ta sœur a eu l'extrême amabilité de m'envoyer sa composition. Cela m'a fait un plaisir inexprimable et le soir même j'ai fait une improvisation, dans un des salons que je fréquente, sur le joli thème de cette Marie, avec qui on jouait naguère à s'attraper dans le maison des Pszenny. Aujourd'hui ! *Je prends la liberté d'envoyer à mon estimable collègue M*lle *Marie une petite valse que je viens de publier.* Qu'elle lui fasse, ne fût-ce que la centième partie du plaisir que j'éprouvai à recevoir ses variations. Je termine en remerciant encore une fois très sincèrement ta Maman pour le souvenir bienveillant qu'elle a bien voulu témoigner à son fidèle serviteur, qui se trouve avoir aussi dans ses veines un peu de sang de Cujawie.

F. Chopin

Embrasse le cher Antoine. Etouffe de ma part Casimir de de tes baisers, si tu en es capable, quant à mademoiselle Marie salue-la avec respect et beaucoup d'élégance. Étonne-toi et dis-toi tout bas : « Mon Dieu, comme cela a poussé... »

◆

81.

A sa Famille.
Carlsbad, le 16 août [1835].
P.S. de Frédéric à la lettre de son père

Mes chers enfants, voici quelque chose de mon écriture sur la première lettre de Papa. Notre joie est indescriptible Nous nous embrassons, et nous embrassons ! Que pourrait-rait-on faire de plus ; dommage que nous ne soyons pas tous ensemble ! Quelle merveille ! Comme Dieu est bon pour nous ! J'écris d'une façon désordonnée ; mieux vaut ne pas penser aujourd'hui et jouir du bonheur qu'il nous est donné de vivre. Ce que le présent m'apporte est unique. Ils n'ont point changé, nos parents, ils sont toujours eux-mêmes, mais un peu vieillis. Nous nous promenons, nous conduisons Madame ma Mère par le bras, nous parlons de vous, nous imitons ces coquins de neveux, et nous nous racontons combien de fois nous avons pensé les uns aux autres. Nous buvons, nous mangeons ensemble, nous nous cajolons — nous nous invectivons. Je suis *au comble de mon bonheur*. Les mêmes habitudes, les mêmes mouvements qui accompagnèrent toute mon enfance, la même main que je n'avais pas baisée depuis si longtemps. Eh bien, mes enfants, je vous embrasse et pardonnez-moi s'il m'est impossible de rassembler mes pensées pour vous écrire autre chose que ceci : nous sommes heureux en ce moment. J'en avais toujours l'espoir mais aujourd'hui je jouis de la réalisation de ce bonheur ; du bonheur et du bonheur.

Je vous serre de joie à vous étoufffer, vous et mes beaux-frères, en tant que ceux que j'aime le plus au monde.

Ch.

Mille baisers à M. Zywny pour sa musique, et, pour M. Wiesiolowski, qui rapproche mon bonheur de quelques dizaines de lieues, un million de salutations, à monsieur Fred. Skarbek *ditto*.

◆

82.

A sa Famille : à A. Barcinski, Varsovie.
Paris, le 14 mars 1836.

Je suis bien portant — et voici —
que cette nouvelle excellente
avec mes baisers, vole
s'annoncer aux enfants.

F. F. Chopin.

[Additif de Jean Matuszynski]
Une autre nouvelle
Vole vers Varsovie :
Fryc dans un an
Ira voir les enfants.

J.

◆

83.

A Thérèse Wodzinska.
Paris, le 1er novembre 1836.

Chère Madame,

Je vous envoie cette lettre de Pampelune, signée par Antoine. J'ai employé le système de madame Diller, et il me réussit en quelque manière. La matière même de cette lettre a hâté, je crois, la signature, et grâce aux quelques mots ajoutés par Vincent, vous pourrez vous convaincre aisément qu'Antoine est resté ce qu'il était : il est aimé et l'on veille sur lui ; il se porte bien et dans la mesure du possible on ne le laisse pas seul.

J'attendais cette lettre avec impatience, et je m'aper-

çois que le temps se passe pour vous en bénédictions, puisque Félix est sans doute déjà marié, que le mariage s'est passé gaiement, dans l'abondance, qu'il y fut dansé, qu'on y porta de nombreux toasts, qu'il fallut recevoir et rendre des visites. Comme il est dommage, que ces miroirs où l'on voit ce qu'on veut et que ces anneaux qui vous transportent où l'on souhaiterait d'être, ne soient que fiction... Et mes parents qui demandent de mes nouvelles...

Monsieur Byczkow [ski] n'est pas encore venu ; je le recevrai aussi bien que je le pourrai.

Je suis heureux que cette lettre ne soit que l'enveloppe de celle d'Antoine : elle ne vous dirait par elle-même que bien peu de choses, du moins en ce qui concerne la quantité. Les nouvelles se refusent à me venir sous la plume aujourd'hui. Cet autographe de la Toussaint, les lettres d'Antoine et de madame Anatole m'excuseront cette fois. Je n'en envoie pas d'autres au Secrétaire (1), car j'ai peur d'alourdir cette lettre ; vers l'hiver j'en enverrai en même temps que les notes. Madame Sophie vous aime toujours tous deux, et parle souvent de vous avec une joie réelle. Cicholo, mon voisin actuel, demande souvent de vos nouvelles.

Mais pourquoi est-ce déjà midi ? car à midi je dois aller donner une leçon, et ainsi de suite jusqu'à six heures ; après je vais dîner, de là en soirée dans le monde (jusqu'à *11* heures). Aussi vrai que je vous estime, je ne mens pas ; je ne pense quand vient l'heure grise (2) qu'à mes pantoufles (3) et à jouer.

(1) Dans certaines lettres, Marie signait : « votre très fidèle secrétaire ».

(2) « Je ne peux assez regretter de t'avoir laissé partir samedi ; j'étais souffrante et ne sus mettre suffisamment à profit l'heure grise ; nous en avons peu parlé. Le lendemain nous aurions eu plus de temps ». Lettre de madame Wodzinska, écrite le 15 septembre 1836 à Dresde.

On peut supposer, écrit à ce sujet Karlowicz, qui publia

Ayez la bonté de me mettre un mot à la poste pour me faire savoir si la lettre d'Antoine est arrivée.

Votre très fidèle.

F. Chopin.

Présentez, je vous prie, mes respects à monsieur Wodzinski. Quant au Secrétaire, je me réjouis indiciblement qu'il n'ait pas oublié d'écrire ; il n'oubliera pas, j'espère qu'il ne connaît pas Heidler. Pour Félix, je suppose, qu'à son âge il lui est encore indifférent qu'on lui marque qu'on pense à lui. J'embrasse Casimir ; quant à Thérèse, je lui baise les mains, et je serais très obligé à mademoiselle Marie de lui expliquer que *Madmosel il* pense à elle avec nostalgie, et ne peut voir d'enfant sans s'écrier : *non, pas ça, pas ça*, où *est le pti Teres qui est si gentil* !

Meilleurs souhaits de santé pour tout le monde, à Sluzewo, dans la région, ainsi qu'à Dresde. Si madame Glinska ne m'a pas oublié, présentez-lui mes compliments je vous prie, ainsi qu'à mademoiselle Thérèse.

◆

84.

A Julien Fontana.
Sur une carte de visite.

« Mon âme, où habite Brzowski ? »

◆

le premier ces lettres, que c'est à l' « heure grise » que Chopin demanda la main de mademoiselle Marie Wodzinska.

(3) « A lire ta lettre, je constatai que tu mens alors que tu m'avais solennellement promis d'exécuter mes ordres, car tu ne m'écris ni si tu mets des chaussettes de laine lorsque tu te mets en pantoufles, ni si tu vas te coucher avant 11 heures. » Extrait d'une lettre de madame Wodzinska (mère de Marie), écrite le 3 octobre 1836 à Dresde.

(185)

85.

Carte de visite (1), adressée à Julien Fontana.

« Mon âme, envoie-moi par le petit vieux, le *Pacini* de Liszt, je te le rendrai dans quelques heures »

◆

(186)

86.

A Joseph Brzowski, Paris.
[Paris, le 13 décembre 1836].

Je reçois aujourd'hui quelques personnes, entre autre madame Sand ; en outre Liszt jouera et Nourrit chantera. Si cela peut être agréable à monsieur Brzowski, je l'attendrai ce soir.

◆

(187)

87.

A Joseph Brzowski, sur une carte de visite.
[Paris, décembre 1836].

Par malheur, mes occupations me retiendront aujourd'hui juqu'à sept heures : nous ne pourrions ni manger, ni causer ; je compte donc sur l'amabilité de monsieur Brzowski pour un autre jour qui lui conviendra mieux, ainsi qu'à moi.

F. F. C.

◆

(1) Les cartes de visite de Chopin portant l'adresse du 38, rue de la Chaussée-d'Antin, c'est-à-dire avant 1839, étaient des cartes faites d'un carton épais et glacé du côté où figurait le nom lithographié en lettres minuscules.

(193)

88.

A Thérèse Wodzinska.
Paris, le 2 avril 1837.

Je profite de la permission de madame Nakwaska pour ajouter ces quelques mots. J'espère avoir des nouvelles d'Antoine, écrites de sa main. Je vous les transmettrai aussitôt, même si cela devait être une lettre encore plus circonstanciée que celle où Vincent avait ajouté quelques mots. Je vous supplie, Madame, d'être tranquille à son sujet. Jusqu'à présent tout le monde reste en ville. Nous n'avons aucun détail, car chacun de ceux qui écrit parle surtout de soi. Assurément ma lettre de ce mois adressée à Sluzewo vous a déjà tranquillisée, dans la mesure du possible, au sujet de cet Espagnol, qui *doit*, qui *doit* m'écrire quelques mots. Je ne m'étendrai pas sur la peine que m'a causée la mort de Madame votre mère — non pour elle — mais pour vous que je connais (Conséquence !) Je vous avouerai, chère Madame, que j'ai éprouvé un moment quelque chose d'analogue à ce que j'avais éprouvé à Marienbad auprès de l'album de M^lle^ Marie, sur lequel je serais resté penché plus de *100* ans avant d'y écrire quelque chose. Il y a des jours où je ne sais vraiment que faire. Aujourd'hui j'aimerais mieux être à Sluzewo au lieu d'écrire à Sluzewo. J'en dirais, plus que je n'en saurais écrire. Mes respects à monsieur Wodzinski, à Max, à mademoiselle Marie, à Casimir, Thérèse, Félix — votre fidèle.

F. Ch.

◆

(195)

89.

A Thérèse Wodzinska.
[Paris], le 14 mai 1837.

Chère Madame,

Et voici quelques mots d'Antoine. Je m'empresse de vous transmettre ce certificat de bonne santé et de bonne

pensée. Sans attendre votre réponse de Sluzewo, je lui répondrai conformément à votre désir. Je ne lui dirai rien de votre deuil familial et certainement je recevrai de lui une lettre détaillée sur ce qu'il projette, quand et où (et que je vous renverrai comme celle-là). Je ne vous écris rien de plus, car je ne voudrais pas manquer la poste ; d'ailleurs tout vous paraîtrait bien pâle auprès de la carte d'Antoine.

Votre très fidèle
F. Chopin.

Mes respects à monsieur Wodzinski. Je rappelle à mademoiselle Marie, qu'elle doit écrire quelques mots à son frère. J'embrasse Casimir et Thérèse. Mes salutations aux Félix.

◆

(196) **90.**

A Antoine Wodzinski.
[Sans date — Paris, mai-juin 1837].

Mon bien cher ami,

Tu es blessé — loin de nous — et je ne peux rien t'envoyer en ce moment... Les tiens ne font que penser à toi... Par Dieu, guéris seulement et reviens. Les journaux disent que votre légion a été complètement [anéantie]. Ne t'engage pas dans l'armée espagnole... [Souviens-toi] que ton sang peut servir à quelque chose de mieux...

Titus m'a écrit afin que nous nous rencontrions quelque part en Allemagne. J'ai été de nouveau malade de la grippe cet hiver et l'on m'envoie à Ems. Je n'y pense pas encore, car je ne peux bouger d'ci. J'écris et je prépare un manuscrit. Je pense plus à toi que ce que tu crois et t'aime comme toujours. F. C.

Crois-moi, je pense à toi comme à Titus... Je vais aller peut-être pour quelques jours chez George Sand, mais

cela ne retardera pas l'envoi de ton argent, car je laisserai des instructions à Jeannot pour ces trois jours...

◆

(198) **91.**

A Thérèse Wodzinska.
Paris, le 18 juin 1837.

Chère Madame,

Antoine est à Saragosse ; il est bien portant, il m'a écrit ces jours-ci et me conjure de le rappeler à votre souvenir.

Sa légion après la rencontre de Huesca a été complètement désorganisée ; beaucoup en sont revenus, et il a maintenant, plus que jamais, besoin de votre aide. J'ai fait ce que j'ai pu le mois dernier (aussitôt après avoir reçu la lettre, d'avant l'affaire de Huesca, et que je vous ai transmise), mais c'est une goutte d'eau dans la mer. Vincent et Maurice sont aussi à Saragosse ; les protecteurs de ce dernier lui conseillent de revenir ; ce serait bien s'il pouvait revenir avec eux, comme il était parti.

Cependant, tandis que la misère et les bouleversements règnent chez le voisin, ici, on ne s'en préoccupe guère : fêtes, bals et festins. Ils s'amusent si bien qu'ils s'en étranglent et se foulent aux pieds : au feu d'artifice du Champ de Mars, près de cent personnes payèrent de leur vie leur curiosité ; ce qui fit remettre le bal *à l'hôtel de ville*, pour lequel on avait déjà distribué *1.500* billets. La nouvelle Princesse plaît universellement ; on ne loue pas sa beauté mais son bon sens ; elle ne fait preuve d'aucunes *gaucheries* et ne se trouve pas gênée comme si elle avait été élevée parmi de tels festins (et non au Ludwigsburg avec des sandwichs). Je ne suis encore allé nulle part ; même pas à Versailles, dont les amis, non seulement de Philippe, mais aussi de la dynastie précédente, racontent des merveilles. Cela dépasse tout ce que tout le monde en

attendait. Le beau temps fut propice aux cérémonies ; tout réussit bien à l'exception de la soupe, au dîner de Versailles, et pour laquelle le *maître d'hôtel* fit attendre le roi. On craignit que le cuisinier n'eût suivi l'exemple de Vatel. Les Parisiens auront encore le bal de la garde nationale à l'Opéra et la *fête*, que donne Rotschild en l'honneur du jeune couple princier, à Ferrière, sa belle propriété aux environs de Paris.

L'été est-il beau à Sluzewo ? Y a-t-il beaucoup d'ombre ? Peut-on s'y asseoir sous les arbres et peindre ? Thérèse a-t-elle trouvé un endroit commode pour les petits fromages ? Ne lui manque-t-il pas pour cela mademoiselle Josephine ou mademoiselle Malet ? Pensez-vous les revoir bientôt ? J'aurais mille questions à vous poser. Je suis curieux de tout sauf des festins. Lors de l'arrivée de la Princesse, j'étais à la campagne au bord du lac d'Enghien. Il m'est difficile de supporter le séjour de Paris. Le docteur m'ordonne Ems, mais je ne sais encore pas quand et où j'irai.

Madame Sophie est venue me voir un soir, accompagnée de la princesse Zajaczek, et m'a demandé avec beaucoup de cordialité de vos nouvelles. Les oreilles ne vous tintèrent-elles pas ? Madame Anatole est venue hier avec les Plater ; elle se plaint un peu de ses nerfs, mais cela ne l'empêche pas d'engraisser, Léonie grandit joliment. Guermange ne peut oublier Thérèse et chaque fois qu'il voit ma filleule (il vous faut savoir que je suis depuis longtemps parrain), chaque fois qu'il l'entend, il termine toujours son extase par *madmozel il*.

Le piano vous a-t-il plu ? A la grâce de Dieu ! Si non, battez-moi et ne m'en veuillez pas.

Je me permets de vous rappeler encore une fois qu'Antoine attend (à cette occasion, j'aurai sans doute quelques mots de vous).

Votre très fidèle.

F. CHOPIN.

Mes compliments à monsieur Wodzinski. A mademoiselle Marie, à Thérèse, aux Félix, ce qui leur revient respectivement.

38, rue de la Chaussée-d'Antin.

◆

(202) **92.**

A THÉRÈSE WODZINSKA.
Paris, le 14 août 1837.

CHÈRE MADAME,

Afin d'éviter que vous n'appreniez d'une autre source quelque fausse nouvelle, je préfère vous envoyer la lettre du 3 de ce mois, afin qu'à la lire, vous vous rendiez bien compte de ce qu'il fait. Je ne vous avais pas dit qu'il avait été blessé au pied près de Huesca, car la chose eut lieu en mai et j'aurais préféré vous le dire que vous inquiéter en vous l'écrivant ; mais puisqu'il en a été autrement, et qu'à être racontée et transmise la moindre des choses finit par devenir grande comme un éléphant, je joins à la mienne sa dernière lettre où il m'écrit que sa blessure est entièrement cicatrisée. On peut aussi déduire de cette lettre qu'il a l'intention de revenir, en utilisant ces trois mille francs, que j'ai reçus pour lui le 9 de ce mois à la banque Léo et que je lui ai envoyés à Logronio, par Rotschild, aussitôt après avoir reçu sa lettre, c'est-à-dire le 10. Il y a beaucoup des nôtres à Logronio, il y trouvera notamment le brave Woroniecki. Cela le réconforterait certainement, s'il vous plaisait à vous ou à mademoiselle Marie de lui écrire quelques mots que je lui transmettrais ; comme vous avez pu le constater il se plaint à moi dans cette lettre de n'avoir aucune nouvelle de chez lui ; je lui en ai toujours donné cependant lorsque j'en recevais de vous.

Votre dernière lettre m'a atteint à Londres où j'ai lambiné le mois passé. Je pensais aller de là en Allemagne

par la Hollande... Je suis revenu chez moi, la saison s'attarde, et s'attardera complètement pour moi dans ma chambre.

J'attends que vous m'écriviez, Madame, une lettre moins triste que la dernière. Ma prochaine lettre ne sera peut-être qu'un additif à celle d'Antoine.

Votre très fidèle

F. CHOPIN.

Mes respects à monsieur Wodzinski. Je rappelle son frère à mademoiselle Marie. A Félix, Casimir, mademoiselle Joséphine, Thérèse... Vos amis à Paris sont bien portants et ne pensent sans doute ni à la maladie, ni à se faire du chagrin. Mademoiselle Sophie aurait reçu à Genève la nouvelle qu'on vous y attend.

◆

(121) **93.**

A JULIEN FONTANA.
[Sans date.]

MOUSSIÉ

MOUSSIÉ FONTANA,

Site dante troa u kater (1) [Cité d'Antin, trois ou quatre].
Je t'envoie le billet d'hier de Nat.-Komar (2).
Si tu veux je t'attendrai chez moi ce soir vers *8* h. *1/2* sinon écris moi un mot pour que je sache si je dois attendre.

Ton F. CH.

N. B. Il te viendra la *pensée* : que l'on t'invite pour jouer, rejette-la — *Primo*, je doute qu'il leur prenne l'envie de danser (car je les ai vus) depuis avant-hier —

(1) V. p. 46, note (1).
(2) Mme Natalie Komar.

Secundo — Il y aura moi, Jelowicki (sûrement) et *Potocka* et tu pourras t'y amuser si tu chasses de ta *caboche* sans *perruque* quelque *spleen* tenace — Dans aucun salon, on ne s'amuse pourtant à tirer du *canon* — et il est trop tôt pour toi de faire l'ours, bien que tu sois de 10 ans *plus âgé* que moi.

Porte en ton âme une bombe si tu veux, mais que nul ne s'en aperçoive à ta mine.

◆

(139) **94.**

A JULIEN FONTANA.
[Paris, 1837 ?.]

Si tu le peux je te demanderai de me copier le Prél. en la bémol, car je voudrais le donner à Perthuis. Il part demain, et toi ? Si tu veux me voir, viens aujourd'hui vers *8-9* heures.

◆

(160) **95.**

A JULIEN FONTANA
[Paris, 1837].

Je t'envoie une *stalle* pour Musard, mais tu serais *aimable* de ne pas t'asseoir, car ce sont des amis, auxquels j'ai promis de venir, et je ne peux y aller.

Ton

F. CH. qui t'aime.

◆

(143) **96.**

A JULIEN FONTANA à Paris,
[Paris, 1837].

Viens seul et amène de *gré ou de force* le Hongrois ce soir. Freppa chantera et peut-être y aura-t-il une petite sauterie.

Attrape Sadowski par le ... mais il faut absolument qu'il vienne. Va au club et préviens le général Skarzynski.

◆

(207) **97.**

A Auguste Franchome (1).
Monsieur A. Franchomme
1er Violoncelle du Roi
17 Rue du Sentier.
[1837]

J'ai te répondu à Versailles *que je t'attends ce soir à 8 h 1/2.* *Ch.*

◆

(216) **98.**

A Wojciech Grzymala.
[Paris, sans date].

Mon très cher, il faut absolument que je te voie aujourd'hui, serait-ce de nuit vers minuit ou une heure. Surtout, mon cher ami. ne te fais aucun scrupule de venir tard, Tu sais que j'ai toujours su estimer ton cœur. Il s'agit d'un conseil que je veux te demander.

Ton Ch.

◆

(205) **99.**

A Wojcieh Grzymala.
[Paris, sans date.]

Mon très cher. J'ai oublié de te dire hier qu'aujourd'hui mardi soir à 9 heures, je jouerai chez moi. Viens absolument, je t'en prie, si tu veux que je me sente bien disposé.

Ton vieux F. Ch.

Mardi matin

◆

(1) Lettre inédite, (Coll. R. E. André, Paris).

(201) **100.**

A Wojciech Grzymala.
[Paris, 1837].

Eh quoi, puisque je ne le peux ? !!!

Je me serais égorgé avec ces rasoirs magdaléniens que je t'ai apportés, si je n'avais eu l'intention de te les remettre d'abord. Je dois assister à un dîner de musiciens auquel je ne peux *échapper* en dépit de ma souplesse d'anguille.

Je te serre comme un *boa*

Ch.

◆

(206) **101.**

A Wojciech Grzymala.
[Paris, sans date].

Cela me fait quelque chose (comme disent chez nous nos jeunes filles) de ne pouvoir passer la soirée avec toi, à cause d'un dîner mortellement ennuyeux et sans truffes.

Je t'embrasse F. Ch.

◆

(215) **102.**

A Wojciech Grzymala.
[Paris, sans date].

Mon ame !

Je ne peux être *surpris* puisque j'ai vu hier Mar[liani] qui m'a annoncé son arrivée. Je reste jusqu'à 5 heures à la maison et ne cesse de donner des leçons (je termine la deuxième). Qu'en adviendra-t-il, Dieu seul le sait. Moi, je ne me sens vraiment pas bien. Je suis allé tous les jours chez toi pour t'embrasser.

Ch.

Allons dîner quelque part ensemble.

◆

(120) **103.**

A JULIEN FONTANA
[Paris, sans date].

MON AME

Je t'envoie l'invitation de Schunk et je te prie de me dire en outre si ce n'est pas à toi par hasard que j'ai prêté les *Chansons de Witwicki*. Je ne peux les retrouver. Je te le demande à tout hasard.

t. a. t.
CHOPIN.

◆

(210) **104.**

A un inconnu.
[Paris sans date]

Je t'en prie, accepte à dîner demain jeudi avec Witwicki et Grzymala. Je t'attends chez moi à *5* h. *3/4*. Si tu n'as rien de mieux à faire après, le soir du même jour, permets-moi de te présenter à madame Marliani chez qui tu verras quelques personnes intéressantes.

Alors je t'attends demain. F. CHOPIN.

◆

(217) **105**

A MAURICE SCHLESINGER, Paris (1).

Reçu du M. Maurice Schlesinger la somme de quatre cent francs à compte de quinze cent francs prix auquel je lui ai vendu la proprieté de la France de 4 Mazurka œuvre [(*)], *et tros Valses pour le Piano, propriete pour la france et L'allemagne.*

F.F. CHOPIN

Paris, le 10 août 1838.

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique (Paris).

(*) Chopin écrit dans sa lettre du 17 mars 1839 à Fontana : « J'ai laissé en blanc le n° de l'Op., car je ne le connais pas. »

CHAPITRE III

NOVEMBRE 1838-DÉCEMBRE 1847

Sa liaison avec Georges Sand
Séjour à Palma de Majorque — Nohant — Paris

(222) **106.**

A JULIEN FONTANA, Paris.
Palma, le 15 novembre 1838.

MON CHER AMI,

Je suis à Palma, parmi les palmiers, les cèdres, les cactus, les oliviers, les orangers, les citronniers les aloës, les figuiers, les grenadiers, etc. Tout ce que le *Jardin des Plantes* possède dans ses serres. Le ciel est de turquoise, la mer d'azur, les montagnes d'émeraude et l'air paradisiaque. Il y a du soleil toute la journée. Tout le monde est vêtu comme en été et il fait chaud ; la nuit on entend les guitares et des chants, des heures entières. Les balcons sont énormes et les raisins pendent au-dessus de la tête ; l'architecture est mauresque. De même que la ville, tout reflète l'Afrique. En un mot, une vie admirable ! Aime-moi. Fais une petite visite à Pleyel, car le piano n'est pas encore arrivé. Par où l'a-t-on envoyé ? Tu recevras bientôt les Préludes. Je vais sans doute loger dans un cloître admirable, dans le plus beau site du monde : la mer, les montagnes, les palmiers, le cimetière, une église teuto-

nique, les ruines d'une mosquée, de vieux oliviers millénaires. Quant à ma vie, je vis un peu plus... Je suis près de ce qu'il y a de plus beau. Je me sens meilleur... Donne à Grzymala les lettres de mes parents et tout ce que tu auras à m'envoyer ; il connaît l'adresse la plus sûre. Embrasse Jeannot. Comme il guérirait ici ! Dis à Pleyel qu'il recevra bientôt les manuscrits. Ne parle pas trop de moi aux amis. Je t'écrirai plus longuement après... Dis que je rentrerai en hiver. Il n'y a ici qu'un courrier par semaine. J'envoie mes lettres par le Consulat. Envoie ma lettre à mes parents, telle quelle. Mets-la toi-même à la poste.

Ton Ch.

J'écrirai plus tard à Jeannot.

[Additif de la main de J. Fontana : « reçu le 28 [Décembre 1838] D'après Hoesick].

◆

(223)

107

A Camille Pleyel, Paris.
Palma, 21 novembre 1838.

Cher Ami, Je suis arrivé à Palma pays délicieux — printemps perpétuel — oliviers, orangers, palmiers, citronniers, etc., etc. Ma santé se trouve mieux — et la votre ? — J'ai eu le chagrin de partir sans savoir positivement comment je vous laissai. — Ne me laissez pas longtemps si loin de vous sans savoir si vous etez tout à fait rétabli. — Ditez moi aussi quelque chose sur les vôtres.

Adieu Cherissime, — mes respects à votre Maman et milles belles choses à *Mme et Mr Denoyers.*

Ch.

V. S.

Adressez vos lettres :

A M. le chargé des Affaires étrangers à Marseille, pour

faire passer à Mr le Consul de France à Barcellone (*et sous enveloppe*) *à Mr Chopin* à Palma de Mallorca. —

Mon piano n'est pas encore arrivé. — Comment l'avez vous envoyé ? par Marseille *ou par* Perpignan.

Je rêve musique mais je n'en fais pas — parceque ici on n'a pas des pianos... c'est un pays sauvage sous ce rapport (1).

◆

(225)

108.

A Julien Fontana Paris.
Palma, le 3 décembre 1838.

Mon Julien,

Ne donne pas *congé* de mon appartement à mon propriétaire ; je ne peux t'envoyer le manuscrit parce que je ne l'ai pas terminé. J'ai été malade comme un chien ces deux dernières semaines : j'ai pris froid en dépit des *13* degrés de chaleur, des roses, des oranges, des palmiers, des figues et des *3* plus célèbres médecins de l'île : l'un reniflait mes crachats, l'autre m'auscultait pour savoir d'où je crachais, le troisième écoutait comment je crachais. L'un disait que j'ai crevé, le deuxième — que je suis en train de crever, le *3e* — que je vais crever. Et moi, aujourd'hui je me sens comme toujours, je ne peux pardonner à Jeannot de ne m'avoir rien dit de ce qu'il fallait faire dans le cas d'une bronchite aiguë, qu'il pouvait bien prévoir chez moi. C'est tout juste si je pus m'opposer à ce qu'on me saignât, qu'on me mît des vésicatoires et qu'on me fît des enveloppements ; *grâce* à la Providence je me sens aujourd'hui comme par le passé. Tout cela pourtant influe sur les Préludes que tu recevras Dieu sait quand. Je vais habiter dans quelques jours la plus belle région du monde :

(1) Lettre inédite. Original dans la collection de M. Alfred Cortot (Paris).

la mer, les montagnes, tout ce que tu veux. Je logerai dans un vieil et énorme cloître ruiné des Chartreux que Mend. a chassés comme à mon intention. C'est près de Palma et il n'y a rien de plus beau : des colonnades, le plus poétique des cimetières, en un mot, j'y serai bien. Mais je n'ai pas encore de piano. J'ai écrit directement à Pleyel, *rue de Rochechouard*. Informe-toi... Dis que le lendemain j'ai été très souffrant et que je suis de nouveau bien. D'ailleurs ne parle pas beaucoup de moi, ni de mes manuscrits. Écris-moi : je n'ai encore reçu aucune lettre de toi. Dis à Léon que je n'ai pas encore envoyé les préludes à Albrecht, que je les aime beaucoup et que je leur écrirai. Mets toi-même ma lettre à la Bourse pour mes parents et écris. J'embrasse Jeannot.

CH.

Ne dis pas aux gens que j'ai été malade, car ils en feront Dieu sait quelles histoires.

◆

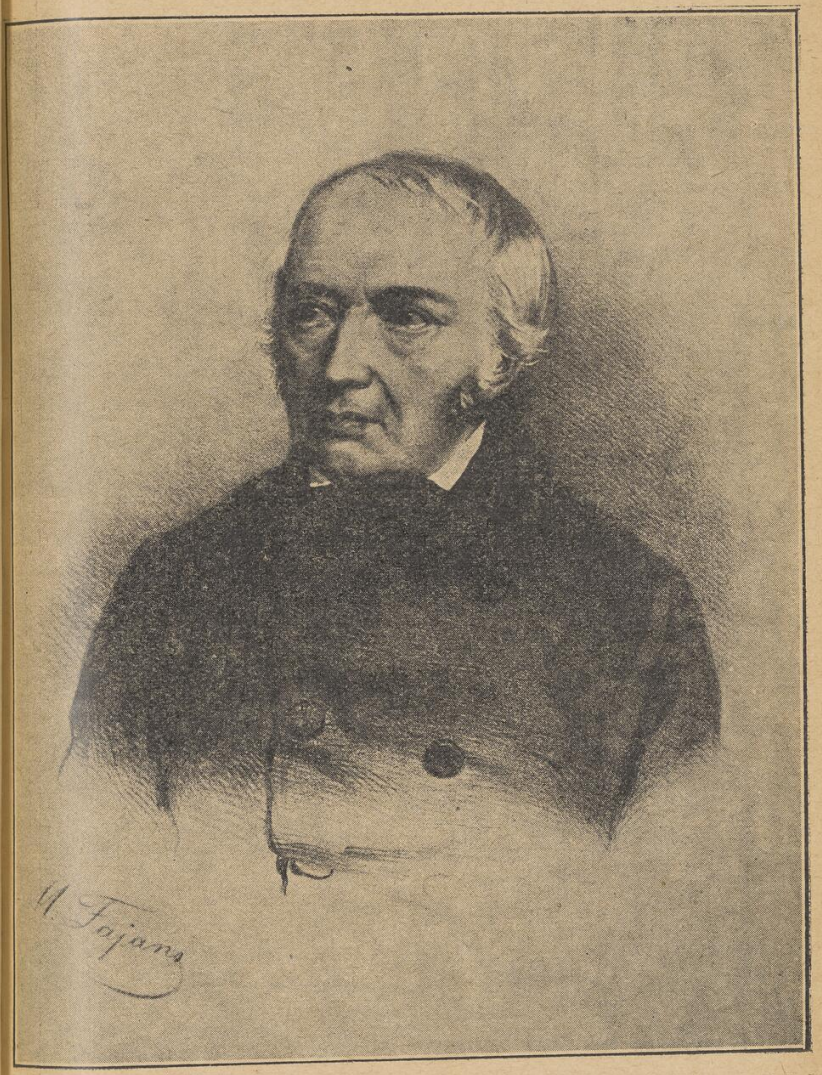
(224) **109.**

WOJCIECH GRZYMALA, Paris.
[Palma], 3 décembre [1838].

Mon ami, renvoie à Fontana ma lettre pour mes Parents Je tousse, je grogne et je t'aime. Nous parlons souvent de toi. Aucune lettre de toi jusqu'à présent. C'est un pays diabolique en ce qui concerne les postes, les hommes et le confort. Le ciel est aussi beau que ton âme ; la terre est noire comme mon cœur. Je t'aime toujours.

[P. S. de G. SAND.]

Cher, recevez vous nos lettres ? Nous vous avons écrit trois ou quatre fois, nous sommes inquiets et tristes de votre silence. Nous avons pourtant des nouvelles de Marliani. La manière la plus sûre de nous écrire parmi toutes celles



Joseph ELSNER
(Collection de la Bibliothèque Polonaise, Paris).

que nous avons tâtées, est d'adresser à Mr. Canut y Mugnesot an Palma de Mallorça. Iles Balléares. *Sous enveloppe : Pour M^me G. Sand. Affranchir jusqu'à la frontière* indispensablement.

Chopin a été assez souffrant ces jours derniers. Il est beaucoup mieux, mais il souffre un peu des variations de la température qui sont fréquentes ici. Nous allons avoir enfin une Cheminée L'homond et veuille la Providence veiller sur nous, car il n'y a ici ni médecins, ni médecines. Maurice va très bien. L'absence du piano m'afflige beaucoup pour le petit. Il en a loué un indigène qui l'irrite plus qu'il ne le soulage. Malgré tout il travaille. Nous allons dans trois jours habiter notre belle Chartreuse dans un site magnifique. Nous avons acheté un mobilier et nous voici propriétaires à Mallorque. C'est un ravissant pays et nous sommes heureux ; il ne nous manque que Vous. Nous avons appris avec douleur et consternation le malheur de la femme de Mickiewicz. Mon Dieu, mon Dieu ! Vous pouvez toujours compter sur moi pour l'article en question et pour celui de la vente. Mais, hélas ! je n'ai pas encore fini Spiridion. *Je ne peux travailler encore. Nous ne sommes pas installés, nous n'avons ni âne, ni domestique, ni eau, ni feu, ni moyen sûr d'envoyer les manuscrits. Moyennant quoi, je fais la cuisine au lieu de faire de la littérature et ne sais encore si le dernier paquet que j'ai envoyé à Buloz est parvenu. Soyez assez bon pour le voir et pour lui dire que la 4^e partie de* Spiridion *voyage vers lui, si toutefois il ne l'a pas reçue. L'Espagne est fort troublée dans ce moment. Le porteur de* Spiridion *n'a peut-être pu arriver aux Pyrénées. Les communications avec la France qu'on nous avait...* [la suite manque.]

◆

(227)

110.

A Julien Fontana, Paris.
Palma, le 14 décembre 1838.

Mon Julien,

Pas un mot de toi et c'est déjà ma *3e* lettre, si ce n'est la *4e*. As-tu affranchi tes lettres ? Les miens n'ont peut-être pas écrit ? Un malheur leur est peut-être arrivé? Serais-tu paresseux ? Non, tu n'es pas paresseux, tu es brave. Sans doute as-tu renvoyé mes deux lettres aux miens (toutes deux de Palma) et tu m'as écrit mais la poste locale, la plus irrégulière du monde, ne m'a rien transmis... J'ai seulement reçu aujourd'hui la nouvelle que le piano a été embarqué à Marseille sur un bateau marchand. Je suppose que le piano hivernera dans le port ou restera à l'ancre (car ici personne ne bouge lorsqu'il pleut) et que je le recevrai juste à mon départ, ce qui me fera le plus grand plaisir, car j'aurai ainsi la joie, en dehors des *500* francs de douane à payer, de le réemballer pour l'expédier à nouveau, En attendant, mes manuscrits dorment et moi je ne peux dormir, je ne fais que tousser, et, couvert de cataplasmes, j'attends le printemps ou quelqu'autre chose... Demain je me rends à cet admirable cloître de Valdemosa pour écrire dans la cellule de ce vieux moine qui avait peut-être dans l'âme plus de feu que moi, mais qui l'étouffa, l'étouffa, et l'éteignit, parce qu'il l'avait en vain. Va chez Léon. Ne dis pas que je suis malade parce qu'il aurait peur pour ses *1.000*. Et chez Pleyel.

Ton Ch.

◆

(228)

111

A Julien Fontana.
Palma, le 28 décembre [1838].

Ou plutôt Valdemosa à quelques milles de Palma. Entre les rochers et la mer une immense chartreuse où

tu pourrais me voir dans une cellule, avec une porte, comme il n'y eut jamais de porte cochère à Paris, pas frisé, sans gants blancs et pâle comme toujours. La cellule a la forme d'un vaste cercueil, une énorme voûte empoussiérée, une petite fenêtre, devant la fenêtre des orangers, des palmiers et des cyprès ; en face de la fenêtre mon lit suspendu sur des lanières, sous une rosace mauresque filigranée. A côté du lit un vieil *intouchable*, sorte de pupitre, de forme carrée qui peut à peine me servir pour écrire et sur lequel se trouve posé un bougeoir en plomb avec une bougie (ce qui est un grand *luxe* pour ici). Bach, mes grimoires à moi et des paperasses qui ne sont pas à moi... silence... on peut crier... encore silence. En un mot je t'écris d'un endroit bien bizarre.

J'ai reçu il y a trois jours ta lettre du 9 de ce mois, et comme c'est fête et que le courrier part seulement la semaine prochaine, alors je t'écris sans me presser ; la traite que je t'envoie mettra sans doute un bon mois russe pour te parvenir. C'est une belle chose que la nature mais lorsqu'on n'a déjà plus rien à faire avec les hommes. Pas de routes ni de postes. Chaque fois que je suis venu ici de Palma, c'était toujours avec le même cocher, jamais par la même route. Les ruisseaux font les chemins, les avalanches les remettent en état ; aujourd'hui on ne peut passer là parce que c'est labouré, demain seules les mules y passeront, et quelles voitures il y a ici ? Aussi bien, mon cher Jules, tu ne trouveras ici pas un Anglais, pas même leur consul. Qu'importe ce que l'on dit de moi. Leo, le Juif ! Je ne peux t'envoyer les Préludes parce qu'ils ne sont pas terminés ; je me porte mieux, je me dépêcherai ; quant au Juif, je vais lui écrire une courte lettre ouverte avec un remerciement qu'il avalera jusqu'au talon (ou bien jusqu'où il voudra). Le coquin ! et je suis allé chez lui la veille de mon départ pour lui écrire de ne rien envoyer chez moi. Schlesing est encore plus chien d'avoir mis mes valses en album ! et de les vendre à Probst, alors qu'à sa

réunion je les lui ai données pour Gytz à Berlin. Tous ces poux me démangent moins maintenant. Que Leo soit furieux, mais j'ai pitié de toi. Dans un mois au plus tard tu seras quitte avec Léon et mon propriétaire. Emploie s'il le faut l'argent de Wessel. Que fait le domestique ? Donne au portier *20* francs de ma part pour ses étrennes lorsque tu auras reçu l'argent, et paye le *fumiste*, s'il vient. Je ne crois pas avoir laissé de grosse dette. En tous cas, je te le promets, dans un mois au plus tard nous serons quittes. La lune est admirable aujourd'hui. Elle n'a jamais été ainsi. Mais. mais ! tu m'écris que tu m'as envoyé une lettre des miens : je n'ai rien vu, ni rien reçu. Elle me serait pourtant si nécessaire ! As-tu affranchi ? Quelle adresse as-tu mise. La seule lettre que j'ai reçue de toi était très mal adressée. N'écris donc plus en oubliant toujours quelque chose ; ce Monsieur (un grand imbécile *en parenthèse*) se nomme Riotord. Je t'envoie la meilleure adresse (1). Le piano attend depuis *8* jours dans le port ; que dira la douane qui veut des montagnes d'or pour cette cochonnerie. Ici la nature est bienfaisante mais les hommes sont des voleurs ; comme ils ne voient jamais d'étrangers, ils ne savent combien leur faire payer ce qu'ils vendent. Les oranges sont pour rien mais un bouton de culotte coûte des sommes fantastiques. Mais tout cela n'est qu'un grain de sable avec ce ciel et cette poésie que respire ici toute chose, et ces couleurs du plus bel endroit du monde que n'ont pas encore salies les yeux des hommes. Ils ne sont pas nombreux ceux qui ont effarouché les aigles qui planent chaque jour au-dessus de nos têtes ! Ecris pour l'amour de Dieu, affranchis toujours tes lettres et ajoute *Palma de Mallorca*.

Je t'envoie une traite et une lettre pour les miens. J'aime Jeannot et je déplore qu'il ne se soit pas préparé en vue d'assumer la direction d'une société de bienfaisance

(1) Chopin avait barré : « Je préférerais que tes lettres me fussent adressées où je suis, moi et mon piano. »

pour enfants dans quelque Bamberg ou Nuremberg. Qu'il écrive enfin, car l'homme...

C'est je crois la *3e* ou la *4e* lettre que je t'envoie pour mes Parents. Embrasse Albrecht mais parle peu.

◆

(229)

112.

A Julien Fontana, Paris.

Valdemosa, 12 janvier 1839,

Mon Cher,

Je t'envoie les Préludes. Recopiez-les, toi et Wolff ; je ne crois pas qu'il y ait des fautes. Tu donneras ce que tu auras recopié à Probst et le manuscrit à Pleyel. Tu porteras l'argent de Probst pour lequel je joins un billet et un reçu, à Léon que je n'ai pas le temps de remercier, et, de ce que te donnera Pleyel, c'est-à-dire quinze cents francs, tu payeras *425* fr. de loyer et tu donneras congé gentiment. S'il est possible de le louer en mars, ce sera fort bien, sinon il faudra garder l'appartement encore un trimestre. Les mille francs qui resteront, tu les donneras à Nouguès de ma part. Tâche de savoir par Jeannot son adresse mais ne lui dis rien de cet argent, car il est capable d'entreprendre Noug., et je ne veux pas qu'en dehors de nous deux, personne en sache rien. Si l'appartement se loue, mets une partie des meubles chez Grzym, l'autre chez Jeannot. Dis à Pleyel d'envoyer ses lettres par toi. Je t'ai envoyé avant le Nouvel An une traite pour Wessel. Dis à Pleyel que je suis quitte envers lui. Dans quelques semaines tu recevras une Ballade, des Polonaises et un Scherzo ; dis à Pleyel qu'il s'entende avec Probst pour l'époque à laquelle il publiera les Préludes. Je n'ai jusqu'à présent pas reçu une lettre de mes parents ! Il faut que tu affranchisses tes lettres. Tu ne sais pas ce qu'est devenue ta première lettre ? Je vis dans ma cellule, j'ai parfois des

bals arabes, un soleil d'Afrique et une mer méditerranée. Embrasse les Albrecht, je vais leur écrire. Ne dis pas, sauf à Grzymala, que je quitte mon appartement. Je ne sais encore quand je reviendrai, mais ce sera peut-être en mai ou plus tard. *Rends toi-même* ma lettre à Pleyel, ainsi que le *prélude.*

Ecris
Ton F.

◆

(239) **113**

A Camille Pleyel.
Paris (1).

Cher Ami, Je vous envoye enfin mes preludes — que j'ai fini sur votre pianino *arrivé dans le meilleur état possible malgré la mer le mauvais temps et la douane de Palma. J'ai chargé Fontana de vous remettre mon manuscrit. — J'en* veux mille cinq cents *francs pour* la France *et* l'Angleterre. — *Probst comme vous le savez en a pour* mille francs *la propriété pour* Haertel *en Allemagne. — Je suis libre d'engagement avec Wessel à Londres ; il peut payer plus chèr. — Quand vous y penserez vous remettrez l'argent à Fontana — Je ne veux pas tirer sur vous ici parce que je ne connais pas de banquier à Palma. —*

Puisque vous avez voulu, cherissime prendre la corvée d'être mon éditeur — il faut que je vous avertisse *qu'il y a encore des manuscrits à* vos ordres. 1° La ballade (*qui entre encore dans les engagements Probst pour l'Allemagne*). *Cette* ballade — *j'en* veux mille *pour la France et l'Angleterre.* — 2° Deux polonaises (*dont vous connaissez une en* la) — *j'en* veux mille cinq cents francs *pour* tous les pays du globe. — 3° *Un* 3e Scherzo, *même prix que les Polonaises*

(1) Lettre inédite. Original dans la collection de M. Alfred Cortot (Paris).

pour toute l'Europe. *Cela vous arrivera sur le dos si vous le voulez de mois en mois jusqu'à l'arrivé de l'auteur qui vous dira plus qu'il ne sait écrire. — Je n'ai eu de vos nouvelles qu'indirectement par Fontana qui m'a écrit que vous alliez mieux. — Les postes sont ici d'une organisation merveilleuse. J'attends 3 mois une lettre des miens de Varsovie ! — Et les votres ! Mme Pleyel ? — M. Mme Denoyers ? Dites leur tous les meilleurs souhaits pour l'année 39. J'attends une lettre de vous — toute petite toute petite — et vous aime comme toujours*

votre tout dévoué
F. F. Chopin.

Pardonnez moi mon ortographe.

Valdemosa, près Palma. 22 janv. 1839

Je m'apperçois que je ne vous ai pas remercié pour le piano — et que je ne vous parle que de l'argent. — Décidément je suis un homme d'affaire !

◆

(231) **114.**

A Julien Fontana. Paris
Marseille, le 2 mars 1839.

Mon Julien. Grzymala t'a sans doute donné des nouvelles au sujet de mon état de santé et de mes manuscrits. Je t'ai envoyé il y a *deux mois*, de Palma, mes préludes. Tu devais (après les avoir recopiés pour Probst) rendre mille [francs] à *Léon* — et des *mitle cinq cent* que devait te remettre Pleyel pour les préludes, payer *Nougués* et *un* terme à mon propriétaire. Dans cette même lettre, si je ne me trompe, je te demandais de donner congé pour mon appartement qu'il me faudra garder, s'il n'est pas *loué* en *avril*, jusqu'au *trimestre suivant* (jusqu'en *juillet* je crois). — L'argent de Wessel t'a

sans doute servi à payer le *terme du Nouvel* An, sinon emploie-le à payer l'appartement pour le dernier trimestre. Le *deuxième* manuscrit vient sans doute de te parvenir seulement — car il dut rester à la douane, puis en mer, et de nouveau à la douane, assez longtemps. J'ai écrit à Pleyel, en lui annonçant les *préludes*, que je lui donne la *ballade* (que possède Probst, pour l'Allemagne) pour *mille* — pour les 2 Polonaises (pour la France, l'Angleterre et l'Allemagne, car *l'engagement* avec Probst se termine avec la ballade) j'ai demandé *quinze cents*. — Je crois que ce n'est pas trop cher. — Tu devras donc recevoir lorsque te sera parvenu le deuxième manuscrit, *deux mille cinq cent* de Pleyel et cinq cents de Probst pour la ballade (ou six cents, je ne me rappelle pas bien), en tout *trois mille*. J'ai demandé à Grzymala de m'envoyer tout de suite au moins *cinq cents* — ce qui ne doit pas t'empêcher de m'envoyer au plus tôt le reste. — *Tel est* l'état de *mes* affaires. D'autre part si l'appartement se loue le mois prochain, ce dont je doute, partagez-vous mes meubles à trois, Grz., Jeannot et toi. Jeannot a le plus de place chez lui : mais pas trop de bon sens à en juger par la lettre puérile qu'il m'a écrite, pensant que je voulais me faire camaldule. Donne à Jeannot parmi mes affaires ce qui lui sera le plus utile pour son *ménage*. N'embarrasse pas trop Grzymala [en cet endroit la lettre est abîmée], prends ce qui te sera utile — car je ne sais encore si je reviendrai à Paris cet été (garde cela pour toi). Dans... [la lettre est abîmée] j'écrirai chez moi et s'il faut garder mon appartement jusqu'en juin, ce que je prévois, je te serais très obligé, bien que tu eusses ton propre logement, d'habiter d'un pied chez moi, car je te chargerai de payer le *dernier* trimestre. — Tu trouveras une réponse à ta lettre si vraie et si sincère, dans ma deuxième polonaise — ce n'est pas de ma faute si je suis comme ce champignon vénéneux que l'on déterre et que l'on goûte après l'avoir pris pour autre chose — je sais que je n'ai jamais servi de rien à personne

— ni même à moi, du moins à pas grand chose. Je t'ai dit qu'il y avait dans mon bureau, dans le premier tiroir à partir de la porte, une lettre, que vous pouviez décacheter, toi, Grz. ou Jeannot — mais maintenant je te prie de l'enlever et de la *brûler sans la lire* — je t'en conjure sur notre amitié, fais-le — c'est une lettre inutile désormais. — Si Antoine part sans m'envoyer l'argent, ce sera bien polonais — mais d'un polonais *douteux*. n. b. — Pourtant ne lui en parle pas. Tâche de voir Pleyel — dis-lui que je n'ai pas reçu un seul mot de lui — que son *piano* est en sûreté. Est-il d'accord pour l'arrangement que je lui propose ? J'ai reçu à la fois trois lettres de la maison, au moment même où j'allais embarquer. — Je t'en envoie encore une. Je te remercie pour l'aide cordiale que tu me dispenses, à moi qui suis sans forces. Embrasse Jeannot ; dis-lui que je ne me suis pas laissé — ou plutôt qu'on ne m'a pas laissé saigner, que je porte des vésicatoires — mais peu, que je tousse peu et seulement le matin — et qu'on ne me tient encore pas du tout pour un tuberculeux. — Je ne bois ni café, ni vin — seulement du lait ; je m'habille chaudement et ressemble à une *demoiselle*. Envoie l'argent le plus tôt possible — et communiquez-vous avec Grzymala.

Ton Fr.

Je joins *2* mots pour Antek. — Demain j'écris à Grzymala.

◆

(232)

115.

A Julien Fontana
Mardi, [Marseille, mars 1839].

Mon cher Ami,

Puisque ce sont de tels juifs — arrête tout jusqu'à mon arrivée. — Les Préludes sont donc vendus à Pleyel (j'ai reçu *500* fr.) — il a par suite le droit de les employer à

s'en torcher la partie qui se trouve de l'autre côté du ventre — mais en ce qui concerne la Ballade et les Polonaises, ne les vends ni à Schl. ni à Probst. Je ne veux rien avoir à faire de toute ma vie, avec les Schönenberger et ses pareils. — Si tu avais par suite donné la Ballade à Probst — reprends-la — en donnerait-il même mille — tu lui diras que je t'ai prié d'attendre mon arrivée. Que nous verrons lorsque je reviendrai. J'en ai assez de ces coquins pour toi et pour moi. Je te demande pardon, mon âme. — Tu t'es vraiment donné du mal en ami, et tu as encore sur le dos à t'occuper de mon déménagement. — Je demande à Grzymala de se charger des frais à payer. Quant au portier, il ment sûrement, mais qui le lui prouvera — il faut lui donner ce qu'il demande pour l'empêcher d'aboyer. Embrasse Jeannot, je lui écrirai lorsque je me sentirai en veine de lui écrire — et mieux portant, mais je suis furieux — tu peux dire à Jeannot qu'il ne tirera certainement, tout comme moi pas la moindre parole ni le moindre sou d'Antoine.

Adieu, je vous embrasse.

F. Ch.

J'ai reçu hier ta lettre avec celles de Pleyel et de Jeannot. Si Clara Wieck te plaît, c'est bien — car elle joue on ne peut mieux — Si tu la vois, salue-la de ma part ainsi que Monsieur son père. Je t'embrasse ainsi que Jeannot.

◆

116.

A Julien Fontana.

13 mars 1839, de Marseille.

Je te remercie, mon âme, pour toutes tes démarches. Je ne comptais pas sur une manière d'agir aussi juive de la part de Pleyel, mais puisqu'il en est ainsi, remets-lui cette lettre, je te prie. Il ne te fera, j'espère, aucune difficulté

pour la Ballade et les Polonaises. Dans le cas contraire, lorsque tu auras reçu *500* francs de Probst pour la ballade, tu la porteras ensuite à Schlesinger. Tant qu'à avoir à faire avec des Juifs, que ce soit au moins avec des Juifs orthodoxes. Probst pourrait bien me flouer, car c'est un oiseau qu'il est difficile d'attraper. Schlesinger, lui, m'a toujours eu : il a pas mal gagné avec moi et ne refusera pas de gagner de nouveau, mais procède poliment avec lui, car le Juif veut passer pour quelqu'un. Si donc Pleyel fait la moindre difficulté, va chez Schl. et dis-lui que je lui donne la Ballade pour la France et l'Angleterre pour *800* (car il n'en donnera pas mille), et les Polonaises pour l'Allemagne, l'Angleterre et la France pour *1500* (et s'il ne veut les donner, pour *1400*, ou *1300*, ou même pour *1200*). Si, d'autre part, il te parle des préludes et de Pleyel (car sûrement Probst lui en a parlé), dis-lui qu'ils étaient promis depuis longtemps à Pleyel qui tenait à les éditer, et qu'il avait beaucoup insisté là-dessus avant mon départ, ce qui est un fait. Tu vois, mon cher ami, pour Pleyel je pourrais rompre avec Schlesinger, mais pas pour Probst. Qu'est-ce que cela peut me faire que Schlesinger fasse payer plus cher mes manuscrits à Probst. Si Probst les paye cher à Schlesinger c'est une preuve qu'il me floue en me payant peu. Probst n'a pas de magasin à Paris ; toutes mes choses sont imprimées chez Schl. Le Juif m'a toujours payé et Probst m'a souvent fait attendre. Il te faudra donc t'arranger avec Schlesinger pour lui remettre le manuscrit le jour où il te donnera l'argent ; s'il ne les veut pas ensemble, donne-lui séparément la ballade et les polonaises, avec au plus un intervalle de *2 semaines*. Si Schlesinger ne veut rien entendre va voir Probst, mais puisqu'il est tellement mon adorateur ne te laisse pas faire comme par Pleyel. Quant à ma lettre remets-la à Pleyel, à la moindre difficulté. Si, ce dont je doute, tu lui as laissé le manuscrit de la Ballade et des Polonaises, reprends-les lui pour les remettre à Schlesinger ou à Probst.

Les coquins ! Et ce Pleyel, mon Dieu, qui m'adore tant ! Il croit peut-être que je ne reviendrai pas à Paris ? Je reviendrai et j'irai chez lui comme chez Léon pour leur faire mon remercîment. Je joins une carte pour Schlesinger où je te donne tout pouvoir d'agir en mon nom. Il faut que les parents d'Antek se soient vraiment terriblement oubliés pour qu'il nous soit arrivé, à lui et à moi, ce qui est arrivé. *Entendons-nous* quant à moi qu'il ne m'a pas rendu ce qu'il me devait avant son départ. Quels drôles et quelles sottes gens sans cœur cela fait ! Je me sens mieux de jour en jour ; que cela ne t'empêche pas de payer encore ces *50 fr.*, ce que j'approuve entièrement, car le médecin ne me permet pas de quitter le midi avant l'été. J'ai reçu les Ancêtres (1) hier. En ce qui concerne le gantier et le petit tailleur, qu'ils attendent les imbéciles ! Que sont devenus mes papiers ? Tu laisseras mes lettres dans le bureau et mes notes chez Jeannot ou chez toi. Il y a aussi des lettres dans le tiroir de la table, dans l'antichambre ; il faut que tu les enferme bien. Tu cachetteras la lettre de Schlesinger et Schlesinger lui-même avec du pain à cacheter. Écris souvent.

Ton Ch.

Embrasse Jeannot.

◆

117.

A Julien Fontana.

[Marseille], le 17 mars 1839, dimanche.

Mon cher Ami,

Je te remercie pour toutes tes démarches. Pleyel est un crétin et Probst une canaille (il ne m'a jamais donné *1.000 fr.* pour *3* manuscrits). Tu as sans doute reçu ma longue

(1) Poème dramatique de Mickiewicz.

lettre sur Schlesinger, eh bien, je désire et je te prie de remettre ma lettre à Pleyel (qui trouve trop chers mes manuscrits). S'il me faut les vendre bon marché, j'aime mieux les vendre à Schlesinger que de chercher d'impossibles arrangements. Puisque Schlesinger peut toujours compter sur l'Angleterre et que je suis quitte avec Wessel, qu'il les vende à qui il veut. De même avec les Polonaises pour l'Allemagne, car Probst est un oiseau que je connais depuis longtemps. Que Schlesinger les vende à qui il veut et pas forcément à Probst. Moi, cela m'est indifférent. Il m'adore parce qu'il me dépouille. Entends-toi bien avec lui au sujet de l'argent et ne lui remets les manuscrits que contre espèces sonnantes. J'envoie une *reconnaissance* à Pleyel. L'imbécile, il n'a donc pas confiance en moi ou en toi. Mon Dieu, faut-il donc absolument n'avoir à faire qu'avec la canaille ! Ce Pleyel qui disait que Schlesinger me payait mal, il trouve *500 fr.* trop cher pour un manuscrit, pour tous les pays ! Eh bien, j'aime mieux avoir à faire à un vrai Juif. Et cette canaille de Probst qui me paye *300 fr.* pour une mazurka ! Mes dernières mazurkas m'ont rapporté comme rien *800 fr.*, Probst *300*, Schl. *400*, et Wess. *100*. J'aime mieux comme naguère les donner pour rien qu'avoir à saluer tous ces imbéciles. Et j'aime mieux être l'obligé d'un Juif que de *3*. Va donc chez Schlesinger. A moins que tu n'en aies terminé avec Pleyel. Ne parle au moins à personne du Scherzo. Je ne sais encore quand je le finirai, car je me sens faible et pas disposé à écrire. Ah les canailles, les canailles, eux et madame Migneron ! Mais la fortune s'avance en roulant... Peut-être encore madame Migneron se trouvera-t-elle sous toi... Si tu te destines au métier de cordonnier, je t'en prie ne fais de chaussures ni à Pleyel, ni à Probst ; qu'ils marchent pieds nus. Je ne sais encore quand je te verrais. Embrasse Grzymala et donne-lui les meubles qu'il voudra, que Jeannot prenne le reste. Je ne lui écris pas car je n'ai rien à lui dire. Je l'aime toujours ; dis-le lui et embrasse le. Wodzinski

m'étonne encore... Lorsque tu recevras l'argent de Pleyel paye d'abord la propriétaire, et envoie-moi *500 fr.* reste aussitôt. Embrasse Grzymala et Jeannot.

Ton Frycek.

J'ai reçu ta lettre aujourd'hui. Aucune lettre de Pleyel. J'ai laissé en blanc le nº de l'Op., car je ne le connais pas.

Ton Frycek

◆

(238)

118.

A Wojcieh Grzymala.
Marseille, le 17 mars [1839].

Mon cher Ami,

Je me sens beaucoup mieux, et je peux te remercier d'autant plus fortement pour les fonds envoyés. Tu sais, ton bon vouloir m'étonne, mais aussi tu as en moi un homme qui t'est reconnaissant de toute son âme quoiqu'il n'en ait pas toujours les dehors. Tu es si aimable que tu accepteras d'abriter mes meubles ; sois assez bon pour payer le déménagement. Je risque cette dernière dépense car je sais que ce n'est pas une grosse somme. En ce qui concerne mes revenus, que Dieu me garde ! Cet imbécile de Pleyel m'a fourré dans une situation bien compliquée, mais tant pis ; personne n'a jamais enfoncé de mur avec sa tête.

Nous nous verrons en été. Je te raconterai combien cela m'amuse. Ma compagne (1) vient de terminer le plus admirable des articles sur Gœthe, Byron et Mickiewicz. Il faut le lire pour se réjouir le cœur. Je te vois te réjouissant. Et tout est si vrai, les aperçus sont si grandioses, à une si grande échelle par la force des choses, et sans aucun détour

(1) Littéralement : la mienne.

ni la moindre velléité de décerner des louanges. Fais-moi savoir qui l'a traduit. Si Mickiewicz lui-même voulait y mettre la main, elle reverrait volontiers ce qu'il écrirait, et ce qu'elle a écrit elle-même pourrait être imprimé comme *discours préliminaire* avec la traduction.

Tout le monde le lirait et l'on pourrait écouler un grand nombre d'exemplaires. Elle t'écrira à toi ou à Mickiewicz à ce sujet.

Que fait ton âme ? Que Dieu te donne bonne humeur, santé et force ; ce sont des choses si utiles. Que dis-tu de Nourrit ? Nous, cela nous a fort étonnés. Nous te prenons souvent avec nous en promenade. Tu ne saurais croire comme nous nous sentons bien en ta compagnie. Marseille est laid ; c'est une ville vieille mais non ancienne : elle nous ennuie. Le mois prochain nous nous mettrons sans doute en route pour Avignon et de là à Nohant. Nous t'y embrasserons sûrement et non plus par lettre, mais de façon moustachue, si tes moustaches n'ont pas connu le sort de mes favoris.

Baise les mains et les pieds, mais non les tiens. On t'écrit à toi sans être mort aux sentiments les plus élevés, comme un camaldule véritable.

Ch.

◆

(239)

119.

A. Ernest Canut à Palma.
Marseille, le 28 *mars* 1839.

Monsieur,

Il y a plus d'un mois que j'ai reçu une lettre de Pleyel relativement au piano. J'ai retardé ma réponse espérant toujours recevoir de Vos nouvelles et je viens seulement de lui répondre que vous avez fait l'aquisition de cet instrument moyenant douze cent francs.

Ma santé étant tout à fait rétablie, je quitterai Marseille

incessement et n'allant pas directement à Paris je crois de mon devoir de vous prier pour empêcher tout retard, de vouloir bien pour le payement vous adresser à Paris à Mr. C. Pleyel et C-nie, rue de Rochechouard Nr. 20, qui sont avertis.

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'Assurance de mes sentiments distingués.

F. Chopin.

◆

(237) **120.**

A Julien Fontana.

[Sans date. Marseille, mars-avril 1839].

Mon cher Ami,

Je me sens beaucoup mieux, Je commence à jouer, à manger, à marcher et à parler comme tout le monde ; tu vois que j'écris même facilement, puisque tu commences à recevoir de nouveau quelques mots de moi. Mais c'est encore pour affaires. Je tiendrais beaucoup que mes préludes fussent dédiés à Pleyel (il en est encore sûrement temps, car ils ne sont pas imprimés). La Ballade, *à Mr. Robert Schumann.* Les Polonaises à toi, comme il était convenu. A Kessler, rien. Si Pleyel tient à la Ballade, alors dédie les préludes à *Schuhmann.* Gaszynski est venu hier d'Aix pour me voir ; seule personne que j'ai reçue. Car ma porte est fermée à tous les amateurs de musique et de littérature. Tu parleras à Probst du changement de dédicace lorsque tu te seras entendu avec Pleyel. Embrasse Jeannot. Des nouveaux fonds, rends cinq cents à Grzymala et dis-lui qu'il m'envoie le reste, c'est-à-dire *2500.* Ne t'endors pas, aime-moi et écris. Pardonne-moi si je t'accable de toutes ces *commissions* mais j'ai sincèrement la conviction que tu les fais avec bienveillance, ce dont je te prie.

Ton Ch.

◆

121.

A Wojciech Grzymala.

[Marseille, le 25 avril 1839 ?]

Mon cher Ami,

Mar[liani] nous écrit que tu es encore souffrant et qu'il n'a servi de rien de te saigner. Nous pensions ici que tu étais déjà tout à fait bien portant, comme tu as pu en juger par ma lettre d'hier ; or aujourd'hui, quelle déconfiture ! Mar[liani] écrit dans cette même lettre que l'on a entendu dire que ma mère, fort en peine de moi, arriverait bientôt à Paris. Bien que je n'y croie pas, j'écris pourtant une lettre aux miens (lettre que tu auras l'amabilité de mettre à la poste), pour les rassurer. Ce sera la 3e de Marseille. Si tu as entendu parler de cela, écris-moi un mot. Pour que ma mère abandonnât mon père, il faudrait quelque chose d'extraordinaire. Mon père est souffrant et a plus besoin d'elle que quiconque ; je ne conçois pas une séparation pareille. Mes Anges terminent leur nouveau roman, Gabriel. Aujourd'hui, toute la journée, elle écrit dans son lit. Tu sais, tu l'aimerais plus encore si tu la connaissais comme je la connais maintenant.

Je me représente, comme il doit t'être pénible de ne pas pouvoir sortir. Pourquoi ne puis-je être là, aussi pour toi ! Comme je te soignerais ! J'ai appris ce que c'était que soigner quelqu'un. Aussi bien te serait-il agréable d'être soigné par moi, car tu sais combien de cœur j'ai pour toi. Je ne t'ai jamais servi de rien, mais peut-être maintenant saurais-je te soigner. Notre projet d'aller à Gênes est, je crois, abandonné. Nous nous verrons certainement et nous nous embrasserons vers la mi-mai dans sa campagne.

Que le ciel t'accorde une prompte guérison. Je baise les mains de tu sais qui...

Ton Fryc.

[P-S. de G. Sand] :

Cher, porte toi mieux. Donne nous de tes nouvelles. Nous sommes tristes car Charlotte m'écrit ce matin que tu es toujours souffrant. Moi, je suis dans mon coup de feu. Je ne prends plus seulement le temps de me lever. Je suis en couche d'un nouveau roman qui aurait besoin du forceps. Je t'embrasse et nous t'aimons.

Mets ma lettre à la poste de la Bourse. C'est toujours ainsi qu'elle arrive.

◆

(242) **122.**

A Julien Fontana.

Mon cher Ami,

J'ai reçu ta lettre où tu me parles en détail du déménagement. Je ne te remercierai jamais assez de ton aide sincère et cordiale. Les détails m'ont beaucoup intéressé, mais je suis furieux que tu te plaignes et que Jeannot crache le sang. Hier j'ai joué de l'orgue pour Nourrit, alors je vais mieux. Je joue parfois aussi pour moi mais je ne peux encore ni chanter, ni danser. Quant à la nouvelle qui concerne ma mère, si agréable soit-elle, il suffit qu'elle soit propagée par Plater pour être un mensonge. Il commence à faire chaud ici pour de bon, et nous quitterons certainement Marseille en mai. Mais pour le Midi où je resterai encore quelque temps avant de vous revoir. Nous n'aurons pas de sitôt des nouvelles d'Antoine. Pourquoi écrirait-il ? sinon pour payer ses dettes et ce n'est pas la coutume en Pologne. Si Raciborski a tant d'estime pour toi, c'est justement parce que tu es totalement dépourvu de ces habitudes polonaises, polonaises n. b. tu sais bien que ce ne sont pas celles que tu connais et moi je me comprends. Tu loges donc au *26*. Y es-tu bien ? A

quel étage, combien payes-tu ? Cela commence à m'intéresser à mesure que je songe à me rapprocher de Paris, et il faudra bien penser à un logement, mais seulement lorsque je serai arrivé. Grzy[mala] est-il bien portant ? Je n'ai pas reçu d'autre lettre de Pleyel que celle qu'il m'a envoyée par toi, il y a un mois et plus. Adresse tes lettres sous le même nom, mais rue et Hôtel *Beauveau*. Tu n'as peut-être pas compris que j'ai joué pour Nourrit. On a fait venir son corps que l'on transfère à Paris. Il y avait une messe funèbre et la famille m'avait demandé de jouer, alors j'ai joué à l'Élévation. Wieck a-t-elle bien joué mon étude ? Comment aussi, a-t-elle pu jouer, au lieu de choisir quelque chose de mieux, justement l'étude la moins intéressante pour ceux qui ignorent qu'elle a été écrite pour les touches noires (1). Elle aurait mieux fait de rester tranquille. Je n'ai d'ailleurs rien d'autre à t'écrire, sinon de te souhaiter beaucoup de bonheur. Soigne mes manuscrits, afin qu'ils ne soient pas imprimés avant même d'être remis. Si les préludes sont imprimés c'est un mauvais tour de Probst. Mais assez de ces saletés, lorsque je reviendrai nous ne nous tiendrons plus *pratsi pratzu*. Canailles d'Allemands, Juifs, coquins, crapules, écorcheurs, etc., etc., en un mot termine cette litanie, car tu les connais maintenant aussi bien que moi.

Ton Ch.

[Marseille] jeudi 25 [avril] 1839.

Embrasse Jeannot, Grzymala aussi si tu le vois.

◆

(1) Il s'agit probablement de l'étude Op.10, n° 5 en si bémol majeur.

(245)

123.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant], 2 juin 1839.

Mon cher Ami,

Enfin sur place après un voyage d'une semaine. Excellente arrivée. Belle campagne : rossignols, alouettes ; toi seul manques, oiseau que tu es. J'espère qu'il n'en sera pas de même cette année que l'année dernière. Viens, ne serait-ce que pour quelques minutes ! Choisis un moment où ils seront tous en bonne santé et ils s'y résigneront pour quelques jours par charité pour le prochain. Laisse-toi embrasser et tu recevras en échange du lait et des pilules. Tu auras mon piano à ta disposition. Il ne te manquera rien.

Ton Fryc.

Fais porter, je t'en prie, ma lettre à la Bourse. Écris-nous un mot, et envoie-moi, si tu en as par Jeannot, les lettres des miens.

[P. S. de George Sand.]

Cher Époux,

Je suis dans la tristesse aujourd'hui. J'ai appris la mort de mon pauvre ami, Gaubert, et je ne pourrais pas vous dire une parole gaie. Mais dans ma douleur je sens plus que jamais le besoin de vous voir et de serrer dans mes bras mon ami qui remplace celui que j'ai perdu. Il faut donc que vous soyez aimé pour deux aussi de votre côté. Ce n'est pas à dire qu'on cesse d'aimer les morts, mais on les aime autrement. Ils n'ont plus besoin de nous. Je ne les plains pas ! Mais nous avons besoin les uns des autres nous qui continuons ce pélerinage. Venez donc, cher ami, nous vous attendons avec impatience et nous ne saurons admettre la pensée de ne pas vous voir bientôt.

Je ne veux pas vous dire adieu mais à revoir.

(246)

◆

124.

A Wojciech Grzymala.
Nohant, lundi [1839].

Mon cher Ami,

Comment vous portez-vous ? Nous déduisons, quant à nous, de ton silence de quelques jours qu'aucun malheur ne t'est arrivé et que nous t'embrasserons bientôt en bon état. Fais porter à la poste, je t'en prie, cette lettre aux miens. Je t'embarrasse de cette commission car Jeannot doit être déjà, je suppose, à la campagne. N'oublie pas de faire ce que je t'ai demandé et apporte-moi, en dehors de cela, le paquet d'argenterie que madame Marliani devait te remettre à toi ou à Arago.

Ne nous maudis pas car nous te bénissons et donne-moi un vrai baiser polonais.

Ton F. Ch.

(247)

◆

125.

A Wojciech Grzymala.
[Sans date. Nohant 1839].

Mon cher Ami,

La fin du mois approche et aussi ton arrivée. Nous nous réjouissons comme des enfants. N'oublie pas mes chaussures. Fais-toi donner aussi par Fontana le cahier de Weber des *Pièces faciles* à *4* mains. Je prépare mes oreilles pour toi. Aime-nous, serre les mains [de ta femme] et toi, je t'embrasse.

Ton Fryc.

Si Fontana ne trouve pas le cahier parmi mes notes, nous nous en passerons. Fais mettre la lettre à la poste par le peintre et persuade Arago de venir avec toi.

(248)

126.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant, 8 juillet 1839].

Mon Ame,

Prends la malle-poste jusqu'à Châteauroux ; tu y arriveras à midi le lendemain ; de là, *2* heures *1 /2* de diligence jusqu'à la Châtre : tu descendras devant un jardin, au bord de la route. Tu t'assieras à table, après que nous nous serons bien embrassés, etc., etc. Je sais combien il t'est difficile de bouger de Paris, et en dépit de toute la joie que nous aurions à te voir et à nous réjouir de ta présence je n'ose insister ; mais la maîtresse de maison commence à s'attrister et de fait elle se chagrine de ne point te voir paraître. Ce ne fut peut-être de ta part qu'une promesse en l'air, mais ce serait aussi une bonne action que de nous faire visite. Le lit de madame d'Agoult t'attend, si cela peut te faire plaisir, en dehors de deux cœurs, qui t'attendent, mais comme sœur Anne ne voient rien venir. Je me porte mal et elle est souffrante ; peut-être ton esprit bien équilibré suffirait-il à nous remettre d'aplomb par sa seule présence. Le temps est beau. Prends une bonne décision le matin et le lendemain tu te retrouveras avec nous.

Je t'embrasse bien cordialement. Baise les mains [de ta femme].

Ton F. Ch.

Fais-toi donner par Jeannot *2* ou *3* paires de mes chaussures, de celles qui se trouvent dans la grande armoire. Je t'en serai bien obligé.

[P. S. de G. Sand] :

Eh bien donc ! Époux volage, nous t'attendons en vain. Tu te joues de notre impatience et tu nous berces d'espérances trompeuses. Vraiment il faut que vous veniez, cher ami. Nous avons besoin de vous voir. Votre petit est toujours quan quan. *Moi, je crois qu'il aurait besoin d'un peu moins de calme, de solitude et de régularité que la vie de Nohant ne le comporte. Qui sait ? Peut-être d'un petit voyage à Paris. Je suis prête à tous les sacrifices plutôt que de le voir se consommer dans la mélancolie. Venez tâter le pouls à son moral. Qui peut saisir la limite entre mal physique et la langueur intellectuelle ?. Ce n'est pas à moi qu'il voudra avouer qu'il s'ennuye Mais moi je crois le deviner. Il n'était pas habitué à une vie si austère et moi, je tourne à la mère de famille et au pédadogue d'une manière effroyante... J'y suis bien forcée. Venez nous voir. Vraiment le* père *et le* fils *ont besoin de la coopération du Saint-Esprit pour se maintenir au haut de l'Empyrée*

à toi de cœur cher vieux mari.

G.

Elle ne me laisse pas lire ce qu'elle t'a écrit. *C'est une indignité.*

(249)

127.
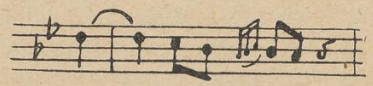
A Julien Fontana.
[Nohant]. Jeudi [août 1839].

Mon cher Ami,

Je te remercie pour la lettre adressée à M. Chopine. Cela commence avec « Wiatrowo sous Wegrowiec » (1) pour finir de la façon suivante : « à vous Monsieur, comme grand maître musicien et compositeur, Alexander Moszczenski, préfet de Brzesc. » Au milieu : « en tant qu'amateur de musique, âgé de 80 ans, je vous envoie deux mazurkas séculaires que je me suis rappelé comme thèmes à variations pour vous. » Ces dignes mazurkas, comme tu peux aisément te le représenter : « *ram didiridi, ram didiridi, ram di-*

(1) Adresse du correspondant de Chopin, qu'on pourrait traduire : « Hurlevent sous Hongreville. »

diridi, rajda » ; enfin comme post-scriptum : « Ma petite fille, Alaxandrina (oui, Alaxandrina, aussi vrai que je t'aime) a joué *la ci darem* à Gniezno, au bénéfice des émigrés, et pour le plus grand plaisir du public. Moi, mes fils, petits-fils et petites-filles, et surtout Alaxandrina qui sait jouer avec une grande vélocité, pratiquons tous le piano — « Wiatrowo sous Wegrowiec. » Quelque brave vieux préfet, ancienne Pologne. (de ceux à coup sûr qui ... du haut du pont). Le meilleur de ta lettre, c'est ton adresse sur l'enveloppe, que j'ai déjà oubliée, mais qui est la cause de ma hâte à te répondre, et le plus triste c'est la nouvelle de la mort d'Albrecht. Tu veux savoir quand je reviendrai? Aussitôt que commencera le mauvais temps, car en attendant j'ai besoin du grand air. Jeannot est parti ; je ne sais s'il t'a demandé de me renvoyer toutes les lettres de mes parents qui arriveraient à son adresse. Il y a peut-être pensé et peut-être pas ; je ne voudrais pas pourtant, si une lettre arrivait, qu'elle s'égarât. J'ai reçu d'ailleurs, il n'y a pas longtemps une lettre de la maison ; ils n'écriront donc pas de sitôt et d'ici là, mon brave Jeannot reviendra guéri. Moi, je suis entrain d'écrire une Sonate *en Si b mineur*, où il y aura cette marche que tu connais. Il y a un allegro, puis un Scherzo en *mi b mineur*, une marche et un petit final pas bien long, *3* pages de mon écriture ; la main gauche joue à l'unisson avec la main droite après la marche J'ai un nouveau nocturne en sol majeur, qui fera la paire avec le nocturne en sol mineur, si tu te rappelles :



Tu sais, j'ai *4* nouvelles mazurkas : l'une en do mineur écrite à Palma ; *3* que j'ai écrites ici, en si majeur, en la bémol majeur et en do dièze mineur ; il me semble qu'elles sont jolies, comme toujours les enfants les plus jeunes pour

leurs parents qui vieillissent. Sans rien faire, je corrige pour moi l'édition parisienne de Bach, non seulement des fautes du graveur, mais des fautes accréditées par ceux qui passent pour comprendre Bach (sans avoir toutefois la prétention de le comprendre mieux, mais dans la conviction que j'y arriverai un jour). Et voilà, je me suis bien vanté devant toi. Et maintenant, si Grzym. vient (le sort en a décidé ainsi) envoie-moi le Weber à *4* mains, s'il est chez toi, sinon ma dernière Ballade dans le manuscrit, car il me faut y voir quelque chose. Aussi ton exemplaire des dernières mazurkas (si tu en as un, car je ne sais si j'ai été assez courtois pour ne pas t'oublier). Dis-moi aussi si tu as remis de ma part la valse à mademoiselle Eichtal (sinon cela ne fait rien). Pleyel m'a écrit que tu es très *obligeant* et que tu as corrigé les Préludes. Sais-tu ce que lui en a donné Wessel (écris-moi ce qu'il t'a écrit à ce sujet autrefois, c'est bon à savoir pour l'avenir) et aussi si Probst est parti (ce qui est sûr) et surtout quand il reviendra, si tu le sais. Mon père m'écrit que ma vieille sonate a paru chez Hasslinger et que les Allemands la louent beaucoup. J'ai maintenant, y compris les tiens, *6 manuscrits* ; ils mangeront plutôt le diable que de les recevoir pour rien. Pleyel m'a rendu un mauvais service avec ses offres, car je mes uis mis à dos ce Juif de Schlesing. Mais j'espère que cela s'arrangera de quelque façon.

Toi, je t'aime toujours. Ecris.

Ton Fr.

A propos de ce que m'a écrit Kalkbrenner, j'ai demandé à Pleyel de m'écrire si le piano de Palma lui a été payé, et rien autre comme tu peux bien le penser ; je lui ai écrit parce que le consul français de Majorque que je connais fort bien, a dû être changé, et il m'aurait été ainsi plus difficile de négocier la chose à une telle distance s'il n'avait pas été payé. Par bonheur, il a été intégralement et bien payé, ainsi qu'il me le faisait savoir une semaine avant

son départ pour la Belgique. Toutes les histoires qu'on raconte ne me surprennent pas du tout ; tu te rends compte que je savais fort bien que je m'y exposais. Toutefois ceci aussi passera, nos langues pourriront, mais ils ne toucheront pas à l'âme. N'oublie surtout pas les chaussures. Envoie-m'en par Grzymala *3* ou *4* paires, même vieilles ; à la campagne, le matin, elles seront parfaites. Ecris-moi autant sur toi, que je t'en écris sur moi. Dis-moi où tu habites ? Si tu manges au club ? etc. Woyciechowski m'écrit de composer un Oratorio. J'ai répondu dans ma lettre à mes Parents en lui demandant pourquoi il construit une fabrique de sucre et non un cloître pour des camaldules ou des dominicaines. Le brave Titus a encore une imagination de collégien, ce qui n'empêche pas que je l'aime, comme lorsque j'allais au Lycée. Il a un deuxième fils. Il lui donne mon prénom. Je le plains.

◆

(251)

128.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant, le 20 septembre 1839.]

Mon cher Ami,

Prends donc un petit appartement et s'il est trop tard, un grand ; quel qu'il soit, pourvu qu'il y en ait un. Quant à son appartement à elle, elle trouve qu'il est trop cher, et tu ne la convaincras jamais qu'il est préférable de payer plus que d'avoir beaucoup de locataires dans une maison. Je t'en prie, tiens-t'en strictement à ce qu'elle te demande, et entends-toi avec Bigne pour ne pas endosser seul toute la responsabilité.

Je t'embrasse cordialement.

Aime-moi, je t'en prie, je le veux.

Ton F. C.

Baise les mains...

[P. S. de G. Sand] :

Kochany Mezu, lubie Cie bardzo, Wasalu, Brodaczu (1), *vieille pomme cuite plate, moja culpa, Stockholm, Califourchon. Nous ne pouvons pas nous désacoutumer d'être avec toi, et nous avons hâte de te rejoindre. Cela dépend du succès qu'obtiendront tes courses et tes fatigues pour nous trouver l'appartement. J'écris à Bign. dans* l'incluse *de hausser s'il faut absolument, mais le moins possible, le prix désigné, aye, aye, aye ! Il n'est pas nécessaire que toutes les chambres soient grandes et belles. Celles des enfants par exemple peuvent être petites pourvu qu'elles ayent des cheminées et que les chambres des vieux soient situées au midi. C'est une chose bien importante pour le petit et pour mes rhumatismes aussi. Je n'ai pas besoin d'un* grand *et* beau *salon, n'ayant jamais plus de* 12 *personnes au plus à recevoir à la fois. L'important c'est que la distribution soit bonne, vous m'entendez, et que tout soit propre, frais, et habitable sur le champs, sans dépenses autres que l'ameublement.*

Bonsoir Grzym., nous t'aimons, aime-nous. Écris-nous. N'écoute pas trop les raisonnements nasicaux *de ton petit. Il n'a pas le sens commun avec ses économies de logement. Il faut qu'il ait de quoi loger son domestique et aussi de quoi se retourner. Si le petit appartement n'est pas suffisant* selon toi, *laisse le dire. Il aura toujours moyens de payer son loyer. Il se privera un peu sur la boisson, sur le jeu, sur les femmes et sur le tabac.*

Twoja zona (2).

◆

(1) Ces mots écrits en polonais par G. Sand, ont dû lui être dictés par Chopin (Cher époux, je t'aime beaucoup, Moustachu, Barbu).

(2) Id. (Ta femme).

(252)

129.

A Julien Fontana.
[Nohant. samedi, 21 septembre 1839]

Mon cher Ami,

Loue l'appartement du 5 de la rue Tronchet, mais vois Grzym.[ala] ; n'aurait-il pas par hasard, après ma dernière lettre, loué quelque chose à l'Ambassade. Il me plaît beaucoup d'après ta description. Mais s'il est déjà pris, donne la préférence à la *rue Lafitte*, en dépit des escaliers à monter, qui d'ailleurs ne me gênent pas. Je regretterais qu'il y eût quelque chose de retenu pour moi à l'Ambassade si l'appartement de la rue Tronchet était libre, et j'aimerais encore mieux perdre quelque chose, que de rester dans un trou tout l'hiver, ayant quelque chose de mieux à choisir. J'aimerais encore mieux la rue Lafitte. Je t'embrasse. Fais ce qu'il faut pour que tout aille bien. Lorsque je te verrai, je t'embrasserai pour tous les services que tu m'as rendus. Tu es un brave ami et c'est tout. Je t'aime comme toujours. J'étouffe Jeannot et Grzymala.

Ton C.

Hâte-toi et écris, mon âme.

◆

(253)

130.

A Julien Fontana
Mercredi, [Nohant, La Chatre, 26 septembre 1839.]
[Écrit sur du papier à lettre, aux initiales G. S.]

Je te remercie d'avoir une si bonne et brave âme d'ami, pas anglaise mais polonaise. Choisis le papier, comme celui qui était chez moi autrefois, couleur *tourterelle*, mais brillant et glacé pour les deux chambres, avec une bordure vert sombre pas trop large. Pour l'antichambre autre

chose, mais que ce soit bien. S'il y a toutefois d'autres papiers plus jolis et à la mode, qui te plaisent et qui d'après toi me plairaient aussi, prend-les. J'aime mieux que ce soit simple, très modeste et très propre, que quelque chose d'ordinaire et d'épicier. J'aime la couleur perle parce que ce n'est ni criard ni vulgaire. Je te remercie pour la chambre de domestique, c'est très utile. Quant aux meubles, ce sera parfait, si tu t'en occupes. Je n'osais te charger, aussi vrai que je t'aime, de ce nouveau tracas, mais puisque tu es si gentil, rassemble-les et mets-les en place. Je demanderais à Grzym. qu'il donne l'argent pour le déménagement ; je lui écrirai personnellement à ce sujet. Pour le lit et le bureau il faudra les donner à nettoyer à quelque ébéniste. Tu pourrais enlever les papiers du bureau et les enfermer autre part. Je n'ai pas besoin de te dire comment faire. Tout ce que tu feras sera bien. Tu as toute ma confiance. Et d'une. Et maintenant le deuxième point : il faudrait écrire à Wessel (tu lui as bien écrit pour les préludes ?...), il faudrait donc écrire à Wessel que j'ai *6* nouveaux manuscrits pour lesquels je veux *300* francs de chaque (ce qui fait combien de livres ?). Écris et fais-moi part de la réponse. (Si tu crois qu'il ne les donne pas, écris-moi d'abord). Dis-moi aussi si Probst est à Paris ? Et pense aussi à un domestique. Éventuellement quelque brave et honnête Polonais. Parles-en à Grzymala. Ne lui donne pas plus de *80* et qu'il s'arrange pour manger. Je serai vers la fin d'octobre à Paris, pas avant. Garde-le pour toi. Mais : il faudrait faire réparer le sommier de mon lit ; si c'est trop cher, inutile. Fais bien battre les sièges et tout ce qu'il faudra. Mais il est inutile de te raconter tout cela, tu sais ce que tu as à faire. Embrasse Jeannot. Mon âme, comme j'ai parfois le cœur lourd... Que Dieu lui donne ce qu'il lui faut. Mais qu'il ne se laisse pas flouer ; quoique d'un autre côté !.. *tere bzdere coucou* Et c'est la plus grande vérité au monde. Aussi longtemps qu'il en sera comme maintenant, je t'aimerai

toujours comme le plus brave ami et Jeannot comme le deuxième. Je vous embrasse tous deux.

Votre vieux
Ch.

pourvu d'un plus long nez que jamais.

◆

(253)

131.

A Wojciech Grzymala
Dimanche [Nohant, le 29 septembre 1839].

Mon cher Ami,

Elle est souffrante, au lit, après avoir eu mal à l'estomac toute la nuit. Elle a reçu aujourd'hui une deuxième lettre où on lui annonce que son drame est (1) reçu. Buloz lui écrit qu'on l'attend, vers le 15 octobre. Elle se fait du souci à ce sujet et pense que tu as tellement d'occupations personnelles, que tu oublies son appartement. Si Fontana peut te remplacer, faire quelque course ou te rendre quelque service, utilise-le. Il fera tout pour moi bien volontiers ; c'est un Anglais très adroit dans les affaires. Le brave garçon, il a déjà trouvé un coin pour moi. Il se chargera du transport de mes affaires ; je te demanderai seulement de payer la voiture de déménagement. Je le regrette pour ta poche, mais il faut qu'il en soit ainsi si tu ne veux pas que je me trouve dans la rue, les premiers jours de mon arrivée. Elle ne t'écrit pas : et même Rollinat a dû écrire pour elle une lettre à Bignas, urgente d'après les acteurs. Ces maudites tomates l'ont rendue malade. Nous avons eu ici ton protégé et nous avons assuré les meubles pour *30.000*. Pour l'amour de Dieu, un logement, et ne me maudis pas d'insister ainsi. Tu es déjà sans doute d'un pied à la campagne. Baise ses mains, comme le pourrait faire un chien fidèle et plein de bonnes intentions. Et toi aussi, embrasse-toi bien cordialement de ma part.

(1) « Cosima », drame de G. Sand reçu par la Comédie Française (note de Hoesick)

A toi jusqu'à la mort
F. Ch.

[P. S. de George Sand] :

Bonjour, cher bon. Je suis ganache aujourd'hui. Pense à mon logement. Je t'aime.

◆

(255)

132.

A Julien Fontana, Dimanche.
[Nohant-La Châtre, 1er octobre 1839]

Mon ami, je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi. Tu en as sans doute déjà terminé avec l'intendant. Dans l'antichambre tu feras mettre les rideaux gris, qui étaient dans mon cabinet où était le piano ; dans la chambre à coucher ceux qui étaient dans la chambre à coucher, mais en dessous tu mettras les rideaux de mousseline qui se trouvaient sous les rideaux gris. Je voudrais avoir la commode dans ma chambre à coucher, à moins qu'on n'y trouve pas d'emplacement convenable ou si l'espace entre les fenêtres dans le salon paraissait trop nu. Si l'on pouvait faire faire pour le sofa rouge qui se trouvait dans la salle à manger, une housse blanche de la même étoffe que celle des chaises, on pourrait le mettre dans le salon. Mais comme il faudrait pour cela une *ouvrière* ou un tapissier qui attendraient mon arrivée, ce sera sans doute difficile. Tu y penseras et m'écriras. Tant mieux si Domaradzki se marie, il me rendra sans doute mes *80* francs après son mariage. Je souhaiterais de même le mariage de Podczaski, de Nakw [aska], et d'Antoine. Que cela reste entre nous. Trouve-moi un domestique — embrasse ma-

dame Léo (sans doute la première de ces deux choses t'agrée mieux, aussi bien je te décharge de la deuxième, si tu accomplis la première). Écris-moi quelque chose sur Probst, est-il arrivé ? N'oublie pas, pour Wessel. Dis à Gutman, que je suis très touché qu'il se soit enquis de moi. Si Moscheles est déjà à Paris, fais-lui donner un clistère fait avec les oratorios de Neukomm, assaisonné de Cellini (1) et du concerto de Doelher. Il ira à coup sûr à la garde-robe et fera quelque Valentin. L'idée est saugrenue, mais tu avoueras qu'elle est originale ! Fais servir à déjeuner de ma part à Jeannot des moustaches de sphinx et des rognons de perruche à la sauce tomate, saupoudrés de petits œufs du monde microscopique. Et toi-même prends un bain d'infusion de baleine pour te reposer de toutes les commissions que je te donne, car je sais que tu fais volontiers pour moi ce que tes loisirs te permettent et ce que moi-même je ferai volontiers pour toi lorsque tu te marieras. Ce que Jeannot m'annoncera prochainement sans doute. Pourvu que ce ne soit pas avec Ozarowska, car c'est un parti pour moi. Souffle quelque part à madame Plater de ma part et éternue pour mademoiselle Pauline.

Ton Ch.

Tâche de voir Grzymala et de t'entendre avec lui pour le déménagement. Je lui ai écrit, pour qu'il paye, le brave garçon, la voiture de déménagement. Prends Oslawski pour un sot et joue toi du Niemcewicz accommodé par Orda (2). N'en parle à personne, c'est un secret. Réponds vite.

◆

(1) Ouverture de « Benvenuto Cellini » de Berlioz, dont Chopin n'aimait pas les compositions.

(2) Chopin fait là une allusion ironique aux « Nouveaux Chants Historiques de Niemcenicz ». Orda : voir l'index alphabétique des noms cités par Chopin.

(257)

133.

A Julien Fontana.

[Nohant-La Châtre], le 3 octobre [1839]

Mon cher Ami,

Dans cinq, six ou 7 jours je serai à Paris ; que j'y trouve sinon tout, du moins un lit et du papier. Aie pitié de moi et fais que cela y soit. Je hâte mon arrivée, car la présence de George à Paris est utile pour son art ; mais cela, entre nous. Nous avons décidé aujourd'hui notre départ pour après demain, compte quelques jours pour les pérégrinations, alors comme c'est aujourd'hui jeudi : mercredi ou jeudi prochain nous nous verrons. En dehors de toutes les commissions dont je t'ai chargé, surtout dans ma dernière lettre (notamment la commission relative à son appartement et dont tu seras libéré dès notre arrivée, mais pour Dieu, jusque-là, sois actif), en dehors de tout cela, j'ai oublié de te demander de me commander un chapeau chez mon Dupont, dans ta rue. Il a mes mesures, et sait quelle sorte de chapeaux légers il me faut. Qu'il lui donne la forme qui se porte cette année, mais sans exagération, car je ne sais plus comment vous vous habillez maintenant. En dehors de cela, entre en passant sur le boulevard, chez Dautremont, mon tailleur, et fais-lui faire de suite pour moi des pantalons gris. Choisis toi-même un gris sombre : des pantalons d'hiver, quelque chose de bien, sans aucune espèce de rayures, unis, et qui se tirent. Toi qui es un Anglais, tu sais ce qu'il me faut. Il sera très content de savoir que j'arrive. De même, un gilet de velours noir, mais avec un petit dessin pas criard, en un mot quelque chose de très simple et élégant à la fois. S'il n'a pas de velours convenable, alors du drap, beau et simple. Je m'en remets à toi. Plutôt pas trop ouvert, le gilet, au contraire. Quant au domestique, s'il est possible, retiens-en un à moins de *80* fr., car je me suis trop avancé

dans mes dépenses, mais si tu en as déjà un, garde-le. J'aimerais mieux payer *60*. Mon bien cher ami, pardonne-moi encore cette fois de te donner tant d'embarras, mais il le faut. Nous nous verrons dans quelques jours et je pourrai alors t'embrasser pour tout cela. Je t'en prie, pour Dieu ne dis rien de mon arrivée prématurée dans la colonie polonaise, ni à aucune Juive (madame Léo) car, pendant les quelques premiers jours je ne serais sans doute à Paris que pour toi, Grzym. et Jeannot. Embrasse de ma part Jeannot et Grzym. J'écrirai à ce dernier. Je compte sur mon appartement.

Ton Ch.

Écris-moi sans discontinuer, *3* fois par jour si tu veux, que tu aies ou non quelque chose à me dire. Je t'écrirai encore avant mon départ. J'attends une lettre de toi. Que mon chapeau soit prêt dans quelques jours, et commande immédiatement mes pantalons, mon cher petit Julot.

◆

(258)

134.

A Julien Fontana.
[Nohant,] 4 octobre [1839].

Mon cher Ami,

Tu es un être inappréciable. L'appartement me semble parfait, mais pourquoi est-il aussi bon marché ? N'y aurait-il pas un *mais* bien désagréable ? Je t'en supplie, par Dieu, ne perds pas de temps, va chez M. Mardelle, *rue de la Harpe*, *n°* 49, mais tout de suite ; demande-lui s'il n'a pas trouvé quelque chose de mieux ; sinon prends-le avec toi (il sait qui tu es), allez ensemble, s'il se peut avec Grzymala, et finissez-en. N. B., il faut absolument que l'appartement ne soit pas exposé *au nord* ; examine bien les *conditions* dont je te parlais dans ma dernière lettre. Si elles sont remplies *en majorité*, prends-le. Encore une

fois veille que cela soit correct, que cela ne pue point, que cela ne soit pas sale, qu'il n'y ait point tellement de voisins que l'on ne puisse passer sans les heurter. N'y aurait-il point de cornet à pistons dans la maison et autres choses semblables ? Réponds-moi par retour du courrier, même si tu n'as rien fait. Fais-moi un plan de l'appartement. Mon compagnon (1) pressentait que tu trouverais et d'après ta description l'appartement lui plaît, mais, pour Dieu, est-il de bonne apparence ? Rends-toi compte qu'elle ne peut se contenter de n'importe quoi. Prends tout cela en considération et fais au plus vite. Fais un contrat pour un an, sinon tout au plus pour *3* ans. Agis et que Dieu soit avec toi. Aime-moi et suis ton inspiration. Prends bien toutes les mesures nécessaires, et que c'en soit fait.

Ton Ch.

Cet appartement ressemble-t-il à quelque autre ? Mardelle n'en possède-t-il pas un meilleur ? mais que son jugement ne t'influence pas !

◆

(256)

135.

A Julien Fontana.
[Sans date. Nohant, octobre 1839].

D'après ta description et celle de Grzymala, tu m'as trouvé un si bel appartement que nous pensons que tu as la main heureuse, et c'est pourquoi il a été prescrit à l'homme (c'est un grand homme, car c'est le portier de la maison de George) chargé de courir pour lui trouver un appartement, d'aller te voir lorsqu'il en aura trouvé quelques-uns. Quant à toi, avec ton tact et ton élégance (tu vois comme je te flatte), tu es prié d'examiner ce qu'il te présentera et de donner ton avis. Elle aimerait, autant que possible, avoir quelque chose à part : un petit hôtel particulier par exemple. Ou quelque chose dans une cour

(1) Chopin écrit « mon compagnon » pour « ma compagne ».

et qui donnerait sur un jardin ; ou encore, s'il n'y a pas de jardin, qu'il y ait une grande cour, n. b. pas de locataires, que ce soit élégant et pas plus haut que le deuxième étage. Si possible un petit *corps de logi* (sic), ou quelque chose dans le genre des Perthuis, quoique plus petit ; ou encore si l'appartement donnait sur la rue, que la rue ne fût pas bruyante. En un mot ce que tu estimerais bien pour elle. Si c'était près de moi, cela n'en vaudrait que mieux, mais que cette considération ne te retienne pas. Autant qu'il me semble, quelque petit hôtel dans les rues nouvelles près de la rue *de Clichy*, de la rue *Blanche* ou *Notre Dame de Lorette*, etc., jusqu'à la *Rue des Martyrs*, ferait l'affaire. Je t'envoie par ailleurs la liste des rues où M. Mardelle (portier de l'hôtel *de Narbonne, rue de la Harpe, N°* 89, qui appartient à George) doit chercher l'appartement. Si tu pouvais aussi, lorsque tes occupations te le permettront, voir ce qui se présente dans notre quartier, ce serait très bien. Imagine-toi, nous nous figurons, je ne sais pourquoi, que tu trouveras quelque chose de très bien quoiqu'il soit bien tard. Son prix est *2.000 2.500*, et même quelques centaines de francs en plus pour quelque chose de parfait. Grzym. et Arago ont promis de s'en occuper, mais en dépit des investigations de Grzymala, il n'y a encore rien de convenable. J'ai écrit à Grzymala pour le prier, d'avoir recours à toi, mon âme, dans cette affaire pour moi (je dis pour moi, car c'est comme pour moi). Je lui écrirai encore aujourd'hui que je t'ai demandé de m'aider et de mettre ton flair à mon service. Il faut *3* chambres à coucher dont deux à côté l'une de l'autre, et la troisième séparée des deux autres par le salon, p. ex. ; près de cette *3e* chambre, un cabinet de travail bien éclairé pour son travail. Les *2* autres chambres à coucher peuvent être petites, la troisième aussi pas bien grande ; à part cela, un salon approprié et une salle à manger. Une cuisine assez grande, *2* chambres de domestiques et une cave. Le

tout parqueté, bien entendu, en bon état et ne nécessitant aucune réparation. Mais le mieux serait un petit hôtel particulier, où une aile séparée dans une cour et donnant de l'autre côté sur un jardin. Qu'il y ait surtout du calme, du silence, aucun maréchal-ferrant dans le voisinage, pas de demoiselles, etc., etc., ce que tu sais très bien. Des escaliers convenables. Une bonne exposition au *midi* (il est presque indispensable qu'il soit *exposé au midi*). Encore une fois : il faut (absolument) que cette 3e chambre à coucher, auprès de laquelle se trouvera le cabinet de travail, soit séparée des deux autres, et si possible, que, soit le cabinet de travail, soit la chambre à coucher, aient une entrée séparée (mais ce n'est pas indispensable). Qu'il n'y ait pas d'odeurs. Assez haut. Pas de fumée, de la clarté ; autant que possible une belle vue, c'est-à-dire pas abîmée, soit un jardin, soit une cour ; de préférence un jardin. Il y a beaucoup de jardins dans le Faub. *St. G.* ; de même *Faub. St Honoré*. Sois rapide comme la foudre, et d'inspiration, trouve quelque chose de parfait près de chez moi dans ces nouvelles rues ; aussitôt que tu auras quelque chose, écris-le moi. Mais ne sois pas paresseux... Ou bien attrape Grz(ymala), prends-le avec toi, voyez, louez et, *que cela finisse*. Je t'envoie une liste de rues et une manière de plan d'appartement. Si tu trouves quelque chose, et que tu me l'écrives, joins-y un plan ; si tu trouves cependant quelque chose de convenable et qu'il n'y ait pas le temps d'écrire, arrêtez tout de suite l'appartement plutôt que de le laisser perdre en se mettant en retard. J'écris à Grz. ; M. Mardelle (qui est un homme bien et pas bête, il n'a pas toujours été portier) a aussi reçu l'ordre de te voir, lorsqu'il aura trouvé. Cherche de ton côté et que cela reste entre nous. Je t'embrasse. Jeannot *ditto*. Nous te serions vraiment très obligés, si tu trouvais.

F. Ch.

Si donc tu trouves quelque chose et qu'il soit néces-

saire de faire un contrat, s'il est impossible de le faire pour moins, ne le prends pas pour plus de *3* ans. Tu sais, elle est absolument convaincue que tu trouveras.

Mardi.

Dans ces parages qui sont beaux. Tu pourrais peut-être entendre parler de quelque chose de ce genre. N. B. louer à partir d' 8 bre c'est-à-dire immédiatement. Par Dieu, mon ami, occupe t'en activement.

rue de Verneuil
rue de Bourgogne
rue de Beaune
rue Las Cases

[Suivent, d'après Hœsick, avec une liste de rues, des notes au crayon de Chopin et de George Sand, avec un plan schématique de l'appartement.]

◆

(261)

136.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant, le 8 octobre 1839].

Mon cher ami,

Nous partons jeudi matin, sans rémission. Les chevaux de poste sont commandés, et vendredi vers *5* heures nous serons à Paris. Nous nous arrêterons chez l'ambassadrice [Mme Marliani]. J'ai écrit à Julien, le brave garçon, pour lui demander de m'attendre chez moi. Je te remercie un million de fois pour la lettre d'aujourd'hui, qui la rasséréna et la confirma dans les raisons de son choix pour la *rue Pigalle*. Elle t'écrira un mot.

Je t'embrasse, baise les mains de ta femme.

Ton Ch.

[P. S. de G. Sand] :

Bonjour, tu es un joli mari et je te remercie d'aimer le logement de la rue Pigal car moi je l'adore d'avance
Au revoir Vendredi.

◆

(259)

137.

A Julien Fontana.
Lundi. [Nohant, le 9 octobre 1839].

Tu es inestimable !

Prends les deux appartements de la rue Pigalle sans rien chercher d'autre. Dépêche-toi. Marchande un peu, si possible (puisqu'on prend les deux), sinon prends le tout pour 2.500 et ne les laisse pas filer, car il nous semble que c'est ce qu'il y a de mieux et de parfait. Elle te tient pour mon ami le plus logique et le meilleur, et j'ai ajouté, pour le plus aimé et le plus spleenetico-anglo-polonais de mes amis près de mon âme.

Ton F. Ch.

Nous partons certainement dans trois jours. Embrasse Grzymala et Jeannot.

◆

(260)

138.

A Julien Fontana.
[Nohant, mardi 10 octobre 1839].

Mon ame,

Après-demain jeudi, à *5* heures du matin, nous partons, et vendredi à *3* heures, quatre heures et sûrement à *5* heures, je serai Rue Tronchet N° 5. Je t'en prie, préviens là-bas les gens. J'ai écrit aujourd'hui à Jeannot pour qu'il me retienne ce domestique et pour lui dire de m'attendre vendredi rue Tronchet à partir de midi. Si tu avais le temps de venir me voir vers ces heures-là nous serions les premiers à nous embrasser. Tu es le plus digne de mes amis. Reçois encore une fois mes plus sincères remercîments et ceux de mon compagnon (1) pour la rue Pigalle. Et maintenant, puisque je n'ai pas de pantalons, je te deman-

(1) Voir note p. 319.

derais de dire au tailleur de tenir prêt pour vendredi matin ces pantalons gris que tu m'as commandés (ainsi que le gilet, si possible) afin que je puisse m'habiller dès que j'arriverai. Dis-lui de les porter rue Tronchet et de les donner à Tineau (mon valet de chambre) qui s'y trouvera sans doute déjà. (Mon valet de chambre se nomme Tineau!!) De même pour le chapeau de chez Dupont, et je te modifierai, en échange, jusqu'à ma mort, la deuxième partie de la Polonaise (1). Ma version d'hier ne te plaira peut-être pas, bien que je me sois séché la cervelle au moins pendant *80* secondes. Mes manuscrits sont en ordre et bien annotés. Il y en a six avec tes polonaises, sans compter le 7e Impromptu (2), qui n'est peut-être pas fameux, je n'en sais rien encore, car il est trop neuf (oui !) mais il serait bon qu'il ne fût pas trop à la Orlowski, à la Zimmermann, ou Karsko-chevalin, ou porcin, ou encore inspiré de quelqu'autre animal, car d'après mes calculs il pourrait me rapporter au moins *800* fr. Nous verrons cela plus tard. Fais aussi en sorte, mon bien cher, et puisque tu es si débrouillard, que je n'aie dans ce nouvel appartement ni idées noires, ni quintes de toux ; penses-y, et pour que je sois bon, efface, si tu le peux, maint épisode du passé. Il ne serait pas mauvais que j'y trouve aussi le résultat de quelques années passées à élaborer un grand travail. Tu m'obligerais beaucoup d'y songer, tout autant que si tu faisais en sorte que je te trouve rajeuni, ou encore que nous ne fussions point nés.

Ton Vieux.

◆

(1) Allusion au désir exprimé par Fontana, d'introduire certaines modifications dans la Polonaise en la majeur (op. 40) qui lui était dédiée.

(2) Deuxième Impromptu en fa dièze majeur.

(264)

139.

A Maurice Schlesinger (1), Paris.

Je soussigne reconnais avoir vendu à Monsieur Maurice Schlesinger en toute propriété pour tous les pays, une Etude de ma composition destinée à la Methode des Methodes des Pianistes pour MM. Moscheles et Fetis, et avoir reçu de lui la Somme de Deux cent francs.

Frédéric Chopin.

Paris, le 19 novembre 1839.

◆

(265)

140.

A Maurice Schlesinger (2), Paris.

Reçu de M. Maurice Schlesinger une somme de Cinq cent francs pour la propriete generale et exclusive d'une deuxième Étude pour la Methode des Methodes des Pianistes.

Chopin.

Paris, le 1er décembre 1839.

◆

(267)

141.

A Julien Fontana.
Nohant, jeudi.

Mon cher ami,

Je t'envoie *3* lettres, *2* de madame Marliani, la troisième de monsieur Marliani. La lettre à monsieur Saluces

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique (Paris). Le même texte, existe au Conservatoire copié par une autre main, daté : 6 décembre 1839, et signé de la main de Chopin.

(2) Lettre inédite. — Original, à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique à Paris.

est excellente. Il y a là leur fille à laquelle ils conseillent de profiter de toi. J'attendais une lettre d'Aguado pour monsieur Balgueri, mais je ne l'ai pas encore reçue. Ce dernier est un richard de là-bas. Aussitôt que je la recevrai je te l'enverrai. Que Dieu t'aide.

Ton Ch.

Écris.

◆

(266)

142.

A MM. Breitkopf et Haertel à Leipzig.
Rue Tronchet, N° 5, Paris, 14 déc. 1839.

Monsieur,

J'ai toujours eu à me louer de mes rapports avec vous et je crois devoir m'expliquer directement avant de rompre nos relations. M. Probst, par l'entremise duquel j'ai fait des affaires avec vous, vient de me dire qu'il vous a écrit au sujet de mes derniers manuscrits et que n'ayant de réponse il se croit autorisé à m'en refuser le prix 500 *francs chaque. C'est un prix au-dessous duquel je ne livrerais rien. J'ai dans mon portefeuille : une gr. Sonate, un Scherzo, une Ballade, deux Polonaises,* 4 *mazurkas,* 2 *Nocturnes, un Impromptu. Veuillez bien, Messieurs, par le retour du courrier, me répondre ce qui en est, afin que je puisse directement sans aucune entremise m'entendre avec vous.*

T. à V. F. Chopin.

◆

(350)

143.

A Madame Oury à Paris (1)

Madame,

Combien je vous remercie pour votre charmante lettre, et vous auriez reçu une réponse accompagnée d'un manuscrit pour Mr. Beale si je n'avais pas promis mes nouvelles compositions à Mr. Wessel. Quant à la petite Valse que j'ai eu le plaisir de vous écrire, gardez-la, je vous supplie, pour vous. Je ne voudrais pas qu'elle vît le grand jour. Mais ce que je voudrais ce serait de vous l'entendre jouer, Madame, et assister à une de vos élégantes réunions dans lesquelles vous interprétez si merveilleusement nos maîtres à tous, les grands auteurs comme Mozart, Beethoven et Hummel. L'adagio de Hummel que je vous ai entendu jouer il y a quelques années à Paris chez Mr. Erard me sonne encore à l'oreille et je vous assure qu'il y a peu de piano, malgré les grands concerts d'ici, qui puisse me faire oublier le plaisir de vous avoir entendue ce soir-là.

Agréez, Madame, mes hommages respectueux et veuillez je vous prie présenter toutes mes amitiés à Mr. Oury.

Fr. Ch.

◆

(271)

144.

A Julien Fontana, Bordeaux.

Je t'envoie une lettre de Wessel, qui est certainement relative à mon ancienne affaire. Troupenas a acheté mes 7 compositions et s'arrangera directement avec Wessel, aussi que cela ne te préoccupe pas. Que fais-tu ? Comment

(1) Brouillon de la lettre à Mme Oury, avec de nombreuses ratures et des passages comportant plusieurs rédactions différentes. (Note de Hœsick).

vont tes affaires ? Moi je tousse et ne fais rien. Liszt est arrivé et part pour Londres. Les Albrecht, les Perthuis sont bien portants. Le bénit de Pâques fut fêté au club. Wodzinski est toujours aussi sale extérieurement qu'il a l'âme propre. Je t'aime, mais tu sais que je ne sais pas écrire. Écris, si tu as le temps. J'espère que tu es bien.

Ton Ch.

Paris, le 23 ct. [avril 1840].

◆

(274)

145.

A Breitkopf et Haertel à Leipzig.

Messieurs,

M. Paessin, publiant le 30 du courant une Valse de moi, dans « les cent-et-un », je crois bien faire de vous en envoyer une épreuve. J'espère que la publication ne souffrira pas de difficultés — le prix restant proportionné à nos derniers arrangements.

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de ma considération distinguée.

Fr. Chopin.

Paris, 18 juin 1840.

◆

(272)

146.

A Louis Plater, Paris.
[Paris, sans date, 1840.]

Madame Sand me charge de vous envoyer une stalle pour la première représentation de son drame. Je m'excuse de le faire si tard. Autant qu'il me semble, d'après le registre, votre voisin sera Clot — bey.

Fryc-bey.

◆

(287)

147.

Breitkopf et Haertel, Leipzig.

Messieurs,

Il y a quelques mois que j'ai reçu de vous une lettre dans laquelle vous avez eu la complaisance de m'offrir vos éditions comme par le passé, mais dans laquelle il n'était pas question d'une Valse (publiée à Paris chez Paccini), que j'ai cru bien faire de vous envoyer dans le temps.

Comme maintenant j'ai plusieurs morceaux destinés à la publication (entre autres un Allegro de concert, une Fantaisie), etc., je voudrais que vous eussiez la bonté avant d'entrer en pourparler relativement à ces nouvelles choses, de me répondre deux mots au sujet de cette valse et de m'envoyer le prix au taux de mes dernières compositions.

J'attends bientôt votre réponse

T. à v.

Chopin.

5, rue Tronchet Paris, le 4 mai 1841.

◆

(291)

148.

A Schindler.

Cher Maestro,

Permettez-moi de vous recommander un jeune compositeur dont le nom vous est certainement connu. Mr. Alary va passer quelques jours dans votre ville — et souhaite beaucoup de faire votre intéressante connaissance.

T. à v..

Chopin.

22 mai 1841. Paris

Monsieur
Monsieur Schindler
Maître de Chapelle
à Aix-la-Chapelle

(294)

◆

149.

A Julien Fontana.
[Nohant, 2 juillet 1841].

Mon cher Ami,

Je t'envoie une lettre à Pleyel pour Buchholtz dont mon père me parle en effet dans sa lettre. J'écris aussi à Pleyel que je t'ai demandé de le voir pour le *loyer*. Si c'est décembre chez toi, ici ce n'est guère mieux ; aujourd'hui dans la nuit le vent a déraciné des arbres énormes avec toutes leurs racines, mais le *St. Médard* ou plutôt ces *40* jours se terminent demain, il y a donc de l'espoir. Qu'il soit question du temps, entre nous ! ! ! Mon cher ami, vieux frère, je te jouerai encore un jour peut-être quand il fera noir, pour me faire pardonner, si tu es encore disposé à entendre pareille justification de ma part.. Je t'embrasse très cordialement, mon brave Julien. Ecris.

Ch.

Le brave Jeannot qu'il m'écrive un mot.

Dimanche dans la nuit.

(295)

◆

150.

A Julien Fontana
[Nohant, 23 juillet 1841].

Mon cher Ami,

Va, je te prie, avec cette lettre chez Pleyel et parle-lui personnellement. Je lui demande un meilleur piano, car le mien n'est pas bon. Lis cette lettre et cachète-la. Tu apprendras en la lisant que je te demande de me donner la réponse. Ecris-moi tout de suite, quand Pleyel se tiendra prêt à me l'envoyer afin que je puisse prendre mes mesures avec le commissionnaire de Châteauroux. Je doute qu'il me refuse ou qu'il remette la chose à plus tard. S'il en était ainsi pourtant, ne lui donne pas de coups de poing, mais écris-moi. Encore une fois excuse-moi de te charger de cette commission, mais ce n'est pas la dernière, ne crains rien.

Ton

Ch.

Ecris.

Mercredi

(296)

◆

151.

A Joseph Elsner, Varsovie.
Paris, le 24 juillet 1841.

Très cher Monsieur Elsner,

Je vous envoie ces quelques mots de Schlesinger. Il ne m'appartient pas de juger la juiverie, mais il me faut le défendre un peu, car, de fait, de grandes œuvres comme p. ex. votre Oratorio, coûtent cher à éditer et sont invendables ; en dehors du Conservatoire, aucun autre *établissement* ne joue d'œuvres de ce genre. Quant au Conservatoire il ne vit que d'anciennes symphonies qu'ils connaissent par cœur — et c'est un vrai bonheur pour le public, s'il lui est parfois donné d'y entendre quelque passage de Haendel ou de Bach. Il n'y a que deux ans qu'on s'est mis à prendre goût pour Haendel, et encore n'en joue-t on que des passages et aucune œuvre complète. C'est ainsi que l'on exécuta plusieurs fois, l'hiver dernier, le chœur de Judas Macchabée et aussi je ne sais plus quel chœur de Bach, mais depuis que je suis arrivé, en dehors de Jésus sur le Mont des Oliviers de Beethoven, que je n'ai entendu qu'une seule fois, on n'a rien donné de grand ni de long. On essaye toutefois aux répétitions du Conservatoire bien des nouveautés, mais il règne ici

un état d'esprit hostile aux grandes œuvres qui ne sont pas celles des grands morts : c'est pourquoi nous n'entendrons pas de sitôt ni Mendelssohn, ni Schneider, ni Spohr, ni Neukomm, ni vous-même ; et si Cherubini n'était pas à la tête du Conservatoire, on ne jouerait pas non plus ses œuvres. Le Conservatoire donne le ton en ce qui concerne la grande musique, aussi l'éditeur ne peut-il compter que sur ce que lui rapportera le Conservatoire. Or le Conservatoire possède ses propres copistes. Comme je regrette de n'avoir pas entendu à St.-Pétersbourg votre œuvre, qui, j'en ai la conviction, dépasse tout ce qui a été écrit dans ce genre. Sans aucun doute, vous le ferez imprimer en Allemagne, et je m'assure que j'entendrai encore votre chef-d'œuvre quelque part sur les bords du Rhin, à Cologne, à Mayence, à Dusseldorf ou encore à Leipzig où l'on donne tous les ans des fêtes musicales, consacrées exclusivement à des œuvres de ce genre. Un autre pays où l'on donne souvent des Oratorios, qui estime avec raison ce genre de compositions, où il est facile de réunir mille chanteurs dans ce but, où Neukomm, où Mendelsohn sont plus connus que Halévy ou Adam — l'Angleterre, se saisira sans doute de votre œuvre et peut-être un jour à Birmingham, dans cette salle faite exprès à ces fins, où Neukomm fit mettre il y a quelques années d'immenses orgues — peut-être nous y trouverons-nous réunis et je pourrais, assis à côté de vous, admirer et apprécier ce dont la pensée seule me transporte, J'attends quelques mots de vous et je vous embrasse cordialement, très cordialement.

CHOPIN.

Mes respects à Madame Elsner ainsi qu'à Madame Nidecka.

Orlowski est à Rouen ; mais s'il était ici il ajouterait à coup sûr quelques mots. Combien de fois n'avons-nous

parlé de vous, justement à propos du Conservatoire. Combien de fois avons-nous exprimé le désir d'entendre jouer par de nombreux violons et les plus déliés votre *Offertoire de Joseph* (si je ne me trompe) où les violons se démènent légèrement à travers la plus riche harmonie. Si vous l'avez fait imprimer, puis-je vous demander de me l'envoyer, je le porterai à Habenek, et je ne doute pas qu'il ne le fasse essayer, car c'est court et attrayant. Ecrivez-moi quelques mots, je vous prie, je vous prie, je vous prie.

◆

152.

A. AUGUSTE FRANCHOMME (1).
[sans date 1841 ?].

Chér ami, fais mes excuses à M^me^ Gangler — mais je crache du sang depuis une heure et Matuszynski m'a mis à la medecine au lieu de mon dîner — et je vais au lit au lieu d'aller l'entendre.

t. à t.
F. Ch.

viens me voir en passant.

◆

153.

A AUGUSTE FRANCHOMME (2)
A Monsieur FRANCHOMME
Professeur de musique
rue du Sentier n° 17,
[sans date].

Cher ami, je t'attends aujourd'hui à dîner au café de Foy (vis à vis de M. Cap dans ma rue) à 6 heures. Après

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique à Paris.
(2) *Id.*

cela je te reconduirais chez toi ; tu t'habilleras et nous irons chez Kynarton *qui enverra chercher ta* femme *entre 6 et 7 heures. C'est bien, n'est-ce pas ?*

Tout à toi
F. Ch.

◆

(262)
154.

A. Alcan (1), Paris.
(sans date, au crayon)

Cher Ami si tu as ta sonate de Moscheles à 4 mains envoye la moi.

Chopin.

◆

(292)
155.

A Julien Fontana.
[Sans date ni indication de lieu.]

Mon cher Ami,

Je t'envoie cent francs pour *toutes sortes* de dépenses, dont tu retiendras d'abord ce qu'il faut pour le Charivari, tu payeras le loyer (cette lumière), tu payeras les lettres de la maison au concierge, et la bouquetière qui me réclame six bouquets. Achète-moi, chez *Houbigand Chardin, faub. St. Honoré*, du savon *bonsoin*, *2* paires de gants en peau de Suède (tu en trouveras une vieille paire dans l'armoire pour donner la mesure), un flacon de *patchouli* et un flacon de *bouquet de Chantilly*. Il y a dans les galeries du Palais Royal du côté des théâtres, presque au milieu, un grand magasin de *galanteries* (comme on dit chez nous) ; il y a deux vitrines

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique à Paris.

avec toutes sortes de boîtes, d'attrape-minettes et de riens, brillants, élégants et chers. Demande-leur s'ils n'ont pas une petite main en ivoire pour se gratter la tête. Tu as dû voir plus d'une fois un objet de ce genre : une petite main, la plupart du temps recourbée, blanche et fixée sur un manche noir. Il me semble que j'en ai vu chez eux une de ce genre ; demande-leur et ils te renseigneront. Eh bien, cherche-moi cette bagatelle, et envoie-la moi si n. b. cela ne coûte pas plus cher que *10*, *15* ou *30*. Que Pleyel te donne un exemplaire de mes Préludes, et prends chez Schl. [esinger] toutes mes études. Si l'on trouve mon buste de Dantan chez Suss, achète-en *2*, et fais-les bien envelopper pour qu'ils puissent voyager ; sinon, va, je t'en prie, chez Dantan, il habite à St. Lazare, au même endroit qu'Alkan (embrasse-le de ma part lorsque tu le verras) et demande-lui si l'on peut en avoir et où (par la même occasion rappelle-lui le buste qu'il devait faire couler en bronze). Tu trouveras dans mon armoire, en haut, une bouteille plate, en métal, recouverte de flanelle et qu'on met sur le ventre, remplie d'eau chaude, et aussi un oreiller en caoutchouc que je m'étais acheté pour le voyage. Tu y ajouteras encore Kastner et tu m'enverras le tout bien emballé (ou plutôt tu as un emballeur en face) : fais donc emballer le tout dans une caisse de dimensions suffisantes, mais bien emballé, et fais l'envoi par *Lafitte et Cayard* en donnant la même adresse que sur les lettres. Fais vite, je t'en prie instamment. Garde le reste de l'argent pour d'autres envois. Ne paye pas Schlesinger, et ne retarde pas l'envoi s'il n'avait pas Kastner ; en tout cas envoie-moi absolument *le traité du contrepoint* de Cherubini (je ne me rappelle pas bien le titre). S'il ne veut pas te donner le Cherubini sans argent, alors paye-le, car il est possible que Cherubini ait édité lui-même son ouvrage et que Schl. soit simplement son commissionnaire. J'écrirai dans quelques jours

à Troupenas par ton intermédiaire. Je t'embrasse, car c'est l'heure du courrier. Pardonne-moi, mais tu recevras une lettre dimanche. Envoie le tout lundi.

CH.
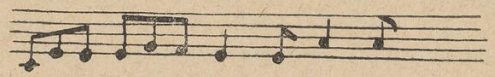
◆

(293)

156.

A JULIEN FONTANA.

Dimanche [Sans indication de lieu ni de date.]

Je t'envoie une tarentelle. Aie l'amabilité de la recopier, mais va d'abord chez Schlesinger ou chez Troupenas, consultes-y le *Recueil* des chants de Rossini, dans la meilleure édition, et cherche la Tarentelle (*en la*) ; je ne sais plus si elle a été écrite en 6/8 ou en 12/8. On peut l'écrire des deux façons, mais j'aimerais mieux qu'elle fût écrite comme celle de Rossini. Alors si c'est en 12/8 ou ce qui peut se faire, en triolets, fais une mesure avec deux, quand tu recopieras. Ce qui donnera



Je te demanderai aussi d'écrire toutes les notes tout au long, plutôt que de mettre des signes pour ce qui se répète. Dépêche-toi et remets-la à Léon avec ma lettre à Schubert. Tu sais qu'il quitte Hambourg avant le 8 du mois prochain et je ne voudrais pas perdre *500* fr. En ce qui concerne Troupenas, tu as le temps. Si la mesure indiquée sur mon manuscrit est inexacte ne le donne pas, recopie-le encore et aussi une *3*e fois pour Wessel. Cela t'ennuiera bien toutes ces saletés à recopier, mais j'ai bon espoir de ne rien écrire d'aussi mauvais, de longtemps. Vérifie aussi, je te prie, le numéro de la dernière œuvre parue, c'est-à-dire des mazurkas ou plutôt de la valse éditée par Paccini, et donne le numéro suivant à la tarentelle. Je suis tranquille car je sais que tu me veux du

bien et je connais ton habileté. Je ne crois pas qu'il t'arrive encore de recevoir des lettres de moi, aussi chargées de recommandations. Si ce n'était que je n'ai pu prendre pied chez moi avant mon départ que d'une jambe, tu n'aurais pas ces désagréments (1). Mais ce n'est pas tout. Charles a oublié la bouteille métallique cousue dans de la flanelle et à appliquer sur le ventre, remplie d'eau chaude. Elle ressemble à ceci.

[ici un dessin]

Si tu la trouves dans l'armoire, envoie-la, je t'en prie. Achète-moi aussi un Witwicki, car je ne l'ai pas. Va aussi au Palais Royal, numéro 37 (je crois), dans la Galerie du même côté que le théâtre et achète-moi une blouse en *toile écru* à *14* fr., *blouse de chasse fermé par devant forme de chemise*. Si ce n'est au 37, c'est au 47 ou au 27, un de ces tailleurs comme il y a des douzaines. L'aspect du magasin est comme ceci : [suit un dessin avec des notes explicatives].

Il y en a un qui a des blouses de ce genre. Je lui en ai achetées il y a une semaine : boutons de nacre, bien cousue, deux poches sur la poitrine, etc. Non, il ne me la faut plus, mon très cher. J'ai réfléchi. Si j'en avais besoin, je t'écrirais. Occupe-toi seulement de la tarentelle et donne-la à Léon. Dis à Léon qu'il garde l'argent qu'il recevra jusqu'à mon arrivée. Encore une fois, pardon de t'importuner de la sorte. J'ai reçu aujourd'hui une lettre des miens, que tu m'as fait suivre. Dis au portier de te remettre toutes mes lettres. Ne m'oublie pas.

Ton

CH.

◆

(1) Tout ce passage jusqu'à la fin de la lettre a été barré par Chopin.

157.

(297)

A Julien Fontana.

[Sans indication de lieu ni de date].

Mon cher Ami,

Puisque tu es si bon, sois-le donc jusqu'au bout. Va jusqu'au *Roulage* qui se trouve être *Mrs Hamberg et Levistal, successeurs de M. Corret fils aîné et C-nie : Rue des Marais St. Martin* nº *51 à Paris*, et dis-leur d'envoyer chercher immédiatement un piano chez Pleyel pour qu'il puisse partir le lendemain. Dis au *Roulage* qu'il faut que le piano parte *par un envoyé accéléré et non ordinaire.* Cela coûte plus cher mais cela va plus vite. Cela coûtera paraît-il *5* fr. par quintal. Je payerai sur place ; fais-toi donner seulement une quittance ou plutôt un *récépissé* qui doit porter inscrits, le poids, la date du départ et celle de l'arrivée à Châteauroux. C'est un *roulage* qui va droit de Paris à Toulouse et ils déposent seulement les colis en cours de route ; c'est pourquoi il est nécessaire que l'adresse, pour un piano Pleyel, ne porte pas *la Châtre*, mais *Mme Dudevant à Châteauroux* (comme je te l'écris ci-dessus). A Châteauroux le commissionnaire est averti et me le fera transporter aussitôt. Je veux avoir le récépissé, seulement pour que le *roulage* se trouve engagé ; inutile de me l'envoyer car on n'en aurait besoin qu'au cas de réclamation éventuelle. Ici, à Châteauroux, le commissionnaire dit que *par accéléré* cela ne mettra pas plus de quatre jours. Qu'ils s'engagent donc à le transporter à Châteauroux en *4* ou au plus en *5* jours. Fais donc mettre sur l'adresse, à Châteauroux (dis à Pleyel que je lui écrirai ces jours-ci pour le remercier). Prends une lettre réversale chez M. Hamberg et Levistal pour l'*accéléré*. Fais vite et écris-moi une bonne parole. Et maintenant, à nos affaires. Si Pleyel ne te contente pas et si tu crois que cela ira mieux avec Erard, change, mais

ne fais rien à la légère : assure-toi effectivement qu'Erard est vraiment serviable. Je ne comprendrais pas pourquoi tu tiendrais à Pleyel, si l'autre est plus arrangeant, et même *selon toutes les probabilités* ils devraient être prévenants pour toi. En ce qui concerne la Tarentelle, cachète la lettre et envoie-la à Hambourg. Je ne voudrais pas que cette lettre partît en retard, je t'écrirai encore demain pour te parler des autres choses à propos de Troupenas, etc., et maintenant je t'embrasse.

Ch.

Remercie Antoine pour ses bonnes intentions. Mais je ne le chargerai d'aucune commission. Souhaite-lui un bon voyage. Embrasse Jeannot et dis-lui de m'écrire. Dis à Pleyel que je lui écrirai pour le remercier.

Adresse du piano :

Mme Dudevant, à Châteauroux,
bureau restant chez
Mr Vollant Patureau

◆

(299)

158.

A Julien Fontana.

[Nohant. La Châtre, le 11 août 1841].

Mon cher Ami,

Merci pour toutes les commissions. Aujourd'hui, c'est-à-dire le 9, j'ai reçu le piano et les autres choses, le 2e jour de l'envoi. N'envoie pas mon petit buste à la maison, laisse-le dans l'armoire, car ils pourraient s'effrayer. Embrasse Jeannot pour sa lettre. Je lui écrirai bientôt. Je renverrai sans doute demain mon vieux domestique, qui perd la tête, ici. C'est un brave homme et qui sait servir, mais il lambine et impatiente les gens. Je le renverrai sûrement, en lui disant de m'attendre à Paris. Aussi, s'il vient chez toi, ne

t'effraye pas : c'est le seul moyen de m'en débarrasser ; dis-lui qu'il m'attende à la maison et dans une semaine ou deux on lui écrira, ou bien que je reviendrais plus tard que je ne le pensais, ou quelque chose d'autre, et on lui souhaitera bon voyage. Autrement, il fait assez beau. L'homme a attendu trois jours le piano à Châteauroux ; je l'ai décommandé hier après avoir reçu ta lettre ; je ne sais quel son a ce piano, car il n'est pas encore déballé ; c'est seulement demain qu'aura lieu ce grand événement. En ce qui concerne les recherches pour le roulage, laisse cela, inutile de se disputer. Tu as fait aussi bien que tu l'as pu ; quelques gouttes de mauvais sang ainsi que quelques jours perdus à attendre ne valent même pas qu'on se mouche solidement le nez, une fois l'affaire terminée. Oublie donc et mes commissions et ton affaire. Une autre fois, si Dieu nous prête vie, cela ira mieux. Je t'écris ces quelques mots, tard dans la nuit. Encore une fois merci pour toutes ces commissions dont ce n'est pas la fin, car maintenant c'est l'affaire Troupenas que tu auras sur le dos. Je t'écrirai un jour plus longuement sur ce sujet ; aujourd'hui je te souhaite le bonsoir et de ne pas rêver que je suis mort comme Jeannot, mais plutôt rêve que je viens au monde, ou quelque chose d'analogue... En réalité, je deviens aussi doux qu'un enfant dans ses langes et si quelqu'un voulait me faire avancer en me tenant par les bretelles, je m'en réjouirais, n. b. à condition d'avoir une casquette bien ouatée sur la caboche, car je sens que je ferais à chaque instant des faux pas et que je tomberais par terre. Malheureusement, au lieu de bretelles, ce sont des jambes de bois ou des béquilles qui m'attendent, si je me rapproche de la vieillesse, de ce pas. J'ai rêvé naguère que je mourais dans un hôpital, et c'est si bien resté dans ma tête, qu'il me semble que c'était hier. S'il t'arrive de me survivre, tu apprendras ainsi s'il faut ajouter foi aux rêves ; il y a quelques années j'ai rêvé autre chose, mais mon rêve ne s'est pas

réalisé. Et maintenant je rêve tout éveillé je ne sais quelles sottises ; et c'est pourquoi je t'écris toutes ces bêtises. N'est-il point vrai ? Envoie-moi vite une lettre de la maison et aime ton vieux.

CH.

◆

159.

A CAMILLE PLEYEL (1).
[Nohant, 1841].

MON BIEN CHER AMI,

J'ai reçu il y a quelques jours votre piano et je vous en suis cordialement obligé. L'instrument est arrivé bien accordé, tout comme pour un concert. Je n'en ai pas joué beaucoup jusqu'à présent, car il fait si beau temps que je suis presque toujours dehors.

Je vous souhaite un aussi beau temps pour vos vacances. Ecrivez-moi quelques mots (si vous estimez n'avoir pas trop usé de votre plume de toute la journée). Puissiez-vous vous conserver tous en bonne santé — je dépose mes hommages aux pieds de Madame votre mère et de votre sœur.

Ton bien dévoué

F. CHOPIN.

◆

160.

A JULIEN FONTANA.
[Sans indication de lieu ni de date].

MON CHER AMI,

Mon domestique est définitivement renvoyé. Il s'en va et se présentera sûrement à la maison, c'est-à-dire chez toi en même temps que cette lettre. S'il possède quelques affaires chez moi, donne-les lui, ou plutôt qu'il les

(1) Retraduit d'après la version polonaise de Hoesick.

prenne. Il est entièrement payé et ne peut faire ressortir aucune prétention. Je t'en prie, je ne voudrais surtout pas qu'il habitât chez moi. Il est bien avec le portier qui le lui permettrait sans doute. Je te prie de croire que je n'ai plus rien à faire avec lui ; quant à toi, ne le prends pas, même pour rien, il te coûterait plus cher qu'il ne vaut. Hier dans la nuit j'ai écrit une lettre et aujourd'hui je t'en écris une autre pour t'informer que je l'ai définitivement mais définitivement renvoyé. Surtout qu'il n'habite pas chez moi.

Ton Ch.

◆

(302)

161.

A Julien Fontana.

[Nohant, La Châtre. 16 août 1841].

Mon cher Ami,

Je te remercie pour ta bonne lettre. Décachette toutes les lettres qu'il te semblera utile d'ouvrir. Ne donne pas le manuscrit à Troupenas aussi longtemps que Schubert ne t'informera pas du jour où il sortira de l'impression. Sûrement, il y aura bientôt une réponse par Léon. Dommage que cette Tarentelle soit passée par Berlin, car ainsi que tu as pu te convaincre par la lettre de Schubert, Liszt est mêlé à ces affaires d'argent, or c'est un Hongrois susceptible et il est capable de croire, puisque je ne voulais donner le manuscrit que contre argent comptant, que je n'ai pas confiance en lui ou quelque chose de ce genre. J'ai comme un pressentiment que cela va faire du pâté. Ne dis rien au pauvre Léon, va le voir, si cela te convient et salue-le de ma part ; remercie-le (quoiqu'il n'y ait pas de quoi) et excuse-moi pour l'embarras qui lui a été causé, car c'est en tout cas courtois à lui de s'être chargé de l'envoi. Salue aussi Pleyel que tu verras, lorsque Portales t'enverra sa quittance (ce que vous savez Pleyel et toi). Prie-le

de m'excuser de ne lui avoir pas écrit (ne lui dis pas qu'il m'a envoyé un bien mauvais piano). Ta laitière, c'est un épicier de la rue *Castellane* en face du marché. Tu y trouveras un dépôt de lait tous les matins. Jette toi-même, mais je t'en prie, toi-même en personne, ma lettre pour mes parents à la Bourse avant *4* heures. Excuse-moi de te charger de cela, mais tu sais combien je tiens aux lettres que j'écris aux miens. Sûrement ces Escudier enverront ce fameux album. Si tu veux, tu peux dire à Troupenas qu'il dise à Escudier de ma part de t'en envoyer pour moi un exemplaire ; mais si tu n'y tiens pas, moi non plus. Encore une affaire ennuyeuse : recopie peu à peu une fois encore cette malheureuse Tarentelle que l'on enverra à Wessel, lorsque nous connaîtrons la date en question. Si je t'ennuie tant avec cette Tarentelle, sois sûr que c'est la dernière fois. Je ne t'enverrai plus sans doute, d'ici, aucun manuscrit. S'il n'y a dans une semaine aucune nouvelle de Schubert, écris-le moi, je te prie, mais n'accable pas Léon à cause de moi. Dans ce cas tu donnerais le manuscrit à Troupenas. Mais je lui écrirai à ce sujet. En attendant, je t'embrasse cordialement.

Ton Ch.

Écris, aussitôt que tu auras un moment.

Mercredi dans la nuit.

◆

(303)

162.

A Julien Fontana.

Vendredi dans la nuit.

[Sans indication de lieu ni de date].

Mon cher Ami,

Je t'envoie donc une lettre pour Bonnot : lis-la, cachette-la et remets-là, et si en passant dans les rues où (tu le sais depuis longtemps) je pourrais habiter, tu trouves quelque

chose qui me convienne, avertis-moi, je t'en prie. La clause de l'escalier n'existe plus maintenant. Je t'envoie une lettre pour Dessauer, qui m'est parvenue d'Autriche dans une lettre de madame Diller. Est-ce toi qui me l'aurais envoyée ? Je n'ai pas reconnu ton écriture. Dessauer doit être de retour à Paris. Demande à Schl. [esinger], il le sait certainement. Charles est sûrement revenu. Ne donne pas trop de détails à Dessauer sur moi ; ne dis même pas que tu cherches un appartement pour moi (pas même à Antoine, car il le répéterait à mademoiselle de Rozières et elle fait de n'importe quoi des commérages et des potins qui me reviennent ici de bien étrange façon... Tu sais ce qui parfois naît de rien ; et lorsque cela passe par une bouche qui exagère quelle chose cela devient... Sans s'éterniser sur ce sujet, il suffit de te dire que les choses les plus innocentes que je t'écrivais me sont revenues ici *de retro*, grosses comme des bœufs). Je n'écris pas à Jeannot, mais dis-lui que j'écrirai. Ce que tu m'écris de la Pologne me paraît assez drôle ; Dieu le veuille, mais je n'y crois pas. Quant à cette malheureuse Tarentelle, tu l'as sans doute remise à Troupenas (c'est-à-dire à Masset) ; si tu es de cet avis, envoie-la à Wessel par la poste. Dis-lui de t'en accuser réception (et si Schubert n'a rien répondu, écris-lui un mot pour lui demander de te renseigner et informe aussitôt Wessel). Tu écris beaucoup de lettres, mais peut-être cela t'amuse-t-il ? Il fait très beau depuis quelques jours, quant à ma musique elle est mauvaise. Madame Viardot est restée ici 15 jours ; nous avons fait moins de musique que bien d'autres choses. Écris-moi, je te prie, ce que tu veux, mais écris. Que Jeannot se porte bien. Mais, mais ! n'oublie pas d'écrire sur *l'exempl.* de Troupenas et sur celui de Wessel, *Hamburg chez Schubert, Londres Wessel.* Dans quelques jours je t'enverrai une lettre pour Mechetti à Vienne ; je lui ai promis quelque chose. Si tu vois Dessauer ou Schlesinger, demande-leur de te dire s'il faut affranchir les lettres pour Vienne. Je t'embrasse. Porte-toi bien.

◆

(304)

163.

A Julien Fontana.

[La Châtre] Mardi [25 août 1841]

Mon cher Ami,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre où tu me parles de Troupenas. Je te remercie. Il me devait *300*. Je te remercie aussi pour Albrecht. Tu as certainement déjà reçu ma lettre pour Bonnot. Tu as déjà assurément appris s'il faut affranchir les lettres pour Vienne ? Ou bien si Dessauer est arrivé, demande-lui comment remettre à la poste ma lettre à Mechetti. C'est une affaire d'argent, alors je ne voudrais pas que cette lettre s'égarât quelque part en Autriche ; tu sais comme j'aime écrire. Je lui propose un nouveau manuscrit (une sorte de polonaise, mais plutôt une fantaisie). Et d'un. Et maintenant deuxième chose. Va chez Roth avec cette lettre que tu liras puis cachetteras. Il habite *rue Neuve des Mathurins* (près de chez toi), dans une des nouvelles maisons près de la rue du *Mont-Blanc*. Tu sais, à gauche, en partant de chez toi, cette maison à la porte cochère si riche et dans laquelle on entre de biais, numéro 6 ou 10. Eh bien, première entrée après la porte cochère, à l'entresol, habite le docteur Roth. S'il te dit qu'il peut m'avoir du Tokay, demande-lui à combien et écris-moi de suite. Je t'enverrai l'argent avec les instructions nécessaires pour envoyer ce Tokay à Marseille. Tu es habile et dévoué ; c'est pourquoi je t'accable de toutes ces commissions. Tu t'es jusqu'à présent toujours admirablement tiré d'affaire. Aujourd'hui seulement j'ai lu dans ta lettre quelque chose qui m'a sincèrement déplu (mais tu ne pouvais le deviner !!), c'est d'avoir donné mon petit buste à Antoine. Ce n'est ni parce qu'il l'a, ni parce qu'il m'était utile, ni même une j'y tienne (inutile d'en commander un

autre à Dantan) mais, parce que si Antoine l'amène à Poznan, il aura de nouveaux caquetages, et j'en ai assez comme cela. Si je n'ai chargé Antoine d'aucune commission, ce n'est pour rien autre, car pouvait-il se trouver meilleure occasion ? Mais, vois-tu, Antoine n'a pas compris !!! Et s'ils le disent encore à sa demoiselle ! Peut-être le comprends-tu ! Et comme mes parents trouveront bizarre de n'avoir pas reçu les premiers ce plâtre. Ils ne croiront jamais que je le lui ai donné. Je suis tout autrement considéré dans la maison d'Antoine que comme un pianiste. Il en pourrait paraître autrement à certaines personnes. Tu ne les connais pas ! Tout cela me reviendra *retro* en de toutes autres couleurs. Ce sont là choses délicates qu'il ne faut pas toucher. C'en est fait. Je t'en prie, mon cher ami, ne dis rien à personne de ce que je t'écris là ; que cela reste entre nous. Si je ne l'ai pas effacé, c'est parce que tu me comprendras. Ne te fais aucun reproche. Aime-moi et écris. Si Antoine n'est pas encore parti, laisse, je t'en prie, les choses où elles en sont, car ce pourrait être pis : il dira tout à mademoiselle de Roz[ières], car il est si brave et si faible ! Quant à elle, indiscrète, et affichant volontiers son intimité avec lui, s'immisçant non moins volontiers dans les affaires des autres, elle barbouillera tout cela et de rien fera un bœuf, et ce ne sera pas la première fois. C'est (entre nous) une insupportable s....., qui de la plus étrange façon a pénétré dans mon enclos pour y déterrer des truffes parmi les roses. C'est une personne intouchable, car, quoi qu'elle effleure, il en sort une indiscrétion monstrueuse. Demande au brave Charles, depuis combien de temps il est entré chez moi, et je lui donnerai très volontiers un certificat. Dis-lui une bonne parole (de ma part). Je vais écrire à Jeannot. Embrasse-le. Aime-moi.

Ton Ch.

◆

305

164.

A Julien Fontana.

[Sans indication de lieu ni de date].

Mon cher Ami,

Merci pour la commission chez Roth. C'est trop pour moi de *200* bouteilles. Toutes mes excuses pour le dérangement ; j'envoie un certificat à Charles qui s'appelle Louis. Tu as certainement reçu une réponse de Hambourg. Si tu fais l'envoi à Wessel, demande-lui en même temps s'il veut une nouvelle Polonaise, celle que j'envoie à Vienne. Dis-moi aussi ce que fait Jeannot. Je lui écrirai. Mais qu'il m'écrive aussi. Embrasse Albrecht, Léon et Alkan aussi, si tu le vois.

Ton Ch.

Mercredi.

◆

306

165.

A Julien Fontana.

[Nohant, le 13 septembre 1841].

Mon cher Ami,

J'ai reçu toutes tes lettres et le paquet de Dessauer. Hasslinger est un sot. Il veut imprimer ou plutôt il a déjà imprimé et veut publier des choses que je lui ai données pour rien à Vienne, il y a *12* ans. Comment cela te plaît-il. Je ne lui répondrai pas ou alors une lettre salée, que je ne cachetterai pas pour que tu la lises. En ce qui concerne les illusions de Dessauer à l'égard de Mechetti, deuxième éditeur viennois, j'ai reçu une lettre de mademoiselle Muller où elle m'apprend qu'il n'a rien voulu donner à Mendelssohn pour une chose à mettre dans le même Album, pour lequel je lui ai proposé une Polonaise. L'article de Liszt sur le concert au profit de la cathédrale de Cologne, m'a beaucoup amusé. Tout y est énuméré, les *15.000* hommes,

le président, le vice-président, le secrétaire de la société phil[harmonique], la fameuse calèche (tu sais quelle sorte de fiacres il y a là-bas), et le port et le bateau ! Il sera peut-être un jour député, ou encore roi d'Abyssinie ou du Congo ; quant aux motifs de ses compositions, ils reposeront avec les journaux en compagnie de ces deux tomes de poésie allemande. La médaille de Schlesinger avec le portrait de la reine, est, j'en jurerais, une guinée. En ce qui concerne Antoine, j'ai la conviction que sa maladie est bien exagérée. Il était déjà trop tard pour ce que tu m'as écrit ; car sa poulette (1) a immédiatement écrit à la maîtresse de ces lieux une lettre sensible et désespérée avec confidences à l'appui : elle irait chez lui ; elle braverait les convenances, ces précieuses convenances ! — sa famille, ce seraient d'affreux barbares, des sauvages ! à l'exception de Nakw[aska] en qui elle a trouvé une amie et qui lui donne le passeport de sa gouvernante pour aller le plus vite possible le sauver ; elle écrit si brièvement (*3* pages bien remplies), car elle ignore s'il vit encore ; elle l'aurait prévu après leurs adieux si déchirants et les nuits qu'il passa dans les larmes, etc., etc. Du bâton, du bâton à cette vieille folle ! Mais ce qui m'irrite le plus, tu sais combien j'aime Antoine, c'est que je ne peux non seulement l'aider, mais encore faut-il que j'aie l'air de prêter la main à toutes ces manigances. Je m'en suis aperçu trop tard, et, ne sachant ce qui se préparait ainsi, sans connaître la péronnelle, je présentai ce torchon à M^me^ Sand comme maîtresse de piano pour sa fille ; elle, aussitôt, de s'agripper et de se faire passer pour une victime de son amour tout en ayant l'air d'être au courant de mon passé par la colonie polonaise qu'elle aurait fréquentée dans toutes sortes d'occasions ; et de s'immiscer de force dans l'intimité de M^me^ S. (et tu n'as pas idée comme elle a su mettre habilement à profit,

(1) Mademoiselle de Rozières ? (Note de M. Opienski).

et avec quel esprit de ruse, mes relations avec Antoine). Tu peux te figurer comme cela m'est agréable, d'autant plus que (ainsi que tu l'as toi-même observé) Antoine ne l'aime pas autrement que quiconque qui lui rend service sans rien lui coûter. Avec toute sa bonté, Antoine est un être apathique, susceptible de se laisser dominer et surtout par cette habile intrigante qui a pour lui, comme tu peux le croire, un fameux appétit. Elle se recommande partout de lui, et *par ricochet* de moi (ce qui m'importe moins), mais, ce qui est plus grave, de madame Sand. Il lui semble, parce que je suis intime avec Antoine depuis l'enfance, qu'elle... [quelques mots barrés et des points de suspension]. Ç'en est assez, n'est-ce pas ? ! Et maintenant, passons à des choses plus appétissantes. J'ai perdu à la suite d'un pari un pâté de Strasbourg... je t'envoie *50* francs. Va donc, je te prie, chez Chevet, au Palais Royal et achètes-en un pour *30* francs. Il devrait être volumineux. Il les reçoit de Strasbourg dans des boîtes rondes en bois. Adresse-m'en un et envoie-le par la diligence aussitôt que possible. S'il était trop petit pour *30* fr., donne *35* ou *40*. Mais qu'il soit de taille. La colère me prend, qu'il faille dépenser tant d'argent pour un pâté, alors qu'il y aurait tant de dépenses plus utiles à faire. Transmets ma lettre à l'éditeur allemand. Embrasse Jeannot. Décris-moi cet appartement du *1^er^* étage, avec son numéro et tous les détails : quelle sorte d'escalier ? l'entrée se trouve-t-elle près de l'écurie ? est-il fatigant à monter ? les *lieux* sont-ils à proximité ? est-ce haut de plafond ? y a-t-il de la fumée ? est-ce sombre ? etc. Je serais heureux d'avoir quelque chose rue *du Mont-Blanc* ou des *Mathurins* ou encore sur les boulevards près de la *Chaussée d'Antin*. Garde ce qu'il faut de ces *50* fr. pour renouveler l'abonnement au *Charivari*, qui se termine, je crois, ces jours-ci. Écris-moi vite. Reviendrons-nous au pays !! Ont-ils complètement perdu la tête ? Je ne crains rien pour Mick[iewicz], ni pour Sob[anski], ils ont la tête solide et pourraient encore résister à quelques

émigrations, sans perdre énergie ni bon sens. Que Dieu te le rende, pour ta bonne amitié. Écris à ton vieux et aime-le comme il t'aime, vieil Anglais.

CH.

Dimanche. Que Jeannot m'écrive quelque chose. Je n'envoie pas aujourd'hui la lettre à Leipzig.

◆

307

166.

A JULIEN FONTANA.

[La Châtre, 15 septembre 1841].
3 heures du matin. Etoiles.

MON CHER AMI,

Envoie cette lettre en Allemagne. Mets-la directement à la Bourse. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre et celle de mademoiselle Muller. Elle m'écrit au sujet des manuscrits pour Mechetti. Décris-moi aussi, je te prie, l'appartement de la place Vendôme. Escaliers ? Ou est-ce une mansarde ? Fais un dessin. Embrasse Albrecht, je plains bien ce brave garçon. Dis-moi aussi à qui appartient la maison à côté ? Ne serait-ce pas à Tamburini ? Envoie un gros pâté. Vers la fin de ce mois je t'enverrai mes pâtés à moi, confectionnés dans ma cuisine enfumée. Il faudrait blanchir la cuisine, mais la chaux a disparu dans la contrée. Pour un autre cuisinier il faudrait une cuisine blanche, pour moi elle peut rester enfumée. Aime-moi, si cela ne te fait rien. Moi je t'embrasse, mon vieux.

CH.

Dis bien des choses de ma part à Jeannot. Je pense comme toi *à propos* de l'appartement et que je prendrai celui qui était près du mien. Écris-moi, même si tu ne décides rien.

Lundi.

◆

308

167.

A JULIEN FONTANA.

[Sans indication de lieu ni de date].

Samedi.

Lis je t'en prie cette lettre et envoie-là aussitôt après, à cet imbécile. Ne m'envoie aucun pâté, puisqu'il n'y en a pas qui soient de Strasbourg. En ce qui concerne l'appartement. Puisque celui de la rue des Mathurins est entièrement exposé *au Nord*, je ne m'y décide pas ; j'aimerais avoir la description de ce *premier étage*, *rue Tronchet*. Tu ne m'indiques pas le *numéro*. Fais-le moi savoir et prépare-toi à recopier cette Polonaise pour Mechetti. Cette rosse de Wessel, je ne lui enverrai plus jamais rien pour ses *Agréments au Salon*. Tu ne sais peut-être pas qu'il a ainsi surnommé mon deuxième Impromptu ou quelque Valse. Embrasse Jeannot. Aujourd'hui, cette nuit, je t'écrirai plus longuement. Ne perds pas de temps avec Wessel. Mets sur l'adresse qu'en cas d'absence de monsieur Wessel, monsieur Stapelton ou Stapleton est prié d'ouvrir la lettre, si tu le crois utile. Je vous embrasse toi et Jeannot. Je vois que je ne suis pas fait pour gagner de l'argent.

CH.

Mick[iewicz] finira mal, s'il ne se fiche pas de vous.

◆

315

168.

A JULIEN FONTANA.

[Sans indication de lieu ni de date.]

MON CHER AMI,

Ce que tu as fait est bien fait. Drôle de monde. Masset est un sot, Pelletan aussi. Masset connaissait bien l'existence de la valse de Paccini et que je l'avais promise à

la Gazette. Je ne voulais faire aucune démarche avant de l'avoir averti. S'il ne veut pas donner *600* de chaque, y compris les droits pour l'Angleterre (le prix de mes manuscrits ordinaires était chez lui de *300* fr.) alors *3* fois *5* = *15*. Et encore donnerais-je tant de travail pour *1.500* fr., c'est indécent. D'autant plus que je lui ai dit, lorsque je l'ai vu pour la première fois, qu'il peut arriver que je ne puisse lui donner mes choses à ce prix. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne pourrait avoir la prétention de me donner *300* fr. pour les *12 Etudes* ou pour une *Méthode de piano*. De même pour l'Allegro maestoso que je t'envoie aujourd'hui, je ne peux le lui donner pour *300* et seulement pour *600*. La même chose pour cette Fantaisie (1), pas moins de *500*. Quant au Nocturne (2), à la Ballade (3) et à la Polonaise (4), je les lui laisserai à *300* chaque, comme celles qu'il a déjà reçues et imprimées. En un mot, pour Paris, ces *5* choses, *2.000*. S'il n'y tient pas, eh bien (*entre nous*) cela m'arrangera, car Schlesinger les achètera bien volontiers ; je ne voulais pas, simplement, qu'il me prît pour quelqu'un qui n'observe pas les conventions. *Il n'y avait qu'une convention tacite d'honnête homme à honnête homme*, alors qu'il ne se plaigne pas de mes conditions, d'autant plus qu'elles sont très bénignes et que je n'ai rien publié depuis longtemps. Je ne désire qu'une chose, c'est de me tirer convenablement de cette situation. Je sais que je ne me vends pas. Mais tu peux lui dire que si je voulais profiter de la situation ou en abuser, j'écrirais *15* choses médiocres par an, qu'il m'achèterait à raison de *300*, et cela me ferait un plus gros revenu. Mais serait-ce honnête. Dis-lui, mon cher, que j'écris peu et publie peu de chose ; qu'il ne s'imagine pas que je veux me faire valoir ; mais lorsque tu verras toi-même mes pattes de

(1) Fantaisie en fa mineur, op. 49,
(2) Nocturnes : en do mineur et fa dièze mineur, op. 48.
(3) Troisième Ballade en la bémol majeur, op. 47.
(4) Polonaise en fa dièze mineur, op. 44.

mouches sur les manuscrits, tu reconnaîtras que je peux en exiger *600*, alors que j'ai reçu *300* pour la Tarentelle (et *500* pour le Boléro). Au nom de Dieu, je t'en prie respecte mon manuscrit, ne le chiffonne pas, ne le macule pas, ne le déchire pas (toutes choses qu'il t'est impossible de ne pas faire, mais moi je te l'écris, car j'ai tant de sentiment pour mes ennuis écrits) (1). Recopie-le. Ce qui est à toi restera à Paris. Demain tu recevras un Nocturne, et vers la fin de la semaine les Ballades et la Fantaisie ; je trouve qu'elles n'ont jamais assez de fini. Si cela t'ennuie de recopier, fais-le pour te faire pardonner tous tes grands péchés, car je ne voudrais pas confier ces pattes de mouche à quelque copiste grossier. Encore une fois je te les recommande, car s'il m'arrivait d'avoir à écrire encore une fois ces *18* pages, j'en deviendrais fou. Mais surtout ne les chiffonne pas !!!... Je t'envoie une lettre pour Haertel. Cherche-moi un autre valet de chambre, comme le tien. Je serai sûrement dans les premiers jours de novembre à Paris. Je t'écrirai demain. Écris.

Ton Ch.

Lundi matin.

Après avoir lu ta lettre. Je vois qu'il ne te demande les conditions que pour Paris, alors finis-en comme tu pourras, mais fais-lui ressortir que ce sera *3.000 pour les 2 pays* (et *2.000* pour Paris seulement) ; s'il insiste, comme *la condition des* 2 *pays* serait pour lui plus légère et plus commode pour moi, s'il n'en veut plus, cela voudra dire qu'il ne cherche qu'un *prétexte de rupture*. Alors attendons la réponse de Londres. Écris-moi toujours franchement et sois toujours bien poli avec lui, mon cher ami ; sois froid, mais pas pour moi.

Ch.

◆

(1) Jeu de mots sur, « nudy », ennuis et « nuty », notes de musique.

169

A JULIEN FONTANA.

[Sans indication de lieu ni de date].

MON CHER AMI,

Grzym [ala] te dira ce qu'il faut en ce qui concerne l'appartement. Quant à la Polonaise, je te la promets. Je t'embrasse. Merci pour la lettre ; nous nous verrons sans doute bientôt. Écris-moi, ne serait-ce que sur le beau temps ; embrasse Jeannot ; il est certainement mieux portant. Merci encore pour les chaussures, les notes, etc.

◆

170.

A GEORGE SAND.

[25 septembre 1841].

Me voilà rue Tronchet, arrivé sans fatigue. Il est onze heures du matin. Je m'en vais rue Pigale. Je vous écrirai demain, ne m'oubliez pas.

J'embrasse vos enfants.

CH.

Samedi.

◆

171.

A JULIEN FONTANA.

[Nohant La Châtre, 1er octobre 1841)].

MON CHER AMI,

Hier jeudi je me suis arrêté ici. J'ai écrit un Prélude en do dièze mineur pour Schlesinger, court, comme il le désirait. Comme il ne doit paraître que pour le nouvel An, en même temps que le Beethoven de Mechetti, alors ne donne pas encore ma Polonaise à Léon (bien que tu l'aies déjà

recopiée) ; j'écrirai demain une lettre à Mechetti, où je lui expliquerai que s'il veut quelque chose de court, je lui donnerai, au lieu de la Mazurka, qu'il demandait (et qui est déjà ancienne) pour son Album, ce Prélude qui est bien modulé et que je peux envoyer sans crainte. Qu'il m'en donne *300* (n'est-ce pas ?) et qu'il prenne *par dessus le marché* la mazurka, mais sans l'imprimer dans son Album. Si Troupenas, c'est-à-dire Masset, te fait des difficultés, ne lui cède pas un grosz et dis-lui qu'il ne tient sans doute pas à tout imprimer (s'il ne veut pas, je vendrai plus cher à un autre). Dis-lui que cela fera *600* avec Londres, et que ce sont des manuscrits beaucoup plus importants que les précédents. C'est tout, en ce qui me concerne. Et maintenant. Tu trouveras dans le tiroir de mon bureau à droite à partir du bas [suit un dessin du bureau, avec l'inscription suivante sur l'un des tiroirs : « paquet cacheté adressé à *Mme Sand*, à l'endroit où se trouve d'habitude la caisse »]. Enveloppe ce paquet avec de la toile cirée, cachette-le, et envoie-le par la diligence à *Mme George Sand*. Couds l'adresse sur de la toile cirée, autrement elle pourrait se déchirer. Ainsi le demande madame Sand. Je sais que tu t'en tireras très bien. Je crois qu'il y a une deuxième clef dans l'armoire à glace, sur l'étagère du dessus, à côté de mon blaireau à barbe. Si elle n'y est pas, fais ouvrir par le serrurier. Je t'aime comme toujours. Embrasse Jeannot.

CH.

Écris un mot.

Jeudi, cinq heures.

J'ouvre ma lettre pour te dire de mettre ce paquet ou ce portefeuille entre des planchettes, ou dans une boîte, ou comme tu voudras, pourvu qu'il ne se mouille ne se déchire et ne s'égare.

◆

312

172.

A Julien Fontana.
[Nohant, octobre 1841].

Mon cher Ami,

Merci pour l'envoi du portefeuille. Je t'envoie le Prélude écrit en gros caractères pour Schl[esinger] et en petits caractères pour Mechetti. Tu couperas de la même façon mon manuscrit de la Polonaise, tu le plieras (après avoir numéroté les feuilles) de la même façon que ce Prélude, tu y ajouteras ma lettre à Mechetti, tu mettras le tout dans une enveloppe que je t'envoie et après l'avoir cachetée, tu la remettras en mains propres à Léon en le priant de l'envoyer par la poste, parce que Mechetti attend cet envoi. Mets toi-même à la poste la lettre pour Hasslinger ; et si tu ne trouves pas Schlesinger, laisse-lui une lettre, mais pas de manuscrit, avant qu'il ne te dise s'il accepte le Prélude à titre de règlement définitif. S'il ne veut de la *propriété* pour Londres à aucun prix, dis-lui de m'écrire. Et écris-moi, toi aussi. Dis-lui que je n'exige pas ces *100* fr. tout de suite. N'oublie pas, aussi, de mettre l'Opus sur la Polonaise, et le numéro suivant sur le Prélude que tu enverras à Vienne. Je ne sais comment s'écrit Czerniszewowa ; peut-être trouveras-tu dans le meuble au vase, ou quelque part sur la petite table près de cette futilité en bronze, un petit billet d'elle, de sa gouvernante ou de sa fille. Sinon, tu m'obligerais (si cela ne te répugne pas), puisqu'ils te connaissent comme mon ami, d'aller chez elle, *Hôtel de Londres*, *Place Vendôme*, s'ils sont encore à Paris, et de demander à la jeune princesse de t'écrire son nom sur un morceau de papier... Tu diras pourquoi : est-ce Tscher ou Tcher ? Ou plutôt : demande Mlle Krauze, la gouvernante, et dis-lui que je veux faire une surprise à la jeune princesse ; prie-la (elle est très jolie) de t'écrire le nom en question, est-ce bien Élisabeth, Tschernischef, ou avec ff, et comment ils ont l'habitude de

l'écrire. Avertis-la qu'elle peut le dire à la princesse mère, mais non à sa fille, jusqu'à ce qu'elle reçoive mon envoi. Si tout cela t'ennuie, ne te gêne pas avec moi ; écris-moi que tu ne veux pas et je m'arrangerai autrement pour m'en informer. Mais que Schlesinger pour cette raison attende pour imprimer le titre ; dis-lui que je ne connais pas encore l'orthographe du nom. J'ai pourtant l'espoir que tu trouveras à la maison un billet qui porte leur nom. En ce qui concerne le déménagement, je suis content que tu aies trouvé un appartement. Tu peux prendre le sofa du salon et mettre le reste chez Pelletan, 16 rue Pigalle. Je serai obligé de prendre le lit de la chambre à coucher, car *décidément* j'habiterai l'un des pavillons de la rue Pigalle. En somme il ne te restera pas grand chose. Aujourd'hui encore je t'écrirai à ce sujet pour les détails. Je termine car c'est l'heure du courrier et je veux absolument que ma lettre pour Vienne parte encore cette semaine. Ainsi donc, dans une heure je t'écris une nouvelle lettre avec toutes sortes de détails.

Ton Ch.

◆

311

173.

A Maurice Schlesinger (1), Paris.
5 octobre 1841.

Cher Ami

Mr Fontana a un prélude *pour vous. Je vous en cede la propriété anglaise (si toute fois vous le voulez) pour cent francs — car je ne veux plus avoir a faire à Wessel. Quant à la propriété française elle est à vous moyennant l'annulation de mon compte chez vous, jusqu'à ce jour et un bel exemplaire*

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique à Paris.

de votre Keepsak que je puisse decemment envoyer à la Psse Tchernischeff à la quelle je dedie mon prélude. — Un mot de vous la dessus me fera plaisir

votre dévoué

CH.

◆

313

174.

A JULIEN FONTANA.

[Nohant, 7 octobre 1841].

MON CHER AMI,

Fais donc déménager les meubles : je te recommande tout particulièrement les porcelaines du salon. Comme le tiroir du meuble aux porcelaines ne se ferme pas à clef, enlève ce qui s'y trouve. Comme, d'autre part, il a été décidé que je logerai dans l'un des pavillons, j'aurai besoin d'un lit. Fais transporter *rue Pigal*, mes affaires, mes notes et tout ce qui pourrait t'embarrasser. Pour cela il te faudra de l'argent. Si tu n'as pas assez des *50*, que Jeannot te donne ce qu'il pourra. En ce qui concerne la quittance de loyer, va chez Pleyel que j'ai prévenu et qui te donnera ce qu'il faut pour l'acquitter. Donne *20 fr.* de ma part au portier et dis-lui de faire suivre toutes mes lettres 16 rue Pigalle. Quant à la fontaine (1) (pas toi, mais celle qui se trouve dans l'antichambre), elle pourrait te servir ainsi que les sofas qui ne sont pas bien fameux, mais garnis de housses. Je regrette, mon cher ami, de ne pouvoir mettre à ton service que ce bric à brac, mais la plus jolie fille, comme dit le proverbe, ne peut donner que ce qu'elle a. Ne t'irrite pas trop lorsqu'aura lieu ton déménagement. N'oublie pas mes petits bibelots près de la cheminée. Quant à la pendule, prends-là ; je ne sais

(1) Fontaine, en polonais : fontanna.

si je te la laisserai, mais en tous cas je ne saurais pour le moment où la mettre. Aussi bien, n'essaye pas de faire ce déménagement en un jour pour ne pas complètement tourner en bourrique. Écris-moi, si tu devais découvrir encore quelque difficulté. Pelletan de la *rue Pigal* sera averti.

En ce qui concerne Wessel, n'as-tu encore rien reçu ? Ce qui me remet en mémoire que si tu n'as pas mis son adresse sur l'enveloppe (je ne la sais jamais moi-même), il n'a sans doute pas reçu la lettre. Attendons.

Si par hasard tu connaissais un domestique pour moi, ou bien Jeannot, ou Albrecht, ou Alkan, ou Grzymala ; si tu en rencontrais un, cela arrive. Mais en tous cas, rien du côté de Charles, car il y aurait des cancans, et comme j'habiterai *rue Pigal*, j'ai besoin de quelqu'un qui n'aurait pas de caprices et ne gâterait pas les domestiques de Mme Sand, qui viennent droit de la campagne. Tout cela, si c'est le fruit du hasard. Peut-être entendras-tu parler de quelque chose de ce genre au club. Demain ou après-demain, je t'enverrai une lettre pour les miens. Mon père te salue cordialement. N'oublie pas Troupenas. Ne fais pas la grimace : pour toi, comme pour moi, le zénit de nos misères est, sans doute, déjà passé. Nous avons plus de *30* ans. Ma sœur m'écrit (je le lui ai demandé) que ta demoiselle Mlokosiewicz a été victime d'un accident. Elle a été souffrante. Les uns racontent que c'était une congestion du foie, d'autres que c'était de l'hydropisie; mais on lui a pompé cette eau ou quelqu'autre chose, et elle est de nouveau bien portante, svelte et gracieuse comme avant. Personne ne sait la vérité. Notre Nowakowski qui devait venir ici, est déjà à Varsovie. Il est content. Une demoiselle de l'*Institut* des gouvernantes s'est amourachée de lui et il a perdu sa place à l'Institut. Si tu te rappelles, il est chauve et encore moins à son affaire que nous, et pourtant il fait encore des conquêtes ! C'est de bon augure pour nous. C'est aujourd'hui le 7

(*2 h. 1/2* du matin). Déménageras-tu le quinze ou avant ? Tu as encore une semaine. Je t'écrirai si je me rappelle quelque chose d'urgent. Surtout, je te prie, n'oublie pas de recommander au portier, avec *20* francs à l'appui, de renvoyer *rue Pigal* les gens qui viendraient me voir et les lettres. J'ai pitié de toi. Je te vois dans la poussière et le désordre. Mais s'il m'avait été possible d'être moi-même à Paris au moment du déménagement, je ne t'aurais pas accablé de la sorte.

Ton vieux Ch.

Salue Léon et n'oublie pas de lui dire de faire l'envoi à Mechetti par la *poste*, et non en profitant d'une occasion. Mets toi-même à la poste la lettre pour Hasslinger, et ne la donne pas à Léon.

◆

175.

A Julien Fontana.
[Nohant, La Châtre, 10 octobre 1841].

Mon cher Ami,

Tu as certainement reçu mes lettres et mes compositions. Tu as lu les lettres allemandes, tu les as cachetées, et tu as tout fait comme je te l'ai demandé, n'est-il point vrai ? En ce qui concerne Wessel, c'est un imbécile et un escroc. Écris-lui ce que tu voudras, mais en tous cas dis-lui que je n'ai pas l'intention de céder en ce qui concerne mes droits sur la Tarentelle. Il ne l'a pas renvoyée à temps, et s'il perd sur mes compositions, c'est certainement à cause des *titres stupides* dont il les affuble, en dépit de mes ordres formels et des railleries que je n'ai pas épargnées à monsieur Stapleton ; si je n'avais écouté que la voix de mon âme, je ne lui aurais plus rien envoyé après ces titres. Confonds-le comme tu pourras. En ce qui concerne le déménagement, *Mr. Pelletan, rue Pigal*, a été

averti officiellement par Mme Sand qui te remercie pour les quelques mots aimables qui accompagnaient le portefeuille. Fais suivre mes lettres 16, *rue Pigal*, et insiste beaucoup auprès du portier pour que cela soit fait. Le fils de Mme Sand sera vers le 16 à Paris ; je t'enverrai par lui le manuscrit du concerto et des nocturnes. Écris. Ici il pleut et il y a de la boue. Embrasse Jeannot. Quant à Antoine, il me semble t'avoir déjà dit, que sa maladie n'est pas si terrible et qu'il y entre beaucoup d'autres choses. Nous le verrons sans doute bientôt, mais il ne verra pas les siens. Aime-moi comme toujours. Écris un mot.

Ton Fryc.

Samedi matin.

◆

176.

A Julien Fontana.
[Nohant] Mercredi [28 octobre 1841].

Mon cher Ami,

Nous arriverons certainement lundi, c'est-à-dire le 2 à *2* heures de l'après-midi, et peut-être à *5* heures ou à *6* heures, en comptant l'imprévu. Tu m'as offert de m'aider pour m'installer *rue Pigal*. Je ne veux pas de cela. Je te remercie, ce serait trop exiger de ta bonté ; je te demanderai pourtant d'être à *2* heures, lundi, *rue Pigal*. Jettes-y aussi un coup d'œil avant notre arrivée, vois Pelletan et comment tout va. Il y a là-bas Moreau et sa femme, domestiques de madame Sand, qu'elle a renvoyés d'ici et expédiés à Paris en leur permettant de loger *rue Pigalle*, aussi longtemps qu'ils n'auront pas trouvé à se loger ailleurs. S'ils y sont encore, vois absolument Pelletan, auquel madame Sand a écrit à ce sujet, pour qu'il s'arrange de les faire partir sans rémission avant lundi, ou plutôt dimanche. Si Pelletan est très occupé (il fait pa-

raître un nouveau journal, *le* 19e *Siècle*), veille, après t'être entendu avec lui, à faire ouvrir les fenêtres (s'il ne pleut pas) et à aérer surtout le pavillon de Mme Sand. Il faut faire du feu quelques jours à l'avance dans les poêles et les cheminées. Si Moreau, que madame Sand retiendra peut-être pour quelques jours (n. b. seul sans sa femme et sans qu'il loge dans la maison, ce qui devait lui être dit par Pelletan), si donc, ce Moreau est *disponible*, il connaît bien le service de Mme Sand, alors surveille-le simplement pour qu'il ouvre les fenêtres et qu'il fasse du feu. Si, par contre, ce Moreau (ce que te dira Pelletan) n'est pas *disponible*, alors que le portier M. Armand et sa femme (une très brave personne) s'en chargent et toi veille que cela soit fait, n. b. après entente avec Pelletan, qui, le pauvre, avec son journal perd la tête et n'a matériellement pas le temps de s'en occuper. Parle-lui de son journal, c'est un brave homme et un savant, traite-le en ami et ne t'irrite ni contre moi, ni contre lui, ni contre toi, ni contre personne. En ce qui concerne le valet de chambre, tiens-le en réserve mais n'en arrête aucun, car je ne sais s'il plaira, bien qu'il fût mien, mais comme il loge à côté il peut en être de différentes façons. *En tous cas* pour notre arrivée, les portiers sont de braves gens et ils sont serviables ; ménage-les et fais-leur comprendre les choses ou, mieux encore, mets-leur quelque sol dans la patte, s'ils doivent s'occuper de l'appartement, à défaut de Moreau. Tout ceci, bien entendu, si cela ne t'ennuie pas. Cela ira, de quelque façon. C'est mon vieux proverbe. D'ailleurs le temps fuit, le monde passe, la mort nous poursuit et aussi mes manuscrits te poursuivent. Ne te presse pas pour ces derniers, mon cher ami, car je préfère qu'on attende à Leipzig, plutôt que de trouver à l'arrivée *rue Pigal*, le froid, la poussière, l'odeur de renfermé ou l'humidité. Ne te préoccupe ni de mon appartement, ni de mon couchage, ni de rien. Je m'en chargerai moi-même le lendemain et je ne te martyriserai plus en rien. En prévision de ma

revanche, lorsque tu auras un jour besoin de témoignages d'amitié semblables. Que se rencontrent donc ta vieille tête chauve et mon vieux nez flétri, et chantons ensemble : Vive le Krakowskie Przedmiescie ! sur l'air de Boguslawski, avec la voix de ténor de Krysztofowicz, et avec l'accompagnement de feu Lenz.

Ton vieux Ch.

Écris aujourd'hui, c'est-à-dire vendredi, ou pas du tout.

Mon âme. Va chez mon chapelier, *Dupont* N° 8, *rue de Montblanc* et commande-lui un chapeau pour lundi. Il me fait toujours mes chapeaux. Ils me connaissent et n'ont pas besoin de mes mesures, mais il me le faut absolument pour lundi.

Enjoins au portier de la rue Pigalle de ne plus m'envoyer aucune lettre ici.

◆

177.

317

A Julien Fontana.

[Nohant, début de novembre 1841.]

Mon cher Ami,

Merci pour la lettre de Masset. Tu lui as certainement déjà dit, sinon, tu lui diras que tu m'as écrit et que je regrette beaucoup mais que cela m'est absolument impossible. Alors qu'il ne m'en veuille point si je suis obligé d'entrer en relations avec d'autres. En ce qui concerne le Prélude pour l'Album de Schl[esinger], j'en ai parlé à madame Masset la dernière fois, mais ne soulève pas ce *lièvre*. Je t'envoie deux Nocturnes et le reste mercredi. Mon départ est retardé, je ne serai donc à Paris que le 6 ou le 8. Recopie, je te prie, car l'hiver approche. Tu recevras le reste après-demain.

Ton vieux.

Écris, cher.

Embrasse Jeannot.

Trouve-moi un valet de chambre. Je connais Marchand, mais cela n'est pas pour moi (*entre nous* il boit).

Il manque peut-être quelques bémols ou des dièzes.

◆

333

178.

A Camille Pleyel à Paris

Paris, [sans date].

Chérissime, je vous prie de choisir vous-même en personne *un piano pour Mlle Kologrywoff. — Faites-moi ce plaisir. — Je suis mieux et je vous serre la main.*

Chopin

◆

352

179.

A Camille Pleyel à Paris

Paris, [sans date].

Chérissime, voici ce que m'écrit Mr. Onslow. Je voulais aller vous voir et vous le dire, mais je me sens très faible et je me couche. Je vous aime toujours plus si c'est possible.

Chopin.

N'oubliez pas je vous prie Mr. Herbault. — A demain donc. Je vous attends tous les deux.

◆

320.

180.

A Breitkopf et Haertel à Leipzig

Messieurs,

Je viens de recevoir votre lettre avec le billet payable le 13 *déc. et je vous prie d'accepter les remerciements pour votre exactitude. Quant aux numéros d'ordre sur les manuscrits ils sont bien placés. Il y a chez Mechetti à Vienne un prélude pour son Album de Beethoven et une Polonaise.*

J'ai chargé Schlesinger de s'entendre avec vous sur le jour de la publication, il a commencé à graver et je crois que vous aimerez aussi à ce que cela se fasse promptement.

Je ne vous envoye pas l'adresse de Londres, car je suis forcé d'abandonner Wessel et je n'ai encore pris d'arrangement définitif avec personne — que cela cependant ne vous empêche pas de marcher. Je vous prie aussi de mettre sur le titre de mes nocturnes au lieu Mlle Emilie, M^lle^ Laure Duperré.

Tout à vous de cœur.

F. Chopin.

Paris, le 3 décembre 1841, rue Pigalle, n° 16.

◆

324

181.

A mademoiselle Joséphine Turowska. Paris.

[Paris, sans date].

Je vous avais promis quelques mots pour hier soir, mais je n'ai pas vu Soliwa ; plus je pense aujourd'hui à ce que vous m'avez dit hier, plus je regrette que vous m'ayez, Mademoiselle, honoré de votre confiance en une matière dont je m'assure que je ne peux juger. Je vous ai donné bénévolement, sur votre désir, et non à la légère, un conseil longuement médité. Et je vous répète, une fois encore, qu'à en juger par ce que j'eus le plaisir d'entendre (sans tenir compte du timbre, car vous étiez fatiguée par le voyage et un rhume parisien), j'estime que vous possédez une voix très étendue, des intonations très pures et le sentiment — ce qui est la plus importante qualité d'un grand talent — et qu'un art du chant plus poussé ne vous ferait pas de mal. C'est pourquoi je vous ai donné mon

opinion sincère sur Bordogni, qui ne vous en apprendra pas plus, opinion que je maintiens. — Je vous ai donné le conseil que je jugeais le meilleur. Je me suis trompé, car il ne s'agissait pas pour vous d'apprendre quelque chose, mais de vous réclamer d'un nom. J'aurais pu le deviner; mais ç'en est fait. Comptez sur moi et ma sincère intention de vous rendre service dans toute autre circonstance, mais je vous ai recommandé trop chaleureusement à Soliwa que j'estime plus que Bordogni, pour lui demander aujourd'hui de me refuser ce que je souhaitais si vivement il y a quelques jours en insistant de toute mon âme. Excusez-moi, Mademoiselle, et croyez à mon sincère dévouement en toute autre circonstance qui impliquerait n. b. une conversation sincère.

F. CHOPIN.

J'attends la réponse de Lablache, que je vous transmettrai aussitôt.

Samedi matin.

◆

182.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Sans date. Avant avril 1841.]

Il me faut rester couché toute la journée, tellement ma caboche et mes ganglions me font mal. — Tu ne saurais croire combien il m'est pénible de n'avoir pu aller hier rue du Roule (1). Si Raciborski me permet de sortir demain. (car on a saigné hier Jeannot et il reste couché tout seul), j'irai te voir aussitôt. Je ne sais rien au sujet du piano Mais avant-hier matin j'ai fait mettre en vigueur les prescriptions de Pierre. — Écris un mot sur ta santé. — Vas-tu mieux? Moi je vais prier pour toi.

CH.

◆

(1) Chez le prince Czartoryski.

183.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Paris, sans date 1841].

MA CHÈRE AME,

Jean est allé deux fois chez toi pour te dire que j'étais arrivé, mais ces perruquiers ont oublié de te le dire. Nous nous retrouverons ensemble à dîner chez Léon, — et si tu veux, demain je resterai pour toi jusqu'à *2* heures, de même qu'aujourd'hui je t'attends toute la journée. J'irai implement mettre une lettre à la poste — Je dîne chez Franchomme et je serai chez moi à *10* heures. — Si tu veux entrer, en revenant de l'opéra et même la nuit, je t'embrasserai. J'irai bien chez toi, mais quand j'ai fini de tousser le matin, c'est déjà *10* heures. Je t'embrasse très cordialement.

Ton vieux CH.

J'attends Nohant (1) le 9

◆

184.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Nohant, La Châtre, 28 juillet 1842]

MON CHER AMI,

Demain dans la nuit nous partons pour chercher un appartement à Paris. Samedi soir nous serons rue Pigalle. Je reste ici un jour. Mademoiselle de Rozières est arrivée aujourd'hui et reste avec Solange pendant ces quelques jours. C'est l'heure du courrier, alors je ne t'en écris pas davantage. J'ai l'espoir que je te retrouverai en bonne santé.

Ton vieux F. CH.

Elle [G. Sand] n'ajoute rien pour toi, car elle a des invités de la ville.

Mercredi soir.

(1) L'arrivée de G. Sand. (Note de M. Opienski).

◆

185.

A Wojciech Grzymala.
[Paris, sans date].

Mon Ame aimée,

Par Dieu, t'es-tu occupé de faire louer cette *cire* (?) pour demain. Je t'en prie, envoie-la moi demain et viens toi-même pour un moment, tu feras bien.

Ton Chopin.

Mercredi.

◆

186.

A Joseph Elsner, Varsovie.
Paris, le 8 novembre 1842.

Très cher, toujours très cher Monsieur Elsner,

Vous ne sauriez croire combien la moindre petite lettre de votre carte m'a fait de plaisir — je vous remercie cordialement pour la musique envoyée par les Turczynowicz. Ils ont eu ici grand succès, ont plu à beaucoup — ils devraient s'en trouver heureux, et aussi monsieur Damse auquel je ne réponds pas personnellement, mais je vous prie d'avoir l'amabilité de lui dire combien ses enfants (comme il les appelle) ont fait d'effet ici.

Je vous embrasse cordialement. Je vous aime toujours, comme un fils, comme un vieux fils, comme un vieil ami.

Chopin.

Mes respects à Madame Elsner.
A tous ceux qui vous entourent, mes salutations.

◆

187.

A Thomas Nidecki, Varsovie.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Thomas, et j'ai aussitôt demandé à mes amis de se mettre en quête d'un joueur de harpe. Je n'en ai, jusqu'à présent, vu aucun qui consentît à aller chez vous pour ce prix, d'autant plus que tu ne me dis pas si vous le dédommagez de ses frais de voyage. Quant au machiniste, cela sera sans doute plus facile, et l'on a paraît-il, demandé hier à Pillet, le directeur, s'il n'en aurait pas, par hasard, un chez lui, qui partît. Tu vois que tu as été entendu et que je me suis occupé comme j'ai pu de ta commission, mais, à mon regret, jusqu'à présent sans résultat. Aime-moi comme avant, comme à Vienne à Léopoldstadt. Fais-moi savoir si vous payez le voyage du harpiste. Il me semble qu'il le faut absolument, pour en décider un ; compte toujours sur ma vieille amitié.

F. Chopin.

Embrasse Monsieur Elsner et mes amis.

Paris, le 30 novembre 1842.
Rue Saint-Lazare, Place d'Orléans.

◆

188.

A MM. Breitkopf et Haertel, à Leipzig

Messieurs,

J'ai à vous proposer un Scherzo (pour 600 *francs), une Ballade (pour* 600 *fr.), une Polonaise (pour* 500 *francs).*

J'ai fait outre cela un Impromptu de quelques pages que je ne vous propose même pas, voulant obliger une de mes anciennes connaissances, qui depuis deux ans me demande

instamment quelque chose pour Mr. Hofmeister. Je vous en parle pour que vous vous expliquiez mon intention à cet égard.

Si mon Scherzo, ma Ballade et ma Polonaise vous conviennent, ayez la bonté de m'écrire un mot par le prochain courrier en m'indiquant l'époque à laquelle vous voulez que je vous les envoye.

Votre tout dévoué
Fr. CHOPIN.

15 décembre 1842.
Paris, Place d'Orléans, n° 9, rue Saint-Lazare.

335

◆

189.

A WOJCIECH GRZYMALA (1).
Nohant, mardi [sans date, 1842 ?].

MON AME,

J'espère que cette lettre te trouvera plus en gaîté que la précédente. Ici ma santé est comme ci comme ça. Il fait beau. Nous attendons le brave Delacroix demain ou après-demain. Il habitera dans ta chambre.

Excuse-moi, si je te demande à nouveau d'envoyer la lettre à l'éditeur viennois ; il me semble qu'il faut affranchir pour l'Autriche. On te renseignera à la Bourse. Je te demande ce service, car dans cette lettre se trouvent mes manuscrits si péniblement écrits ; je ne voudrais pas les confier à un destin peu sûr.

Je ne t'ennuierai plus avec aucune commission car je sais combien c'est désagréable. Que tout aille pour le mieux pour toi. Bonne santé et ne te tourmente pas.

Ton vieux CH.

(1) A en juger par le texte même de la lettre, où il est question de l'arrivée de Delacroix, il est possible qu'elle ait été écrite en 1842 ; l'été de cette même année, Delacroix fit un assez long séjour à Nohant.

[*P. S. de Georges Sand*] :

Mon gros homme, porte toi bien et aime nous. Nous lisons, nous travaillons et nous remuons. Le temps passe vite et si je n'avais à te retrouver à Paris, je voudrais pouvoir le ralentir, car la campagne me va. Ne voudras tu pas nous donner quelques jours ? Essaye donc. Je ne connais pas d'homme plus libre que toi et qui cependant se charge de plus de liens. Bonsoir, nous t'aimons malgré ton ingratitude.

[*P-S. de Maurice*] :

Cassé. Casse-toi si cela te fait plaisir.

[*P-S. de Solange*] :

Bonjour.

SOLANGE.

366

◆

190.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Nohant, sans date, 1843 ?]

MON AME,

Je t'ai annoncé, que je te prierai d'envoyer une lettre à mes parents, l'autre à Leipzig, avec des manuscrits. Je n'ai personne à qui les confier si ce n'est à toi. Aie la gentillesse en passant de les mettre à la Bourse. Mes manuscrits ne valent rien, mais cela me donnerait bien du travail s'ils se perdaient. Ici, la santé de la maîtresse de maison laisse à désirer. Moi, je me traîne comme je peux, mais je ne sais quand nous nous verrons. Le temps est encore beau ; les enfants se prélassent et l'on a fait le projet de revenir tard, d'autant plus que la ville coûte cher. Tu as certainement terminé ton hôtel ou presque. Il n'y a pas de jour que je ne pense à toi et à tout ce que le bonheur

devrait te donner. J'espère que je te trouverai bien portant, gai et autant que possible, heureux. Il y a quelques jours ils ont fait une excursion dans les environs pour voir les rives de la Creuse : le jeune homme dessinait. La promenade faite en compagnie de voisins amis a très bien réussi, mais au retour sa santé s'est gâtée et depuis plusieurs jours elle ne peut travailler. Cela l'ennuie, alors il ne fait pas gai.

Je t'embrasse très cordialement.

Ton vieux Ch.

Baise main respectueux.

◆

356

191.

A Thomas Nidecki, Varsovie.

Cher Thomas,

Personne ne veut aller chez vous, même payé deux fois plus ; que cela ne te surprenne point, car Labarre auquel j'ai demandé de m'aider dans cette affaire, m'a assuré qu'il n'avait trouvé personne même en payant bien pour aller à Lyon, tellement les artistes se plaisent à Paris. Ils préfèrent la misère à Paris que d'avoir de quoi vivre convenablement à l'étranger ou en province. Je regrette de n'avoir pu t'être utile à cette occasion ; mais que cela ne nous empêche pas de nous aimer comme naguère, à Leopoldstadt.

F. Chopin.

Paris, le 25 janvier 1843.
9, Place d'Orléans, Saint-Lazare.

◆

192.

A Maurice Schlesinger (1).

Cher ami, dans l'Impromptu que vous avez donné avec la Gazette du 9 juillet, il y a une interversion numérotée *des pages, qui rend ma musique incompréhensible. Loin d'avoir le soin qu'apporte notre ami Moschelès à ses ouvrages, — cette fois-ci cependant je me crois obligé pour vos abonnés de vous prier de faire mettre un* erratum *dans votre prochain numéro.*

page 3 — *lisez page* 5
page 5 — *lisez page* 3

Si vous étiez trop occupé ou trop paresseux pour m'écrire répondez seulement par cet erratum *dans la gazette et cela voudra dire pour moi, que vous, madame Schlesinger et vos enfants vous portez tous bien.*

Tout à vous.

Chopin.

22 juillet, Nohant [1843] (2).

◆

362

193.

A Wojciech Grzymala.

Samedi [sans date. Nohant, 1843 ?]

Mon cher Ami,

Tu n'imagines pas combien ce potin espagnol m'a intéressé. Juge des choses comme elles sont. Tu te sou-

(1) Lettre inédite. — Original à la Bibliothèque du Conservatoire National de Musique à Paris.
(2) Date complétée par Hoesick, qui a publié cette lettre en polonais. Nous la donnons selon l'original.

viens qu'un soir, ma compagne s'était mise fort en colère contre l'Agathe actuelle ; c'était ce même soir après lequel elle avait décidé de voir la favorite. Tu la défendais beaucoup et tu ne partageais pas son enthousiasme pour celle qui se trouve maintenant à Londres et qu'il était alors question d'engager au grand opéra. Elle te dit alors que sans doute tu étais amoureux d'Agathe... Je ne sais si tu y fis attention, mais moi cela me frappa et je lui dis le même soir dans sa chambre, de ne pas plaisanter avec ces choses-là, car tu connaissais effectivement madame Agathe et rien n'était plus facile que de faire une gaffe qui pourrait t'être désagréable à toi et à d'autres. Tu peux me croire si tu veux, mais aussi vrai que j'aime ma mère je ne lui dis rien d'autre. Hier après ta lettre, je lui ai dit qu'elle avait dû plaisanter à ton sujet et à celui d'Agathe, avec l'Espagnole ou avec l'homme roux ou avec quelqu'un d'autre, car l'Espagnole te racontait des bêtises en se recommandant de moi et d'elle. Elle me jura qu'il ne lui était jamais rien venu de pareil à l'idée à propos de toi et d'Agathe et qu'elle savait que tes sentiments s'étaient fixés ailleurs ; elle ajouta que l'Espagnole plaidant le faux pour savoir le vrai avait l'habitude d'attribuer ses sottes imaginations aux personnes qui sont en intimité avec celui dont elle voudrait apprendre quelque chose. En dehors de cela, il n'a plus été question de rien. Tu peux déduire de tout cela combien elle respecte certaines choses.

Ici il ne fait ni beau, ni vilain temps. Elle a été très souffrante le premier jour ; maintenant, fort dispose, elle monte à cheval dans la journée, elle est gaie, elle écrit, elle peint, elle s'amuse.

Ton Ch.

J'ai déchiré l'autre feuille pour qu'elle ait plus de place à sa disposition pour t'écrire.

Écris, je t'en prie.

◆

372

194.

A Breitkopf et Haertel, Leipzig.

Cher Monsieur Haertel,

Je vous envoye votre feuille avec ma signature — et puisque vous me parlez affaires, cela vous conviendrait-il que je vous envoye par Mr Maho mes deux Nocturnes et mes trois Mazurkas (1), *pour la somme de* 600 *francs chaque de ces* 2 *ouvrages ? Dites-le je vous prie à Mr. Maho qui me rendra réponse.*

Je regrette beaucoup d'avoir eu si peu le plaisir de vous voir pendant votre séjour de cette année à Paris — j'espère m'en dédommager à votre prochain voyage.

A bientôt donc — Veuillez présenter mes respects chez vous.

Votre dévoué. Fr. Chopin.

Mardi matin.

◆

363

195.

A George Sand.

Lundi [14 août 1843, Paris].

Me voilà arrivé à onze heures et me voilà aussitôt chez Mme *Marliani, vous écrivant tous deux. Vous verrez Solange* jeudi à minuit, *il n'y avait pas de place ni vendredi ni samedi, jusqu'au mercredi prochain, et cela aurait été trop tard pour tous. Je voudrais déjà être de retour, vous n'en doutez pas, et je suis bien aise que le sort a voulu que nous partions* jeudi ; *donc à* jeudi, *et demain je vous écrirai de nouveau, si vous* permettez.

Votre très humble Ch.

Bouli, je t'embrasse de cœur.

(*Il faut que je choisisse les mots dont je connais l'orthographe*).

◆

(1) Nocturnes, op. 55, et Mazurkas, op. 56, parus en 1844.

196.

A George Sand.
Vendredi [septembre, 1843].

Voici ce que Maurice vous écrit. Nous avons reçu de vos bonnes nouvelles et nous sommes heureux que vous soyez contente. Tout ce que vous faites doit être grand *et* beau *et si on ne vous écrit pas sur ce que vous faites, ce n'est pas parce que cela nous intéresse peu. Maurice vous a envoyé sa boîte hier soir. Ecrivez-nous, écrivez-nous ! A demain. Pensez à vos vieux.*

Ch.

à So[lange]
Maurice va bien et moi aussi.

◆

197.

A George Sand.
[Paris, 26 novembre 1843].

Ainsi vous avez fait vos expertises et vos étables vous ont fatiguée. Ménagez-vous pour votre départ et amenez-nous votre beau temps de Nohant, car nous sommes dans la pluie. Malgré cela, comme j'ai fait venir un coupé hier après avoir attendu le beau temps jusqu'à trois heures, je suis allé chez Rotschild et Shockhausen, et je n'en suis pas plus mal. Aujourd'hui dimanche, je me repose et ne sors pas, mais par goût, non par nécessité. Croyez que nous sommes bien portants tous deux. Que la maladie est loin de moi, que je n'ai que du bonheur devant moi. Que jamais je n'ai eu plus d'espoir que pour la semaine qui vient, et que tout ira à votre gré... Vous nous dites encore que votre palais est écorché, de grâce, ne prenez pas cette drogue. Nous avons bien dîné hier chez M^me^ Marliani. Après quoi les uns sont allés en soirée, les autres aux crayons, et les autres encore au lit.

J'ai dormi dans mon lit, comme vous dans votre fauteuil, fatigué comme si j'avais fait quelque chose pour cela, je crois que ma drogue me calme trop, et je vais en demander à Molin une autre. A demain, nous vous écrirons toujours jusqu'à mercredi. Pensez à vos vieux toujours bien vieux qui ne font que penser à vous autres comme de raison. Maurice est sorti. Encore quatre jours.

Chopin.

◆

198.

A MM. Breitkopf et Haertel à Leipzig.

Moi soussigné demeurant à Paris rue St Lazare Nr. 34. reconnais d'avoir vendu à Messieurs Breitkopf et Haertel à Leiptzig la propriété des ouvrages ci-dessous nommés de ma composition, savoir :

Œuvre 12 *Variations sur des motifs de Loudovic.*
» 15 *Trois Nocturnes.*
» 16 *Rondeau.*
» 17 4 *Mazourkas.*
» 18 *Grande Valse brillante*
» 20 *Scherzo*
» 21 *Deuxième Concerto*
» 22 *Grande Polonaise*
» 23 *Ballade*
» 24 4 *Mazourkas*
» 25 12 *Etudes en deux livraisons*
» 26 *Deux Polonaises*
» 27 *Deux Nocturnes*
» 28 24 *Préludes*
» 29 *Impromptu*
» 30 4 *Mazourkas*
» 31 *Scherzo*
» 33 4 *Mazourkas*

» 34 *Trois Valses L.* 1-3
» 35 *Sonate*
» 36 *Deuxième Impromptu*
» 37 *Deux Nocturnes*
» 38 *Ballade*
» 39 *Troisième Scherzo*
» 40 *Deux Polonaises*
» 41 4 *Mazourkas*
» 42 *Valse*
» 46 *Allegro de Concert*
» 47 *Troisième Ballade*
» 48 *Deux Nocturnes*
» 49 *Fantaisie*
» 52 *Quatrième Ballade*
» 53 *Polonaise*
» 54 *Quatrième Scherzo*

Je déclare avoir cédé cette propriété aux dits Messieurs sans aucune réserve ni limite pour tout temps et tous les pays, exceptés la France et l'Angleterre et reconnais en avoir reçu les honoraires convenues dont quittance spéciale a été faite.

F. Chopin.

Paris, ce 16 décembre 1843.

◆

384

199.

A MM. Breitkopf & Haertel, Leipzig.

Moi soussigné Frédéric Chopin demeurant à Paris rue St-Lazare place d'Orléans, reconnais d'avoir vendu à Messieurs Breitkopf et Haertel à Leipzig la propriété des ouvrages ci-dessous désignés de ma composition, savoir :

a) œuvre 55 Deux Nocturnes pour le piano
b) » 56 Trois Mazurkas » » »

Je déclare que je leur ai cédé cette propriété sans aucune réserve ni limite pour tout temps et tous les pays, exceptés la France et l'Angleterre, et reconnais en avoir reçu les honoraires convenus dont la quittance spéciale a été faite.

F. Chopin.

Paris, ce 16 juillet 1844.

◆

386

200.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant, La Châtre, 27 juillet 1844].

Mon Ame bien aimée,

Je suis enfin à Nohant. De toute la route je n'ai pensé qu'à notre dernière conversation. Tu es toujours aimé ; que Dieu améliore les chances de ta bourse. Tes dernières affaires ont tout autant intéressé la maîtresse de maison que ton *salto mortale* dans ces escaliers. Je t'écris parce que j'ai oublié de te parler de ce feu d'artifice. Ne pourrais-tu pas obtenir pour ma sœur, par ce valet de chambre de Philippe, un coin de fenêtre aux Tuileries. Cela pourrait t'être facile ; aussi bien, si tu as l'esprit libre, facilite à ma sœur la possibilité d'assister à toutes ces histoires. Écris-moi un mot de tes affaires ? Ne m'écris pas longuement, mais seulement si cela va mieux ? Présente mes respects à Enghien, et si tu vois ma sœur envoie-la moi.

Je t'embrasse très cordialement

Ton vieux Ch.

[P. S. de George Sand] :

Eh bien, pauvre gros bêta, tu t'es donc cassé le postérieur, la tête et toutes sortes de choses ? Ne recommence pas ces parties de plaisir. Je t'en supplie. Je prie Dieu pour que tu oublies vite ce mauvais passe-temps et pour que les mau-

vaises chances de la bourse ne t'atteignent pas non plus. Tu es un coureur de dangers de toute espèce. Heureusement il y a un Dieu pour les bons cœurs et les mauvaises têtes. Mon petit Chopin me revient bien portant, mais se désolant de ton derrière fêlé. Dis-nous bientôt que tu n'y prends plus, que tu n'es pas éprouvé de revers, et que tu nous aimes comme nous t'aimons. Mets-moi aux pieds de ton bon ange. Les enfants t'embrassent et moi aussi, dés [que] tu veux bien le permettre.

GEORGE.

◆

188

201.

A AUGUSTE FRANCHOMME.

Château de Nohant, près la Châtre [Indre.]
[1er août 1844].

CHÉRISSIME.

Je t'expédie la lettre de Schlesinger et une autre pour lui. Lis-les. Il désire retarder la publication et je ne puis accepter cela. S'il persiste dans sa résolution donne mes manuscrits à Maho, afin qu'il obtienne que M. Meissonnier les prenne pour le même prix, 600 francs. Je crois qu'il (Schlesinger) les gravera. Ils doivent être publiés pour le 20. Mais tu sais qu'il est seulement nécessaire d'enregistrer le titre maintenant. Je te demande pardon de te déranger. Je t'aime et m'adresse à toi comme à un frère. J'embrasse tes enfants. Mes amitiés à Mme Franchomme. Ton ami dévoué.

Mille compliments de Mme Sand.

F. CHOPIN.

◆

(w.293)

48, Dover Street Piccadilly
1. Juin. 48

Je Vous écrit ces deux mots pour
savoir comment Vous allez et
ce que Vous faites de bon, —
Je ne suis pas encore habitué à
cet air de Londres — et cette éxis-
tence visites dîners et soirées m'est
bien difficile. J'ai craché du sang
ces derniers jours — et je n'ai fait
que prendre du citron et des glaces —
ce qui m'a fait du bien, ainsi
que le repos que je me suis donné
pendants 3 jours. Je connais maintenant
un peu la société de Londres — quantité
de Ladies aux quelles j'ai été presenté
dont les noms me sortent de la tête
aussitôt qu'ils ont été prononcés.

Lettre inédite à un inconnu (1-6-1848).
(Collection de Mademoiselle Denise Adler, Paris).

j'ai donc joué chez la Dss de Sutherland devant la Reine, le Pce Albert, Pce de Prusse, Wellington et tout ce qu'il y a de plus jarré ici – à l'occasion d'un Baptême – (en petit comité de 80 personnes) – j'avais au ce soir Lablache, Mario et Tamburini – la majesté m'a adressé quelques paroles bien gracieuses – Je doute cependant que je retourne jouer à la cour, car voilà un deuil qui commence jusqu'au 22 ou 24 – pour une tante de la Majesté. – Je donne quelques leçons chez moi – On me fait demander de jouer dans quelques salons du monde – cela me rapporte un peu de guinées qui s'en vont malgré toute mon économie – Mon logement seul me coûte maintenant (car une fois installé et mes cartes rendues, on me l'a augmenté) 10 guinées par semaine. Je suis dans un des plus beaux quartiers de Londres c'est vrai – j'ai un grand salon dans lequel 3 pianos – un Pleyel – un Broadwood, un Erard – J'ai un grand escalier – Mme de Marjorin [redacted] qui est ici en passant trouve que cela n'est pas cher – mais je m'en apperçois d'autant plus que mon valet de chambre italien (si jamais il y avait un italien) me gruge en conséquence. Il refuse d'aller avec moi le soir quand je sors en fiacre et non en [redacted] remise. Je suis obligé de souffrir tout cela faute de pouvoir trouver de postérieur.

389

202.

A Auguste Franchomme.
Nohant, 2 août [1844].

Chérissime,

J'étais pressé hier quand je t'ai écrit de t'adresser à Meissonnier par l'intermédiaire de Maho si Schlesinger refuse mes compositions. J'oubliai que Henri Lemoine a payé très cher pour mes études à Schlesinger ; j'aime mieux que mes manuscrits soient gravés par Lemoine que par Meissonnier. Je te donne beaucoup de peine, cher ami, mais voici une lettre pour Lemoine que je t'envoie. Lis-là, et arrange-toi avec lui. Il doit ou publier les compositions ou enregistrer les titres pour le 20 de ce mois. Demande-lui seulement 300 francs par morceau, ce qui fera 600 francs pour les deux. Dis-lui qu'il n'a pas besoin de me payer avant mon retour à Paris. Laisse les deux œuvres pour 500 francs si tu le juges nécessaire. J'aime mieux cela que de les donner pour 600 francs à Meissonnier, comme je t'ai écrit hier sans réfléchir. Si dans l'intervalle, tu as déjà traité avec M. c'est différent, sinon, ne cède rien à moins de 1000 francs. Pour Maho, qui est le correspondant de Haertel (qui me paie bien) tu peux réduire mon prix pour l'Allemagne, sachant que je vends mes compositions si bon marché à Paris. Je te tourmente beaucoup avec mes affaires. Tout ceci au cas où Schlesinger persisterait de ne rien publier ce mois-ci. Demande 800 francs pour les deux œuvres à Lemoine, si tu penses qu'il les donne. Je ne lui indique pas de prix afin de te laisser toute liberté. Je n'ai pas de temps à perdre avant le départ du courrier. Je t'embrasse, cher frère — écris moi une ligne.

Ton dévoué

Chopin.

Mes amitiés à Madame et mille baisers à tes enfants.

◆

203.

A. Auguste Franchomme (1)
Monsieur Aug. Franchommme
Vlle du Roi
à Paris
Rue de Trévise, nº 12

Chérissime, je comptais bien sur ton amitié — aussi la celerité avec laquelle tu m'a arrangé l'affaire Schlesinger ne m'étonne pas du tout. Je t'en remercie du fond de mon cœur et j'attends le moment de pouvoir te rendre ma revanche. Je me figure que tout va bien chez toi — que Mme Franchomme ainsi que tes chers enfants se portent bien et que tu m'aimes comme je t'aime.

t. à toi
F. Chopin.

Madame Sand embrasse ton gros fanfan (2) et t'envoye une bonne poignée de main

Nohant, Lundi 4 août [1844]

◆

(1) (Coll. R. E. André, Paris).

(2) Cette lettre a été publiée, mais incomplètement, par Mme Audley en 1880 dans « Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres ».

Il s'agit du petit René Franchomme, fils d'Auguste, né en 1841. Cet enfant, qui fut un musicien d'une rare précocité, jouait à l'âge de 6 ans sur un petit violoncelle que le luthier Vuillaume (beau-père de d'Alard) avait construit expressément pour lui. On le plaçait sur un piano à queue et la Princesse Marcelline Czartoryska l'accompagnait. Cette scène a été exprimée avec bonheur par le peintre L. Rubio, dans un tableau qui a été gravé. René Franchomme mourut à 19 ans (Notes de M. R. E. André).

204.

A Wojciech Grzymala
[Paris, sans date. Automne 1844].

Je suis arrivé avant hier dans la nuit ; je cours sans discontinuer avec ma sœur et la matinée se passe à ne rien faire. Comment faire pour te voir ? Je les amène aujourd'hui voir Rachel, je serai près de chez toi. Peut-être viendrai-je dans la nuit — ou demain matin. — Ils restent encore lundi et mardi — puis j'irai à Nohant et eux retourneront à la maison. Madame S. t'embrasse cordialement.

Ton vieux
Ch.

◆

205.

A Mlle de Rozières.
Nohant, mardi [1844].

Je vous écris sans dictionnaire pour vous confier *ma lettre pour ma mère. Vous m'en avez avez donné la permission. Je vous remercie d'avance et je vous prie de vous porter bien. Ici on ne va pas mal, excepté les pianos, dont un ne fait rien du tout* (1) *et l'autre très peu. Le* très peu *est le mien bien entendu. Suzanne m'a dit que vous aviez été bien bonne pour mon Nr. 9. Aussi en ai-je une reconnaissance telle que je voudrais pouvoir vous écrire une longue lettre intéressante, pour vous prouver toute ma gratitude. Mais que je sais pas et je me borne à vous serrer la main.*

Fr. Ch.

Vous a-t-on envoyé la Sonate *et la* Berceuse ? *Donnez-nous de vos nouvelles. N'allez pas dans la foule voir les petits nautiques. Soignez-vous et si par hasard il y a une lettre de Varsovie, envoyez la moi. J'envoye la mienne*

(1) Le piano de Solange.

cachetée, mais si vous pouvez y glisser un mot pour Louise, cela lui fera un extrême plaisir. Dites, je vous prie (si vous y pensez) à Mme Etienne qu'elle donne mon adresse aux porteurs de 2 journaux de musique pour me le envoyer ici.

[P. S. de George Sand] :

Mignonne, bonjour, on vous embrasse, on se porte bien, mais on est paresseux en effet. Excepté moi qui fais toujours dans le roman quoique je ne veille plus et que je me promène pas mal. Solange s'habille et se déshabille, elle monte à cheval et en descend. Elle se lève et se couche, elle se gratte, elle baille, elle ouvre un livre et le ferme, elle lisse ses cheveux, elle traite Maurice d'imbécile, enfin elle est très occupée, comme vous voyez, et de si importantes affaires l'empêchent de descendre avant le dessert.

Nous avons encore ici des fièvres typhoïdes, il faut s'y tenir à la garde de Dieu ; je les soigne et j'espère ne pas les attraper. Jusqu'ici personne n'en est mort chez nous.

L'oncle Polite (1) *est très sage. Il vient tous les jours en habit noir à sifflet, en chapeau à la bolivar, en gants de filoselle noire ; le gilet est un peu court, le ventre un peu gros, le teint un peu cuivré. Il a l'air d'un marchand de bœufs endimanché, du reste il ne se grise plus et ne rabache plus. Il dit que jamais il n'a mieux mérité la passion qu'il vous inspire.*

Maurice barbouille, taquine, lèche sa moustache, ricane, roule tortillard, met ses bottes à l'écuyère, sent l'écurie, et vous adore.

Portez-vous bien, vous. Jouez du piano, ayez de belles fleurs, et aimez-nous. Je voudrais vous envoyer de mes œillets et de mes pensées. Jamais on n'a rien vu de si beau, je suppose pourtant qu'il y a encore mieux à Paris. Écrivez-nous. Je vous bige de tout mon cœur.

G. S.

◆

(1) Hypolite Châtiron, demi-frère de George Sand.

395

206.

A Mlle de Rozières.
[Orléans **3** septembre 1844.]

Chère Mademoiselle de Rozières, ainsi nous avons rêvé d'avoir vu Louise. Dieu donne qu'elle retourne bien dans sa famille. Vous étiez on ne peut plus charmante et je ne vous ai pas assez remerciée pour tout votre bon cœur. Je regrette que Maurice n'est pas là. Il me semble qu'il arrivera aujourd'hui comme pour me donner de regrets de ne l'avoir pas attendu. En tout cas, j'ai cru bien faire. Rappelez-lui Varennes, et Marquis. Il est possible qu'il aye une seconde clef avec lui ; ainsi faites-nous dire s'il arrive. S'il y a une lettre de Mme Sand pour moi (ce que je ne peux pas supposer raisonnablement), gardez-la moi, je vous prie. N'oubliez pas aussi cette caisse. Il faut qu'elle soit goudronnée *et couverte de la* trille grasse ; *il paraît que les emballeurs savent cela. Si demain Mr Frank (celui qui demeure au-dessus de moi) n'envoie pas l'*Encyclopédie *et l'Humanité, veuillez je vous prie lui rappeler ces choses. Ecrivez-moi un petit mot. Dieu vous bénira. Vous aimez Louise. Vous me pardonnerez de vous associer à nos affaires.*

Votre dévoué.

Ch.

Orléans. Gaillard était avec le même convoye.

◆

396

207.

A Mlle M. de Rozières.
[Nohant, La Châtre, septembre 1844]

Je n'ai que le temps de vous prier d'envoyer cette lettre pour Vienne, affranchir s'il le faut (il est très possible) car en Autriche ce n'est pas comme partout ailleurs : de vous

remercier pour votre excellente lettre et de vous rappeler la caisse, M. Frank et Mr Duwe, ainsi que de me mettre à vos pieds. Bientôt vous aurez une seconde lettre avec plus de griffonnage.

Si ma lettre tarde d'un jour, elle peut les manquer. On se porte bien ici. Maurice vient d'écrire.

Adieu.

CH.

Samedi

◆

391

208.

A Mlle de ROSIÈRES.

Nohant. Dimanche [1844].

Me voilà encore avec une lettre pour les miens, que je vous confie. Cette hardiesse m'a été permise — aussi je ne vous en demande pas pardon. Agréez en même temps toute ma gratitude pour votre inapréciable bonté avec laquelle vous avez bien voulu assister Louise à Paris.— Nous nous sommes proposé de vous écrire avant hier mais nos premiers jours ici étaient comme nos premiers jours de Paris — un bonheur à faire perdre la tête — ce qui fait que je ne sais si vous comprendrez mon français d'aujourd'hui. J'espère en tout cas que vous comprendrez toute mon amitié pour vous.

CHOPIN.

[P. S. de G. SAND] :

Mignonne, je vous embrasse tendrement en attendant que je vous écrive. Je suis dans le coup de feu de mon roman. J'aurai bientôt fini, et je vous dirai mieux combien je vous aime. Sol vous bige, à vous, à vous de cœur.

G. S.

Malgré tout notre bonheur nous pensons bien souvent à vous chère Mademoiselle de Rosière. Mon mari, avec toute sa modestie possible reste encore bien tranquille, je ne sais

cependant si ça durera longtemps. — il est occupée (sic !) à dessiner ce qui lui fait fermer la bouche. Il vous dit bien des choses et vous rappelle M. Midzinski (?). *Moi je vous embrasse bien tendrement et me recommande à votre bon souvenir.*

◆

397

209.

A Mlle de ROSIÈRES.

Merci pour l'excellente lettre de ma sœur qui supporte Dieu merci assez bien le voyage. Merci aussi pour Mr. Duwe et Mr. Frank, pour lequel je vous envoie un mot, que vous aurez l'obligeance de lui faire tenir de suite, s'il n'a pas encore envoyé ses livres. Autrement gardez sa lettre. Je vous envoie par la diligence l'Humanité de Mr. Leroux que (vous) metterez avec les autres livres et expédierez la caissez le plutôt possible, car il y aura dix jours quand vous recevrez la reconnaissance de la douane et s'il ne vaut pas mieux au lieu de ce qu'il y a là mettre tout simplement : livres d'étude, revues *et* dictionnaire. *Aussi qu'il aye la complaisance de m'écrire si cela va par Dantzig ou Stettin, et comment cela arrivera-t-il à Thorn. S'il ne vaut pas mieux que cela soit par Hambourg* seulement. *Si on a de bonnes relations à Danzig ou Stettin, car je n'aimerai pas que cela se perdit en chemin. Je vous remercie de toutes vos bontés. Solange vous écrira Mme Sand est un peu souffrante aujourd'hui. Elle ne vous dit qu'un bon jour dans ma lettre. Il pleut. On a pris tantôt une leçon sur la nouvelle Sonate de Beethoven.*

Votre collègue

CH.

Nohant, 11 septembre [1844].

◆

398

210.

A sa sœur, Louise Jedrzejewicz.
Nohant, 18 septembre 1844 (1).

Ma Chérie,

Je t'envoie ces petites chansons que tu as entendues un soir. Solange, qui me prie de t'embrasser (elle me l'a rappelé deux fois) a recopié les paroles de mémoire, et moi la musique. J'espère que vous êtes arrivés à bon port, et que vous avez eu de mes nouvelles à Vienne et à Cracovie. Je t'ai envoyé à Vienne la petite chanson que je t'avais promise « Un beau garçon, que voulez-vous » et un mot pour madame Fred. Skarbek à Cracovie. Si tu n'as reçu ni l'une ni l'autre, ce qui est possible, vu l'extrême lenteur de la poste autrichienne, fais-toi envoyer la lettre de Cracovie car j'aimerais que tu la remisses en personne à Mme Skarbek ; tant pis pour la lettre de Vienne, je te récrirai cette chanson. J'ai adressé à *Mr. le Prof. Jedrzejewicz, poste restante.* Je tiens à la lettre de Cracovie. J'ai rêvé de vous aujourd'hui. Pourvu que ce voyage ne t'aie pas trop fatiguée. Écris-moi un mot. Moi je flâne un peu depuis quelques jours. Maurice n'est pas encore là, mais il doit revenir demain ou après demain. Tu te souviens que j'avais prédit, en partant d'ici, que tout notre voyage, en poste était destiné à sauver certaines apparences (2). Aujourd'hui après midi nous avons fait le projet d'aller à Ars. Il y a ici la tante de la maîtresse de maison, avec sa filleule ; elle habite, comme je vous l'écrivais à Vienne, dans votre chambre. Et souvent quand j'y entre, je cherche s'il n'est pas resté quelque chose de vous et je ne vois que ce même emplacement près du canapé où nous prenions ensemble du chocolat, et aussi ces dessins

(1) Cette lettre est écrite en p. s. à une lettre de G. Sand à Louise Jedrzejewicz.

(2) Allusion à une escapade probable de Maurice, fils de George Sand.

que copiait Kalassante. Il y a plus de choses de toi dans ma chambre : sur la table cette pantoufle brodée par toi, enveloppée dans du papier de soie et sur le piano ce petit crayon que tu avais dans ton portefeuille et qui me sert si bien. Je termine car nous partons. Je t'embrasse de tout cœur. Embrasse Kalassante. Dis-lui qu'Hippolyte le salue. Embrasse aussi les enfants.

Écrivez.

Ton vieux Ch.

[Texte de la lettre de Gerges Sand] :

Ma Louise chérie, nous ne vivons que de vous depuis votre départ. Frédéric a souffert de la séparation comme vous pouvez bien le croire, mais le physique a assez bien supporté cette épreuve. En somme votre bonne et sainte résolution de venir le voir a porté ses fruits. Elle a ôté toute l'amertume de son âme, et l'a rendu fort et courageux. On n'a pas goûté tant de bonheur depuis un mois, sans en conserver quelque chose, sans que bien des plaies se soient fermées, et sans avoir fait une nouvelle provision d'espérance et de confiance en Dieu. Je vous assure que vous êtes le meilleur médecin qu'il ait jamais eu, puisqu'il suffit de lui parler de vous, pour lui rendre l'amour de la vie. Et vous, ma chérie bonne, comment s'est passé ce long voyage ? malgré toutes les distractions que votre mari s'imaginait de vous y faire trouver, je suis sûre que vous n'aurez eu de consolation véritable qu'en retrouvant vos enfants, votre mère et votre sœur. Goûtez donc ce bonheur profond de presser dans vos bras les objets sacrés de votre tendresse et consolez-les d'avoir été privés de vous, en leur disant tout le bien que vous avez fait à Frédéric. Dites leur à tous que je les aime aussi et donnerais ma vie pour les réunir tous un jour sous mon toit. Dites leur comme je vous aime, ils le comprendront mieux que vous qui ne savez peut-être pas tout ce que vous valez. Je vous embrasse de toute mon âme, ainsi que le mari et les enfants.

◆

211.

A Auguste Franchomme (1).

Monsieur Aug. Franchomme
Professeur au Conservatoire de musique
à Paris

10, Rue de La Bruyère

[Nohant 20 Septembre 1844]

Chiréssime, Si je ne t'ai pas encore écrit, c'est que j'ai pensé te revoir cette semaine à Paris. Mon depart étant retardé, je t'envoye un mot pour Schlesinger afin qu'il te remette le prix de mes derniers manuscrits c'est à dire 600 francs (dont tu me gardera 100) — J'espère qu'il le fera sans difficulté, — sinon ,— demande-lui de suite un mot de reponse (sans t'indigner) — envoye-le moi — et j'écrirai à l'instant directement à Mr Léo (2) pour qu'il te fasse remettre avant la fin du mois le 500 fr. que tu a eu l'amitié de me prêter.

Que te dirai-je ? — Je pense souvent à notre dernière soirée passé avec ma chère sœur. Quelle était heureuse de t'entendre ! — Elle m'en a écrit depuis de Strasbourg en me priant de la rappeler à ton souvenir ainsi qu'à celui de Madame Franchomme.

— J'espère que vous êtes tous bien portants — et que je vous retrouverai tels. — Ecris-moi et aime-moi comme je t'aime.

ton vieux
Chopin.

(1) Coll. R. E. André, Paris.

(2) M. Auguste Léo, banquier, dont les bureaux étaient rue Louis le Grand nº 11 ; très obligeant par les artistes, il prêta plusieurs fois de petites sommes à Chopin dans l'embarras. C'est à lui qu'est dédiée la 8e Polonaise (op. 53).

Mille amitiés à Madame.
J'embrasse tes chérs enfants.
Mille choses de la part de Madame Sand.

Ch. d. Nohant, 20 sept. 1844

Je travaille un peu

Ch.

Je t'envoye aussi un reçu pour Schl.
Que tu lui rendra pour de l'argent seulement.
Encore une fois, — ne t'inquiette pas s'il fait des façons, — Je t'embrasse

Ch.

◆

212.

A George Sand.
(Paris, le 23 septembre 1844).
Lundi 4 h. 1/2.

Comment vous trouvez-vous ? Me voilà à Paris. J'ai rendu votre paquet à Joly . Il a été charmant. J'ai vu Mlle de Rosières qui m'a fait déjeuner. J'ai vu Franchomme et mon éditeur. J'ai vu Delacroix qui garde *sa chambre. Nous avons causé pendant deux heures et demie musique, peinture et surtout vous. J'ai arrêté ma place pour jeudi ; je serai vendredi chez vous. Je vais à la poste, puis chez Grzymala, puis chez Leo. Demain j'essaye des sonates avec Franchomme. Voici une feuille de votre jardinet. Grzymala vient d'entrer, il vous dit bonjours et vous écrit deux mots. Je ne dis plus rien, seulement que je me porte bien et suis votre fossile le plus fossile.*

Je n'oublierai aucune commission. Je vais chez la princesse.

Embrassez vos chers fanfi de ma part. Czart[oryski] avec Grzym[ala].

Chopin.

◆

213.

A Mlle de Rozières.
Nohant, 22 octobre [1844].

Voici encore une lettre pour Varsovie. J'abuse de votre bonté. Je vous dirai tout cela mieux de vive voix. Ma sœur m'a écrit très à la hâte et me prie de vous dire combien elle vous aime et qu'elle va vous écrire. Elle envoye son fils au collège. Et vous m'envoyez certainement au diable parce que que je vous ennuie de ma correspondance. Cela ne m'empêchera pas de vous prier encore que si vous voyez Franchomme, vous ayez la complaisance de lui dire qu'il m'écrive, s'il a reçu les manuscrits pour Leo (c'est à dire une lettre). Je vous prie de vous porter bien. Ici on est pas mal, mais pas d'exagération en santé. Le mois prochain j'aurai l'honneur de vous faire ma révérence en personne ; en attendant, veuillez agréer je vous prie tout ce que l'on dit à la fin d'une lettre quand on est capable d'avoir un livre avec des modèles épistolaux.

Ch.

Personne d'autre ne vous écrit. On vous embrasse et on attend de vos nouvelles.

◆

214.

A Mlle de Rozières.

Je ne vous ai pas donné depuis longtemps de nos nouvelles parce que j'ai pensé vous voir bientôt. Les projets étant modifiés, je vous écris encore en deux mots avant mon départ pour Paris, en vous priant de vouloir bien vous charger de la lettre pour ma mère. J'espère que votre santé est tout à fait rétablie et que vous ne faites pas comme Donna Sol(ange) qui est depuis quelques jours un peu souffrante. Elle dit qu'elle vous écrira bientôt.



Auguste Franchomme, Dessin de J. Massaud.
(Collection R. Et. André, Paris).

Veuillez, je vous prie, faire savoir au portier du N° 9 que je serai dans quelques jours à Paris. Veuillez aussi faire de suite à Perricher une paire de rideaux en mousseline unie pour mon salon, si les miens sont trop usés. Seriez-vous assez bonne pour vous en assurer ?

Acceptez d'avance tous mes remerciements. A bientôt j'espère.

CH.

Ma sœur m'écrit dans ses lettres mille tendresses pour vous. Amusez-vous avec Bach pour moi.

Nohant, 31 octobre 1844.

◆

404

215.

A sa sœur, LOUISE JEDRZEJEWICZ,
Nohant, le 31 octobre 1844.

A LOUISE.

MA CHÉRIE. — Enfin, vous êtes ensemble. J'ai reçu tes deux lettres de Vienne et de Cracovie. Mlle Muller m'a écrit qu'elle était heureuse d'avoir fait ta connaissance. Elle est bien brave, n'est-ce pas ? Mme Szaszek aussi. Dommage que Mme Diller et Dessauer n'y eussent été. Si Mlle Muller vient maintenant à Paris, elle m'attendra quelque temps ; je resterai encore ici sûrement quelques semaines. Les feuilles ne sont pas encore toutes tombées, mais elles ont jauni ; il fait beau depuis une semaine ; la maîtresse de maison en profite pour faire toutes sortes de plantations et d'aménagements dans la cour où, si tu te rappelles, il fut dansé. Il y aura une grande pelouse et des massifs de fleurs. Il y a aussi le projet de percer une porte dans la salle de billard, en face de la porte qui donne dans la salle à manger ; elle donnerait accès dans une serre (une orangerie comme on dit chez nous)

que l'on doit construire. J'ai reçu très opportunément ta lettre de Cracovie. Scipion m'a bien amusé ; mais tu ne me dis pas si tu as trouvé dans ma lettre de Cracovie le mot pour madame Skarbek. N'oublie pas de me l'écrire. Tes enfants aussi sont certainement guéris. Écris-moi ce que tu sais du docteur de Dominique et des mains de madame Titus. Sol[ange] est un peu souffrante aujourd'hui, elle est dans ma chambre et me prie de te saluer cordialement. Son frère (la politesse n'est pas son fort, alors ne t'étonne pas s'il ne m'a rien fait dire à ton mari pour cette machine à cigares) part le mois prochain pour quelques semaines pour voir son père et emmène son oncle pour qu'il ne s'ennuie pas. Le manuscrit que j'ai remis n'est pas encore imprimé et il y aura peut-être un procès. Si nous en arrivons là, ce sera tout à notre avantage et en tout cas un désagrément qui ne sera que momentané. Tu te rappelles, comme lorsque nous allions en promenade par Vic (sur la route de Châteauroux), la maîtresse de maison s'arrêtait parfois pour visiter une femme malade. On n'a pas pu la sauver, et il y a quelques jours on l'a enterrée au cimetière, près du jardin, tandis que ses filles pleuraient. Et aussi celle que Sol[ange] visitait, elle n'a pas survécu. Tu te souviens que j'étais sorti de voiture un jour, à Paris, sur la place où il y a une colonne, afin d'aller au ministère des finances pour une affaire que j'avais avec un très vieil ami de cette maison. Le lendemain il est venu me rendre visite. C'est le plus vieux et le plus digne ami du père et de la mère de la maîtresse de maison. Il assista à sa naissance, il enterra sa mère et faisait vraiment partie de la famille. Eh bien, en revenant de dîner avec un de ses amis, député, il est tombé dans l'escalier et il est mort en quelques heures. Ce fut un coup terrible pour eux, car ils l'aimaient beaucoup. En un mot depuis que je t'ai vue, plus de tristesses que de joies. De Rozières dans chaque lettre parle de toi avec mille *tendresses* ; aujourd'hui ma lettre lui sera remise et je lui dirai de ta

part mille compliments, car elle les mérite. N'est-il pas vrai qu'elle est serviable ? Dis à Nowakowski que je l'aime comme toujours. Je ne connais pas encore son quintette, mais je l'ai commandé. Qu'il m'écrive parfois un mot. Le brave Franchomme m'a écrit ; ils ont beaucoup de cœur pour toi, lui et sa femme. Comme je pense précéder la maîtresse de maison de quelques jours à Paris avec Jean, alors ne vous préoccupez pas des traversins, des oreillers ni de rien de pareil. Il faudra de nouveau nettoyer et arranger tout à la maison en prévision de l'hiver, comme d'habitude. Donne-moi le numéro de ta maison.

Embrasse les enfants et ton mari.

Ton vieux.

La maîtresse de maison t'embrasse ; tu sais combien ils t'aiment, ils te l'ont écrit.

Ici l'ours a remonté dans l'estime générale.

◆

406

216.

A Mlle de Rozières.

[Nohant, estampille postale : La Châtre, 14 novembre 1844].

Comme vous avez désiré que je vous prévienne de mon arrivée, je m'empresse de vous faire savoir que j'aurai le plaisir de vous saluer à Paris dimanche (à midi 1/2 je crois). La diligence qui me mènera est celle de Bourges, Laffite et Comp. St Honoré. *Je ne sais pas au juste à quelle heure arrivent ces voitures, mais toujours dans la journée ayez la bonté de faire faire du feu chez moi, et faites prier Mme Durand de faire une exception en ma faveur le* dimanche *et venir me voir après* 1 *heure. Je vous remercie d'avance pour tout cela et je vous dis au revoir cette fois-ci.*

Bonjour, Bonjour, Bonjour.

Ch.

Jeudi matin.

Ici tout va bien et il fait beau.

◆

217.

A Mlle de Rozières.
[Nohant], jeudi 20 [novembre 1844].

Lundi ou mardi soir, je vous remercierai de vive voix pour toute votre obligeance. La lettre de Valenciennes est en effet de mon compatriote. Je vous envoye en échange une de Louise et je garde mes compliments pour mon arrivée ; à Lundi *donc ou* mardi.

Ici tout va bien. On partira bientôt après moi. On vous dit mille choses.

◆

218.

A George Sand.
Lundi, 3 heures , [2 décembre 1844].

Comment chez vous ? Je viens de recevoir votre excellente lettre. Il neige ici tant que je suis bien aise que vous ne soyez pas en route et je me reproche de vous avoir pu susciter peut-être l'idée du voyage en poste par ce temps-là. La Sologne doit être déjà mauvaise, car il neige depuis hier matin. Votre décision d'attendre quelques jours me paraît la meilleure et j'aurai plus de temps à vous faire chauffer vos appartements. L'essentiel, c'est de ne pas vous mettre en route par ce temps, avec des perspectives de souffrances. Jean a mis vos fleurs dans la cuisine. Votre jardinet est tout en boules de neige, en sucre, en cygne, en hermine, en fromage à la crème, en mains de Solange et dents de Maurice. Les fumistes viennent de venir, car je n'osais pas faire beaucoup de feu sans eux.

Votre robe est en levantine noire, tout ce qu'il y a de meilleur. Je l'ai choisie *selon vos ordres. La couturière l'a emportée avec toutes vos instructions. Elle a trouvé l'étoffe bien belle, simple, mais bien portée. Je crois que vous en serez contente. La couturière m'a paru bien intelligente.*

L'étoffe a été choisie parmi dix autres, etle est de neuf francs le mètre, ainsi tout ce qu'il y a de meilleur en qualité, elle sera, à ce qu'il paraît, excellente ; tout a été prévu du côté de la couturière qui veut *bien faire.*

Il y a ici beaucoup de lettres pour vous. Je vous envoie une qui me paraît être de la mère de Garcia. Il y a une des Colonies, *une de la Prusse* à Mme Dudevant, née Francueil, *que je vous enverrais aujourd'hui si elles étaient moins grandes. Je vous les enverrai, si vous les voulez. Il y a tout plein de journaux (*l'Atelier, le Bien public, le Diable*), quelques livres, quelques cartes, entre autres celle de M. Martins.*

J'ai dîné hier chez Franchomme, je ne suis sorti qu'à quatre heures, à cause du mauvais temps et j'ai été le soir chez Mme Marliani. Je dînerai aujourd'hui chez elle avec Leroux, m'a-t-elle dit, si la séance du procès de son frère qui doit être plaidé aujourd'hui finit de bonne heure. J'ai trouvé les Marliani assez bien portants, sauf le rhume. Je n'ai vu ni Grzymala, ni Pleyel, c'était dimanche. Je compte aller aujourd'hui les voir, si la neige cesse un peu. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas trop avec vos paquets. A demain une nouvelle lettre, si vous permettez. Votre toujours plus vieux que jamais, et beaucoup, extrêmement, incroyablement vieux.

Ch.

Et puis voilà !
A vos enfants.

Franchomme a passé la matinée avec moi. Il est bien bon pour moi. Il se met à vos pieds. Je reçois à l'instant une lettre qui me paraît de Delatouche, et je la joins.

◆

409

219.

A George Sand (1).

Jeudi 3 heures, [5 décembre 1844].

Je viens de recevoir votre excellentissime lettre et je vous vois toute tracassée par vos retards. Mais par pitié pour vos amis, prenez patience, car vraiment, nous serions tous peinés de vous savoir en chemin par ce temps-là et pas en parfaite santé. Je voudrais que vous n'ayez des places que le plus tard possible, afin qu'il fasse moins froid ; ici c'est fabuleux, tout le monde prétend que l'hiver s'avance beaucoup trop brusquement. Tout le monde, c'est M. Durand et Franchomme, que j'ai vu déjà ce matin, et chez lequel j'ai dîné hier au coin du feu dans ma grosse redingote et à côté de son gros garçon. Il était rosé, frais, chaud et jambes nues. J'étais jaune, fané, froid, et trois flanelles sous le pantalon. Je lui ai promis du chocolat de votre part. Vous et le chocolat c'est synonyme maintenant pour lui. Je crois que vos cheveux qu'il racontait être si noirs sont devenus dans son souvenir couleur chocolat. Il est drôle tout plein et je l'aime tout particulièrement. Je me suis couché à dix heures et demie, Mais j'ai dormi moins fort que la nuit après le chemin de fer.

Que je suis fâché que vos plantations soient finies ; j'aurais voulu que vous ayez quelque chose à faire en sabots et dehors car malgré le froid et le glissant ici il fait beau. Le ciel est pur et ne s'embrume que pour laisser tomber un peu de neige. J'ai écrit à Grzym. Il m'a écrit, mais nous ne nous sommes pas encore vus. J'étais cependant chez lui, mais il est introuvable.

Je sortirai comme toujours porter cette lettre à la Bourse, et avant d'aller chez M^lle de Rozières, qui m'attend à dîner, j'irai voir M^me Marliani que je n'ai vue ni hier ni avant, hier, je ne suis pas allé non plus chez Mme Doribeaux,

(1) Au-dessus de la première page, Chopin écrit : « Ne souffrez pas, ne souffrez pas. » (Note de Wl. Karénine).

car je suis sans beaux habits, ce qui fait que je ne ferai pas des visites inutiles Mes leçons ne sont pas encore en train. Primo *je viens de recevoir seulement un piano.* Secunde, *on ne sait pas encore trop que je suis arrivé et je n'ai eu qu'aujourd'hui quelques visites intéressées. Cela viendra peu à peu, je ne m'en inquiète pas.*

Mais je m'inquiète de vous savoir quelquefois impatientée, et, je mets mon nez à vos pieds pour vous prier de vous armer d'un peu d'indulgence pour les voituriers qui ne vous rapportent pas de réponse de Châteauroux, et pour des choses semblables. A demain.

Je vous envoie une lettre pour vous éveiller mieux encore.

Je pense qu'il fait matin et que vous êtes dans votre robe de chambre, entourée de vos chers fanfi que je vous prie de bien vouloir embrasser de ma part, ainsi que de me mettre à vos pieds. Pour les fautes d'orthographe, je suis trop paresseux pour voir dans Boiste.

Votre momiquement *vieux.*

Jean nettoie en ce moment le salon. Il est fort occupé des glaces et il y met le temps.

Ch.

◆

220

A M^lle de Rozières.

[Paris sans date, automne ou hiver 1844].

Si vous êtes paresseuse c'est mauvais et je vous gronderai ce matin, mais à 1 h. 1/2 si vous permettez, au lieu d'une heure, et au N° 5. Je ne crois pas pouvoir sortir par cette glissade. Ici on dort, sans cela on vous ferait dire mille tendresses.

à tantôt

Ch.

◆

221.

A Mlle de Rozières.

[Paris, décembre 1844].

Dimanche soir

Vous aurez demain une lettre de Chenonceau. Comme il y aura une dedans pour moi (on me l'a annoncé et j'ai oublié de vous le dire) ayez la bonté de dire à Mirtile ou à votre concierge de me l'apporter sitôt qu'elle arrivera chez vous. Cela sera vers 2 h. 1/2. Il y sera question du jour définitif du départ.

Votre dévoué

Ch.

◆

222.

A Wojciech Grzymala.

Nohant, mercredi [le 25 mai 1845].

Mon Ame,

Je t'en prie, mets cette lettre pour Solange à la petite poste et la lettre aux miens à la Bourse. Viens, ne serait-ce que pour que je ne t'ennuie plus avec mes commissions. Ici on a mal de tête depuis que le chemin de fer dépose les gens à Orléans dans la boue au lieu de les déposer dans la rue. Quant à moi, je me porte bien, mon pistolet aussi.

Je t'embrasse très cordialement.

Ch.

Écris.

[P. S. de George Sand] :

Mon gros vieux, porte-toi bien, aime-nous, viens nous voir. Jette ce mot à la poste pour ma fille. Nous t'aimons, et nous t'embrassons.

◆

223.

A Wojciech Grzymala.

[Sans indication de lieu ni de date].

Mon cher Ami,

Demain jeudi chez moi à *5* h. *3/4* ou à *6* heures au café doré (*de la cité*) en cabinet. Nous irons ensuite chez M. Marl[iani].

En ce qui concerne l'Aurore, elle était hier noyée dans la brume — aujourd'hui j'espère qu'il y aura du soleil et je t'enverrai un mot avant le soir.

Que Dieu te garde.

Ton vieux.

Mercredi matin. Fr.

◆

224.

A Wojciech Grzymala.

[Écrit au crayon, sans indication de lieu ni de date].

Remis à lundi. Je ne pouvais partir aujourd'hui. La princesse Marc. et la princesse Adam sont arrivées. Viens, si tu le peux, partager avec moi mon maigre repas.

Ch.

◆

225

A Auguste Franchomme (1)

[Paris, vers 1845].

[Carte de visite glacée, dite « porcelaine » avec petite bordure noire et l'adresse] (2) :

F. Chopin

9, place d'Orléans (3)

(1) Coll. R. E. André, Paris.

(2) La petite bordure noire de cette carte permet de penser qu'elle date de l'année qui a suivi la mort de Nicolas, père de Chopin (mai 1884). Chopin fut très malheureux de n'avoir pas revu son père, qu'il avait quitté 14 ans auparavant.

Voici à ce sujet une lettre où George Sand, qu'on a souvent accusée

Cher ami, Viens me voir à 1 h. au N° 9. M^lle Stirling (1) *est chez moi et voudrait te parler pour ses leçons.*

Mes respects à M^me.

◆

226

A Etienne Witwicki.

[Paris, Pâques, 1845.]

Mon Ame bien aimée,

Tu m'as beaucoup manqué cet été. J'aurais pu beaucoup pleurer avec toi. J'ai souvent pensé à écrire à Graefenberg, mais cela s'est terminé par une intention — cela devenait impossible dès que j'avais la plume en main —

de manquer de cœur, montre la part qu'elle prenait à la douleur de son ami :

Mon cher Monsieur Franchomme.

Notre pauvre Chopin vient d'apprendre la mort de son père. Il veut rester enfermé aujourd'hui, mais moi, je vous prie bien de venir le voir demain, car vous êtes une des deux ou trois personnes qui pouvez lui faire du bien. Moi, je souffre trop de son chagrin : je n'ai pas la force de le consoler.

à vous de cœur

George Sand.

Dimanche matin.

(3) La Place d'Orléans, ou Square d'Orléans, avait son entrée rue Saint-Lazare, n° 34. De nombreux artistes y habitaient, entre autres Zimmermann (1785-1853) qui fut professeur de piano au Conservatoire de Paris de 1816 à 1848, et M^me Marliani, femme d'un réfugié espagnol, grande amie de George Sand et sa correspondante attitrée. Elle demeurait au n° 7. George Sand vint s'établir au n° 5 et Chopin au n° 9 : ils prenaient leurs repas en commun chez M^me Marliani.

(1) Miss Jane Wilhelmina Stirling (1854-1859) riche et charmante Écossaise qui habita Paris pendant plusieurs mois chaque année, à partir de 1840. Elle avait aussi une maison de campagne à St-Germain-en-Laye où elle invitait souvent des artistes et notamment Franchomme avec les siens (Notes de M. R. E. André).

plus que la paresse, ma vie pleine de soucis est la cause que la lettre de madame Sand part avec une semaine de retard.

Que te dire — que demain il y aura un grand bénit de Pâques chez le prince Cz[artoryski] — que Mick[iewicz] ne fait pas de cours cette année. — On dit qu'ils ont écrit en faisant des excuses à Sa Majesté. Mais le plus triste c'est qu'ils ont fait faire à *2* (dont Pilichowski, paraît-il) un acte par devant notaire, au terme duquel ils se livrent à Towianski, comme sa chose, comme des esclaves — n. b. ils n'engagent pas leurs enfants — mais ils s'engagent pour toute leur vie. — Peut-on imaginer plus grande folie. Mick[iewicz], n'est plus dans les mêmes termes qu'avant, avec Tow[ianski]. — Ce dernier prétend qu'ils ont exagéré, qu'ils vont trop loin. En un mot c'est la discorde — alors ce sera bientôt sans doute la fin, une triste fin. — En dehors de cela, tout va comme par le passé. Je regrette que tu ne puisses entendre ce soir avec nous et Delacroix, au Conservatoire, la Création du Monde de Haydn. — C'est seulement la deuxième fois que nous allons au concert cette année — notre premier concert fut avant hier le Requiem de Mozart. — Grotkowski viendra chez moi aujourd'hui te chanter (1) et certains autres chants qu'il ne connaît pas — (pour toi de vieux chants) — Ma chère vieille Louise t'a cherché partout à Vienne en revenant à Varsovie. — Elle me demande toujours de tes nouvelles. Maman a passé un hiver médiocre. — Elle est fatiguée et elle a vieilli. — Il est possible que nous nous reverrons encore quelque part. Je n'ai pas besoin de te rappeler la qualité de son âme — tu connais sa bonté — et tu peux imaginer quel bien m'ont fait ses lettres. — J'ai vu Zaleski une fois, il a été assez aimable pour me faire une visite — moi je le verrais volontiers plus souvent. — Il avait assez bonne mine. — Grzym[ala] est plus jeune que jamais — il

(1) Allusion aux chants mis en musique par Chopin sur des paroles de Witwicki.

danse comme s'il avait *20* ans. Il fait plus froid que jamais; c'est le premier jour qu'il n'y a pas de neige dans le jardin. Le printemps nous a oublié — Toi, porte-toi bien — que cette année te soit salutaire. Aime-moi bien comme je t'aime, quoique je ne te vaille pas.

Ton vieux Ch.

◆

139

227.

A Wojciech Grzymala.
[Nohant, 8 juillet 1845].

Mon Ame,

Je sais par une lettre de Léon qui m'écrit au sujet de mon éditeur de Berlin que tu te portes bien ; — je vois que tu es toujours le même, aimé même de ceux qui te connaissent depuis peu. — Tu es certainement encore par la pensée sur les bord du Rhin — sinon dans les affaires jusqu'au cou — écris-moi pourtant un mot sur toi. — Est-il vrai et quand pourrons-nous espérer de t'avoir ici ? La campagne est belle maintenant, mais pas autant qu'il y a quelques semaines. Il y eut de grands orages et des averses. Les fleuves et même de petits ruisseaux ont débordé. Les plus anciens ne se rappellent pas pareilles inondations. Des moulins ont été détruits et des ponts arrachés. Viardot qui est venu chercher sa femme ici il y a quelques semaines, est revenu à Paris pressé par le danger, et il y a seulement quelques jours, Suzanne lui a ramené sa femme. Je ne leur ai rien donné pour toi, mais j'ai prié Suzanne de prendre de tes nouvelles. Donne-toi, je t'en prie, quelque vacance ou découvre, si c'est possible, des affaires à Château. Tu feras très bien — et tu feras plaisir entre autres à ton vieil ami qui t'est toujours dévoué

à Toi
Ch.

Mes respects au prince et à la princesse. Tout le monde ici est assez bien portant. La maîtresse de maison écrit un nouveau roman.

◆

442

228.

A sa Famille.
[Nohant, le 18 juillet 1845].

Mes bien chers,

Il y a près d'un mois que nous sommes ici. Madame Viardot est arrivée avec nous ; elle est restée trois semaines. Nous nous portons tous admirablement ; à la campagne cependant il y eut quelques fièvres. Le mari de Françoise (Louise peut-être se le rappelle) a été malade presque tout l'hiver, il est maintenant sur pieds. Le temps nous favorise mais lorsque nous sommes arrivés il y eut de forts orages. L'Indre a tellement débordé qu'à Montgioray, Châtiron (le frère de la maîtresse de maison) eut son jardin et sa maison inondés. Viardot qui était venu chercher sa femme ne put la ramener, car toutes les routes jusqu'à Châteauroux étaient inondées ; l'endroit où nous allions souvent promener et d'où on a un si beau point de vue était inaccessible. Cela dura peu ; il y eut beaucoup de dégâts dans les près, mais ils ont déjà tout oublié. Je ne suis pas fait pour vivre à la campagne, mais je profite du bon air. Je ne joue pas beaucoup, parce que le piano est désaccordé ; j'écris encore moins et c'est pourquoi vous n'avez rien reçu de moi depuis si longtemps. Je pense que vous êtes tous à la campagne ; que Bartososko Antolosco a oublié sa maladie ; que Louise suive les conseils, de Marjolin et qu'elle ne se fatigue pas. Dites-lui que le manuscrit du roman que nous lisons m'a été donné pour elle, à titre d'autographe ; qu'avant mon départ, j'ai vu Gutm[an] qui m'a beaucoup mieux plu à son départ ; je lui ai dit de vous embrasser tous. A vrai dire, c'est

un brave homme. Chère Isabelle, qu'elle se distraye un peu après toutes ses inquiétudes sur la santé de son mari ; qu'elle batte Kalassante, c'est lui le plus fort et il peut supporter des commissions de ce genre. Je me sens bizarre ici cette année ; souvent le matin je vais jeter un coup d'œil dans la chambre à côté, mais il n'y a personne. Parfois un ami y habite, qui vient passer quelques jours ; c'est pourquoi je ne bois plus de chocolat le matin, et j'ai placé le piano autrement : près du mur où il y avait un sofa et une petite table, auprès de laquelle Louise brodait mes pantoufles tandis que la maîtresse de maison travaillait à autre chose. Au milieu il y a le bureau sur lequel j'écris, à gauche, quelques-uns de mes papiers à musique, monsieur Thiers et des poésies (parmi lesquelles la petite moustache) (sic) ; à droite, Cherubini ; devant moi, cette montre à répétition que vous m'avez envoyée dans son écrin (elle indique *4* heures) ; des roses, des œillets, une plume et un morceau de cire à cacheter qu'avait laissé Kalassante. Je suis toujours d'un pied chez vous, de l'autre dans la chambre à côté où travaille la maîtresse de maison, et pas du tout chez moi en ce moment, mais comme d'habitude dans quelque espace étrange. Ce sont sûrement des *espaces imaginaires*, mais cela ne me fait pas honte ; n'est-ce pas chez nous que naquit ce proverbe — « qu'il se rendit au couronnement dans son imagination » et moi je suis aveuglément un vrai Mazoure. C'est pourquoi, sans aller plus loin, j'ai écrit trois nouvelles mazurkas (1) qui paraîtront sans doute à Berlin, car elles me sont demandées par un ami, un brave garçon, savant musicien nommé Stern dont le père possède un magasin musical. J'ai reçu aussi une invitation d'un comité constitué pour élever un monument à Beethoven (à Bonn sur le Rhin), pour assister à son inauguration. Vous me voyez y aller ;

(1) Mazurkas en la mineur, en la bémol majeur et en la fièvre mineur, op. 59, parus chez Stern.

si encore vous étiez quelque part à proximité, peut-être me mettrais-je en mouvement. Mais ce sera pour l'année prochaine. Car je ne sais si je vous ai écrit que la princesse Obreskow qui aime beaucoup la musique et me témoigne beaucoup de cœur, traversera vos régions et doit m'amener à son retour dans sa voiture, cet automne, ma petite Maman ; ensuite il faudra qu'au printemps vous arriviez aussi, filles, gendres, petits enfants. Elle est vraiment très aimable pour moi cette dame et très sincèrement ; d'ailleurs j'ai dû déjà vous écrire combien elle a été aimable pour moi ; je dois toutefois vous avouer que ses chers projets m'ont beaucoup amusé. Si vous la voyez, assistez-là de tout cœur, car j'ai toujours eu bien des preuves de sa bonté et je l'aime beaucoup. Elle aime extraordinairement la musique. Sa fille, la princesse Soutzo, est mon élève. En un mot c'est une très respectable dame (quoique elle puisse paraître trop vive extérieurement). Madame Viardot m'a dit qu'elle vous rendra aussi visite lorsqu'elle passera dans votre ville. Elle m'a chanté un chant espagnol de sa composition, qu'elle a composé l'année dernière à Vienne ; elle m'a promis de vous le chanter. J'aime beaucoup ce chant et je doute qu'on puisse entendre ou imaginer quelque chose de plus beau dans ce genre. Ce chant nous réunira ; je l'ai toujours entendu avec ravissement,

Ma sonate et la berceuse ont déjà paru. A propos de la berceuse, il me vient à l'idée le genre de personne que désirait Louise ; quoique ce soit bien difficile, ce n'est pas impossible ; il m'est souvent arrivé d'en parler autour de moi et peut-être trouvera-ton quelque chose. Que vous dire de Paris ? Avant mon départ, madame Hofmann était très mal et l'on craignait pour elle. J'espère qu'elle va mieux car Albert ne m'a rien écrit. Il m'a rapporté seulement ce qu'ont aussi publié les journaux sans donner les noms, qu'il était notamment arrivé un accident analogue à Victor Hugo. Mr Billard (*peintre d'histoire*, pas trop à son affaire), lui-même pas très beau, avait une

jolie femme que séduisit monsieur Hugo. Monsieur Billard surprit sa femme avec le poète, si bien qu'Hugo pour avoir la paix, provisoirement du moins, dut montrer son insigne de pair de France à celui qui voulait l'arrêter. Monsieur Billard voulut faire un procès à sa femme, mais tout se termina par une séparation tacite. Hugo est parti soudainement pour quelques mois en voyage. Madame Hugo (magnanime) a pris sous sa protection madame Billard ; quant à Juliette (actrice célèbre il y a plus de *10* ans au théâtre de la Porte St-Martin, et que Hugo entretient depuis longtemps, en dépit de madame Hugo, de ses enfants, de sa poésie et de la moralité familiale), elle est partie avec lui. Les mauvaises langues à Paris sont ravies d'avoir de quoi parler ; aussi bien l'histoire est amusante. Ajoutez que Hugo frise la cinquantaine et qu'il affiche en toute occasion des airs importants et supérieurs au monde entier. Donizetti est arrivé à Paris, où il doit passer l'été et écrire un nouvel opéra. Donizetti, l'auteur de Lucia, de Don Pasquale, de la Favorite, etc. Lamartine est avec sa femme à Néris ; ville d'eau la plus rapprochée, à une demi-journée de voyage, où était Méry qui se trouve encore sûrement chez Priesnitz dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis longtemps. On fait à Châteauroux de grands préparatifs pour un bal en l'honneur du prince de Nemours qui s'y trouvera de passage pour se rendre à Bordeaux. Les *sauvages indiens* (Ioways) se sont déjà embarqués au Havre sur le « *Versailles* ». La femme de l'un de ces Indiens (nommé *Schinta-yi-ga*, « *petit loup* »), et qui s'appelait, elle, *Oke-wi-mi*, en français « *l'ours femelle qui marche sur le dos d'une autre* », est morte (pauvre créature) *du mal du pays* ; on lui élève un monument au cimetière de Montmartre (là où est enterré Jeannot). On l'a baptisée avant sa mort et l'enterrement se fit à la Madeleine, dans sa paroisse ; le monument, assez spécial, doit être excécuté par monsieur Préault, sculpteur assez connu et monsieur Lassus, architecte. Il sera composé d'un bloc de pierre autour

duquel serpente une plante en bronze dont la fleur à la cîme du monument est cueillie par un *fantôme* (sans doute le *mal du pays*) ; sur les côtés, des bas-reliefs en bronze doré figureront les paysages de leurs *montagnes rocheuses*, les rives du Missouri, etc., leurs coutumes ; enfin des vers d'Antony Deschamps seraient gravés dans la pierre. J'espère que voilà bien des nouvelles. Dites au petit Bartek, que le télégraphe électrico-magnétique entre Baltimore et Waschington donne des résultats extraordinaires. Il arrive fréquemment que sur un ordre donné à Baltimore à *1* heure de l'après-midi, des marchandises et des paquets soient prêts à partir à *3* heures à Washington ; et les petits paquets commandés à *4* heures *1/2* sont expédiés par le *convoi* de *5* heures de Waschington et arrivent à 7 h. *1/2* à Baltimore. *75* milles anglaises, *25* françaises, est-ce assez rapide !!! Il y a déjà un an que nous nous sommes rencontrés avec les Jedrzejewicz et c'est passé aussi vite que sur un fil électrique ! Si ma lettre ne se tient pas, c'est que j'y ajoute chaque jour une phrase. Hier j'ai été interrompu par Sol.[ange] pour jouer à *4* mains avec elle ; aujourd'hui, pour aller voir couper un arbre, l'un de ceux qui se trouvent près du pavillon où habitait Chaigne, dans le jardin près de la route où descendirent les Jadrzejewicz. L'arbre avait gelé, alors il a fallu l'abattre... J'ai reçu aussi des lettres de Franchomme et de mademoiselle de Rozières qui surveille mon appartement. Franchomme m'écrit que Habenek part pour assister à l'inauguration du monument à Bonn, que Liszt a écrit une cantate qui y sera exécutée sous sa direction. Spohr y dirigera un grand concert qui aura lieu le soir ; il y aura trois jours de musique. *A propos* de monuments, on en élève un à Lesueur (le musicien, à Abbeville, où il est né. Lesueur était chef d'orchestre de Napoléon (membre de l'Institut) et professeur au Conservatoire. M. Elsner le connaissait bien et m'a donné une lettre pour lui, lors de mon départ pour Paris. C'était un homme digne et éclairé ; il est mort il y a dix ans avant

Paer et Cherubini ; il n'était pas très vieux. Puisqu'il est question de monuments, la statue équestre du duc d'Orléans (qui se tua en descendant de voiture) sera terminée dans quelques jours. Elle sera en bronze d'Alger, ainsi que les bas-reliefs et élevée sur la place du Louvre. C'est l'œuvre de Marochetti, l'un des plus célèbres sculpteurs d'ici. Bien qu'il ait un nom italien, Marochetti est français et pourvu d'un talent extraordinaire ; on lui confie tous les travaux les plus importants. L'un des bas-reliefs représente la prise d'Anvers, l'autre un épisode algérien. *A propos* de statues : près du dépôt des marbres officiels, à côté du champ de Mars, à l'endroit où l'on jette les déchets de marbre de toutes sortes de monuments (en dernier lieu de la Madeleine), de grandes averses ont nettoyé ces déchets, et l'un des surveillants aperçut dans le tas, le bras d'une statue, qui s'élevait comme pour protester contre son destin. Ils achevèrent donc l'œuvre commencée par la pluie et découvrirent une statue grecque en marbre d'un beau travail antique, représentant Hercule, *arrêtant la chèvre d'Amalthée* ; la chèvre manque, il n'en reste plus que les cornes. *Sujet* très intéressant, qui n'était connu que par quelques petites *pierres gravées*. Après décision de la commission composée de MM. Letronne, Le Bas (celui qui mit en place l'Obélisque), etc. etc.,, la statue fut placée immédiatement au *Palais des Beaux Arts* (à l'endroit même où je laissai l'année dernière les Jedrzejewicz que je retrouvai à mon retour dans la salle où se trouve la fresque ovale de Delaroche représentant tous les artistes peintres célèbres de toutes les époques ; se le rappellent-ils?) — C'est pour la quatrième fois que je reprends cette lettre, pour la finir, je l'espère. Le temps a changé depuis que j'ai terminé l'autre feuille et aujourd'hui nous avons la pluie. Il faut espérer qu'il fera beau pour les fêtes de ce mois à Paris ; cette année il en sera autrement que ce qu'ont vu les Jerzejewicz, on illuminera. Ceux qui spéculent sur l'humeur humaine ont trouvé cet été quelque chose à innover sur les bord de la Seine. Il y a quelques bateaux ornés et des gondoles comme à Venise, qui circulent le soir. Cette nouveauté plaît beaucoup aux boulevardiers et un nombreux public, paraît-il (car je ne l'ai pas encore vu moi-même), se presse pour monter sur ces bateaux. Les Champs Élysées doivent être illuminés, d'innombrables lampions seront suspendus sur les *quais* ; il doit y avoir aussi des feux d'artifice, des jeux nautiques, des courses de bateaux, etc., etc... Il ne manquera pas d'inventions de toutes sortes, ni la plus grande prudence pour éviter les accidents. Ou plutôt afin qu'il y en ait le moins possible, car il est impossible qu'il ne se produise pas quelques noyades, parmi ceux qui, sur les quais, étouffe-ront de curiosité. Les Kalassante doivent bien se rappeler la foule qui se presse dans les rues ces jours-là ; et les hommes sont si bêtes, que plus il y a de foule, et plus ils semblent s'amuser. L'atmosphère dans la maison est à l'orage, à la cuisine aussi. Il est facile de s'en rendre compte dans la maison, mais je ne saurais ce qui se passe dans la cuisine, si Suzanne ne fût venue se plaindre de Jean, qui l'a agonisée d'injures parce qu'elle lui a enlevé son couteau. Les Jedrzejewicz savent comment il parle le français, aussi peuvent-ils deviner combien relevé fut ce qu'il lui dit ; p. ex. *laide comme cochon, bouche comme derrière*, et d'autres choses aussi joliment troussées. Je ne sais s'ils se rappellent que si on lui demande p. ex., où se trouve le bois, il répond : *il est sorti*, ou si Suzanne est à la maison ? il répond : *il n'y a pas*. Ils se disputent fréquemment et comme la servante de M^me^ S[and] est très adroite, habile et utile, il se peut que pour avoir la paix, je sois obligé de le renvoyer, ce qui m'est odieux, car je n'ai rien gagné à changer de *figures*. Il arrive, par malheur, qu'il ne plaît pas non plus aux enfants, car il est ordonné et fait régulièrement son travail. Il est temps d'aller dîner. Je vous écrirais plus longuement, mais je veux absolument expédier cette lettre aujourd'hui. Je l'envoie à mademoi-

selle de Rozières qui la mettra elle-même à la poste. Je lui écris de m'envoyer vos lettres,s'il y en a. Je ne m'inquiète pas, car je sais que c'est l'époque où les uns se trouvent à gauche, les autres à droite, à moins qu'ils ne fassent toutes sortes de projets. Je vous demande pourtant d'engager absolument Maman à aller quelque part à la campagne et Bartek, à prendre un bon repos. J'espère que Dieu maintient les enfants de Louise en bonne santé. Que Kalassante ne leur donne point de leçons, comme ici à Maurice, qui s'amuse à nasiller toutes sortes de mots polonais. Qu'Isabelle, comme étant la plus courageuse, veille sur Louise pour qu'elle ne se fatigue pas trop. Isabelle et moi étant blonds, éprouvons une considération toute spéciale pour les châtaines. Embrassez tous les amis en commençant par les voisins, pour finir aux faubourgs, si vous êtes encore en ville : monsieur Fred. Skarbek, Elsner, Nowak, Belz, Titus [Wojciechowski] et toutes les dames. J'ai rêvé hier de façon fort précise à madame Kozubowska. Je pense souvent à madame Lutynska, car on m'a dit beaucoup de bien d'elle, l'année dernière.

J'embrasse tendrement ma petite Maman chérie et vous tous.

CH.

Si vous voyez Dominique, mademoiselle Ludwina, ou les Julien, rappelez-moi à leur souvenir. La maîtresse de maison travaille. Je ne l'interromps pas pour la prier d'écrire un mot pour Louise, mais je sais d'avance qu'elle la salue cordialement. Et justement elle vient de terminer ce qu'elle avait à écrire et envoie quelques mots à Louise. *Adieu* mes très aimés.

20 juillet 1845.

C'est la fête de Louise le mois prochain.

L'histoire *a propos* d'Hugo est pour Kalassante. Vous connaissez cette dame, qui, parlant de courses de chevaux, émit le désir de voir *six petites chaises* (*steeple chase*) (que

Bartek vous dise cela en anglais), ce qu'on appelle ici *une course au clocher* ; je ne sais si nous avons une expression analogue, mais cela veut dire une course à travers des fossés, des haies et toutes sortes d'obstacles analogues. Eh bien, une personne de ce genre, parlant de quelqu'un qui s'était trouvé dans le même cas qu'Hugo, prétendait : *qu'il a été trouvé flagrant dans le lit* (*en flagrant délit*). S'il connaît cette petite histoire, qu'il me pardonne, et qu'il admette encore cette dame qui voulait savoir : *ce que c'est encore que ce tabac du père Golèse* (Stabat de Pergolèse) Mais c'est encore plus vieux ! Une dame moins âgée, demandait à son propriétaire, en louant l'appartement : de *lui faire peindre le nombril* (au lieu de lambris) parce qu'il était sale. En tout cas, qu'il se souvienne que Godefroy de Bouillon est *ainsi nommé, parce qu'il a été le capitaine le plus consommé de son temps.*

[P. S. de GEORGE SAND]

Chérie Louise, je vous aime. J'ai le cœur gros de vous avoir perdue, et tout plein de tendresse et de besoin de vous revoir. Laissez-moi espérer que vous reviendrez, ou que vous trouverez un moyen pour que nous allions tous vous voir à quelque frontière. Ne dites pas adieu, mais au revoir ! Souvenez-vous que je vous aime de toute mon âme, que je vous comprends bien, que je vous mets à côté de Frédéric dans mon cœur. C'est tout vous dire. Embrassez-le mille fois pour moi, et donnez-lui du courage. Ayez-en aussi ma chérie, que Dieu vous garde, vous soutienne, et vous bénisse comme je vous aime.

G. S.

Mille tendresses au bon Calassante.

◆

443

229.

A Mlle de Rozières.
[Nohant], lundi [1845.]

Chère Mlle de Rozières. Voici ma lettre pour Varsovie que je vous recommande. *Quant à cette prétendue lettre* des miens *que vous avez pensé que j'ai reçu, c'était, imaginez-vous, une* grosse *lettre du fond de l'*Autriche. *Tout cela pour faire parvenir à un M. Mikuli cette autre lettre que je vous envoye. Mme Etienne sait son adresse. Priez-la de la lui porter et de se* faire donner *un reçu. (il est possible que la lettre soit imposante). Aussitôt que j'aurai un mot de Louise, je vous l'enverrai. Tout ce que vous ferez avec Mme de Betuon sera très bien ; ne la faites pas cependant revenir sur la musique qu'elle a joué, à moins que cela ne soit* très *nécessaire. Merci d'avance pour toute votre bonté.*

C.

Voulez-vous avoir la bonté de me faire savoir quand Franchomme quittera Paris, car je voudrais lui envoyer avant mes paperasses si c'est possible.

◆

468

230.

A Auguste Franchomme (1).
[Nohant, 30 août 1845.]

Très cher ami, Voici mes 3 manuscrits (2)
pour Brandus (3), *2 et 3 pour* Maho — *qui*
t'en remettera le prix de Haertel (4) (*1500 fr*). —

(1) Coll. R. E. André, Paris.

(2) Il s'agit là, très probablement des 3 Mazurkas (op. 63) dédiées à la comtesse Czosnowska et publiées en 1847 simultanément à Paris chez Brandus et à Leipzig chez Breitkopf et Haertel.

(3) Brandus avait acquis la maison d'édition fondée 97, rue de Richelieu par Maurice Schlesinger. Il mourut en 1887.

Ne donne les manuscrits qu'au moment du payement. — Envoye un billet de 500 fr. dans ta prochaine lettre et garde-
[moi le reste.
Je te donne bien des ennuis ; — je voulais te les éviter en allant ce mois-ci à Paris — mais — mais — mais.
Prie Maho de ne pas changer les manuscrits destinés à
[Haertel —
car comme je ne corrigerai pas les épreuves de Leipsic il est important que ma copie soit claire. Prie aussi Brandus de m'envoyer 2 épreuves dont je pourrai garder une. —
Maintenant — Comment vas-tu ? — et Madame Franchom-
[me
et tes chers enfants.
Je sais que vous êtes à la campagne — (si St Germain est campagne) — cela doit vous faire à tous un bien infini par le beau temps qui ne nous quitte pas. —
Me voilà dans mes ratures — je ne finirais pas si je me lancais à causer avec toi — et je n'ai pas le temps de recommencer ma lettre, car Eug. Delacroix (5) *qui veut bien se charger de mon message* (6) *pour toi — part à l'instant. — C'est le*

(4) Haertel (1803-1875) associé de la maison Breitkopf et Haertel très importante maison d'édition musicale fondée en 1719 à Leipzig et existant encore actuellement. A édité les œuvres, complètes et critiques, des grands maîtres de la musique. Maho était son agent à Paris.

(5) Eugène Delacroix (1798-1863) chef de l'école romantique de peinture. Amateur passionné de musique, Delacroix, par un curieux contraste, n'aime que les classiques et, par dessus tous, Mozart. L'admiration que Chopin témoigne ici pour lui était réciproque : dans sa correspondance Delacroix cite Chopin comme un merveilleux artiste.

(6) Dans une lettre inédite adressée à Georges Sand, le 12 septembre 1846, Delacroix parle de ce message, comprenant la lettre et les manuscrits : « Chopin aura sans doute des nouvelles de Franchomme qui se disposait à lui écrire. Je lui ai remis en mains propres le lendemain de mon arrivée

plus admirable artiste possible, — j'ai passé des moments délicieux avec lui. Il adore Mozart — sait tous ses opéras par cœur. —
Décidément je ne fais aujourd'hui que des patés — pardonne les moi. Au revoir cher ami. Je t'aime toujours — et je pense tout les jours à toi.

F. Ch.

Présente tous mes hommages à Madame Franchomme et embrasse tes chers enfants.

30 août [1845].

◆

231.

A Auguste Franchomme (1).
[Nohant], 22 septembre 1845.

Mon bien cher ami.

Merci de tout cœur pour toutes les commisssions, pour la lettre et l'argent ; je viens de la recevoir. Le jour de la publication me paraît convenir. Je t'en prie veille sur Brandus pour qu'il ne s'endorme pas *sur mon compte ou sur mes comptes.*

◆

232.

A sa famile

Cela devient stupide de finir toujours un autre jour que celui où on a commencé.

J'ai commencé cette lettre il y a cinq jours.

le précieux dépôt dont j'étais chargé et pour lequel je redoutais les voleurs en route, beaucoup plus que pour mes doublons. »
(Renseignement aimablement communiqué par M. A. Joubin).

(1) Retraduit d'après Hösick.

[Nohant], 1er octobre [1845].

Mes très chers. On m'a fait suivre hier votre lettre de Paris, où vous m'anoncez le départ de Maman et des Barcinski.

Il y a de cela dix jours, j'ai envoyé d'ici par mademoiselle de Rozières, une lettre pour Maman adressée rue Nowy Swiat. J'espère que vous avez laissé à Suzon des instructions pour recevoir ma lettre ; sinon, sachez qu'une lettre est partie d'ici pour vous et plus remplie que celle-ci, parce que je vous y avais mis tout ce que je savais des dernières nouvelles. Vous y trouverez aussi quelques mots de ma châtelaine pour Louise. En même temps que cette lettre je renvoie à mademoiselle de Rozières celle de Louise ; elle lui répondra certainement, car elle aime écrire même si elle n'a rien à dire, mais c'est un défaut très agréable et je regrette de ne pas me trouver dans ce cas. Je me réjouis que vous ayiez expédié la moitié de la maisonnée à la campagne et qu'Henri profite aussi du bon air, mais c'est dommage que vous ne vous soyiez arrangé pour y aller aussi. Je suis sûr que c'est dû en partie à votre voyage de l'année dernière et je ne peux me le pardonner. Mais enfin, vous avez, vous aussi des souvenirs agréables, alors réjouissons-nous de ce qui fut ; espérons qu'avant que ne soit terminé le chemin de fer, nous nous verrons encore et que Kalassante se grattera, piqué par les rougets (1), qui ont été moins nombreux cette année, d'où l'hypothèse, qu'ils ont pour la plupart crevé pour avoir trop dévoré Kalassante.

Les chaleurs sévissent chez vous ; ici aussi il faisait extrêmement chaud il y a quelques jours, mais maintenant il tombe souvent de la pluie, et l'on attend que cela change pour la moisson, qui, tout en s'annonçant abondante, sera tardive. Dimanche dernier, on fêta la Ste Anne, patronne

(1) Leptus automnalis.

de l'endroit. Comme la cour a été transformée cette année en massifs de fleurs, les danses eurent lieu devant l'église sur le gazon. Vous vous rappelez la fête champêtre de Sarzay, aussi ne vous dirai-je rien des cornemuses, des boutiques, ni des danseurs de tous calibres. Il y eut quelques amis, entre autres Ler. [oux], dont Louise me demandait des nouvelles. Il habite à 8 milles d'ici, à Boussac, petite ville qui est aussi une sous-préfecture comme La Châtre, dans le département de la Creuse. C'est une très ancienne petite ville avec un château sur les bords de la Creuse et toutes sortes de vieux souvenirs. On trouve à proximité des pierres druidiques ; les environs sont connus pour leur beauté. Il y possède un privilège d'imprimeur et il y publie déjà un journal, rédigé sur place et nommé « *Éclaireur* ». Cette imprimerie pourtant ne marche pas selon son nouveau *procédé*, car, de même qu'il y a un mais a toute chose, ce mais consiste pour lui à commencer sans terminer complètement ce qu'il entreprend. Il jette une grande idée et cela lui suffit. Il en est de même pour cette nouvelle machine qu'il n'a pas achevée ou pas suffisamment finie. Elle fonctionne, mais sans précision. Cela lui coûte déjà quelques dizaines de mille, à lui et à ses amis (parmi lesquels en particulier le maître (1) de monsieur Coco ; en dehors de beaucoup de bonne volonté. il en faudrait encore une fois autant, et surtout de la ténacité ; tout cela à la fois en ce moment c'est impossible. La chose pourtant existe, quelqu'*exploiteur* s'en emparera bientôt, la parera des plumes d'autrui et la montrera au monde. Il y en eut déjà et il en est encore qui désirent lui acheter son invention, mais il ne veut pas. En dehors de deux tomes sur l'*hidr* [?] il y a de nombreux articles de lui dans l'*Encyclopédie* et la *Revue* où parut « Consuelo ». Tout ce qu'il écrit se tient et fait un ensemble. Il y a dans la *Revue* quelques *discours* de lui, très appréciés,

(1) G. Sand.

dont quelques-uns sont restés à l'état de fragment. Tout cela était sur ma table, *Square d'Orléans*. Que vous dire de nouveau ? Madame Viardot s'est déjà rendue sur les bords du Rhin, où Meyerbeer l'avait invitée au nom du roi de Prusse, ainsi que Liszt, Vieuxtemps etc. Le couple royal y recevra la reine d'Angleterre, qui est déjà partie pour l'Allemagne avec le Prince Albert, son mari. *Mendelssohn* est aussi à Coblentz où il s'occupe des préparatifs musicaux pour son roi, car c'est à Stolzenfels que l'on doit recevoir la reine Victoria. Liszt se fait crier « *er lebe* » à Bonn, où l'on élève un monument à Beethoven, et où l'on espère aussi recevoir les têtes couronnées. On vend à Bonn des cigares : *véritables cigarres* (*sic*) *à la Beethoven*, qui ne fumait certainement que des pipes viennoises ; on a déjà tellement vendu de meubles, de vieux bureaux, de vieilles étagères qu'aurait possédés Beethoven, que c'est à croire que le pauvre compositeur *de la symphonie pastorale* avait un important commerce de meubles. Cela rappelle ce *concierge* de Fernay qui ne cessait de vendre des cannes de Voltaire. Monsieur Blanqui, le professeur, ancien ami de Kalassante, a été décoré par la jeune reine d'Espagne à Madrid où il avait été envoyé avec monsieur Salandroure, fabricant des fameux tapis d'Aubusson, pour visiter les industries locales. Personne ne s'en occupe, ni ne s'y intéresse, mais cela m'est venu à l'idée parce que c'est un ami de Kalassante. En ce qui concerne la maman de ... (1), elle n'a besoin de connaître personne, elle connaît tout le monde. Où va Laure ? Je plains Antoine Wodz. [inski], d'avoir bientôt un deuxième enfant. Mery a certainement appris que sa petite amie a été souffrante et qu'elle va mieux ; c'est le mari de feue madame Dupont qui m'en avait parlé à Paris. Nowak. [owski] joue ma berceuse, il m'est agréable de l'apprendre ; il me semble que je l'entends de loin. Embrassez-le. La sonate

(1) Un mot illisible.

(dédiée à Elsner), a paru à Vienne, chez Hasslinger ; du moins il m'en a envoyé à Paris une *épreuve* imprimée il y a déjà quelques années ; mais comme je ne la lui ai pas renvoyée corrigée, en lui faisant dire que j'aimerais à y changer pas mal de choses, alors ils ont peut-être arrêté l'impression, ce qui me serait très agréable car il est trop tard maintenant pour cette sorte de choses ; bien entendu, cela aurait pu paraître, il y a *14* ans. Oh, comme le temps passe terriblement ! Je ne sais ce qui m'arrive, mais je ne peux rien faire de bon, pourtant ce n'est pas de la paresse ; je n'erre pas d'un endroit à l'autre, comme avec vous : je reste des journées et des nuits entières dans ma chambre. Il faut pourtant que je termine certains manuscrits avant de partir, car je ne peux pas composer en hiver. Après votre départ je n'ai écrit que cette sonate (1). Je n'ai rien en ce moment en dehors de nouvelles mazurkas pour l'imprimerie et il faudrait. On entend les diligences qui passent près du jardin ; l'une d'elles ne s'arrêtera-t-elle donc pas, pour vous laisser descendre ! Écrivez-moi sincèrement si le conseil, de Marjolin a fait du bien à Louise et si Bartek est tout à fait guéri. Ma petite Maman s'amuse avec son excuse. Je vous dirai pourtant sincèrement que ne connaissant pas son état de santé actuel, je n'ose pas trop insister pour cet hiver, vu ses rhumatismes. Que votre sagesse décide de ma joie, mais je proteste contre toute excuse de toute mon âme. D'ailleurs si Maman devait être souffrante chez moi, et moi de même, Isabelle viendrait nous soigner tous les deux, son mari la suivrait, puis vous ; Suzon s'occuperait du ménage avec madame Lutynska. *Voilà tout.* Dis à ton mari, Louise, qu'il pourrait bien, aussi, ajouter quelques mots. De façon laconique, qu'il me dise simplement « bonjour », mais qu'au moins il ne me manque pas dans vos lettres. Qu'il se charge d'ajouter toujours le numéro de votre maison dans chaque lettre. Je ne me souviens jamais de votre numéro, ni de celui d'Anatole ; je l'ai quelque part à Paris et il me faut toujours employer des circonlocutions pour adresser d'ici. Il faut avoir la tête dure pour vous avoir écrit si souvent sans se rappeler jamais votre numéro. Je reviens d'une promenade avec Sol[ange] qui m'a emmené en cabriolet en compagnie de Jacques. Jacques, c'est un énorme chien de très belle race qu'on a offert à la maîtresse de maison pour remplacer le vieux Simon, qui a bien vieilli cette année et dont une patte est paralysée. Il est très amusant ce chien, et moins terrible qu'il en a l'air. C'est un ami inséparable du gros Coco bien qu'il soit en son genre d'une race admirable. Quand il pleut, il se fourre dans le cabriolet et s'installe de telle façon que d'un côté il se mouille sa tête, de l'autre la queue ; quoi qu'il fasse pour se protéger de la pluie, il est trop volumineux pour y arriver. La maîtresse de maison est en ce moment avec notre voisin, le cher docteur, chez un malade du village, qui, en dépit de sa fièvre veut aller voir à quelques milles cette femme *qui remet les fourchettes de l'estomac* ; impossible de lui persuader de n'en rien faire. On m'a écrit de Paris qu'Artot le violoniste est mort. Ce garçon, si fort, si vigoureux, si solide, si membru, est mort de la phtisie il y a quelques semaines à Ville d'Avray. Lorsqu'avant mon départ je m'étais arrêté à Ville d'Avray (de passage pour aller à Versailles) pour voir ma filleule, fille d'Albrecht, je me trouvais en compagnie de madame Damoreau. C'est elle qui le soignait et elle me dit alors qu'il était bien mal. Je plains madame Damoreau car elle lui était très sincèrement attachée. Ils avaient fait ensemble il y a deux ans le voyage d'Amérique. Personne, qui nous aurait vu tous les deux, n'eût dit qu'il mourrait avant moi et encore de la phtisie. Jean, à son habitude, sonne déjà depuis un quart d'heure pour le dîner. (La maîtresse de maison lui a promis qu'elle l'arrosera un jour avec de l'eau froide, s'il persiste à sonner si longtemps). Il faut

(1) Sonate H-moll.

que je me rase, car j'ai une grande barbe ; il me faut donc de nouveau quitter cette lettre. Je suis déjà rasé, ce qui ne me fait pas paraître plus gras, bien qu'on prétende ici que j'ai engraissé ; je suis loin cependant d'approcher le défunt Okolow. Embrassez sa belle-sœur (si je ne me trompe), celle avec qui je jouais souvent à quatre mains rue Miodowa où je rencontrais fréquemment mademoiselle Czayk[owska]. Parlez-moi de mes filleuls. Embrassez les Pruszak. Serrez la main à Polkowski, ce vieux camarade. Dites à Elsner de venir soigner sa jambe à Néris. Dobrzynski vient-il à Paris ? Je crois tout à fait qu'il eut du succès chez Meyerbeer. Je suis content de savoir que vous entendrez la symphonie de David. En dehors de quelques chansons vraiment arabes, le reste n'a de mérite que dans l'instrumentation. Mais ce qui me surprend, c'est qu'on prépare chez vous pour cela des costumes et des décors alors qu'ici les exécutants la jouent en habit noir, assis sur des tabourets devant les pupitres ou tenant les notes dans leurs mains. Ses plus grands admirateurs n'ont jamais songé ici à rien de pareil, (il y en a d'ailleurs de moins en moins, comme d'habitude, après un pareil *engouement*). Remarquez particulièrement le chant du Muezzin (on appelle ainsi celui qui psalmodie les heures, du haut des mosquées (de petites tours) d'après la coutume de la religion arabe) ; c'est ce passage que les Arabes d'Alger qui assistaient au premier concert saluaient de la tête, tout en souriant de plaisir. Je vous écrirai bientôt de nouveau que je vous aime cordialement. Je vous écrirais bien plus longuement, mais je ne saurais par quel bout commencer s'il me fallait tout vous dire à l'instar de ces bavardages qui avaient lieu le matin auprès du chocolat dans la chambre à côté. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Le brave Franchomme m'a écrit et me prie de le rappeler à votre souvenir.

[Suivent deux lignes de la main de George Sand] :

Bonjour ma chérie, on vous aime, on vous embrasse tendrement ; soyez bénie du bon Dieu, toujours.

[Suit ce post-scriptum de Chopin] :

On ne voulait pas laisser partir cette lettre sans y ajouter un mot. Ils sont si gentils (j'écris au pluriel, parce que ceux qui le sont, le sont pour tous). Monsieur Brunel, cet ingénieur (de famille française) qui a imaginé le tunnel sous la Tamise à Londres, a trouvé, entre autres travaux importants, une nouvelles locomotive avec laquelle il sera possible de faire *50* milles anglaises à l'heure. Ce serait une machine à huit roues. Cela ne rendra pas le chemin de fer plus agréable. Sol[ange] qui m'a apporté du chocolat en hors d'œuvre, me prie de vous écrire qu'elle embrasse Louise. Elle a bon cœur. Il n'y a rien d'étonnant que tu ne connaisses pas encore Isidore, l'ouvrage n'a pas encore paru. Teverino sera publié seulement le mois prochain en feuilleton dans le journal « *La Presse* ». N. B. les feuilletons n'ont rien de commun *avec le corps* du journal, qui a de tout autres convictions dans bien des choses.

◆

233.

A sa Famille.

Paris, vendredi le 12 décembre [1845.]

Mes très chers,

J'ai reçu votre dernière lettre, où vous m'écrivez que vous êtes tous en bonne santé à l'exception de Bartek, qui pourtant irait beaucoup mieux ; et que Maman supporte assez bien l'hiver. Ici il ne fait pas encore bien froid mais il fait sombre et humide. M^me^ S[and] est arrivée depuis mardi avec son fils et sa fille, et moi je suis ici depuis deux semaines. Vous savez que je rentre seul d'habitude et

j'ai dû le faire cette année, parce qu'il me fallait renvoyer, Jean (1) et chercher un autre domestique. C'était pour moi une grande affaire, car il me fallait quelqu'un de très brave, mais mon ami Albrecht m'a trouvé un Français nommé Pierre, très brave, adroit et que j'espère fidèle ; il a servi 7 ans chez les parents de ma valse en mi bémol majeur (chez les Horsford) (2). Il est propre, un peu lent, mais il ne m'impatiente pas encore. Il intéressera peut-être Louise, qui connaît Nohant, que Luce, la fille de Françoise, est ici, en plus de Suzanne avec sa maîtresse, ou plutôt avec Solange. *A propos* de tout ce que me demande Louise dans sa lettre, il n'y a rien de vrai ni même de vraisemblable. Lr. [Leroux] se porte très bien ; ses enfants ont la rougeole ; Maurice devait partir dans quelques jours, mais en raison du mauvais temps, il n'ira pas voir son père qui n'a pas bougé de tout l'été de ses domaines, en Gascogne (3) Avant mon arrivée à Paris et après mon départ de Nohant Mme [Sand] est allée à Chenonceaux près de Tours chez ses cousins de Villeneuve. Chenonceaux est un château très connu dans toute la France, bâti au temps de François 1er par un *traitant* fameux, un banquier de l'époque, (Thomas Boyer, qui mit très longtemps à le construire) ; il s'élève au milieu de la rivière, le Cher. Dans les *arcades*,

(1) Il y a un an qu'il m'annonce chaque mois sa décision de partir, en pleurant et en protestant de son amour pour moi ; je ne l'aurais sans doute jamais renvoyé, mais il impatientait déjà les autres. Les enfants se moquaient trop de lui, aussi bien ne pouvais-je plus le garder pour moi seul. Il espérait jusqu'à la fin qu'on renverrait Suzanne, et malgré cela me donnait chaque jour son congé. (Note écrite par Chopin, en marge de la lettre)

(2) La valse en mi bémol majeur, op. 18, dédiée à mademoiselle Laure Horsford. (note de Karlowicz.)

(3) Ne croyez jamais aux mauvaises langues, car il ne manque pas de gens de par le monde que le bonheur d'autrui indispose. (En marge de la lettre).

sur lesquelles est bâti le château, se trouvent d'immenses cuisines ; vous pouvez vous figurer les proportions de ce bâtiment. François 1er après l'avoir confisqué et chassé le banquier, y habita et emplit le château des plus belles choses de l'époque. Après lui, Catherine de Médicis y habita constamment. (Dans les Huguenots, au deuxième acte, le château est figuré dans les décors ; je crois que Louise l'a vu) ; la femme de notre Valois (1) y a aussi passé son veuvage. Tous les appartements ont été conservés tels quels avec les meubles de l'époque, dont l'entretien doit coûter annuellement des sommes fabuleuses. Sous Louis XV ou bien pendant la Régence, le château échut en héritage des Vendôme à monsieur Dupin (de Francueil) dont Rousseau fut le secrétaire. Ce M. Dupin est le grand-père de Mme S[and] ; c'est le portrait qui se trouve au-dessus de la cheminée, dans la grande salle du bas, près de la salle à manger, à Nohant. Sa première femme, madame Dupin, était célèbre pour son intelligence et sa beauté ; et de son temps, tout ce que le siècle dernier comptait de gens d'esprit, se donnait rendez-vous à Chenonceaux : Voltaire, Mably etc. etc., on y trouve aussi de nombreux manuscrits de Montesquieu. Rousseau dans ses Confessions parle de Mme Dupin (de Francueil). Il y a là (à Chenonceaux) des coffres pleins de sa correspondance avec lui, très curieuse, mais qui ne sera sans doute jamais publiée. Mme S[and] y a découvert quelques manuscrits de madame Dupin, très intéressants paraît-il et surtout très bien écrits. C'est là aussi que fut joué pour la première fois dans le théâtre du château, l'opéra de Rousseau (Le Devin de Village), dont l'ouverture fut écrite, dit-on, par monsieur Francueil. Vous savez sans doute que Rousseau en avait écrit le *poème et la musique* qui eut beaucoup de succès il y a *70* ans. Certains passages de cet opéra se sont répandus et sont assez connus en France.

(1) Henri III, roi de Pologne.

Je vous ai parlé de Chenonceaux, passons maintenant à Paris. Les Gavary présentent leurs compliments à Louise et à Jedrz[ejewicz], (il lui envoie un Massillon de son cru), et aussi les Franchomme. Je suis allé chez les uns et chez les autres à dîner avant l'arrivée de Mme S(and) et nous avons beaucoup parlé de vous. Je me suis remis à mon moulin. Je n'ai donné aujourd'hui qu'une leçon à madame Rotschild, et j'en ai remis deux, parce que j'avais autre chose à faire. Mes nouvelles mazurkas ont paru à Berlin chez Stern, alors je ne sais si elles vous parviendront, à vous qui recevez d'habitude à Varsovie toute la musique de Leipzig. Elles ne sont dédiées à personne. Je voudrais terminer maintenant la sonate avec violoncelle, la barcarolle et autre chose, que je ne sais comment dénommer (1). Mais je doute d'en trouver le temps, car j'entre dans l'ère de la confusion perpétuelle. On me demande de toutes parts si je ne donnerais pas un concert, mais j'en doute. Liszt est arrivé de province où il a donné des concerts ; j'ai trouvé aujourd'hui sa carte chez moi. Meyerbeer est aussi à Paris. Je devais aller ce soir chez Léon, afin de le voir, mais nous allons à l'opéra, pour le nouveau ballet (nouveau pour Mme Sand) : *Le diable à quatre*, où les costumes sont de chez nous. — Je vous écris ce matin samedi, après le ballet, l'opéra n'a pas changé, il reste ce qu'il était quand vous étiez là. Nous n'avons encore rien vu en dehors de cela ; ni les Italiens où l'on donne de la musique de Verdi, ni madame Dorval, dans le nouveau drame, *Marie-Jeanne*, où l'un des meilleurs rôles lui aurait été attribué. C'est aujourd'hui le 7 décembre. J'avais interrompu ma lettre et je n'ai pu m'y remettre avant aujourd'hui. Il fait ici bien sombre et bien vilain. On doit donner aujourd'hui au Grand Opéra la première représentation de l'opéra de Balfe, auteur « *des Quatre fils Aymon* » (il me semble que nous l'avons vu ensemble à

(1) Sans doute la Polonaise-Fantaisie (note de Karlowicz).

l'Opéra Comique). Le titre en est : « *Etoile de Séville* » (c'est le Cid, non celui de Corneille mais d'après Caldéron). Le livret est de monsieur *Hypolyte Lucas* (écrivain médiocre, feuilletoniste). On n'en espère pas grand chose. Balfe est un Anglais qui a été en Italie et qui est de passage en France. Demain aux Italiens, Gemma di Vergi. Hier nous sommes allés tous, avec Luce, au théâtre de la Porte St Martin où l'on jouait un nouveau drame de monsieur Dennery (pas fameux) et où madame Dorval joue admirablement. Le titre en est Marie-Jeanne. C'est une fille du peuple qui épouse un artisan ; il se conduit mal et l'abandonne dans la misère, elle et son fils ; pour sauver de la mort l'enfant auquel elle n'a rien à donner à manger, elle l'apporte de désespoir *aux enfants trouvés*. La scène est admirablement rendue. Tout le monde pleure ; on n'entend dans la salle que gens qui se mouchent. Depuis sa jeunesse, madame Dorval n'a jamais eu pareil rôle, c'est-à-dire depuis qu'elle a joué « Dix ans de la vie d'un joueur ».

Dimanche 21 Décembre. Depuis le jour où je vous ai écrit ce qui précède, je suis allé voir l'opéra de Balfe ; tout à fait bien. Ils chantent aussi bien que possible, au point même que j'en arrivais à déplorer le gaspillage de pareilles *ressources*, alors que Meyerbeer (qui, assis modestement dans une loge, tout en écoutant, lisait le livret) a deux opéras entièrement prêts à être joués : « *Le Prophète* » et « *L'Africaine* ». Les deux en *5* actes, mais il ne veut pas les donner à l'Opéra s'il n'obtient une nouvelle cantatrice, or madame Stolz, qui fait ce qu'elle veut du directeur, n'en laissera pas choisir une qui lui fût supérieure. Les décorations sont belles et les costumes très riches. J'ai envoyé deux livres pour Louise et Isabelle : l'Ancien et le Nouveau Testament avec des gravures anglaises. Ces gravures passent ici pour très belles ; ce sont des tableaux des maîtres les plus illustres de l'ancienne et de la nouvelle école : Raphaël, Rubens, Poussin. Il y a beaucoup de ces

tableaux ici au Louvre ; Louise se les rappelle sans doute. J'envoie à Antoine qui n'a pas d'enfants, un petit recueil de dessins de Gavarni. *les enfants terribles* etc. afin de le faire rire et lui rappeler l'esprit léger et bête qui règne ici. A Kalassante des proverbes illustrés par Grandville. Grandville a été le premier à inaugurer ce genre et personne ne l'a mieux suivi que Gavarni. Vous avez sûrement vu le Lafontaine de Grandville.

24 Décembre. Voyez-vous même comment on peut garder ici sa tête sur ses épaules avant le Nouvel An. La sonnette ne cesse de tinter. Tout le monde est enrhumé à la maison. Moi je tousse insupportablement, ce qui n'a rien d'extraordinaire, mais la maîtresse de maison est très enrhumée et a mal à la gorge ; aussi ne peut-elle quitter la chambre. ce qui l'impatiente fort. Plus on a de santé et moins on a de patience pour supporter les maux du corps. Aucun remède à cela dans le monde entier et même la raison n'y peut rien. Paris tout entier tousse cette semaine. Hier dans la nuit il y eut une formidable *tempête*, tonnerres, éclairs, grêle et neige. La Seine est énorme ; il ne fait pas très froid mais l'humidité est insupportable. Klengel de Dresde est à Paris et aussi madame Niesiolowska. Il est venu chez moi ; je lui ai promis d'aller chez elle. Peut-être mieux vaut n'en pas parler. Liszt aussi est venu chez moi ; il me parla de madame *Calergis* ; d'après mes questions je déduis qu'on en a dit plus que ce qu'il y eut.

Le frère de madame Titus est venu ; il se porte mieux et il est parti pour l'Italie. Il m'a beaucoup parlé de Titus ; je me suis pris d'amitié pour lui. Laski que j'ai vu à l'opéra peut vous dire qu'il m'a vu bien portant. La nouvelle année ne s'annonce pas bien à cause du mauvais temps. Les marchands se plaignent qu'il n'y a pas autant de flâneurs qu'à l'accoutumée. Moi, je ne me suis pas encore lancé en ville pour faire mes emplettes. Il faut que je trouve quelque chose pour ma filleule ; en attendant mon filleul, lui, n'aura rien de moi cette année, mais aussi pourquoi est-il si loin ! Je serais heureux de lui laisser un jour quelque fameuse succession, mais ce n'est pas dans ma nature. J'y penserai un jour, quand je serai couché, et que je ne pourrai pas dormir. J'ai essayé un peu avec Franchomme ma sonate avec violoncelle, cela va. Je ne sais si j'aurai le temps de la publier cette année. L'oncle de madame Frédéric m'a rendu visite, ces jours derniers. Il est très agréable et digne, il a rajeuni, il joue du violon, comme du temps où il était jeune, m'a-t-il déclaré, et il ne tousse pas. Il est vigoureux, aimable, spirituel ; il se tient bien droit, ne porte pas de perruque, mais ses beaux cheveux gris ; en un mot il est encore si beau que les jeunes peuvent paraître vieux à côté de lui. Méry ne m'a pas écrit depuis très longtemps et je ne sais rien de lui. La chère créature (1), elle est souffrante. — C'est aujourd'hui la veille du jour de la Nativité, notre cher Noël. On ne sait ce que c'est ici. Ils mangent leur dîner comme d'habitude à *6*, *7* ou *8* heures, et il n'y a que certaines maisons étrangères qui concervent ces coutumes. C'est ainsi que p. ex., madame Stockhausen n'a pas assisté hier au dîner des Perthuis (chez ma sonate) car elle s'occupait des préparatifs nécessaires pour organiser la Noël des enfants. Toutes les maisons protestantes ont conservé l'usage de fêter la veille de Noël, mais un parisien ordinaire ne sent aucune différence entre le jour d'aujourd'hui et d'hier. La veille de Noël est triste ici parce qu'ils sont malades et qu'ils ne veulent pas de médecin ; ils ont tous un fort rhume de cerveau et ils sont couchés. Tout le monde maudit Paris pour son climat, mais il oublient qu'à la campagne en hiver c'est encore pis et que l'hiver est partout l'hiver. Quelques mois difficiles à passer. Je me demande souvent comment des gens impatients feraient-ils pour vivre sous un ciel encore plus inclément que celui-

(1) George Sand.

ci. Je donnerais parfois quelques années de ma vie pour quelques heures de soleil. J'ai survécu à tant de personnes plus fortes et plus jeunes que moi, que je pense que je suis éternel. La fille de Vernet, femme de Delaroche, celui dont l'*hémicyle au palais des Beaux Arts* est l'ouvrage, est morte il y a quelques jours. C'était une personne d'un esprit très délicat, jeune, jolie bien que très maigre. Elle recevait chez elle tout ce qu'il y a de mieux à Paris ; adorée par tous, ayant trouvé le bonheur dans son foyer, l'abondance et l'estime. Son père était à l'enterrement et brâmait comme un bœuf ; il y eut un moment où l'on croyait que la mère deviendrait folle.

26 décembre. Hier et aujourd'hui Mme S[and] est couchée, malade de la gorge. Cela va un peu mieux. Dans quelques jours cela ira sans doute tout à fait bien, mais en attendant, je n'ai pas le temps de vous écrire plus longuement. Sol[ange] aussi est enrhumée, et c'est moi qui suis le plus fort.

Je vous embrasse de tout cœur. Ne vous inquiétez jamais à mon sujet. Dieu est bienveillant pour moi. Je vous aime. Je vous souhaite une bonne année à vous et à tous les amis.

F. Ch.

Mme S[and] embrasse Louise. J'envoie une carte à Mlle de Rozières. Je n'ai pas le temps de relire ce que j'ai écrit.

465

◆

234.

A Mlle de Rozières.

Merci un million de fois pour votre bonne lettre. Voici la mienne pour ma mère. Il fait chaud. La glacière sera bien venue. Je vous remercie encore une fois. Tout le monde se porte bien. Maurice est attendu bientôt. Mes hommages les plus charmants. Ch.

Si jamais vous envoyez quelque chose ici, veuillez je vous prie joindre à vos envoyes ma petite partition de Requiem de Mozart que j'ai laissé au 5 (ou au 9) et qui se trouve avec *Stabat.*

Nohant, Pentecôte 1846.

On vous dit mille tendresses et on va vous écrire.

◆

466

235.

A Auguste Franchomme (1).

Monsieur Aug. Franchomme

Professeur au Conservatoire de Musique

10, Rue de La Bruyère *à Paris.*

[Nohant, 8 juillet 1846]

Très chèr ami, Si je ne t'ai pas écrit plutôt, ce n'est pas faute d'y avoir pensé, mais faute d'avoir voulu t'envoyer en même temps mes pauvres manuscrits, qui ne sont pas encore terminés. —

En attendant voici une lettre pour M. Brandus.

Fais-moi l'amitié en la remettant de lui demander un mot de réponse que tu auras la bonté de m'envoyer ; — car s'il y a quelque incident imprevu il faudra que je m'adresse à Meissonnier, leurs offres étant pareilles.

Mon bon, je fais tout mon possible pour travailler — mais cela ne va pas — et pourvu que cela continue mes nouvelles productions ne pourront plus faire penser ni aux gazouillements des fauvettes *ni même à la* porcelaine cassée. *Il faut me résigner. Ecris-moi.*

Je t'aime comme toujours.

F. Ch.

(1) Coll. R. E. André, Paris.

Mille hommages à Madame Franchomme — et bien des amitiés de ma sœur Louise. J'embrasse tes chers enfants.

Nohant, 8 juillet 1846.

Madame Sand se rappelle à ton souvenir ainsi qu'à celui de Madame Franchomme.

471

◆

236.

A Mlle de Rozières.

[Estampille postale : La Châtre, 2 septembre 1846.]
Nohant, samedi.

Je vous envoye, chère Mlle de Rozières, un manuscrit soit disant très pressé (vous trouverez du papier de musique blanc à votre usage) ; C'est un mensonge, pour que Pierre *amène le* touton Havannais. *Ne le rendez à Pierre que le matin de son départ qui doit être mercredi le 22 à 7 h. 1/2 par Notre Dame de Victoire. Ayez la bonté de faire tout ce que vous pourrez pour qu'il arrive entier à Mme Sand. Je me fie à votre cœur pour elle. Louise vous embrasse. Merci, merci d'avance pour votre bonté. Examinez je vous prie aussi la note de commission de Pierre pour qu'il n'oublie rien. Adieu ! Bonjour, bonsoir, bonne nuit, je vous serre la main.*

Votre dévoué Ch.

473

◆

237.

A Auguste Franchomme (1).

Monsieur
Monsieur Aug. Franchomme
Professeur au Conservatoire de Musique
10, Rue de La Bruyère
[Nohant 13 7bre 1846)

Très cher ami. Je suis bien fâché de ce que Brandus soit

(1) Collection R. E. André, Paris.

absent et que Maho ne soit pas encore en mesure de recevoir les manuscrits qu'il m'a si souvent demandé cet hiver.

Il faut donc attendre, — cependant je te prie d'avoir l'obligeance d'y retourner le plutôt *que tu jugeras possible — car je ne voudrais pas maintenant que cette affaire traîne en longueur, ayant envoyé ma copie à Londres en même temps qu'à toi — Ne leur dis pas cela — s'ils sont marchands* habiles *ils peuvent me friponner en* honnêtes *gens. — Comme c'est toute ma fortune actuelle j'aime mieux que cela tourne autrement.*

Aussi aye la bonté de ne pas leur confier mes manuscrits sans toucher l'argent convenu, et envoye m'en aussitôt un billet de cinq cents fr. dans ta lettre Tu me garderas le restant pour mon arrivée à Paris qui aura lieu probablement à la fin d'Octobre.

Mille fois merci, cher ami pour ton bon cœur et tes offres amicales. Gardes-moi tes millions pour une autre fois — n'est-ce pas déjà trop que de disposer de ton temps !

Je suis bien aise de vous savoir tous à la campagne. Madame Franchomme en avait bien besoin ainsi que vos chers enfants après leur rougeole de cet hiver. J'espère vous retrouver en bien bonne santé — Adieu très cher, écris-moi et aime-moi comme je t'aime toujours. Ch.

Toutes mes amitiés les plus sincères à Madame Franchomme. — J'embrasse tes enfants.
Madame Sand te fait dire mille compliments et se rappelle au souvenir de Madame Franchomme. Ch.

13 septembre 46. Ch. de Nohant près La Châtre, Indre.

Je répondrai à Mme Rubio (1).
Si Mlle Stirling est à St-Germain.
ne m'oublie pas auprès d'elle, ainsi que de Mme Erskine.

(1) Mme Luigi Rubio, née Vera Kologrivof, élève de Chopin pendant plusieurs années, avait épousé un excellent peintre

Ajoute je t'en prie au titre de la polonaise *« dédiée à Madame A. Veyret ».*

◆

475

238.

A Madame Rubio.
Château de Nohant, près de La Châtre,
17 septembre 1846.

Chère Madame Rubio,

Si je n'ai pas répondu de suite à votre bonne lettre dans laquelle vous m'annonciez votre mariage, c'est que je comptais vers ce temps-là me trouver à Paris et je pensais pouvoir vous féliciter tous les deux de vive voix. Mon départ ayant été ajourné indéfiniment, j'allais vous adresser quelques lignes quand un mot de Mme de Beton m'a annoncé votre départ de Paris sans espoir du retour. Je ne savais plus où vous écrire. Heureusement votre seconde lettre m'arrive avec le faire part de Mme de Rielle. et je vous remercie de cœur de m'avoir donné ainsi le moyen de vous faire savoir toute la joie que m'a causé la nouvelle de votre union avec Mr. Rubio. Je suis persuadé que vous ne doutez pas un instant de la sincérité des vœux que je forme pour votre bonheur, ce bonheur que vous méritez à tant de titres. Soyez je vous prie l'interprète auprès de Monsieur Rubio de tous mes souhaits les plus empressés pour votre prospérité, — et veuillez me compter toujours, à Rome ou à Odessa au nombre de vos meilleurs amis.

Votre tout dévoué
F. Chopin

Château de Nohant, 22 septembre 1846.

italien, qui habita successivement Genève, Milan, Venise et Florence. Mme Rubio revenait de temps en temps à Paris et correspondait souvent avec Franchomme. Rubio fit en 1847 le beau portrait de René Franchomme dont il est parlé plus haut et qui nous appartient.

Mme Rubio mourut en 1882 à Florence, où son mari était professeur à l'École des Beaux-Arts. (Note de M. R. E. André).

476

◆

239.

A sa Famille.

Je me suis remis dix fois à cette lettre, je l'envoie aujourd'hui avec un mot pour Louise de la maîtresse de maison.

Dimanche, 11 octobre 1846.

Ch. de Nohant, auprès de ma petite table à côté du piano.

Mes très chers. Vous êtes certainement tous revenus de vacances. Vous êtes tous à la maison, Maman est revenue de chez mademoiselle Joséphine, Louise de chez les Ciech[owski], les Antoine des eaux et tous avec des provisions de santé pour l'hiver. Que Dieu vous donne ce qu'il y a de meilleur. Ici l'été a été si beau, qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de pareil depuis longtemps, quoique l'année n'ait pas été très fertile, et bien que l'on craigne l'hiver dans de nombreuses régions, on ne se plaint pas chez nous, car la récolte des vins a été très belle ; et en Bourgogne encore plus belle qu'en 1811, en ce qui concerne la *qualité* et non la *quantité*. Hier la maîtresse de maison a fait des confitures de raisins d'Alexandrie. Ce sont d'énormes grappes de la forme des *muscats* qui ne mûrissent pas entièrement dans ce climat, et dont on fait, à cause de cela, des confitures extraordinaires. Les autres fruits n'ont pas donné grand chose. Beaucoup de feuilles en revanche, il fait encore très vert et il y a beaucoup de fleurs. Il y a un nouveau jardinier. Le vieux Pierre que connaissaient les Jedrzejewicz, a été renvoyé en dépit de ses *40* ans (de service) (encore du temps de la grand'mère), ainsi que la brave Françoise, la mère de Lucie ; les deux plus anciens serviteurs. Plaise à Dieu que les nouveaux domestiques agréent au jeune et à la cousine. Sol[ange] qui était très souffrante,

est complètement guérie et qui sait, si dans quelques mois elle ne vous écrira pas qu'elle se marie avec ce jeune et beau garçon dont je vous parlais dans ma précédante lettre. L'été s'est passé tout entier en promenades et en excursions dans la région inconnue *de la Vallée Noire*. Je n'étais pas *de la partie*, car ces choses me fatiguent plus que cela n'en vaut la peine. Lorsque je suis fatigué je ne suis pas gai, cela déteint sur tout le monde et les jeunes ne s'amusent plus autant. Je ne suis pas allé à Paris, comme j'en avais l'intention, mais j'ai pu profiter d'une excellente occasion pour envoyer mes manuscrits ; et cela m'a permis de ne pas bouger. Dans un mois je pense que je serai Square d'Orléans, et j'espère trouver encore Nowak[owski], qui, m'a appris Mlle de Rozières, a laissé une carte chez moi. J'aimerais bien le voir. Ils n'en veulent pas ici. Il me rappellera bien des choses. Je pourrai causer avec lui dans notre langue ; je n'ai plus Jean avec moi et depuis le départ de Laure, je n'ai pas dit un mot de polonais. Je vous ai écrit au sujet de Laure. Si polis qu'ils eussent été, ils n'ont pas manifesté beaucoup d'affection pour elle après son départ. Elle déplut à la cousine, par conséquent au fils aussi ; de là des plaisanteries, de ces plaisanteries aux grossièretés, et comme cela ne m'était pas agréable, on n'en parle plus. Il fallait une âme aussi bonne que celle de Louise pour laisser ici un bon souvenir à tout le monde. La maîtresse de maison m'a répété bien des fois en présence de Laure : « *Votre sœur vaut cent fois mieux que vous* », à quoi je lui répondais : « *Je crois bien* ». Qu'Isabelle m'écrive si les parents d'Antoine vivent encore, ainsi que toutes sortes de choses de ce genre. Jean m'a exprimé après huit ans le regret, de n'avoir pas suivi mes conseils ; il travaille maintenant et s'efforce de tirer avantage des études qu'il fit naguère à Grignon. Il est bien portant et plein de bonnes intentions ; il est en Gascogne où il travaille. Je lui ai écrit et lui écrirai

encore. Aujourd'hui le soleil resplendit, ils sont allés se promener, je n'y tenais pas quant à moi, et j'en profite pour vous retrouver. Le petit chien Marquis est resté avec moi ; il est étendu sur mon sofa. C'est un animal extraordinaire : son pelage ressemble aux plumes d'un marabout et il est tout blanc ; Mme S[and] en prend soin elle-même tous les jours ; aussi est-il aussi intelligent que possible. Il abonde même en traits originaux qu'on ne devinerait pas : c'est ainsi qu'il se refuse à boire ou à manger dans un récipient doré ; il avance la tête et renverse le récipient, lorsqu'on le laisse faire.

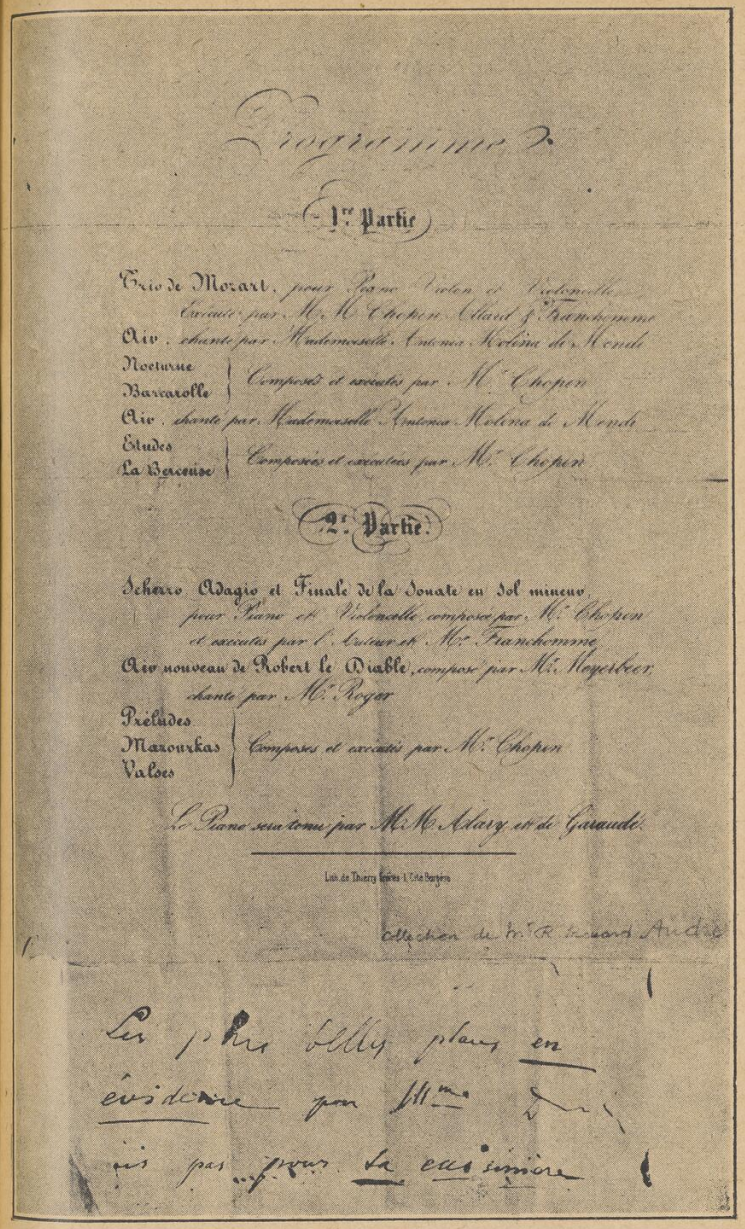
J'ai découvert dans La Presse, entre autres noms, celui de mon filleul, à l'occasion d'un congrès à Franckfort des savants qui s'occupent de prisons. S'il vient jusqu'à Paris, je le verrais volontiers et je vais écrire à ce sujet à Mlle de Rozières de m'avertir aussitôt si elle trouve sa carte chez mon concierge. Vous avez sans doute, entre autres nouvelles, appris depuis longtemps celle de la découverte d'une nouvelle planète par monsieur Leverrier. Leverrier, ayant remarqué dans son observatoire parisien certaines irrégularités concernant la planète Uranus, les attribua à une autre planète, encore inconnue, dont il définit l'éloignement, la direction, la grandeur, en un mot tout ce que purent observer monsieur Galle à Berlin et maintenant [Adam] (1) à Londres. Quel triomphe pour la science que d'arriver à faire pareille découverte par le calcul. Lors de la dernière séance de l'Académie des Sciences, M. Arago proposa de nommer cette planète, Leverrier. Monsieur Galle spécifia de Berlin que le droit de la nommer revenait à monsieur Leverrier, mais qu'il proposait de lui donner le nom de Janus. Monsieur Leverrier préférerait Neptune. En dépit de l'opposition d'une partie de l'Académie des Sciences, un

(1) Chopin avait sans doute oublié le nom de l'astronome londonien, car il avait laissé le nom en blanc.

grand nombre de membres s'étaient prononçés pour donner à la planète le nom de celui qui l'avait découverte et qui par l'extraordinaire puissance du calcul avait obtenu un résultat jusqu'à présent inconnu dans l'histoire de l'Astronomie ; or, comme il y a bien des comètes Vico et Hind, qu'Uranus s'appelle aussi Herschel, pourquoi n'y aurait-il point de planète Leverrier ? Le roi l'a fait immédiatement officier de la légion d'honneur. Vous avez aussi appris sans doute l'invention *de la poudre de coton* par monsieur Schönbein. Ici on en est assez curieux, mais on ne l'a pas encore vue. Les essais faits à Londres en présence du prince Albert (mari de la reine) ont prouvé que sa puissance est plus grande, qu'elle ne fait pas de fumée, qu'elle ne poisse pas (sic), ne salit pas, et ne perd pas sa force dans l'eau, après qu'on l'a séchée. L'explosion se fait beaucoup plus rapidement que celle de la poudre ordinaire : si l'on met à côté l'une de l'autre ces deux poudres l'*explosion* a lieu, tandis que la poudre ordinaire ne s'allume même pas. Mais je vous écrit des choses scientifiques comme si vous n'aviez pas Antoine ou Belza. Faites à ce dernier mes vœux de plus grand bonheur pour son nouvel état. Mon Dieu, comme Mat[uszynski] s'en fût réjoui. Il n'y a pas de jour que je ne pense à lui. Je n'ai plus à Paris aucun de mes camarades d'école. Mais *à propos* de découvertes, en voici encore une qui est *de mon domaine.* Monsieur Faber de Londres (professeur de mathématiques), mécanicien très adroit, a exposé un automate, qu'il a nommé Euphonie et qui prononce très distinctement non pas un ou deux mots, mais de longues phrases ; bien plus, il chante un air de Haydn et le *God save the Queen.* Les directeurs d'opéras, s'ils pouvaient posséder bon nombre de pareils androïdes, pourraient se passer de choristes qui coûtent cher et font beaucoup d'embarras. Drôle de chose que d'arriver à ce résultat à l'aide *de leviers, soufflets, soupapes, chaînettes* [un mot illisible], *tuyaux, ressorts,* etc. etc. Je vous ai parlé il y a assez longtemps du canard de

Vaucanson qui digérait tout ce qu'il mangeait ; or Vaucanson a fabriqué aussi un androïde qui jouait de la flûte Mais il n'y eut encore aucune machine qui chantât en disant les paroles du *God save the Queen.* L'Euphonie en question est exposée depuis deux mois à l'*Égyptian Hall* (Comme Bartek le sait, c'est l'endroit consacré à toutes sortes de curiosités). Pour l'année prochaine se préparent à Londres de grandes rivalités pour l'opéra italien. Monsieur Salamanca, banquier espagnol, l'un des membres de la Chambre madrilène, a loué un théâtre nommé *Covent Garden,* l'un des plus grands théâtres de Londres, mais qui n'eut jamais grand succès en raison du lieu où il est situé, loin du beau monde. Monsieur Lumley, directeur ordinaire du théâtre italien de la reine, théâtre à la mode parmi le monde londonien, ne se dépêcha point pour engager ses chanteurs ordinaires en vue de la saison prochaine, plein de confiance en eux et en son théâtre tendu de soie. Monsieur Salamanca le devança et engagea en les payant plus cher, Grisi, Mario, Persiani, en un mot toutes les vedettes sauf Lablache. Il y aura donc deux théâtres. Monsieur Lumley aurait engagé en dehors de Lablache, mademoiselle Lind et monsieur Pischek (dont Berlioz prétend que c'est le meilleur Don Juan) (?). Mais comme les habitudes mondaines ont plus d'importance à Londres que je ne sais quelles merveilles d'art, la *saison* prochaine ne manquera pas d'être curieuse. On dit que l'ancien opéra se maintiendra (c'est-à-dire M. Lumley) car, *toutes les chances sont* que la reine le fréquentera, comme d'habitude. L'Opéra de Paris n'a pas encore donné l'opéra de Rossini. Habenek, le chef d'orchestre, a eu une forte attaque d'apoplexie, ce qui l'a contraint d'abandonner pour plusieurs mois sa fonction. Maintenant il se porte bien ; il était en quelque sorte attendu par M. Pillet (le directeur). Les *Italiens* ont déjà commencé. Coletti, un baryton, nouveau chanteur à Paris, y a débuté dans « Sémiramis » ; on en dit beaucoup de bien. Il est jeune,

bien fait, et, en dehors de son talent, on raconte à son sujet toutes sortes d'aventures. Son père aurait voulu en faire un prêtre ; il s'est fait acteur à Naples après avoir quitté Rome. Il a fait tourné les têtes, comme on dit, pendant quelques années à Lisbonne ; deux dames se seraient battues en duel pour lui à Lisbonne (du moins on le racontait il y a quelques temps) ; si, avec cela il chante très bien, il se maintiendra. Je doute qu'on se batte en duel pour lui à Paris, mais il y sera bien payé, mieux qu'au Portugal. Il a aussi chanté avec succès à Madrid où l'on prépare de grandes fêtes pour le mariage de la Reine avec son cousin et celui de l'Infante, sa sœur, avec le plus jeune fils du roi Philippe, le duc de Montpensier. Dumas doit y aller en compagnie de monsieur Maquet (jeune écrivain qui écrit pour lui et sous sa direction des feuilletons) et de Louis Boulanger, peintre célèbre ; ils y sont envoyés par le ministre de l'Instruction publique, monsieur Salvandy, avec la mission de décrire et de peindre toutes ces cérémonies et ces aventures. On parle beaucoup des cadeaux que le duc de Mont[pensier] apporte à sa fiancée. La reine a préparé pour son fiancé en dehors de son trône, (elle est très grosse bien que jeune), un collier de la Toison d'or en diamants, de même qu'une épée richement ornée avec une poignée incrustée de diamants et *dont la lame a servi à Charles III et le bâton de capitaine général.* 17 magnifiques équipages, doivent conduire les mariés et le cortège nuptial à l'église d'*Atoche* où auront lieu simultanément les deux mariages ; ils doivent servir aussi à les amener d'Aranjuez (on prononce Aranchuez) à Madrid. Si ces descriptions vous amusent, vous les trouverez certainement à Varsovie dans les journaux de Dmuszewski. Vous savez sans doute que l'Infante n'a pas tout à fait quinze ans et qu'elle est plus jolie que la reine. Elle viendra le mois prochain à Paris, où l'on prépare un bal à *l'Hôtel de Ville* et toutes sortes de fêtes. Lorsque je la verrai, je vous dirai si elle est aussi belle que la duchesse



1re Partie

Trio de Mozart, pour Piano Violon et Violoncelle
Exécuté par Mrs M. Chopin Allard et Franchomme
Air, chanté par Mademoiselle Antonia Molina de Mendi
Nocturne
Barcarolle } Composés et exécutés par M. Chopin
Air, chanté par Mademoiselle Antonia Molina de Mendi
Etudes
La Berceuse } Composées et exécutées par M. Chopin

2e Partie

Scherzo Adagio et Finale de la Sonate en Sol mineur,
pour Piano et Violoncelle composée par Mr Chopin
et exécutée par l'Auteur et Mr Franchomme
Air nouveau de Robert le Diable, composé par Mr Meyerbeer
chanté par Mr Roger
Préludes
Mazourkas
Valses } Composés et exécutés par Mr Chopin

Le Piano sera tenu par MM. Adam et Gavaudé

Lith. de Thierry frères à l'Ste Rampon

Collection de M. R. Ed. André

Les plus belles places en
évidence pour Mlles
pas pour la canaille

Programme du Concert du 16-2-1848.
(Collection de M. R. Ed. André, Paris).

de Joinville (princesse brésilienne) qui est la plus jolie de toute la famille : grande, pâle, de grands yeux et brune. Mademoiselle Rachel qui, dit-on, voulait donner sa démission à la Comédie Française pour cause de maladie, est mieux et débuterait bientôt. Vous savez que Walewski s'est marié avec mademoiselle Ricci, une Italienne dont la mère est une Poniatowska, sœur de cet amateur de musique qui écrit des opéras en Italie, actuellement à Paris. Pillet lui a donné un livret pour un grand opéra. Ce livret est des Dumas père et fils. Car Dumas, bien qu'il soit jeune, a un fils (d'avant son mariage), qui écrit aussi. Je ne connais pas le titre du nouvel opéra de Poniatowski ; il doit être représenté cet hiver (?). L'air est orageux aujourd'hui et le tonnerre gronde. Le jardinier transplante des fleurs. On a acheté pour le *Jardin des Plantes* des terrains qui l'avoisinaient, parmi lesquels des terrains qui avaient appartenu à Buffon — on les a payés *9* mille et quelque chose. Il ne sera jamais, malgré cela, aussi bien situé, sur une petite colline et près de la Vistule, comme le vôtre. La *Girafe*, que les Jedrzejewicz ont vu, je crois, est morte. Je serais heureux de ne vous donner jamais de plus mauvaises nouvelles. J'ai reçu cette année plus de *faire part* de mariage que de décès, en dehors du vieux *C*te *de Sabran* que j'aimais beaucoup, et dont je vous ai maintefois parlé il y a huit ans ; il écrivait ou plutôt racontait de mémoire des petites histoires, car il n'écrivait rien, du moins très peu ; cela ressemblait à certaines nouvelles de Krasicki. En dehors de lui je n'ai reçu aucun avis de décès. En revanche, j'ai marié une de mes élèves à Bordeaux, l'autre à Gênes. A Gênes où l'on n'élève que maintenant un monument à Christophe Colomb qui y est né. J'ai dû, lorsque j'y étais, vous parler du château qui porte encore son nom et son *écusson*. Madame Viardot est à Berlin avec son mari et sa mère. Elle n'est pas venue ici cette année. Elle sera dans un mois à Paris où je la verrai certainement ; puis elle reviendra passer l'hiver à Berlin où elle

a un engagement. On dit aussi qu'en dehors de Grisi et de Persiani, Salamanca l'aurait aussi engagée à Londres pour l'été prochain, mais je ne le sais pas *directement*. Je voudrais remplir ma lettre de meilleures nouvelles mais je ne sais rien si ce n'est que je vous aime et que je vous aime. Je joue un peu, j'écris un peu. Je suis tantôt content tantôt mécontent de ma sonate avec violoncelle. Je la jette dans un coin, puis je m'y mets de nouveau. J'ai trois nouvelles mazurkas (1) ; je ne crois pas qu'elles aient les anciens [un mot illisible] ; mais il faut du temps pour en juger. Lorsqu'on est en train d'écrire, on croit que c'est bon car autrement on n'écrirait pas. C'est après seulement qu'à la réflexion, l'on rejette ou l'on garde ce qui convient. Le temps est le meilleur critique et la patience, le meilleur maître. Je compte avoir bientôt une lettre de vous ; je ne suis pas inquiet pourtant et je sais qu'avec votre nombreuse famille il vous est difficile à tous de trouver du temps pour écrire un mot, d'autant plus qu'entre nous ce qui sort d'une plume ne saurait suffire à nous contenter les uns et les autres ; je ne sais même pas combien il nous faudrait d'années pour tout nous raconter, *pour être au bout de notre latin*, comme ils disent ici. C'est pourquoi ne vous étonnez pas et ne vous attristez pas lorsque vous ne recevez pas de lettre de moi ; il n'y a pas d'autres raisons que celles que vous avez vous même ; un sentiment pénible s'ajoute au plaisir que j'ai de vous écrire et c'est la conviction qu'entre nous les mots ne comptent pas ; c'est à peine si les faits comptent. Mon plus grand bonheur, c'est de vous savoir gais et bien portants. Soyez toujours de bonne pensée ; vous avez de charmants enfants (j'écris au pluriel, car je sais ce que sont les Antoine pour mes neveux) ; il n'est pas question [un mot illisible] de la grand'mère !

(1) Les mazurkas : en la majeur, en fa mineur et do dièze mineur, op. 63, dédiées à la comtesse Czosnowska et parues dans la deuxième moitié de l'année 1847.

Pourvu que vous ayez la santé, tout ira bien. Moi, je me sens assez bien car il fait beau. L'hiver ne s'annonce pas trop mal et en prenant quelques précautions il passera comme le précédent, Dieu veuille qu'il ne passe pas plus mal. Combien y en a-t-il pour qui cela va mal. A vrai dire cela va mieux pour bien d'autres mais je ne pense pas à ceux-là. J'ai écrit à mademoiselle de Rozières pour la prier de faire mettre en place par mon tapissier les tapis, les rideaux et les portières. Il faudra bientôt penser aussi au moulin, c'est-à-dire aux leçons. Je partirai sans doute d'ici avec Arago, en laissant pour quelque temps la maîtresse de maison dont le fils et la fille ne sont pas pressés de partir. Il était question cette année de l'Italie pour l'hiver mais la jeunesse préfère la campagne. Toutefois, si Sol[ange] ou Maurice se marient au printemps (les deux choses sont possibles), les opinions peuvent aussi changer. C'est entre nous. Sûrement l'année ne se terminera pas sans cela. Le jeune homme a *24* ans, la jeune fille *18*. Mais que cela reste encore entre nous. Il est cinq heures, mais il fait déjà si noir, que l'on n'y voit presque plus. Je termine cette lettre. En attendant je suis content de pouvoir parler de vous avec Nowakowski. Embrassez Titus, si vous le voyez, et aussi votre locataire Charles et mon filleul lorsqu'il reviendra ; s'il se rend l'année prochaine à Bruxelles à un congrès analogue à celui de cette année à Franckfort, — la session est fixée dans cette ville l'année prochaine — alors j'espère bien le voir, car le chemin de fer est prêt depuis longtemps. Dites-moi aussi quelque chose des Joseph — et de tous nos braves amis.

Je vous embrasse de tout cœur, les pieds et les mains de Maman.

CH.

Je regrette que ce papier soit si vain et qu'il aille jusqu'à vous sans rien d'intéressant mais je ne vous enverrai plus rien *à la hâte* ; demain je commencerais de nouveau une

lettre de ce genre et cela n'en finirait jamais. Je l'envoie à Mlle de Rozières qui y glissera, comme d'habitude, une carte pour Louise. Je vous embrasse de tout cœur.

479

◆

240.

A MM. Breitkopf et Haertel à Leipzig.

Moi soussigné Fred. Chopin demeurant à Paris rue St-Lazare 34, reconnais avoir vendu à Messieurs Breitkopf et Haertel à Leipzig la propriété des ouvrages ci-après de de ma composition, savoir :

Op. 60. *Barcarolle pour le Piano.*
Op. 61. *Polonaise-Fantaisie dtto*
Op. 62. *Deux Nocturnes dtto.*

Je déclare leur avoir cédé cette propriété pour tout temps et tout pays y comprise la Russie et exceptée la France et Angleterre et reconnais en avoir reçu les honoraires convenus dont quittance spéciale a été faite.

Fr. Chopin.

Paris, ce 19 novembre 1846.

480

◆

241.

A George Sand.

Mercredi, 3 heures. [25 novembre 1846].

Je compte que votre migraine est passée et que vous voilà mieux disposée que jamais. Je suis bien aise du retour de tout votre monde et je vous souhaite du beau temps. Il fait ici noir et humide, on ne peut vivre qu'enrhumé. Grzy [*mała*] *est mieux. Il a dormi hier une petite heure pour la première fois depuis dix sept jours. J'ai vu Delacroix, qui vous dit mille tendresses à tous. Il souffre, mais va cependant à son travail au Luxembourg. Je suis allé hier soir chez*

Mme Marliani. Elle sortait avec Mme Scheppard, M. Aubertin (qui a eu l'audace de lire votre « Mare au diable *» en plein collège comme exemple de style) et M. d'Arpentigny. Ils allaient entendre un nouveau* prophète, *ce n'est pas un* apôtre. *Sa nouvelle religion est celle des* Fusionistes, *le prophète en a eu la* révélation *au bois de Meudon où il a* vu *Dieu. Il promet pour comble de bonheur, dans une certaine éternité, qu'il n'y aura plus de sexe. Cette idée ne plaît pas beaucoup à Mme M*[*arliani*], *mais le capitaine est* pour *et déclare la baronne en* ribotte *chaque fois qu'elle se moque de son* fusionisme. *Je vous enverrai demain la fourrure et vos autres commissions. Le prix de votre piano est de neuf cents francs. Je n'ai pas vu Arago, mais il doit se porter bien, car il était sorti, quand Pierre lui a porté votre billet. Remerciez, je vous prie, Marquis, de ses flairaisons (?) à ma porte. Soyez heureuse et bien portant Ecrivez quand vous aurez besoin de quelque chose.*

Votre dévoué

Ch.

A vos chers enfants,

Je reçois votre lettre qui est en retard de six heures. Elle est bonne, bonne et parfaite. Ainsi je n'enverrai pas demain vos commissions. J'attendrai. Ne m'enverrez-vous pas votre camail pour le faire arranger ici ? Avez-vous des ouvrières capables ? Ainsi j'attendrai vos ordres. Je suis bien aise que les bonbons ont eu du succès. Je suis fautif du briquet, mais je ne sais pas s'il y a suffisamment d'amadou. Je vais à la grande poste avec cette lettre, avant d'aller chez Grzym[*ała*].

◆

474

242.

A Auguste Franchomme (1).
[Nohant, 22 septembre 1846]

Très cher ami, — Je te remercie de tout mon cœur pour toutes tes courses après Maho et ta lettre que je viens de recevoir avec de l'argent. — Le jour de la publication me paraît bon, et je n'aurais qu'à te prier encore de ne pas laisser Brandus s'endormir sur mon compte ou sur mes comptes.
—Je suis bien heureux de te savoir bien portant avec toute ta chère famille —
Dans un mois nous nous retrouverons j'espère — en attendant
je t'embrasse de cœur et d'âme. Ch.

Mes amitiés les plus sincères à Madame Franchomme
Embrasse tes enfants.
Si Mme Rubio n'est plus à Paris jette cette lettre à la Bourse pour Milan.
Ecris-moi, — j'en ai besoin.
22 7bre.

◆

478

243.

A Auguste Franchomme (2).
Nohant, 9 novembre [1846] (3)

Cher ami. Me voilà encore avec des commissions.
Je t'envoye une grandissime *lettre pour Monsieur Leo.*

(1) Cette lettre est écrite sur du papier timbré aux initiales G. S. en lettres gothiques (Coll. R. E. André, Paris).
(2) Coll. R. E. André, Paris.
(3) Cette lettre, la dernière que Chopin écrivit de Nohant à Franchomme, marque la fin des séjours que l'artiste fit chez George Sand : il n'y retournera plus.
Quelques jours après, Chopin revient seul à Paris. Ce n'est pas encore la rupture définitive, mais un ralentissement des relations qui cesseront complètement en juillet 1847.

Tu le trouveras Louis le grand N° 11. de dix à 11 h.
— Et une autre ou pas — seulement une couverture
avec des manuscrits pour Schlesinger.
Il te donnera comme cela est convenu, 300 francs pour ces 3 mazourkas ; — s'il fesait des façons — ne te fache pas — pardonne-moi l'indiscrétion — demandes-lui seulement qu'il te donne un jour pour te remettre mon prix — et dis-lui que je t'ai chargé de payer certaines choses en partant.
Effectivement — si tu vois Meissonnier — qu'il te donne la note de mon veilleur — mais ne vas pas pour cela
chez lui.
— Gardes-moi le reste — ainsi que ton amitié —
Je travaille un peu — J'efface beaucoup
Je tousse suffisamment — et j'espère que tu n'en fais pas autant.
t. à toi de cœur.
F. Ch.

Mes respects à Madame Franchomme ; — embrasse tes chèrs enfants — écris-moi un mot. —
Des compliments aux amis. —

483

◆

244.

A George Sand.
[Paris, 12 décembre 1846].
Samedi, 2 heures et demie.

Comme c'est bien à votre salon d'être chaud, à votre neige de Nohant d'être charmante, et à la jeunesse de faire le carnaval ! Avez-vous un répertoire suffisant de contredanses pour faire l'orchestre ? Borie est venu me voir, je lui enverrai le morceau de drap dont vous me parlez. Grzym[ala] est presque rétabli ; mais voilà Pleyel avec une récidive de fièvre. Il est devenu invisible. Je suis bien aise heureuse-

ment que le mauvais temps d'ici ne se fait pas sentir chez vous. Soyez heureuse et bien portante, ainsi que les vôtres.

Votre tout dévoué.

CH.

A vous chers enfants. Je vais bien

484

◆

245.

A GEORGE SAND.

[Paris, 15 décembre 1846.]

Mardi, 2 heures et demie,

Mlle de Rozières a trouvé le morceau de drap en question (il était dans le carton à camail de Mlle Aug... et *je l'ai envoyé de suite hier soir à Borie, qui, à ce que l'on a dit à Pierre, ne part pas encore aujourd'hui. Ici, il fait un petit soleil et de la neige de Russie. Je suis bien aise de ce temps pour vous et je me figure que vous marchez beaucoup. La pantomime d'hier a-t-elle fait danser Dib ? Soyez bien portante, ainsi que les vôtres.*

Votre tout dévoué.

CH.

A vos chers enfants.

Je vais bien, mais je n'ai pas le courage de quitter ma cheminée un instant.

487

◆

246.

A WOJCIECH GRZYMALA.

[Fin décembre 1846].

J'ai vu la princesse à *8* heures ; elle me prie de te dire qu'elle n'a pu faire aujourd'hui les commissions qu'elle devait faire entre *5* heures et *6* heures, mais elle espère pouvoir les faire demain ! — Quant à moi, je ne pouvais aller chez toi, car Wlad. Plater m'a platérisé

jusqu'à présent au sujet de la mazurka qui doit être jouée au bal. — Maintenant j'ai un dîner et ensuite, pour mon plus grand malheur, je dois assister à plusieurs soirées.

Ainsi donc à l'année prochaine et qu'elle soit meilleure que celle-ci.

CH.

496

◆

247.

A WOJCIECH GRZYMALA.

[Sans date].

J'adressais et cachetais justement ma lettre lorsque la tienne est arrivée, où tu me prie de ne pas mettre ton prénom. En ce qui concerne la brave Mme Plichta, elle doit venir chez moi (ou moi chez elle si je peux) — mais tu sais que je ne peux plus compter sur moi maintenant. Elle emploiera sans doute aussi le reste de son temps à Paris, autrement qu'à me faire des visites. — D'ailleurs il se peut que nous ne nous rencontrions pas — alors le mieux serait que tu lui écrivisses exactement à elle (et non à son fils par elle) et directement (car d'après ta dernière lettre, je n'aurais su que dire à cette brave femme). Ainsi donc, écris-moi exactement, comme si tu devais me l'enfoncer dans la caboche et sans détours, ce que cette brave Mme Plichta doit dire et faire, — je le lui écrirai aussitôt s'il m'est impossible d'y aller. Mais dépêche toi.

Ton CH.

497

◆

248.

A WOJCIECH GRZYMALA.

[Sans date.]

Je suis malade comme un chien et c'est pourquoi je ne suis pas allé chez toi. Je sais que tu ne quittes plus l'île (1)

(1) Allusion à l'hôtel Lambert, dans l'île St Louis.

ni les bals qu'on y donne. Demain, je te renverrai avant *10* heures les billets que je n'aurai pas placés. — Si je peux j'irai au bal. Ils arrivent de Nohant, samedi soir, probablement pour dîner. Nous nous verrons donc sinon demain du moins après demain.

Demande à ta brave garde de me renvoyer ma robe de chambre, si elle l'a réparée.

Je t'embrasse cordialement.

CH.

Jeudi soir.

◆

485

249.

[Sans date ni indication de destinataire — lequel est probablement Chr. Ostrowski. — La date 1846, a été rajoutée par la suite. Lettre conservée au Musée de Rappersville.]

Je vous renvoie avec mon remercîment les lettres que vous avez bien voulu me confier ; si vous écrivez à Monsieur *Hanka*, remerciez-le de ma part, je vous prie, pour son bon souvenir et la musique qu'il m'a envoyée.

Je regrette que le mauvais temps ne me permette pas de vous remercier personnellement.

F. CHOPIN.

454

◆

250.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Sans date.]

MON AME,

H. Lucas a envoyé par Louis Blanc une loge pour Mme Sand pour aujourd'hui. Mais comme elle veut prendre avec elle sa cousine dans sa loge — permets que j'aille te voir

au 3e acte. Je passerai les deux premiers auprès de ma cheminée.

Je t'embrasse cordialement.

Ton vieux.
CH.

Sa loge porte le numéro *6*, au premier étage.

◆

489

251.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Sans date.]

MON AME,

Je te rappelle ce billet pour la chambre des Députés, pour mon brave Gutman [Ignace Gutman.] Si tu passes dans ma rue, n'omets pas ma porte.

A toi jusqu'à la mort
CH.

Vendredi.

Je t'envoie un mot pour la Psse Galitzin — j'ai ajouté un mot pour toi.

◆

490

252.

A WOJCIECH GRZYMALA.
[Sans date.]

Je croyais que c'était de Pillet et j'ai décacheté — je ne sais ce que c'est. On vient de l'apporter.

CH.

J'attends le médecin qui n'arrive pas.

◆

253.

A George Sand.
Mercredi, 3 heures et demie.
[30 décembre 1846.]

Vos lettres m'ont rendu fort heureux *hier. Celle-ci doit vous arriver le jour de l'an même, avec les bonbons d'usage, la stracchino et le* coald-cream de Mme de Bonne Chose.

J'ai dîné hier chez Mme Marliani et je l'ai menée à l'Odéon voir « Agnès ». Delacroix m'a envoyé une bonne loge et j'en ai fait hommage à Mme Marliani. A vous dire vrai, je n'ai pas eu un bien grand plaisir et j'aime mieux « Lucrèce », mais je ne suis pas juge de ses choses-là. Arago est venu me voir un peu maigri et enroué, mais toujours bon et charmant. Il fait un temps froid, mais agréable pour ceux qui peuvent marcher, et j'espère que votre migraine est chassée et que vous vous promenez comme avant dans votre jardin. Soyez heureux et tous heureux dans l'année qui vient et quand vous pouvez, écrivez-moi, je vous prie, que vous allez bien.

Votre tout dévoué
Ch.

A vos chers enfants.

Je me porte bien. Grzym [ala] est toujours mieux ; j'irai aujourd'hui avec lui à l'hôtel Lambert, avec tous les manteaux possibles.

◆

254.

A George Sand.
Mardi, 3 heures [12 janvier 1847.]

Votre lettre m'a amusé. Je connais beaucoup de mauvais jours, mais en fait des Bonjours, je n'ai jamais rencontré que l'éternel candidat de l'Académie, M. Casimir Bonjour. Mon ami *improvisé m'a rappelé le monsieur* mélomane *de Châteauroux, dont je ne sais pas le nom et qui disait à M. de Préaux de me connaître beaucoup. Si cela continue je finirai par me croire un personnage important. Vous êtes donc maintenant tout entière à l'art dramatique.* Je suis sûr *que votre prologue sera un chef d'œuvre et que les répétitions vous amuseront beaucoup, seulement n'oubliez jamais votre wilchura* (1) *ou votre muse. Ici il fait froid. J'ai vu les Veyret, qui vous présentent leurs hommages. Je n'oublierai pas (vos fleurs) votre note du jardinier. Soignez-vous, amusez-vous. soyez bien portants tous.*

Votre dévoué
A vos chers enfants. Ch.

◆

255.

A George Sand.
Dimanche, 1 heure et demie. [17 janvier 1847].

J'ai reçu votre bonne lettre de jeudi. Vous faites donc aussi de la Porte Saint-Martin. La « Caverne du crime » ! *mais c'est intéressant au possible. Vos Funambules, devenus les Français ou même l'Opéra avec* Don Juan *deviennent maintenant tout ce qu'il y a de plus romantique. Je me figure les émotions de Marquis et de Dib. Heureux spectateurs, naïfs et peu instruits ! Je suis sûr que les portraits qui sont au salon vous regardent aussi avec des yeux de circonstance. Amusez-vous aussi bien que possible. Ici il n'y a, comme je vous ai écrit la fois passé, que maladie sur maladie. Portez-vous tous bien, soyez heureux.*

Votre tout dévoué. Ch.

A vos chers enfants.
Je vais comme je peux.

◆

(1) Wilchura : du polonais wilczura = fourrure en peau de loup.

256.

A Wojciech Grzymala.
[Paris, 17 février 1847.]

Mon ame bien aimée,

Je t'en prie, viens absolument ce soir vers *8* heures. Tu ne trouveras en dehors de nous qu'Arago et Delacroix. Je jouerai un duo avec Franchomme. Mais viens, mon âme, je t'en prie, ne serait ce que pour un moment. C'est aujourd'hui mercredi, jour des Cendres. Viens, ne serait-ce que pour expier d'avoir passé si tristement le carnaval.

Ton vieux Ch.

Mercredi.

◆

257.

A Joseph Nowakowski à Paris.
[Sans date] Mercredi soir [1847].

Que deviens-tu ? Je ne t'ai pas vu depuis vendredi. Viens donc chez moi au nº 9 entre midi et une heure. Tu sais qu'il m'est difficile de sortir et si tu n'as pas de plaisir à me voir, moi j'en ai un grand, et, pas pour autre chose que parce que tu es resté le même que naguère à la maison et un original comme il n'y en a pas d'autre sous le soleil. Tu partiras et alors, quelles que soient les sommes que tu payerais, nous ne nous verrions plus. Tu regretteras plus tard de ne pas m'avoir laissé contempler tes moustaches, tout mon saoûl.

Ch.

◆

258.

A George Sand.
Samedi [10 avril 1847.]

Merci pour vos bonnes nouvelles. Je les ai communiquées à Maurice, qui doit vous écrire. Il va bien, moi aussi. Tout est ici comme vous l'avez quitté. pas de violettes, pas de jonquilles, pas de narcisses dans le petit jardin. On a emporté vos fleurs, on a descendu vos rideaux, voilà tout. Soyez heureuse, bien disposée, soignez-vous et un petit mot de tout cela quand vous pourrez.

Votre dévoué,
A la jeunesse.

Ch.

◆

259.

A sa famille.

Commencé une semaine avant Pâques, terminé le 19 avril [1847, Paris].

Mes chers aimés.

Si l'on ne répond pas immédiatement, impossible après de s'y mettre et votre conscience vous éloigne du papier au lieu de vous y amener. Madame S[and] est ici depuis *2* mois, mais elle part dès après les fêtes pour Nohant. Sol[ange] ne se marie pas encore ; lorsqu'ils furent tous réunis pour le contrat elle n'en voulut plus ; moi, je le regrette et je plains le jeune homme parce qu'il est très digne et amoureux, mais il vaut mieux que cela ait eu lieu avant le mariage qu'après. C'est soi-disant remis, mais je sais ce qui se prépare. Vous me demandez ce que je ferai cet été, rien d'autre que d'habitude : j'irai à Nohant aussitôt qu'il commencera à faire chaud ; en attendant je reste pour donner chez moi, comme toujours, quelques

leçons pas bien fatigantes. Si Titus part en voyage, comme il en avait l'intention, je serais heureux de passer ici quelque temps avec lui. Quant à vous, les Barcinski, il ne m'apparaît point que vous vous soyez décidés mais s'il en était ainsi, je pourrais vous voir quelque part, car j'ai un peu de temps l'été et aussi quelques sous gagnés pendant l'hiver que je pourrais employer si ma santé me le permet. Cette année mes *crises* (pour ne pas dire comme le *garde malade* d'Albert, *la cerise de Monsieur*) ne sont pas trop fréquentes en dépit des grands froids. Je n'ai pas encore vu madame Ryszczewska. Madame Delfine Potocka (vous savez combien je l'aime) devait l'accompagner chez moi mais elle est partie pour Nice, il y a quelques jours. J'ai joué pour elle chez moi avant son départ, ma sonate avec Franchomme. En dehors d'elle, j'avais ce soir là le prince et la princesse de Wurtemberg, M^me^ S[and] et il y avait une chaude atmosphère.

Franchomme m'apporte à l'instant même ma loge pour la séance de demain au Conservatoire ; il envoie ses saluts aux Jedrzejewicz. Le pauvre, ses trois enfants sont gravement malades de la rougeole. Une misère, qui ne peut plus m'atteindre. Franchomme a vu souvent Nowak[owski] chez moi, mais il le tient pour un imbécile depuis qu'il me refusa, alors qu'il jouissait de son bon sens, d'aller avec moi chez Legouvé en soirée où il eût pu, entouré de gens les plus distingués, voir et entendre de près p. ex. Lablache ; Nowak[owski] est peut-être déjà chez vous. Il est bien brave, mais quelle moule, que Dieu le bénisse. Il avait p. ex. une lettre pour Janin. Il m'en parle quelques semaines avant son départ ; je lui dis que c'est trop tard, mais le même jour je l'amenai chez Gavard à une soirée où se trouvait Janin ; je voulais le présenter mais il refusa. Quelques jours après il vient chez moi et me déclare qu'il a remis la lettre à Janin et que ce dernier écrira un article sur lui ; il me demande seulement de lui écrire ce qu'il doit mettre sur ses compositions et de l'envoyer ce même jour à Janin avant 4 heures. Je n'y comprenais rien. Je lui demande alors avec qui il était allé chez Janin. Il me répond, avec un ami *intime* de Janin, rédacteur au Courrier. Or je connais le rédacteur en *chef* du Courrier, un certain Durieu ; je lui demande si c'est Durieu ? Non pas, et il me donne un autre nom que je n'avais entendu de ma vie. Je suppose alors que c'est peut-être un ami de la maison des Janin et je dis à Nowakowski que nous irons le lendemain chez Janin pour lui demander ce qu'il veut. Je me fais porter le lendemain chez Janin ; ils me reçoivent le plus aimablement du monde lui et sa femme, et je donne comme prétexte de ma visite que je viens le remercier pour le bon accueil qu'il a réservé à mon compatriote. Il me répond à cela qu'il avait dit à Nowakowski qu'*un petit mot de Chopin* était pour lui une recommandation suffisante, et *imaginez-vous*, ajouta-t-il, *il se fait recommander par un imbécile dont je ne sais même pas le nom* ; ainsi donc *cet ami intime*, c'était celui dont Janin ne connaissait même pas le nom. Nous avons bien ri tous les deux ; ce brave Nowakowski avait compris qu'un petit mot de moi cela voulait dire un article ; il ne comprend rien rien de plus en français que : *garçon de café*, *bougie*, *cocher*, *dîner*, *jolie Mademoiselle*, *bon musique*. Comme Cichocki avec son petit fourneau, je me demande en compagnie de quel meuble Nowakowski a bien pu passer son temps ; vers la fin il me fallait l'envoyer chercher pour le voir. On imprime ici par mon entremise, ses études qui me sont dédiées (1).

Cette publication est pour lui, tout au monde. Il est content d'être imprimé. Il est trop vieux pour apprendre quelque chose de nouveau, ou pour mettre de l'ordre dans sa cervelle. C'est un brave garçon, il mange tout ce qu'on lui met dans la bouche, alors je l'aime, c'est une si vieille

(1) Littéralement : avec ma dédicace.

connaissance ; j'avais oublié pourtant qu'il y a encore bien des gens chez nous qui ne savent pourquoi ils vivent, ni comment. C'est pourquoi il nous aime tous autant qu'il peut ; je l'ai aidé autant que j'ai pu ; j'ai souvent frappé pour entrer dans son âme, mais rien ne répondait ; sa perruque (que Durand lui a faite) recouvre un grand vide ; enfin il s'en rend compte lui-même ; aussi comment et où a-t-il été élevé ? J'exigeais trop de lui car je ne pouvais le séparer de votre souvenir. Il m'a remis les chants de Kolberg (1), de bonnes intentions, mais des épaules trop frêles. Lorsque je vois des choses de ce genre, il m'arrive souvent de penser que mieux vaudrait rien, car toutes ces élucubrations faites avec peine déroutent et rendent plus pénibles ses recherches au génie qui y découvre parfois quelque vérité. Jusqu'à ce que cela arrive, toutes ces beautés s'en tiendront à des nez ajustés, rougis au fard, à des jambes coupées ou sur des échasses et ne seront qu'objet de railleries pour ceux qui n'y jettent qu'un léger regard. Je vous ai écrit des choses bien inutiles, c'était il y a une semaine. Aujourd'hui je suis de nouveau seul à Paris. Mme S[and], Solange, la cousine (cette cousine), *Luce*, sont parties et de nouveau *3* jours ont passé. J'ai déjà eu d'eux, hier, une lettre de la campagne, dans laquelle ils me disent qu'ils sont gais et bien portants mais qu'ils ont la pluie comme nous, ici. L'exposition annuelle de tableaux et de sculptures est ouverte depuis quelques semaines ; il n'y a rien de bien important parmi les envois des maîtres connus mais on a découvert de nouveaux talents, en particulier un sculpteur qui n'expose que depuis deux ans, il s'appelle Clesinger, et aussi un peintre, Couture, dont un immense tableau, représentant un festin romain du temps de la décadence, attire l'attention générale. Rappelez-vous le nom du sculpteur, je vous en parlerai souvent, car il a été présenté à Mme S[and]. Il a fait avant leur départ son

(1) Chansons populaires polonaises harmonisées par O. Kolberg.

buste et celui de Solange ; tout le monde admire ces deux œuvres qui seront certainement exposées l'année prochaine. Je reprends pour la *4*e fois cette lettre aujourd'hui, 16 avril, et je ne sais quand je la terminerai car je dois poser chez Scheffer pour mon portrait et donner encore chez moi *5* leçons. Je vous ai parlé de l'exposition, parlons maintenant de la musique. Le « Christophe Colomb » de David a jusqu'à présent presque autant de succès que le « Désert ». Je ne l'ai pas encore entendu bien que ce fût déjà la *3*e représentation mais je ne suis pas pressé d'y aller. Un de ces jeunes gens qui font encore de la course à pied, disait : *on a crié bis, on a crié ter* (terre — la terre, continent). Il paraît que la *4*e partie où il y a des chants indiens est très belle. Vieuxtemps a donné hier son deuxième concert ; je ne pus y assister, mais Franchomme m'a dit qu'il a joué formidablement et que son nouveau concert est très beau. Il est venu chez moi avant hier avec sa femme ; je lui ai joué pour la première fois. Si ce n'avait été qu'hier chez les Léon, on m'eût installé auprès d'une table pour voir l'album d'un peintre qui a voyagé *16* ans en Amérique et que je ne pus m'en arracher (des choses admirables ! mais trop à la fois) je serais allé au concert de Vieuxtemps. On annonce pour demain le théâtre espagnol (à l'opéra italien). La troupe espagnole est arrivée et ils doivent jouer aujourd'hui (Christine). Aujourd'hui avant les Espagnols, mademoiselle Rachel joue à la cour Athalie, où elle est paraît-il admirable ; je ne l'ai pas encore vue. On donne Athalie avec les chœurs de Gossec. Gossec était un compositeur français connu et estimé vers la fin du siècle dernier. On jouait d'habitude jusqu'à présent, pour terminer, après les chœurs d'Athalie (qui sont ennuyeux) un très beau chœur de « la Création du monde » de Haydn. Gossec étant déjà très vieux (il y a *35* ans de cela) aurait dit naïvement en les entendant : « *Je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit cela* ». Tout le monde le crut sans difficulté. Je joins pour Louise un billet de Mlle de

Rozières et non de Mme S[and] car ils étaient très pressés de partir. J'ai reçu de nouveau aujourd'hui des nouvelles de Nohant : ils sont bien portants et transforment de nouveau la maison — ils aiment le changement — Luce qui était partie avec eux, a été renvoyée à son arrivée, m'écrivent-ils. Ainsi, il ne reste plus un seul vieux domestique de ceux que connaissaient les Jedrzejewicz. Le vieux jardinier qui était resté *40* ans, puis Françoise qui y resta *18* ans, maintenant Luce qui y naquit et fut portée au baptême dans le même berceau que Solange, tous, ils ont été renvoyés depuis l'arrivée de cette cousine qui a des projets sur Maurice, ce dont ce dernier profite. Ceci entre nous. — *11* heures. Mlle de Rozières est arrivée, elle se chauffe près de la cheminée et s'étonne que ma lettre ne soit pas encore partie ; elle déplore que la sienne soit déjà si vieille et veut en écrire une deuxième. De nouveau la lettre a été interrompue, une journée a passé. Je suis allé hier chez Scheffer, de là j'ai rendu visite à Delacroix ; j'ai donné en revanche moins de leçons ; le soir, je n'avais pas envie de m'habiller pour dîner et je suis resté chez moi à jouer et à fredonner des chansons du bord de la Vistule. Aujourd'hui je me suis réveillé à *7* heures ; mon élève Gutman est venu pour me demander de ne pas oublier sa soirée ; Durand est arrivé et l'on m'a apporté mon chocolat. Mon chocolat vient de Bordeaux où on le prépare exprès pour moi dans une maison privée sans y ajouter aucun aromate ; c'est chez des cousins d'une de mes braves élèves qui me nourrit de ce chocolat. Nous avons eu ce matin une petite gelée blanche mais toute petite, par bonheur ; elle ne nuira pas sans doute aux récoltes qu'on prévoit bonnes, cette année. Le blé est comme vous savez extrêmement cher ici et il y a beaucoup de misère en dépit d'une grande *charité*. Mme S[and], comme vous pouvez croire, est d'un grand secours dans son village et les environs et c'est une des raisons qui, indépendamment du mariage remis de sa fille, l'a fait partir si tôt cet hiver. Son dernier ouvrage, qui

vient de paraître est « *Lucrezia Floriani* », mais *La Presse* publie depuis 4 mois son nouveau roman intitulé (jusqu'à présent) *Piccinino* (ce qui veut dire, petit). La chose se passe en Sicile. Il y a beaucoup de belles choses ; je ne doute pas qu'il ne plaise plus à Louise que Lucrèce, qui suscita moins d'enthousiasme que les autres. Piccinino est le *sobriquet* (le surnom) de l'un des bandits de l'endroit, qui lui fut donné à cause de sa taille. Il y a de beaux caractères de femmes et d'hommes, beaucoup de nature et de poésie et je me souviens avec quel plaisir j'en entendis la lecture. Elle s'est remise à quelque chose de nouveau, mais elle n'avait pas un moment de tranquillité à Paris. Encore trois jours de passés, c'est aujourd'hui le 18. J'ai dû donner hier 7 leçons à des élèves sur le point de partir. Le soir, au lieu de m'habiller pour aller au *Faubourg Saint-Germain*, nous avons été avec Alkan voir Arnal au Vaudeville, dans une nouvelle pièce de monsieur Duvert intitulée : « Ce que femme veut »... Arnal est amusant comme d'habitude, il raconte au public comment il avait envie de faire *pipi en chemin de fer*, et comment il lui fut impossible de descendre jusqu'à Orléans. Pas un mot indécent, mais tout le monde devine et se tord de rire. Il raconte que le train s'arrêta une fois et qu'il voulut descendre mais qu'on lui dit que le train ne s'arrête que « *pour prendre de l'eau pour la machine et cela n'était pas son affaire du tout* » etc. — Aujourd'hui 19. Une lettre de Nohant m'avait interrompu hier. Mme S[and] m'écrit qu'elle arrive vers la fin du moins prochain et de l'attendre. Il s'agit sans doute du mariage de Sol[ange] (mais plus avec celui dont je vous ai parlé). Que Dieu les protège. D'après leur dernière lettre ils sont tous de bonne humeur, alors j'ai bon espoir. Si quelqu'un mérite d'être heureux c'est bien Mme S[and]. Turczynowicz m'apporte à l'instant les chants religieux de Stefani, mais je ne peux les voir avant son départ car il m'annonce qu'il part aujourd'hui. Je lui ai donné un mot de remerciement car il exigeait

un mot écrit. S'il vous arrive de rencontrer Stefani, remerciez-le pour moi et aussi Kolberg pour son travail fastidieux. Je termine ; il faut que je donne une leçon à la jeune Rotschild, puis à une Marseillaise, après à une Anglaise, enfin à une Suédoise. pour recevoir ensuite une famille de la Nouvelle Orléans qui m'est recommandée par Pleyel. Après, dîner chez Léo, soirée chez les Perthuis et dormir s'il y a moyen. Je vous embrasse. Nowakowski est sans doute arrivé chez vous. Wernik est bien portant ; nous commençons à apprendre un peu. Embrassez Titus ; parlez-moi de lui et de Dresde. Laure est partie ; elle m'a écrit de Dresde, la chère Laure. Méry m'a écrit de Rome ; il va à Hyères, où se trouve Sophie Roseng[art], heureuse et bien portante ; ils m'ont écrit .J'embrasse Maman de tout cœur et vous tous.

Jeannot m'a écrit qu'il est bien portant. mais ! mais aussi qu'il pense à se mettre sérieusement au travail et à ne compter que sur ses propres forces. J'ai peut-être oublié de vous écrire bien des choses qui vous intéressent et j'en écris de moins intéressantes, mais pardonnez-moi, car ma tête n'est pas toujours bien disposée ; j'ai décidé aujourd'hui d'envoyer cette éternelle lettre, aussi contentez-vous de la nouvelle que je suis bien portant et que le soleil luit aujourd'hui pour la première fois depuis une semaine.

◆

502

260.

A George Sand
[Paris, sans date, 1847 ?]

Maurice est parti hier matin bien portant et par une belle journée. Votre lettre m'est arrivée après son départ. J'espère encore de vous une lettre qui fixera le jour de votre arrivée, afin de faire du feu dans vos chambres. Ainsi donc, ayez beau temps, belles idées et tout le bonheur du monde.

Votre tout dévoué.
A la jeunesse.
Mercredi.

◆

503

261.

A George Sand.
Jeudi, le 29 [avril 1847.]

Vous faites des prodiges de travail et cela ne m'étonne pas. Dieu vous aide. Vous allez bien et vous irez bien. Vos rideaux sont encore ici. Le 30, *c'est demain. Mais je ne vous attends pas, n'ayant pas encore reçu de mot définitif. Il fait beau, les feuilles commencent à vouloir pousser. Vous aurez belle route, sans prendre sur votre sommeil, un mot la veille de votre départ, s'il vous plait, car il faut du feu dans vos chambres. Soignez-vous. Soyez tranquille et heureuse.*

Votre tout dévoué.
A la jeunesse.

◆

504

262.

A George Sand.
Samedi, [15 mai 1847].

Vous dirai-je combien votre bonne lettre que je viens de recevoir m'a fait plaisir et combien les excellents détails touchant tout ce qui vous occupe maintenant m'ont intéressé. Personne plus que moi parmi vos amis, vous le savez bien, ne fait de vœux plus sincères pour le bonheur de votre enfant. Aussi, dites-lui de ma part, je vous prie. Je suis déjà bien. Dieu vous soutienne toujours dans votre force et votre activité. Soyez tranquille et heureuse.

Votre tout dévoué. Ch.

◆

511

263.

A Solange Clésinger.
[Paris, mai 1847.]

J'ai déjà prié l'autre jour Madame votre mère de vous transmettre mes souhaits les plus sincères pour votre avenir —

et cette fois-ci je ne puis m'empêcher de vous dire tout le plaisir que m'a fait votre charmante petite lettre dans laquelle vous me paraissez si heureuse — vous voilà au comble du bonheur. — c'est comme cela que je compte vous savoir toujours. Je fais des vœux de toute mon âme pour votre inaltérable prospérité.

à bientôt j'espère.

CH.

◆

573. **264.**

A SA FAMILLE.
8 juin 18[47.]

Et tout d'abord que je souhaite sa fête à ma Maman bien aimée — comme d'habitude.

Mes très chers. J'ai reçu votre bonne lettre et je suis heureux de vous savoir de nouveau en bonne santé. — J'ai eu le 2 mai une forte crise d'asthme et j'ai dû rester quelques semaines chez moi — mais cela ne m'a pas fait trop de mal, puisqu'il fait beau maintenant et que je suis tout à fait bien portant — On me dit que j'ai pris ainsi une assurance pour une santé de longue durée — c'est du passé. Ce fut toutefois la raison pour laquelle je ne vous ai pas écrit depuis si longtemps. Quant au mariage de Sol[ange], il eut lieu à la campagne juste au moment où j'étais souffrant ; en toute sincérité je puis dire que je n'en suis pas fâché, car je ne sais quelle mine j'aurais fait à tout cela. — Pour le jeune marié, Dieu sait d'où il sort. Lorsqu'il nous fut présenté il ne serait venu à l'idée de personne que cela finirait ainsi — juqu'au moment de son dernier départ à la campagne. Pour moi cela ne me plut pas dès le début qu'il eût été ainsi porté aux nues par la mère de Solange, qu'ils se rendissent presque chaque jour dans son *atelier* pour y poser pour leur buste — qu'ils acceptassent quotidiennement des fleurs et toutes sortes d'autres choses — comme par exemple des petits chiens etc.

(c'est pourquoi je vous disais dans ma dernière lettre que vous entendrez encore parler de lui). La maman est adorable mais elle n'a pas pour un grosz de bon sens, elle l'a invité à sa campagne ; il ne désirait que cela. — et comme il est adroit, ils n'eurent pas le temps de se retourner que tout était terminé. Les cadeaux ne laissèrent pas que de plaire à Sol[ange] — de la part du deuxième Michel-Ange, — il monte parfaitement à cheval — (cela n'a rien d'étonnant il était cuirassier), Maurice était pour lui, parce qu'il détestait de Préaux qui était poli et un homme de bonne famille — or l'autre saisit de suite la chose et se mit à flatter Maurice, si l'on ajoute le secret dans lequel la maman de Sol. tenait ses intentions, ils ne purent avoir sur lui d'autres *renseignements* que ceux qu'il lui plut de donner — alors que tous les amis, Marliani — Delacroix, Arago et moi-même n'avions à son sujet que les renseignements les plus déplorables. Qu'il était endetté — brutal, qu'il battait sa maîtresse et qu'il l'abandonna pour se marier alors qu'elle était enceinte etc. etc., — qu'il boit (nous l'avons tous constaté — mais cela, on le mettait sur le compte de son génie) — En un mot tous les artistes qui le tiennent, en tant qu'homme, pour pas grand'chose — ne peuvent assez s'étonner que Mme Sand l'eût choisi pour gendre. Jusqu'à présent ils sont tous très contents. — Lui, aussi aimable que possible. — Elle, satisfaite de son nouvel état — elle a des cachemires et monte à cheval, mais je ne leur donne pas un an de vie commune après le premier enfant — la mère devra payer leurs dettes. Ils éprouvèrent à m'en parler quelque pudeur. lorsqu'ils m'écrivaient de la campagne à ce sujet et j'ai d'eux des lettres bien curieuses. C'est encore le fils qui profite le plus de la situation — il a non seulement un beau-frère dépourvu de cervelle et dont il peut à certains égards tirer certains avantages, — mias encore son digne père, Monsieur D. n'a donné aucune dot à Sol., — toutefois il n'en touchera pas pour cela une épingle de plus. En dehors de cela, cette cousine Aug.

[ustine] avec laquelle il devait se marier épouse un certain Rousseau, paysagiste célèbre et digne qui habitait dans la même maison que Clesinger. C'est d'après moi la solution la plus sage, car ainsi Mme Sand et son fils qui s'étaient beaucoup avancés se débarrasseront de ce souci. — Elle, d'entretenir toute la famille sans compter la jeune fille jusqu'à son mariage — lui, de sa promesse pour un mariage dont il n'avait plus la moindre envie. La jeune fille était jolie, alors il lui semblait qu'il l'aimait mais chaque fois qu'il fallait prendre une décision, il l'éludait comme il pouvait. Aussi bien tout le monde ici était d'avis d'en finir — et déjà avant hier, les bans étaient publiés à Notre-Dame de Lorette et à la *mairie*. — Ils iront ensuite à la campagne — je ne sais si je les accompagnerai — à vrai dire je n'en ai pas trop envie car en dehors de la maîtresse de maison et de sa fille il me faudrait m'habituer à de nouvelles figures et j'en ai assez. — De tous ceux que Louise avait vus, il ne reste personne ; *5* nouveaux domestiques. — Entre nous soit dit, tous les anciens et véritables amis de Mme S. ne peuvent s'étonner assez de ce singulier mariage — aucun d'eux n'y assistait. — Sol. est aimable pour moi, comme d'habitude, et lui aussi aimable qu'il le peut — moi, comme à l'accoutumée — mais je suis triste dans l'âme. — Dans le monde parisien il n'a pas, non plus, fait bonne impression — la statue qu'il a exposée dernièrement représente une femme nue dans une position plus qu'indécente — si bien que *pour motiver sa pose* il a fallu lui enrouler un serpent autour des jambes — c'est à faire peur comme elle se tortille. C'est tout simplement une statue commandée par Moselmann (frère de Madame Lehon, dont je vous ai souvent parlé, l'ancienne ambassadrice de Belgique) — et qui représente sa maîtresse, à lui et à d'autres *car c'est une femme entretenue très connue dans Paris*. — Aussi bien les gens s'étonnent qu'une jeune personne comme Sol. se soit passionnée pour un artiste qui expose des œuvres aussi *voluptueuses pour ne pas dire*

impudiques. En matière d'art, à vrai dire, il n'y a rien d'impudique — de fait, le ventre tendu en avant et les seins sont admirablement modelés — je vous garantis qu'à sa prochaine exposition, le public se trouvera à même de contempler sous forme de nouvelle statue le ventre et les seins de sa femme. — Delaroche fourrait partout dans ses tableaux l'image de feue sa femme — celui-là sculptera dans le marbre blanc le petit derrière de Sol. — *il est de cette force*. — Madame S. m'a écrit de la campagne à son sujet : *il est hardi, lettré, actif et ambitieux* — ce sont parait-il des qualités ! — Ce fut un *moment* de folie qui ne dura pas un mois et il n'y avait personne pour y jeter de l'eau froide. — Je reçus le 1er mai sa lettre au sujet du projet de mariage — le 21 le mariage était un fait accompli. C'est regrettable, si l'on prend les choses du côté du bon sens — mais c'est peut-être fort bien si l'on considère qu'exceptionnellement tout ce qu'entreprend Mme S. finit par bien tourner — même ce qui paraît invraisemblable au premier abord. Comme je le lui dis, elle a une étoile qui la guide ; — je me console souvent de cette façon quand j'ai des idées noires. — D'ailleurs, effectivement, ses démêlés avec son mari ont tourné à son avantage — elle a gardé auprès d'elle ses enfants qu'elle aime par dessus tout — elle les a élevés dans la santé et le bonheur — Elle-même jouit d'une bonne santé tout en travaillant énormément — après avoir écrit tant de livres (plus de *90* et quelques) ses yeux sont restés intacts — Tout le monde l'adore — elle n'est pas pauvre — elle est charitable — au lieu de faire une noce pour le mariage de sa fille, elle a donné *1000 fr.* pour les pauvres de sa paroisse, comme on dit chez nous. — Il lui arrive toutefois de ne pas toujours dire la vérité — mais c'est permis à un romancier. — C'est ainsi qu'elle m'a demandé si je ne savais ce qui était arrivé à Méry — cela me frappa et je demandais pourquoi — elle me répondit d'une façon détournée — préférant visiblement que j'apprenne sa mort d'un autre que

d'elle. Ce qui arriva hier ; la femme du fils de notre ancien propriétaire qui remettra dans quelques jours à Maman une tabatière pour sa fête de ma part — me l'apprit incidemment — croyant que je le savais depuis longtemps. *C'est le 3e* cette année. Antoine, Isidore Sobanski que j'aimais beaucoup et ce brave garçon qui m'écrivait dernièrement encore de Rome. Je joins pour Louise un billet de Mme S. et de Mademoiselle de Rozières. — *Pour me refaire un peu* avant l'arrivée de Mme S. je suis allé chez Albrecht à la campagne, à Ville d'Avray dans les environs de Paris, près de Versailles. Ma filleule est déjà grande comme Louisette et elle est très jolie. Si l'un de vous avait l'intention de voyager cette année, peut-être irai-je sur les bords du Rhin. C'est dommage que Titus soit retenu par sa fabrique. Embrassez-le. — Olesia et Marinette m'amusent bien. Que Dieu les garde. — Aujourd'hui 9 juin. Je n'ai pu vous envoyer cette lettre hier car j'avais encore à expédier quelques leçons qui m'ont retenu. Mes braves élèves, vous ne sauriez croire comme elles sont gentilles. Hier la jeune Rotschild m'a envoyé un *verre d'eau* — très joli et avec une soucoupe et une cuillère dorée — le verre est en cristal *avec un pied en vermeille* [sic] *ciselé et dans un charmant écrin.* — Je n'ai pas encore reçu les petits ouvrages dont vous me parlez mais je vous en remercie cordialement d'avance tout en vous priant de ne pas vous user les yeux à de pareils travaux. Soyez bien portants vous qui m'êtes si chers. — Aussi vrai que je vous aime je suis tout à fait bien portant maintenant. Dans la mesure du possible je suis calme — je vous avouerai pourtant que ce mauvais mariage de Sol. que j'ai vue tous les jours depuis dix ans et pour laquelle j'ai souvent intercédé auprès de sa mère, m'a fait une impression pénible. — Je plains De Préaux, il a été très bien et a pris les choses avec tant de politesse qu'ils ne peuvent rien dire contre lui, mais seulement qu'ils ont changé d'idée. — En ce qui concerne ma musique je vais faire imprimer tout de suite ma sonate avec violoncelle — celle qu'a entendue

Nowakowski — et aussi de nouvelles mazurkas. Franchomme vient me voir tous les jours, il envoie ses compliments à Louise. La brave Gavary que j'ai vue hier, aussi. — J'ai posé hier à Scheffer, le portait s'annonce bien. — Winterhalter a fait aussi de moi un petit portrait au crayon pour mon vieil ami Planat de la Faye (dont je vous ai parlé). — Il est très ressemblant. — Winterhalter vous est certainement connu de nom, c'est un très brave et bon garçon plein de talent. De même Lehmann (qu'il faut aussi que vous connaissiez) a fait de moi un petit portrait pour Léon — mais tous ces portraits sont loin d'être aussi ressemblants que celui que possède Louise, de la main de Mme S. — Mme S. a écrit un nouvel ouvrage pendant mon absence ; elle vient de le finir — c'est intitulé Celio Floriani. Je ne l'ai pas lu, mais elle m'a dit que c'était court et qu'il y est question d'art dramatique. Je ne sais encore dans quel journal il paraîtra. — Lorette a écrit quelque chose sur moi il y a quelque temps à Dresde mais je ne lui ai pas répondu — comme d'habitude. — C'est une brave créature — elle ne s'étonne de rien. Puisque Louise tient à avoir des détails sur le gendre de Mme S. — les voici : son père est sculpteur à Besançon — sa renommée ne dépasse pas la ville — il a acquis par son travail une certaine fortune représentée par quelques maisons de rapport. Énormément d'enfants. Quant à lui, étant jeune homme, le cardinal de Rohan le prit sous sa protection — il devait se faire prêtre — mais au bout de six mois il le quitta — et se mit au dessin et à la sculpture. — C'est alors que commence sa vie ténébreuse — toutes sortes de choses vilaines — comme quoi il fut chassé d'ici et de là — elle se terminepar son voyage en Italie d'où il dut fuir à cause des dettes qu'il avait faites à Florence. Son père ne voulant pas entendre parler de lui, il s'engagea aux cuirassiers où il ne resta d'ailleurs pas bien longtemps. Il y a deux ans, il fit une petite statuette qui représentait un petit faune et dont on disait beaucoup de bien. Cette année, cette femme et quelques très beaux bustes, ainsi

que les enfants d'Aguado, puis il se maria avec Solange! Il n'a pas d'amis — aucunes relations. Son père n'a pas assisté au mariage et s'est contenté d'écrire une lettre. Mme S. ne l'a jamais vu et a seulement entendu parler de lui par son gendre, — on dit de la mère qu'elle reste toute la journée vêtue simplement d'une chemise, personne ne l'a vue. Il avait avec lui son frère cadet, un jeune homme, de *19* ans — qui s'étant énivré au cours d'un dîner s'est pris de querelle avec Maurice, il le renvoie. Ce jeune homme servait à lui faire des commissions. — Quant à lui il a *33* ans et Sol. *18*. La différence d'âge me paraît un peu grande. — De Préaux avait *25* ans. — Clesinger avait été présenté pour la première fois, il y a un an, par Monsieur d'Arpentigny — ex-capitaine, un Français amusant et spirituel — qui ayant appris que Sol. devait épouser l'homme qu'il avait présenté, écrivit aussitôt à la mère (j'ai vu la lettre) pour lui faire comprendre avec délicatesse qu'il lui avait présenté un homme de talent mais qu'il ne répondait de rien de plus — et qu'il estimait de son devoir de l'éclairer à ce sujet, puisque c'est lui qui l'avait amené chez elle. — Mais Mme S. *n'a pas tenu compte de cela*. Elle lui répondit une lettre polie — mais il n'a pas remis depuis les pieds chez elle — il déclara à M. Marliani qu'on ne peut exiger de lui qu'il fréquente une maison où l'on accepte comme un fils une personne dont il avait écrit tant de mal dans la plus sincère des convictions. Ce ne sont là que choses jugées d'un point de vue mondain. — Mais comme ils n'en font ici aucun cas — alors ils n'y pensent même pas et cela vaut peut-être mieux. — S'il fait beau chez vous, ici il fait froid depuis quelques jours et il y a beaucoup de rhumes. On dit que les médecins ont introduit la mode des promenades après dîner, c'est-a-dire vers 8 heures, dans les Champs-Élysées — pour s'enrhumer plus facilement. — De fait, on voit maintenant de magnifiques équipages emplis de dames en toilette, circuler le soir dans les Champs-Élysées, alors que l'année dernière cela n'avait lieu que

de *4* à *6*. Vous connaissez la découverte de l'éther — il n'y a pas eu jusqu'à présent d'événement qui ait pu la faire oublier. Bien que ce soit l'été, Paris n'est pas encore complètement vide — les Chambres sont encore en fonction et il y a beaucoup d'étrangers. — L'Opéra n'est pas fameux — Madame Stolz a délaissé la scène et se fait entendre en province avant de se rendre sur les bords du Rhin . — Madame Viardot doit être en ce moment à Franckfort. — On compte sur l'une ou sur l'autre pour cet hiver — Mademoiselle Rachel (très belle dans Athalie) part en vacances ou pour la Hollande, pour se reposer. — Duprez n'a plus du tout de voix en ce moment — peut-être lui reviendra-t-elle quand elle se sera reposée. Le Colomb de David n'avance plus que d'un mât. — Ce qui intéresse maintenant le public parisien c'est l'Hippodrome—où l'on représente à ciel ouvert (comme dans notre Heca mais à la n^{me} puissance) (Bartek peut se convaincre ainsi que je connais l'algèbre) en costumes authentiques d'anciens tournois et des courses — le personnel se compose de quelques centaines de chevaux et d'hommes. Ils donnent en ce moment une admirable restitution d'un tournoi : *le camp du Drap d'Or*, du temps de François 1er, qui fait complètement illusion—la richesse des costumes—et les femmes—et les pages et tout ce qu'il est possible d'imaginer. Jamais au grand Opéra, ils n'eurent de costumes et d'*armures* plus riches. Ils font exprès de tomber de cheval — ils se battent avec des armes anciennes et se démontent mutuellement — chacun d'eux porte un blason particulier — le soleil se reflète sur les armes — reflets éclatants — piétinements des chevaux — les armes qui s'entrechoquent — en un mot un *spectacle* aussi singulier que possible. Tout acteur dont le rôle commence et s'achève dans un beau costume, s'imagine qu'il est ce duc, ce comte ou ce prince qu'il représente. Les femmes pensent qu'elles sont réellement ces dames pour lesquelles s'effectuent ces combats, ou qu'elle redonnent du courage aux vainqueurs par la vertu de leur

beauté et de leurs qualités. — Mes amitiés à mon filleul, à Elsner, à tout le monde — à Nowakowski aussi et remerciez-le de ma part pour vous avoir tout rapporté. — Je n'ai pas encore donné beaucoup de leçons à Wernik mais je n'ai pas beaucoup de temps — on fera encore quelque chose de lui — il me dit qu'il travaille d'après mes indications et que cela va mieux. — Pleyel a été gravement malade avec une forte fièvre, il s'est acheté une *propriété* près de Montmorency où il passe l'été. — Il vient tous les jours en chemin de fer à Paris et reste de midi à *5* heures dans sa fabrique — en dehors de cela il jouit du bon air. — Aujourd'hui j'aurai à *4* heures des amis de Tours — (Forest) auquels j'ai promis de jouer ma sonate avec Franchomme. — Il a transposé, comme vous savez, ma sonate avec marche, pour orchestre — et m'a rapporté hier un nocturne auquel il a adapté les paroles de *O Salutaris* — cela se chante bien. — La porte ne cesse de s'ouvrir pour toutes sortes de visiteurs qu'il m'est parfois impossible d'évincer. — Je devrais depuis longtemps passer pour malpoli — mais j'ai tout de même de quoi manger. — Je vous embrasse cordialement. Je vous écrirai bientôt. Répondez-moi. — Pour Maman tous mes vœux de bonheur.

Votre très fidèle CH.

J'embrasse Louise et Isabelle. Cette lettre intéressera Louise qui connait les personnes dont je parle et vous intéressera tous — aussi je vous l'adresse à vous tous ; je sais que vous garderez pour vous certaines choses. — J'embrasse Antoine et Kalassante.

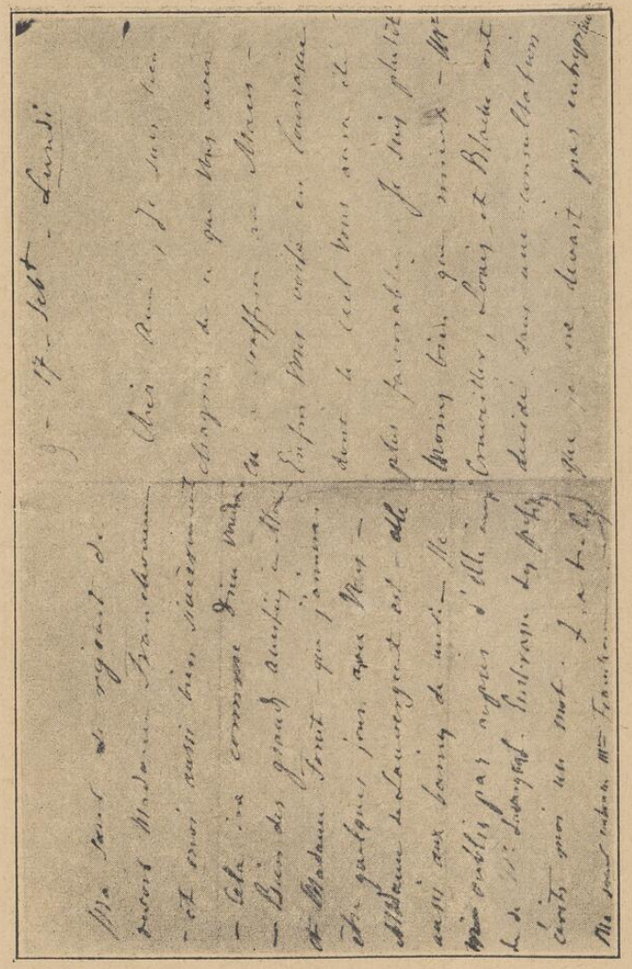
◆

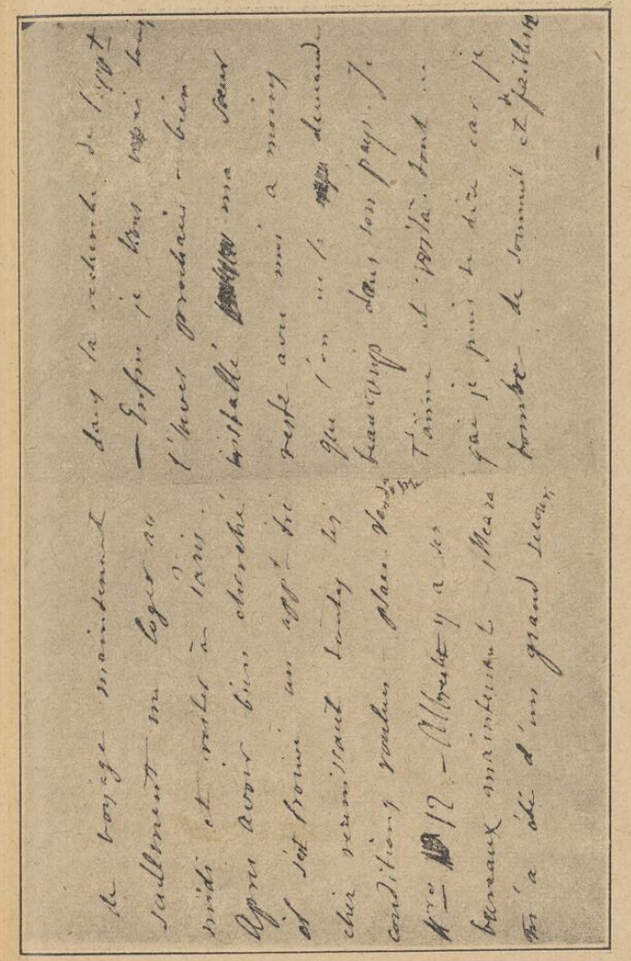
575

265.

A MM. BREITKOPF ET HAERTEL à Leipzig.

Moi soussigné Fr. Chopin demeurant à Paris rue St Lazare N° 34 reconnais avoir vendu à Mess. Breitkopf et Haertel





Dernière lettre à Aug. FRANCHOMME (17-9-1849).
(Collection R. Ed. André, Paris).

Leipzig les ouvrages ci-après désignés de ma composition, savoir :

Op. 63 Trois Mazurkas pour le piano
Op. 64 Trois Valses » » »
Op. 65 Sonate pour Piano et Violoncelle

Je déclare leur avoir cédé cette propriété sans aucune réserve ni limite pour tout temps et tous les pays excepté la France et l'Angleterre et reconnais en avoir reçu les honoraires convenus dont quittance spéciale a été faite.

F. Chopin.

Paris, ce 30 juin 1847.

◆

17

266.

A Solange Clésinger.
[Été, 1847.] (1)

Je suis bien peiné de vous savoir souffrante. Je m'empresse de mettre ma voiture à votre disposition.
J'en ai écrit à Madame votre mère
Soignez-vous.
Votre vieil ami

Ch.

Mercredi.

◆

518

267.

A Wojciech Grzymala.
[Paris, 17 septembre 1847.]
Mercredi.

La princesse Marcelline est arrivée pour quelques semaines — Le Prince est encore à Dieppe — moi je suis

(1) Cette lettre, sans date indiquée, doit avoir été écrite en été 1847, Elle fut la cause définitive de la rupture entre Georges Sand et Chopin. (Note de M. Opienski).

ne peux arriver à trouver d'appartement — Si tu peux, viens. J'espère que tu te maintiens en bonne santé. Ici il commence à faire bien vilain dehors.

Écris un mot, si tu ne viens pas.

A toi jusqu'à la mort.

CH.

◆

521

268.

A SOLANGE CLÉSINGER.

[Paris, Samedi, 18 septembre 1847.]

Je vous remercie sincèrement de vos bonnes nouvelles. Le sachet est déjà chez moi et j'ai annoncé à M^lle *R* (1) *que vous lui écrirez.*

J'entrais l'autre jour dans la cour Lafitte et Cie par une porte, quand vous partiez par l'autre ; — c'était tout simple, j'avais un 7 (2) *à ma voiture. — Aussi je ne vous ai pas répondu de suite hier, le 17, pour que ma lettre vous trouve encore à Besançon. — Vous allez donc courir la belle Franche-Comté et je vous prie ne m'oubliez pas dans vos voyages, afin que je sache où vous écrire. Mon Suédois* (3) *m'a abandonné et il m'est impossible de le suivre à Stockholm. Toujours pas de* nouvelles. *Et vous, continuez à vous bien porter.*

Permettez-moi de vous donner une bonne poignée de main accompagnée de tous les vœux pour votre bonheur, ainsi qu'à votre mari.

Ch.

◆

(1) M^lle de Rozières

(2) Ch. plaisante ici au sujet de sa superstition concernant le chiffre 7.

(3) Un masseur suédois. Chopin fit cette année-là un traitement par le massage (Voir le journal de Delacroix T. I p. 252).

524

269.

A AUGUSTE FRANCHOMME. (1)

Cher ami, Je te remercie pour ton bon cœur
— mais je suis bien riche *ce soir.*

t. à t. de cœur
CH.

vendredi [1^er octobre 1847].

(1) Coll. R. E. André, Paris

— Avec le programme reproduit ci contre, Franchomne avait conservé l'amusant billet de Chopin réservant des places « en évidence » pour une de ses admiratrices, mais pour *elle-même.* « *Les plus belles places* en évidence *pour M^me D., mais pas pour* sa *cuisinière.* »

La Sonate en sol mineur pour piano et violoncelle, fut terminée par Chopin à Nohant à la fin de 1846, ainsi que l'indique le manuscrit complet (101 feuillets de la main de Chopin) qui fait partie de notre collection. Elle était le résultat d'une collaboration étroite entre les deux amis, ainsi qu'en témoignent plusieurs lettres du compositeur et fut jouée pour la première fois dans son entier devant la comtesse Delfina Potocka en avril 1847. Elle fut éditée la même année à Paris par Brandus et à Leipzig par Breitkopf et Haertel. Elle est dédiée à Franchomne et porte le numéro 65, le dernier du catalogue des œuvres publiées par Chopin de son vivant.

La sonate avec violoncelle parut pour la première fois en public au concert du 16 février 1848 chez Pleyel, c'est le dernier concert donné par Chopin à Paris. Nous donnons ici une reproduction photographique de ce programme, car il a été plusieurs fois incorrectement transcrit. Il eut un immense succès, malgré le prix de 20 francs par place, très élevé pour l'époque.

— Alard (ici inexactement écrit Allard) fut l'ami intime de Franchomne, avec lequel il organisa ces fameuses séances de musique de chambre où Planté, puis Diemer parurent tout jeunes devant le grand public de Paris. Les deux amis,

525

270

A Solange Clésinger.

J'étais en train de vous écrire pour vous remercier de la visite du clerc de Mr Bouzemond et pour vous demander de vos nouvelles quand on m'a apporté votre bonne lettre. Elle m'a fait plus de bien que le flacon de Molin et me voilà tout disposé à me laisser emmener par Mr de Rotschild passer quelques jours à sa terre de Ferrière. — Pauvre Enrico s'est éteint il y a trois jours, dans une maison de santé (Mme Marl. ayant loué son appartement a logé dans un hôtel garni) Ce bon Enrico commence à lui manquer beaucoup. Elle est venue me voir hier et me dire qu'elle était étonnée d'être sans réponse de Nohant à sa dernière lettre. (Elle aurait fait apparemment quelque question à sa façon). Personne n'a des nouvelles, ni Grzym. — ni Delacroix, — qui regrette sincèrement de vous avoir pas vu, ni Mlle de R. à laquelle j'annoncerai votre prochaine lettre. Elle compte bientôt commencer ses courses à Chaillot. — J'ai déjà commencé mes leçons, et il y a déjà une qui n'attend que la fin de cette feuille que j'aurais voulu remplir de toutes sortes de bonnes nouvelles, mais je n'en ai pas à vous donner et je quitte ma plume en vous souhaitant à tous deux tout le bonheur possible, et en vous remerciant de toute mon âme pour vos bonnes paroles. Ma vieille amitié toujours et toujours.

Ch.

tous deux professeurs au Conservatoire, publièrent ensemble une édition des grands classiques.

— Mlle Antonia Molina di Mendi était la nièce et l'élève de Mme Viardot, née Pauline Garcia.

— Giulio Alary (1814-1891) et Alexis de Garaudé (1779-1852) étaient des artistes réputés, tous deux professeurs de chant, le second au Conservatoire de Paris.

(Note de M. R. E. André).

Je vous prie — serrez la main à votre mari, et corrigez mon français — comme jadis.

[Paris] Samedi le 2 octobre [1847.[

530

271.

A Solange Clésinger.

[Paris]. Mardi [1847].

J'ai reçu votre lettre avec plaisir et je l'ai lue avec tristesse, Qu'est-ce que tous ces cancans ! Votre mari ne m'a jamais emprunté aucune somme forte pour payer votre mobilier. *Vous m'avez renvoyé 500 fr. aussitôt arrivée à Besançon. J'ai trouvé aussi les 5 louis dans ma bourse et j'oubliai toujours de vous remercier pour la manière délicate de payer votre créancier de* sommes fortes.

Soyez heureuse.

à votre mari

Votre dévoué

Ch.

528

272.

A Solange Clésinger.

Je commence tous les matins depuis 15 jours à vous écrire, combien je suis peiné de l'issue de vos deux visites à Nohant. — Cependant le premier pas est fait — vous avez montré du cœur, et il y a un certain raprochement, car vous êtes priée d'écrire. Le temps fera le reste. Vous savez aussi qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on dit, et si on ne connait *plus un étranger comme moi par exemple, il ne peut être de même à qui est devenu de la famille. J'ai vu hier Mlle de R. qui m'a dit que Mme Bascans a eu de vos nouvelles, mais pas encore de nouvelles de Nohant. Mme Bascans est au lit avec une fièvre de rhume. Tout Paris est malade ; il fait un temps*

affreux, et vous faites bien d'être sous un beau ciel. Restez bien portante et bien disposée. Je tâcherai de vous donner de nouvelles meilleures que notre climat ; mais pour cela il faut que cette vilaine année finisse. *Elle enlève encore à Grzy*[mala] toute sa fortune. *Il vient de perdre tout dans une malheureuse affaire commerciale. J'ai vu Delacroix chez moi qui* m'a *prié de vous exprimer tous ses regrets de n'avoir pas pu vous rencontrer.*

*Bignat n'est pas venu. M*me *Marliani se sépare* légalement. *Voilà toute sorte de nouvelles. — Il y a aussi dans le* Siècle *un article de M*me *votre mère sur l'histoire de Louis Blanc. Voilà tout – j'étouffe, j'ai mal à la tête et je vous demande pardon de mes ratures et de mon français. Donnez-moi une bonne poignée de main ainsi que votre mari. Dieu vous garde.*

Votre dévoué
CHOPIN.

Donnez-moi un signe de vie. Je vous écrirai la prochaine fois mieux et plus.

[Paris] Mercredi 24 [novembre 1847].

◆

531

273.

A HIPPOLYTE BLOTNICKI, Paris.
[Paris, 17 décembre 1847.]

CHER MONSIEUR BLOTNICKI.

Je vous attendrai aujourd'hui de *2* heures à *6* heures ; je vous recevrai, même si j'ai une leçon. Mais avertissez en bas chez moi, je vous prie, que vous êtes attendu.

A bientôt

CHOPIN.

Mercredi soir.

◆

532

274.

A AUGUSTE FRANCHOMME (1)
Rue de La Bruyère 10.

*Cher ami, Si M*me *Franchomme veut*
nous faire le plaisir de passer la soirée
*avec nous — je serai charmé que M*me *Lasserve* (2)
soit des nôtres.
Si tu peux l'arranger, fais-le. —
Je t'attends à dîner à 6 h. moins 1/4.

tout à toi
CH.

Jeudi matin [1847 en hiver].

◆

533

275.

A AUGUSTE FRANCHOMME (1)

M. FRANCHOMME.
[1847]

Chérissime, J'ai pensé à toi quand j'ai promis d'être chez moi à Mme Gangler — viens donc avant 5 h. je t'en prie.
Quant à Mme Lasserve, je n'ai à lui offrir que jeudi 10 h. ou son dimanche à midi. Je tâcherai de lui présenter mes hommages jeudi si cela m'est possible. —
Je t'envoie les études — j'aurais été chez toi mais il pleut — Mes respects à Madame.

Ch.

Embrasse les enfants.

(1) Collection R. E. André, Paris.
(2) Madame de Lasserve était une créole charmante et remarquablement douée pour la peinture comme pour la musique. Elle habitait rue de Chaillot et possédait un jardin d'où l'on avait une vue superbe sur les quartiers ouest de Paris. C'est elle qui indiqua à Chopin la maison située rue de Chaillot, nº 74, où il habita pendant l'été de 1849.

CHAPITRE IV

NOËL 1847 — 17 OCTOBRE 1849

Chopin rompt avec George Sand. — Séjour à Londres et en Écosse. — Ses derniers moments.

536

276.

A SA SŒUR, LOUISE JEDRZEJEWICZ.

Une des vieilles lettres commencées et non brûlées.

[Paris] Noel, 1847.

Mes enfants chéris ! Je ne vous ai pas répondu tout de suite car je suis extrêmement occupé. D'ailleurs, Mlle de Rozières a dû répondre aussitôt à Louise et lui dire que je suis bien portant et occupé, à ne savoir où donner de la tête. Je vous remercie cordialement pour le petit buste de mon filleul. Il a une physionomie beaucoup plus géniale, mais, sans doute, celui qui a exécuté ce buste est un homme commun et y a imprimé son empreinte, malgré lui. Je vous ai envoyé par le chambellan Walewski un tout petit Ladys Companion pour Louise, de la part de ma brave Écossaise (1) et maintenant des gravures de nouvel an par la voie ordinaire. Gavard m'a donné pour Louise des dessins, dont j'avais déjà la moitié chez moi depuis longtemps en attendant de pouvoir les lui faire parvenir. Je vous les

(1) Son élève : Jane W. Stirling.

apporterai moi-même un jour. Que Louise le remercie, si elle veut. En dehors de cela il y a *Bosphore*, *Histoire de Paris* pour Louise ; l'*Irlande* », « *Rome* » et « *La France* » pour Isabelle ; « *Paul et Virginie* » pour la petite Louisette. Pour Kalassante : « *Les Gentilhommes* » et « *les Madeleines* », enfin pour Bartek : « *Les professeurs* », pour le faire rire. J'ai passé la veille de Noël, avant hier, aussi prosaïquement que possible mais j'ai pensé à vous. Pour vous, mes meilleurs souhait, comme chaque année. Laure est ici, je la vois souvent. Elle a vieilli, vous trouveriez qu'elle s'est bien améliorée. Elle part cette semaine pour Dresde. J'aime bien parler de vous avec elle, elle vous aime sincèrement. J'ai fait aussi la connaissance de la princesse Michel et de son mari. Je donne des leçons à madame Calergis ; en vérité, elle joue très bien et a énormément de succès à tous les points de vue dans le grand monde parisien. Sol[ange] est chez son père en Gascogne. Elle a vu sa mère en passant. Elle était à Nohant avec les Duvernet, mais sa mère l'a reçue froidement et lui a dit qu'elle ne pourra retourner à Nohant que lorsqu'elle se sera séparée de son mari. Elle a vu sa chambre nuptiale transformée en théâtre et son *boudoir* en garde-robe pour les acteurs ; elle m'écrit que sa mère ne lui a parlé que d'affaires d'argent. Son frère s'amusait avec son chien et ne trouva rien d'autre à lui dire que : « *Veux-tu manger quelque chose !* » On ne voyait ni les cousines, ni les autres, en un mot ces visites n'aboutirent à rien; lorsqu'elle revint le lendemain, elle fut encore plus froidement reçue. Pourtant sa mère lui a dit d'écrire, ce qu'elle a dû faire. Actuellement la mère est soi-disant plus irritée contre son gendre que contre sa fille et dans la fameuse lettre qu'elle m'a écrite, elle déclare que son gendre n'est pas méchant, et que c'est sa fille qui le rend tel. On pouvait supposer qu'elle voulait d'un seul coup se débarrasser de sa fille et de moi, car nous étions embarrassants ; elle restera en correspondance avec sa fille, alors son cœur maternel qui ne peut se passer entiè-

rement de nouvelles de son enfant sera provisoirement calmé et sa conscience étouffée. Elle se croira juste et me déclarera son ennemi parce que j'ai pris le parti de son gendre (qu'elle ne tolère pas, uniquement, parce qu'il s'est marié avec sa fille ; j'ai pourtant fait ce que j'ai pu pour éviter ce mariage). — Quelle drôle de créature avec toute son intelligence ! Une sorte de folie s'est emparée d'elle : elle patauge dans sa propre vie, elle patauge dans celle de sa fille ; son fils, lui aussi, ne finira pas bien, je le prédis et je le signerai. Elle voudrait pour se justifier à ses propres yeux découvrir quelque méfait chez ceux qui lui veulent du bien, qui l'ont crue, qui ne lui ont jamais fait une grossièreté, et qu'elle ne peut tolérer auprès d'elle parce qu'ils sont le miroir de son âme. Aussi bien, ne m'a-t-elle écrit le moindre mot — elle ne viendra pas à Paris cet hiver, elle n'a pas dit un mot de moi à sa fille. Je ne regrette pas de l'avoir aidée à supporter les huit années les plus délicates de sa vie alors que sa fille grandissait et qu'elle élevait son fils ; je ne regrette rien de ce que j'ai supporté, mais je plains sa fille, cette belle plante élevée avec tant de soin, préservée de tant d'orages et brisée avec légèreté et imprudence par la main maternelle ; ce qui passerait encore pour une femme de *20* ans mais non pour une femme de *40* ans. Ce qui a été et n'est plus,n'entre pas en ligne de compte. Madame S[and] ne pourra conserver dans son âme qu'un bon souvenir de moi lorsqu'elle considérera le passé. En attendant, elle se trouve dans le plus bizarre des états de paroxysme maternel où elle joue le rôle de mère meilleure et plus juste qu'elle ne l'est en réalité ; c'est là une fièvre pour laquelle il n'existe pas de remèdes, pour des têtes pourvues d'une telle imagination, lorsqu'elles s'aventurent sur un sol peu sûr. D'ailleurs « les cyprès n'ont-ils pas aussi leurs caprices »(1). En attendant l'hiver n'est pas

(1) Allusion à une Polonaise, ancienne, dont ce passage était souvent cité comme proverbe.

trop dur. Il y a beaucoup de grippes, mais moi je tousse comme d'habitude et je ne crains pas la grippe comme vous le choléra. Je renifle de temps en temps mes flacons homéopathiques je donne beaucoup de leçons chez moi et je me maintiens comme je peux. — Je me remets tous les jours à cette lettre commencée l'année dernière et que je termine aujourd'hui 6 janvier 1848.

Laure est partie hier pour Dresde. Sa demi-sœur se marie avec Olizar. Avant de la reconduire au train, nous avons dîné ensemble avec madame Ryszczewska que j'aime aussi beaucoup. Tout cela en vieillissant est devenu meilleur que lorsque c'était jeune. Je ne sais si je vous ai écrit que le brave Wojciech — le père [Grzymala] a essuyé de grosses pertes d'argent ; il a eu de gros désagréments et en aura encore, car l'homme qui possédait toute sa confiance et dont l'habileté était connue et estimée par tous les banquiers qui le recommandaient, ainsi que par les hommes *du métier*, l'a trompé et a pris la fuite. Petit à petit les choses s'éclaircissent ; lui, il est pur comme de l'ambre et la première victime ; ceux qui avaient des actions dans la même entreprise supporteront de moindres pertes que ce qu'ils pensaient au début. Cette entreprise est *un entrepôt* auprès du chemin de fer du Nord. On y dépose les marchandises qu'on expédie ensuite à droite et à gauche. C'était une affaire propre et une bonne affaire mais l'individu qui la dirigeait signait illégalement des traites, n'y ayant pas droit ; il ne put payer et dut s'enfuir en laissant tous les embarras à notre brave Wojcieh qui s'est déjà partiellement débrouillé mais pas encore tout à fait. Je vous l'écris afin de prévenir les vilaines nouvelles qui pourraient arriver jusqu'à vous : il y a bien des gens *charitables* en ce bas monde. Un nouveau roman de M^me^ S[and] paraît dans les Débats, dans le genre berrichon, campagnard, de la « Mare » [au diable] ; le début est bon ; son titre est : *François le champi*. On appelle *champi* dans les campagnes les bâtards qu'on donne d'habitude aux

femmes pauvres à élever et qui jouissent de la gratuité dans les hôpitaux. On parle aussi de ses mémoires, mais Mme S[and] écrit dans une lettre à M. Marliani que ce seront plutôt des pensées sur l'art, la littérature etc., et non ce que l'on comprend d'habitude comme des mémoires. De fait, ce serait prématuré car la chère Mme S[and] est appelée à éprouver encore dans sa vie bien des choses belles et bien des choses vilaines. Madame Obreskow est ici et me parle beaucoup de Maman, chaque fois que nous nous voyons ; je lui ai promis de dîner chez elle une fois par semaine.

◆

534

277.

A Solange Clésinger.

[Paris, 31 décembre 1847.]

Je vous remercie pour votre bon souvenir. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que je vous souhaite de bonheur pour l'année qui commence. J'ai porté de suite votre lettre à votre mari, — qui partira demain, à ce qu'il m'a dit pour vous rejoindre.

Il travaillait beaucoup à ses marbres pour l'exposition ce qui l'a empêché de quitter Paris plus tôt. — M. de Larac a reçu congé de l'appartement du 3 ainsi que de celui de Maurice, ce qui me faisait assez croire à la bonne idée de mon compatriote, si compatriote il y a. Pourvu que tout le monde soit content. J'ai foi que tout s'arrangera peu à peu et que bientôt au lieu de 9 lignes vous en recevrez 90, et que le bonheur de la grand'mère sera celui de la jeune mère.

Vous adorerez toutes les deux le petit-ange qui viendra au monde pour remettre vos cœurs dans leur état normal. Voilà le programme de 1848. Il y a un nouveau roman sous le titre François le Champi *qui doit commencer à paraître ces jours-ci dans les Débats. Hetzel fait aussi annoncer* vaguement *dans les petits journaux une sorte de* Mémoires. *Mme Marliani a eu des nouvelles là-dessus et m'a dit que*

ce livre traitera des arts et des choses littéraires. Un certain capitaliste M. Latouche (je crois) fournira de l'argent à Hetzel qui ne sera que l'éditeur·— j'ai fait vos compliments à Mlle de Rozières qui vous écrira si elle ne l'a pas fait déjà — je tousse, et je suis tout à mes leçons. Il fait froid, je sort peu, car il fait trop froid pour cela. Soignez vous, et revenez tout deux bientôt et en bonne santé. L'année est assez bruyante — les gardes nationaux ont donné leur sérénade habituelle dans le Square — j'ai acheté des affaires pour ma filleule à l'hôtel Lambert, la vente a produit jusqu'à hier près de 20 mille fr. Il y avait de très belles choses. Votre mari a envoyé une petite aquarelle qui a été très bien venue. Delacroix a fait un petit Christ qui est très admiré. Gudin, Lehman et autres ont donné aussi de leurs dessins. Je commence à ne plus rien voir ; il neige, il fait sombre.

Madame Adélaïde est morte, il y aura grand deuil pendant deux mois. J'étouffe et je vous souhaite tout le bonheur possible.

Votre dévoué
Ch.

◆

537

278.

A Louis Pierre Norblin.

[Paris] Janvier 1848, lundi matin.

Cher Monsieur,

Monsieur Félix Lipinski, frère du célèbre violoniste Charles, lui-même aussi violoniste, est arrivé à Paris de Lwow ; en tant qu'artiste polonais, il ne peut se trouver à Paris et ne pas vous connaître. Je saisis cette occasion pour vous envoyer de la semoule polonaise et j'espère que nous nous embrasserons bientôt.

Tout à vous de cœur.

F. Chopin.

◆

539

279.

A SA SŒUR, LOUISE JEDRZEJEWICZ.
[Paris] jeudi 10 février 1848.

MON AME,

En ce qui concerne vos livres : *la Galerie de Versailles* a été donnée par *Gavard à Louise*. Le commencement devait partir il y a *6* mois en profitant d'une occasion, on me l'a rendu et il est chez moi ; ce qui a été envoyé maintenant, c'est la suite ; je ne sais combien il y en a. N'inspecte pas les dents du cheval dont il t'a été fait cadeau. Gavard m'a donné le paquet emballé, je ne l'ai donc pas vu et je te l'ai expédié par mon libraire habituel ; si je ne t'ai pas envoyé le commencement, c'est qu'il n'était pas emballé et aussi parce qu'il était sali pour avoir séjourné dans mon armoire. Je ne vous enverrai plus jamais de livres par cet *imbécile*, puisque Spies est mort. En ce qui concerne *le reste*, c'est *exacte*. Je n'ai pas eu le temps de signer pour *toi*, Louise, le Bosphore. Je n'ai pas le temps de demander à Gavard ce qui manque et Frank ne peut pas le savoir puisque je lui ai donné le paquet tout fait, tel qu'il m'avait été remis par Gavard. Il faudrait questionner Gavard, qui demanderait des explications à son employé etc. — cela n'en vaut pas la peine d'autant plus que c'est un cadeau. Si toutefois c'est absolument nécessaire, dans la prochaine lettre (1).

En ce qui me concerne je suis aussi bien portant qu'il m'est possible. Pleyel, Perthuis, Léo, Albrecht m'ont convaincu de donner un concert. Il ne reste plus de place depuis une semaine. Je le donnerai le 16 de ce mois à la salle Pleyel. Il n'y a que *300* billets à *20* fr. J'aurai le beau monde parisien. Le roi a fait prendre *10* places, la reine *10*,

(1) Tout ce passage à partir de « Il faudrait... » a été barré. Dans une note, en marge de la lettre, Chopin ajoute : « Gavard est venu et a écrit une petite note ».

la princesse d'Orléans *10* et le duc de Montpensier *10*, quoiqu'ils fussent en deuil et qu'aucun d'eux n'assistera au concert. On s'inscrit déjà pour le deuxième, que je ne donnerai sans doute pas, car celui-ci déjà m'ennuie. Mme S[and] est toujours à la campagne avec Borie, son fils, Lambert et Augustine que l'on marie cette fois sûrement avec un professeur de dessin de la petite ville de Tulle, et qui est un ami de Borie. Elle ne m'a plus écrit un mot, moi non plus. Elle a prié son propriétaire de louer son appartement. Sol[ange] est chez Dudevant, son père, en Gascogne ; elle m'écrit. Son mari est ici ; il termine ses marbres pour l'exposition qui aura lieu en mars. Sol[ange] a été malade chez son père. Ils n'ont pas de sous, alors cela vaut mieux pour Sol[ange] de passer l'hiver dans un beau climat. Mais la pauvre, elle s'ennuie. Elle a une jolie *lune de miel* ! En attendant, sa mère publie un très beau feuilleton dans les Débats. Elle donne des pièces de théâtre à la campagne, dans la chambre nuptiale de sa fille, elle cherche à oublier, à se duper comme elle peut, et elle ne s'éveillera que lorsque le cœur lui fera très mal ; il est maintenant aveuglé par la tête. Moi j'en ai pris mon parti. Que Dieu l'aime, si elle ne sait discerner un attachement véritable de la flatterie. D'ailleurs, peut-être me semble-t-il seulement que les autres sont des flatteurs, peut-être, réellement, son bonheur est là où je ne sais le voir. Ses amis, ses voisins, ne comprirent rien de longtemps à ce qui se passa dernièrement ; peut-être s'y sont-ils habitués maintenant. D'ailleurs personne ne saura jamais suivre cette âme dans ses caprices. Huit ans de vie quelque peu ordonnée, c'en fut trop. Dieu a donné que ce furent les années au cours desquelles grandirent les enfants, mais si je n'avais été là, je ne sais depuis combien de temps les enfants seraient avec leur père et non avec elle. Maurice aussi, se sauvera chez son père à la première occasion. Mais peut-être, ce sont là les conditions nécessaires à sa vie, à son talent d'écrivain, à son bonheur?

Que cela ne t'inquiète pas, car il y a déjà quelque temps que c'est arrivé. Le temps est un grand médecin. Jusqu'à présent, je ne suis pas encore revenu à moi. C'est pourquoi je ne vous écris pas, car je brûle tout ce que j'ai commencé de vous écrire. Avoir tellement écrit ! n'aurait il pas mieux valu ne rien écrire ; il y a seulement que nous ne nous sommes pas vu depuis longtemps, sans aucune *bataille* ni scène, et que je n'ai pu y aller parce qu'elle me donnait pour condition de ne pas parler de sa fille. En allant chez son père, Solange est passé chez sa mère qui l'a reçue froidement ; elle ne veut pas voir son gendre, mais elle reste en correspondance avec sa fille, correspondance sèche mais qui me réjouit, puisqu'il reste ainsi au moins quelque chose entre la mère et la fille.

J'envoie cette lettre pour que vous sachiez que je me porte bien et la vérité sur les livres.

J'envoie la lettre à de Rozières.

◆

570 **280.**

A sa Famille.

A tous ceux qui me sont chers.

[Paris], vendredi 11 février 1848.

Mes Bien-aimés,

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit et c'est toujours la même chose : plus on se met en retard et plus il s'accumule de choses à écrire — il s'en accumule tellement — que de tout un monde il finit par ne plus rien rester. C'est aussi pourquoi je ne vous écris aujourd'hui que quelques mots afin que vous sachiez que je suis bien portant et que j'ai reçu votre lettre. J'ai eu la grippe, comme tout le monde ici et si je vous écris si brièvement c'est parce que ma pensée est occupée par mon concert qui

doit avoir lieu le 16 de ce mois. Mes amis sont venus chez moi un matin et m'ont dit que je dois donner un concert, que je n'aurais à m'inquiéter de rien autre que de m'asseoir et de jouer. Il n'y a plus de billets depuis une semaine et ils sont tous à *20* fr. Le public s'inscrit pour un deuxième concert (que je ne pense pas donner). La cour a acheté *40* billets et les journaux ont seulement mentionné que je donnerais peut-être un concert ; on a écrit de Brest et de Nantes à mon éditeur, pour retenir des places. Un tel *empressement* me surprend et je dois jouer maintenant, ne fût-ce que par acquit de conscience, car il me semble que je joue plus mal que j'ai jamais joué. Je jouerai (par curiosité) un trio de Mozart avec Franchomme et Allard. Il n'y aura pas d'affiches ni de billets gratuits. La salle est bien arrangée et peut contenir *300* personnes. Pleyel me taquine toujours sur ma bêtise et pour m'encourager à jouer il ornera les escaliers avec des fleurs. Je serai presque comme chez moi et mes yeux rencontreront surtout des visages amis. J'ai déjà chez moi le piano sur lequel je jouerai. J'ai fait emballer hier et j'ai signé l'envoi d'un très beau piano Pleyel pour madame Adam Potocka (née Branicka) à Cracovie. J'ai reçu enfin, je ne sais par qui, votre couverture qu'ont admirée les personnes qui l'ont vue. Je vous remercie, mes bien-aimés. Il fait froid chez vous, ici il ne gèle plus mais il y eut des jours où la terre était gelée. Wernik travaille très bien, dites-le à sa mère. Nowakowski m'a écrit mais je n'ai rien à lui répondre. Je donne beaucoup de leçons. Je suis très pris de tous côtés et ne fais rien. Jean m'a écrit une bonne lettre ; il me demande avec insistance des nouvelles d'Antoine Bartolo. Il a passé par une bonne école de misère, par cet *alambic* nécessaire pour devenir un homme ; je voudrais bien le voir ici. Si vous allez quelque part, je me mettrai aussi en route car je doute d'être en état de supporter l'été prochain à Paris, comme le précédent. Si Dieu nous donne la santé, nous nous verrons, nous causerons et nous nous embrasserons.

[Je vous écrirai] plus longuement après le concert. Méry n'est plus là pour vous écrire à ma place.

Je vous embrasse de tout cœur
A tous CH.

◆

544 **281.**

A SOLANGE CLÉSINGER.
[Paris], jeudi 17 février [1848.]

Depuis votre lettre, j'ai été au lit pendant plusieurs jours avec une grippe affreuse, et j'ai donné un concert chez Pleyel. Dans l'intervalle j'ai fait trente brouillons à votre adresse, j'ai même terminé une lettre, quand la semaine dernière votre mari est venu me voir et me donner de vos nouvelles. Ma lettre était donc à refaire pour vous dire que j'ai trouvé votre mari bien portant et content de ses marbres et pour vous dire aussi, combien votre vilaine jaunisse *m'a fait de la peine. Vous aurez maintenant bientôt votre mari auprès de vous, ce qui achèvera votre convalescence. Il vous donnera des nouvelles d'ici plus que je ne saurai jamais vous écrire. Le Roux est à Paris. Je l'ai rencontré chez M^me^ Marliani. Il a demandé à revenir me voir, il a été très prévenant, et n'a pas parlé campagne. Mr. de Bonnechose est ici. Grzym. est au lit. Paris est malade, aussi vous faites bien de rester à Guillery. Ecrivez-moi, je vous en prie, un mot au crayon dans un de vos moments perdus, je serai moins long à répondre ayant passé ma grippe et mon concert. Maurice est à Paris. Il ne demeure pas ici. Il est venu voir De Larac sans monter chez moi. Pauvre garçon, il a fait gloser les gens de la maison inutilement. M^lle^ de Rozières vous a certainement écrit. Je termine mon épitre, car mes leçons commencent. Il est inutile de vous dire, combien je suis malheureux de ne pouvoir pas vous écrire toujours et facilement.*

Votre bien dévoué CH.

◆

548 **282.**

A SOLANGE CLÉSINGER.
[Paris]. Vendredi 3 mars [1848.]

Je ne puis m'empêcher de vous écrire de suite tout le bonheur que j'ai à vous savoir mère et bien portante. L'avènement de votre petite fillette m'a donné bien plus de joie que, comme vous pensez, l'avénement de la République. Dieu merci que vos souffrances sont passées. Un monde nouveau commence pour vous. Soyez heureuse. Soignez vous tous. J'avais bien besoin de vos bonnes nouvelles. J'étais au lit pendant les événements. J'avais une névralgie pendant toute la semaine passée. Paris est tranquille par peur. Tout le monde est rallié. Tout le monde est de la garde nationale. Les boutiques ouvertes, pas un acheteur. Les étrangers avec leur passeports attendent les réparations des chemins de fer abimés. Les clubs commencent à se former. Mais je ne finirais pas, je voulais vous écrire les choses d'ici.

Merci encore pour votre bonne lettre
Votre tout dévoué CH.

Mallefille gouverneur de Versailles ! Que Louis Blanc soit au Palais de Médicis comme président de la Commission d'organisation du travail (la vraie grande question du jour) c'est tout simple, Barbès est le gouverneur de ce même Palais du Luxembourg.
Pardonnez mes ratures et patés. M^lle^ de Rozières vous écrira.

◆

549 **283.**

A SOLANGE CLÉSINGER.
Paris, 5 mars, dimanche (1848.)

Je suis allé hier chez Madame Marliani, et en sortant je me suis trouvé dans la porte de l'antichambre avec Madame votre mère, qui entrait avec Lambert. J'ai dit un bonjour à Madame votre mère et ma seconde parole était s'il y avait

longtemps qu'elle a reçu de vos nouvelles. « Il y a une semaine m'a-t-elle répondu. — Vous n'en aviez pas hier, avant-hier ? — Non. — Alors je vous apprends que vous êtes grand'mère, Solange a une fillette et je suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle le premier ». J'ai salué et je suis descendu l'escalier. Combes l'Abyssinien (qui du Maroc est tombé droit dans la Révolution) m'accompagnait, et comme j'avais oublié de dire que vous vous portiez bien, chose importante, pour une mère surtout (maintenant vous le comprendrez facilement, mère Solange), j'ai prié Combes de remonter, ne pouvant pas grimper moi-même et dire que vous alliez bien *et l'enfant aussi. J'attendais l'Abyssinien en bas quand Madame votre mère est descendue en même temps que lui et m'a fait avec beaucoup d'intérêt des questions sur votre santé. Je lui ai répondu que vous m'avez écrit* vous même au crayon *deux mots le lendemain de la naissance de votre enfant, que vous avez beaucoup souffert, mais que la vue de votre fillette vous a fait tout oublier. Elle m'a demandé si votre mari était auprès de vous, j'ai répondu que l'adresse de votre lettre me paraissait être mise de sa main. Elle m'a demandé comment je me portais, j'ai répondu que j'allais bien, et j'ai demandé la porte au concierge. J'ai salué et je me suis trouvé Square d'Orléans à pied, reconduit par l'Abyssinien.*

Madame votre mère est ici depuis quelques jours à ce qu'a dit Boccage à Grzym. Elle demeure chez Maurice, rue Condé N° 8, près du Luxembourg. — Elle dîne chez Pinson (restaurant où nous étions une fois avec Delatouche) ; c'est là qu'elle recoit, c'est là, qu'elle a dit hier à Combes de venir la voir en lui annonçant son prochain départ pour Nohant. Je présume qu'il y a une lettre de vous à Nohant qui l'attend. Sa santé me paraissait bonne. Je pense qu'elle est heureuse du triomphe des idées républicaines, et que la nouvelle que je lui ai donnée hier aura encore augmenté son bonheur.

Soignez-vous, soignez-vous tous les trois.

Votre dévoué CH.

Le calme continue. Maleflle n'est plus à Versailles ; il n'a eu que trois jours de gouvernement.

◆

284.

A SOLANGE CLÉSINGER.

[Paris], Samedi 11 mars [1848.]

Du courage et du calme. Soignez-vous pour ceux qui restent. Je viens de voir votre mari, il est bien portant, il a du courage et de l'espoir. — Hier et avant-hier je l'ai vu travaillant à son buste de la Liberté ; le buste est fini aujourd'hui, et trouvé superbe par tous les Thorès de Paris. On le transporte demain à l'hôtel de ville. Marrast est Maire de Paris (Mr Bascans sera utile), votre mari connait Mr. Caussidière qui est à la tête de la police et qui fera escorter le buste par la garde nationale. Il m'a prié de vous dire qu'il a trop à courir aujourd'hui pour pouvoir vous écrire, et il vous écrira demain après le transport du buste ce qui doit avoir lieu à 7 h. Soyez donc tranquille pour sa santé. Vous voyez qu'il fait ce qu'il peut, qu'il a du courage, et soignez votre convalescence pour vous rendre à tous les deux votre séparation supportable. Du calme *donc, par pitié* du calme, *et grâce aux soins de Monsieur votre père et de Luce (que j'ai toujours jugé votre bien attachée et bonne Luce) la santé vous reviendra et un nouveau bonheur commencera.*

On m'a dit que Madame votre mère a quitté Paris. Je ne l'ai pas revue depuis ma sortie de chez Mme Marliani. Elle a reçu vos lettres à Nohant. Elle est bien à plaindre, c'est un grand coup pour elle, j'en suis sûr, et je me doute qu'elle ne fasse ce qu'elle pourra pour vous. Courage *donc et du* calme. *Je laisse toutes les condoléances de côté, elles paraissent bien peu de choses en présence des grandes souffrances.*

Votre dévoué CH.

Je vous écrirai souvent. Soyez tranquille pour votre mari.

◆

553

285.

A Solange Clésinger.

[Paris], Mercredi 22 mars [1848.]

Je viens de recevoir votre lettre et je viens à l'instant d'envoyer à l'atelier de votre mari pour savoir s'il était déja parti.

Il doit être près de vous à cette heure car il a quitté Paris avant-hier, et il vous dira tout ce que vous voulez savoir sur l'état des choses ici.

On est calme en attendant et on se désorganise tranquillement. Je suis fort heureux des bonnes lettres que M^me^ votre mère vous a écrit. Soignez maintenant votre santé et tout ira aussi bien que possible. Profitez de quelques rayons de soleil du midi, car ici il fait un vilain temps.

Votre dévoué Ch.

A votre mari.

◆

555

286.

A Julien Fontana.

Paris, le 4 Avril 1848.

Mon cher ami

Reçois-le comme tu recevrais mon père, un frère aîné, donc meilleur que moi, ce cher Herbaut qui fut la première connaissance que je fis à Paris lorsque j'arrivai de la maison. Je t'en conjure sur nos souvenirs du Lycée, sois avec lui, comme il le mérite, aussi brave que possible. Il est respectable, éclairé, bon et tout, et il t'aimera en dépit de ta calvitie. Tu es un rossard, tu ne m'as pas écrit le moindre mot ; mais cela ne fait rien, tu m'aimes quelque part dans ton âme comme je t'aime moi-même. Et peut-être plus encore maintenant, car nous sommes tous deux des orphelins polonais ; Wodzynski, Witwicki, les Plater et Sobanski nous ont quitté. Tu es mon brave vieux Julien, un point c'est tout.

Je t'embrasse cordialement, mon cher. Ch.

Si tu veux bien faire, reste tranquille et ne reviens que lorsque quelque chose aura vraiment commencé chez nous. Les nôtres se réunissent à Poznan. Czartoryski y est arrivé le premier, mais Dieu sait comment tout cela ira pour qu'il y ait de nouveau une Pologne... Ce qu'écrivent ici les journaux n'est que mensonge. Il n'y a pas du tout de république à Cracovie, l'empereur d'Autriche ne s'est pas intronisé roi de Pologne, et les journaux de Lwow, dans leur appel à Stadion (1), ne le demandent pas du tout à l'empereur comme ils le racontent ici. Le roi de Prusse ne pense pas trop à se séparer de la Posnanie ; il s'est ridiculisé chez lui ; mais les Allemands de Posnanie lui adressent malgré cela, un appel où ils lui déclarent « que puisque cette terre a été conquise au prix du sang de leurs pères, et qu'ils ne savent même pas parler le polonais, ils ne veulent dépendre d'aucun autre gouvernement que du gouvernement prussien ». Tu vois comme tout cela sent la guerre ; où commencera-t-elle, on n'en sait rien. Mais lorsqu'elle commencera, toute l'Allemagne marchera, l'Italie a déjà commencé. Milan a déjà chassé les Autrichiens, mais il y en a encore dans les provinces et ils vont se battre. Sans doute la France les aidera car il lui faut sortir d'ici certaine populace, pour bien faire... Le Moscovite aura chez lui pas mal de fil à retordre lorsqu'il aura marché contre le Prussien. Les paysans galiciens ont donné l'exemple à ceux de Wolhynie et de Podolie et cela ne se passera pas sans de terribles choses, mais au bout de tout cela est une Pologne prestigieuse, grande, en un mot : la Pologne. Ainsi donc, en dépit de notre impatience attendons que les cartes soient bien mêlées pour ne pas perdre nos forces en vain, alors qu'elles peuvent devenir si utiles à point nommé. Cet instant est proche mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Peut-être dans un mois, peut-être dans un an. Tout le monde est convaincu ici que notre affaire se dessinera avant l'automne.

Ton vieux.

(1) Gouverneur autrichien de Lwow.

◆

602

287.

A Wojciech Grzymala.
[Paris, sans date.]

Je suis à ta disposition, mais tu ferais mal d'abandonner quelque chose qui pourrait t'être utile. Je ferai tout mon possible pour être chez toi à *5* heures *3/4*, mais ne t'étonne pas si je suis en retard d'une demi-minute. En tous cas, avant *6* heures, je serai chez toi.

A toi très fidèlement.

Ch.

◆

558

288.

A Wojciech Grzymala.
Londres, Vendredi Saint, [21 avril 1848.]

J'ai traversé la mer sans avoir été trop malade. Mais je n'ai pas pris le courrier et je n'ai pas continué la route avec les connaissances faites dans le train, parce qu'il fallait gagner le bateau en mer sur une barque. J'ai donc préféré prendre la route ordinaire et je suis arrivé hier à *6* heures, car je me suis reposé quelques heures à Folkestone. J'ai dormi et je t'écris.

Les braves Erskine ont pensé à tout, non seulement au chocolat mais aussi au logement dont je changerai, pourtant, car il y en a un de libre dans la même rue qu'eux ; il est mieux pour *4* guinées par semaine. J'habite *10 Bentinck Street, Cavendisch Square*, mais comme je déménage dans quelques jours, envoie les lettres à leur adresse 44, *Welbeck Street*. Elles m'ont beaucoup parlé de toi. Tu ne saurais croire comme elles sont bonnes ; je ne m'aperçois que maintenant que le papier sur lequel j'écris est à mon chiffre ; elles ont eu pour moi toutes sortes d'intentions délicates de ce genre. Je pars aujourd'hui, car c'est

Vendredi Saint et l'on ne peut rien faire ; je vais rendre visite à des personnes de l'entourage de l'ex-roi, (1) qui habitent dans les environs. Comment es-tu rentré chez toi ? N'as-tu pas été témoin de quelque bataille ? Avez-vous réussi hier avec l'armée ?

Écris-moi, je t'en prie et que Dieu te bénisse.

Ton vieux
Ch.

◆

560

289.

France

A Auguste Franchomme (2).

Monsieur Aug. Franchomme
Profess. au Conservatoire de Paris
10, rue de la Bruyère, à Paris
1er mai 48.

Chérissime, Me voilà seulement installé.
J'ai enfin une chambre — belle et grande — où je pourrai respirer et jouer — et le soleil vient me voir aujourd'hui pour la première fois. J'étouffe moins ce matin mais toute la semaine passé j'étais bon à rien.
— Comment va-tu ? et Madame et tes chers enfants ?
— Vous commencez enfin à devenir plus tranquilles n'est-ce pas ? Je ne fais rien encore — J'ai quelques ennuyeuses visites — mes lettres ne sont pas encore rendues —
Je perds du temps à rien — et voilà.
Je t'aime et encore voilà.

t. à. t. Ch.

à Mme Fr. toutes mes amitiés,
48, Dover Str.
Ecris-moi, je t'écrirai aussi.

(1) Louis Philippe.
(2) Coll. R. E. André, Paris.

◆

562

290.

A Adolphe Gutman, Paris.
Londres 48, Dover Street, Picadilly.
Samedi, le 6 mai 1848.

Mon cher ami,

Je suis enfin arrivé à prendre pied dans ce gouffre qui s'appelle Londres. Je commence seulement à respirer plus librement depuis quelques jours, car il n'y a que quelques jours que le soleil s'est mis à luire. J'ai rendu visite à monsieur d'Orsay qui, en dépit du retard considérable de ma lettre, m'a fort civilement reçu. Remercie, je te prie, la Princesse de ma part. Je n'ai pu faire encore toutes mes visites aux personnes pour lesquelles j'ai des lettres, car pour la plupart, elles ne sont pas arrivées. Erard s'est montré très empressé et a mis un de ses pianos à ma disposition. J'ai donc un instrument de Broadwood, un autre de Pleyel en tout trois pianos, mais à quoi cela me sert-il puisque je n'ai pas le temps de jouer. J'ai d'innombrables visites à faire et à rendre, mes journées passent comme l'éclair. Je n'ai pas eu encore un instant de loisir pour écrire à Pleyel. Dis-moi quelque chose de toi ; que penses-tu faire ? Comment vont les tiens ? Chez nous cela va mal. Je me tourmente beaucoup à ce sujet. Il faudra bien pourtant que je me fasse entendre ; on m'a proposé de jouer à la Philharmonie ; je préférais m'abstenir. En fin de compte, lorsque j'aurai joué devant la reine, il faudra donner une matinée musicale dans une maison privée pour un nombre limité d'auditeurs ! Du moins c'est mon désir. Ce ne sont d'ailleurs encore que des projets, rien de plus que des projets ! Écris-moi longuement sur ce que tu deviens. Toujours bien à toi, mon bien cher Gut.

Ch.

J'ai entendu récemment mademoiselle Lind dans la « Somnambule ». C'était très bien. J'ai fait sa connaissance. Madame Viardot est venue chez moi. Elle aussi jouera dans la « Somnambule ». Tous les pianistes parisiens sont à Londres. Le concert de Prudent à la Philarmonie n'a pas eu beaucoup de succès. Ils n'y donnent que du classique. On a engagé Thalberg pour *12* concerts dans le même théâtre que celui où joue Lind. Hall jouera du Mendelsohn.

◆

563

291.

A Wojciech Grzymala.
[Londres], jeudi 11 [mai 1848.]

Mon ame bien aimée,

Je reviens du théâtre italien. J. Lind a chanté pour la première fois cette année et la Reine s'est montrée pour la première fois en public après le mouvement des *chartistes*. Elles ont fait toutes les deux grand effet — le vieux Wellington m'a impressionné ; il était assis sous la loge de la Reine, comme un vieux chien *monarchique* dans sa niche. — J'ai fait la connaissance de J. Lind qui m'avait très courtoisement envoyé avec sa carte une excellente place dans les stalles. J'étais bien assis, aussi ai-je bien entendu. C'est une Suédoise originale que n'illuminent pas des lumières ordinaires mais quelque chose comme l'aurore boréale. Elle fait énormément d'effet dans la « Somnambule ». Elle chante avec assurance et pureté ; son piano est aussi continu et égal qu'un cheveu.

Les stalles coûtent *2* guinées *1/2*.

◆

564

292.

A Wojciech Grzymala.
Londres, samedi 13 [mai 1848.]

Mon cher,

Ce n'est même pas la paresse, mais le temps passé à lambiner qui est cause que tu n'as rien reçu de moi. Je ne peux sortir du lit avant huit heures. Mon Italien qui ne s'occupe que de lui-même et de ses comptes me gâte toute la matinée. Après *10* heures commencent des tribulations qui ne rapportent rien et vers une heure je donne quelques leçons. Je ne peux pas trop marcher, ni me déplacer, alors je ne me préoccupe pas de mes affaires ; mais je constate que tout s'arrange de soi-même ; si la *season* durait *6* mois peut-être pourrais-je gagner quelque argent. Jusqu'à présent, je ne sais rien. C'est seulement après-demain que la duchesse de Sutherland me présente à la Reine. La Reine se trouvera chez elle *in gratiam* d'un baptême. S'il plaît à la Reine et au prince Albert, qui ont entendu parler de moi, tout ira bien, car j'aurai ainsi commencé à me faire connaître par en haut. On m'a offert la Philarmonie pour y donner un concert mais je n'y tiens pas, car ce serait avec un orchestre. J'y suis allé et j'ai observé la chose. Prudent y a donné un concert et il a fait *fiasco*. Il faut y jouer du Mozart, du Beethoven ou du Mendelsohn ; bien que les directeurs et d'autres me disent qu'on y a joué aussi mes concerts, je préfère ne pas y jouer, car cela pourrait ne rien donner. Leur orchestre. c'est comme leur rosbif ou leur soupe à la tortue, c'est fort, c'est fameux, mais rien de plus. Tout ce que j'écris là ne fait pas une excuse valable, car il n'y a qu'une chose vraiment impossible : ils ne répètent jamais ; le temps a pour eux sa valeur ; il n'y a donc qu'une répétition qui est publique.

Je n'ai pas encore pu remettre toutes mes lettres ; on ne trouve les gens qu'à une même heure, entre *1* heure et *2* heures.

On m'écrit de beaux articles dans les journaux. Hier, au concert du Covent-gardien, madame Viardot a chanté mes mazurkas qui ont été redemandées. Elle est venue chez moi, dès son arrivée, avec son mari. Je lui ai rendu sa visite sans la trouver. Elle avait une toute autre mine qu'à Paris ; sans que je le lui eusse demandé elle a chanté mes choses. Elle a joué dans la Somnambule, dans le même théâtre que Grisi, Persiani, Alboni, Mario etc. Ce théâtre (*Covent. Gard.*) rivalise avec celui de la Reine (*Hay Market*), où se produisent Lind et Lablache. Madame Lind a aussi débuté pour la première fois dans la Somnambule. Je t'envoie un bout de papier écrit il y a deux semaines. Madame Viardot a eu moins de succès ; il n'y avait pas la Reine, et elle était gênée parce que c'était Flavio et non Mario qui chantait avec elle. Elle est venue chez moi en mon absence et je dois les voir dimanche. J'ai dîné hier avec J. Lind qui m'a chanté jusqu'à minuit des chants suédois. Leur caractère est aussi particulier que celui des nôtres. Nous avons quelque chose de slave, eux quelque chose de scandinave, et c'est entièrement différent mais nous sommes plus proches que les Italiens des Espagnols.

J'ai appris ici tous les événements les plus cruels du grand duché de Posnanie par Kozmian Stan. et Szulczewski pour lequel Zaleski m'a donné un mot. Malheur et malheur ; mon âme n'a plus envie de rien. J'ai trois pianos. En dehors du Pleyel, un piano Broadwood, et un Erard, mais jusqu'à présent, je ne peux jouer que sur le mien. J'ai enfin un bon logement, mais à peine m'y suis-je habitué que le propriétaire veut me faire payer le double ou me donner une autre chambre (je paye déjà *26* guinées par mois). Il est vrai que le salon est spacieux et magnifique et que je peux y donner des leçons (je n'ai encore que *5* élèves) ; je ne sais encore ce que je vais faire ; sans doute vais-je rester, car l'autre chambre n'est ni aussi grande ni aussi commode ; puissé-je enfin ne pas changer

d'adresse une fois que je l'ai donnée. Il prend prétexte pour ce changement qu'il n'y a pas eu de contrat écrit et que par suite il a le droit d'augmenter le loyer.

En ce qui concerne Sol [ange], le cœur me fait mal. Ils sont tous à plaindre car enfin tout cela ne peut toujours mal aller. Que B [orie] pleure, cela m'étonne Pourvu que les petits et la mère ne pleurent pas.

Je n'ai pas encore écrit à Pleyel. Je ne sais quand je lui écrirai.

Je t'embrasse cordialement

Ton Ch.

Les journaux anglais n'écrivent pas de bien de Mme S[and]. Et par ex., l'on pouvait voir dans un jardin (sans doute le Luxembourg), Ledru R[ollin] couché, en conversation avec Mme S., debout.

◆

565

293.

A UN INCONNU (1)
48, Dover Street, Picadilly.
1er juin, 48.

Je vous écris ces deux mots pour savoir comment vous allez et ce que vous faites de bon, —

Je ne suis pas encore habitué à cet air de Londres — et cette existence de visites, dîners et soirées m'est bien difficile.

(1) Lettre inédite. — Original dans la collection de Mlle Denise Adler (Paris). Cette lettre marquée au chiffre de Chopin (trois C. entrelacés) sans indication de destinataire, a été remise à M. Teslar, par Mlle Denise Adler qui l'a acquise chez un antiquaire parisien, aujourd'hui décédé. Exposée en juin 1932 à la Bibliothèque Polonaise (Exposition Chopin), son authenticité, qui semble devoir être admise, a été certifiée par le conservateur de la Bibliothèque polonaise, M. Chowaniec, ainsi que par MM. René Edouard André et Alfred Cortot. (Voir hors texte p. 375).

369-372

J'ai craché du sang ces derniers jours — et je n'ai fait que prendre du citron et des glaces — ce qui m'a fait du bien' ainsi que le repos que je me suis donné pendant 3 jours. — Je connais maintenant un peu la société de Londres — une quantité de Ladies *auxquelles j'ai été présenté dont les noms me sortent de la tête aussitôt qu'ils ont été prononcés.*

J'ai donc joué chez la Dsse de Sutherland devant la Reine, le Pce Albert, Pce de Prusse, Wellington et tout ce qu'il y a de plus jartière ici — à l'occasion d'un baptême — (en petit comité de 80 personnes), — il y avait aussi ce soir Lablache, Mario et Tamburini — Sa Majesté m'a adressé quelques paroles bien gracieuses — Je doute cependant que je joue à la cour, car voilà un deuil *qui commence jusqu'au 22 ou 24 — pour une tante de Sa Majesté. — Je donne quelques leçons chez moi. On me fait demander de jouer dans quelques salons du monde — cela me rapporte un peu de guinées qui s'en vont malgré toute mon économie. — Mon logement seul me coûte maintenant 10 guinées par semaine (car une fois installé et mes cartes rendues, on me l'a augmenté). Je suis dans un des plus beaux quartiers de Londres c'est vraie — j'ai un grand salon dans lequel 3 pianos — un Pleyel — un Broadwood, un Erard. — J'ai un grand escalier. Mlle de Manozourow [?] (qui est ici en passant trouve que cela n'est pas cher) — mais je m'en aperçois d'autant plus que* mon valet de chambre italien *(si jamais il y avait un italien)* me *gruge en conséquence. Il refuse d'aller avec moi le soir quand je suis en* fiacre *et non en* remise. *Je suis obligé de souffrir tout cela faute de pouvoir trouver mieux. — Je crois cependant que j'aviserai à cela. — Je ne jouerai pas au Philharmonique — malgré des offres obligeantes de ces messieurs. Je ne veux pas me donner de la peine pour rien — jouer avec* une seule répétition publique *par conséquent mal ensemble — prendre la place à tous ceux qui voudraient y arriver. (Hallé est parfaitement l'homme qu'il leur faut et je lui ai promis de lui dire aussitôt que j'aurai pris mon parti pour qu'il fasse ses démarches).*

J'évite aussi touts les grands concerts publics ; et je crois que je donnerai un concert dans quelque salon du monde (concert limité à 150, 200 personnes). — J'ai fait la connaissance de M^lle Lind. — Elle est charmante et chanteuse de génie. J'ai revu aussi M^me Viardot bien charmante ici. Elle a eu la gracieuseté de chanter mes mazourkas au concert de son théâtre, — sans que je le lui ai demandé —. Jusqu'à présent elle n'a chanté que la Somnambule — on lui prépare maintenant le barbier — et Capuletti (1).

F. F.

Dites à Franchomme que je lui écrirai et que je l'embrasse de toute mon âme.

◆

566 **294.**

A Wojciech Grzymala.

[Londres], 48, Dover Street-Picadilly.
Vendredi, 2 juin [1848.]

Pour tous mes amis.

Mon ame,

Il fait mauvais temps depuis une semaine et cela ne me va pas trop. D'autre part il faut sortir tous les jours dans le monde, tard dans la soirée. Il me manque des forces pour mener une pareille vie. Si au moins cela me rapportait quelqu'argent, mais je n'ai donné jusqu'à présent que deux soirées payantes à *20* guinées. Je donne quelques leçons chez moi à une guinée la leçon, mais je n'ai encore aucune idée pour un concert sérieux. J'ai joué devant la Reine, Albert, prince de Prusse, Wellington et tout ce qu'il y a d'élégant à Londres, chez la duchesse de Sutherland ; et cela réussit, semble-t-il parfaitement, mais voici qu'il y a maintenant jusqu'au 23, deuil à la cour après quelque tante ; aussi bien je doute d'être invité.

(1) Le texte porte : I Capuletti. En polonais, I = et.

Je ne veux pas jouer à la Philharmonie, car cela ne me rapportera qu'une immense fatigue et pas un sou ; il n'y a qu'une répétition publique et il faut du Mendelssohn pour avoir un grand succès. Le grand monde ne donne que des bals ou des concerts de chant ; la Reine n'a pas encore donné de concert. Devonshire non plus, seulement un bal. Je donne à mademoiselle de Sutherland une leçon par semaine. La duchesse de Sommerset est aussi très gentille pour moi ; elle m'invite à ses soirées où, d'habitude, le fils de don Carlos passe la plus grande partie de son temps, et que fréquentent aussi les Westminster et tout ce que la duchesse (qui au couronnement venait immédiatement après la Reine) peut recevoir. Mais le duc n'est pas généreux ; alors ils ne payent pas. C'est pourquoi, aujourd'hui et malgré la présence du prince *d'Espagne* je n'irai pas, car j'ai un dîner à huit heures chez Lady *Gainsbourgh* (qui est très aimable pour moi). Elle a donné une matinée et m'a présenté aux premières dames de la cour. Si encore j'étais en état d'errer toute la journée d'Anne à Caïphe, si je ne crachais pas le sang depuis quelques jours, si j'étais plus jeune, si encore je n'étais pas terrassé par mes amitiés comme je le suis, alors peut-être pourrais-je recommencer ma vie. Ajoute encore un bon domestique qui me soignerait sans gaspiller ni mon argent, ni mes affaires. Mes logements, mes équipages ont pour effet de m'empêcher d'épargner quoique ce soit ; à côté de cela mon domestique me fait perdre du temps. Mes braves Dames Eccossaises me témoignent beaucoup d'affection ; je suis toujours chez elles ; sinon dans le monde. Mais elles sont habituées à se *trimballer* toute la journée et à se casser les reins, en voiture, dans tout Londres, avec des cartes de visite ; elles voudraient que je rendisse visite à tous leurs amis, mais moi, c'est à peine si je suis encore en vie. Lorsque je me suis fait balotter *3* ou *4* heures en voiture, c'est tout comme si j'avais fait le voyage de Paris à Boulogne. Et les distances, ici !... Il y eut un bal polonais

qui a très bien réussi. Je n'y suis pas allé, quoiqu'on m'eût envoyé un billet, car je n'avais plus de forces et j'avais auparavant un dîner chez Lady Kinlogh en compagnie de lords, de chanceliers et le diable sait qui, de toutes sortes de gens pourvus de grands cordons sous leur gilet. On m'y présente, mais je ne sais à qui et je ne m'y reconnais plus du tout à Londres. *20* ans en Pologne, *17* à Paris, rien d'étonnant que je ne m'y trouve pas à l'aise, d'autant plus que je ne connais pas la langue. Ils ne parlent pas pendant que je joue et ils parlent bien, partout, de ma musique, paraît-il ; mais pour mes petits camarades qu'on a l'habitude de traiter ici de haut en bas, c'est la raison pour laquelle ils me considèrent comme une sorte d'amateur ; ils me prendront bientôt pour une sorte de *grand seigneur*, car j'ai des souliers propres et parce que mes cartes ne portent pas l'inscription : donne des leçons chez lui, joue en soirée etc. La vieille Rotschild m'a demandé combien je coûte, car une dame, qui a entendu parler de moi s'en est enquise auprès d'elle. Comme la duchesse de Sutherland me donne *20* guinées, et que Broadwood sur le piano duquel je joue a fixé ce prix pour moi, je lui répondis *20* guinées. La brave femme, visiblement bonne, me répondit à cela que je joue très bien, en effet, mais qu'elle me conseille de prendre moins car pour cette *season* il faut plus de *modérécheune*.

J'en déduis qu'ici aussi ils ne sont pas bien larges et que l'argent est difficile à trouver. Pour la classe *bourgeoise* il faut quelque chose d'extraordinaire et de mécanique, ce que je ne sais pas ; quant au grand monde qui voyage, il est fier, mais poli et juste, s'il se décide à se rendre compte ; mais il est tellement diverti par mille choses, tellement circonscrit par l'ennui des convenances, qu'il lui est indifférent que la musique soit bonne ou mauvaise puisqu'il en entend du matin jusqu'au soir. Il n'est pas d'exposition de fleurs sans musique, de dîner sans musique, de vente sans musique ; il y a autant de savoyards,

de tchèques et de mes collègues qu'il y a de chiens et tout cela entremêlé.

Je t'écris tout cela comme si tu ne connaissais pas Londres ! Je voudrais donner un concert dans un hôtel privé ; si je réussis, j'aurai dans les *150* guinées ; ce serait ici une rareté car un opéra qui rapporte *1000* et quelque chose, coûte plus de *900* avant que le rideau ne se lève. Je ne sais si les deux opéras gagnent quoi que ce soit. J'ai de nouveau vu hier mademoiselle Lind dans *Lucie de Lamermoor*. C'était très bien et cela enthousiasma tout le monde. Gutman, le pauvre, comment a-t-il pu se permettre de plaisanter avec ses mains ! Dis lui qu'il doit se respecter et ne pas fatiguer sa main prématurément. M^me^ Viardot n'a pas grand succès ici parce qu'elle est avec Grisi et Alboni qui sont, comme tu le sais, très aimées. Viardot est venu chez moi avant hier. Il ne m'a pas parlé de Grégoire, il m'a dit seulement qu'il avait des nouvelles. Je vois que lui aussi est un peu refroidi. La pauvre Sol [ange]. Si son mari vient ici, que fera-t-elle. Je ne suis pas loin de penser que la mère est bien avec son gendre, ce qui leur ressemblerait fort à tous deux. Il dit une fois une chose, l'autre fois autre chose et la mère a été trop bien avec lui pour ne pas recommencer, si elle le revoit, à le protéger de nouveau et à lui pardonner complètement, d'autant plus qu'il est à tu et à toi avec Thoré dans le journal duquel elle écrit et qui aurait parlé d'Augustine à ce Rousseau. Que fait donc cette poupée ? Et Arago, mon Dieu, quel ambassadeur ! Il ne connaît pas un mot d'allemand. Si c'était pour la Bavière, ce serait autre chose, comme ami de Lola Montès ! Liszt serait déjà mieux comme diplomate. J'ai assisté la semaine dernière à un dîner avec Guizot ; cela me faisait de la peine à le voir, car, bien que *chamarré* de la Toison d'Or, on voyait qu'il souffrait moralement quoique non sans espoir !

Je me suis trompé. J'ai repris deux fois le même papier.

Ici tout est tranquille.

Les affaires d'Irlande et des Carlistes ne font ici aucun effet ; elles ne sont pas si importantes qu'elles en ont l'air de loin ; on s'intéresse plus à ce qui se passe à Paris, en Italie et en Pologne sur laquelle le *Times* raconte de telles histoires que même les Anglais sont frappés de son hostilité. Chojecki doit être un peu fou pour se mêler des affaires des Tchèques. Qu'ils se vautrent dans la saleté, pourvu qu'ils soit possible de les décrasser à temps. S'ils provoquent une misère encore plus grande, ils auraient de grands comptes à rendre à Dieu.

Je t'embrasse cordialement

Ton vieux

CH.

◆

567 **295.**

A SOLANGE CLÉSINGER.

30 juin 48.

J'espère que vous êtes bien portante et votre mari aussi. J'ai bien pensé à vous. — Vous habitez si près de la barrière où il y avait tant de sang versé : — J'espère que vous n'avez pas des amis parmi les victimes de ces derniers jours. Donnez moi je Vous prie de vos nouvelles. Etes Vous décidée de quitter Paris !? — Il me semble que c'est changé — En tous cas — comptez sur des excellentes lettres de ma part — excellentes autant que cela paraît de loin, — je les ai demandé à une de mes élèves qui est venue ici pour quelque temps — et qui m'en a envoyé. — Vous me direz si vous n'avez pas changé de projet. —

Je vous écris très à la hâte sans plume — sans encre possible — Je suis dans un accès de spleen. Je renvoie mon italien de valet menteur et calin sans compter autre

chose. — Il sait l'anglais comme moi. Dieu vous bénisse — et vous donne la santé à tous deux.

CH.

48, Dovet Street Picadilly.

Pardonnez mon style.
Le style c'est l'homme. —
Mon style est bien bête.

J'ai donné une matinée. Le beau monde y était — Mario a chanté 3 fois j'ai joué 4. Cela a eu du succès — cela m'a rapporté 150 guinées, il n'y avait que 150 places et la veille toutes ont été prises.

◆

569 **296.**

A IGNACE KRZYZANOWSKI, Londres.

Que Dieu t'aide dans ton travail.

CHOPIN

Londres, 6 juillet 1848.

◆

570 **297.**

A WOJCIECH GRZYMALA.

[Londres, 8-17 juillet 1848.]

Excuse moi de t'envoyer ce vieux début (du 8 juillet), mais je termine ma lettre aujourd'hui.

MON AME BIEN AIMÉE

Dieu t'a protégé ces derniers jours qui furent seulement le vrai commencement (soi disant motivé) de l'hostilité déclarée des deux partis. Car jusqu'à présent cela n'existait que dans les cerveaux, dans les imaginations, dans les livres, au nom de la culture, de la justice, de la solidarité etc. ; mais toute cette boue, maintenant, appelera

la vengeance. Et il n'y a pas de terme à la vengeance ! Une guerre civile pour le principe, (1) doit provoquer en toute certitude une déchéance de la civilisation telle qu'on la conçoit aujourd'hui. Tes arrière-arrière-arrière-petits-fils arriveront d'une Pologne libre dans quelques centaines d'années ou se rendront dans une France renouvelée ou quelque chose d'autre sur le même emplacement.

Hier (7 juillet) j'ai donné une deuxième *matinée* dans l'hôtel de Lord Falmuth. Mme Viardot a chanté, entre autres mes mazurkas. C'était très bien, mais je ne sais si j'aurai *100* guinées de bénéfice. Je le saurai seulement lundi. Maintenant la *saison* est terminée ici. Je ne sais comment vont s'arranger mes projets. Je n'ai pas grand chose d'avance en poche, je ne sais ce que je vais faire. Peut-être irai-je en Ecosse. Mes Ecossaises sont bonnes, affectueuses, mais elles m'ennuient parfois à en mourir. J'ai renvoyé cet imbécile d'Italien. Je garde encore mon appartement, car j'ai trois pianos et il me faut un grand salon. J'ai un meilleur domestique. J'ai de la santé selon les heures, mais souvent je pense le matin que je vais rendre l'âme à tousser ainsi. Mon âme est triste, mais je m'étourdis ; j'évite même la solitude afin de ne pas penser, car on ne reste pas longtemps malade ici et je ne veux pas me laisser prendre par la fièvre.

Que fait Solange ? Rozières m'a écrit une bonne lettre. Brave fille. Parle moi de ta mère. Cles [inger] va-t-il en Russie ? Il y a le choléra maintenant là-bas !... L'imbécile !... Parle moi d'eux. La princesse est-elle en sûreté? Cichocki a-t-il reçu de bonnes nouvelles. Gut [man] m'a écrit, le cher garçon ; c'est bien qu'il ne lui soit rien arrivé. Ici, on ne craint aucun mouvement et si vos journaux en parlent il ne s'y trouve pas grand chose de vrai. Tous ceux qui ont un peu de bien s'inscrivent chez le *constable*,

(1) Littéralement : des principes.

entre autres beaucoup de *Chartistes qui ne veulent pas de violences.*

Je reçois en ce moment une lettre de Rozièr [es] ; elle me dit qu'elle t'a vu et que tu allais chez Dubos qui est blessé. Fais lui, je te prie, mes bons vœux de guérison. Je vais chez Mme Viadot pour la remercier. Je dois t'avouer. que je n'avais pas l'intention de lui demander de chanter mais son frère était chez moi lorsque Broadwood me proposa le salon de lord Falmuth ; il alla de suite chez sa sœur qui promit aussitôt avec joie de chanter. Elle a chanté entre autres mes mazurkas. Dis à de Rozières que Mme V [iardot] a été très gentille, car cela reviendra ici dans notre entourage. Madame S[and] a écrit, je le sais, à Mme V [iardot], en demandant avec sollicitude de mes nouvelles ! ! ! Quel rôle de mère juste elle doit jouer là bas.

15 juillet.

Je ne peux terminer ta lettre, tellement je suis énervé ; je souffre d'une stupide nostalgie et en dépit de toute ma résignation je ne sais, mais je suis inquiet, que vais-je faire de moi. Je n'aurai pas tout ce que j'ai gagné, ayant perdu près de *200* guinées (près de *5000 francs*) pour mon appartement et ma voiture. En Italie on pourrait vivre un an avec ce que j'ai, mais ici pas même la moitié. Je n'ai pas joué chez la Reine, quoique j'eusse joué devant elle chez la duchesse de Sutherland. La duchesse de Suth[erland] est partie. Aussi bien, est-il possible que j'aie été arrangé par quelque directeur royal pour ne lui avoir pas fait de visite ou parce que je n'ai pas voulu jouer à l'institut philarmonique. Si cette *saison* avait duré six mois j'aurais pu me faire connaître peu-à-peu, mais il n'y a pas eu assez de temps. Aussi tout s'est brouillé.

Je vais tous les jours quelque part en soirée. J'ai vu la semaine dernière chez une certaine Lady *Combermeere* le duc de Cambridge et la duchesse, une vieille

princesse de Weymar et le prince de Hesse ; tout cela très aimable. On me connaît déjà du bon côté dans certains endroits, mais il faut du temps et c'est déjà la fin de la *saison*. Certains journaux ont écrit aussi quelques balivernes qui sont bien, paraît-il. Les gens disent que c'est très important ici ! Mais ce qui manque ici plus qu'on ne le dit, ce sont les guinées. Ils sont très menteurs ; aussitôt qu'ils ne veulent pas quelque chose, ils filent à la campagne. Une de mes élèves est déjà partie pour la campagne sans me payer *9* leçons ; les autres qui devaient deux leçons par semaine en ont manquées deux ; ils se flattent plus qu'ils n'en font. Cela ne me surprend pas car ils veulent faire trop de tout. Il en est venu une de Liverpool pour prendre des leçons pendant une semaine ! Je lui ai donné cinq leçons, car ils ne jouent pas le dimanche, et elle est contente. Lady Peel, p. ex., désire que je donne des leçons à sa fille qui a beaucoup de dispositions, mais comme elle a un maître qui ne prend qu'une demi-guinée et vient deux fois par semaine, alors on ne m'a demandé qu'une leçons pour que le sac n'en souffre pas. C'est pour dire qu'elle prend des leçons chez moi, elle partira sans doute dans deux semaines.

Lundi 17 juillet.

Je reçois ta lettre et je réponds à l'instant. D'abord, mon âme, en dépit de toute ma curiosité j'ai dû renvoyer les journaux que tu m'as envoyés, car la poste en demandait une livre et *15* schillings, c'est-à-dire *45* fr. et comme j'avais ta lettre, j'éprouvai une moindre douleur à refuser ces journaux qu'ils voulaient me faire payer comme lettre, parce que tu avais écrit quelque chose sur l'enveloppe. J'ai oublié de te dire que les Charivari que tu m'as envoyés m'ont aussi coûté *5* schillings et quelque chose, parce que tu avais écrit quelque chose sur l'enveloppe et qu'ils m'ont fait payer comme pour une lettre. De 5 schillings à une livre et *15* schillings il y a loin,

aussi me fis-je répéter et expliquer la chose par le maître de la maison. Donc la poste avait tarifé au poids. J'ai refusé et je suppose qu'on ne te les renverra pas car, sans doute, tu n'as pas mis ton adresse. Si par malheur on te les retournait et qu'il fallût payer, alors tu ferais mieux de me les renvoyer. Mais une autre fois ne le fais plus, car ils font très attention à des choses de ce genre. Ils y mettent les cachets de la poste et comme tu vois ils le font payer cher.

Mes braves Ecossaises, je leur ai donné ta lettre, mais elles m'accablent au point que je ne sais à quoi me résoudre ; elles veulent absolument que j'aille chez elles, dans leur famille, en Ecosse. C'est fort bien, mais maintenant rien ne me fait plus envie. Tout ce qui n'est pas ennuyeux ici n'est pas anglais.

Que fait Sol [ange] ? Et sa mère ? Et de Rozières ? *A propos* de la lettre que tu as jointe à la tienne, c'est une espèce d'imbécile qui m'écrit, et que j'avais aidé à quitter Paris (il se nomme Wiemann) ; il me demande de nouveau de l'argent pour pouvoir revenir à Paris. Quel ahuri ! Je l'ai nourri pendant presque un an ; il voulait absolument partir ; il est donc parti avec le premier ou deuxième détachement et maintenant le voilà de nouveau dans la peine. Que Dieu les ait en sa sainte garde, triste sort que celui des nôtres !

Je t'embrasse cordialement

Ton très fidèle

Ch.

◆

298

A Wojciech Grzymala.

[Londres, juillet 1848.]

Mon ame. Merci pour toutes tes bonnes paroles et pour la lettre des miens. Ils sont en bonne santé, grâce à Dieu,

mais ils s'attristent inutilement à mon sujet. — Moi, je ne sais plus ni m'attrister ni me réjouir — j'ai perdu toute faculté de sentir — je végète seulement et j'attends que cela finisse au plus vite. — Je pars la semaine prochaine pour l'Ecosse chez un certain Lord *Torphichen*, beau-frère de mes Ecossaises, chez qui elles sont déjà, près d'Edimbourg. — Il m'a écrit une lettre d'invitation, ainsi que Lady Murray, une grande dame très connue dans cette région et qui aime beaucoup la musique. — Je ne compte pas une multitude d'autres invitations verbales données avec les adresses, car je ne suis plus en état de vagabonder d'un endroit à l'autre — j'ai assez de cette vie là — je n'en vois plus l'utilité pour moi. — Je resterai donc en Ecosse jusqu'au 29 *août*, — je me suis laissé engager pour le 29 à Manchester où aura lieu un grand concert. Je dois jouer deux fois sans orchestre et l'on me donnera pour cela *60* livres. Alboni viendra — mais ce n'est pas mon affaire — je m'assiérai simplement et je jouerai. J'habiterai pendant quelques jours chez de riches fabricants amis chez lesquels était descendu Neukomm — Que ferai-je de moi après, je ne le sais — puissé-je savoir que la maladie ne m'achèvera pas ici, cet hiver !

◆

572

299.

A Camille Pleyel (1), Paris.

Très cher Ami,

Je profite de la bonté de Monsieur Mańkowski pour vous encvoyer £ 80, *que je viens, de recevoir pour votre piano.* —

(1) Lettre inédite. — Original dans la collection de M. Alfred Cortot (Paris).

Dieu vous donne la paix, et du bonheur —
Je vous aime comme toujours — comme toujours,
Et toujours.

Londres, 1er août 1848.

◆

573

300.

A Auguste Franchomme (1).

France

Monsieur Aug. Franchomme
Professeur au Conservatoire de Paris
Paris
10, Rue de la uyère.

Edinbourg, 6 août.
Calder-House, 11 août [1848].

Très chèr ami, — Je ne sais que te dire — le mieux il me semble c'est de ne même pas essayer à te consoler de la perte de ton père. Je connais ton chagrin — le temps lui-même agit peu sur ces douleurs.
J'ai quitté Londres il y a quelques jours. En 12 h. j'ai fait le trajet d'Edimbourg (407 milles). — Après avoir pris une journée de repos à Edimb. — je suis arrivé à Calder-House 12 mille d'Edimb. au château de Lord Torphihen beau frère [de] Mme Erskine ou je compte rester jusqu'à la fin du mois et me reposer de mes hauts faits de Londres. —
J'ai donné 2 matinées — qui a ce qu'il paraît ont fait plaisir mais qui ne m'ont pas moins ennuyé pour cela. Sans elles cependant je ne sais comment j'aurais pu passer 3 mois dans ce cher *Londres — avec un grand logement absolument nécessaire, voiture et domestique.*
Ma santé n'est pas tout à fait mauvaise mais je deviens plus faible et l'air d'ici ne me va pas encore.

(1) Coll. R. E. André, Paris.

Miss Stirling devait t'écrire de Londres et me charge de te prier de l'excuser. Le fait est que ces dames avait beaucoup de préparatifs à faire avant leur voyage en Ecosse — ou elles ont le projet de passer quelques mois. — Il y a à Edimb. un de tes élèves, Mr Drechsler je crois. Il est venu me voir à Londres — il m'a paru un brave garçon et t'aimant beaucoup. Il fait de la musique avec une grande dame de ce pays Lady Murray une de mes sexagénaires écolières de Londres à laquelle je promis de venir aussi dans son beau château — mais je ne sais comme je le ferai car j'ai promis d'être à Manchester le 28 Août pour jouer a un concert moyennant 60 £.

Neukomme y est — et pourvu qu'il ne m'improvise pas le même jour, je compte gagner m s 60 £.

Après cela je ne sais ce que je devi ndrai. — J'aimerai [beaucoup que l'on me donne une pension vingère pour n'avoir rien [composé pas même un air à la Osborne ou Sowinski (excellents amis tous les deux — un irlandais — l'autre mon compatriote — je m'en flatte, plus que du représentant rebutté Antoine de Kontski, français du Nord, animal du Midi)

Après ces parenthèses — je te dirai vraiment que je ne sais ce que je deviendrai en automne — en tout cas si tu n'as pas de mes nouvelles ne te plains pas de moi car je pense bien souvent à t'écrire. Si tu vois Mlle de Rozières ou Grzymala, ils sauront quelque chose l'une ou l'autre — si non par moi, par quelques amis.

Le parc est très beau ici — le châtelain très excellent — et je me porte aussi bien qu'il m'est permis. — Pas une idée [musicale propre — je suis hors de mon ornière — je suis comme p. ex. un âne au bal masqué — une chantrelle de violon sur une contrebasse — etonné, ahuri, assoupi comme si j'entendais un trait de Bodiot (avant 24 février) ou un coup d'archet de

Mr Cap (après les journées de Juin) — J'espère qu'ils [iront bien. je ne puis me passer d'eux en t'écrivant.

Mais une autre question vraie, c'est que j'espère tu n'as pas d'amis à déplorer dans toutes ces affaires terribles.

Et la santé de Madame Franchomme et de tes petits enfants ? Dis-moi un mot et adresse le London chez M. Broadwood 33 Great Putney Street Golden Square. —

J'ai ici une tranquillité parfaite (matérielle) et des jolis [chants Ecossais — je voudrais pouvoir composer un peu ne serait-ce que pour faire plaisir à ces bonnes dames Mme Erskine et Mlle Stirling.

J'ai un piano de Broadwood dans ma chambre, le Pleyel de Miss St. au Salon — je ne manque pas de papier ni des plumes. —

J'espère que tu composeras aussi quelque chose — et Dieu donne que je l'entende de nouveau bientôt.

J'ai des amis à Londres qui me conseillent d'y passer l'hiver — mais je n'écouterai que mon *je ne sais* quoi *— ou plutôt j'écouterai le dernier venu — cela revient souvent au même que de bien réfléchir.*

Adieu cher et cher ami — toujours à toi.

Ch.

Mes vœux les plus sincères à Madame Franchomme pour [ses enfants J'espère que René s'amuse avec sa basse — que Cécile tra [vaille bien, et que leur petite sœur lit toujours dans ses livres. Rappelle moi au souvenir de Madame Lasserve je t'en prie. et corrige toi mon orthographe ainsi que mon français.

Ils sont ici laids — mais à ce qu'il paraît bons. Il y a en revanche des charmants bestiaux, apparemment méchants, du lait parfait, du beurre, des œufs et tout ce qui s'en suit : fromages et poulets.

◆

301.

A Camille Pleyel (1), Paris.

Très Cher Ami, Avant mon départ pour l'Ecosse où je compte passer tranquillement — (si c'est possible) quelques semaines — je vous ai écris un petit bout de lettre, de Londres, en vous envoyant les 80 *L. que j'ai reçu de Lady Trotter pour votre piano. Monsieur de Mańkowski qui a bien voulu se charger de vous porter cette somme est un jeune seigneur très aimable — ami de Kozmian — adorant la musique et j'espère qu'il a réussi à vous voir. J'aurais tant de plaisir de l'entendre parler de vous et d'apprendre par lui comment vous allez.*

Quant à moi j'étouffe dans ce beau pays d'Ecosse, — pour changer. Entouré d'un parc magnifique, — avec des arbres séculaires,

— (Hamptoncourt où es tu ?)

le chateau que j'habite est un vieux manoir ou John Knox *e réformateur écossais à fait sa première cêne. Il y a ici des murs de 8 pieds d'épaisseur — des corridors interminables pleins des vieux portraits d'ancêtres plus noirs et plus écossais les uns que les autres — rien n'y manque — il y a même un certain bonnet rouge qui* s'y montre. *Depuis tout ce qui s'est passé sur le continent je presume qu'il s'occupe à changer de coiffure pour n'avoir pas honte d'être confondu avec Vos mauvais esprits — car on ne l'a pas vu de quelque temps. —*

Si vos bonnets rouges pouvaient changer d'esprit ! — J'espère que votre campagne n'est pas hantée par eux, — qu'elle est belle et que vous y trouvez un peu de repos après vos journées de Paris.

(1) Lettre inédite. — Original, dans la collection de M. Alfred Cortot (Paris).

Dieu vous donne du bonheur. — Gardez moi votre amitié — je vous aime toujours et toujours
votre bien dévoué de cœur.

F. Chopin

Mon adresse actuelle chez
Lord Torphichen
Calder House
Mid — Calder — Ecosse.
après le 25 du mois chez Broadwood
33, Great Pultney Street, Golden Squ.

15 août 1848.

◆

302.

A Julien Fontana.
Calder House, Mid-Calder.
Ecosse (à 12 milles d'Edimbourg., si cela peut te faire plaisir).

18 août 1848.

Mon ame,

Si j'étais mieux portant, j'irai demain à Londres pour t'embrasser. Peut-être ne nous verrons nous pas de sitôt. Nous sommes deux vieilles cymbales (1) auxquelles le temps et les circonstances ont fait jouer tous leurs misérables trilles. Oui, deux vieilles cymbales, même si tu te défends de l'être en ma compagnie. Cela n'enlève rien à la beauté ni à la respectabilité : *la table d'harmonie* est excellente, seules les cordes ont cassé, certaines chevilles ont sauté. Or voilà le malheur : nous avons été faits par un luthier célèbre, quelque Stradivarius *sui generis* qui n'est plus là pour nous réparer. Nous ne savons plus rendre des sons nouveaux en des mains médiocres et nous étouffons en nous mêmes ce que personne ne saura plus tirer de nous, puisque

(1) En polonais : dans le sens de « nigauds ».

le luthier fait défaut. Moi, je souffle à peine : *je suis tout prêt à crever* ; toi tu deviendras complètement chauve et tu te pencheras sur ma tombe comme ces saules de chez nous, te rappelles-tu, qui montrent leur crâne nu. Je ne sais pourquoi me viennent à l'esprit feu Jeannot, et Antoine, et aussi Witwicki, et Sobanski ! Ceux avec lesquels je me trouvais en plus intime harmonie sont morts aussi pour moi : et même Ennike notre meilleur accordeur s'est noyé. Alors je n'ai plus au monde de piano bien accordé, à ma façon. Moos est mort et personne ne me fera plus de chaussures aussi commodes. Qu'il s'en présente encore *4* ou *5* à St. Pierre et toute ma vie me sera plus aisée *ad patres*. Mes braves mère et sœurs vivent à la grâce de Dieu, mais le choléra ! Titus aussi le brave garçon. Toi, tu comptes encore parmi mes plus vieux souvenirs et moi parmi les tiens puisque tu es plus jeune, paraît-il (comme si cela avait de l'importance aujourd'hui que l'un de nous fût plus âgé de deux heures !). Je te garantis que j'accepterais volontiers d'être beaucoup plus jeune que toi pour aller t'embrasser. Que tu n'aies pas attrapé la fièvre jaune et moi la jaunisse, c'est inconcevable — n'étions-nous pas voués tous les deux au jaune. Je t'écris des bêtises, car je n'ai rien de raisonnable dans la tête. Je végète et j'attends patiemment l'hiver. Je rêve, tantôt à la maison, tantôt à Rome, tantôt au bonheur et tantôt au malheur. Personne ne joue à mon goût maintenant, et je suis devenu pourtant si indulgent que je pourrai entendre avec plaisir l'Oratorio de Sowinski et sans mourir. Cela me rappelle Norblin, le peintre, qui racontait qu'un peintre ayant vu à Rome les travaux de certain autre, se sentit si mal qu'il... en mourut. Ce qui me reste c'est un grand nez et un *4*e doigt non exercé. Tu seras un vaurien si tu ne réponds pas un mot à la présente *épître*. Tu as choisi un bien vilain temps pour ton voyage. — Que le Dieu de nos pères te guide pourtant. — Sois heureux ! — Je crois que tu as bien fait de t'installer à New-York et non à La Havane. Si tu vois

Emmerson, votre célèbre philosophe, rappelle-moi à son souvenir. Embrasse Herbeaut et toi embrasse-toi toi-même et ne fais pas la grimace.

Ton vieux
Ch.

◆

303.

A sa Famille.

[Cette lettre est écrite sur 3 feuilles de papier où figurent des vues d'Edimbourg.]

19 août, 1848.

Mes bien-aimés,

Je vous remercie pour votre bonne lettre qui m'est parvenue à Londres il y a une semaine. Je suis resté *3* mois à Londres assez bien portant, pour moi. J'ai donné deux concerts en matinée, l'un chez madame Sartoris (1), l'autre chez Lord Falmouth, avec grand succès et sans grand bruit. Au premier concert Mario chanta *3* fois et je jouai *4* fois ; au deuxième madame Viardot chanta *3* fois et je jouai *4* fois, ce qui leur plut beaucoup car ils ne connaissaient

(1) « Mme Sartoris, née Fanny Kemble, est la fille la plus jeune du célèbre acteur anglais, elle même célèbre cantatrice anglaise, qui après avoir passé *2* ans sur la scène, s'est mariée avec M. Sartoris, homme du monde très riche ; elle a été adoptée par tout le grand monde londonien, est reçue partout et reçoit tout le monde. C'est une connaissance que j'ai faite encore à Paris. Lord Falmuth, grand amateur de musique, riche, célibataire, grand seigneur, m'a offert son hôtel de Saint-James Square pour mon concert. Il a été très aimable pour moi. A le rencontrer dans la rue, on lui donnerait trois grosz ; il a chez lui quantité de domestiques mieux habillés que lui. Je connaissais sa nièce, de Paris, mais c'est seulement au cours du concert que j'ai vu son mari, à Londres. (Note de Chopin, en marge de la lettre).

pas de concerts aussi courts et aussi concis, mais seulement d'interminables concerts à *20* numéros avec d'immenses affiches (1). J'ai limité le nombre d'auditeurs à *200* personnes chez Lord Falmouth et à *150* chez madame Sartoris, ce qui me rapporta, à une guinée la place (en déduisant les frais), près de *300* guinées. Londres est extrêmement cher pendant la *saison* ; l'appartement seul, sans rien (il est vrai que j'avais un salon très spacieux et haut de plafond où se trouvaient trois pianos : l'un que Pleyel m'avait envoyé, le deuxième installé par Erard, et le troisième par Broadwood), l'appartement seul, — vu l'escalier grand et magnifique, avec une entrée splendide dans la rue *Dover Street*, près de Picadilly, me coûta *80* livres. Et aussi la voiture, le domestique, le tout extrêmement cher, si bien que si je n'avais pas eu chez moi de leçons à une guinée et plusieurs par jour, je ne sais ce que je serais devenu. J'ai assisté à quelques brillantes soirées, dès mon arrivée ; je ne sais si je vous ai écrit de Londres que la duchesse de Sutherland reçut une fois chez elle la Reine à dîner, et, dans la soirée, seulement *80* personnes du meilleur monde londonien. En dehors du prince de Prusse (qui était près de son départ) et de la famille royale, il n'y avait que des personnes dans le genre de Wellington et ses pareils (quoiqu'ils lui fussent peu ressemblants). La duchesse me présenta à la Reine ; la Reine fut aimable et m'adressa *2* fois la parole ; le prince Albert s'approcha du piano. Ils me dirent tous que le fait se produisait rarement. Parmi les Italiens qui chantèrent ce soir là il y avait Mario, Lablache et Tamburini. Pas de cantatrices. Je voudrais vous décrire le palais de la duchesse de Sutherland, mais

(1) « Je vous envoie quelques mots parus dans l'*Athenaeum*, journal très estimé par les artistes. Je n'en ai pas d'autres ; d'ailleurs qu'est-ce que cela peut bien vous faire que n'importe qui dise que c'est bien ! Qu'Antoine vous les traduise. (Note de Chopin, en marge de la lettre).

c'est impossible. Tous ceux qui le connaissent disent que la reine d'Angleterre n'en possède pas un, si beau. Les palais royaux et les vieux châteaux sont magnifiques, mais loin d'être aussi élégants et pleins de goût que Stafford House (ainsi se nomme le palais de la duchesse de Sutherland), tout près du château londonien de St James, comme Blacha (1). Les escaliers, p. ex., sont célèbres pour leur magnificence ; ils ne se trouvent ni dans une entrée, ni dans un vestibule : ils s'élèvent au milieu des appartements comme dans un immense salon, orné de splendides peintures, de statues, de galeries, de tentures, de tapis, selon des plans admirablement distribués et avec les plus belles perspectives ; aussi bien, fallait-il voir la Reine sur ces escaliers, en pleine lumière, couverte de diamants et de décorations, décorée de ces jarretelles suspendues avec la plus grande élégance, dirigeant la conversation et s'arrêtant sur toutes sortes de *plates formes* d'où il y a, de toutes parts, quelque chose d'autre à admirer. C'est à regretter vraiment qu'un Paul Véronèse n'eût rien vu de semblable ; il aurait laissé encore un *chef d'œuvre* de plus. Après cette soirée chez la duchesse de Suth., on me ditque je jouerais chez la Reine et je ne sais pourquoi, je n'y ai point joué ; sans doute, parce que je n'ai pas fait de démarches dans ce but, or, ici, il faut pour tout, faire des démarches, tellement il y a de choses. Or, non seulement je ne fis aucune démarche mais je ne fis même pas une visite au chef d'orchestre de la cour, ou plutôt, à celui qui organise les concerts pour la Reine et qui est le chef d'orchestre de la Société Philharmonique (ici, le premier concert, qui répond au conservatoire de Paris). La Société Philharmonique m'avait offert de jouer chez elle ; c'est une grâce insigne ou plutôt une distinction ; c'est ainsi que tous ceux qui arrivent demandent à y jouer ; Kalkbrenner, cette année,

(1) Palais habité autrefois par le prince Joseph Poniatowski dans l'enceinte du château royal à Varsovie. Littéralement : palais sous la tôle. (Note de M. H. Opienski).

et Hallé n'y ont pas joué, en dépit de toutes leurs démarches ; moi, j'ai refusé, ce qui a fait mauvais effet parmi les musiciens et surtout parmi les directeurs. Or, j'ai refusé, d'abord parce que j'étais souffrant, c'est du moins la raison que j'ai donnée ; la vraie raison était qu'il ne me convenait pas de jouer l'un de mes concerts avec orchestre, alors que ces messieurs ne font qu'une répétition et encore une répétition publique à laquelle ils admettent le public avec des billets gratuits. Comment faire des essais et répéter dans ces conditions ! Nous aurions donc mal joué (bien qu'ils connussent, paraît-il, mes concertos ; madame Dulken pianiste célèbre (mais) d'ici, a joué l'un d'eux, l'année dernière) ; j'ai donc fait remercier la Société Philarmonique. Un journal me l'a reproché, mais cela ne fait rien. Après mes matinées il y eut de bons articles dans beaucoup de journaux à l'exception du Times dans lequel écrit un certain Davison (créature du défunt *Mendelssohn*, et qui s'imagine que je suis un *antagoniste de Mendelssohn*, (m'a-t-on dit). Cela ne me fait rien. Toutefois, voyez-vous, les hommes sont toujours mus en ce monde par autre chose que la vérité. Mais revenons au monde londonien. Mes *prix* pour les soirées à Londres étaient de *20* livres ; je n'eus que *3* soirées de ce genre. La deuxième eut lieu chez le marquis Douglas (fils de la duchesse Hamilton dont j'avais fait la connaissance à Paris). La jeune marquise est princesse de Bade. Elle m'a présenté à la duchesse de Cambridge, tante de la reine, (qui m'adressa ensuite la parole chaque fois que je la rencontrai), et à la princesse de Weymar, une vieille dame (elle ne règne pas). Il y avait aussi le prince de Hesse et un choix de dames londoniennes : lady Jocelyn, l'une des beautés célèbres d'ici, lady Lincoln, sœur du marquis de Douglas, lady Granville (la jeune), lady Cadogan (mon ancienne élève, aujourd'hui *dame de compagnie* de la duchesse de Cambridge) ; le corps diplomatique, et notamment quelques Allemands aujourd'hui à Londres et que j'ai connus à Paris. Ma troisième apparition payante

ou plutôt la première dans l'ordre chronologique eut lieu chez lady *Gainsborough*, ancienne dame d'honneur de la Reine et qui a aussi groupé autour d'elle les plus brillantes personnalités de l'aristocratie anglaise. Comme vous savez, ils ne vivent ici que de noms et de grandeurs. Lady Dower, nièce de la duchesse de Sutherland, la duchesse d'Argyll, lady Stanley (dont la fille, mon élève à Paris, est aujourd'hui dame d'honneur de la Reine). Mais à quoi bon vous énumérer tous ces noms ! J'ai fait la connaissance de maintes personnes du grand monde (1), parmi lesquelles p. ex., la duchesse de Sommerset ; le duc est le premier duc d'Angleterre, quant à elle, dans les grandes occasions, p. ex., au couronnement, elle vient immédiatement après la Reine. Parmi les curiosités il y a aussi lady Byron, avec laquelle nous sympathisons, soi-disant, en conversant comme une oie avec un porc (2), elle en anglais, moi en français. Je conçois qu'elle ait ennuyé Byron. Sa fille, lady Lovelace (soi-disant une beauté) est aussi une curieuse personne. Mais qui ai-je eu le plaisir de renconter ici, lady Schelburne, ancienne *M*elle *de Flahaut*, mon élève, aujourhui la *belle-fille de* lord Landsdowne (Lansdaun), président du conseil des ministres, qui aime beaucoup la musique et qui donne chez lui, chaque *saison*, des concerts de chants. Lady Combermeere est aussi l'une des dames qui ont été aimables pour moi. Avant mon départ j'ai passé la soirée chez elle : il y avait les Cambridge, Wellington, le duc, ou plutôt le comte de *Montemolin*, fils de Don Carlos, le prétendant espagnol. Parmi les personnes intéressantes dont j'ai fait la connaissance il y a, p. ex., lady Norton, célèbre par

(1) Lady Ailesbury, lady Peel, lady Gordon, lady Parke ; parmi les littérateurs Carlisle, Rogers le vieux, très célèbre poète et ami estimé de Byron, Dickens, Hogarth, ami de cœur de Walter Scott etc., etc., qui a écrit sur moi un bel article dans le *Deliniousse* (Daily News) à propos de mon deuxième concerto (Note de Chopin, en marge de la lettre).

(2) Allusion a un dicton polonais.

sa beauté (et son procès avec son mari) (1), fille de Sheridan, dame très aimée ; lady Blessington, dont la fille a épousé ce *comte d'Orsay* qui mène la *fashion*, et dont la femme est actuellement en voyage. Le *comte d'Orsay* a été très aimable pour moi. Je lui ai apporté une lettre de sa sœur, la duchesse de Gramont. En dehors de cela, il est lui-même un artiste, fait de belles sculptures et des statues, peint et dessine, Parmi ses bustes se trouve celui de la marquise de Douro, femme du fils de Wellington (pour lequel j'avais aussi une lettre). *La marquise de Douro* est une des beautés de Londres. Parmi les personnes agréables, j'ai fait la connaissance d'une bien brave dame, madame Milner Gibson dont le mari a été ministre il y a quelques années; lady Molesworth a été aussi trés aimable pour moi (2). Il est difficile de vous mentionner tout le monde, mais je ne peux oublier, madame Grote que j'ai connue à Paris (chez Marliani). Madame Grote est la femme d'un membre du Parlement. C'est une personne éclairée, qui s'est mise à protéger Jenny Lind. C'est elle qui m'a fait faire sa connaissance (3).

(1) Barcinski la connaît peut-être. (Note de Chopin).

(2) Je ne peux omettre lady Agasta Bruce, fille de lady Elgin, et dame d'honneur de la duchesse de Kent, mère de la Reine. Elle est très bonne, très brave et très aimable ; c'est encore une connaissance de Paris. » (Note de Chopin)

(3) « La Reine qui était revenue en ville après les manifestations hostiles de l'opposition, devait assister pour la première fois au grand opéra afin de se montrer en public ; la représentation choisie comportait le début de M^lle^ Lind qui venait d'arriver (dans *La Somnambule*) ; aussi prit-on les billets d'assaut : on vendait les places *3* guinées, la veille de la représentation. Je n'étais pas au courant, car je venais d'arriver à Londres, mais le même jour quelqu'un me dit que si je connaissais M^me^ Grote qui avait une loge et beaucoup de relations, elle pourrait m'aider. J'allai lui faire une visite et elle m'invita aussitôt dans sa loge. J'en fus très heureux, car je n'avais vu ni la Reine, ni Jenny Lind, ni ce magnifique théâtre

Une fois, elle ne nous invita que tous les deux ; nous ne quittâmes pas le piano de *9* heures du soir à *1* heure du matin. M^lle^ Lind a assisté à mon concert !!! ce qui, paraît-il, a beaucoup d'importance pour les imbéciles, car elle ne peut se montrer nulle part sans qu'aussitôt tout le monde ne braque sur elle les lorgnettes ; quant à elle, si ce n'est qu'elle ne chante nulle part ailleurs qu'à l'opéra, et même pas pour le grand monde, elle aurait chanté pour moi, ainsi que me l'assura M^me^ Grote. Mais il ne me vint même pas à l'idée de lui demander de chanter quoiqu'elle fût bonne fille et que nous fussions très bien ensemble. C'est encore autre chose que les autres. On pourrait appeler cela une corde scandinave, une toute autre nature que le caractère méridional de Pauline Viardot. p. ex. Elle n'est pas jolie, mais agréable chez elle ; sur la scène, elle ne me plaît pas toujours dans la Somnambule, pourtant, à partir du milieu du deuxième acte elle est parfaitement belle à tous les points de vue, comme actrice et comme cantatrice. Je n'ai pas vu la Malibran mais je doute qu'elle rende le rôle avec plus de sensibilité. Dans les autres, elle est moins bien ; elle chante le plus agréablement, pour moi, les chants suédois comme madame Pauline [Viardot] les chants espagnols. On raconte qu'elle doit épouser le frère de madame Grote, mais je sais en toute certitude que non

(*Keen's theather*) *. Mais la loge de M^me^ Grote se trouvait au premier étage, or je m'essouffle en montant les escaliers ; aussi rentrai-je chez moi, et j'y trouvai un billet du directeur, M. Lumley, pour un des meilleurs fauteuils avec les compliments de M^lle^ Lind et de M^me^ Grote. La représentation fut magnifique, la Reine fut plus applaudie que Jenny Lind ; on chanta le *God save*, toute la salle était *debout* avec Wellington et tous les grands personnages qui assistaient à la représentation. C'est une chose vraiment imposante que de voir cet estime et ce respect réel pour le trône, pour la loi et pour l'ordre ; ils ne pouvaient arriver à se tranquilliser, tellement ils avaient d'enthousiasme. (Note de Chopin)

* Sans doute le Queens theatér. (Note de Karlowicz.)

(on dit même qu'elle est secrètement mariée, or elle a un fiancé qui l'attend en Suède). Madame Grote est une très bonne personne, quoique très radicale et originale. Elle reçoit chez elle une quantité de personnes intéressantes, des ducs, des lords, des savants, en un mot ce qu'il y a de plus intéressant au monde. Elle a une voix de basse et n'enveloppe pas la vérité dans du coton ; quelqu'un qui ne partage pas ses opinions répondit, alors qu'on lui demandait : « *Comment trouvez-vous M^me^ Grote ?* ». — *Je la trouve grotesque* ». Malgré cela elle a bon cœur et m'en a donné des preuves : elle m'a invité chez elle à la campagne, avec M^lle^ Lind et Mme Sartoris (Fanny Kemble). Elle me connaît de l'ancien temps ; au cours des soirées où elle reçoit le monde de Londres jamais elle ne me demande à jouer si elle s'aperçoit que cela ne me plaît pas. Elle chante elle-même très bien et a la tête bien en place. Elle a deux enfants jolis commes des anges. Elle-même a été très jolie mais elle a engraissée, alors seule la tête est restée comme un *camée*. Je me sens chez elle tout à fait à l'aise ; elle est naturelle et connaît tous mes défauts familiers par des amis communs, p. ex. Dessauer et Liszt. J'ai souvent bavardé avec elle et il me semblait que c'était avec quelqu'un qui vous connaissait, vous aussi ; or elle ne connaît que les chambres où nous avons habité à Tetschen chez les Thun où elle a passé agréablement quelque temps. Elle m'a dit qu'on parlait de nous bien souvent là-bas. En voilà assez sur Londres. Je ne vous énumérerai pas les autres connaissances que j'ai faites ; pourtant j'ai rencontré ici, entre autres, d'anciennes connaissances qui ont été très bonnes pour moi, p. ex. Bulwer, ancien ambassadeur à Madrid, lord Dudley Stuart, Comming Bruce, père de lady Elgin, Moneton Milner etc. Broadwood qui est un vrai Pleyel de Londres, a été pour moi le meilleur et le plus sincère des amis. C'est, comme vous savez, un homme très riche et admirablement bien élevé auquel son père a laissé sa fortune et sa fabrique, après s'être retiré lui-même à la

campagne. Il a les plus belles relations ; il a reçu chez lui M. Guizot avec toute sa famille (il est universellement aimé). C'est par lui que j'ai fait la connaissance de lord Falmouth. Pour vous donner une idée de la politesse anglaise : il me rend visite un matin, j'étais fatigué et je lui dis que j'ai mal dormi. Le soir je rentre de chez la duchesse de Sommerset et je trouve de nouveaux matelas élastiques, et des oreillers sur mon lit ; après avoir été longuement questionné, mon brave Daniel (ainsi s'appelle mon domestique actuel, excellent serviteur) me déclare que c'était un envoi de M. Broadwood et qu'il avait été prié de ne rien dire. Dernièrement en partant de Londres, il y a de cela *10* jours, je trouve à la gare une personne qui se présente de la part de Broadwood et qui me remet deux places de chemin de fer au lieu d'une, (en face l'une de l'autre, pour n'être gêné par personne) ; en dehors de cela, il me procura pour le même compartiment un compagnon de voyage, un certain monsieur Wood, ami de Broadwood et qui me connaissait moi aussi (il m'avait vu en 1836 à Franckfort chez Lipinski !) ; il possède une maison de musique à Édimbourg et à Glasgow. C'est aussi ce brave Broadwood qui fit mettre mon Daniel (plus ordonné que bien des messieurs, et de meilleure mine que bien des Anglais) dans le même wagon et j'ai ainsi parcouru *407* milles anglaises de Londres à Edimbourg par Birmingham et Carlisle, en *12* heures *par express train* (c'est-à-dire dans un train qui ne s'arrête pas). A Édimbourg, où l'on m'avait retenu une chambre dans le premier hôtel (*Douglas's hôtel*), je me suis arrêté un jour et demi pour me reposer. J'ai visité la ville qui est admirable et dont je vous envoie sur ce papier les moins belles vues (je n'ai pu en trouver de plus jolies (1). J'ai retrouvé d'aimables

(1) Les gens, qui ont toujours sous leur nez de belles choses admirent toujours ce qui est moins beau mais pas sous leur nez, parce qu'ils n'y sont pas habitués. (Note de Chopin)

amis de mes amis qui m'ont promené dans la ville en voiture. (Tout le monde se rend maintenant en Écosse pour l'ouverture de la chasse). Après m'être reposé à Edimbourg, après avoir entendu, en passant, un aveugle jouer dans un magasin de musique une de mes mazurkas, je suis monté dans une voiture attelée à l'anglaise avec un cheval de conduite, que m'avait envoyée Lord Torpichen et je suis arrivé ici à *12* milles d'Edimbourg. Lord Torpichen est un vieil écossais de soixante dix ans, beau-frère de madame Erskine et de mademoiselle Stirling, mes braves dames Ecossaises que j'ai connues à Paris et qui sont si pleines d'attentions pour moi ; j'étais tout le temps chez elles à Londres et je ne pus leur refuser de venir ici, d'autant plus que je n'ai plus que faire à Londres, qu'il faut se reposer et que lord Torpichen m'a très cordialement invité. L'endroit se nomme Calder House (on prononce Kolderhaus). C'est un vieux *manoir* entouré d'un grand parc avec des arbres centenaires et l'on ne voit que des pelouses, des arbres, des montagnes et le ciel. Les murs sont épais de *8* pieds ; des galeries de tous les côtés, de sombres couloirs remplis à n'en plus finir de portraits d'ancêtres de toutes couleurs, dans toutes sortes de costumes, tantôt écossais, tantôt avec des armes, tantôt avec des... (?), rien ne manque à l'imagination. Il y a même un chaperon rouge qui fait des apparitions, mais je ne l'ai pas encore vu. J'ai examiné hier tous les portraits, mais je n'ai pas encore vu celui du fantôme qui erre dans le château. La chambre que j'habite possède une vue aussi belle qu'il est possible (1). Je suis assez isolé des autres

(1) « Bien que cette région de l'Ecosse ne soit pas la plus belle. C'est vers Stirling, derrière Glasgow que se trouvent les plus beaux endroits. J'ai promis d'aller dans quelques semaines chez lady Murray, ma première élève à Londres, qui séjourne d'habitude à Edimbourg et dirige tout le monde musical ! Lord Murray habite la plus belle région au bord de la mer

pour pouvoir jouer et faire tout ce qui me fait plaisir ; je ne suis pas dérangé, car chez eux, — que Bartek vous le raconte, — la première chose quand on reçoit un invité c'est de ne le déranger en rien. J'ai trouvé dans la chambre un piano Broadwood ; dans le salon il y a un Pleyel que miss Stirling a amené avec elle. En Angleterre *la vie de château* est bien agréable. Il y a chaque jour des gens qui viennent pour passer quelques jours. Les aménagements sont des plus élégants, bibliothèques, chevaux, voitures à la demande, un nombreux domestique, etc. D'habitude, on se réunit ici, p. ex. pour le *lunch*, à *2* heures (chacun prend son petit déjeuner chez soi, quand il le veut) et pour le dîner à *7* heures. Le soir, on reste aussi longtemps qu'on veut et comme on veut. Je joue le soir, à un vieux lord, des chants écossais ; il m'accompagne en chantant et m'exprime, le brave homme, ses sentiments en français comme il peut. Quoique tout le monde dans la haute société et surtout les dames parlent le français, la conversation se fait pourtant d'ordinaire en anglais et je regrette alors de ne pas connaître la langue ; or je n'ai ni le temps ni l'envie de l'apprendre. D'ailleurs je comprends les choses usuelles, je ne me laisserais pas vendre et je ne mourrais pas de faim, mais ce n'est pas suffisant. Je veux terminer aujourd'hui cette lettre que j'écris depuis plus de *10* jours car j'ai pitié de vous de n'avoir rien reçu de moi depuis si longtemps.

et il faut même voyager par mer pour aller chez lui. Plus tard, il faut aussi que j'aille à Keir, dans les environs de Stirling, endroit connu pour sa beauté, chez un cousin de M^lle^ Stirling, près de la Dame de l'Etang*. Mes braves Ecossaises ! Je ne peux rien imaginer qui ne se réalise aussitôt : on m'apporte même, chaque jour, les journaux de Paris. Je suis au calme, dans la tranquillité, je suis bien, mais il me faut partir dans une semaine. Le lord m'invite pour tout l'été, l'année prochaine ; moi j'y resterais bien toute ma vie, mais à quoi cela m'avancerait-il ? (Note de Chopin, en marge de la lettre)

* Allusion à « The lady of the lake » de Walter Scott.

La brave de Rozières me dit que sans m'attendre elle vous écrit un mot. Elle est allée à la campagne chez des amis afin de se reposer de toutes les émotions et des frayeurs qu'ils ont eu là-bas. Sol[ange] m'a écrit ; elle est chez les parents de son mari à Besançon, en bonne santé. Elle a vu à Paris sa mère à qui l'on a conseillé de quitter Paris. A son arrivée à Nohant elle a été très mal reçue par les paysans, (car elle se mêlait de toutes les vilaines affaires) si bien qu'elle a été obligée de partir et qu'elle se trouve à Tours. Elle s'est bien embourbée ces derniers temps et a mis bien des gens dans l'embarras. On lui attribue d'odieuses proclamations qui provoquaient à la guerre civile. Son deuxième journal, qui n'a pas réussi non plus, parce qu'il était *ultra*, excitait seulement les gens doués de courte vue et a été interdit ; mais il était déjà moribond, comme le premier, faute de lecteurs. Qui l'eût dit, il y a seulement quelques années ! On a imprimé et vendu dans les rues sa biographie écrite et signée par le père d'Augustine qui se plaint, qu'elle a démoralisé sa fille unique, qu'elle en a fait la maîtresse de Maurice et qu'elle l'a mariée avec n'importe qui, contre le consentement de ses parents, tout en promettant de la marier avec son fils ; en un mot, c'est une bien vilaine aventure, livrée aujourd'hui à la populace parisienne. C'est une infamie de la part du père, mais c'est la vérité. Voici donc ce bienfait qu'elle avait en vue et contre lequel je me suis opposé depuis le jour de l'arrivée de cette jeune fille à la maison. Il fallait la laisser chez ses parents, ne pas lui mettre dans la tête son fils qui n'épousera une fille que pour son argent (et encore si on le lui demande, car il en aura assez lui-même). Mais il avait envie d'avoir chez lui sa jolie cousine. Il fit si bien que sa mère la traitait d'égal avec Sol[ange]. Elle était habillée de la même façon et mieux soignée, car Maurice le désirait. Combien de fois le père voulut-il la reprendre ; ils ne la rendirent pas parce que c'était le désir de Maurice. On traitait sa mère de folle parce qu'elle voyait les choses

comme elles étaient ; enfin le père se rendit compte lui aussi. C'est ainsi que Mme S[and] fit de cette jeune fille une « *victime* », soi-disant persécutée par ses propres parents. Solange voyait bien tout cela et par conséquent était gênante. Maurice avait besoin de ce Lambert pour se couvrir devant Solange et les domestiques. Borie avait besoin d'Augustine pour se couvrir devant Solange et Maurice. Maurice avait besoin de Borie afin que l'on pût croire en ville que Borie était le prétendant d'Augustine. Quant à la mère elle trouvait gênante sa fille, qui, par malheur se rendait compte de ce qui se passait ; d'où les mensonges, la honte, la gêne et le reste. — Mais revenons en Écosse. Le 28 août on m'attendra à Manchester où je dois jouer dans un concert dans lequel chanteront des Italiens de Londres : Alboni etc. On me donne pour cela *60* guinées et comme ce n'est pas à dédaigner j'ai accepté et je pars dans une semaine. *200* et quelques dizaines de milles anglaises, *8* heures de voyage en chemin de fer. Là m'attendent de bons amis, de très riches fabricants, chez lesquels habite Neukomm (le meilleur élève de Haydn, ancien chef d'orchestre de l'empereur du Brésil, vous le connaissez de nom). J'y retrouverai aussi madame Rich (fille de M. Mackintosh, naguère membre très estimé du Parlement, écrivain et orateur) ma grande amie ainsi que mesdames Ersk[ine] et Stirling. Après le concert je dois revenir à Glasgow chez la belle sœur de mon lord, de là chez lady Murray, puis à Stirling ; au commencement d'octobre ils veulent que je joue à Edimbourg. Si cela peut me rapporter quelque chose et que j'en aie la force je le ferai volontiers car j'ignore ce que sera cet hiver. J'ai mon appartement à Paris, comme d'habitude, mais je ne sais comment cela tournera là-bas. Bien des gens voudraient me retenir à Londres, cet hiver, en dépit du climat. Moi, je désirerais autre chose, mais je ne sais moi-même quoi. Je déciderai en octobre selon mon état de santé et celui de ma bourse ; cent guinées de plus dans ma poche ne

me feraient pas de mal. Si Londres n'était pas si noir et les gens si lourds, s'il n'y avait pas cette odeur de charbon et ce brouillard, j'aurais déjà appris l'anglais. Mais aussi ces Anglais ils sont si différents des Français que je me suis habitué à considérer comme miens ; ici ils jugent de tout par rapport à la livre, ils n'aiment l'art que parce que c'est un luxe ; de braves cœurs, mais de tels originaux que je conçois fort bien que l'on puisse soi-même s'y figer ou se changer en machine. — Si j'étais plus jeune, peut-être opterais-je pour la machine, je donnerais partout des concerts et je jouerais les élucubrations les plus dépourvues de goût (pourvu que ce soit pour de l'argent !) ; mais il me serait difficile maintenant de faire de moi une machine. Il fait beau aujourd'hui, alors il ne m'entre rien de sec dans la tête. Il y a un éclairage admirable, le matin, dans le parc et j'oublie tout : je suis avec vous, j'y suis bien ; je ne penserai à l'hiver que lorsqu'il le faudra absolument. Maintenant je vous embrasse cordialement.

CH.

Comme c'est bien que Louise soit à la campagne ! Et Maman et Isabelle devraient aussi faire le voyage en dépit du jardin où je vois toutes les fleurs, les fruits et les palissades. J'embrasse et réembrasse Bartek ainsi que Kalassante.

Je ne souhaite pas sa fête à Louise, il n'y a même pas a en parler.

Que Dieu vous garde, vous bénisse, vous protège, vous donne la santé et la joie de voir croître les enfants pour votre consolation.

Écrivez-moi à mon adresse ordinaire de Paris car on me renvoie de là vos lettres où que je me trouve. Je vous écrirai en tous cas mes intentions au sujet de l'hiver.

◆

304.

A WOJCIECH GRZYMALA.

[Sur un papier à lettre bleu pâle, très mince, avec une gravure sur acier, représentant le monument de Walter Scott sur le fond du pont de Wawerley et des principaux monuments d'Édimbourg — Note de Hosick].

[Calder House], 19 août, 1848.

MON ÂME BIEN AIMÉE,

Je suis à Calder House, à *12* milles anglaises d'Edimbourg, chez lord Torpichen, beau-frère agé de *78* ans de madame Erskine et de Mlle Stirling. Je suis ici depuis deux semaines. Le climat ne me sert pas beaucoup ; j'ai craché le sang hier et aujourd'hui mais tu sais que chez moi cela ne veut pas dire grand'chose. J'ai fait *407* milles de Londres à Edimbourg par l'*Express train*, en douze heures ; peut-être cela m'a-t-il un peu remué le sang. D'ailleurs peu importe.

Je suis ici pour me reposer de la *saison* londonienne et rester tranquillement jusqu'au 28 de ce mois, date à laquelle on m'attend à Manchester. J'ai promis d'y aller pour donner un concert ; avec les Italiens, Alboni etc., on me donnera pour cela *60* livres. Ce n'est pas à mépriser par le temps qui court. Après le 28 je ne sais ce que je ferai. A Manchester, m'attend Schwab (ce riche fabricant que tu as peut-être vu chez Léon). Il n'habite pas dans la ville mais à quelques milles, Neukomm y loge avec eux. Madame Rich viendra aussi, cette brave vieille Anglaise que tu as vue chez moi avec mademoiselle Stirling ; je n'y serais donc pas tout seul et je m'y sentirais plus à mon aise.

En septembre je suis invité de nouveau en Écosse, où septembre est paraît-il très beau, mais pas ici, près de Glasgow chez lady Murray et à Keir près de Stirling, chez Stirling, cousin de Mlle Stirling. J'en omets bien d'autres

chez lesquels je ne pourrai aller car il m'est impossible de vagabonder de l'un chez l'autre. Je resterai donc *15* jours chez l'une (mon élève) et *15* jours chez l'autre, célibataire sage et riche.

On veut que je joue à Edimbourg le 2 ou 3 octobre. S'il ne fait pas froid (on dit qu'il fait encore beau et que cela me rapporterait environ cent livres), je suis prêt à revenir de Manchester en Ecosse ; pas tout à fait *8* heures de chemin de fer. Mon valet de chambre actuel est excellent et brave, alors cela me facilite la vie. Que ferai-je ensuite, j'ai peur d'y penser. Cependant il faut que je revienne à Paris pour décider quelque chose au sujet de mon appartement. Si par hasard tu vois Larac, le gérant de ma maison, dis-lui qu'il ne craigne rien pour le loyer. Il m'a écrit, mais cela ne fait rien. Dis une bonne parole à madame Étienne et aussi qu'elle aère l'appartement, car j'arriverais sans doute bientôt.

Quant à toi, mon cher ami, sans ces voyages, tu aurais eu depuis longtemps un mot de moi, j'ai commencé mille fois de t'écrire et mille fois j'ai tout déchiré ou brûlé. Je voulais répondre aussi à ma mère qui n'avait pas eu de lettre de moi depuis trois mois, mais le temps m'a passé à des bêtises. Je voulais composer un peu ; impossible, il faut toujours faire autre chose.

J'ai lu quelque part que la princesse est en son hôtel. Dieu fasse qu'il ne soit rien arrivé à Witold (1), en Italie. Rappelle-moi à leur souvenir, comme un chien fidèle, et remercie pour la lettre de lord St[uart]. Que Dieu ne t'oublie pas. Embrasse les amis. Écris moi toi même, chez *Mr. Broadwood 33, Great Pultney Street, Golden Square.* Je te recommande ma lettre pour les miens comme l'un de mes plus importants travaux. Mademoiselle de Rozières devait partir à la campagne, à en juger par sa lettre, aussi je ne lui écris pas. Sol[ange] est à Besançon,

(1) W. Czartoryski.

sa mère est à Tours, m'a dit Viardot. Que lui est-il donc arrivé ! Et Augustine où est-elle ? Que Dieu te garde et te maintienne en bonne santé pour que je te retrouve en bon état. Je t'écrirai bientôt ; pour le moment je termine, car il y a trois milles anglaises du château à la poste, c'est l'heure du Courrier et demain c'est dimanche.

Très fidèlement à toi

CH.

[Sur une autre feuille de papier analogue à la précédente, avec une vue d'Edimbourg « from the Calton Hill ».]

Je reçois ta lettre au moment où j'allais cacheter la mienne. Mon âme bien aimée ne doute jamais de moi ; mais je ne pouvais, aussi vrai que je t'aime, terminer cette lettre à laquelle je me remettais chaque jour.

Dis à Larac pour l'appartement que je lui écrirai et que je lui enverrai l'argent à moins que je n'arrive moi-même. Si je savais seulement que j'aurais de quoi manger cet hiver à Paris ! Je t'écrirai de Manchester. Je suis bien soigné ; je suis même mieux que chez moi ; il est difficile de trouver une maison pareille. Il y a seulement ici une casquette rouge, ou un chaperon rouge qui fait des apparitions comme dans toutes les ballades écossaises, mais je ne l'ai pas encore vu et je ne peux découvrir dans les couloirs de ce château, qui cela pouvait-il bien être parmi ces innombrables ancêtres enfumés par le temps. J'écrirai à Sol[ange]. Ce St Petersbourg ne me plaît pas. (1) J'écrirai aussi à de Rozières.

Je t'embrasse cordialement.

CH.

◆

(1) Il s'agit du projet de Clésinger, d'aller à Saint-Pétersbourg, où il espérait obtenir quelques commandes.

578

305.

A Wojciech Grzymala.

Johnston Castel, à 11 milles de Glasgow.
4 sep[tembre 1848.]

Mon ame bien aimée,

Depuis que je t'ai écrit, j'ai été à Manchester. On m'a très bien reçu et j'ai dû revenir *3* fois au piano. Une belle salle, *1200* personnes. J'habitais à la campagne (il y a trop de fumée en ville) ; tous les gens aisés habitent la banlieue. Je logeais chez le brave Schwab ; peut-être l'as-tu vu chez Léon. C'est un des plus gros fabricants d'ici, il possède la plus haute cheminée de Manchester, elle a coûté *5.000* livres. C'est un ami de Colden et un grand libre-échangiste. C'est un Juif, soi-disant protestant dans le genre de Léon. Sa femme est particulièrement bonne. Ils voulaient absolument me retenir, car J. Lind arrive cette semaine et logera aussi chez eux (ils sont en grande amitié). Pendant que j'y étais, il y avait aussi cette chère madame Rich que tu as vue chez moi avec mademoiselle Stirling. J'ai vu aussi chez Schwab le frère de Léon, qui fait du commerce. Ce Schwab connait Albrecht du Havre, aussi ai-je tout de suite envoyé par lui, à notre Albrecht, un mot pour lui dire de payer le loyer et le percepteur, Square d'Orléans. Dis-le lui, mon âme, à ce Larac. Je te remercie pour ta bonne lettre et pour Nossarz. Je ne pense pas au chat sauvage, car mon *cachemire* me pèse déjà. Embrasse le et dis lui que je l'essayerai aussitôt que je serai en état de le soulever. Je l'essayerai sûrement aussitôt qu'il fera froid ! Tu m'as envoyé une bonne lettre de la princesse Marcelline. Elle me demande si je suis encore à Londres et de le lui faire savoir à Ostende *poste restante*. Si j'étais plus fort, je partirais tout de suite pour lui répondre. L'autre lettre était de Christian Ostrowski qui me demande ce qu'est

devenu le drame de Mickiewicz (1) que Mme Sand a eu dans les mains et qu'elle a remis à la rédaction de la *Revue Indépendante*. Il y avait dans cette revue un grand désordre. Pernet, l'un des successseurs est mort et l'autre, François, met tout sur le compte de Pernet car il ne sait où s'est égaré ce drame. Ostrowski, — il est admirable —, me demande donc quand cela se passait-il ? s'il n'y en a pas pas hasard une copie et où se trouve maintenant Mme Sand, afin qu'il puisse aller la voir !!! Je sais qu'ils ont déjà cherché une fois ce drame et qu'ils ne l'ont pas trouvé. A des lettres comme celles d'Ostr., je ne répondrai pas et comme je te raconte toutes mes lettres, alors il vaut mieux que tu les ouvres et que tu ne m'envoies, je t'en prie, que celles qui sont nécessaires.

Je suis ici chez MM. Houston. Mme Houston est la sœur de mes dames écossaises. Le château est très beau, opulent, on y mène une vie sur un grand pied. J'y reste une semaine et je vais ensuite chez lady Murray, dans une région plus belle encore où je resterai aussi une semaine. Je jouerai peut-être à Edimbourg, aussi resterai-je en Écosse jusqu'en Octobre. Adresse, je te prie tes lettres :

à *M. le docteur Lishinski*
Warriston, Crescent,
Edinbourgh-Scotland.

Lyszczynski, un Polonais, est docteur homéopathe à Edimbourg ; il s'est très bien marié, il y reste tranquillement et est devenu entièrement Anglais. Il saura où me faire parvenir les lettres.

Je termine aujourd'hui cette lettre commencée hier mais le temps a changé, il fait vilain dehors, je suis triste et les gens m'ennuient avec leurs soins excessifs pour ma personne. Je ne peux ni souffler un peu,

(1) Les confédérés de Bar. — (Hœsick.)

ni travailler. Je me sens seul, seul, seul, bien qu'entouré(1) Mais pourquoi t'ennuyer avec mes *jérémiades* ! Tu as assez d'ennuis toi-même. Ma leétre devrait t'égayer. Si j'étais de bonne humeur je te décrirais une Ecossaise, *13*e cousine de Marie Stuart *sic !!* un mari qui porte un autre nom que sa femme, il me l'a dit tout à fait sérieusement). Ce ne sont que cousins et cousines de grandes familles et portant de grands noms dont personne n'a jamais entendu parler sur le continent. La conversation roule toujours sur des questions de généalogie ; c'est comme l'Évangile : un tel qui engendra un tel, celui ci en engendra un autre, et comme cela deux feuilles entières jusqu'à Jésus-Christ.

On m'arrange ici un concert à Glasgow. Je ne sais ce que cela donnera. Ils sont tous très aimables et très bons pour moi avec toutes sortes d'attentions délicates. Il y a toutes sortes de *ladys* et de lords, vieux de *70* à *80* ans, et pas du tout de jeunes gens, car ils sont à la chasse. On ne peut sortir parce qu'il pleut et que le mauvais temps dure depuis quelques jours. Je ne sais ce qu'il adviendra de mon voyage à Strachar (chez lady Murray) ; il faut traverser le Loch Long (un des plus beaux lacs de la région) et longer la côte orientale de l'Écosse mais ce n'est qu'à 4 heures d'ici.-

C'est aujourd'hui le 9. Je t'envoie ma vieille lettre du 4 sept. Pardonne-moi ce barbouillage ; tu sais quelle torture c'est pour moi, parfois, d'écrire ; la plume me brûle les doigts, les cheveux me tombent et je ne peux écrire ce que je voudrais, alors j'écris mille choses inutiles.

Je n'ai pas écrit à Sol[ange] ni à de Rozières. J'écrirai lorsque je serai moins énervé. Je t'embrasse .

A toi jusqu'à la mort.

Ecris et que Dieu te protège.

(1) Suivent sept lignes barrées.

Dis à Madame Étienne une bonne parole de ma part et que je ne l'oublie pas.

J'ai oublié de te dire que depuis que je t'ai écrit la dernière fois j'ai eu un étrange accident qui par bonheur n'a pas eu de suites mais qui aurait pu me coûter la vie. Nous étions en voiture pour rendre visite à un voisin, au bord de la mer. La voiture que j'occupais était un *coupé* attelé de deux jeunes chevaux de race anglaise. L'un d'eux se mit à danser, se prit une jambe dans les guides, se mit à ruer, l'autre de même ; ils dévalèrent dans le parc *sur une pente*, les guides cassèrent, le cocher dégringola de son siège (il fut fort mal arrangé). Le coupé à moitié démoli était balloté d'arbre en arbre ; nous allions rouler dans l'abîme... si un arbre n'eût arrêté la voiture. L'un des chevaux se détacha et fila en galopant comme un fou, l'autre tomba sous la voiture. Les branches avaient brisé les vitres. Par bonheur je n'eus rien que quelques contusions dues aux secousses. Le domestique avait adroitement sauté ; et seul le coupé était en pièces et les chevaux blessés. Les gens qui avaient vu la chose de loin criaient qu'il y avait deux morts parce qu'ils en avaient vu un qui avait été rejeté de la voiture et l'autre qui était tombé par terre. Avant que le cheval n'eût bougé, j'eus le temps de sortir du coupé ; j'étais sain et sauf, mais aucun de nous ne comprend comment il se fait que nous n'eussions pas été mis en miettes. Je me suis rappelé l'ambassadeur d'Allemagne (Emmanuel), dans les Pyrenées ; il avait été aussi bien secoué. Je dois t'avouer que j'envisageais avec calme ma dernière heure, mais la pensée d'avoir les mains et les pieds brisés me fait peur. Il ne me manquerait plus que d'être infirme.

◆

306.

A Wojciech Grzymala.
1er octobre , Keir [1848.]

Perth Schire. Dimanche. Pas de poste, pas de chemin de fer, pas la moindre voiture (même pour se promener), ni même une barque, ni le moindre chien à siffler.

Mon ame bien aimée,

En ce moment, alors que je commençai à t'écrire sur un autre papier on m'apporte ta lettre avec celle de ma sœur. Au moins ont-ils évité le choléra jusqu'à présent. Mais pourquoi ne m'écris tu rien sur toi ? Tu écris plus facilement que moi, or depuis que je suis de retour de l'Écosse septentrionale (Strachur (1) sur Loch fine), je t'écris tous les jours. Je sais pourtant que tu as quelqu'un de malade à Versailles, car de Rozières m'a écrit que tu es allé chez elle et que tu te dépêchais d'aller voir quelqu'un de malade à Versailles. Ne serait-ce pas le grand-père ? Je ne veux pas croire que c'est peut-être le petit-fils ou l'un de tes braves voisins, les Rohan. En tous cas je préférerais que ce fût quelqu'un qui ne soit pas de tes proches. Ici on n'entend pas encore parler du choléra, mais on commence à en parler à Londres. Avec ta lettre que j'ai reçue à Johnston Castel (où tu me parlais de Solange et où tu me disais que vous étiez allé ensemble au Gymnase), j'en ai reçu une autre d'Edimbourg qui m'informait que le prince et la princesse Alexandre (2) étaient arrivés et qu'ils seraient heureux de me voir. Bien que je fusse fatigué, je montai dans le train et je les trouvai encore à Edimbourg. La princesse Marcelline est toujours la bonté même comme l'année dernière. Je me suis senti

(1) Jeu de mots polonais : Strach — épouvante, d'où Strachur pour Strachar.
(2) Czartoryski.

revivre sous l'influence de leurs âmes de Polonais — cela m'a redonné des forces pour jouer à Glasgow, où quelques dizaines de représentants de la noblesse étaient venus pour m'entendre. Il faisait beau ; le prince et la princesse étaient arrivés à Edimbourg par le chemin de fer ; le petit Marcel (1), qui pousse gentiment (il sait chanter mes compositions, et rectifie quand on les joue comme il ne faut pas). C'était mercredi à *3* heures ; le prince et la princesse ont été assez aimables pour accepter à dîner à Johnston Castel (à *12* milles anglaises de Glasgow). Nous avons donc passé la journée ensemble. Lord et lady Murray, le vieux Torpichen (ils ont fait *100* milles pour venir), tout ce monde ne tarissait pas d'éloges sur la princesse Marcelline. La famille princière est revenue à Glasgow, d'où ils iront voir le lac Loch Lomone, puis ils reviendront à Londres et de là sur le continent.

La princesse m'a parlé avec beaucoup de cœur de toi — elle comprend ce que peut souffrir ton âme généreuse. Tu ne saurais croire comme tout cela m'a revivifié, ce jour-là. Aujourd'hui je me sens de nouveau abattu, ce brouillard, bien que j'aie sous le nez et de la fenêtre auprès de laquelle je t'écris, la plus jolie vue sur Sterling Castel (ce château près de la ville de Sterling, le même que dans Robert Bruce, la nuit, sur un rocher, te rappelles-tu ?), des montagnes, et des lacs, et un très joli parc, en un mot l'une des vues les plus belles et les plus réputées d'Écosse ; je ne vois pourtant rien de tout cela, parfois seulement, lorsqu'il plaît à la brume de céder quelques minutes au soleil qui n'est pas très combattif. Le maître de la maison s'appelle Stirling, c'est un cousin de cousin germain de nos Écossaises et le chef de la famille. J'ai fait sa connaissance à Londres, c'est un riche célibataire qui possède de belles collections, des Murillo

(1) Prince Marcel Czartoryski, propriétaire actuel de la Wola Justowska, près de Varsovie.

et beaucoup d'Espagnols. Il vient de publier un ouvrage fort coûteux (tu sais comme il s'y entendent) sur l'école espagnole. Il a beaucoup voyagé partout et en Orient, c'est un sage. Toute la haute société anglaise, de voyage en Ecosse, lui rend visite. La maison est ouverte, il y a d'habitude *30* personnes à dîner. — Il y a ici en ce moment toutes sortes de beautés célèbres (madame Boston est partie il y a quelques jours), des ducs, des lords, plus que d'habitude cette année, parce que la Reine est venue en Ecosse et passa tout près d'ici hier, par hasard, en chemin de fer ; elle devait être au jour dit à Londres, or il y avait tellement de brouillard au jour désigné pour embarquer, qu'elle n'a pas fait la traversée par mer comme pour l'aller, alors que les matelots et les processions l'attendaient comme d'habitude et c'est prosaïquement qu'elle a pris le train, la nuit, à Aberdeen, — il paraît que cela plut beaucoup au prince Albert qui souffre du mal de de mer, tandis que la reine, comme une vraie Dame de la mer, ne la craint pas du tout (la mer). J'oublierai bientôt le polonais, je vais parler le français à l'anglaise et je vais, apprendre à parler l'anglais à l'écossaise ; je finirai par ressembler au vieux Jaworski qui parlait *5* langues à la fois. Si je ne te fais pas de *jérémiades* ce n'est pas parce que tu ne me *consolerais* pas, tu es le seul à connaître tout ce qui me touche, mais si je me mets à commencer il n'y aurait plus de fin et ce serait toujours la même chose. Je dis mal, ce ne serait pas la même chose, car, au point de vue de mon avenir, cela va de plus en plus mal. — Je me sens plus faible et je ne peux rien composer, non point que je n'en aie pas le désir mais en raison d'empêchements matériels ; je me traîne chaque semaine sur une autre branche. Que faire ? D'ailleurs, j'économise ainsi quelques grosz pour l'hiver. J'ai reçu une multitude d'invitations, mais je ne peux même pas aller où je voudrais, p. ex. chez la duchesse d'Argyl, ou chez lady Belhaven, parce que la saison est déjà trop avancée pour ma santé. Toute la

matinée, p. ex., jusqu'à *2* heures, je ne suis bon à rien, plus tard, lorsque je suis habillé, tout me gêne et je halète jusqu'au dîner après quoi il faut rester à table avec les hommes, regarder ce qu'ils disent et entendre comme ils boivent. Étreint d'un mortel ennui (assis à cette table, je pense à autre chose qu'eux en dépit de toutes les gentillesses et des *interlocutions* en français), je vais au salon où il faut faire appel à toute sa force d'âme pour se ranimer un peu, car alors ils sont curieux de m'entendre — puis mon brave Daniel me porte dans l'escalier jusqu'à ma chambre à coucher (qui se trouve chez eux d'habitude, comme tu le sais, à l'étage), me déshabille, me couche, me laisse une bougie et je suis libre de haleter et de rêver jusqu'à ce que la même chose recommence. A peine me suis-je un peu habitué quelque part qu'il me faut partir ailleurs, car mes Écossaises ne peuvent me laisser en paix où je suis, et, ou bien elles viennent me chercher, ou bien elles me trimballent dans toute leur famille. (n. b. elles se font toujours personnellement inviter). Elles finiront par m'étouffer par leur gentillesse et moi, par gentillesse, je ne le leur refuserai pas.

◆

582

307.

A Wojciech Grzymala.

[Edimbourg, le 3 octobre 1848].

Je termine aujourd'hui seulement *3* octobre, à Edimbourg, ma lettre commencée à Keir. Il fait beau, il fait même chaud et je me sens mieux. Je dois jouer ici demain soir, mais je n'ai pas encore vu la salle ni établi le programme. Jenny Lind et madame Grote que j'ai rencontrées à la gare étaient ici et sont parties pour Glasgow, en vue de donner une représentation. Grisi, Mario, Alboni, tout cela était ici. Jenny Lind ira d'ici à Dublin. Elles n'ont pas plu autant cette année que l'an dernier. Ce n'est plus

du nouveau. Roger faisait le ténor dans la Somnambule, mais entre nous. il est resté le même perruquier que toujours.

Je termine parce qu'il est temps.
Je t'embrasse de toute mon âme
A toi jusqu'à la mort

CH.

Écris-moi. Si tu vois Delacroix, embrasse le. J'écris aussi à de Rozières. Mon adresse, toujours chez Lyszczynski.

◆

583

308.

A ADOLPHE GUTMAN, Heidelberg.

Calder House, 16 octobre 1848.
(12 milles d'Edimbourg.)

Cher ami, que deviens-tu ? Comment vont les tiens? Quelles nouvelles dans ton pays ? dans ton art ? Tu me boudes à tort, tu connais bien mon incapacité d'écrire. J'ai beaucoup pensé à toi et lorsque j'ai entendu parler récemment des séditions de Heidelberg, j'ai commencé de t'écrire toute une pile de lettres que j'ai fini par brûler. Cette carte te parviendra certainement et te trouvera auprès de ta bonne maman. Depuis que j'ai reçu ta dernière lettre je suis allé en Écosse, ce beau pays de Walter Scott, parmi tous ces souvenirs de Marie Stuart, des Charles etc. J'erre d'un endroit à l'autre. Et partout reçu avec la bienveillance la plus cordiale et une hospitalité sans limites, je vois d'excellents pianos, de très jolis tableaux. et de magnifiques bibliothèques ; il y a à côté de cela des chasses, des chiens, des dîners à n'en plus finir et des caves dont je profite moins. Il est difficile d'imaginer le luxe raffiné et le confort qu'on trouve dans les châteaux anglais. La Reine ayant passé quelques semaines

en Écosse, toute l'Angleterre l'a suivie, tant parce que l'exigent l'étiquette et les coutumes de la cour qu'en raison de l'impossibilité de se lancer en ce moment sur le continent, si fortement troublé par les tumultes de guerre. Tout a redoublé d'éclat ici, exception faite du soleil qui reste toujours le même ; l'hiver commence déjà à se montrer ; que deviendrai-je, je n'en sais rien jusqu'à présent. Je t'écris ceci chez lord Torpichen, dans ce château, juste au-dessous du salon que j'habite. J. Knox, réformateur écossais a donné pour la première fois la communion. Tout parle à l'imagination : un parc avec des arbres séculaires, des abîmes, les ruines des châteaux anciens, des corridors à n'en plus finir où figurent les portraits d'innombrables ancêtres, on parle même d'un chaperon rouge qui s'y promène la nuit.

Le choléra approche ; il y a assez de brouillard et de *spleen* à Londres ; il n'y a toujours pas de président à Paris. Mais où que j'aille avec ma toux et mes étouffements, mon amitié pour toi restera toujours la même. Mes respects à ta digne mère et mes vœux de bonheur les plus cordiaux pour vous tous. Écris quelques mots à l'adresse indiquée.

A toi de tout cœur.
CHOPIN.

J'ai joué à Édimbourg ; tout le monde distingué de la région s'était rassemblé. On dit que ce fut bien. Il y eut un peu de succès et d'argent. Cette année il y eut en Ecosse Lind, Crisi, Alboni, Mario, Salvi, tous.

◆

587

309.

A WOJCIECH GRZYMALA.

Londres, 17 et 18 octobre [1848].

MON AME,

Je suis malade depuis *18* jours, depuis le jour de mon arrivée à Londres. Je ne suis pas sorti de chez moi telle-

ment j'étais enrhumé, avec mal de tête, étouffements et tous mes mauvais symptômes. Le médecin vient me voir tous les jours (un homéopathe connu, le Dr. Mallan, que connaissent mes dames écossaises ; il a, avec lui, la nièce de *lady Gainborough*). Il m'a tellement bien remis sur pied, que j'ai pu jouer hier à ce concert polonais avec bal (qui fut très réussi), mais rentré chez moi, aussitôt après avoir joué, je n'ai pu dormir de la nuit. J'ai un fort mal de tête en dehors de ma toux et de mes étouffements. Jusqu'à présent il n'y a pas eu de brouillard, mais en dépit du froid, il me faut faire ouvrir les fenêtres le matin pour avoir un peu d'air à avaler. J'habite *4*, St Jam's Place, où je suis malade depuis 2 semaines et 1/2. Je vois le brave Szulcz[ewski], Broadwood, madame Erskine (qui est arrivée ici avec moi et Mlle Stirl., comme je te l'ai écrit d'Édimbourg) et surtout le prince et la princesse Alexandre. La princesse Marcelline est si bonne pour moi, que c'est tout juste si elle ne vient pas me voir tous les jours, comme à l'hôpital. Adresse toujours chez Szulczewski. Je ne peux encore revenir à Paris, mais je me demande comment faire pour y être. Je ne peux rester dans cet appartement qui conviendrait à tout célibataire bien portant autre que moi, ou à un membre du Parlement, quoiqu'il soit bien situé et pas cher, *4* guinées *1/2* par semaine avec le chauffage, le linge etc. et dans le voisinage de lord Stuart, qui vient tout juste de me quitter ; il est si brave qu'il est venu me demander comment je me sentais après le concert d'hier. Je vais sans doute louer à proximité un appartement avec de plus grandes chambres où je pourrai mieux respirer. *En tous cas*, tâche de savoir, je t'en prie, s'il ne se trouverait pas quelque chose sur les boulevards à partir de la *Rue de la Paix*, ou de la *Rue Royale*, quelque part à un premier étage exposé au midi, près de la Madeleine ou *Rue des Mathurins*. Surtout pas dans la rue Godot ni dans un coin triste et étroit ; qu'il y ait aussi une chambre pour loger mon domestique. Peut-être dans le Square au *n° 9* (où habite la brave

madame Etienne, p. ex. l'appartement de François qui était libre au-dessus du mien). Impossible de garder mon appartemet actuel pour l'hiver ; j'en ai déjà fait l'expérience. — Pourvu qu'il y ait, au moins, une chambre pour le domestique, donnant sur le même escalier. J'emploierais aussi madame Etienne, malgré cela. Mais je ne voudrais pas renvoyer mon domestique actuel, qui, si je le désirais, resterait avec moi, ou reviendrait en Angleterre ; je l'ai mis au courant. — Je me demande vraiment pourquoi je t'accable de toutes ces commissions car je n'ai envie de rien. Mais il faut bien, paraît-il, penser à soi, alors aide-moi dans ces questions — et dis-moi ce que tu en penses. Je n'ai jamais maudit personne, mais je suis tellement à bout que je me sentirais, je crois, plus léger si je pouvais maudire Lucrèce... Mais ils souffrent aussi, là-bas, sans doute, d'autant plus qu'ils vieillisent dans la rage. J'aurai d'éternels regrets pour Solange. Le monde ne va pas de façon divine, maintenant. Arago, l'aigle sur la poitrine, représente la France !!! Ici on n'a aucune considération pour Louis Blanc. Les gardes nationaux ont fait sortir Caussidier de l'hôtel *la Sablonnière* (*Leicester Square*), *de la table d'hôte* où il s'était aussi rendu ; on lui dit *vous n'êtes pas Français* et on l'a fait partir à coups de poing. Le propriétaire de l'hôtel, lui-même, dut l'escorter tout au long du *Square* pour lui éviter d'être battu, car les voyous londoniens commençaient aussi de préparer leurs poings. Fais mes remerciements à Mlle de Rozières ; je ne lui écris pas, car je me sens faible et je n'ai pas encore eu la force de chercher — un billet de ma sœur (que je crois, pourtant, lui avoir envoyé il y a quelques temps). Si je pouvais avoir là-bas une chambre en haut pour mon domestique, écris-le moi, car il faudra peut-être faire tout de suite du feu dans les cheminées. — Seulement, pourquoi reviendrais-je ! Pourquoi Dieu arrange-t-il les choses de cette façon, au lieu de me tuer tout de suite, il me fait mourir à petit feu avec cette fièvre d'indécision. En dehors de cela, mes

braves Écossaises m'ennuient de nouveau, Mme Erskine, protestante très pratiquante, très brave femme, voudrait sans doute faire de moi un protestant, — car elle m'apporte la Bible, me parle de mon âme — me note des psaumes — elle a de la religion, elle est brave mais elle s'intéresse énormément à mon âme ; elle ne fait que me raconter que l'autre monde est meilleur que celui-ci ; et moi je sais tout cela par cœur, je lui réponds en lui citant l'Écriture Sainte et je lui explique que je connais bien, que je sais tout cela. Je t'embrasse cordialement. Écris-moi, pardonne-moi d'être de mauvaise humeur et d'être impatient, mais je me sens faible.

A toi jusqu'à la mort

CH.

Si j'étais bien portant, avec *2* leçons par jour j'aurais suffisamment pour vivre convenablement à Londres, mais je suis malade ; je mangerai tout ce que j'ai avant *3* ou *4* mois.

Si tu trouves quelqu' appartement, ne l'arrête pas sans m'écrire et ne donne pas *congé* du mien...

◆

581

310.

A Mlle DE ROZIÈRES.

Keir, 20 octobre 1848. Perthshire.

Je vous remercie bien de vos bonnes lettres et je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous faire autant de plaisir avec les miennes. Vous connaissez mon infirmité de ne pouvoir mettre 2 mots l'un à la suite de l'autre sans une véritable souffrance ; aussi je compte sur votre souvenir et je me figure pardonné. Je viens d'avoir un mot de Louise qui parle tendrement de vous. Elle m'écrit qu'ils vont bien quand à leur santé ; le choléra les épargne. Les autre chapitres de la lettre sont moins consolants. Ne vous ai-je pas

envoyé de Londres une lettre de Louise pour vous ? J'en avais une, j'en suis sûr, et (à moins qu'elle ne soit restée avec mes papiers sous bonne clef à Londres) il me semble que je vous l'ai expédiée. Mon italien qui été (sic) à son départ aurait-il détourné par curiosité la lettre que je lui aurais confié par la poste. Enfin cela s'éclaircira. En tout cas n'accusez pas Louise, car je sais que j'ai encore à Londres un mot pour vous. Je n'ai reçu que deux lettres en tout de Pologne, une de Varsovie, et puis cette dernière écrite à la campagne non loin de Thorn où Louise a passé ses vacances avec les enfants. Ce que vous me dites sur Sol. me fait de la peine. Je suis vraiment désolé de Luce. Si jamais Sol. va en Russie qui aura-t-elle pour causer France ? A qui pourra-t-elle dire un mot en berrichon ? Cela a l'air de ne pas avoir de l'importance, et bien c'est la plus grande consolation en pays étranger d'avoir quelqu'un qui vous reporte dans votre patrie chaque fois que vous le regardez, que vous lui parlez ou que vous l'entendez. Et vos voyages, pourquoi donc les manquer ? à moins que vous n'ayez assez pris de forces pour votre hiver, l'hiver que je ne sais où passer. Je voudrais faire au mieux et je suis sûr que je ferai au pire. Mais c'est mon sort. Nul n'échappe à sa destinée. J'étouffe mieux qu'il y a un mois dans ce beau pays de Walter Scott. La reine vient de quitter hier l'Aberden Shire. Toute l'Angleterre est venue cette année en Ecosse, autant pour faire la cour à (sa majesté) que parce qu'il n'y a pas d'endroit en repos sur le continent. L'endroit que j'habite dans ce moment s'appelle Keir dans le Perth-Shire, près de Stirling. Je vais demain à Edinbourg où je resterai quelques jours ; peut-être même je m'y ferai entendre. Ne vous figurez pas cependant que cela donne outre l'occupation autre chose que de l'impatience et de l'abattement, mais je trouve ici beaucoup de personnes qui ont l'air d'aimer la musique, me tourmentent pour jouer, et par politesse, je joue toujours avec un nouveau regret, jurant qu'on ne m'y prendra plus... Si le temps était beau, je passerais ici encore le mois d'octobre, car j'ai des invita-

tions auxquelles je n'ai pas pu répondre, et la vie des châteaux chez les grands ici est vraiment bien curieuse. C'est une chose inconnue sur le continent. S'il fait beau j'irai encore chez la Duchesse Argyl à Inverary sur le lac Lone et chez Lady Bollhaven, une des plus grandes maisons de ce pays. Elle se trouve dans ce moment ici où il y a une trentaine de personnes, de très belles, de très spirituelles, de très originales, de très sourdes, même un illustre nom (Sir Walpool) aveugle. Des toilettes, des diamants, des boutons au nez, des plus beaux cheveux, des plus merveilleuses tournures, la beauté du diable, et du diable sans beauté. La dernière cathégorie est moins rare partout. Tout ce monde va aujourd'hui à Edinbourg pour le Caledonien Raut. *Toute la semaine il y aura des courses, des amusements, des balles, etc. C'est la fashion des environs, le club des chasseurs qui tous les ans donne des fêtes. Tout le pays noble vient là. Voilà j'espère du bavardage. Mais aussi je ne sais plus quand je vous écrirai d'avantage. Il faut que j'écrive maintenant aux miens, à Sol à laquelle j'ai écris 50 brouillons. Je rature plus que je ne pose de lettres, ainsi cela n'est pas de la paresse. J'espère vous voir bientôt (voici un rayon de soleil qui me le fait dire) ; il n'a qu'à se cacher et je serai persuadé du contraire. Allons, donnez-moi une bonne poignée de main et écrivez-moi à la même adresse à Edinbourg ; n'importe où je serai la lettre me trouvera. Et Franchomme ! je ne lui ai pas répondu, mais c'est impossible d'écrire tout ce que je voudrais à mes amis. Tout cela est bien stupide ; il faut que je finisse, car je déchirerais ma lettre si mes ratures continuaient.*

Bonjour et mille amitiés bien sincères.

Toujours votre dévoué

CH.

J'écris à Grzym.

◆

584

311.

A WOJCIECH GRZYMALA.

Hamiltone Pallace, 21 octobre [1848.]

[Fragment]

L'art ici, c'est la peinture , la sculpture sur bois et l'architecture. La musique n'est pas un art ; si tu dis le mot artiste, l'Anglais pensera qu'il s'agit d'un peintre, d'un architecte ou d'un sculpteur sur bois. La musique est une profession et non un art ; personne ne nommera artiste un musicien, ni ne l'imprimera car dans leur langue et d'après leurs coutumes, c'est autre chose qu'un art, c'est une profession. Demande le à n'importe quel Anglais, il te le dira ; Neukomm me l'a certifié. C'est sans doute la faute des musiciens, mais va donc commencer à rectifier ces choses-là ! Ils jouent des choses excentriques en les donnant pour belles ; et c'est folie que d'essayer de leur apprendre des choses sérieuses. Lady..., est une des plus grandes dames de Londres ; je suis allé passer quelques jours dans son château, cette grande dame est soi-disant une musicienne. Eh bien, une fois, lorsque j'eus joué du piano, et après toutes sortes d'autres chants, chantés par cette lady écossaise, on apporta une sorte d'accordéon et elle se mit le plus sérieusement du monde à jouer d'horribles mélodies sur cette espèce d'instrument. Que veux-tu ? Il me semble que toutes ces créatures sont un peu bien folles. Une deuxième lady, en me montrant son livre, me dit : « *La reine a regardé dedans et j'ai été à côté d'elle.* » La troisième me déclara qu'elle est « *la 13e cousine de Marie Stuart.* » Une autre chante debout par originalité, en s'accompagnant au piano, une romance française et en prononçant à l'anglaise : « *j'aie aiiemaiie (j'ai aimé)* !!! La princesse de Parme m'a raconté que l'une d'elles sifflait avec accompagnement de guitare. Celles qui connaissent mes compositions me demandent : « *Jouez-moi votre second Soupir... j'aime beaucoup vos cloches...* » Tous leurs commen-

taires se terminent par «*leik water* », c'est-à-dire que cela coule comme de l'eau. Je n'ai encore jamais joué pour une Anglaise qu'elle ne m'eût dit : « *leik water* ». Toutes regardent leurs mains, et jouent avec sentiment des fausses notes. Quels originales. Dieu les garde :

[Suit une caricature]

Ceci représente un lord avec un faux col et des guêtres, il est bègue.

(Suit une caricature)

Ceci représente un duc en bottes vernies, avec des éperons, des pantalons en peau d'élan, et une sorte de robe de chambre par la-dessus.

◆

585

312.

p. 314

A Wojciech Grzymala.

Edimbourg, le 30 octobre [1848.]

Mon ame bien aimée,

M'as-tu donc oublié pour déduire de mes lettres où je t'écris que je me sens de plus en plus faible, accablé, sans aucun espoir, sans logement, pour déduire de ce qui précède que je vais me marier. Le jour où j'ai reçu ta bonne et si chère lettre, j'ai mis en quelque sorte de l'ordre dans mes affaires dans le cas où il m'arriverait de crever quelque part.

Je suis allé de nouveau rôder en Écosse, mais il fait trop froid maintenant et je reviens demain à Londres, car lord Stuart m'a écrit pour me demander de jouer le 16 dans un concert que l'on donne pour les Polonais, avant un bal. En revenant d'Hamilton Palace (à *60* milles d'Edimbourg), où je suis resté quelques jours chez le duc et la duchesse d'Hamilton, je me suis enrhumé et depuis cinq jours je ne sors plus ; j'habite chez le Dr Lyszczynski

qui me traite par la méthode homéopathique ; je ne veux plus aller nulle part en visite car le choléra n'est pas loin et aussi parce que je passerai tout l'hiver en tout endroit où il m'arrivera de m'effondrer. J'ai promis que si le temps se remettait au beau, je retournerais à *Hamilton Pallace* ; de là je me rendrai à l'île d'Ayran (qui leur appartient tout entière) chez la princesse de Bade qui a épousé leur fils, le marquis de Douglas ; mais il n'en sera rien. Pendant mon séjour à Hamilton Pallace, en dehors de la haute aristocratie du pays et leurs familles, il y avait le prince et la princesse de Parme, le prince Lucques, la princesse est la sœur du duc de Bordeaux (un jeune ménage très gai). Ils m'ont aussi invité à Kingston, lorsqu'ils reviendront à Londres car ils habiteront maintenant l'Angleterre depuis qu'on les a chassés d'Italie. Tout cela est bien mais cela ne me dit pas grand chose et si je suis parti si rapidement de Hamilton c'est aussi parce qu'il m'est impossible de rester à table de *8* heures à *10* heures *1/2* sans ressentir des douleurs comme chez Gutmann (te rappelles-tu ?) ; le matin bien que je déjeunasse chez moi et que je descendisse tard, que l'on me portât dans les escaliers, tout cela pourtant m'incommodait. Avant d'avoir reçu ta lettre, je t'ai écrit de Wischaw, de chez lady Belhaven où je suis allé avant de me rendre à Hamilton ; mais cette lettre était si sombre, si irritée que j'ai bien fait de ne pas te l'envoyer.

Après le 16 novembre, si les choses s'arrangent chez vous, ou...

[Le reste de la lettre manque] (1).

◆

(1) Seindées, à la suite d'une erreur, par Hoesick et Karasovski, les lettres 312 et 314 ne forment, selon toute vraisemblance, qu'une seule lettre. (Note de M. H. Opienski) v. p. suivante,

313.

Au Dr Lyszczynski à Edimbourg.

Londres, 3 novembre 1848.

J'ai reçu hier ta chère lettre en même temps que la lettre d'Edimbourg. Je suis aussi indécis ici que je l'étais chez vous, mais j'ai dans mon cœur toujours la même amitié pour vous. Mes salutations à ta femme et à tes voisins. Que Dieu te bénisse !

Je t'embrasse de tout mon cœur. J'ai vu la princesse ; elle m'a demandé très cordialement de tes nouvelles.

J'habite actuellement James Place nº 4. S'il arrivait quelque chose pour moi (de la poste), aie l'aimabilité de me l'envoyer à cette adresse. Envoie, je t'en prie, le billet joint à mademoiselle Stirling qui se trouve encore sûrement à Barnton.

◆

314.

A Wojciech Grzymala.

[Londres, novembre 1848.]

..... si ces *brouillards* londoniens me chassent d'ici, alors je reviendrai à Paris, s'il n'est pas trop tard pour faire le voyage.

Mes braves Écossaises que je n'ai pas vues depuis quelques semaines viendront me voir aujourd'hui ; elles voudraient que je restasse encore pour aller rôder dans ces palais écossais, ici et là, et partout où l'on m'invite. Elles sont braves mais si ennuyeuses, que le Bon Dieu leur pardonne !... Je reçois chaque jour des lettres d'elles, je ne leur réponds pas, mais aussitôt que je vais quelque part — elles arrivent de suite, si elles le peuvent. C'est peut-être ce qui a fait penser à quelqu'un que je me marie ; mais il faut bien pourtant qu'on éprouve quelque *attrait* physique, or celle qui n'est pas mariée me ressemble par trop. Comment ferais-je pour m'embrasser moi-même... L'amitié est l'amitié, ai-je déclaré nettement, mais cela ne donne aucun droit à autre chose...

Même si je tombais amoureux de quelqu'un qui me rendît la pareille comme je le désirerais, je ne me marierais pas pourtant parce que nous n'aurions pas de quoi manger, ni où habiter. Celles qui sont riches en cherchent des riches et si elles en trouvent un qui soit pauvre, encore faut-il qu'il ne soit pas un infirme — mais un jeune homme bien tourné. On a le droit d'être pauvre seul mais à deux c'est le plus grand des malheurs. Je peux bien crever à l'hôpital mais je ne voudrais point laisser ma femme dans la misère après moi.

D'ailleurs c'est inutilement que je t'écris tout cela, tu connais mes opinions là-dessus... [mots barrés]. Ainsi donc je ne pense pas du tout à me marier mais à la maison, à ma mère, à mes sœurs. Que Dieu leur donne de n'avoir que de bonnes pensées ! Cependant qu'est devenu mon art ? Et mon cœur, où l'ai-je gaspillé ? [mots barrés] C'est à peine si je me souviens comment l'on chante au pays. Ce monde s'évanouit devant moi, je m'oublie, je n'ai plus de forces ; [mots barrés] je ne m'élève un peu, que pour retomber plus bas.

Je ne me plains pas à toi mais tu me l'as demandé, alors je t'explique que je suis plus près d'un cercueil que d'un lit nuptial. J'ai l'esprit assez calme [mots barrés].

Écris-moi un mot. Adresse : *Szulczewski Esq. 10 Duke Street, St James's.* Il y a là une société littéraire polonaise de Stuart.

Je ne t'envoie pas la quatrième lettre que je t'ai écrite mais seulement un morceau d'une autre lettre, écrite avec impatience, afin que tu te rendes compte qu'il m'arrive d'être de mauvaise humeur.

A toi jusqu'à la mort

Ch.

590

◆

315.

A Wojciech Grzymala.

[Londres], mardi, [novembre 1848. (1)]

Mon ame

Aujourd'hui je suis resté couché presque toute la journée, mais jeudi je quitte Londres, cette chienne de ville, vers la même heure. Je passerai la nuit de jeudi à vendredi à Boulogne ; vendredi j'arriverai de jour *Place d'Orléans* pour me coucher. En plus de mes maux habituels, j'ai de la névralgie et je suis tout enflé. Je t'en prie, donne l'ordre de tenir secs les draps et les oreillers. Fais acheter des pommes de pins. Que madame Étienne n'économise pas là-dessus, afin que l'on puisse se réchauffer dès l'arrivée. J'ai écrit à de Rozières. Que les tapis et les rideaux soient mis à leur place. Je règlerai dès mon arrivée Perrichet, le tapissier ; et même, dis à Pleyel de m'envoyer n'importe quel piano pour jeudi soir, fais-le recouvrir. Fais acheter, vendredi, un bouquet de violettes pour que cela sente dans le salon. Que j'aie au moins un peu de poésie chez moi, en revenant, — ne serait-ce qu'en traversant le salon pour aller dans la chambre à coucher où je me coucherai sans doute pour longtemps. Ainsi donc vendredi, vers le milieu de la journée, je serai à Paris. Encore un jour de plus ici et je deviendrais fou, sans crever. — Mes Écossaises m'ennuient tellement, que Dieu m'en préserve ! Elles se sont tellement agrippées à moi que je ne peux les extirper ! Il n'y a que la princesse Marcelline pour me maintenir en vie et sa famille et le brave Szulczewski. S'il y avait seulement quelque part, donnant sur un autre escalier,

(1) Cette lettre porte en haut de la page la date suivante de la main de la princesse Marcelline : « mars 1849 » (Note de Hœsick), ce qui est évidemment une erreur de la part de la princesse. (H. O.).

une chambre, en attendant, pour mon domestique, sinon, tant pis. Je t'embrasse. Fais faire du feu, fais chauffer et enlever la poussière, peut-être reviendrai-je encore à moi. A toi jusqu'à la mort.

Ch.

588

◆

316.

A Mlle de Rozières.

Londres, lundi 19 novembre [1848.]

Il est possible que je serai assez bien pour pouvoir voyager cette semaine et arriver à Paris Jeudi, Vendredi ou Samedi *en surcharge, car le climat d'Angleterre dans cette saison m'est décidément impossible, même d'après l'avis du médecin qui n'est pas votre M. Curie. Depuis le 1 nov. je reste dans ma chambre, dans ma robe de chambre, et je ne suis sorti que le 16, jouer pour nos compatriotes. Ayez je vous prie la bonté de donner un petit coup d'œil au No 9 en cas que j'arrive ces jours-ci. Merci d'avance.*

Ch.

J'ai écrit à Grzym. mais comme il peut être en voyage et recevra tard ma lettre je vous prie de faire acheter une stère *de bois à Mme Etienne et faire du feu à force dans mes chambres, ainsi que bien épousseter meubles et rideaux surtout ceux de mon lit, car je crois que j'aurai à les remuer souvent. Aussi faites bien balayer les coins des petits cabinets de la chambre à coucher. J'ai un peu hâte de mieux respirer, pouvoir comprendre les gens et revoir quelques visages amis.*

Ch.

◆

572

317.

A Solange Clésinger.

Londres, Mercredi 22 [novembre 1848.]

Vous m'accusez bien injustement, il n'y a pas eu un jour où je n'ai essayé de vous écrire, j'ai pensé même avant la lettre que je viens de recevoir de m'informer si votre mari ne trouverait pas de travail ici ; et j'ai pris des renseignements chez des gens qui connaissent Londres et son art et voilà ce qui en est. Le monde (excepté les employés, les magistrats, les avocats), ne reste guère l'hiver en ville. — Ce monde qui peut être utile à votre mari n'est ici qu'au mois de Mars *ou* Avril, *donc il n'y a rien à faire avant le commencement de la saison prochaine ; et quoique cela est chanceux, cela* n'est pas impossible *avec certaines bonnes recommandations ; et dans un mois de séjours ici qui pourrait n'être pas très couteux, votre mari verrait à quoi s'en tenir. Je connais quelques personnes influentes qui m'ont promis d'être sincèrement utiles, mais qui ne pourraient rien maintenant.*

Quand à ce qui vous arrive à Paris, il est possible que M^me^ *votre mère agit de son mieux pour vous, mais qu'elle n'a pas d'argent, qu'elle vous restituera les petits objets achetés apparemment en vue de cette action et qu'une fois la maison vendue, elle arrangera vos affaires sur des nouvelles, bases. Elle est donc votre mère et elle sait son devoir envers vous. Elle peut s'oublier, elle ne peut pas vous oublier.*

Demain je vais à Paris, me traînant à peine, et plus faible que vous ne m'avez jamais vu. Les médecins d'ici me chassent. Je suis enflé de névralgie, ne respirant ni dormant, et ne quittant pas ma chambre. depuis le 1^er^ novembre (excepté le 16 *pour jouer une heure le soir au concert pour des Polonais). Depuis, je suis retombé ; il m'est impossible de respirer ici : c'est un climat inimaginable pour des gens comme moi, mais seulement pendant ces quelques mois d'hiver. On allume à 2 h. Je promet ici de revenir la saison prochaine !!! Sir J. Clark, le médecin de la reine, est venu me voir tantôt et me donner sa* bénédiction. *Ainsi je vais geindre Place d'Orléans en attendant mieux. Je vous conseille sérieusement d'être bien contente d'avoir le bel air de Guillery à vos poumons et votre mari près de vous. Il vous viendra pour le reste des meilleurs jours. Quant à la Russie, les personnes très influentes qui m'ont donné des lettres pour votre mari pour St-Petersbourg m'ont bien dit qu'il est très difficile à un Français d'y pénétrer maintenant sans grande faveur. Ainsi n'accusez pas encore* M^me^ *Obresk[off] et si l'Angleterre peut lui fournir du travail je crois qu'il y trouvera plus d'argent avec plus d'agrément. Il n'aura pas à lutter avec le climat car il a les poumons et s'il s'établit à Londres, il pourra préparer l'hiver des travaux pour la saison. Un peu de patience. Il est possible que la permission pour St-Petersbourg arrivera. Maintenant Londres est* rien *pour les arts. C'est la saison morte. Tout ce qui est libre vit dehors, et ce qui reste a peu d'initiative dans le succès d'un talent. Car la statue de votre mari toute belle qu'elle serait aura besoin d'être beaucoup louée pour être belle la première fois. Après on dira que c'est de lui et tout le monde admirera. Il faut surtout que les grands Ducs et les pairs d'Angleterre le trouvent, et ils sont tous dans leurs châteaux hors Londres.*

Pardonnez le désordre de ma lettre, mais je souffre beaucoup aujourd'hui. Ne pensez jamais mal de ma vieille amitié à toute épreuve.

Ch.

◆

595

318.

A Solange Clésinger.

[Paris], Mardi 14 décembre [1848].

Aussitôt le courrier arrivé, je suis allé chez votre mari pour lui remettre sa lettre, il était de garde aux Tuileries et

je n'ai pas pu le rejoindre que très tard le soir à 7 h. pour aller dîner. Il m'a dit qu'il vous a écrit le même jour, qu'il ira ces jours-ci à Guillery ce qui ne fera pas mal à tous deux. Vous faites bien de n'être pas grippé. Tout Paris tousse. J'étouffe et j'attend le choléra. Louise m'écrit qu'il est à la porte de Varsovie, et que personne n'en a peur. Mme Bascans est mieux. Vous aurez apparement déjà reçu de ses nouvelles. Mlle de Rozières vous écrira aussi. Falempin a envoyé chez elle chercher les clefs de l'appartement du Square. J'espère beaucoup pour votre tranquillité à tous Votre correspondance avec Nohant. Dieu aidant tout s'arrangera. Mme Maréchale a envoyé chez moi savoir des nouvelles du Berry ; j'ai fait répondre qu'on y était tous en bonne santé et que j'irai un de ces jours à l'Elysée. Franchement j'ai de la peine à me décider d'aller porter des tristes nouvelles à la bonne vieille Mme Maréchale. Avec cela je bouge si peu ; c'est à peine si je vais voir Grzym. qui ne sort pas du tout. La Princesse (1) *est encore sur une chaise-longue comme il y a 2 ans. La vente* (2) *s'approche et ne s'annonce pas brillante. Il n'est pas question du bal. Delacroix est venu me voir. Pas d'Arago. Mme Marliani qui a changé encore une fois de logement (elle reste maintenant rue Godot) m'a dit avoir reçu dernièrement des nouvelles de Nohant bien consolantes ; on lui donne raison. Elle est à plaindre. Enrico est oublié complètement. Mais voilà des nouvelles stupides ! je n'en ai pas dans ce moment dans la tête des choses gaies à vous annoncer, si ce n'est l'arrivée prochaine de votre mari à Guillery, et une bonne lettre de Nohant.*

Dieu vous garde — votre dévoué

CH.

◆

(1) Princesse (Czartoryska ?)

(2) La vente annuelle au profit des émigrés polonais, donnée à l'Hôtel Lambert.

319.

A SOLANGE CLÉSINGER.

Paris, Mardi, 30 janvier [1849.]

J'ai été trop malade tous ces derniers jours pour vous écrire et vous dire que j'ai vu votre mari. Il est venu me voir vendredi, je l'ai trouvé bien portant et se disposant à travailler à une statue de Vanité. *Il m'a écrit hier un petit mot pour me dire qu'il était déjà en train de travailler. Il m'a donné de vos bonnes nouvelles, en me disant que vous avez tout le courage et toute la santé possible dans votre nouvel état de taille. Ici nous avons un temps de mois de mars : aussi je suis dix fois par jour sur mon lit. Molin avait le secret de me remonter. J'ai vu depuis Mr. Louis, Dr Roth, pendant deux mois, maintenant Mr. Simon, grande réputation parmi les homéopates ; mais ils tâtonnent et ne me soulagent pas. Ils sont tous d'accord sur le climat, le calme, le repos. Le repos je l'aurai un jour sans eux. — Le repos de Paris n'a pas été un moment troublé ces jours-ci, malgré que l'on s'attendait à quelque désordre à cause des gardes mobiles que l'on reglemente où à cause du projet du ministère sur la suppression des clubs. Hier lundi il y avait des soldats et des canons partout et cette attitude ferme a beaucoup imposé à ceux qui auraient voulu faire du désordre. Même moi je vous écris politique, au lieu de vous écrire des choses plus amusantes. Mais je deviens plus stupide que jamais, et j'attribue cela au* cacao *que je prends au lieu de mon* café *tous les matins. Ne prenez jamais de cacao et empêchez vos amis d'en prendre, surtout si vous êtes en correspondance avec eux. Je tâcherai que ma prochaine lettre soit après quelque* sulfate *de quelque chose bien spirituel que me donnera à respirer Mr. Simon. En attendant lisez ce griffonage qui vous donne des nouvelles de la santé et du courage de votre mari. Mme Obreskoff est venue me voir hier, mais j'avais le B-on Stockhausen, Legouvé et d'autres devant lesquels je ne voulais pas parler Petersbourg, car vous savez comme elle*

est bonne et comme elle parle beaucoup. Si vous m'écrivez un mot sur votre santé, cela ne sera pas mal employer votre temps.

Du bonheur, de la santé, de la santé.

CH.

◆

599

320.

A SOLANGE CLESINGER.

Paris, jeudi 5 avr[il 1849.]

J'ai vu Madame Obreskoff qui n'a rien à vous faire dire. Je crois que l'horizon politique se voile de plus en plus de ce côté-là et que ce qui a été difficile il y a un mois le sera encore plus maintenant. J'ai appris par Mlle de Rozières que vous allez bien. Dieu vous garde cette belle santé. Me voilà au bout de mon latin. Je suis à mon 4e médecin, ils me prennent 10 fr. par visite, viennent quelquefois 2 fois par jour et tout cela pour me soulager fort peu.

Samedi.

Voici que votre mari est venu me voir avant que j'ai eu le temps de terminer ma lettre. Il a l'air de bien aller et m'a fait grand plaisir en me donnant de bonnes nouvelles de votre santé. On ne peut pas tout avoir dans ce monde, contentez-vous du plus grand des bonheurs, de la santé. Votre mari compte aller à Londres et je pense qu'il a raison. Il n'y a rien d'impossible qu'il n'y réussisse grandement.

Je ne manquerai pas d'être aussi bon à quelque chose qu'il me sera possible pour les renseignements à donner pour l'Angleterre ainsi que des lettres, n'en doutez pas.

◆

600

321.

A SOLANGE CLÉSINGER.

[Paris], Vendredi 13 avril [1849.]

Je vous envoye tout mon griffonage pour que vous voyez que cela n'est pas la paresse, mais la faiblesse ou quelque chose comme cela qui fait, que je ne vous écris pas. Votre mari est bien portant ; il est venu me voir encore hier, il m'a dit qu'il se fera présenter lundi chez le président ; il a du courage et beaucoup ; il a été voir aussi Delacroix (qui m'a parlé d'un buste que quelqu'un voulait faire faire par votre mari). La chance n'est jamais la même *dans ce monde, dirait M. de la Palisse, je n'ai plus que des axiomes de cette qualité pour toute conversation, et pardonnez, si je vous en fais part. Ainsi p. ex. j'espère que le* soleil du printemps *sera mon meilleur médecin. Il faut ajouter* du printemps, *car on prépare un soleil à l'opéra dans le Prophète qui, à ce qu'il paraît, est plus merveilleux que tous ceux des tropiques. Il se lève seulement et ne se soutient que fort peu, mais il est aussi fort qu'il donne de l'ombre à tout, excepté à la musique. Il est fait des gerbes de la lumière électrique. J'ai été trop malade pour aller à la répétition avant-hier, mais je compte sur la première représentation qui aura lieu lundi prochain. Il est grandement question d'un pas de patins, (des patineurs sur roulettes) : on dit merveille d'un incendie, de la belle mise en scène et de Mme Viardot qui va faire pleurer tout le monde, dans le rôle de la mère. Voici les ratures qui commencent. Donnez-moi je vous prie de vos nouvelles quand vous pouvez. Profitez de votre climat. Paris est affreux. 36 sortes de temps, beaucoup de boue, des souffles à la chambre. Rien de possible, tout dégoutant pour le moment.*

Votre dévoué

CH.

◆

604

322.

A Solange Clésinger

[Paris, mai 1849.]

Un ami malheureux vous bénit et bénit votre enfant. Il faut espérer que l'avenir vous [réserve] d'autres gages de consolations et des faveurs. Jeunesse oblige. C'est-à-dire il faut absolument être heureuse et conserver votre bon souvenir à ceux qui vous aime.

Ch.

◆

606

323.

A Wojciech Grzymala.

Comment vas-tu ? Il me semble que la campagne doit te faire du bien, au moins au point de vue physique. Je ne sors pas, parfois seulement je vais au Bois de Boulogne. Je me sens plus fort, car je me suis bien alimenté et j'ai supprimé les médicaments, mais je halète et je tousse toujours comme à l'ordinaire, seulement je le supporte plus facilement. Je n'ai pas encore recommencé de jouer ; je ne peux composer — je ne sais quel espèce de fourrage il me faudra manger bientôt. Tout le monde s'en va — les uns par crainte du choléra, les autres par peur de la révolution. La peur a fait partir mademoiselle de Rozières à Versailles mais elle est déjà revenue. Les Anglaises sont à St-Germain. Obreskoff est à St-Germain. Il y a longtemps que je n'ai vu Pot[ocka] à Versailles. — Je suis aussi sans *garde-malade* depuis *2* semaines. La princesse Czar[toryska] est venue me voir et comme elle ne voulait pas me laisser seul la nuit elle m'a envoyé madame Matuszewska qui fut la nourrice de la princesse Rose. Le prince aussi est venu et m'a demandé de tes nouvelles. Je ne sais si tu as fait dire que tu es allé aux eaux ; comme je n'en savais

rien, je lui ai dit que tu étais à la campagne, à quoi il me répondit qu'il avait entendu dire que tu étais aux eaux. — Kalkbrenner est mort. Le fils aîné de *de la Roche* est mort à Versailles. Une excellente domestique de Franchomme est morte. Il n'y a pas eu de décès *Cour d'Orléans*, mais le petit Étienne a été très-dangereusement malade. — Les Écossaises viennent d'arriver, en ce moment. — Parmi les nouvelles elles m'ont dit que le duc de Noailles est mieux portant, à quoi je leur ai répondu que le roi *Ch. Albert* vient de mourir à Lisbonne. — Elles me feront mourir d'ennui. Je quitte mon appartement à la fin de ce mois et je reviendrai habiter au Square, car je ne peux faire autrement. Cochet est revenu. Quant à mon docteur Frenkel, je ne peux arriver à en tirer s'il me faut aller quelque part aux eaux ou dans le midi. Il m'a de nouveau supprimé sa tisane et m'a donné un autre remède, mais je n'en veux pas ; lorsque je lui demande quels soins d'*hygiène* il me faudrait, il me répond qu'il n'est pas utile de mener une vie régulière. En un mot il est un peu maboul. Plaisanterie à part, c'est peut-être un excellent médecin pour le diagnostic — comme p. ex. Koreff, mais il n'a pas de suite dans les idées, de même que Koreff. Mademoiselle Lind est venue chez moi, — elle a chanté un soir — il y avait madame Pot[ocka], Beauv[au], Rotsch[ild] ; elle est déjà repartie pour la Suède par Hamb[ourg]. Madame Catalani dont elle a fait ici la connaissance la veille de son départ est morte du choléra. Je n'ai vu Cichowski, qu'une seule fois, — comme je te l'ai écrit. — C'est loin pour aller en ville : aussi ne viennent parfois me voir que ceux qui m'aiment beaucoup, comme p. ex. Franch[omme] ou ceux qui ont près d'eux ceux qu'ils aiment, comme p. ex. le prince et la princesse [Czartoryski]. Aujourd'hui est venu aussi Pleyel — le brave garçon ! Je n'avais pas vu Gutman qui me témoigne tant de cœur, pendant 10 jours — j'eus peur qu'il ne fût malade — mais il m'a écrit qu'il est bien portant. La maladie diminue un peu dans la ville. Dela-

croix est à la campagne depuis une semaine. Il m'a donné de ses nouvelles. Je t'embrasse cordialement.

Ton Ch.

Lundi 18 juin. [1849]

◆

607

324.

A Wojciech Grzymala.

Chaillot, vendredi [22 juin] 1849.

Comment vas-tu ? Écris un mot. Je t'ai envoyé une lettre ces jours derniers par Mme Louis. On ne t'a sans doute pas fait parvenir la lettre. J'ai vu aujourd'hui Cichowski et la princesse Sapieha. La princesse m'a demandé de tes nouvelles. En sortant, Cichowski m'a dit qu'il est au courant de tes ennuis (dont je ne lui ai pas parlé). Il n'avait rien à me dire de toi comme moi à lui. J'ai seulement appris par Zaleski que la brave Mme Plichta part dans *10* jours pour Varsovie ; elle pourrait peut-être t'être utile à quelque chose. Sache-le. Cochet qui est venu chez moi avec Lumirski n'a pu rien me dire de ton fils, qui ne se trouvait pas à Varsovie. Aussi (bien entendu !!!) ne l'a-t-il pas vu. Ici tout le monde s'en va. Je n'ai pas vu madame Potocka ni la princesse *Beauveau* depuis 10 jours. Elles sont à Versailles. J'ai eu cette nuit deux hémorragies. Mais je n'ai rien fait et je crache du sang, mais beaucoup moins. C'est ce qui a amené chez moi la princesse Sapieha ; la Polonaise qui me garde la nuit le lui a raconté. Mon Juif, *Fraenkel*, n'est pas venu depuis une semaine ; à la fin il ne mettait même plus de petits papiers dans l'urine, il me parlait seulement d'un Anglais qu'il avait sauvé du choléra avec un médicament que le gouvernement réactionnaire (Fauchet) n'avait pas eu l'idée de lui demander de faire venir. Laissé à moi-même, peut-être m'en tirerai-je plus vite. Je retournerai sans doute le

mois prochain au Square. Virg. est venue chez moi pour me dire qu'elle va en Bretagne avec son *Députe*. Elle m'a demandé de tes nouvelles ; je ne savais que lui dire. Ne reviens pas, si tu peux supporter les chaleurs en bonne santé. Ton Adone et Cich[ocki] t'ont sans doute prédit que tes affaires prendront meilleure tournure, aussi, quand tu reviendras, tu seras moins inquiet.

Je termine, car c'est une torture pour moi d'écire même à toi. Il reste tant de choses que ma plume est impuissante à te dire.

Ton vieux.

Madame Obreskoff qui est venue chez moi de St-Germain, m'a demandé des nouvelles du Général et elle est furieuse que le Gén. reste si longtemps dans cette campagne lointaine. Je lui ai dit que tu es revenu et que tu as dû repartir.

◆

608

325.

A sa sœur, Louise Jedrzejewicz.

Paris, lundi 25 juin 1849.

Mon âme. Si vous le pouvez, venez. Je me sens faible et aucun médecin ne me fera du bien comme vous. S'il vous manque de l'argent, empruntez-en ; si je me sens mieux j'en gagnerai facilement et je le rendrai à celui qui vous l'aura prêté ; mais maintenant je suis trop à sec pour vous en envoyer. Mon appartement à Chaillot est assez grand pour vous loger même avec 2 enfants. La petite Louise profiterait de son séjour à bien des égards. Kalassante, le père, courrait toute la journée — il y a une exposition agricole à côté — en un mot il aurait plus de temps libre pour lui que la dernière fois, car je suis plus faible et je resterai plus longtemps avec Louise à la maison.

Mes amis et tous ceux qui me veulent du bien estiment

que le meilleur remède pour moi serait l'arrivée de Louise, comme elle l'apprendra sans doute par la lettre de Mme Ob[reskoff]. Ainsi que me l'ont dit aujourd'hui des personnes dont l'une est du nord, l'autre du midi, cela devrait être bon non seulement pour moi, mais aussi pour ma sœur. Ainsi amenez avec vous, Louise la mère et Louise la fille, un dé et des aiguilles à tricoter ; je vous donnerai des mouchoirs à marquer, des bas à tricoter et vous passerez au bon air quelques mois avec votre vieux frère et oncle. Le voyage est maintenant plus facile. Il est inutile d'emmener beaucoup de bagages. Nous vivrons ici aussi économiquement que possible. Vous aurez le logement et la table. Et même s'il arrive que ce soit trop loin, pour Kalassante, des champs Élysées pour venir jusqu'ici, il pourra loger dans mon appartement du Square d'Orléans. Les omnibus viennent du Square même et passent devant ma porte. Je ne sais moi-même pourquoi j'ai tant envie d'avoir Louise auprès de moi tout comme si j'étais dans une position intéressante (1). Je m'assure que cela sera bon aussi pour elle. J'espère que le conseil de famille me l'enverra ; qui sait si je ne la reconduirai pas, si je guéris. C'est alors que nous nous embrasserions tous comme je vous l'ai dit déjà, mais, encore sans perruques et avec toutes nos dents. La femme doit toujours obéissance à son mari, alors il faut demander au mari d'amener sa femme. Donc je l'en prie instamment, et s'il en décide ainsi, il ne saurait nous faire une plus grande joie à moi et à elle, même aux enfants, et nous rendre un plus grand service que d'amener l'un d'eux (quant à ma nièce je n'en veux pas douter). Il y aura bien l'argent dépensé, c'est vrai, mais on se saurait mieux l'employer ni voyager plus économiquement. Une fois sur place, vous trouverez un toit pour vous abriter. Écrivez-moi vite un mot.

Madame Ob[reskoff], qui a été assez aimable pour se

(1) Littéralement : byc przy nadziei — être enceinte.

charger de vous écrire (je lui ai donné l'adresse de Louise) vous convaincra mieux peut-être. Mademoiselle de Rozières ajoutera un mot et Cochet le ferait aussi car il ne m'a sans doute pas trouvé bien en point. Son esculape n'est pas venu depuis *10* jours ; il s'est enfin aperçu que c'était au-dessus de son savoir. Pourtant faites-en beaucoup d'éloges à votre locataire et à tous ceux qui le connaissent et dites-leur qu'il m'a fait beaucoup de bien mais que je suis ainsi fait qu'aussitôt que je me sens mieux je suis déjà content ; [dites-leur] que tout le monde estime qu'il a guéri mainte personne du choléra.

Le choléra a beaucoup diminué, il n'y en a presque plus. Aujourd'hui il fait beau, je suis dans le salon et j'admire la vue que j'ai sur tout Paris : la tour, *les Tuileries*, *la*, *Chambre*, *St Germ*[*ain*] *l'Aux*[*errois*], *St Etienne du Mont*, *Notre Dame*, *Panthéon*, *St Sulpice Val de Grâce*, *les Invalides* à travers *5* fenêtres ; entre nous rien que des jardins. Vous verrez quand vous viendrez. Maintenant dépêchez-vous pour l'argent et le passe-port, et de bonne grâce. Écrivez-moi tout de suite un mot. Les cyprès n'ont-ils pas aussi leurs caprices : mon caprice est de vous avoir ici aujourd'hui. Dieu permettra peut-être que tout aille bien, sinon faites comme si Dieu le permettait. J'ai bon espoir, et je me fusse abstenu si je n'y avais été poussé par tous ceux qui me veulent du bien. Mets-toi en route, monsieur Kalassante, et je te donnerai pour cela un excellent et grand cigare ; je connais quelqu'un qui en fume de fameux, n. b. dans le jardin. J'espère que ma lettre est arrivée pour la fête de Maman et que je ne manquais pas. Je ne veux pas penser à tout cela, car c'est à me donner la fièvre ; or grâce à Dieu je n'ai pas de fièvre, ce qui déroute et irrite tous les médecins.

Votre frère dévoué mais faible.

Ch.

26 juin.

610

326.

A Wojciech Grzymala.
Chaillot, 74 [1849.]

Mon ame,

Cich[owski], est venu chez moi hier pour la deuxième fois depuis ton départ (je lui avais écrit au sujet de ta montre) — il m'a dit qu'il a remis la lettre à Orda — et qu'il fera ce qu'il pourra pour hâter la chose — Le tailleur a accepté l'accord. Il m'a dit aussi que madame Plichta part, pour aller chez elle — qu'il te l'a écrit, qu'il t'a informé, de même, de l'arrivée de ma sœur, ce qui est inexact, car j'ai seulement l'intention d'écrire aujourd'hui à ce sujet. — Voici ce qu'il m'a encore appris. Madame Pot[ocka] est toujours à Versailles et part pour Dieppe où se trouve M. *Beauveau* ; Delacroix est à la campagne. Gut[man] est à Londres incognito, tout comme s'il avait de l'argent à perdre. — Les Anglaises sont à St Germain, Mme Obreskoff aussi. Frenkel n'est pas venu depuis deux semaines. Je ne crache plus le sang depuis avant-hier — mes jambes ont désenflé — seulement je me sens encore faible et paresseux, je ne peux marcher — j'étouffe. — Et tes escaliers !! Je regrette de ne pouvoir te voir, mais j'aime mieux que tu sois maintenant à la campagne qu'ici, où c'est si ennuyeux et où il n'y a personne.

Je t'écris pour la 3e fois à l'adresse de madame Louise, depuis que je n'ai plus ta garde malade. Je ne sais que faire pour la remercier. Je ne veux pas envoyer quelqu'un chez elle, car elle a là-bas ce protecteur ou quelqu'un autre personne. Elle est venue pour me dire qu'elle part, mais quelqu'un est arrivé et nous n'avons pu causer, alors elle s'est vivement glissée dehors. Elle a déposé chez moi sa carte de visite — Elle est brave et bonne, mais je ne comprends pas la signification de cette carte. — J'espère qu'elle viendra encore avant de partir pour la Bretagne. Je ne voudrais y

envoyer personne, car *Deput* ne sait rien de moi — et je crains de lui causer des ennuis immérités. Porte-toi bien — soigne-toi et ne te laisse pas faire — moi aussi je me défends comme je peux — mais il paraît qu'il me manquera la force nécessaire. Madame Matuszewska qui était chez la princesse Rose (et que m'avait envoyé la princesse Anne pour que je ne reste pas seul la nuit) m'a dit que « Jésus fera en sorte que cela change » et qu'un rayon de miel saupoudré de farine aiderait peut-être.

[Paris], 2 juillet, lundi [1849.]

◆

611

327.

A Solange Clésinger.
Paris mercredi 4 juillet 1849.)

Merci pour votre bonne lettre. J'ai reçu un mot de Mr Bouscinat selon vos ordres pour ma voiture, mais un récent crachement de sang change mes projets de voyage pour le moment. Il est possible que l'Empereur qui est à Varsovie maintenant, donnera une permission à ma sœur de venir me voir ; alors seulement après mûr examen je saurais s'il faut quitter Paris ou s'il faut y rester ne pouvant plus supporter de grands voyages. Ne parlons plus de moi. J'ai vu avec plaisir que vous avez été sans fatigue jusqu'à Bordeaux, cela ne prouve pas cependant qu'il ne faille pas vous ménager. Je me figure votre petite fillette avec une grande tête, riante, criante, tapageuse, bavante, mordante, et tout ce qui s'en suit. Vous devez être toutes les deux bien amusantes ensemble. Quand la ferez vous monter à cheval ? J'espère que maintenant vous avez de la besogne à tout moment et que vous voudriez doubler les heures du jour et de la nuit, malgré que la Gasconne doit vous éveiller souvent. Je recommence mes ratures. Je n'ai plus rien à vous écrire si non que je vous souhaite comme vous le savez depuis longtemps tout ce qu'il

y a de bonheur possible. Le choléra diminue, mais à ce que l'on me dit Paris devient de plus en plus désert. Il y fait chaud et il y a de poussière. Il y fait misère *et* salté, *on y voit des figures de l'autre monde. Tous des Cremieux, on dit même Bignat enlaidit. D'Arpentigny est cependant blond, il embellit. On ne dit pas du bien de l'exposition. Delacroix était quelques semaines à la campagne, il est un peu souffrant il ira peut-être à Aix-la Chapelle. — Je suis bien aise de vous savoir dans votre beau pays. Ce n'est pas le moment d'habiter la ville. Ayez la bonté de m'écrire deux mots dans un moment que votre fille vous laissera tranquille, pour me tenir au courant de votre santé à* tous, *maintenant que la famille a augmenté d'une si grande pièce.*

Soyez heureux tous

Ch.

◆

612

328.

A Wojciech Grzymala.

[Chaillot], Mardi 10 juillet 49.

Je me sens très faible, mon âme. J'ai une espèce de diarrhée. J'ai demandé conseil hier à Cruveille qui ne m'a rien ordonné mais recommandé de me tenir au calme. Il m'a déclaré que si l'homéopathie m'a fait du bien du temps de Moliné, c'est parce qu'il ne m'accablait pas de médicaments et qu'il laissait faire la nature. Mais je constate qu'il me tient aussi pour un phtisique car il m'a ordonné de prendre une cuillérée à café d'une mixture avec du lichen. J'ai donc écrit, puisque je ne pouvais y aller, à Mme Plichta ; elle doit aussi venir chez moi. J'ai écrit aussi à Orda. Il ne m'a pas répondu. Je t'envoie une lettre qui m'est venue pour toi d'Allemagne. Madame Brzozowska (née Zamoyska) a loué l'appartement qui se trouve en-dessus du mien. Les Zamoyski sont allés à Billancourt. De cette façon je verrai plus souvent le prince et la princesse jusqu'à leur départ

pour Trouville. La princesse Marcelline est à Londres, parce qu'on l'a fait partir de Vienne à moins qu'on ne le lui ait fait comprendre. Je n'ai pas vu Cichowski de deux semaines. Madame Potocka (1) est à Versailles puis elle ira à Spa. Il fait très chaud. Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de ma sœur. Je resterai ici encore un mois, mais si ma sœur ne vient pas, alors je déménagerai car cela me revient trop cher. Je joue de moins en moins ; je ne peux rien écrire.

Porte toi bien. Travaille à ta brochure ; ne te laisse faire ni par le malheur ni par l'ennui. Tu as déjà tellement supporté. Dieu te donnera la force pour le reste.

Ton Ch.

◆

615

329.

A Wojciech Grzymala.

Chaillot, samedi 28 juillet [1849].

Après ta réponse et sa lettre, les mains m'en sont tombées et je ne sus s'il fallait la soupçonner d'avoir des hallucinations, son affidé d'être un voleur, soupçonner madame Etienne, me prendre pour un oublieux ou pour un fou, en un mot ma caboche éclatait. Elle est venue faire sa confession chez moi mais elle me répondait si stupidement, sa sœur, ne sachant rien soi-disant, que je dus lui dire quelques vérités comme celle-ci : que je n'admettrais jamais de pareils cadeaux à moins qu'ils me fussent faits par la Reine d'Angleterre ou Miss Coutty, etc. La chose se passa de la façon suivante. La personne à qui l'on avait confié cette somme sans qu'elle sût ce qu'on lui avait remis, qui n'avait pas demandé de reçu à Mme Étienne et qui aurait remis cette lette ou ce paquet, alla

(1) Delphine.

consulter Alexis le Somnambule. C'est là que commence le drame :

Alexis lui déclara qu'en mars, un jeudi (le 8), il avait porté des papiers très importants adressés à (ici il inscrivit mon nom) ; que ce paquet n'arriva pas à *sa destination*, que le destinataire ne l'a pas, et qu'il le remit dans une pièce petite et sombre à une femme (il y en avait deux), à la plus grande des deux qui avait en mains une lettre qui lui avait été remise par le facteur ; après avoir pris livraison du paquet, elle aurait dit au porteur qu'elle allait me le remettre immédiatement ; mais, ajouta Alexis, elle rapporta la lettre en bas, sans me l'avoir montrée et sans que j'eusse jamais eu cette lettre en mains. Lorsqu'on lui demanda s'il ne voyait ce qu'était devenue cette lettre, il répondit qu'il ne le voyait pas mais qu'il le dira, si on lui donne des cheveux, un mouchoir, ou des gants appartenant à la personne qui reçut la lettre. Mme Erskine qui était présente à cette *séance* d'Alexis, est venue chez moi hier pour me la raconter et me demander comment on pourrait faire pour avoir quelque chose qui appartînt à Mme Étienne pour le remettre à Alexis. Je fis venir chez moi Mme Étienne sous le prétexte de lui faire apporter des mouchoirs et le Boiste [?] ; lorsqu'elle fut arrivée, tout comme si je voulais me débarrasser de Mme Erskine qui me demandait, soi-disant, de mes cheveux pour une somnambule guérisseuse de St-Germain (où habitent actuellement ces Écossaises), je lui déclarai que si la somnambule reconnaissait la provenance des cheveux que je lui enverrais, en l'espèce des cheveux de madame Etienne, alors seulement je la croirais et je lui enverrais des miens ; mais je lui dis ma conviction qu'elle attribuerait ces cheveux sains au malade. Sur ma demande, madame Étienne coupa une mèche de ses cheveux, les enveloppa et les remit à madame Erskine.

Ce matin viennent chez moi cet affidé, accompagné de madame Erskine, droit de chez Alexis. Alexis avait

reconnu les cheveux de la personne à laquelle avait été remis le paquet ; il déclara qu'elle avait mis ce paquet caché dans un petit meuble près de son lit, que ce paquet se trouve encore chez elle, qu'il n'est pas perdu, qu'il n'a pas été remis au destinataire et qu'il n'est pas décacheté. Que si ce monsieur s'y prend de la bonne façon, elle le lui rendra, mais il y faut de la prudence. Ce monsieur alla donc en sortant de chez moi à midi, droit au *Square d'Orléans*, il y trouva madame Étienne seule, il lui rappela qu'il lui avait remis en mars un paquet pour moi, qui, lui dit-il, avait beaucoup d'importance. Elle le reconnut et lui rendit le paquet qui lui avait été remis depuis de si longs mois. Il n'était pas décacheté, les *25* mille fr. n'avaient pas été touchés. Madame Erskine le décacheta devant moi et en présence de ce monsieur. Qu'en dis-tu ? *Ce somnambule* !!! Un paquet égaré il y a si longtemps et intact !! C'est à faire éclater la tête, des évènements aussi singuliers. Tu peux bien imaginer que je n'ai pas accepté ce don, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. J'aime mieux te le raconter une autre fois.

Ne va pas croire maintenant au magnétisme,.

C'est une grâce de Dieu que ce paquet se soit retrouvé. Il y a d'autres détails que je ne t'écris pas car la plume me brûle les doigts.

Et maintenant, autre chose. La princesse Sapieha, Isabelle, Ladislas, sont partis aujourd'hui pour Dieppe. La princesse Wirtem (1) est restée. Mme Plicht est déjà sans doute arrivée à Varsovie.

Je commence à douter de l'arrivée de ma sœur. Je ne me sens ni mieux, ni plus mal.

Toi, je t'aime et je voudrais te voir. Ton.

Ecris.

Rien de nouveau au sujet de Orda.

(1) La princesse de Würtemberg.

◆

617

330.

A Wojciech Grzymala

[Chaillot], Vendredi 3 août [1849.]

Tu ne saurais croire comme je voudrais moi aussi te voir ne serait-ce que pour une heure, mais je ne peux pas te demander de sortir de ton trou, car, bien qu'on ait expulsé non pas *200*, mais quelques membres seulement de la Société Démocratique (je n'en connaissais pas un) c'est cependant chose délicate, si tu as des raisons d'avoir quelqu'appréhension.

Quant à l'incident bizarre que je t'ai rapporté, il y a bien, bien des détails que je ne peux concilier avec le magnétisme ou les hallucinations (Mlle St.) et l'honnêtetè de madame Etienne. Il se peut même *que la chose a été faite après coup*. Il faudrait te dire bien des choses ; et aussi que l'on m'a envoyé une autre lettre *anonyme* que j'ai remise en mains propres. Je n'ai pas dit un mot de tout cela à madame Etienne et je continue à ne rien lui en dire, bien qu'il y ait eu hier une semaine depuis cet événement. La lettre pouvait lui avoir été remise *3* jours auparavant ; comme je n'étais pas à la maison et qu'elle était ici, on pouvait avoir cette lettre aussi bien sans somnambule qu'avec somnambule. D'autant plus qu'il y a la coïncidence de toutes sortes de conversations !! Il y a du cœur, mais aussi de l'ostentation ! Je voudrais te voir.

Clesinger a ramené Solange après *10* jours de voyage par la canicule, avec son enfant et une nourrice, sans argent et au moment où tout le monde se sauve à la campagne ! Où a-t-il sa raison, je me le demande. Il a perdu la tête ou plutôt il la garde, mais elle est bien vilaine ! De Rozières est absente ; elle est aux eaux en Belgique avec madame Grille. Sol[ange] est en quête d'un logement. Lui, il veut trouver quelque chose près de Chaillot ; c'est effrayant, ce qu'il est bête !

En dehors de Franch[omme] et de Herbeault, tout le monde est à la campagne. Madame Obresk[off] est à St. Germain ; elle me rend visite tous les lundis. Je bois de l'eau de Bonnes. Ma sœur n'a pas encore obtenu la permission de partir. Plus tard, cela ne servira plus de rien car les vacances de son mari auront pris fin. Je halète je tousse et je suis tout engourdi ; je ne fais rien et je n'ai envie de rien. Cet Alexis, je le retiens.

Ton Ch.

Je n'ai pas vu Cichowski depuis deux semaines. Je ne sais rien de Virg. (1) Orda n'a pas vendu la montre. Il l'a rendue à Cich[ocki]. Ceux à qui il l'a proposée en dernier en ont contesté l'authenticité. Ils ont cherché à la retrouver dans les régistres de Bréguet ; il n'en ont trouvé aucune mention. Tes autres affaires sont depuis ce temps, sans doute arrangées.

Le vieux prince et la princesse Sapieha sont venu chez moi hier soir. La princesse, Isabelle et Ladislas sont à Dieppe et se portent bien.

◆

619

331.

A Mlle de Rozières.

[est. post., Paris, 14 août 1849.]

Ma sœur et Jędrz[ejewicz] et ma nièce sont avec moi depuis 5 jours. Je suis bien fatigué. Eux aussi. Je vous souhaite autant de bonheur que j'ai dans ce moment avec un peu plus de santé, car je suis plus faible que jamais.

Votre sincère ami

Ch.

Mes hommages à Mr. Gr. de Baulin.

(1) G. Sand.

◆

332.

A Auguste Franchomme, (1) Paris.
[Chaillot, août 1849.]

Mon cher, envoie-moi un peu de ton Bordeaux. Il faut que je boive aujourd'hui un peu de vin et je n'en ai d'aucune sorte. Mais enveloppe bien la bouteille et n'oublie pas d'y mettre ton cachet, car ces porteurs !! Je ne sais à qui tu confieras cet envoi. Comme je suis devenu soupçonneux !

Tout à toi. C.

◆

333.

A Titus Woyciechowski, Karlsbad.
Paris le 20 août 1849.
Square d'Orléans, rue Saint-Lazare 9.

Mon bien cher ami !

Il faut que je sois bien faible pour ne pouvoir bouger de Paris alors que tu arrives à Ostende. Mais j'espère que Dieu permettra que tu viennes jusqu'à moi. Les médecins ne me permettent aucun voyage. Je bois dans ma chambre de l'eau des Pyrennées, mais ta présence serait pour moi plus précieuse que tous les remèdes.

A toi jusqu'à la mort.

Frédéric.

◆

(1) Retraduit d'après la version polonaise de Hœsick.

334.

A Napoléon Orda.
Grande Rue, Chaillot, 74 [Sans date].

Mon cher ami,

Grzymala est tellement pressé avec son affaire de montre dont Cichowski t'a parlé, qu'il m'a écrit de t'adjurer sur tous les dièses et les bémols qui furent jamais entre nous, de hâter la chose. Elle a coûté comme tu le sais *900* fr. Comme il ne peut pas attendre, il ne tient pas à en avoir plus ; il m'écrit même que tu peux la vendre moins cher, pourvu que cela soit vite fait. Mon cher ami, fais vite au nom de notre vieille amitié.

Dieu veillera en échange sur ton Lithuanien de garçon et dispensera à madame Orda cent ans de bonne santé. En attendant présente-lui, je te prie, mes respects.

Je t'embrasse moins fort qu'avant mais toujours avec le même cœur.

Ton Ch.

◆

335.

A Titus Woyciechowski, Ostende.
Paris, le 12 septembre 1489.

Je n'ai pas eu assez de temps jusqu'à présent pour obtenir que l'on autorisât ton arrivée ici ; je ne pouvais faire moi-même les démarches nécessaires, étant couché la moitié de la journée ; aussi ai-je demandé à un ami qui dispose de certaines influences, de me remplacer. C'est seulement samedi que je saurais quelques chose de sûr. Je voulais déjà me lancer en chemin de fer jusqu'à Valenciennes pour t'embrasser, mais je n'ai même pas pu, il y a quelques jours, arriver juqu'à Ville d'Avray près de Ver-

sailles, chez ma filleule ; les médecins m'interdisent de quitter Paris. C'est pourquoi ils ne me laissent même pas partir, pour l'hiver, vers un climat plus chaud. C'est de ma faute puisque je suis malade, sinon je t'aurais bien rencontré quelque part en Belgique.

Peut-être trouveras-tu le moyen de parvenir ici. Je ne suis pas tellement égoïste que de te vouloir ici pour moi seul ; malade comme je le suis, tu aurais quelques heures d'ennui et de déception, mêlées à quelques heures de joie et de bons souvenirs ; j'aimerais mieux cependant que le temps que nous passerons ensemble fût celui d'un bonheur complet.

A toi pour toujours.

FRÉDÉRIC

◆

336.

A Aug. FRANCHOMME (1)

à Monsieur
Monsieur Aug. FRANCHOMME (2)
Tours
chez Monsieur Jules Forest, rue de la Guerche

17 sebt [1849].

Cher ami, Je suis bien chagrin de ce que vous avez eu à souffrir au Mans.
Enfin vous voilà en Touraine dont le ciel vous aura été plus favorable.
Je suis plutôt moins bien que mieux.

(1) Coll. R. E. André, Paris.

(2) Cette lettre, la dernière qui ait été adressée par Chopin à son ami, un mois, jour pour jour avant sa mort, est peut-être aussi la dernière que sa main ait tracée.

Lettre mélancolique, mais non découragée, puisque le

Mrs Cruveiller (1), *Louis* (2) *et Blache* (3) *ont décidé dans une consultation que je ne devais pas entreprendre de voyage maintenant seulement me loger au midi et rester à Paris.*
Après avoir bien cherché il s'est trouvé un appartement très [*chèr*
réunissant toutes les conditions voulues — place Vendôme nº 12 — Albrecht (4) *y a ses bureaux maintenant —*
Meara (5) *m'a été d'un grand secours dans la recherche de l'appartement*
— Enfin je vous verrai tous, l'hiver prochain — bien installé
Ma sœur reste avec moi a moins que l'on ne la demande beaucoup dans son pays.

grand artiste y fait encore des projets ; lettre cependant résignée à la volonté de Dieu !

Madame Louise Jedrzejewicz est revenue à Paris, à l'appel de son frère ; son mari et sa fille, âgée de 15 ans, l'accompagnent. Tous prodiguent à Chopin leurs soins avec leur tendresse. Mais sa faiblesse est extrême et l'écriture de cette lettre est bien changée, quoique encore élégante et fine.

Par une émouvante coïncidence, la première et la dernière des lettres de Chopin à Franchomme témoignent de son amitié pour les familles Forest et de Lauverjat chez qui il avait été si heureux, en Touraine, pendant l'été de 1833 !

(1) Cruveilhier (Jean 1791-1874), une des célébrités médicales de l'époque. En 1835 il succéda à son maître Dupuytren comme professeur à la Faculté et fut membre de l'Académie de médecine. Il publia de nombreux ouvrages.

(2) Louis (Pierre-Charles-Alexandre 1787-1872), médecin réputé spécialisé dans le traitement de la phtisie pulmonaire.

(3) Blache (1798-1871). Professeur à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie.

(4) Albrecht (Th.) banquier et négociant en vins, ami de Chopin.

(5) Dr O'Meara, père de Madame Camille Dubois, une des meilleures élèves de Chopin.

(Notes de M. R. E. André).

Je t'aime et voilà tout ce que je puis te dire car je tombe de sommeil et de faiblesse.

Ma sœur se réjouit de revoir Madame Franchomme. — et moi aussi bien sincèrement — Cela ira comme Dieu voudra. — Bien des grandes amitiés à Monsieur et Madame Forest — que j'aimerais être quelques jours avec vous — Madame de Lauvergeat est elle aussi aux bains de mer — Ne m'oublie pas auprès d'elle ainsi que de Mr Lauvergeat.

Embrasse tes petits.

Ecrits moi un mot.

t. a t.

[Ch.

Ma sœur embrasse Mme Franchomme.

◆

337.

Dernièrs mots de Chopin, écrits sur une feuille arrachée à son carnet de notes.

Comme cette terre m'étouffera je vous conjure de faire ouvrir mon corps pour je suis pas enterré vif.

17 octobre 1849.



Les derniers moments de CHOPIN, par J. Kwiatkowski. (Assistants : Louise Jedrzejewicz, sœur de Chopin et Wojciech Gizymala. Debout : Princesse Marcelline Czartoryska et le peintre Kwiatkowski).

(Collection de la Société de musique de Varsovie).

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS (1) DANS LES LETTRES DE CHOPIN

Arago Emmanuel (1812-1896). (P. 435, 499).

Albrecht. Propriétaire d'un dépôt de vins et attaché de légation auprès de la légation de Saxe à Paris. Très lié avec toute leur famille, Chopin fut le parrain de la fille de MM. Albrecht.

Alexandre ou Alex. Voir Rembielinski.

Alkan Charles, Henri, Valentin (de son vrai nom Morhange), 1813-1888. Pianiste et compositeur très répandu à son époque, à Paris.

Anna (princesse). Princesse Adam Czartoryska.

Artaria. Éditeur et libraire à Vienne.

Bach Jean Sébastien (1685-1750). (P. 297).

Barcinski Antoine (1803-1878). Beau-frère de Chopin. Lorsqu'il était étudiant, précepteur chez les parents de Chopin.

Bartek, Bartososko. Voir Barcinski.

Bauerle Adolphe (1828-1848). Critique musical viennois.

Bauveau (princesse), née Komar, sœur de la comtesse Delphine Potocka.

Beethoven (1770-1827). (P. 118, 216, 411).

(1) Le lecteur trouvera dans cet index, d'une part, des renseignements succints sur les personnes de l'entourage immédiat de Chopin, et qui sont, le plus souvent, ses correspondants. D'autre part, l'indication des pages où figurent les noms de compositeurs, d'artistes, de savants et de différents personnages bien connus, qui ont fait l'objet d'un jugement de Chopin. (S. Danysz).

Benik Jacques. Fonctionnaire à l'hôtel des Monnaies à Varsovie. Parrain d'Isabelle Chopin.

Bialoblocki Jean, ami d'enfance et camarade d'école de Chopin, mort en 1828.

Blahetka Marie Léopoldine (1811-1887). Excellente pianiste Viennoise, élève de Czerny et Kalkbrenner ; douée pour la composition.

Blotnicki Hippolyte. Précepteur de Jules Slowacki jusqu'en 1822, puis secrétaire, à Paris, du prince Adam Czartoryski.

Borie Victor. Journaliste parisien.

Brandus Louis. Successeur en 1846 de la maison d'éditions musicales, M. Schlesinger (Brandus Dufour et Cie)

Brzowski Joseph (1805-1888). Compositeur polonais, auteur apprécié de Messes et d'un *Te Deum*.

Canut E., banquier à Palma.

Chatiron Hippolyte. Frère de lait de G. Sand.

Cichocki Joseph (comte). Propriétaire foncier, amateur de musique.

Cicholo. Voir Cichocki.

Cichowski Adolphe (1794-1854). Fils d'un général d'artillerie polonais, il émigra par la suite à Paris.

Clésinger (1821-1883). Sculpteur français, né à Besançon, auteur du monument à Chopin. Marié à Solange, fille de G. Sand). (P. 456, 457, 462).

Clot bey. Dr Clot, médecin de Mehemet Ali.

Constance. Voir Gladkovska.

Czartoryska Marcelline. Princesse, née Radziwill, élève de Chopin, amie très dévouée.

Czartoryski (Prince) (1770-1861). (P. 534, 535).

Czerny Charles (1791-1857). Pianiste, compositeur autrichien. (P. 94, 98, 101, 105, 111, 112, 186, 191, 204, 210, 226).

Damoreau-Cinti Laure, née Montalant (1801-1863). Cantatrice célèbre pour laquelle Rossini écrivit quelques partitions d'opéra.

Dantan Antoine (1798-1878). Sculpteur français, auteur d'un buste de Chopin.

David Félicien (1810-1876). Compositeur français. (P. 414, 451).

Delacroix Eugène (1799-1863). Peintre un des plus intimes amis de Chopin.

Dlugosz. Maître menuisier qui construisit, d'après le plan du professeur Brunner et sur les indications de Hoffmann, l'Aeolopantaléon.

Dessauer Joseph (1798-1876). Compositeur tchèque fécond mais médiocre.

Devrient Charles. Neveu du célèbre acteur Louis Devrient Lui-même artiste dramatique allemand.

Dobrzycka (Madame). Dame de la Cour de la Princese de Saxe Auguste ; jouait un grand rôle dans la société polonaise de Dresde.

Dmuszewski Louis Adam. Rédacteur du Courrier de Varsovie. Acteur comique et chanteur à l'opéra de Varsovie jusqu'en 1826.

Dumas Alexandre (1803-1870). (P. 432, 433).

Dupin de Francueil. Grand-père de G. Sand. (P. 417).

Dziewanowski Dominique. Propriétaire du domaine de Szafarnia. Ami intime de la famille Chopin.

Elsner Joseph (1769-1854). Compositeur polonais. Recteur de l'École supérieure de musique à Varsovie. Professeur de Chopin de 1823 à 1826.

Emilie. Sœur cadette de Chopin, très douée, morte à l'âge de 14 ans.

Ernemann Maurice. Professeur de piano très estimé à Varsovie. Excellent virtuose et compositeur apprécié.

Félix. Voir Wodzinski.

Fontana Jules (1810-1870). Elève du Conservatoire de Varsovie en même temps que Chop. Pianiste ; éditeur des œuvres posthumes de Chopin.

Franchomme Auguste (1808-1884). Violoncelliste, élève de Levasseur. Nommé en 1846 professeur au Conservatoire de Paris ; un des plus grands virtuoses français de son époque.

Gallenberg Venceslas (comte). Mari de la célèbre comtesse Guicciardi à laquelle Beethoven dédia sa sonate en do dièse min. (dite clair de lune). Directeur du Kärnterthor-Theater à Vienne.

Gladkowska Constance (1810-1889). Cantatrice à l'Opéra de Varsovie, premier amour de Chopin ; épousa en 1832 M. Grabowski. (P. 144, 145, 148, 149, 161, 164, 167, 170, 194, (202), 212, (219, 220), 231).

Grisi Juliette (1811-1869). Célèbre cantatrice pour laquelle Bellini écrivit le rôle de Juliette dans l'opéra « Montecchi et Capuletti ».

Grzymala Wojciech (comte). Émigré polonais, ami intime de Chopin et de George Sand.

Gyrowetz Adalbert. Musicien d'origine Tchèque. Chef d'orchestre à l'Opéra Impérial de Vienne de 1804 à 1831.

Gutman Adolphe (1819-1882). Pianiste allemand, arrivé à Paris à l'âge de 15 ans, élève très aimé de Chopin.

Haendel (1685-1759). (P. 84).

Haydn (1732-1809). (P. 451).

Henri. Fils de Louise Jędrzejewicz, sœur de Chopin. Mort à Paris en 1899.

Herz. Pianiste allemand.

Haslinger Tobias. Éditeur de musique à Vienne.

Hippolyte. Voir Chatiron.

Hugo Victor (1802-1885). (P. 399, 400, 404, 405).

Humboldt (1769-1859). Naturaliste allemand. (P. 76, 85).

Hummel (1778-1837). Compositeur et pianiste allemand. (P. 50, 97, 118, 124, 126, 208).

Jaworek Joseph. Professeur de piano au conservatoire de Varsovie.

Jarocki Félix P. Professeur de zoologie à l'Université de Varsovie.

Isabelle. Voir Barcinski. Sœur de Chopin.

Jędrzejewicz Joseph, Kalassante (1803-1853). Beau-frère de Chopin. Professeur à l'Institut régional d'Agronomie de Marymont.

Jędrzejewicz Louise (1807-1855). Sœur aînée de Chopin. Journaliste et auteur de quelques ouvrages estimés, écrits en collaboration avec sa sœur Isabelle.

Kaczkowski Joseph, Compositeur polonais.

Kalergis Marie, née Nesselrode d'une mère polonaise (Tekla Nałęcz Gorska). Élève de Chopin. Célèbre par sa beauté et son esprit. Épouse en secondes noces du préfet de police de Varsovie, Muchanow. (P. 420, 473).

Kalkbrenner Frédéric-Guillaume (1788-1849). Fils d'un musicien allemand établi à Paris en 1799. Élève du Conservatoire de Paris, puis de Clementi à Vienne. Il fut l'associé de C. Pleyel. (P. 50, 94, 226, 227, 228, 229, 235).

Kolberg Guillaume. Camarade d'école de Chopin, ingénieur ; son frère Oscar (également collègue de Chopin), pianiste et compositeur, consacra toute sa vie à recueillir des airs populaires polonais. (P. 450).

Kopernik (1473-1543). (P. 48).

Kurpinski Charles (1785-1857). Compositeur, chef d'orchestre de l'Opéra de Varsovie.

Lablache Louis (1794-1858). Né de père français et de mère italienne. Célèbre basse qui s'illustra à Vienne et à Paris. Il chanta la partie de basse dans le *Requiem* de Mozart, exécuté à la Madeleine, à la mort de Chopin.

Léo A. (Léon). Banquier avec la famille duquel Chopin était très lié. Il servit fréquemment d'intermédiaire entre Chopin et ses éditeurs.

Leroux Pierre. Philosophe et économiste français — St-Simonien — Ami intime de G. Sand avec laquelle il fonda, en 1841, la *Revue indépendante*.

Ler. Voir Leroux.

Leverrier (1811-1877). Astronome français. (P. 429).

Lind Jenny (1820-1887). Célèbre cantatrice suédoise. Elle épousa en 1852, le compositeur anglais Goldschmidt.

Liszt Franz (1811-1886). Compositeur et pianiste hongrois. (P. 248, 330, 411, 418, 420, 499).

Lyszczynski. Médecin polonais fixé à Édimbourg.

Magnuszewski Dominique (1810-1874). Camarade d'école de Chopin. Poète de talent et auteur dramatique.

Mallefille Jean-Pierre (1813-1868). Précepteur des enfants de G. Sand. Écrivain de talent et auteur dramatique. Prit une part active à la Révolution de 1848.

Mario Joseph, conte di Candia (1810-1883). Célèbre ténor, mari de la cantatrice Grisi.

Marjolin. Chirurgien français très apprécié à son époque.

Marliani, comte Aurélien (1803-1849). Consul général d'Espagne à Paris. Compositeur estimé dont quelques opéras furent joués à Paris. Il quitta Paris, en 1848 pour l'Italie où il prit part à l'action révolutionnaire. Il fut tué sous les murs de Bologne. Sa femme était très liée avec Mme G. Sand.

Marylski Eustache. Ami d'enfance de Chopin, fils d'un propriétaire foncier à Pencice.

MATUSZYNSKI JEAN (JEANNOT) (1809-1842). Camarade d'école et ami d'enfance de Chopin ; fit ses études de médecine à Varsovie et prit part comme médecin-major au 5e escadron des chasseurs à cheval, à l'insurrection polonaise de 1830. Reçu docteur en médecine à Tubingen en 1834, il s'établit ensuite à Paris, où il fut chargé d'un cours à l'École de Médecine. Très éprouvé par les fatigues subies en 1830, au cours de l'insurrection, il succomba à 33 ans de la phtisie.

MAURICE. Fils de George Sand.

MENDELSSOHN (1809-1847). (P. 516).

MEYERBEER (1791-1864). (P. 418, 419).

MÉRY JOSEPH (1798-1865). Poète et publiciste français, d'opinions très avancées.

MICKIEWICZ ADAM (1798-1855). Poète polonais, professeur de littérature slave au Collège de France ; adhéra pendant un certain temps à la doctrine de Towianski. (P. 71, 74, 273, 284, 286, 287, 337, 339, 395, 539).

MORIOLLES ALEXANDRINE. Fille du comte de Moriolles, gouverneur du Grand Duc Constantin.

MOSCHELES. (P. 94, 176).

MULLER FRÉDÉRIQUE (Mlle). Une des meilleures élèves de Chopin, épousa M. Streicher, fabricant de pianos à Vienne.

NEUKOMM SIGISMOND (1778-1858). Élève de Joseph et Michel Haydn. Compositeur fécond et estimé à son époque.

NIDECKI THOMAS (1800-1852). Camarade d'école de Chopin, élève d'Elsner. Chef d'orchestre à l'Opéra de Varsovie. Certaines de ses compositions sont restées assez populaires en Pologne.

NOWAKOWSKI JOSEPH (1800-1865). Élève d'Elsner. Pianiste estimé et auteur d'une école du piano très appréciée à son époque.

ORDA NAPOLÉON (1807-1863). Dessinateur et amateur de musique, universellement cultivé. Auteur de nombreuses compositions pour le piano.

ORSAY (Comte d'). (P. 518).

PAGANINI (1784-1840). Violoniste italien. (P. 103, 190).

PAULINE : PAULINE PLATER, élève de Chopin, fille du Castellan Louis Plater.

PLATER LOUIS, comte, castellan. Joua un grand rôle dans l'émigration polonaise à Paris.

PIXIS FRED. GUILL. Chef d'orchestre du Théâtre à Prague. (P. 103, 104, 116).

PIXIS JEAN-PIERRE. Pianiste et compositeur allemand habitant Paris. (P. 232, 233).

PLEYEL CAMILLE (1778-1855). Fils d'Ignace Pleyel (autrichien d'origine), compositeur fécond et fondateur de la fabrique de pianos bien connue.

PONIATOWSKI prince JOSEPH (1816-1873). Petit neveu du Roi Stanislas Auguste. Né en Italie, il passa toute sa vie à l'étranger comme diplomate. Auteur de quelques opéras exécutés en France et en Italie. (P. 433).

POTOCKA DELPHINE. née Komar. Célèbre par sa beauté, son esprit et sa voix.

PRUSKA JUSTINE. Marraine d'Isabelle Chopin.

RACIBORSKI Dr. Médecin à Paris.

RADZIWILL ANTOINE. (Prince), Gouverneur de la Posnanie. Grand amateur de musique, violoncelliste et compositeur ; auteur de la musique pour le *Faust* de Goethe. (P. 77, 82, 85, 114, 117, 119, 120, 140).

RADZIWILL ÉLISE. (Princesse), fille du Prince Antoine, auteur d'un portrait de Chopin (au crayon).

REMBIELINSKI ALEXANDRE. Pianiste et compositeur polonais.

DE ROZIÈRES (Mademoiselle). Élève de Chopin — Professeur de piano.

SCHEFFER ARY (1795-1858). (P. 451, 452, 461).

SÉVIGNÉ (Mme de) (1626-1696). (P. 47).

SOBIESKI JEAN (1629-1696). Roi de Pologne. (P. 213).

SOLANGE ou SOL. Fille de Mme George Sand.

SOWINSKI ADALBERT. Élève de Czerny. Pianiste, compositeur et historien de la musique polonaise (1803–1880).

SCHUBERT JULES. Fondateur en (1826) de la maison d'éditions musicales à Hambourg.

SCHUPPANZIGH IGNACE. Violoniste viennois. Il dirigea le premier quatuor à cordes qui exécutât les quatuors de Beethoven.

SKARBEK FRÉDÉRIC FLORIAN (1752-1866). Célèbre économiste polonais, professeur à l'Université de Varsovie, parrain de Chopin.

SLAWIK JOSEPH. Excellent violoniste tchèque ; élève de Pixis.
STEFANI JOSEPH. Compositeur polonais, élève d'Elsner.
SOLIWA. Professeur de chant au Conservatoire de Varsovie.
SPONTINI (1774-1851). (P. 76, 81, 85).
STIRLING JANE (Mlle). Élève de Chopin, appartenait à l'aristocratie écossaise ; sa sœur épousa M. Erskine.
STRAUSS (1804-1849). (P. 193, 204).
STUART, lord DUDLEY. Président de la Société Polonaise à Londres.
SUTHERLAND (Dsse de). (P. 515).
SZCZUROWSKI JEAN NÉPOMUCÈNE. Célèbre chanteur de l'opéra de Varsovie.
SZEMBEK (Comte). (P. 149).
TATYSCHTCHEW (née KONOPKA). Femme de l'Ambassadeur de Russie à Paris.
THÉRÈSE, TERENIA. Voir WODZINSKI.
WELLINGTON (1769-1852). (P. 514).
WELTZ CHARLES. Frère de lait, de Titus Woyciechowski.
WERNIK CASIMIR. (1828-1859). Un des élèves les plus doués de Chopin.
WESSEL CHRISTIAN RUDOLPHE. Éditeur musical à Londres.
VIEUXTEMPS (1820-1881). Violoniste belge. (P. 451).
WINTERHALTER (1806-1873). (P. 461).
WURTEMBERG, MARIE (princesse de), née Czartoryska.
WITWICKI STÉPHANE. Poète polonais, ami d'enfance de Chopin
WODZINSKI, THÉRÈSE, MARIE, ANTOINE et FÉLIX. Famille de propriétaires fonciers, établis à Sluzewo (Grand duché de Posnanie) et dont les enfants étaient très liés avec Chopin. MARIE W. fut considérée pendant certain temps (entre 1835-1836) comme la fiancée de Chopin. Elle épousa en 1837 le comte Skarbek. Son frère, Félix W. fut le père d'Antoine W., auteur des *Trois romans de Frédéric Chopin*.
WURFEL GUILLAUME. Pianiste tchèque. Professeur de piano au Conservatoire de Varsovie.
VAUCANSON (1709-1782). (P. 431).
VIARDOT GARCIA, PAULINE. Fille et élève du célèbre professeur de chant Garcia. Mariée avec le directeur de l'Opéra Italien à Paris, M. Viardot.
ZYWNY ADALBERT (1756-1840). Professeur de piano à Varsovie Il donna des leçons à Chopin jusqu'en 1825.

RÉPERTOIRE DES ŒUVRES DE CHOPIN

citées et commentées par Chopin dans ses lettres

(rédigé par H. OPIENSKI)

	Pages
Adagio de Concerto (?)	119, 127
Adagio du 2e Concerto	137
Alla Pollacca pour violoncelle et piano (Polonaise)	120
Allegro du 2e Concerto	126, 140
Allegro, Adagio, Rondo (Concerto en mi mineur)	123
Allegro de Concerto (?)	317
Allegro maestoso (Allegro de Concerto ?)	340
Ballade (en fa majeur)	278 à 285, 288, 297, 314
Ballade (en la bémol majeur)	340
Ballade (en fa mineur)	457
Barcarolle	418, 436
Boléro	341
Berceuse	375, 411
Chanson (Un beau garçon)	380
Concerto en mi mineur.	130, 146, 155, 161, 162, 167, 176
Concerto (?)	192, 349
Concerto en fa mineur	205, 228
Etudes (?)	248, 249, 323
Etude op. 10, m. 5	291
Etudes (pour « La Méthode des Méthodes »)	313
12 Etudes (op. 10)	340
Etudes (op. 25 ?)	373

Pages

Fantaisie Polonaise (op. 13) 123, 131
Fantaisie (en fa mineur)..... 317, 340

Impromptu (en fa dièze majeur)..... 312, 314, 339
Impromptu (en sol bémol majeur)..... 357, 361

Mazurka (?)..... 72
Mazurka (inscr. dans l'Album de W. Hanka à Prague). 103
Mazurkas (?) 193
4 Mazurkas (prob. sol dièze mineur, ré majeur, do majeur, si mineur)..... 268
4 Mazurkas (do mineur, si majeur, la bémol majeur, do dièze mineur)..... 296
4 Mazurkas (do dièze mineur, mi mineur, si majeur, la bémol majeur)..... 314
Mazurka (?)..... 343
3 Mazurkas (si majeur, do majeur, do mineur)..... 366
Mazurkas op. 59 (la mineur, la bémol majeur, fa dièze mineur)..... 412, 418
Mazurkas op. 63 (si majeur, fa mineur, do dièze mineur) 434, 439
3 Mazurkas (*id*) 461, 465
Mazurkas (transcrites pour le chant par Mme Viardot). 493
496, 502, 503
Mazurka (?)..... 522

Nocturnes (sol majeur, sol mineur)..... 296, 314
2 Nocturnes op. 48 (do mineur, fa dièze mineur).... 340
Nocturnes (?)..... 349
2 Nocturnes (prob. do mineur, fa dièze mineur)..... 351
2 Nocturnes (fa mineur, la bémol majeur)..... 366
Nocturne (?) Transcrit pour chant : « O Salutaris ».. 464

Polonaise Alla Pollacca pour violoncelle et piano (op.3) 120
127, 146, 214
Polonaise (fa mineur)..... 121, 122
Polonaise avec orchestre (op. 22)..... 156
Polonaises (la majeur, do mineur)..... 278, 285, 288

Pages

Polonaise (la majeur)..... 312, 342
Polonaise-Fantaisie..... 335, 426, 436
Polonaise (?) 335, 339, 353
Polonaise (fa dièze mineur)..... 340, 342, 344
Polonaise (la bémol majeur)..... 357
Préludes (?)... 269, 271, 272, 275, 277, 278, 279, 280
288, 297, 323
Prélude en la bémol..... 265
Prélude en do dièze mineur.... 342, 343, 344, 345, 351
Prélude (?)..... 353
Pot-pourri sur des thèmes polonais : (voir : Fantaisie op. 13)..... 123, 170

Rondo (do mineur ?)..... 72
Rondo (à la Mazur)..... 78
Rondo à la Krakowiak.. 88, 93, 95, 96, 99, 100, 109
111, 124, 125
Rondo pour deux pianos..... 78, 88, 213
Rondo (écrit pour le 2e Concerto)..... 137, 146

Scherzo (do dièze mineur)..... 277, 278, 285, 320
Scherzo mi majeur..... 357
Sonate (do mineur)..... 79, 185, 296, 411, 412
Sonate si bémol mineur..... 296, 314
Sonate si mineur..... 375, 399, 412
Sonate pour violoncelle et piano. 418, 448, 460, 464, 465

Trio en sol mineur pour violon, violoncelle et piano.. 78
Tarantelle.... 324, 325, 327, 330, 331, 332, 341, 348

Valse (?) 114, 193
Valse (mi bémol majeur ?)..... 253
3 Valses (la bémol majeur, la mineur, fa majeur).... 268
Valses (?) 275, 297, 315
Valse (op. 34 ?)..... 316, 317
Valse (?)..... 339
Valse (mi bémol majeur)..... 416
3 Valses (op. 64)..... 465

Pages
Variations en si bémol majeur..... 228
Variations sur un thème de Beethoven (projet). 192, 194
Variations (?)..... 76
Variations (prob. op. 2)... 79, 92, 93, 95, 96, 109–111
Variations (op. 2)..... 102
Variations (op. 2 ?)..... 157, 182

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Camée en agate de Luigi Isler..... 4
Frédéric Chopin. Buste en marbre de A. Clesinger.... 37
Zelazowa Wola, dessin de Napoléon Orda..... 65
Salon de l'appartement de Chopin. Esquisse de A. Kolberg 129
Passeport de Frédéric Chopin (1837)..... 152
Lettre inédite à Camille Pleyel (22-1-1839)..... 168
Frédéric Chopin. Portrait (*Auteur inconnu*)..... 209
Joseph Elsner. Portrait..... 273
Lettre inédite à un inconnu (1-6-1848)..... 369
A. Franchomme. Portrait..... 385
Programme du concert du 16-2-1848..... 432
Dernière lettre à A. Franchomme (17-9-1849)..... 465
Les derniers moments de Chopin. Tableau de T. Kwiatkowski 576

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7
Avertissement (*) 9
Préface 11
Note du Traducteur 15
Table chronologique des lettres 17
Lettres de Chopin :

LIVRE I. — 1818-1830 35

CHAPITRE I. — Décembre 1818-Décembre 1828 : Enfance de Chopin. Son premier voyage à l'étranger .. 37

CHAPITRE II. — Août 1829 : Débuts à Vienne 90

CHAPITRE III. — Septembre 1829-Octobre 1830 : Premières compositions ; sa vie mondaine à Varsovie .. 108

LIVRE II. — Octobre 1830-Octobre 1848 173

CHAPITRE I. — Novembre 1830-Septembre 1831 : Chopin quitte la Pologne pour n'y jamais revenir. Séjour à Vienne. L'Insurrection Polonaise de 1830. 175

CHAPITRE II. — Septembre 1831-Septembre 1837 : Chopin à Paris. Il y fait la connaissance de Georges Sand 222

(*) Notre édition comporte 337 lettres :
227 polonaises,
109 françaises,
1 allemande,
dont *32 lettres inédites* : 2 polonaises (nos 3 et 104) et 30 françaises
(Voir : Table chronologique des lettres) (J. A. T.).

CHAPITRE III. — Novembre 1838-Décembre 1847 : Sa liaison avec Georges Sand. Séjour à Palma de Majorque. Nohant. Paris 269

CHAPITRE IV. — Noël 1847-17 Octobre 1849 : Chopin rompt avec Georges Sand. Séjour à Londres et en Ecosse. Ses derniers moments 472

Index alphabétique des noms cités dans les lettres de Chopin 577
Répertoire des œuvres de Chopin 585
Table des fac-similés et des illustrations 589

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA
NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière. — 14-11-1933

249
Narodowy
Instytut
Fryderyka
Chopina



Frédéric CHOPIN
Camée en agate de Luigi Isler.

(Collection de Mlle Ciechomska, Varsovie).

COLLECTION POLONAISE

FRÉDÉRIC CHOPIN

LETTRES

Recueillies par Henri OPIENSKI
et traduites par Stéphane DANYSZ

Édition complète
et des d
ainsi qu'un inde
citées
par l'aute

Avant-Propos

SOCIÉ
D'ÉDITIONS LITTÉ
12, Rue H
Edgar M

L. 9